





MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

IHRE CORRESPONDENZ

SAMMT

BRIEFEN JOSEPH'S AN SEINEN BRUDER LEOPOLD

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.



DRITTER BAND.

AUGUST 1778 — 1780.



WIEN.
DRUCK UND VERLAG VON CARL GEROLD'S SOHN.
1868.


ZÁKLADNÍ KNIHOVNA
ČSAV
PRAHA
3

CCCCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 1 août 1778.

Très-chère mère. Pour ici, la même tranquillité continue encore de la part du Roi; ce matin il a fait un grand fourrage, où il y avait quatorze bataillons d'infanterie pour le couvrir. Il ne s'y est rien passé du tout, mais du côté de la Saxe je viens de recevoir de fort désagréables nouvelles. Le prince Henri paraît avoir masqué sa marche, et en passant par Hainspach et Rumbourg, il doit être déjà venu jusqu'à Röhrsdorf, au moins avec l'avantgarde, ce qui a obligé Gyulai [1]) à se retirer de Gabel, où il craignait d'être pris en dos et coupé. Ceci peut changer toute notre situation, et si cela est vrai, et que le prince Henri arrive dans le vallon de Gabel avant Laudon, il sera obligé de se replier sur l'Iser et vers Jungbunzlau; alors d'Alton et nous mêmes nous sommes pris en dos, et nous devrons quitter cette bonne position, où il y a quatre semaines que nous arrêtons le Roi, sans qu'il puisse faire un pas, et pour lors les cercles de Königgrätz, Bidschow, Jungbunzlau, Leitmeritz et Saatz sont

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Samuel Gyulai, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1802, 83 Jahre alt.

perdus. Si déjà une malheureuse paix doit encore se faire, il aurait été de quelque consolation et un peu honorable, qu'elle se fût faite dans ce camp, mais après cela je ne sais comment l'on pourra la faire ou s'en conserver un peu d'apparence d'honneur.

CCCCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 2 d'août (1778).

Mon cher fils. A peine mon paquet du 31 était parti, que le vôtre par le garde est arrivé, et à neuf heures du matin cette lettre du Roi [1]) qui, quoique différente et plus mauvaise que les quatre points qu'il avait ajoutés à ceux de Thugut, ne m'étonne pas. C'est à la prussienne, et peut-être l'arrivée de ses ministres y aura contribué, qui sont vendus à la Saxe et à Deux-Ponts. Il ne s'agit que de deux points: que vous voulez conquérir dans votre double qualité, et qu'il importe au Roi d'avoir la Lusace, alors il passera sur ce qu'on peut lui proposer de raisonnable. Selon nos circonstances il n'y a qu'une seule proposition; c'est celle de la carte marquée et où j'ai mis des points. De tout le reste de ce qui a été traité et passé devant, il faudrait faire abstraction, envoyer la carte avec une ligne marquée que vous ferez mieux que moi, ne

[1]) Auch dieser Theil der Correspondenz Friedrichs mit der Kaiserin ist abgedruckt in den „Oeuvres de Frédéric le Grand". VI. 201—208.

l'ayant fait que moi seule, sans que personne n'en ait connaissance, ni Kaunitz, ni Binder, ni qui que ce soit. Ainsi je pourrais avoir manqué dans les endroits, mais voilà mes principes. Ne plus penser aux revenus d'un million ou demi-million de plus ou de moins; ce n'est pas l'objet, mais l'assurance de nos frontières et leurs communications. Il nous faut donc l'Inn selon son cours, comme il est bien exprimé par la ligne rouge. Nous pouvons l'éprouver, mais jamais on n'y consentira, ainsi *ad ultimatum* de Kufstein le long des confins de Salzbourg jusqu'à la Salza, de là où elle tombe dans l'Inn et aller jusqu'à Passau, de là selon les points jusqu'à Waldmünchen. Personne ne pourrait mieux l'arranger que vous et Lascy, que je souhaiterais que vous en parlez, pour me faciliter la chose et la rectifier, si on veut retenir quelque chose. Vous devinerez bien aisément que le dernier parti, de rendre tout, serait celui que je préférerais, avec la clause pour Bayreuth et Anspach, mais c'est ce que le Roi ne fera pas, ainsi il faudra proposer un autre acceptable. Vous pouvez bien juger, si l'Electeur, qui était absolument à notre puissance, n'a accepté ce partage de l'Inn jusqu'à Wasserbourg, y compris les salines, où il n'y avait pas une idée encore de guerre, encore moins on saurait l'espérer à cette heure, qu'ainsi on peut le tenter. Si le Roi veut avoir absolument la Lusace, il peut passer dessus, en trahissant son allié, mais de bon gré il ne saurait y acquiéscer. C'est donc dans le cas dernier que mes points auraient lieu et seraient le seul que nous pourrions espérer et faire valoir, que nous ne voulions pas autant regarder à l'import qu'à la sûreté de nos frontières, et pour couper à l'avenir à toutes ces querelles et disputes des fron-

tières. Nous ferions toujours une belle acquisition avec Braunau et Schärding; Bourghausen qui est en deçà de la rivière, n'y serait plus. Nous n'entrerions plus en rien sur l'alleu des Saxons et comment les arranger. Nous rendrons tout ce que nous avons pris en possession, d'abord que le tout soit terminé. Nous en ferons d'autant mieux, que cela se réduira toujours à presque rien, vingt-un baillages étant en dispute, dont la plupart doivent être rendus selon la convention du 3, si la Bavière démontre qu'ils n'ont appartenus *im straubingischen Antheil.* Vous savez que le jeune Lehrbach y a été envoyé pour cet effet, et effectivement il a trouvé la chose très-douteuse; neuf des dits baillages sont déjà reconnus indubitablement ne point appartenir à notre prétention, et j'ai bien peur que les autres onze ou au moins encore huit seront prouvés de même. Vous voyez donc à quoi se réduira toute cette malheureuse acquisition qui soulève toute l'Europe contre nous, et nous mène à notre ruine et perte de toute confiance partout. Ce n'est que le travail, *pedantisch* et *sophistisch,* dont Lehrbach s'est servi de tous ces deux moyens, *künstlich,* qui arrête encore la connaissance et nécessaire restitution promise par nous par la convention du 3 de janvier, mais qui tôt ou tard doit se faire, et je n'ai arrêté la restitution des premiers neuf baillages que dans l'espérance qu'on pourra s'entendre sur le fond; si cela ne se fait pas, il faudra selon notre parole donnée le faire tout de suite.

Je suis entrée dans cette digression pour vous faire voir que ce que nous croyons de tenir, est peu de chose, et qu'on ne saurait le mettre *in cambio* ou demander beaucoup. Vu votre situation politique et militaire, il est très

à souhaiter qu'on termine même sans rien, pourvu que les dehors soient sauvés, et je croirais l'idée de Bayreuth et Anspach pourrait les sauver. J'attends donc là-dessus, mon cher fils, votre sentiment, en vous conseillant de ne vous tourmenter de toutes ces lectures et redites, qui peuvent servir de notice à Thugut, mais jamais à en faire le moindre usage, hors de celui que je viens de vous proposer. Thugut doit être renvoyé pour finir ou en bien ou en mal; il était pour partir quand cette lettre du 28 du Roi est arrivée; je ne l'aurais pas arrêté pour cela; je n'y aurais mis qu'un p. s., mais voulant savoir avant tout votre sentiment, et espérant votre concours et conseil, je l'ai arrêté tout de suite en écrivant cette lettre au Roi.

Vous avez à cette heure, mon fils, le sort de vos Etats en main, mais vous en répondrez aussi à vous même et à Dieu. Le bonheur de tant de milliers d'âmes y est attaché; les premiers malheurs de la guerre vous ont touché; est-ce que vous vous auriez déjà apprivoisé avec ses suites malheureuses? Pensez-y à tête reposée et non pas prévenue, et vous trouverez une mère tendre, une amie raisonnable et droite, et une souveraine équitable, qui agit selon ses devoirs envers Dieu et les hommes. La décision, telle que vous la prendrez, sera exécutée; je vous soutiendrai autant que mes forces le permettront, mais je vous prie, qu'elle soit claire, guerre ou non, et qu'on ajoute rien de plus à ma ponctuation, qu'on la rende seulement intelligible, mais en cas que vous préfériez la guerre pour vous et pour moi, vous demanderez par écrit l'avis de vos quatre maréchaux pour me l'envoyer, s'ils croient dans la situation présente, avec les forces que les deux armées, ennemis et nous, ont, que nous sommes en

état de rester à la défensive, que le Roi ne puisse soutenir des quartiers d'hiver chez nous aucune part, et que nous protégeons nos pauvres sujets de plus de malheurs, et ne détruisons nos ressources, et les abandonnons à l'ennemi, ce qui arriverait, si le Roi restait en quelques cercles seulement l'hiver et pas à Prague, en Bohème ou en Moravie ou en Haute-Silésie, où le corps de Werner est entré et pille. Je ne demande à ces messieurs qu'une opinion militaire; que la politique n'y entre en rien, ni sur les alliés ni sur les ressources en argent ou autres; je demande leurs avis militaires pour vous et pour moi, si comme nous sommes, on peut garantir nos pays et attendre des événements un changement en offensive. C'est tout ce que je peux vous dire sur l'importante situation où nous nous trouvons; il faut être au clair, ne point se faire illusion, alors on peut prendre son parti. Je prie Dieu qu'il vous éclaire; en vous donnant ma bénédiction, je suis votre fidèle mère

MARIE THÉRÈSE.

CCCCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 2 d'août 1778.

Très-chère mère. Hier soir je reçus la nouvelle du maréchal Laudon, comme quoi l'ennemi en force et le prince Henri avaient pénétré en Bohème par Hainspach, et qu'il s'était déjà avancé jusque vers Kreibitz et Kamnitz. Comme en même temps par Tetschen et Aussig probablement l'ennemi tâchera aussi de pénétrer, le maréchal s'est cru obligé de marcher vers Hirschberg, et de là, s'il conste que le prince Henri avance, il marchera à Kosmanos auprès de Jungbunzlau, ayant laissé le prince Charles encore à Leitmeritz, avec l'ordre de se tirer vers Prague, et Gyulai, il l'envoie à Turnau. Cette nouvelle m'a fait beaucoup de peine et me cause un cruel embarras, puisque si le prince Henri passe l'Iser, il faut que tout de suite d'Alton se retire, et par conséquent nous aussi ici. De là il s'ensuit la triste conséquence que j'ai eu l'honneur de lui marquer hier, savoir que la moitié et la meilleure moitié de la Bohème, sans bataille sera entre les mains du Roi de Prusse. Je ne puis laisser ainsi dégringoler notre défense, je suis donc fermement résolu à risquer plutôt une affaire que d'en laisser venir les choses à ce point, et par conséquent, soit ici ou autre

part, quelque difficile que sera l'entreprise, de risquer le tout et d'attaquer le Roi de Prusse dans quelconque position qu'il sera. Si cela réussit, nos affaires seront remises, si nous sommes battus, au moins alors l'on saura la raison de notre retraite, et elle sera excusable; enfin il faut presque en désespérés en découdre, pour changer la face des affaires. J'en ai parlé aux trois maréchaux, et nous sommes du même avis que, bien ou mal, il faudra faire quelque chose, sans cela V. M. perdrait la moitié d'un royaume, sans coup férir.

Le prince Liechtensein ayant poussé les avant-postes, a pris un colonel prisonnier, et chez Botta, où l'ennemi est venu se camper à Herlitz, nos houssards ont perdu une vingtaine d'hommes. En revanche, un escadron d'Esterházy avec le capitaine Poutet [1]) a pris un détachement de cent chevaux et trente-deux hommes d'infanterie, dont tous, hors 70 prisonniers ont été hachés. C'est une belle action, et je vais m'informer s'il pourrait être dans le cas d'être avancé. Dans ces moments de crise je ne désespère pas encore que le maréchal Laudon trouvera peut-être encore moyen de tenir à l'Iser, et par là de nous mettre dans le cas de pouvoir rester ici. Si le Roi voulait nous faire le plaisir de nous attaquer ici, ce serait au monde ce qu'il y aurait de plus désirable, mais j'en doute beaucoup. Je lui baise très-humblement les mains, et j'ose

[1]) Karl Poutet, Rittmeister bei dem Husaren-Regimente Graf Michael Esterházy, jetzt Prinz Karl von Baiern Nr. 3. Er wurde für diese Waffenthat zum Major befördert. Er starb im Jahre 1790 als Oberst und Ritter des Theresienordens.

lui répéter encore le grand besoin qu'il y a, que l'on fasse tous les efforts imaginables pour soutenir l'armée [1]).

CCCCIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 2 d'août 1778.

Très-chère mère. Je lui renvoie le garde qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer, pour lui donner part que par les nouvelles reçues par le maréchal Laudon, il s'est cru obligé de marcher effectivement à Jungbunzlau avec le corps de Gyulai, et par conséquent voilà toutes les entrées et montagnes de la Saxe et Lusace livrées à l'ennemi sans résistance, puisque le prince Liechtenstein, par là pris en dos à Leitmeritz, ne pourra plus y tenir, mais devra se tirer vers Prague, s'il est poursuivi. Ceci change furieusement notre plan; il est probable que dans peu il faudra aussi que je parte d'ici, ce que je ne ferai qu'à la dernière extrémité, puisque j'en prévois les conséquences.

Si déjà tant est que V. M. veut arranger le tout par

---

[1]) Die Kaiserin sandte am 4. August dieses Schreiben an Kaunitz mit den Worten: „Envoyez-moi Binder, si vous ne pouvez pas venir vous-même. Après cette lettre il n'y a point de moment à perdre de renvoyer Thugut. Celle-ci est en réponse de celle du 31, et pas de celle encore sur les conditions du Roi. J'en attends encore un, peut-être ce soir. Votre conseil, votre constance m'est bien nécessaire à cette heure; la mienne commence à me manquer."

négociation, il aurait été bien plus désirable que cela ait pu se faire pendant que nous soutenions notre position, qu'à présent, quand nous l'aurons perdue. Tout ce que je la supplie encore une fois, c'est de ne me mêler en rien dans tout ce qui se fera, car je ne puis me départir de mon avis ni de ma conviction, mais je saurai toujours tout ce que je lui dois, et je ne l'exposerai jamais à un spectacle. Je lui baise très-humblement les mains, fort peiné, comme Elle le jugera bien, de tous les côtés les plus sensibles, néanmoins je tâcherai de garder ma tête en état de la servir et l'Etat le moins mal que je pourrai. Je suis extrêmement occupé des dispositions en tout genre à faire et à préparer pour tous les événements.

CCCCV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 3 d'août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir la désagréable confirmation, que le maréchal Laudon s'est effectivement cru obligé d'abandonner tous les débouchés en Bohème, et de se retirer à Kosmanos, derrière l'Iser. Si, comme j'ai tout lieu de le craindre, dans deux jours l'ennemi aura passé aussi l'Iser, je me vois dans l'affreuse nécessité de quitter ma position. Toutes les conséquences qu'entraîne cette démarche, lui sont connues; la moitié et la meilleure partie de la Bohème se trouvera en son pouvoir, et je n'ai d'autre parti à prendre que celui-là, savoir ma

première marche sera vers Königgrätz, et la seconde je placerai le prince Albert avec son armée derrière l'Adler, pour empêcher que le Roi ne puisse faire le siége de Königgrätz. Wurmser avec ses houssards et trois régiments d'infanterie, je le placerai à Opotschno pour inquiéter l'ennemi sur ses communications. Les Croates avec Wartensleben [1]), je les mettrai derrière les étangs de Pardubitz et moi avec l'aile droite que j'ai amenée ici, je me placerai derrière Pardubitz pour pouvoir, selon les circonstances, aller renforcer Laudon qui, j'imagine, se tirera vers Brandeis, ou le prince Albert, si le Roi voudrait l'attaquer avec toutes ses forces. Voilà le nouveau plan que nous avons formé, mais il est essentiel de risquer au plutôt une affaire décisive, car de cette façon il n'est pas possible de laisser les choses.

Voilà tout ce que pour le présent je puis avoir l'honneur de lui dire. Le maréchal Laudon me marque en deux mots que le général de Vins [2]) avait eu à essuyer un échec de la part de l'ennemi, mais qu'il n'en savait point les circonstances ni la perte. J'ai bien peur que ce sera une grande vilenie, puisqu'il ne m'en dit pas davantage.

---

[1]) Ludwig Wilhelm Graf Wartensleben, damals Generalmajor. Geboren 1734 und im Jahre 1758 aus dem holländischen in den österreichischen Dienst übergetreten, diente er als Stabsoffizier in verschiedenen Grenzregimentern. Im Jahre 1794 zum Feldzeugmeister ernannt, befehligte er zwei Jahre später die österreichische Armee am Niederrhein, wurde bei Emmendingen schwer verwundet und starb im Jahre 1798.

[2]) Joseph Nikolaus Freiherr de Vins, damals Generalmajor, später Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresienordens. Auch er starb im Jahre 1798. Die Schlappe, von welcher hier die Rede ist, erlitt er am 2. August auf dem Marsche nach dem kaiserlichen Lager bei Hirschberg.

CCCCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 4 août 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment on m'éveille pour me remettre le paquet ci-joint qu'il lui a plu de m'envoyer; j'y réponds tout de suite. Etant d'accord et inébranlable dans mes principes, je ne puis me mêler en rien de cette négociation dont j'ai ignoré le commencement, les moyens, et dont les conséquences m'ont toujours paru et me paraîtront à jamais déshonorantes, nuisibles et honteuses. J'ai donc l'honneur de les lui renvoyer, et je me bornerais à ne dire autre chose, si mon respectueux attachement ne m'arrachait un avis. C'est V. M. seule qui doit et peut décider ce qu'il y a à faire. Est-Elle décidée fermement à employer jusqu'au dernier homme et dernier écu, que tous les moyens lui soient égaux, qui soutiennent son Etat dans cette crise? Alors il faut continuer et faire la guerre à toute outrance. Elle a de braves gens; il y a des moyens encore, et une pareille volonté, ferme, absolue, soutenue et constante, je crois pourrait bien changer la face des choses. Ou ne veut-Elle pas mettre ses pays dans cet état, ni jouer ce gros jeu, alors il ne reste d'autre parti que de faire la paix le plus vite qu'on peut et à

quelconques conditions, car de la faire mollement et avec des ménagements, sans risquer le tout pour le tout, il n'y a pas moyen.

Pour moi, je crois qu'Elle ne peut douter du parti que je prendrais; c'est à Elle à choisir. Je connais mon devoir, Elle doit connaître mon respect; tout ce qu'Elle fera, je me le tiendrai pour une loi, et j'y souscrirai, n'ayant aucun droit pour le présent, et étant fort éloigné de vouloir m'en prévaloir vis-à-vis d'Elle. Je ne pourrai que témoigner ma peine et prendre les mesures nécessaires pour qu'une malheureuse différence d'opinion n'amène plus à l'Etat les malheurs présents, dont avec une peine mortelle, mais sans le moindre reproche, je me vois seul peut-être coupable. Sa résolution doit être prompte, car les dévastations augmentent, et sous très-peu de jours je devrai moi-même quitter mon poste, Laudon disant déjà de ne pas pouvoir tenir à l'Iser.

Remettre tout, si déjà l'on veut faire ce pas, à l'Electeur de Bavière, et que le Roi de Prusse n'ait rien, c'est encore la seule partie qui me paraît préférable, si l'on veut ou croit qu'avec l'ennemi en Bohème on puisse penser à faire autre chose que de se battre, et que la décision de l'affaire soit remise à la diète pour la Saxe et les autres prétendants.

Je ne demande pas l'avis des maréchaux. Que pourraient-ils dire que je ne sache? Si nous augmentons notre armée, si nous sommes heureux, nous chasserons le Roi de Prusse hors de la Bohème. Il est avec les Saxons de 40.000 hommes peut-être plus fort que nous. Il s'agit donc de le battre ou d'être battu, cela décidera,

et il faut savoir des moyens pour remplacer les pertes qu'on fera. Voilà tout ce que je puis lui dire, et je défie que les maréchaux en disent davantage.

Je lui baise très-humblement les mains, et suis à ses pieds avec le plus profond respect, en lui répétant encore très-humblement: ou de faire la guerre à toute outranee, ou plutôt que de ne la faire qu'à demi et sans employer tous les moyens les plus dures, de rendre toute la Bavière et couper court à tout, en faisant tout de suite finir les hostilités et sortir les deux armées ennemies hors du royaume. Voila en vérité tout ce que m'arrache mon patriotisme et mon inviolable attachement pour sa personne. La ponctuation de la carte n'est point faisable, car V. M. n'aurait point la communication avec le Tyrol qu'Elle désire.

CCCCVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 4 août 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé dans la journée d'aujourd'hui, qui méritât de lui être rapporté. Le Roi a fait à sa droite et à sa gauche un fourrage sans bruit; pour moi je suis extrêmement occupé des dispositions pour le cas venant que nous dussions partir d'ici, cas affreux et cruel; surtout si peu après une paix honteuse s'ensuivait. Tous les arrangements se font afin d'en partir au moins intact. Je n'ai pas de rapport encore de ce qui est arrivé au général de Vins, mais selon le rapport

de bouche de l'officier venu de Laudon cela doit être d'un genre très-fâcheux. Il est à croire qu'il a été entouré et surpris, de façon que tout son petit corps, consistant en quatre bataillons, les deux Italiens et deux des Croates avec des *Scharfschützen* et de la cavalerie légère, a été presque pris, ou au moins dispersé. Des Croates il en est revenu quelques-uns, mais le reste, on n'en avait point de nouvelle. Lui pour sa personne il s'en est tiré avec ces quelques Croates. Dès que j'en saurai les particularités, j'en donnerai part à V. M., et je compte lui faire rendre raison et le mettre aux arrêts jusqu'à ce qu'il se justifie sur cette affaire, s'il y a de sa faute ou non.

CCCCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 5 août 1778.

Très-chère mère. Les choses étant venues au point qu'il faut absolument risquer quelque chose de décisif plutôt que de quitter ici notre position et ouvrir le pays à l'ennemi, et l'essentiel étant que Laudon arrête au moins l'avantgarde qui s'avance si fort vers nous, je lui envoie encore deux régiments d'infanterie et quatre bataillons de grenadiers pour le renforcer, en lui enjoignant de les attaquer et de tâcher de les repousser pour demain. Tous les déserteurs et toutes les nouvelles nous assurent que le Roi marchera; quelques-uns et la plupart disent que ce sera en Silésie, mais il est plus probable qu'il ira vers notre

aile gauche pour faire un mouvement analogue à celui du prince Henri. Pour lors nous verrons ce qu'il y aura à faire; en attendant j'envoie de mes chevaux à Turnau pour pouvoir me transporter pour ma personne chez Laudon, si j'entrevois qu'ici demain rien ne se passe; enfin je ne négligerai certainement rien pour obvier encore, s'il est possible, au grand inconvénient de laisser passer l'ennemi dans le coeur du royaume, au moins je me flatte que nous gagnerons encore du temps, et que par là, quelconque chose qui arrive, ce sera toujours beaucoup de gagné, soit pour la guerre ou la paix.

Laudon ayant demandé Rouvroy[1]), je le lui envoie aussi.

CCCCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 6 août 1778.

Très-chère mère. Il n'y a rien de nouveau de ce côté-ci; le Roi reste tranquille, mais de ses bataillons se tirent toujours quelques-uns vers son aile droite, c'est-à-dire vers Arnau et Trautenau. Il est probable que c'est par ce côté qu'il entreprendra quelque chose, quand le prince Henri sera plus approché, ou que Laudon se sera encore plus retiré. C'est l'époque qui décidera de mon départ, et

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Theodor Freiherr von Rouvroy. Er starb im Jahre 1789 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

par conséquent l'avantage décidé du Roi est la ruine d'une grande partie du pays. Comme j'ai eu l'honneur de lui marquer plusieurs fois, les mesures sont prises pour l'exécuter, et au moment que j'en aurai la nouvelle, le soir d'après je décamperai pour me placer près de Königgrätz, et puis pour faire passer le lendemain l'Elbe au prince Albert et moi, me retirer vers Pardubitz, où j'attendrais les événements quelconques, et pour être à même de me porter là où le besoin sera.

J'ai envoyé Rouvroy et les huit bataillons à Laudon qui l'a demandé; peut-être trouvera-t-il moyen d'arranger, ou au moins d'arrêter assez longtemps les progrès de l'ennemi, afin qu'on gagne le temps à tout ce que V. M. est intentionnée de faire, afin qu'au moins, si déjà la paix doit se faire, elle se fasse ici, et dans cette position, avant que l'ennemi ait remporté des avantages réels. La défaite de de Vins est très-désagréable; il tâche d'en jeter la faute sur le colonel Bossi de Gaisruck. Quand je pourrai ravoir ce dernier, qui est prisonnier, je compte le faire échanger, s'ils l'acceptent, contre un colonel saxon que nous avons pris, afin de pouvoir examiner la chose et la punir selon qu'elle le mérite. La perte est d'à peu près 1200 hommes avec artillerie, drapeaux, officiers et ce qui s'ensuit; presque tous sont pris sans coup férir; le bataillon italien de Gaisruck, hors 140 hommes est tout pris, près de 500 Croates, la plupart Peterwardeins, justement les meilleurs, et tous les artilleurs. De Vins s'est enfoncé dans des gorges de montagnes sans précaution, il s'est trouvé entouré, et voulant la nuit s'en tirer par les bois, quelques coups de fusil ont mis les Italiens en confusion, et le colonel doit avoir témoigné une lâcheté inouïe, sur

quoi l'arrière-garde des Croates a été prise aussi, et lui avec l'avant-garde s'en est seulement tiré, qui était composée de Croates.

Le major Nauendorf dans ce moment fait rapport, qu'il a attaqué un convoi de 200 voitures de farine sur le chemin de Glatz, et qu'il a défait la troupe qui l'accompagnait, pris un canon, mais qu'il n'a pas pu amener, qu'il a pris les chevaux, des prisonniers, et qu'il a brûlé les voitures. C'est assez bien, mais cela ne répare pas l'autre. Laudon est toujours encore à Kosmanos, d'où il compte avancer, à ce qu'il dit, pour voir de prendre une position qui arrêtât le prince Henri tout court, afin qu'il ne puisse avancer vers le Roi. Deux jeunes officiers, fils du comte Nimptsch, m'ont beaucoup prié de les recommander à V. M., afin que par leur intercession V. M. daigne faire grâce à leur père et soeur qu'ils supposent dans sa disgrâce.

CCCCX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 6 d'août (1778).

Mon cher fils. J'ai reçu vos deux lettres du 2 et 3 avant-hier, et celle du 4 hier à une heure, qui me met à même à expédier Thugut, qui sera parti cette nuit, mais sans espérance qu'il réussît. Après le changement total en Bohème il faudra bien passer sur tout ce que lui nous dictera, car vous jugez bien, après ce que je vois au

commencement de la guerre, cela ne saurait me faire venir la moindre idée de pouvoir mieux atteindre à l'avenir, et c'est justement ces braves gens et de bonne volonté qui doivent être conservés comme le trésor de l'Etat, et ne les pas sacrifier sans l'aider ou le sauver. Si nous nous battons à cette heure, c'est à pure perte, mais sur cela, je n'ai rien à dire; vous ferez selon que vous le trouverez convenable. C'est donc, je vous conjure, de vous conserver, c'est dans ce moment le point le plus essentiel, et tout est perdu, si vous agissez en désespéré, et voilà ce que je crains le plus, car une bataille à gagner dans ce bouleversement n'est pas à espérer, et ne changerait en rien notre situation, que de s'être battu. Quelle horrible perspective! Je craignais toujours de ce côté de Laudon, que cela vous entraînera.

Je ne vous dis rien des conditions; elles sont les mêmes que vous avez vues, mais le 15 de juillet cela aurait eu un autre effet que le 9 d'août, car avant ce jour il ne saura y être. J'avais grande envie de l'envoyer tout droit à Opotschno et de l'adresser au général qui y est, pour le faire passer à l'armée du Roi, mais je n'ai osé, puisque vous ne voulez être entendu ou paraître en rien sur cette affaire, et Dieu sait quand il arrivera, où le Roi sera et l'adressera peut-être à Glatz à ses ministres, ne voulant dans ce moment si occupé se charger. Alors toutes nos espérances sont en vain; il croira sûrement que j'ai voulu l'amuser.

Des troupes des Pays-Bas il court aussi un bruit qu'elles se sont arrêtées, ayant des nouvelles d'un corps près d'Eger. Je ne le sais que par des lettres de Bavière; on en a été très-mécontent partout, ayant fait beaucoup

d'excès et maltraité les gens. Si le bon Dieu contre toute attente vous accordait un avantage un peu considérable, ne vous en laissez pas éblouir; envoyez du champ de bataille Nugent lui offrir la paix, en rendant tout en Bavière, et remettant les autres prétentions à la voie légale. Je vous conjure, ne rejetez pas cette idée; moi, qui ne vois pas couleur de rose, j'ai une espérance qui me revient souvent, appuyée sur la bravoure de nos troupes, sur votre présence et l'amour qu'elles vous portent, mais surtout la confiance en Dieu; qu'il exaucera les voeux très-ardents de tout le public pour vous, et cela revient de toutes provinces de même; ici c'est touchant comme les églises sont pleines et tous les jours. Ne vous laissez éblouir dans un pareil moment, rendez le calme à vos bonnes provinces et à l'Europe même, et cela rendu dans un moment pareil et par vous, serait très-convenable; ma consolation en serait au comble. J'en ai besoin; *dieses ist ein starker Stoss für mich!* Si en revanche le bon Dieu punit nos péchés et veut nous humilier encore plus, *fiat voluntas tua;* alors je me flatte que vous ne perdrez la tête, que vous payerez de votre personne. Je ne crains qu'un instant de désespoir; pensez alors à votre âme, à votre personne; tant que vous existez, tout est encore à remédier; dans le cas contraire, tout serait perdu, et votre patriotisme seul me rassure. Avec la grâce de Dieu on peut tout et doit tout pouvoir supporter; il ne nous doit rien; en nous humiliant devant lui, il aura pitié de nous. C'est alors que la fin de la guerre tombera sur ma malheureuse tête, trop heureuse si je peux vous en sauver et mes bons pays des calamités sans fin et mettre tout le blâme sur ma vieille tête. Je descendrais dans ma fosse,

même avilie, avec joie, pourvu que je vous sauve et le reste de nos pays, que je puisse compter sur votre coeur, que vous me plaindrez et ne me haïerez pas et reconnaîtrez ma tendresse qui vous était particulièrement donnée de préférence de tous mes autres enfants. Je vous donne ma bénédiction. Dieu vous conserve et tout est dit.

CCCCXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 7 août 1778.

Très-chère mère. Il n'y a rien eu encore aujourd'hui qui ait porté quelque changement notable à notre position. Du maréchal Laudon je n'ai rien reçu aujourd'hui; le Roi a fourragé dans deux endroits vers Königinhof où j'étais; il y a eu quelques coups de canon de part et d'autre de donnés et quelques coups de fusils, dont quatre soldats qui s'étaient trop avancés, du régiment d'Alton ont été blessés. Au reste notre situation reste aussi incertaine et douteuse qu'auparavant. Je me sentirais bien soulagé, quand j'apprendrais que toute idée de négociation est rompue, et que V. M. va employer tous les moyens pour être redoutable au Roi de Prusse même. Ou si le contraire arrive, au moins Elle a trouvé un moyen de me rendre ce parti en honneur plus supportable, car l'indécision, le doute, dans lequel je vis à cette heure presque trois semaines, est pour moi le plus cruel état que je connaisse, et auquel il n'y a raisonnement ni phi-



losophie qui tienne, puisqu'on ne peut se rien dire ni prendre son parti, puisque blanc et noir peuvent arriver. Enfin je resterai avec soumission et résignation dans cet état, tant qu'il lui plaira de m'en tirer.

Comme notre retraite d'ici, qui peut arriver d'un jour à l'autre, priverait l'armée de V. M. des recrues des cercles qu'on abandonnerait, j'ai cru bien faire d'ordonner que ces cercles avec la ville de Prague assemblent les jeunes gens, les fassent passer aux armées où ils auront la paie et le pain avec la promesse que, s'ils servent pendant la durée de cette guerre, ils seront libres pour toujours de l'état militaire. S'ils ont un peu de raison, ces gens devraient embrasser cette proposition avec mille plaisir.

La chaleur très-forte qu'il fait, la paresse et insouciance des gens d'aller chercher cent pas plus loin de la bonne eau au lieu de la mauvaise, fait que nous commençons à avoir assez de malades, mais aucunement dangereux, même parmi les domestiques et la livrée, la plupart des fortes diarrhées qui ne sont point de dyssenterics pourtant. Pour moi, ma santé est, je crois, à toute épreuve; rien ne la dérange, pas même la violence de mon état présent; il n'y a que le sommeil dont j'ai toute ma vie été si content, qui me fait furieusement faux bond.

CCCCXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 d'août (1778).

Mon cher fils. J'ai reçu encore hier matin la vôtre du 5, et le soir à dix heures celle du 6. Dans cette chaleur vous êtes si occupé jour et nuit, travaillez, tourmenté de tout le monde, et surtout par moi, qui ne souhaite rien au monde que de vous voir tranquille, comme le seul bien dans ce monde, et content et de pouvoir participer un peu avec vous mes peines et travaux. Il n'est pas possible que vous puissiez à la longue soutenir tout cela, et voilà ce qui m'inquiète, connaissant là-dessus votre façon de penser, et comme vous traitez ce Joseph et ne lui faites aucun soulagement. Dieu donne que nous n'ayons une bataille perdue, et que vous pouvez selon vos souhaits rester dans votre admirable position, pour vous, pour le soldat, mais surtout pour nos pauvres sujets saccagés partout. Thugut ne peut arriver que le quatrième jour, ainsi demain dimanche, si on le laissera d'abord venir; cela dépend des autres, ainsi avant le 14 et 15 nous ne saurons des nouvelles.

Je n'entre plus en rien pour ne vous fatiguer avec un si triste événement que je souhaite pourtant qu'il réussît, nonobstant qu'il me laissera une dose de plus de chagrin

pour le reste de mes jours. L'événement de de Vins est désagréable et je ne plains que nos Croates et les *Scharfschützen*, auxquels, on dit ici, ils ne donnent point de quartier. Avant ou dans le même instant que j'ai reçu votre lettre du 4 de la retraite précipitée de tous nos *Verhau*, on en savait déjà quelque chose en ville; on murmurait qu'on avait sacrifié Laudon; vous pouvez deviner qui? Qu'il avait demandé 30.000 hommes pour pouvoir faire face, n'en ayant que 30.000, qu'on ne les a pas envoyés, mais seulement 10.000, qui ne peuvent faire la besogne et ne font qu'augmenter ses embarras. C'est pour vous seul, mais j'ai cru devoir vous informer qu'il y avait bien des informations de ce côté.

Pour ici, je ne vois que peu de monde et vois une prévention pour l'un et acharnement pour l'autre qui est très-dangereux, et on ajoute que le dernier vous tient dans une sujétion très-grande. Je ne le crois pas, mais j'ai cru devoir vous en informer. Aussi grand que je crois Laudon devant l'ennemi un jour d'affaire, aussi mince je le crois pour des dispositions et détails, n'ayant aucune science pour cela, et il a le malheur de voir aussi noir et de ne pas avoir le choix heureux de ceux qu'il choisit et emploie. Je suis donc très-contente que vous lui avez envoyé Rouvroy, le seul qui peut l'animer et consoler dans ce moment-ci, et il lui faut des gens pareils dont il ne se défie, l'étant à l'extrême.

On a expédié en France et en Russie en conséquence, et la diète d'Hongrie est ordonnée pour le 1 d'octobre, ne pouvant plutôt. Vous voyez que je ne néglige rien pour la continuation, si cela se devait, mais de l'effet, je ne saurais en répondre. Vous aurez à la place de 8000

recrues 12.000; je dois dire que tout le monde s'empresse, et le chancelier, le primat [1]), Hansel Palffy [2]), Forgatsch [3]), Koller [4]) sont déjà dans leurs comitats et travaillent et donnent le branle. Je dois cette justice à tout le monde, et vous embrasse tendrement.

---

[1]) Joseph Graf Batthyany, geboren im Jahre 1727, wurde im Jahre 1751 zum Priester geweiht, acht Jahre später Bischof von Siebenbürgen, im Jahre 1776 Erzbischof von Gran und Primas von Ungarn, zwei Jahre später Cardinal.

[2]) Johann Graf Palffy, Feldmarschall-Lieutenant und Capitän-Lieutenant der ungarischen Garde, Erhohergespan des Pressburger Comitates.

[3]) Graf Nikolaus Forgách, im Jahre 1777 von Maria Theresia zum Obergespan des Neutraer Comitates ernannt. Im Jahre 1783 legte er aus Missvergnügen über die Verordnungen Josephs, durch welche er die ungarische Verfassung für verletzt ansah, seine Würde nieder, übernahm sie jedoch im Jahre 1790 neuerdings und bekleidete sie bis zu seinem fünf Jahre später erfolgten Tode. Im Sitzungssaale des Neutraer Comitates wurde, das Andenken des Verstorbenen zu ehren, sein lebensgrosses Portrait aufgestellt, welches sich noch dort befindet.

[4]) Franz Xaver Graf Koller von Nagy-Manya, geheimer Rath, Präsident der Hofdeputation in Illyricis und Obergespan des Barser Comitates.

CCCCXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 8 août 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu hier tard au soir son courrier. Le contenu de sa lettre me marque un intérêt personnel dont je connais le prix, mais quant au bien de l'Etat et de notre situation, je me trouve réplongé dans le même état cruel d'incertitude qu'auparavant. La minute donnée à Thugut, hors d'autres instructions secrètes que j'ignore, ne lui fera pas arranger la paix; il fallait dire au Roi simplement que l'on restituait toute la Bavière, que par conséquent le cas de guerre cessait, et qu'en même temps on le déclarait à Ratisbonne, à l'Electeur Palatin, et qu'on donnait ordre au gouvernement et au militaire de l'évacuer, qu'on attendait donc que le Roi retirerait tout de suite ses troupes, que pour les autres prétentions c'était ensuite à les arranger, là où bon semblerait. Des margraviats d'Anspach et de Bayreuth, il ne fallait pas en dire un mot, mais ensuite le déclarer à la diète, en France et Russie, qu'on regardait le cas échéant pour entièrement égal à celui-ci, et qu'on agirait en conséquence, et profiter de ce temps pour augmenter l'armée, mettre tout encore plus en état, et bâtir quelque forteresse. Voilà comme j'entendais que l'on aurait pu le moins mal se tirer

de cet état, si déjà paix doit exister, mais ainsi on ne fera rien, et le second projet qui entre dans des accords, est encore plus mauvais. Enfin Elle peut compter qu'ainsi Elle ne fera pas même une honteuse paix, et que, si l'on n'emploie tous les moyens, on ne fera pas de guerre, ou une très-désavantageuse, car le Roi de Prusse a mis tout en jeu, son dernier homme y est, des vieillards et des garçons, tout est armé, et nous sommes bien loin de là, mais aussi quelle ressource aurait-il, s'il a un revers? Dans son pays, il ne trouvera sûrement plus de recrues ou très-peu. Je ne puis donc qu'attendre avec résignation ce qui arrivera; toujours c'est une affreuse démarche que celle qu'Elle fait actuellement, et Elle verra ce qu'on en dira dans le monde, et ce sera sur mon compte seul qu'on s'amusera. Puisque V. M. croit pouvoir distinguer dans ses actions et démarches le courage personnel et sa réputation de celle de l'Etat, ce que je crois impossible, quand on est dans la place qu'Elle occupe, par conséquent l'insouciance qu'Elle témoigne du „qu'en dira-t-on", ne retombera que sur son Etat et tous ses successeurs, puisqu'on n'imaginera jamais qu'une chose aussi importante ait pu se faire sans des besoins et une insuffisance réelle de l'Etat. Je la laisse juger des conséquences, tant vis-à-vis de ses amis qu'ennemis. Tout ce qu'on a fait, travaillé, amélioré, la considération, le crédit même qu'on a acquis dans seize années dans l'étranger, se voit annullé et perdu pour jamais, ou au moins pour bien longtemps, par là qu'il est malheureux d'avoir justement à vivre dans une pareille époque et d'y jouer, qui pis est, comme moi un rôle. Je ne m'en ferai jamais raison.

Les nouvelles du maréchal Laudon ne décident encore

de rien; il garde en plusieurs endroits encore l'Iser, et le prince Henri selon les nouvelles paraît encore être dans les environs de Gabel. Il sera essentiel de lui en empêcher le passage et de marcher dessus, s'il le tente, pour le combattre. J'y ai envoyé de mes chevaux, afin de pouvoir m'y rendre, si j'en entrevois le bon moment. Les troupes des Pays-Bas sont arrivées actuellement à Prague, elles s'y reposeront une couple de jours, et puis je ne sais où le maréchal Laudon les destinera.

Voici une lettre de mon frère.

La nouvelle qu'on traite de la paix, est publique, les gazettes même en parlent avec des détails; je la laisse juger de l'effet que cela fait à l'armée.

CCCCXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ertina, le 8 août 1778.

Très-cher frère. Je vois par votre chère lettre que vous êtes au fait de la démarche qu'il a plu à S. M. de faire, en écrivant au Roi et en lui envoyant Thugut. Vous l'aurez jugé, je crois, néanmoins sans la sentir aussi vivement que moi. Rien de plus déshonorant, de plus nuisible et de plus destructif ne pouvait arriver. On ne m'a pas consulté, et j'ai cru tomber à cette nouvelle; aussi ai-je refusé et refuserai-je toujours d'en savoir quelque chose, ou de m'en mêler en rien. Si à la honte, à l'ignominie de penser à demander la paix, lorsqu'on vient d'être offensé

par l'agression la plus cruelle, se joint encore une paix désavantageuse, je ne pourrai m'empêcher, pour sauver en partie la considération de l'Etat et mon honneur violemment compromis, de le témoigner à tout l'univers, et je compte partir d'ici et ne pas retourner à Vienne, mais de venir vous voir, mon cher ami, et de vous entretenir de mes peines, et en même temps de renoncer sérieusement et ponr toujours à me mêler des affaires tant que S. M. existera. Il est malheureux pour moi, d'avoir une façon différente d'entrevoir et de juger les choses. J'ai peut-être moi-même innocemment fait beaucoup de mal par là; mais dorénavant je réponds bien qu'on ne verra plus mon nom signé nulle part, ni que j'influerai en rien. Etre dupe seize ans, c'est par trop fort, et il faut une bonne fois que je cesse de l'être, et que je rends ce service à l'Etat, de ne plus le mettre dans l'embarras de deux volontés. Vous ne serez peut-être pas trop charmé de ma visite, mais je me flatte que, quand je vous aurai tout dit, vous jugerez que je travaille avec l'unique intérêt du bien de l'Etat et du vôtre et de celui de vos enfants. Dans la cruelle indécision, dans laquelle je me trouve déjà depuis trois semaines, je ne soupire qu'après le moment de la décision de notre sort.

Voilà plus d'un mois que nous tenons le Roi arrêté du côté de la Saxe; le prince Henri est entré, et le maréchal Laudon s'est retiré vers l'Iser, et le général de Vins y a même perdu plus de mille hommes, la plupart faits prisonniers, desquels le bataillon italien de Gaisruck était, et des Croates. Pour ici, nous faisons toutes sortes de niches au Roi, qui réussissent; on lui a enlevé un convoi de 250 voitures avec la troupe, chevaux et tout ce qu'il

y avait. Ils menaient de la farine, 2400 quintaux; et de cette manière plusieurs tours, mais qui ne décident de rien. Pour l'attaquer dans les montagnes, où il s'est placé, c'est impossible; mais les maladies fortes qu'il a, la désertion très-considérable, le manque de subsistance l'obligeront bien à prendre un parti. Je crois qu'il attend le prince Henri; il est sûr que, si Laudon ne peut l'arrêter ou le combattre, nous marchant au dos, nous devrons quitter notre position; alors le Roi aurait cinque cercles de la Bohème en son pouvoir, et les meilleurs. Pourvu qu'on voulût nous seconder de Vienne avec le nécessaire, je ne serais pas embarrassé de tout remédier, mais c'est là où, sous la fausse et malheureuse idée de la paix, l'on ne veut rien faire, et hors des lamentations on ne peut se résoudre ni à paix ni à guerre.

Quelle situation! Je vous laisse juger de mon état, et de la figure que je joue ici dans ces circonstances.

Je m'attendais à bien des revers et malheurs, j'ai du courage, mais j'avoue, rien de pareil je ne l'attendais pas, et si j'avais pu seulement l'imaginer, je crois que je me serais fait plutôt hermite.

Adieu, mon cher frère, plût à Dieu que cette paix horrible soit évitée, que nous fassions bien la guerre, et qu'elle finisse à l'avantage commun.

CCCCXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 9 d'août (1778).

Mon cher fils. La vôtre du 7 m'a vraiment peinée, voyant votre situation qui me perce le coeur, étant la cause innocente, espérant de vous tirer le plutôt de la critique situation où vous vous trouviez, même aux dépens du „qu'en dira-t-on" pour moi. Si je l'ai donc manqué, ce but que j'avais, je suis doublement à plaindre; il n'y a de consolation pour moi que l'intention était pure et que nous (ne) sommes que des instruments de la providence, mais bien accablant pour ceux qui sont employés *als wie Geisseln* pour tourmenter tout ce qui leur est de plus cher. Vous aurez reçu peu d'heures après votre lettre le garde qui vous aura porté le départ de Thugut qui ne peut arriver qu'aujourd'hui, et les points dont il est chargé. Je n'espère rien de bon, notre situation étant bien changée depuis l'entrée du prince Henri. Dieu veuille que vous n'êtes obligé de changer de position. Que peut-on attendre d'une armée qui fait une retraite si pénible et précipitée? Combien le monde doit être harassé, les chevaux encore plus. Nous avons fait des pertes partout en hommes et magasins, à Aussig, Gabel et ailleurs, et on dit même qu'à Gabel le poste a été encore surpris. Ce sont les

nouvelles du pays, mais cela est vraisemblable. A quoi ont donc abouti toutes ces dispendieuses fortifications partout depuis deux mois? Ah mon cher fils! C'est bien cela que je ne vous voyais pas aidé ni accompagné si bellement que cela exigerait, que tout le travail tombe sur vous, que vous vous en chargez même trop du détail, que cela ne peut se soutenir à la longue. Si vous perdez le sommeil, alors c'est bien mauvais. Dieu nous tire de ce malheureux pas que j'ai senti tel dès le premier jour, et vous conserve pour vos fidèles sujets. Je ne saurais vous exprimer l'ardeur et bonne volonté qu'ils montrent en tout; ils méritent que vous leur servez de père et vous vous conservez et les conservez pour moi. Je suis désolée; pour le reste de mes jours j'ai perdu l'amitié, la confiance du seul objet qui m'a soutenue depuis trente-six ans. Je l'afflige, je le désespère, mais que pouvais-je vous dire de plus? J'attendais votre dernière réponse sur l'envoi de Thugut avec un oui ou un non; vous me laissez l'arbitre; puis-je agir contre ma conscience, contre mon coeur? La même nuit que votre lettre est arrivée, Thugut est parti. D'abord que je saurais de plus, vous en serez informé; c'est la raison que vous le soyez plutôt que j'ai voulu l'envoyer par le camp; vous ne l'avez voulu, il faut donc attendre le long chemin. Avant la fin de la semaine je ne crois pas recevoir quelque chose. Plaignez-moi, mais ne me haïssez pas. Je vous embrasse.

CCCCXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 9 août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir par le garde sa précieuse lettre. Je sens avec une vraie peine ses inquiétudes, mais elles ne sont point, j'ose le dire, comparables aux miennes, devant tout craindre, mais surtout une paix qui sera la destruction à jamais, et la honte de la maison. Les préparatifs pour continuer les opérations militaires ne peuvent être assez vifs ni assez grands; il faut contre cet ennemi mettre tout en oeuvre, comme il fait pour se soutenir.

Les nouvelles de Laudon sont encore très-peu décidées; le prince Henri est encore à Leipa; il a des avant-postes fort en avant, et il me paraît que le maréchal est décidé à s'opposer avec vigueur et fermeté à son passage de l'Iser; c'est ce qui peut nous conserver ici. Il paraît que le Roi devra bientôt prendre un parti, manquant de subsistances, ou par sa droite vers Arnau tâcher de percer, ou vers sa gauche. Dans les environs d'Opotschno l'un et l'autre deviendront difficiles; peut-être même, comme plusieurs nouvelles le disent, sera-t-il obligé de retourner en Silésie, ce qui ferait en vérité assez d'honneur à notre position, et pendant de pareils aspects on mendie la paix

et on l'obtiendra de la façon la plus honteuse et nuisible que possible. Cela mine, et jamais, je l'avoue, je n'ai connu une peine plus sensible, ni ai été ravalé ainsi. Le Roi, selon quelques nouvelles, doit avoir fait venir sa grosse artillerie qui était à Nachod; cela dénoterait le projet d'une entreprise, et on ajoute qu'il avait beaucoup de matières pour brûler avec lui, dont il comptait nous régaler. Comme demain est le jour de fourrage, et qu'il n'y en a presque plus dans ses environs, il se pourrait qu'il tentât quelque chose. Je serai très-attentif sur tout ce qui arrivera, et s'il vient, je lui promets que nous le recevrons comme il faut.

Ce qu'Elle daigne me marquer par rapport aux deux maréchaux, je crois les connaître, et je rends à chacun la justice qui lui est due. Pour Lascy, il est, je crois, convenable et il est nécessaire que, novice dans l'art que je fais, le premier temps surtout, je fasse même voir à tout le monde que je ne fais pas une démarche sans son avis, et de qui, hors de lui, voudrait Elle que j'en prenne?

CCCCXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els ce 9 août 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est rien passé de nouveau; le Roi n'a pas marché. Nous avons trouvé une hauteur de laquelle l'on peut voir très-distinctement tous ses camps qui se touchent presque. Néanmoins toutes les probabilités existent comme quoi il marchera bientôt; pour où, c'est ce que Dieu sait. En attendant je suis très-attentif, et je me prépare à tous les événements ou à droite ou à gauche. Il ne m'échappera pas, le voyant, et je ne crois pas qu'il pourra me gagner une marche.

CCCCXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 d'août (1778).

Mon cher fils. Quoique je vous ai écrit hier, la vôtre du 9 me montre tant d'inquiétude et doute sur mon compte, que j'ai cru bien faire de vous écrire encore aujourd'hui. Pouvez-vous être si injuste de croire qu'il y avait des instructions secrètes que je vous retenais? Moi qui ai retenu son envoi dix jours pour avoir votre consentement? Il n'a à faire d'autre proposition que celle de tout rendre, que vous avez préférée vous-même, mais que je ne crois jamais qu'il l'acceptera. En cas qu'il le poussait, en quoi consistaient les autres propositions qu'il avait dû lui faire, sans entrer en rien, prenant seulement *ad referendum*, il pourra lui parler des points que vous avez vus. A la fin de la semaine nous verrons plus clair, et vous serez informé sans délai de ce qui est arrivé, comme cela était de même toujours. En attendant je suis rassurée sur notre situation, que nous nous maintiendrons dans notre poste, hors un échec qui fait encore reculer Laudon, dont j'espère en Dieu qu'il nous préservera.

Je n'ai pas négligé les arrangements intérieurs autant que faisable, et je n'ai aucun reproche à me faire d'aucune négligence, mais je n'en souffre pas moins. Les gazettes

sont venues aussi ici nommer Thugut et une négociation. Le public en est occupé, mais n'ose s'en flatter, comme je ne l'espère non plus. N'ayant de compte à rendre à personne, je ne le contredis pas, mais je n'en dis rien non plus pour l'autoriser. Par bonheur je ne vois personne, mais les premières impressions ne sont rien moins que contraires aux souhaits du public. Si j'excepte quelques jeunes gens qui veulent faire leur fortune, je crois les généraux et les communs qui connaissent les malheurs et incommodités d'une guerre, seraient du même sentiment. Si ce n'était que pour votre conservation seule, elle est à souhaiter, car ces fatigues, sur lesquelles vous renchérissez encore, ne peuvent se soutenir.

C'est le vent, écrivant sur la terrasse, qui a fait voler cette feuille et l'a rendue telle. Je vous embrasse.

CCCCXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 10 août 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la lettre ci-jointe de Laudon[1]; il n'y a pas d'autre parti à prendre que d'aller moi-même tout de suite chez Laudon, avec une seule calèche, pour voir un peu à quoi en sont les choses,

---

[1]) Münchengrätz, 10. August 1778.

Gestern habe ich unmöglich E. M. meinen allergehorsamsten Bericht unterlegen können, indem die Rapports und Nachrichten so

puisqu'il importe du tout au tout que nous ne quittions qu'à la dernière extrémité notre position.

---

widersprechend einliefen, dass ich unumgänglich erst die Bestätigung des einen oder anderen vorher erwarten musste.

Nunmehr sind alle dahin einig, dass Prinz Heinrich mit seiner Armee aufgebrochen und nach Niemes marschirt, auch allda sein Quartier genommen habe, ein anderes Corps aber bei Neuschloss stehe, und die Avantgarde der Armee bis Böhmisch-Aicha vorgerückt sei. Es ist also billig zu vermuthen, dass selber in drei Colonnen anrücken und mich in beide Flanken zu nehmen suchen werde. Nun ist der Posten bei Turnau zwar so beschaffen, dass ein Feind allda schwerlich durchdringen kann, nachdem aber solches zwischen mir und Turnau ganz leicht geschehen könnte, so würden dadurch auch die acht Bataillons mit dem Feldmarschall-Lieutenant Colloredo entourirt und verloren sein, ohne dass es zu verhindern möglich wäre. Ich habe hier eine ganz mittelmässige Position, aus welcher ich Turnau wegen des in meinem rechten Flügel liegenden Gebirges nicht souteniren kann, und wenn ich es thun und solche verlassen wollte, nur platterdings Gefahr liefe, von der grossen Armee und der Elbe coupirt zu werden. Ich muss also hier den Prinz Heinrich erwarten, und ungeachtet es wider alle Regeln der Kriegskunst ist, mit dem Feinde gezwungen zu schlagen, es dennoch vermöge E. M. höchsten Befehl auf den Hazard ankommen lassen. Wobei ich aber voraus versichern kann, dass im Fall ich geworfen werde, sodann auch der grösste Theil der Armee und Artillerie dabei völlig verloren gehen werde, massen ich keine rechte Retraite hinter mich habe, und von den in beiden Flanken anrückenden Colonnen ganz leicht enfiliret und ebenfalls von der Elbe abgeschnitten werden kann. Ja E. M. Armee selbst würde in solchem Falle einer höchst gefährlichen Retraite ausgesetzt bleiben. Ich sehe mich also bemüssigt, E. M. von all' dem die schleunigste Meldung zu machen, und eben so schleunig E. M. um den klaren und entscheidenden Befehl zu bitten, dass ich stehen bleiben und mit dem Feinde schlagen soll, denn nachdem ich E. M. immer zu versichern die Ehre gehabt habe, dass die Iser gegen einen so sehr superioren Feind unmöglich zu defendiren sei, so würde ich solchen hier auch nie erwarten, wenn E. M. desswegen nicht stets in mich gedrungen hätten. Weil aber Allerhöchst Dieselben unter Einem es dennoch dabei auch

J'aurai donc l'honneur de lui en dire ensuite seulement ce qui s'y sera passé.

---

immer noch auf meine eigene Beurtheilung ankommen zu lassen geruhen wollen, so muss ich E. M. diese meine allerunterthänigste Vorstellung nochmals wiederholt unterlegen, indem ich es nach meiner eigenen Beurtheilung niemals auf diesen äussersten Schritt würde ankommen lassen, und daher als ein ehrlicher Mann mein Gewissen und meine erworbene Ehre rein zu behalten, bloss durch E. M. ausdrücklichen Allerhöchsten Befehl hiezu mich bedeckt wissen muss.

Ich kann E. M. hiebei nichts anderes als mein Leben sacrificiren, und dieses will ich gerne hingeben, das wollen E. M. überzeugt sein. Ob aber durch den Verlust einer Schlacht die gegenwärtigen Umstände gebessert oder verschlimmert werden, unterwerfe Allerhöchst Dero eigenen Einsicht.

E. M. werden aus den Umständen allergnädigst zu ersehen geruhen, dass mir keine Zeit mehr übrig bleibt, die detachirten Corps an mich zu ziehen, und dass ich durch das nach Starkenbach abgeschickte Detachement wirklich um vier Bataillons in der Linie schwächer geworden bin.

Es befindet sich auch ein Feldjäger mit Reitpferden von E. M. allhier; ich frage mich also gehorsamst an, was Allerhöchst Dieselben mit solchen weiter zu disponiren geruhen.

CCCCXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 11 août 1778.

Très-chère mère. Je suis arrivé hier tard dans la nuit ici; j'ai trouvé les choses pas absolument ainsi que je l'aurais désiré, le maréchal Laudon fort inquiet et irrésolu. On est encore assez éloigné de l'ennemi, et on n'en a pas des nouvelles bien positives. Il doit avoir fait une marche aujourd'hui; quelques houssards se sont fait voir, ce qui a occasionné une petite alarme que j'aurais désiré qui fût prise avec moins de vivacité et de trouble. Peut-être que je pourrai demain avoir l'honneur de lui en dire davantage. Je lui baise très-humblement les mains et suis, en attendant avec la dernière impatience les nouvelles de la réussite des négociations, pour la vie . . .

CCCCXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 (août 1778).

La vôtre hier au soir du 10 par le garde m'a bien occupée; dans cette chaleur vous rendre la nuit chez Laudon fait trembler, mais je dois avouer, c'était le seul moyen dans la perpléxité où il se trouvait. Dieu nous garde d'une bataille; selon les aspects elle ne pourrait être favorable. Je m'attends donc de vous voir quitter cette belle position, si mes malheureuses manoeuvres ne nous procurent la tranquillité que je crois plus que jamais préférable à tout, sans perdre du temps, qui serait toujours contraire à nous. D'abord que je saurai quelque chose, que désagréable que cela vous soit, je vous le manderai. Je n'ai jamais passé des jours plus malheureux que ceux depuis le 17 de juillet. Vous savoir si affligé et en être la cause, quoique bien innocente, vous voir dans le plus grand danger mal secondé, vous détruisant pour remettre les choses, ce sont des circonstances inexprimables que je veux bien porter, pourvu que vous soyez conservé et que cela finisse. Je vous embrasse.

Le 27 de juillet il y avait une espèce de combat naval, duquel on ne dit rien du détail, entre Keppel et

la flotte de Brest[1]). Les Français doivent s'être bien battus, et il se sont présentés le lendemain de nouveau au combat, mais Keppel n'y était plus et s'est jeté dans la Manche. C'est tout ce qu'on sait; cela me paraît extraordinaire.

CCCCXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 12 août 1778.

Très-chère mère. Dans la journée d'aujourd'hui il ne s'est rien passé d'extraordinaire; on a débité plusieurs nouvelles, mais qui toutes se sont trouvées fausses. Je fais examiner avec soin le moyen d'empêcher à l'ennemi le passage de l'Iser vers le Roi, s'il est possible; ce n'est que du temps que nous apprendrons davantage. Les Wallons sont entrés aujourd'hui au camp; je les ai vus, il y a de fort beaux hommes, surtout le régiment de Ligne[2]). Celui de Saint-Ignon[3]), les chevaux sont dans un piteux état, de façon que je crains que ces deux divisions ne pourront servir de la campagne.

---

[1]) Am 27. Juli 1778 wurde zwischen dem französischen General-Lieutenant Graf d'Orvilliers und dem englischen Admiral Augustus Keppel das unentschieden gebliebene Seetreffen bei Ouessant geschlagen.

[2]) Das jetzige Infanterie-Regiment Nr. 30.

[3]) Das jetzige Dragoner-Regiment Fürst Windischgrätz, welches sich bekanntlich in der Schlacht bei Kolin ruhmvoll benommen hatte.



CCCCXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 d'août (1778).

Mon cher fils. Agréez les offres que les fidèles sujets vous font, et qui ont sauvé une fois notre succession [1]). Dieu veuille que celle-ci la constate pour toujours. Je leur dois la justice qu'ils se sont prêtés de la meilleure grâce, et que l'offre n'est pas peu de chose pour si peu de personnes, et cela tient toute l'insurrection intacte, si l'on en aurait besoin. Votre opinion est venue à temps; je crois qu'ils auraient donné encore plus, tant leur zèle a été vif. Je vous prie de charger le porteur des marques de votre bonté pour tous, et en général et pour chaque individu. Je joins les points que Palffy [2]) peut et doit expliquer mieux que par écrit, et il brûlait de vous voir, et c'est la plus grande récompense que je pouvais lui procurer, et si vous n'aviez le temps, je vous prie de l'adresser au prince et Hadik, mais vous m'obligerez, si vous voulez lui accorder un quart d'heure, et cela fera bon effet auprès de la nation, dont vous pourrez tirer encore bien de profit, si on sait s'y prendre, et qui est

[1]) Es handelt sich hier um ein freiwilliges Anerbieten vornehmer Ungarn zur Aufbringung eines beträchtlichen Truppencontingentes.

[2]) Der ungarische Vicekanzler Graf Karl Palffy.

attachée. Le grand motif de leur promptitude a été que vous étiez vous-même en personne à vous sacrifier pour l'Etat, que rien ne devait se négliger.

Les nouvelles de votre frère Max sont bonnes. Léopold part demain de grand matin avec empressement. Je vous prie d'en avoir soin, et de penser que le commencement de sa grande maladie a été le voyage de Töplitz, et de me le renvoyer bientôt. On dit le prince Henri aussi rétrogradé, cela est drôle; peut-être Frédéric fait-il le généreux, sachant que nous voulons rendre la Bavière, mais je ne m'y fie pas et vous conjure de ne vous trop exposer. Je vous embrasse.

CCCCXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 13 août 1778.

Très-chère mère. Nous nageons ici encore dans la même cruelle incertitude; loin de l'ennemi, séparés de lui par des grands bois et des ravins, nous n'en avons point de nouvelles, par conséquent on passe la journée à ruminer, sans savoir ce qui se passe, et sans avoir rien à faire. Je crois avoir été utile ici, et d'y avoir un peu ramené le calme et la tranquillité qui y paraissait perdue. Le maréchal n'a confiance qu'en très-peu ou presque personne; il ne s'entend pas trop avec les généraux qui sont sous ses ordres, et il leur fait publiquement des compliments fort sensibles, comme par exemple de dire, qu'il n'y avait

personne sur lequel il pouvait se reposer et le charger de la moindre commission; enfin entouré de beaucoup de galopins, devant lesquels il parle de toute chose. Le prince Charles[1]), je lui dois rendre la justice qu'il est très-actif et qu'il anime et aide le maréchal. Je crois que, si je n'étais pas venu, que nous ne serions plus ni ici, ni mon armée à l'Elbe. Je ne réponds pas combien cela durera encore, mais toujours c'est gagner quelques jours qui deviendraient bien avantageux, si la négociation entamée peut être terminée auparavant. J'en attends des nouvelles avec le plus grand empressement, et Elle peut juger de ma peine de voir ainsi tout notre projet de campagne renversé, et la moitié de la Bohème sacrifiée. Les vexations commencent à devenir très-fortes, et l'armée du prince Henri, qui occupe un grand terrain, prend chevaux, hommes, bétail, tout ce qu'il trouve, et les paysans saxons derrière l'armée pillent le reste. Si jamais nous avions une lueur de bonheur, la Saxe me payerait bien les violons, j'en réponds; je l'ajusterais de façon à ne jamais plus nous nuire.

J'attendrai encore les nouvelles de demain, pour ensuite retourner à mon armée; l'armée ici est de près de 70.000 hommes en tout.

---

[1]) Liechtenstein.

CCCCXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 14 d'août (1778).

Mon cher fils. Les gardes qui devaient partir demain matin, je les fais partir à minuit, pour vous porter ces nouvelles reçues aujourd'hui à une heure. Vous verrez par la note de Kaunitz qu'il attend dans une couple de jours des nouvelles plus détaillées. Moi je n'ajoute rien, étant bien affligée de voir cela traîner, n'ayant eu en vue que dé vous tirer de la situation la plus critique qu'il y a eu jamais. Par cette saison ni dormir ni repos, il faut que vous périssez, et je suis au désespoir. L'attente d'uue bataille ou la retraite de votre position sont deux attentes bien pesantes. Vous avez pris encore un parti unique de vous être porté seul chez Laudon. Si la chose peut se remettre, c'est à vous seul qu'on le doit, et vous aurez trouvé ce que je vous ai toujours dit, l'embarras et l'irrésolution de cet homme n'étant pas pour commander une armée, et c'est après Lascy et Hadik le meilleur que nous avons, et c'est la raison pourquoi j'ai voulu éviter la guerre et tâche de gagner la paix, vous voyant si peu aidé. Les deux premiers étant ou âgés ou de mauvaise santé, on n'y peut guère compter, et tout ce qui suit ces maréchaux, est encore pire. De là vient qu'on voit toujours l'ennemi

le double. Il n'est pas possible que vous puissiez remédier à tout et vous trouver partout. Ce que vous faites d'un côté, de l'autre on le détruit; ce n'est pas croyable, mais je vous connais trop pour ne vous voir détruire, tyranniser ce cher et précieux Joseph, et si vous le conservez, tout est dit, on pourra encore remédier à tout.

Jean Palffy, le chancelier, Koller et Forgatsch ont déjà tenu leurs congrégations, et partout un tiers plus de recrues qu'ils ont des pertes, mais surtout celui de Koller plus que le double. Tous les autres arrangements vont leur train; ne croyez pas qu'on néglige les choses, il n'y a que la marche des quatre bataillons à moitié invalides des Pays-Bas que je n'ai fait commander; ces troupes ont fait bien des excès en Empire. Ce n'est pas un objet, et pour là bas cela en est qui ne mérite pas les grandes dépenses de leur marche pour ici.

C'est demain un grand jour de dévotion; je compte bien l'offrir tout seul pour vous. Conservez-moi un fils dont dépend le bonheur de nos Etats et le reste de la malheureuse carrière d'une tendre mère. Je vous donne ma bénédiction.

CCCCXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 14 août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir deux de ses lettres; Elle est absolument dans une fausse supposition si Elle croit que nous nous soutiendrons dans notre position. Pas du tout; il ne se passera pas deux jours peut-être, si le prince Henri avance, que nous devrons la quitter. Cela me pénètre de douleur, de même que tout ce que je vois ici, où il n'y a ni tête ni ordre. Je dois parler clair; le maréchal Laudon a perdu la tête, mais entièrement, à l'entrée du prince Henri. Loin de suivre le plan que nous avions formé de soutenir les retranchements et la position de Niemes, il s'est sauvé, on peut le nommer ainsi, sans tirer un coup, ni sans avoir vu l'ennemi, jusqu'ici. Par là il a abandonné l'Elbe, il a laissé déboucher l'ennemi sans la moindre résistance des montagnes, desquelles jusqu'à ce moment, où rien ne lui résiste, il n'a pas encore pu retirer toute son artillerie, et il était sur le point de partir d'ici, si je n'y avais été; les tentes étaient déjà détendues. Je ne puis dire à V. M. mon état, ma peine, ma contrainte, et l'état violent dans lequel je me trouve. Cent projets, tous contredits, et un changement continuel. Il est au désespoir de ce qu'il a fait, il le sent, il voudrait

être mort, mais le mal est sans remède, et au premier jour, si la paix n'arrive encore auparavant, ce que, si elle doit se faire, le plutôt vaudrait le mieux, nous serons tous derrière l'Elbe et le Roi aura tout le pays à lui. Je ne puis répondre d'un jour, car sans se battre, cela peut et doit arriver. Je repartirai aujourd'hui d'ici; je m'en vais avec peine, car je crains que la moindre alarme nous fera partir, mais il est impossible de décrire les contradictions, la confusion qui règne ici, dont tout le monde est excédé, les troupes légères surtout harassées à n'en pouvoir plus, et que je ne puis relever ni changer sans faire perdre au maréchal le crédit que je dois lui conserver pour quelque grande occasion, où il deviendra très-nécessaire peut-être, et sera pour lors fort utile.

Il n'y a rien de nouveau; l'histoire de Moravie est si scandaleuse que je vais ordonner tout de suite à Botta de faire mettre Knebel[1]) au prévôt, et de lui faire faire son procès; une surprise en plein jour est impardonnable à tout général.

---

[1]) Der Generalmajor Freiherr Sigismund von Knebel, welcher die Vorposten der in Schlesien befindlichen Heeresabtheilung des Feldmarschall-Lieutenants Botta befehligte, wurde am 11. August bei Mladenko von den Preussen überfallen und mit empfindlichem Verluste zurückgetrieben.

CCCCXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 15 août 1778.

Très-chère mère. Je suis revenu très à propos cette nuit pour me rendre tout de suite au camp; à la petite pointe du jour le Roi est décampé, et a fait une marche en arrière avec toute son armée vers Trautenau, mais ce ne sera que par le rapport des différentes parties d'houssards que j'ai envoyées après lui, qu'on pourra au juste savoir le lieu où il s'est rendu. Beaucoup de probabilités font accroire qu'il en veut à d'Alton. Je serai attentif et prêt à l'événement; je compte même me régler après les nouvelles que je recevrai encore ce soir, pour marcher vers Arnau cette nuit avec toute l'armée, et s'il en veut découdre demain, y être avec toute ma boutique, ou s'il compte tourner par Hohenelbe, aller m'y porter pour lui en empêcher le passage. Ce qui arrivera, je ne puis le prévoir, mais Elle peut compter que je ne négligerai pas un instant pour être prêt à tout.

De Laudon je n'ai point de nouvelles aujourd'hui; pourvu que par là il ne nous vienne de la confusion, je crois que nous pourrions encore nous tirer assez bien de cette situation. Tout le monde, moi sûrement le premier, désire avec un vrai empressement une bataille.

J'ai reçu sa gracieuse lettre avec la nouvelle de la bataille navale; c'est beaucoup, si les Français ne se disent pas les vainqueurs, qu'ils aient seulement remporté le moindre avantage. J'ai tout de suite passé l'Elbe, et j'ai été dans le camp de l'ennemi, où il a fait un ravage terrible en maisons, qu'il a détruites, et dont il a employé le bois pour la cuisine et pour se faire des baraques. Cela est pitoyable à voir, et les Tartares ne pourraient faire pis.

CCCCXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 16 d'août (1778).

Mon cher fils. Que vos lettres du 13 et 14 sont frappantes! Je ne vois d'autre remède que votre présence, mais qui ne peut l'être dans cette confusion. Dieu veuille que l'autre retraite de notre belle et grande position se fasse mieux que cette malheureuse, et que peut-on espérer d'une troupe harassée et pleine de trouble? Le nombre fait plus de mal; actuellement on ne disait ici que 37.000 hommes; selon la tabelle et le nombre des bataillons cela ne se pouvait pas.

J'ai admiré votre sang froid et bonté; pour Laudon, vous avez raison, cet homme tel qu'il est, nous peut, et je l'ai toujours connu tel, rendre des services; malheureusement nous n'en avons pas trop, mais dans ce moment-ci on ne peut rien attendre de lui ni de son armée. Cela

est venu trop loin, mais le changement aurait eu l'inconvénient de le perdre. J'aurais envoyé Hadik et lui sous le prince, mais vous avez fait mieux.

Nous ne savons rien ici de l'affaire de Knebel que par les lettres particulières qui disent même Botta coupé; il serait nécessaire d'ordonner à Botta et Zedtwitz de donner toutes les semaines deux fois leurs rapports au conseil de guerre pour être au fait. Cela ne paraît vraisemblable que nous ne savons qu'après huit jours les vraies nouvelles, et celles-ci nous manquent encore.

Vous aurez reçu à votre retour l'autre désagréable nouvelle de la négociation. Kaunitz espère jusqu'à demain soir savoir quelque chose; je ne m'en flatte plus. Il faut à cette heure recourir à la médiation, mais cela est long. Pourvu que nous venons ensemble et pouvons tenir ce bout en Bohème avec nos armécs sans grande perte, je veux espérer encore que Dieu aura pitié de nous, mais ce dont je ne saurais me rassurer, c'est sur votre personne. *Ein pommerischer Bauernsohn könnte die Fatiguen und Kummer nicht ausstehen*, et de là tout dépend. Vous ne voyez pas comme mère, mais comme souveraine votre conservation m'est du tout au tout; pensez-y un peu plus, je crains votre indifférence là-dessus, et suivez les conseils qu'on pourrait vous donner, et surtout Lascy. Je vous embrasse.

Kolowrat m'envoie dans l'instant un billet pour la pauvre ville de Prague; s'il était possible de ne la pas abandonner entièrement, même pour le crédit et public.

CCCCXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 16 août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir les deux gardes avec les nouvelles qu'Elle a bien voulu m'envoyer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer ici toutes. Elle connaît ma façon de penser irrévocablement sur toute cette négociation; je ne puis rien y ajouter, si non, que la seule grâce que je lui demande, est de ne plus m'en informer, de ne m'en plus rien dire, et seulement de me faire savoir ce qu'Elle aura conclu, quand tout sera une fois décidé et arrangé, ou de me donner la consolante nouvelle que tout est rompu, et que nous allons nous battre comme quatre, que les moyens seront tous employés à cela. Voilà ce qui m'avait fait désirer qu'on rendît tout de suite toute la Bavière, qu'on le déclarât, si déjà on voulait faire autre chose que la guerre, à la diète et à toutes les puissances, et qu'on mette par là le Roi de Prusse dans le cas, ou d'acquiescer, ou de se contredire publiquement, et par conséquent de faire la guerre, plus pour la Bavière, mais pour son compte, et par conséquent seul et démasqué aux yeux du public et de tous ses adhérents, et alors la pousser avec vigueur.

Je crois que cela serait bien allé, mais de la façon

comme Thugut a dû s'y prendre, on a voulu auparavant savoir, si le Roi de Prusse trouvait bon que l'on fisse ceci, et l'on vient d'apprendre que cela ne l'agrée pas, par conséquent on va faire autre chose. Tout cela passe ma conception, et que V. M. daigne ne pas croire que la mauvaise composition de l'armée puisse faire son excuse et lui servir de prétexte, encore moins ma précieuse conservation. Qu'Elle sache que toutes deux sont bonnes, et que toutes deux seront suffisantes, en employant toutes les ressources de la monarchie à sortir avec honneur et même peut-être avantage de cette guerre. Voilà ce que je puis l'assurer, et je dois lui avouer, que ce grand intérêt pour ma petite santé, pendant qu'Elle n'en a aucun pour mon honneur, réputation et considération, ne me touche aucunement, et que je sens que je dois être le prétexte de la démarche qu'Elle ne peut cacher à Elle même avoir été et être d'une nature, dont on n'a point d'exemple.

Le Roi est marché en partie encore aujourd'hui; ces malheureuses négociations, dont toutes les gazettes parlent, m'ont empêché de le suivre et pousser avec vigueur, comme il m'eût été facile, en lui faisant sûrement perdre du monde et bagage. Par là il reviendra sûrement d'un autre côté. Cette occasion est perdue, et nous n'en aurons peut-être plus d'aussi avantageuse.

Le prince Henri en attendant reste à Niemes, mais il met deux cercles de la Bohème en contribution, et cela on doit tolérer!

J'ai voulu marcher aujourd'hui avec l'armée, mais j'attendrai encore à demain. Comme toutes les gazettes parlent de Thugut et des négociations, il n'est plus possible

d'en faire un mystère, d'autant plus que toute l'armée s'étonne qu'on ne poursuive pas le Roi, et qu'on lui laisse passer ainsi les défilés sans rien dire. Je compte donc en dire la raison.

CCCCXXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salesel, le 18 août 1778.

Très-chère mère. Je n'ai pas pu lui écrire hier, ayant été très-occupé. Je suis marché avec l'aile que j'avais ici à Salesel, pour m'approcher de d'Alton et des montagnes. Le prince Albert est resté, en se tirant un peu à la gauche, dans notre camp. J'ai été moi-même à Arnau, et n'en suis revenu qu'à minuit. Il y a de l'apparence que l'ennemi voudra tourner vers Hohenelbe; nous tâcherons de l'en empêcher le mieux que nous pourrons. Voilà ce qu'il y a pour le présent; selon les nouvelles le Roi est toujours encore campé derrière les grands bois. Le prince Henri n'est point marché encore, mais il y avait de l'apparence qu'il marcherait au premier jour; pour lors je crains que malgré notre longue défense, si Laudon est obligé de reculer, nous devrons prendre le même parti, et que nous serons obligé de retourner derrière l'Elbe, où j'ai toujours dit que, vu la position abandonnée de Niemes et Leitmeritz, il n'y avait plus d'autre moyen que celui-là. J'aurai l'honneur de lui donner encore d'autres nouvelles ce soir, s'il s'en trouvent qui méritent de lui être rapportées.

CCCCXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 19 août 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire; je la supplie de considérer que l'ennemi avec toutes ses forces vit et détruit une bonne partie de son pays; qu'il peut à force de manoeuvres en occuper encore une bien plus considérable, et avec cela l'on doit être tranquille, rester dans cette position qui est insoutenable, et s'attendre à la médiation de Dieu sait quelle puissance, et ne point donner de bataille, pendant que le Roi et le prince Henri, quand ils voudront, nous feront marcher à Kolin, si nous n'en battons ou l'un ou l'autre en désespérés. Ceci est impossible, et je reste toujours à dire: ou la guerre de toutes les forces possibles, ou la paix, en rendant toute la Bavière, et cela tout de suite.

Pour ici nous avons cru que le Roi pourrait aujourd'hui peut-être forcer vers Arnau et Hohenelbe; aussi avons-nous été préparés et alertes, mais il n'en est rien arrivé, quoiqu'il fasse beaucoup de marches et contremarches.

CCCCCXXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 20 d'août (1778).

Je viens de recevoir la nouvelle du retour de Thugut, et par là toute négociation rompue. Je m'empresse de vous le marquer tout de suite, l'ayant souhaité si souvent. Voilà vos souhaits accomplis, mais je ne me répents pas de ce que j'ai fait, et jamais j'aurais pu me consoler, si je n'avais tenté l'impossible pour sauver tant de milliers d'âmes et nos pauvres pays saccagés à notre vue, sans les secourir ou couvrir. Ma tendresse a été si mal payée, que je n'ajoute plus que, de vous tirer de ce terrible pas, était tout mon but, mais vous ne serez plus incommodé, et je m'épargnerai par là bien de sensibilités, car je ne connais pas qu'un souverain a besoin de prétexte; il n'a à rendre compte à personne de son action, et par bonheur pendant trente-huit ans on ne m'a jamais taxée de jouer la comédie ou induire les autres. J'avais au contraire la consolation que, dans l'étranger si bien que de mes sujets, j'avais toute la confiance, unique récompense d'un prince. La publication que vous avez faite par humeur, n'a pas été à propos; je crains les gazettes de Berlin et d'autre part. Comme la chose change à cette heure entièrement, je vous enverrai quelqu'un avec des points, ne pouvant

m'expliquer autant par écrit, vous souhaitant autant de bonheur et satisfaction que j'ai de chagrins et de peines, priant Dieu qu'il ait pitié de son peuple, en me résignant entièrement à sa sainte volonté.

CCCCXXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salesel, le 20 août 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis que j'ai eu l'honneur de lui écrire. Jusqu'à présent le Roi reste dans sa position, que j'ai été reconnaître hier d'assez près chez d'Alton. Ils n'avancent pas non plus, ou attendent peut-être les opérations du prince Henri et surtout de ce corps vers Reichenberg. Le temps éclaircira cela, mais Elle peut compter que cela ne peut durer longtemps, et qu'il ne dépend que de la volonté du prince Henri; sans le moindre risque il nous force de quitter nos positions. Ainsi, si jamais paix doit se faire, le plutôt vaudrait le mieux, et pour cela il n'y a que le remède que j'ai indiqué, c'est-à-dire rendre toute la Bavière et n'entrer pas dans d'autre proposition, et cela le faire, le déclarer aux puissances alliées et à la diète, et puis voir s'il osera continuer la guerre pour son compte.

Pour la ville de Prague, j'ai ordonné à Laudon d'y envoyer deux régiments; il y aura donc neuf bataillons. Contre un petit corps cela suffit, mais si Laudon doit aller derrière l'Elbe, et que toute l'armée y vînt, alors il faudrait en retirer la garnison.

CCCCXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salesel, le 21 août 1778.

Très-chère mère. La journée d'aujourd'hui s'est derechef passée avec la même tranquillité; il n'y a rien de nouveau; l'ennemi fourrage et pille tous les villages qu'il peut, et surtout à l'armée du maréchal Laudon, où il a une si grande étendue en son pouvoir, il commet beaucoup de mal. Pour moi, je la laisse juger de l'agrément de ma situation; nous faisons semblant de faire la guerre; on attend la paix, et une honteuse, avilissante et nuisible, et en même temps on saccage le pays, pendant que nous ne pouvons et n'osons rien faire de décisif, puisque cela dérangerait tout ce qui se traite. J'avoue que cette situation est affreuse, et que, s'il eût été possible de la prévoir ou de l'imaginer, certainement je ne serais pas ici. Mais Dieu veuille seulement nous en donner la fin de quelconque façon; pour l'avenir, j'en aurai soin.

Les maladies commencent à être assez fortes ici, surtout la dyssenterie règne furieusement, tant à l'armée chez le commun et l'officier, comme aussi parmi tous nos gens, dont il y en a une quantité de malades.

CCCCXXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 d'août (1778).

Vous verrez par ce protocole que je souhaiterais de retour le 29 ou 30, les messieurs hongrois se rassemblant ici, pour pouvoir préparer la diète pour le premier d'octobre. Vous me direz, si vous voulez, point par point ce que vous souhaiterez de préférence; vous pourriez demander les sentiments du prince, Hadik et même Lascy sur ce qui convient le plus militairement. Je dois seulement vous remarquer que je ferai mon possible d'obtenir le mieux, mais que cela ne se peut promettre d'une multitude de gens bien intentionnés, mais pleins de préjugés. Mais ce qui me brouille entièrement, c'est ce que vous me mandez du 19, que j'ai dû vous marquer de rester tranquille, attendre des médiations, voir 'saccager nos pauvres pays, ne pas se battre. J'avoue, je ne m'en souviens pas d'avoir même pensé ainsi. Je n'aime pas d'entendre à se battre en désespéré comme quatre, mais j'avoue, avant que de se retirer et abandonner la Bohème, car elle l'est à Kolin, quatre batailles ne seraient de trop. Je suis tout à fait d'accord que nous faisons une déclaration à rendre toute la Bavière, unique moyen de sauver nos entreprises et les jeter sur le Roi seul. J'attends

seulement comme vous aurez pris la nouvelle d'hier, et je compte, si vous n'avez rien contre, envoyer Rosenberg [1]) pour peu de jours, à vous informer en détail de nos idées, car il me semble qu'on ne s'entend pas toujours, et je vous avoue, si vous avez cru que je souhaitais l'inaction de l'armée, je dois m'avoir été expliquée bien mal, car c'était toujours le contraire. Je suis un peu rendue aujourd'hui du chaud et des réflexions; je vais me coucher en vous donnant ma bénédiction.

CCCCXXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 23. August 1778).

J'attends demain avec empressement votre lettre après la nouvelle de la rupture des négociations, souhaitant de vous envoyer au plutôt Rosenberg, non seulement sur notre situation politique, où il faut être absolument bien d'accord, l'étant absolument avec ce que vous proposiez dans vos antérieures pour la Bavière, mais étant de toute importance, je n'ose envoyer les déclarations qui sont toutes prêtes. Il pourra vous mettre au fait de tout notre intérieur et dispositions; je vous prie de l'écouter sans humeur et sur tout; il pourra vous éclaircir sur des points dont il me paraît que vous ne nous rendez pas justice,

---

[1]) Der kaiserliche Oberstkämmerer Graf Franz Rosenberg.

ou que nous ne nous entendons pas. C'est de la dernière importance de l'être; je vous envoie tous ces rapports importants et vous embrasse.

CCCCXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els [1]), le 23 août 1778.

Très-chère mère. C'est ici que j'ai reçu sa lettre; je suis touché de la peine que la rupture des négociations lui fait. Je ne puis en dire autre chose, si non ce que j'ai déjà eu l'honneur de lui marquer. Il s'agit à présent de sauver l'Etat et la patrie; toutes les ressources de l'Etat, dans tous les genres doivent être tendues. J'y ajouterai ma vie, mon sang, mes peines, mes soins, toutes mes facultés ne sont rien en comparaison. C'est de ses ordres que le soutien de l'armée, ses renforts contre un ennemi aussi puissant que dangereux, et qui a déjà tendu tous ses moyens, doit être employé sans ménagement, afin de faire une résistance convenable.

Nous voici ici dans les montagnes, au moment d'un événement décisif. Le Roi est marché avec toute sa première ligne ici pour forcer ou à Arnau ou à Hohenelbe. J'ai fait suivre quelques troupes de l'armée pour renforcer; j'y suis moi-même avec Lascy, et il faudra en découdre; je ne puis douter que demain au plus tard

---

[1]) Eigentlich Nieder-Oels, eine halbe Stunde südwestlich von Arnau. Im dortigen Schulhause war Josephs Hauptquartier.

Anhalt, n'étant qu'à un petit coup de canon de Wallis, qui est à Hohenelbe, l'attaquera, et que nous le serons en même temps ici; peut-être même qu'on en fera une fausse vers Königinhof; où je laisse le prince avec l'aile droite.

Si je pouvais penser que les bontés de V. M., qui pendant toute ma vie ont fait tout mon bonheur et mon objet unique, scraient diminuées par les vérités que j'ai osé dire avec l'énergie que le sentiment m'inspirait, je perdrais infiniment de courage, mais pas de désespoir. Si nous pourrions résister et repousser le Roi par ici, la journée pourrait être, vu les défilés qu'il aurait à repasser, très-importante.

CCCCXXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 24 août 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par le garde sa chère lettre; Elle aura la bonté de se souvenir que non seulement très-expressément, lors de l'envoi de Thugut, Elle m'a défendu de donner des batailles, c'est-à-dire d'attaquer, mais même qu'Elle a écrit au Roi de Prusse l'ordre qu'Elle m'en avait donné, et qu'il y a répondu que de son côté il tâcherait de s'arranger de façon, afin qu'Elle n'ait rien à craindre pour son sang. C'est la phrase; Elle y a ajouté même qu'Elle ne craignait que l'ardeur de Laudon, qui voudrait tout de suite batailler. Si j'en croyais parfois des avis, même de prix, je n'aurais pas

pris le parti de faire venir des régiments ici et de vouloir soutenir le poste coûte que coûte, mais je me serais retiré, et par conséquent nous aurions été derrière l'Elbe, mais j'ai résolu de tout risquer, et enfin de ne pas laisser passer le Roi sans nous bien battre. J'ai tiré à moi Colloredo avec huit bataillons, et toute mon aile gauche avec quelque cavalerie, de plus du prince tout est arrivé cette nuit et ce matin. Il est impayable que le Roi nous a laissé la journée d'aujourd'hui pour faire nos dispositions; par là je me flatte que, s'il attaque, nous pourrons lui résister, mais j'ai passé deux cruels jours qui étaient fort inquiétants. Le prince et le maréchal Hadik ont occupé ma position, ils couvrent mes communications, et ils sont restés au vieux camp. Si du côté de Laudon il ne se passe rien de décisif, j'oserais presqu'espérer que cette fois-ci nous avons derechef barré au Roi le chemin et dérangé ses projets; aussi disent tous les déserteurs, Anhalt a eu les arrêts pour n'avoir pas occupé la montagne que nous occupons actuellement à Hohenelbe.

Peu de jours devront dévoiler tout ce que nous avons à craindre pour la campagne, mais si Laudon doit marcher vers Brandeis, adieu tout ce que nous avons fait; il faudra nous retirer aussi et cela bien loin. J'ai été furieusement occupé, comme Elle l'imaginera bien, ces jours-ci. L'envoi de Rosenberg me paraît, si j'ose le dire, entièrement superflu. Pour le protocole de l'insurrection, je l'envoie au prince et à Hadik selon ses ordres.

Dans ce moment, où depuis trois jours je ne me suis pas déshabillé, et n'ai jour et nuit que des moments, il serait absolument impossible que j'en dise, de même que le maréchal Lascy, mon avis. Le plus que possible et

le plus approchant d'une troupe disciplinée, le moins d'officiers et le plus de communs que possible. Voilà en gros l'idée.

CCCCXXXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 d'août (1778).

Mon cher fils. J'aurais souhaité de recevoir de vos nouvelles, si vous approuvez l'envoi de Rosenberg, mais les expéditions en Empire pressent; je le charge même de nous les renvoyer par courrier. Il est chargé en même temps de vous informer de tout ce que vous pourrez vouloir savoir, mais surtout sur les arrangements pris et à prendre, et il pourra vous rassurer sur mes sentiments pour vous, qui peuvent par trop de tendresse uniquement vous être à charge, mais ne se changeront jamais, mais peuvent s'enfermer dans mon coeur seul, quand je les vois inutiles à vous et nuisibles à l'Etat. J'ai besoin d'aide dans la triste situation où je me trouve, où tout ce monde à juste titre est accablé. Je viens donc d'envoyer en Toscane demander votre frère, non sans bien de la peine, craignant les affaires actuelles pour ses nerfs et le froid de l'automne et hiver, mais cette fois-ci la mère a dû céder à l'intérêt de l'Etat et à vos souhaits, ne cherchant que de vous convaincre que je n'ai d'autre vue et contentement que de vous soulager et persuader de toute ma tendresse, dont vous n'êtes pas persuadé autant

que je le mérite. Ce n'est pas la vérité, avec quelle énergie qu'on peut me la dire, que j'évite, mais se laisser confondre avec les moins délicats en sentiments, et voir de la défiance et être soupçonnée d'intrigue, j'avoue, d'un fils chéri comme vous c'est insoutenable et me rend entièrement incapable. Il ne dépend que de vous à me trouver toujours la plus tendre des mères et la plus fidèle amie.

MARIE THÉRÈSE.

Je vous prie de marquer à Rosenberg, combien vous lui tenez compte de s'être chargé de cette commission avec autant de zèle que promptitude avec sa santé délabrée.

CCCCXL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 25 août 1778.

Très-chère mère. Le Roi a fait avancer aussi sa seconde ligne; c'est donc une marque décidée qu'il veut nous attaquer. Il a même déjà poussé nos avant-postes cette après-dînée, ce qui m'a déterminé à faire marcher encore ici le prince Albert avec treize bataillons et un régiment de cavalerie.

Wurmser a eu ce matin une charge avec la cavalerie prussienne, dont je ne sais autre chose, si non qu'il a fait quelques cuirassiers prisonniers.

A demain je m'attends avec résignation, tranquillité et courage à quelque chose d'importont. La volonté est

telle dans l'armée et dans l'officier qu'ils se croient invincibles. Nous ferons sûrement, j'espère, tout ce que nous pourrons.

Jacquemin reste en attendant avec huit bataillons et un régiment de cavalerie pour couvrir nos communications.

CCCCXLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 26 août 1778.

Très-chère mère. Le Roi est marché ce matin avec toute sa première ligne vers Hohenelbe, où se trouve Siskovich, et il s'y est joint à Anhalt, qui y était déjà. Il aurait eu le temps d'attaquer déjà aujourd'hui, mais jusqu'à présent il ne l'a pas fait, peut-être ce sera demain. Le prince Albert est arrivé avec les troupes qu'il devait amener; le temps est horrible, froid, et un vent affreux, avec pluie fine et poussière. Rien ne peut sauver dans ce moment la plus grande partie de la Bohème, qu'une heureuse bataille qui se donnât demain et pas plus tard, car selon tous les rapports de Laudon le prince Henri devait marcher aujourd'hui, et le maréchal m'a envoyé exprès le prince Charles pour me faire dire qu'il ne pouvait tenir à l'Iser, mais qu'il devra marcher vers et derrière Brandeis. Alors je cours les plus grands dangers; embarqué dans les hautes montagnes, j'aurai mille peines de sauver mon artillerie, si je ne pars bien à temps. Le plus prudent serait sans doute que je prisse

ce parti dès aujourd'hui, mais je veux et je crois pouvoir encore attendre la journée de demain. Peut-être qu'une fantaisie du Roi pourrait nous procurer une heureuse journée qui remît toutes nos affaires. Je la laisse juger ce que le physique et le moral éprouvent dans de pareilles occasions, et j'ai à peine le temps de lui dire ces deux mots.

CCCCXLII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH[1]).

(Ohne Datum. 27? August 1778).

... conservation de Prague, dont dépend le crédit extérieur et intérieur. Prague perdu, Eger, le Haut-Palatinat, Budweis, la Haute-Autriche sont ouverts; nous ne pouvons l'empêcher. A Kolin en Bohème et en Moravie former de nos grandes armées deux corps légers pour empêcher au moins le pillage et sauver les ressources de nos bonnes provinces et sujets. Ried me paraît nécessaire à la grande armée, et puis de même un bon vieux roturier; Lascy même l'estimait toujours. Si Nadasdy ne serait préférable à Esterházy à commander l'insurrection ou ce corps de troupes? Pour les quartiers d'hiver, c'est qu'il y a à espérer. Les recrues tant allemandes que hongroises dépendent des montures, ne pouvant les livrer avant que de les avoir prêtes. La remonte vient journellement, et vu la difficulté de la bien soigner, manque d'hommes et de

[1]) Der Anfang fehlt.

plaee, on pourrait en tirer à l'armée pour les changer eontre les marodes, surtout remonter Saint-Ignon, dont vous m'avez écrit être hors d'état de service. L'ennemi prend partout les ehevaux et vivres et reerues; il les exige, il demande même les livres de eonseription et les contributions deux mois d'avance. Vous voyez qu'il ne fait pas comme les autres fois, de se battre et risquer les choses; il ruine nos pays de fond en comble, nous ôte même les ressources, et par là gagne plus que dans toutes ses autres guerres. De cette façon on se trompe de calculer nos ressourees avec les siennes; les nôtres diminuent ehaque jour, les siennes augmentent: double perte pour nous. Si vous trouvez le moment de faire la paix, ne le négligez pas; telle qu'elle soit, ee serait un bonheur pour nous, et je m'en remets là-dessus entièrement à vous, et mettez sur mon compte tout ee qui pourrait vous coûter de prendre sur vous. Un mois d'épargné de ces calamités est un grand objet pour nous; si cela continue, la famine et les maladies achèveront nos restes. Ne croyez pas que pour eela je néglige d'employer tous les moyens, mais il faut que vous soyez au fait de notre situation, et ne point se faire illusion. Si la Bohème reste deux mois eneore au pouvoir de l'ennemi, je ne vois plus qu'une année, et eela difficilement, de pouvoir soutenir la guerre, et eneore avec la ruine des autres provinees. Sur les points politiques je me remets entièrement à Rosenberg.

CCCCXLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 27 août 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé du tout aujourd'hui, qui fût de quelque remarque, quoique j'ai été depuis deux heures du matin au feu à attendre ce qui se passerait, sans éveiller personne, car je n'aime point les alertes de la troupe pour rien et avant le temps. Le Roi a encore tiré à lui six bataillons de sa seconde ligne, cela paraîtrait dénoter que néanmoins il ferait quelque chose vers Hohenelbe. Nous avons mis ces trois jours fort à profit pour fortifier notre position que je crois bonne, pourvu que le prince Henri ne force Laudon; alors tout sera bon, mais c'est ce que je crains, et alors adieu toute cette partie de la Bohème. J'assigne encore à Laudon les deux bataillons francs de Doucelle et de Baumgarten qui seront aujourd'hui à Pilsen, et même je lui offre encore des régiments de cavalerie et quelques bataillons d'infanterie, dont peut-être je pourrais me passer absolument.

Je ne puis imaginer ce que jamais un tiers pourra trouver à faire dans quelconque affaire entre Elle et moi. Il n'existe que deux choses: ou Elle veut mon opinion et je la lui donne telle que j'envisage la chose, avec

franchise et sans détour, ou Elle m'ordonne, alors je sais obéir à la lettre. Hors de là rien ne peut exister; ma volonté n'est rien, et mon avis ne vaut qu'autant qu'Elle l'agrée. J'ai parlé d'offrir de rendre la Bavière lorsqu'il s'agissait de faire une paix à tout prix; à cette heure, que les négociations sont rompues, je n'imagine pas qu'on pense à la rendre, sans s'être assuré d'avoir au moins la paix tout de suite, car cette démarche de la rendre est déjà très-forte et humiliante, mais sans que la paix s'en suive, elle est absolument infaisable, car pour lors au moins le Roi de Prusse n'aurait rien.

Le général Wurmser vient de faire un beau coup. Il a attaqué avec ses houssards trois régiments de cuirassiers prussiens; il les a renversés et chassés malgré qu'ils étaient protégés du canon et de l'infanterie, et il en a fait plus de 120 prisonniers, en les chassant jusqu'à Trautenau. Il paraît être fort entendu et très-brave pour la petite guerre.

CCCCXLIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 d'août (1778).

Mon cher fils. Que puis-je dire dans l'attente où je me trouve de recevoir votre retraite! Dieu la donne heureuse, que nous ne perdons des canons et du monde devant cet ennemi avec tant de cavalerie. Je suis en peine, car je ne crois jamais qu'il nous ait attaqué, et

Dieu sait ce qui arrivera chez Laudon. Je vous avoue, il y a à se perdre dans ces idées, et rien n'arrête que le „*fiat voluntas tua*". Rosenberg est venu malheureusement dans ces circonstances; il ne vous sequera pas, et il nous apportera vos ordres clairs, qui doivent diriger nos mesures, et je saurai au moins par lui comme vous vous trouvez. Ce que vous me dites de ne vous avoir déshabillé trois jours, ainsi peu couché, et dans ces nuits froides, fait trembler; outre cela toutes les réflexions, les peines d'autrui même, je n'avais pas si tort de vouloir empêcher la guerre, de la craindre si fort, et de chercher la paix à tout prix. Je n'ose vous tourmenter ni avec mes écrits ni mes lamentations, vous ayant promis de ne vous tourmenter pour votre conservation, de laquelle tout dépend. Vous voyez nonobstant les avis de poids, vous êtes resté encore quelques jours, vous exposant à une affaire jusqu'au 27, et sans cette retraite terrible de Laudon la campagne aurait été profitable et glorieuse. Je ne comprends pas pourquoi il ne s'approche plus vers vous que vers sa gauche à Brandeis? J'aimerais mieux voir cette armée revenir sous vos ordres. Le froid des nuits me fait bien de la peine; vous n'avez point de *Wildschur* avec; les premiers froids sont toujours les plus sensibles. Je vous embrasse tendrement.

CCCCXLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 28 août 1778.

Très-chère mère. Le comte de Rosenberg m'a remis sa chère lettre; il est venu dans un moment de trouble, où il n'était pas possible d'entrer en matière. Tout ce que je puis lui répéter, c'est que je crois qu'il n'y a que de deux partis l'un à prendre, ou faire la paix le plutôt que possible à tout prix, et à cela chaque jour est précieux, ou faire la guerre à toute outrance, en tendant tous les moyens, et en se privant soi-même de tout pour cela. Médiation, neutralité, tout cela est bel et bon; il faut des prompts remèdes. Accorder au Roi de Prusse ce qu'il demande, et faire cesser les hostilités, tout est dit alors, ou renoncer pour cet hiver à le faire sortir de la Bohème et de Prague, car cette ville ne peut être défendue qu'avec toute une armée, et celle-là serait perdue. Quand à des corps détachés, j'en ai un qui est Wurmser, qui a toujours défendu le passage de la Mettau à l'ennemi chez Laudon, qui a malheureusement quitté ses positions et s'est placé au milieu du pays. Cela n'est plus possible, puisque derrière et à couvert de l'Elbe, de l'Iser, de la Moldau ils font ce qu'ils veulent. Rosenberg lui dira la triste nouvelle que j'ai reçue de Laudon. Le prince Henri

est marché vers l'Elbe, et il comptait partir tout de suite, quand la nouvelle s'en serait confirmée, pour marcher par là vers Brandeis. Voilà l'Iser abandonné, et je suis pris en dos et par conséquent obligé de m'en aller, dès que j'en aurai la nouvelle, aussi je prépare tout pour partir demain et je risque même d'attendre encore cette journée, puisque je puis être attaqué et par là arrêté de partir. Je lui laisse juger de mon état et de la peine que je ressens; elle est inexplicable, mais il le faut et par conséquent je rassemblerai toutes mes forces et mon courage pour le soutenir; toute l'armée sera dans la plus grande affliction et tout le pays désolé. Ma première marche sera sur Switschin et puis sur Königgrätz. Rosenberg pourra lui dire tous nos projets et la raison qui me les a fait rompre, de même qu'il rendra justice à ma peine et à mon respecteux sentiment [1]).

---

[1]) Rosenberg richtete am gleichen Tage das folgende Schreiben an die Kaiserin:

Je n'écris qu'un mot à V. M. par le courrier Kleiner pour lui dire que mes conférences avec S. M. l'Empereur ont été interrompues par la triste nouvelle que Laudon devant se replier, l'armée quitterait sa belle position. Ceci changeant toute la face des affaires, l'Empereur cédant au désir que V. M. vient de lui répéter pour la paix, se prêtera aux propositions qu'Elle jugera à propos de faire faire au Roi de Prusse pour obtenir une prompte paix. C'est ce que les sollicitations du maréchal Lascy et les miennes ont pu obtenir. Comme ce parti coupe court à toutes les propositions dont j'étais chargé, et que S. M. ne sera de plusieurs jours en état de s'occuper d'autre chose que du départ et de la nouvelle position à prendre, Elle me fait retourner à Vienne, pour ne pas donner dans la bagarre des équipages et de l'artillerie qui commencera à défiler demain.

CCCCXLVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 (août 1778).

Dans l'instant arrive la vôtre du 27; grâce à Dieu que nous sommes encore en place et entiers. Le Roi de Prusse dira de nouveau: „Monsieur Joseph me fait perdre des heures.“ Mais si vous ménagez le repos des autres, qui a soin du vôtre? Je ne vous connais que trop ainsi, tyran de mon fils. C'est la raison qu'un général en chef doit avoir un général quartier-maître et un aide; un ne suffit pas, et vous, sans en avoir, vous faites la besogne de trois et même ceux des adjutants. Cela n'est pas tolérable, et dans le moment le plus important vous manquerez et tout sera dit. Je vous demande pardon de ce *sfogo;* je me tais, mais je suis bien triste. Adieu.

CCCCXLVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 29 août 1778.

Très-chère mère. Le maréchal Laudon m'a écrit trois lettres aujourd'hui; la première disait qu'il restait, la seconde qu'il partait, et la troisième qu'il restait derechef, ainsi je ne bougerai pas non plus. Le Roi a fourragé aujourd'hui, et il y a eu quelques coups de canon de tirés de part et d'autre sans grand mal; il fait des préparatifs qui annoncent plutôt une retraite qu'une attaque. Demain probablement il mâchera quelque chose qui nous dévoilera mieux le mystère.

Etant furieusement occupé, je lui baise très-humblement les mains et la supplie de me croire . . .

CCCCXLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 30 août 1778.

Très-chère mère. Le garde m'a remis sa chère lettre; je lui en baise très-humblement les mains, et je puis l'assurer que, s'il n'y avait pas les peines cuisantes de l'esprit, les corporelles ne seraient rien, mais j'avoue que la nécessité absolue de m'en aller d'ici, m'affecte à un point que je ne puis exprimer, et je dois m'y attendre dès demain, car la lettre de Laudon d'aujourd'hui était trop positive pour que je ne sois persuadé que peut-être dans ce moment il est déjà parti de Münchengrätz. Je lui ai recommandé le soutien de Prague aussi longtemps que possible, mais je prévois qu'il n'y parviendra pas.

Ici il n'y a rien de nouveau; le Roi a fourragé, et pillé un village aujourd'hui à notre barbe, mais séparé d'un grand ravin, on n'a pu le défendre. Il paraît qu'il se prépare à sa retraite, et si nous puissions rester six jours, il serait obligé de se retirer une seconde fois.

CCCCXLIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 31 (août 1778).

Rosenberg est revenu bien vite, et je tâcherai, si cela se peut, de procurer la paix comme le seul nécessaire pour nous tous. Mais je ne néglige pas toutes les dispositions en cas qu'elle manque, et je ne les ai jamais négligées; mais je vous avoue, si la Bohème et Prague tombent pour trois mois entre les mains des Prussiens, alors les moyens deviendront difficiles, et mon courage est par terre. L'estaffette de peu de lignes est pourtant plus satisfaisante. Si le bon Dieu voudrait nous assister un peu que l'ennemi prisse de fausses mesures, mais il faut le mériter, et nous ne cessons de prier, ne voulant vous être à charge dans vos immenses travaux, dont Rosenberg ne peut assez s'étonner. Il vous trouve maigre, mais étonnamment en forces. Dieu soit loué! Je vous embrasse.

CCCCL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 31 août 1778.

Très-chère mère. Depuis hier rien ne s'est passé ici qui fût digne de lui être marqué. Le maréchal Laudon, à force d'encouragement, et que je lui ai envoyé encore six bataillons d'infanterie et quinze escadrons de cavalerie de mon armée, s'est résolu à attendre encore des nouvelles plus positives avant de quitter son poste, et par conséquent nous nous soutenons ici de notre mieux. Le mauvais temps se fait ressentir, et il commence à faire froid dans ces montagnes. Les Prussiens en auront une bonne portion, étant vêtus indignement de culottes de toile, aussi les maladies y règnent, mais aussi chez nous les dyssenteries ne passent presque chacun, tant gens qui ont leurs aises, que d'autres. Mes domestiques, généraux, officiers et soldats, tout le monde presque en a été, ou en est attaqué. Pour moi, jusqu'à présent je l'ai toujours encore échappé et ma santé est très-bonne. Je n'engraisse pas, et s'il n'y avait pas les peines de l'âme, tout le reste serait une bagatelle, mais ce sont les inquiétudes du présent et de l'avenir qui rongent et qui ôtent tranquillité et sommeil. Enfin il faut les supporter et faire comme on peut, arrive ensuite ce qui pourra. Dans cinquante ans, dit le

prince Kinsky[1]) en proverbe, tout est égal, peut-être plutôt.

L'arrivée de mon frère pourra, je crois, être d'utilité et de consolation pour V. M. C'est dans cet objet que j'avais toujours osé le proposer; si cela s'était fait au mois de juin, cela n'en aurait été que mieux.

Les quelques heures que Rosenberg s'est arrêté ici, étaient si troublées par un mouvement que le Roi avait fait, et par la nouvelle de Laudon de sa marche, que je n'ai pas pu lire même les papiers qu'il avait avec lui. Il s'est même fort pressé à partir pour ne pas venir dans quelque confusion. Je repète toujours mon texte: ou la paix le plus promptement que possible, ou tendre la corde et employer tous les moyens imaginables pour faire la guerre avec la dernière vigueur.

Mon frère a déjà depuis deux jours gagné un rhume qui le fait tousser, et hier soir je soupçonne qu'il avait un peu d'altération. Je l'ai engagé à boire chaud, faire diète, et à rester au logis et longtemps au lit pour transpirer aujourd'hui, ce qu'il fait et dont il se trouve mieux. Je crois pouvoir l'assurer que cela ne sera d'aucune conséquence, et comme il fait très-vilain, pluie et vent aujourd'hui, et qu'il ne se passe rien de nouveau, il ne sortira pas. S'il y avait la moindre chose, Elle peut compter sur mon exactitude et la vérité de mes rapports.

---

[1]) Fürst Franz Ulrich Kinsky hatte am 1. Januar 1778 sein Amt eines Generaldirectors der Artillerie niedergelegt und war am 18. März desselben Jahres zum Feldmarschall ernannt worden. Er starb im Jahre 1792.



CCCCLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 1 septembre 1778.

Très-chère mère. Elle verra par la lettre ci-jointe de mon frère et l'incluse de Brambilla [1]) que vers onze heures, au moment que mon frère croyait se porter à merveille, il lui est revenu un frisson, et par conséquent probablement cela pourra devenir une fièvre tierce. Jusqu'à présent l'accès n'est aucunement fort et pas comparable à ceux que le prince Albert a eus. Il faudra voir après-demain, et si cela continue, alors j'enverrai mon frère en arrière dans quelque bonne maison, car ici nous sommes très-mal logés, et j'y ferai venir tous ses gens avec le médecin Kollmann [2]), puisque d'ici on ne peut s'en aller presque qu'à cheval, sans faire un grand détour. J'aurai l'honneur de la tenir très au fait de sa santé.

---

[1]) Johann Alexander Brambilla, früher kaiserlicher Jagdchirurg, war inzwischen zum Leibchirurg Josephs vorgerückt und dessen steter Begleiter auf allen Reisen des Kaisers geworden. Von ihm ging der Gedanke und Plan zur Stiftung des medizinisch-chirurgischen Militär-Institutes aus, welches unter dem Namen der Josephinischen Akademie errichtet und zu dessen Vorsteher Brambilla ernannt wurde. Brambilla starb, zweiundsiebzig Jahre alt, im Jahre 1800.

[2]) Der kaiserliche Leibarzt Johann Bapt. Kollmann.

Ici on reste; rien de nouveau, mes espérances renaissent un peu que nous pourrions encore être assez heureux d'obliger le Roi de se retirer, et que Laudon pourra encore tenir bon. Le mauvais temps, pluie et vent froid, qu'il fait, y contribuera; même tous les déserteurs l'assurent, qu'il renvoie déjà une partie de sa grosse artillerie.

CCCCLII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 2 septembre (1778).

Mon cher fils. Je vous envoie ce courrier avec ma lettre pour le Roi et la copie ci-jointe. Si vous l'approuvez de l'envoyer par ce courrier ou par une trompette à son adresse en l'accompagnant de quelques lignes, ou en faisant l'ignorant entièrement, ou en retenant le tout; tout me sera *recht,* mais j'avoue, l'envoi pour obtenir une prompte décision me serait le plus agréable, mais cela ne doit pas vous décider. Nous avons bien gagné depuis le 28, où Rosenberg est parti. Dieu veuille que le Roi ne retombe sur une autre partie de nos provinces, nommément en Moravie; c'est ce qui serait le plus mauvais et le plus ruineux. C'est pour cette raison que je me hâte avec cet envoi.

Le courrier que j'avais envoyé à Florence, est revenu ce soir; c'est Meisch; il [1]) partit le 30 soir par Goricc;

[1]) Der Grossherzog Leopold.

il compte être ici le 10; elle[1]) partira le 9 par Tyrol et sera ici le 20 avec la Colloredo et Thurn et lui avec Goës. Dieu veuille que l'hiver ne lui fasse du mal ou du spleen.

J'ai reçu les paquets pour l'insurrection; je vous en informerai de plus demain. Tous ces messieurs sont ici et tous pleins de zèle.

Je ne suis pas inquiète pour votre frère; on peut être tranquille quand il s'agit d'un autre avec vous, il n'y a que sur votre compte seul qu'on ne peut se rassurer. Voilà ce que Störck croit; le transport dans une meilleure situation est le plus convenable, en mettant Kollmann avec lui et en ne donnant pas trop le quinquina.

Je vous prie de marquer positivement si vous approuvez la venue de Léopold après une couple de jours de repos chez vous.

CCCCLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 2 septembre 1778.

Très-chère mère. Elle verra par le rapport de Brambilla les nouvelles de la santé de mon frère; l'accès de fièvre a été de peu de conséquence; il faudra voir demain l'après-dînée si elle reviendra; au reste il n'y a pas le moindre symptôme qui puisse inquiéter. Le temps est

[1]) Die Grossherzogin.

entièrement à la pluie et exécrable; les soldats souffrent, et heureusement nous avons assez de bois. Aujourd'hui le Roi a fait un grand fourrage soutenu de douze bataillons; ils n'ont pas trouvé grande chose dans les villages. On s'est canonné un peu de part et d'autre, mais fort au loin. Tous les déserteurs assurent qu'ils préparent leur retraite sous peu de jours, pourvu que nous puissions tenir aussi longtemps, et que chez Laudon rien n'arrive. Je lui ai encore envoyé le général Hohenlohe [1]), en qui il a confiance, et Zedtwitz s'y rendra aussi de la Jablunka, ou Botta se chargera de toute la besogne, puisqu'ils ont quatre généraux malades à l'autre armée.

J'ai l'honneur de lui renvoyer la note pour les fourrages avec la résolution, de même un mémoire du colonel Ravizza [2]), donné après sa mort, pour payer ses dettes.

Voilà toutes nos nouveautés; la pluie continue, elle gâte tellement tous les chemins que je ne sais point comment nous pourrons tirer toutes nos subsistances. Cela deviendra difficile, mais devra pourtant se faire, puisque l'on ne peut quitter ce poste, et que les Prussiens souffrent encore davantage.

---

[1]) Generalmajor Fürst Karl Hohenlohe - Waldenburg - Schillingsfürst.

[2]) Der Oberst Anton Freiherr von Ravizza, Ritter des Theresienordens.

CCCCLIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 3 septembre 1778.

Très-chère mère. Cette lettre lui parviendra par une estaffette que j'ordonne à Ferraris[1]) d'expédier tout de suite à V. M. à son arrivée avec mon frère à Sadowa, d'où il va partir tout de suite. La fièvre est très-modique; il est faible, j'espère qu'il soutiendra bien ce voyage. Brambilla est avec lui et Ferraris en voiture, et ils n'ont qu'à-peu-près quatre heures de marche. Beaucoup de malades se trouvent, Brenner, Bernard[2]), deux de ma chancellerie, deux adjutants, et beaucoup de domestiques. Je renvoie tous en arrière, puisque le local est mauvais ici, et que nous sommes en attente de ce qui peut arriver à chaque instant. Toutes les nouvelles s'accordent à faire supposer une retraite prochaine du Roi, néanmoins tout

---

[1]) Joseph Johann Graf Ferraris, im Jahre 1726 zu Luneville geboren, that sich in der Schlacht bei Hochkirch als Oberst des Regimentes Prinz Karl von Lothringen rühmlich hervor. Im Jahre 1778 wurde ihm, der inzwischen zum Feldmarschall-Lieutenant vorgerückt war, die Leitung des Erzherzogs Maximilian übertragen. Er starb im Jahre 1814 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens.

[2]) Wahrscheinlich die Rechnungsofficiale „Raitoffiziere" Ignaz von Brenner und Jakob Bernard.

dépend des circonstances du côté du prince Henri. L'armée des Prussiens souffre beaucoup, et surtout en chevaux. Leur cavalerie et artillerie est presque détruite, la nôtre commence aussi à gagner des tailles fort élégantes; il faudra pourtant attendre avec des propositions ultérieures de paix que ceci se soit débrouillé.

Je commence à penser sérieusement, s'il est possible dans cette saison, à la conservation de Prague et de Königgrätz; s'il n'a point ces deux points, ses quartiers d'hiver deviendront presqu'impossibles dans le pays. Enfin rien ne sera négligé; j'en réponds. Dans les montagnes vis-à-vis de nous la neige est déjà tombée et reste; cela difficultera aussi toutes les opérations qu'il y pourrait tenter. Enfin je lui baise très-humblement les mains, et je commence à croire, que peut-être nous nous en pourrons tirer encore assez bien. Qu'Elle soit persuadée de mon plus profond respect.

CCCCLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 3 septembre 1778.

Très-chère mère. Elle verra par la relation ci-jointe de Brambilla l'état de santé de mon frère; dans ces circonstances, comme nous sommes ici pourtant jamais sûrs d'un jour à l'autre de ce qui arrivera, j'ai jugé à propos de le renvoyer en arrière à Sadowa, un bon château appar-

tenant à un comte Schaffgotsch [1]). Ferraris, ses gens, Brambilla l'y accompagneront, et le médecin Kollmann s'y rendra pour le traiter; outre cela il a son chirurgien, il est près de Königgrätz, et peu éloigné de passer derrière l'Elbe, s'il le fallait. J'y envoie en outre tout mon équipage, cuisiniers, voitures etc., ainsi il sera, je crois, parfaitement servi. Je charge Ferraris de faire journellement rapport par estaffette à V. M. de sa santé, en y joignant toujours une lettre du médecin, qui en contiendra les détails. La fièvre tierce qui devait revenir aujourd'hui, ne s'est annoncée qu'avec de la chaleur sans frisson, et celle-ci n'était point excessive, mais comme ceci pourrait devenir une fièvre plus continue, il est bon qu'on profite de la journée de demain pour transporter mon frère; je me flatte que ceci ne sera d'aucune conséquence, et que bientôt il se trouvera rétabli.

Ici il n'y a rien du tout de nouveau; le Roi continue dans sa position et nous dans la nôtre. Le temps était horrible hier; aujourd'hui il est un peu meilleur.

---

[1]) Graf Joseph Veit von Schaffgotsch. Er starb im Jahre 1779, worauf sein Sohn Johann Ernst die Herrschaft Sadowa an Tobias Grätzel von Gränzenstein verkaufte. Seit 1829 befindet sie sich im Besitze der Familie Harrach.

CCCCLVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 5 septembre (1778).

Mon cher fils. Je dois commencer à vous marquer que la note pour la provende ne s'est pas trouvée à votre lettre, et Kolowrat l'attend pour se rendre pour dix jours à Jenikau, y attendre votre permission de venir. Celle de Ravizza sera difficile de contenter; c'est celle de tous nos officiers, car je ne crois aucun ou très-peu sans dettes; la conséquence est grande. De quelle maladie est-il mort? Nous avons déjà tenu son service. A propos de celui-ci: la guerre étant, cet ordre est-il oublié? Un Wurmser, Nauendorf, Quosdanovich ont fait parler d'eux, peut-être encore d'autres dont j'ignore les faits. Je voudrais multiplier les récompenses et les perspectives même chimériques pour ce métier difficile et contre nature; rien n'est de trop.

Après votre renvoi pour les affaires d'Hongrie j'ai fini hier avec ces messieurs qui étaient ici. Point de diète, et on fera l'augmentation de deux compagnies à l'infanterie et la division aux houssards. Les premiers seront pris des 12.000 recrues, et les derniers seront donnés gratis, homme et cheval des magnats et nobles. Je leur dois la justice qu'ils se sont déclarés avec tout

le zèle et promptitude. En cas de plus grand besoin l'insurrection et la diète restent encore en réserve, mais Dieu nous en préserve. J'attends avec le plus grand empressement le retour du courrier Morenheim, car toutes les autres dispositions pour tout le système politique restent en attendant en suspens. Comme vous n'avez lu les papiers et notes de la chancellerie que Rosenberg aurait dû vous présenter, et qui contenaient les différents objets, comme neutralité de l'Empire, médiation de la France et Russie, cela commence à cette dernière à prendre toujours de plus en plus mauvaise perspective pour nous mêmes. En cela je ne me suis jamais trompée; belles paroles, effets contraires. *Der Reichstag in Pohlen wird Vieles aufklären.* Je souhaite qu'il passe tranquillement; notre situation là est bien précaire, aussi faudrait-il se résoudre à faire la déclaration au moins en secret à l'Electeur Palatin pour le tenir; il revient à Munich.

Pour nos dispositions intérieures il faut aussi plus de temps et ordre. Je dois vous dire qu'on tranche furieusement pour l'argent, et qu'il me paraît qu'il n'y a personne de poids qui y tient la main, car les subalternes ne le peuvent. Sans commissariat, sans général quartier-maître, je ne sais comment vous pouvez suffire, et cela est impossible et vous en verrez seulement après les conséquences. Les comptes mensuels sont envoyés en confusion; je crains beaucoup de la confusion, et en fait d'argent et de sommes si importantes cela est de grande conséquence; à la fin, ne pouvant sortir, *man macht einen Abschnitt,* et c'est là où des millions se perdent, et où des pauvres sujets et individus perdent et les *Confusionsmacher* gagnent. Si cela va comme ces quatre mois, où on a dépensé outre

les sommes mensuelles avec vous constatées en extraordinaire six millions à peu près ou plus, et outre cela en juillet on a dû faire déjà une avance de 1,800.000 f. pour l'année qui vient, et à cette heure en août on a demandé encore une de 600.000 f., aucun système et possibilité ne peut se soutenir, car il faut du temps, et le crédit diminuant en dehors chaque jour par les pertes qu'on fait ou qu'on envisage, les moyens intérieurs par la ruine des particuliers et *Anlagen auf das höchste gestiegen*, point de circulation dans les provinces d'Hongrie, Transylvanie, *Innerösterreich*. Vous dites toujours que chacun se doit priver de tout; cela est bientôt dit, mais pas fait. Si on pouvait épargner à la cour la moitié des tables et écuries, ce serait une extrêmité très-grande et ne ferait un objet de 200.000 f., et c'est pourtant la plus grande maison et dépense. Jugez du reste; vous savez que toute la régie et pension et dicastères ne font pas même cinq millions par an; quel objet seraient deux millions d'épargne, où on a besoin de cinquante et plus de millions? Et on ne pourrait épargner la moitié, tous ayant de si petits gages qu'on ne saurait les retrancher plus, sans les plus grands inconvénients.

Je n'entre dans ce détail que pour répondre à ce que vous marquez de faire la guerre à outrance. Je n'en vois pas la possibilité; nous devons être inférieurs en troupes de 30.000 à 40.000 hommes. Entretenir une plus forte armée que celle de cette année, je n'en vois guère la possibilité. Nous devons être heureux, si nous pouvons la conserver telle, mais si nous devons avoir le Roi de Prusse en quartiers d'hiver chez nous, alors c'est absolument impossible, et j'avoue, je crains, s'il quitte sa position d'à cette heure, qu'il ne renforce du double le corps

en Haute-Silésie et ravage la Moravie comme la Bohème. C'est cette cruelle situation dont tout mon courage que j'ai encore en entier (et avec de la religion on peut beaucoup et plus que tout autre), me quitte. Je n'ai pas la force d'envisager la possibilité, et c'est cette raison pourquoi j'ai fait venir votre frère [1]) pour avoir quelqu'un qui puisse me convaincre ou m'aider, ou vous convaincre pour le soutien de la monarchie. Je suis fachée de vous séquer avec ces vérités, mais je me le dois et encore plus à vous et à nos peuples, car nous n'avons aucun secours à attendre que de nos propres forces. Le Roi de Prusse a tout pour lui, et ce préjugé lui procure des ressources sans fin.

J'étais à vous écrire, quand le garde arrive du 3; je vous avoue que je serais charmée de savoir transporté votre frère [2]). Je veux espérer que cette fièvre n'aura pas de suites, mais dans ce misérable trou où vous êtes, et la saison, on ne saurait garder un malade sans le sacrifier. Je ne suis nullement inquiète sur vos soins paternels; s'il s'agit d'un troisième, vous ne laissez rien à souhaiter; il n'y a que pour vous qu'on ne saurait se tranquilliser, et je vous avoue, je tremble, cela ne peut se soutenir. L'attention d'avoir ordonné à Ferraris de m'écrire tous les jours, vous ressemble; c'est le seul moyen de me rassurer. Votre frère sera au désespoir; je lui écris, mais hors celle-ci qui est devenue contre mon intention si longue, souhaitant de vous épargner, et non pas vous accabler encore plus.

[1]) Leopold.
[2]) Maximilian.

CCCCLVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 5 septembre 1778.

Très-chère mère. Le courrier Morenheim m'a remis la lettre qu'Elle a eu la bonté de lui confier pour moi. L'importance de la commission et de l'objet aurait de quoi effrayer et embarrasser quelconque qui n'aurait des principes faits et un système pris. Je ne puis regarder cette nouvelle démarche que V. M. veut faire vis-à-vis du Roi que comme très-humiliante et très-nuisible, puisqu' Elle l'autorise à faire hors de la succession des deux margraviats tout ce qu'il voudra, et par conséquent l'échange avec la Lusace, qui est absolument inaccordable. Je ne balance donc pas un moment de lui renvoyer très-respectueusement cette lettre avec les papiers du prince de Kaunitz, qui y étaient joints et qui contiennent des arguments et des réflexions dont la force et l'évidence ne peuvent lui avoir été échappées.

Je ne puis garantir en rien de ce qui arrivera ici; tout est dans le même état, le mauvais temps augmente les difficultés pour la subsistance du Roi tout comme les nôtres, mais cela l'empêche aussi d'oser imaginer une attaque. Tous les avis confirment qu'il est sur le point de se retirer, que sa cavalerie et ses chevaux d'artillerie

sont sur les dents. C'est ce que nous voyons par les déserteurs qui viennent à-peu-près une centaine par jour. Le prince Henri ne bouge pas encore; une grande dissension doit régner entre les Prussiens et Saxons. Si le mauvais temps continue, et que nous gagnons encore quelques jours, je penserai alors à soutenir Prague et Königgrätz, coûte que coûte, puisque, s'il n'a pas un de ces deux endroits, il ne pourra pas rester l'hiver, d'autant plus que toutes ses démarches le paraissent annoncer, puisque la façon, avec laquelle il pille et qu'il ramène même le grain en Saxe, fait voir qu'il ne veut point faire sérieusement la guerre, mais seulement forcer à une paix honteuse et désavantageuse. Si nous nous soutenons ainsi, et que l'on veuille bien employer tous les moyens possibles, que chacun depuis V. M., moi, et jusqu'au dernier, nous nous privions de quelque chose à proportion, pour concourir à ce grand objet, alors peut-être la campagne prochaine pourrait être commencée en Saxe et menée différemment. Voilà ce que me dit mon zèle, mon coeur, et c'est la conclusion de mes raisonnements.

Mon frère est parti hier pour Sadowa, où il est arrivé très-heureusement. Je lui enverrai la lettre de Störck et celle de V. M. Kollmann y est.

Je communiquerai au maréchal la copie de sa lettre; il était sorti; ce sera pour son retour aujourd'hui. Le Roi a voulu fourrager un peu trop près de nous; nous l'avons un peu canonné et il s'en est allé sans rien avoir.

L'arrivée de mon frère à Vienne sera, je m'en flatte, agréable et utile à V. M. Pour son voyage ici, Elle connaît mon amitié pour lui; tout dépendra du moment. Si nous sommes encore ici, cela sera excellent, mais si

nous sommes en plein mouvement et opération, alors il vaudrait mieux qu'il attendît quelques jours, car alors ni nuit ni jour j'ai un moment à moi.

On devient ici assez négligent; j'ai dû témoigner surtout au comte Clary et Schröder mon mécontentement. Des autres il faut les aiguillonner aussi, enfin c'est une terrible gestion, surtout quand on ne trouve que matérialité presque partout, entremêlant même parfois de mauvaise volonté.

CCCCLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 6 septembre 1778.

Très-chère mère. Il n'y a rien de nouveau ici; le Roi a encore tenté un fourrage comme hier, et après quelques coups de canon il s'est retiré. L'après-dinée il a fait canonner à notre aile droite un village, où il y avait des Croates. Il en a brûlé trois maisons, sans blesser personne, et s'est retiré. Tout cela dénote qu'il veut s'en aller, aussi tout le monde l'assure. Son artillerie est déjà même en chemin, mais par les chemins terribles où elle est embourbée depuis hier déjà, elle ne peut avancer. Les chevaux lui crèvent beaucoup, et il a fait venir des chevaux de paysans de Silésie. Mon frère a eu la fièvre, mais moins forte; voilà que cela est déclaré une fièvre tierce et qui, j'espère, sera de peu de conséquence.

CCCCLIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 7 septembre (1778).

Mon cher fils. Je ne fais que vous annoncer l'arrivée de votre frère [1]) hier à huit heures; de même comme il nous a quitté, rien de changé; en même temps le courrier. Je ne saurais vous désapprouver le renvoi de ma lettre, quoique je l'aurais souhaité rendue à son adresse. Mais vous pensez en *Staatsmann*, moi en mère et femme, et j'avoue, le temps qu'il fait, me rend encore plus empressée de finir cette malheureuse guerre, pour tout le monde destructive, mais je dois pourtant relever dans quel moment cette lettre a été écrite. Rosenberg et votre lettre du 28 nous porta votre marche en arrière, la perte de la Bohème pour tout l'hiver à ce moment n'était pas de trop; les choses ont changé, je souhaite plus que je ne le crois, qu'elles se soutiennent en bien.

Vous n'êtes nullement aidé et soulagé, mais il y a aussi de votre faute; vous voulez faire tout vous même, vous le faites mieux qu'un autre, mais vous vous détruisez et gâtez les gens. J'attendrai encore quelques jours à vous envoyer le frère; il brûle de vous voir. Je voudrais que

[1]) Leopold.

le temps fût un peu remis et lui reposé. Je ne saurais assez vous exprimer ma sensibilité pour tout ce que vous avez fait pour votre frère Max. Vous êtes unique; si vous vouliez seulement avoir les mêmes soins pour ce cher et *theuren* Joseph, et me le conserver. Je vous embrasse tristement pour ce temps abominable, ayant froid dans ma chambre. Adieu.

Les Hongrois présents ont accordé tout de suite les deux compagnies d'infanterie et la division de houssards, comme vous les avez demandées; vous en saurez plus en peu de jours.

CCCCLX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 7 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui les apparences pour une prochaine retraite du Roi ont considérablement augmenté. Il a renvoyé de l'artillerie, pour laquelle, afin de la pouvoir traîner, il lui a fallu faire venir 9000 chevaux de Silésie, tous les siens crevant à force et vu les chemins affreux par les pluies continuelles qu'il fait; même le soir. Quelques bataillons ont détendu leurs tentes; demain on en saura davantage. Il était très-jaloux aujourd'hui à être observé; la division de houssards de mon régiment lui avait enlevé hier un poste de dix houssards; aujourd'hui il l'a canonnée et lui a jeté au moins quarante *Haubitzen* sans blesser un homme. De même cette après-dînée il a

canonné nos chasseurs. Les exploits à l'armée de Laudon me sont inconnus; ils ont voulu enlever un poste au Pösig [1]), mais nos Croates ont été repoussés avec perte d'une trentaine d'hommes tués et blessés. Il y a eu une revolte à un poste d'houssards de Kalnoky [2]), de même chez eux, et dix-neuf sont désertés avec chevaux et armes à la fois, chose dont il n'y a pas d'exemple dans le service. Voilà tout ce que j'en sais; aussi ai-je mis le prix de cent ducats pour chaque houssard qui me procurera vivant ou mort un de ces dix-neuf.

Ce n'est pas le moment de penser à présent à presser la paix; l'hiver amènera peut-être de plus heureuses circonstances.

CCCCLXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 8 septembre 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui donner part qu'enfin le Roi de Prusse pour la seconde fois a été obligé de se retirer. Ce matin toute son armée a quitté Hohenelbe pour se retirer derrière le ravin de Hermannseifen. Comme il n'y a plus de raison de ménagement, je l'ai harcelé dans sa marche; nous avons fait plusieurs prison-

---

[1]) Der höchste Berg der dortigen Gegend, auf dem Gebiete der dem Grafen Waldstein gehörigen Herrschaft Hirschberg.

[2]) Das jetzige Husarenregiment Nr. 2.

niers, et dans un défilé, où tout s'était entassé, nous lui avons tué beaucoup de monde[1]). Notre perte peut monter à une vingtaine d'hommes en tout; les houssards ont parfaitement bien fait leur devoir. C'est tout ce que je puis lui dire à la hâte, devant faire nombre de dispositions, puisque demain cela pourra être encore plus sérieux. Enfin son projet, sa jonction avec son frère est manqué, et au dire de tous les déserteurs il retourne en Silésie. Oserais-je la supplier de suspendre pour le présent toute nouvelle démarche pour la paix, et de rester à cette condition: rendre la Bavière, s'il renonce à joindre les deux margraviats avec la ligne régnante. Je me flatte que les choses tourneront encore à la gloire de nos armes.

---

[1]) Am 10. September theilte Maria Theresia dem Fürsten Kaunitz diese Nachrichten mit den Worten mit: „Le 8 le Roi est parti de son camp: on l'a un peu harcelé, mais il est encore en Bohème. Dieu veuille que Henri fasse de même, et qu'on ne pousse à cette heure vers la bonne Moravie."

CCCCLXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 9 de septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est rien passé de nouveau; le Roi n'a pas marché, et hors quelque cavalerie qui nous manque, nous avons trouvé une hauteur, de laquelle on peut voir très-distinctement tous ses camps qui se touchent presque, néanmoins toutes les probabilités existent, comme quoi il marchera bientôt; pour où, c'est ce que Dieu sait. En attendant je suis très-attentif, et je me prépare à tous les événements, ou à droite ou à gauche. Il ne m'échappera pas, le voyant, et je ne crois pas qu'il pourra me gagner une marche.

CCCCLXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 7 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui le Roi a renvoyé tout son train d'artillerie vers Trautenau, et ses ponts, dont le train a duré, à cause des mauvais chemins, depuis la pointe du jour jusque dans la nuit. Il n'y avait pas moyen de les inquiéter, puisqu'ils marchaient derrière leurs camps. A demain je m'attends qu'il fera quelque mouvement avec la troupe. Tout est arrangé pour tâcher de le pincer là où il sera seulement possible, les mauvais chemins et les ravines et montagnes rendant l'accès très-difficile. La cavalerie est déjà marchée pour la plus grande partie; on ne comprend rien à ces manoeuvres, il faudra que ses intentions s'éclaircissent, en attendant Elle peut être assurée que je ne néglige aucun moyen pour le guetter de près, et pour deviner ses projets. On travaille à remettre tout en ordre à Prague pour une défense, si le cas l'exigeait. Je compterais nommer Guasco pour commandant, et lui joindre une couple d'autres généraux encore. Je ne sais, s'il l'acceptera ou non, mais je commence presqu'à ne plus mettre en doute que cela n'en viendra pas là, ni à ses extrémités, néanmoins on

ne peut jurer de rien tant que les vues du prince Henri ne seront éclaircies.

Je suis enchanté qu'Elle ait trouvé mon frère bien portant, et je serai certainement enchanté de le voir et de l'embrasser. C'est le meilleur ami que j'ai au monde, et qui en est le plus digne.

CCCCLXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Els, le 10 septembre 1778.

Mon cher frère. Je suis enchanté d'apprendre votre heureuse arrivée à Vienne; vous pouvez imaginer si je désire de vous voir, vous avez tous les droits pour oela. Notre situation du moment est précaire; elle dépend absolument des mouvements du Roi, qui est après à se retirer, et ce qu'il fera, nous le ferons et le longerons, ou par notre droite, ou par notre gauche. S'il retourne entièrement en Silésie, alors il se pourrait bien que je ne laisse ici qu'un corps, et que je marche vers Laudon pour tâcher de souhaiter ensemble aussi un bon voyage au prince Henri, si nous le rejoignons, car je crois qu'il retournera aussi en Saxe, si le Roi s'en va. Ainsi, mon cher frère, si vous venez ici, vous serez d'abord exécrablement logé, et au risque de devoir marcher peut-être le lendemain. Néanmoins je serai très-charmé de vous voir; si vous prenez la route ordinaire de poste, vous feriez bien d'aller

coucher à Iglau, et puis à Sadowa, où est Maximilien et mes équipages. Quand je vous y saurai, je ferai des arrangements pour que vous veniez commodement dans ces montagnes à cheval; cela vaut infiniment mieux qu'en voiture. Adieu; vous me trouverez maigre, mais bien portant au milieu des bourrasques.

CCCCLXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 11 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui le Roi n'a fait que de très-petits changements dans ses camps, que nous voyons tous à merveille. Son train d'artillerie a encore défilé aujourd'hui; je l'ai vu moi-même, et l'on pouvait compter chaque canon; peut-être que demain ou après-demain il fera quelque mouvement rétrograde; il doit les faire lentement, autrement il risque trop. Je ne crois pas que la campagne se termine ainsi, et je pense qu'il reviendra par la Lusace et Reichenberg, se joindre par là à son frère, ce qui ne rendra pas nos opérations fort faciles. Le prince Henri est marché à Neuschloss, ce qui est plutôt en avant qu'en arrière; il a vidé tout à fait les vallées de Reichenberg et de Gabel. Je ne puis croire ce que la plupart des personnes disent, qu'il va prendre des quartiers d'hiver en Silésie et l'autre en Saxe; cela me paraît incompréhensible. J'ai écrit directement au comte de Kolowrat à Jenikau, où il sera demain, en le

laissant le maître de venir ici, quand il le voudra. La santé de mon frère, selon les rapports que j'en reçois, est très-bonne; la fièvre l'a quitté sans quinquina. S'il se ménage et tient diète, il pourra compter de n'avoir point à craindre de récidive.

CCCCLXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 septembre (1778).

Mon cher fils. Votre frère attend avec la dernière impatience de venir vous voir, et les nouvelles d'hier de Max nous portent aussi qu'il avait passé quelques heures le temps de la fièvre, mais bien faible et sans appétit et très-maigre. Si lui est accommodé ainsi, que dois-je penser de vous? Les nouvelles du 8 ont fait une grande joie dans la ville de Vienne; extrême comme on est, on disait le Roi hors de Bohème, et le prince Henri aussi malade et disgracié à Dresde, et le prince de Brunswic [1]) à la tête de cette armée qui se retire aussi. J'avoue, j'en serais fâchée; nous n'y gagnerons pas au prince de Brunswic; moi dans mon particulier je ne me livrais pas ainsi à la joie. La saison, quoiqu'abominable, n'est pas encore

[1]) Es ist hier wahrscheinlich der durch seine hervorragenden Leistungen im siebenjährigen Kriege berühmt gewordene Herzog Ferdinand von Braunschweig gemeint, doch erwies sich das ganze Gerücht, er habe das Commando der Armee des Prinzen Heinrich übernommen, als irrig.

assez avancée pour espérer la fin de cette campagne qui, étant passée si inutilement et contre toute la méthode du Roi, sans rien faire d'essentiel que ces pirateries, il ne voudrait pas la finir ainsi. Ne se souciant nullement de ménager les hommes, qu'il tentera un coup extrême ou viendra envahir la Moravie encore pleine, avec une partie assez considérable, mais renforcera de beaucoup le prince et donnera une bataille décisive, où il sera lui-même avec tout ce qu'il aura de mieux, et je crois presque qu'il fait déjà marcher par derrière les régiments, et se retire si lentement pour leur laisser le temps de venir avant nous à leur destination. Je crains ses manigances et fourberies encore plus que sa force, et il ne finira pas ainsi, non-obstant les pertes qu'il a faites; ce serait trop humiliant. Mais vous ferez très-bien de redoubler d'attention, car je le crains beaucoup plus à cette heure, étant furieux du mauvais rôle que vous lui avez fait jouer, et la déclaration qu'on va faire, de rendre la Bavière, le rendra encore plus.

Ne craignez pas que je recommence les négociations de paix en droiture. Je les ai fait uniquement pour vous tirer de la plus que critique situation, sans objet, et nos pauvres peuples. J'ai fait ce que j'ai dû; il ne m'a pas peu coûté. Je peux être tranquille vis-à-vis de moi et ma conscience; le reste ne mérite pas que j'en fasse attention, mais je n'omettrai rien, comme vous dites vous-même, que par le concours de la France, Russie et Empire, si son chef veut nous soutenir, de ramener cet hiver la paix, la guerre étant sans but. Ce serait de gaieté de coeur qu'on sacrifierait nos Etats, et par là on rendrait le plus grand service au Roi. Sans cela cette année de guerre nous coûtera autant que deux autres

ensemble de la dernière guerre, et la ruine extrême des pays, et même ceux où la guerre n'est pas, ne pourraient soutenir ainsi trois ans par la perte d'hommes, chevaux et batailles, plus de circulation d'argent et les charges plus fortes.

Kolowrat est parti et attendra vos ordres à Jenikau, et je vous enverrai Palffy, vice-chancelier, avec la déclaration des Hongrois. Il faut savoir ce que vous voulez pour l'avenir, leur montrer que vous agréez l'offre que des particuliers seuls ont faite pour seconder à la première proposition vos souhaits; l'insurrection reste toujours encore pour un dernier remède, et on pourrait insensiblement continuer chaque année de guerre, que Dieu nous en préserve, à tenir ce pied fixe, ce qu'ils n'ont pas promis, mais le chancelier et les premiers le comprennent très-bien. Je vous prie d'agréer cet envoi; il se tiendra aussi à Jenikau, cela servira de consolation et de *stimulus* à la nation et même dans l'étranger, car je compte bien le faire mettre dans les gazettes.

CCCCLXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 12 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui la journée s'est passée extérieurement avec la plus grande tranquillité, le Roi n'ayant point fait de mouvement bien notable. Néanmoins il fait filer toujours insensiblement des troupes et de l'artillerie vers la Silésie. Comme ceci, joint aux démarches du prince Henri, dénote visiblement un nouveau projet d'attaque qu'il faut deviner et tâcher de le prévenir, je suis très-inquiet et très-occupé à recueillir les moindres circonstances qui puissent me donner jour à deviner ses projets. Le plus probable et en même temps le plus fatal et dangereux pour nous est sans doute celui que le prince Henri s'établisse à Leitmeritz, où nos belles fortifications lui conviendront parfaitement, pendant que le Roi qui passe par la Silésie, rentrera par Friedland ou Gabel et poussera vers Melnik. Alors je serais très-embarrassé, devant laisser un corps assez considérable vers la Silésie, et n'ayant aucun vrai appui nulle part, avec cela devant aller vivre dans une contrée dont le front est ruiné et mangé par le prince Henri, et les derrières par l'armée de Laudon, qui y est déjà cinq semaines. Ceci m'occupe infiniment, et les combinaisons

différentes sont si délicates, que la moindre qui échappe, peut être de la plus fatale conséquence. J'envoie demain des officiers pour aller choisir quelque position de ce côté, où le Roi doive m'attaquer et ne puisse pas me tourner. Je désire qu'ils en trouvent une qui réunisse tous les objets, mais je ne suis aucunement tranquille, si cela arrive, sur les conséquences, car enfin par l'abandon de Leitmeritz et de l'Elbe toute notre défensive est manquée, et nous ne faisons que rapiéceter.

Oserais-je la supplier de témoigner à ma soeur Amélie toute ma reconnaissance; j'ai de très-bons chevaux et je ne voudrais pas la priver d'un cheval si sûr, pendant qu'il serait douteux qu'il réussît de même à mon goût.

Demain je fais marcher huit bataillons à Turnau avec Colloredo, c'est un commencement, et à mesure que le Roi diminuera, je diminuerai aussi. Le temps est horrible; les chemins absolument impraticables, les vivres arrivent avec la plus grande peine et ruinent les chevaux. Mon frère n'aura pas eu encore ma lettre, où je le laissais arbitre de venir ici quand il le jugera à propos.

CCCCLXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 septembre (1778).

Mon cher fils. Vous envoyant votre cher frère et ami, je n'ai rien à ajouter que de vous prier de me le renvoyer bientôt. La saison n'est pas faite pour un, qui depuis treize ans est accoutumé à l'air d'Italie. Je partage bien sincèrement le plaisir de vous trouver ensemble. Que ne puis être en tierce, mais pas à Els, mais à Vienne. Je vous embrasse.

CCCCLXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 13 septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui le Roi n'a fait que quelques mouvements internes dans ses camps, qui néanmoins dénotent que demain probablement un plus grand mouvement s'en suivra. Selon les dispositions qu'il a faites, on ne pourra guère le poursuivre, puisqu'il s'est déjà placé en échelons jusqu'à Trautenau, néanmoins il

fait toujours filer des troupes vers la Silésie, et j'ai déjà des nouvelles qu'elles comparaissent vers Goldberg. Ainsi cela va, comme je l'ai toujours craint, vers Reichenberg, ce qui nous embarrassera beaucoup, néanmoins je tâcherai de faire l'impossible. Si le Roi fait encore filer plus de troupes, je ferai de même marcher vers l'Iser, et quand il sera une bonne fois à Trautenau, je partirai d'avance pour aller reconnaître les nouvelles positions.

CCCCLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 14 septembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu sa gracieuse lettre par le garde; Elle a parfaitement raison: le Roi n'en restera pas là et il va reparaître quelque part; je crois pour sûr que ce sera par la Lusace. Je ne suis pas tranquille sur l'événement; en attendant je fais l'impossible pour me préparer à l'événement le mieux que je puis. Le Roi est marché cette nuit, ce qui lui a donné une grande avance, néanmoins nous l'avons harcelé autant que possible, et il a perdu du monde que nous avons trouvé mort. Les Croates Warasdins ont eux seuls tiré 19.000 coups; le canon, autant que les montagnes et les chemins le permettaient, a travaillé aussi; nous avons perdu aussi quelque monde, mais peu de chose à proportion. Le Roi est actuellement entièrement derrière Trautenau avec son armée; il n'a qu'un petit corps sur le Galgenberg et vers

Silberstein. Je verrai ce que je pourrai faire pour être à temps partout.

Laudon, je ne puis le persuader d'avancer sur le prince Henri; il a fait au contraire une marche en arrière à Benatek; de Münchengrätz je lui écris de nouveau, en le priant de se porter au moins à Melnik. Je ne sais ce qu'il fera; le prince Henri est dans l'environ de Leitmeritz. Dans cette saison la conservation de Prague devient beaucoup plus importante, aussi ai-je fait toutes les dispositions pour cela, et ne sachant un autre général, j'ai nommé commandant le *Feldzeugmeister* Guasco, qui est un honnête homme, non sans connaissances dans cette partie. Il aura trois autres sous lui.

Je vois que V. M. veut m'envoyer le comte Palffy et le comte Kolowrat. Je les recevrai avec plaisir, mais il est impossible de faire à cette heure des objets de finance ou d'arrangements internes mon occupation. J'ai en honneur plus à faire qu'il est presqu'imaginable qu'on fasse, et de la plume et de l'épée; ni jour ni nuit j'ai un moment à moi. C'est en mangeant vite et en courant à cheval, que je dois penser et méditer. J'écris, je lis, je dicte des heures et des heures, néanmoins je ferai comme je pourrai. Rosenberg a vu un échantillon, et à cette heure qu'il faut être aux écoutes à tout moment et faire des dispositions pour tous les cas possibles, je serai moins en état de passer mon temps avec eux. Que la médiation de la France aille son train et la déclaration à la diète, pourvu que je ne doive pas y travailler, car je ne le puis en honneur. Peut-être que demain ou après-demain je devrai marcher déjà vers l'Iser pour ne pas être prévenu.

J'ose lui joindre ici le rapport que j'ai reçu de la santé de mon frère. Je me flatte que ce ne sera qu'une rechute de fièvre qui recommença de même avec des faiblesses au prince Albert cette année.

Comme je crois mon ami Léopold déjà en route pour venir me voir, je ne lui écris point.

CCCCLXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 15 septembre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment où je m'y attendais le moins, m'arrive cette nouvelle de la santé de mon frère; je fais partir tout de suite Brambilla; pour le médecin Bayer [1]) de l'armée, il est absent à visiter les hôpitaux et ne reviendra que dans quelques jours. Je marque à Ferraris de parler sérieusement au médecin, et s'il trouve du danger, de faire confesser et administrer mon frère; c'est un devoir qu'il ne faut pas négliger. La brièveté de ce rapport m'empêche de juger de la chose; en attendant elle me fait grande peine et j'y serais allé moi-même, si justement je ne me trouvais au moment de marcher avec une partie de l'armée vers le prince Henri pour tâcher de le débusquer, avant que le Roi ne puisse nous revenir sur

---

[1]) Der „Protomedicus campestris" Doctor Thadäus Bayer. Er wurde später Landesprotomedicus in Böhmen und Oberdirector der Anstalten für Armenversorgung. Er starb zu Wien im Jahre 1808.



le corps. Cette opération exige des dispositions infinies, et je ne puis la quitter un moment; le sort de toute la campagne et de la Bohème en dépend. On a presque détruit hier au Roi un régiment par notre feu; les Warasdins ont perdu quelque chose.

CCCCLXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 16 septembre (1778).

Mon cher fils. Par la vôtre du 14 je vois la retraite très-lente de notre ennemi, et je suis fâchée si nous perdons du monde, s'il perd même le double, sans que cela soit décisif. Je vous avoue, je crains uniquement du côté de Laudon; là les choses ne vont plus. A vous seul on doit que depuis le 10 d'août jusqu'à cette heure il est resté à Münchengrätz, et si nous le tenons qu'il ne puisse gagner l'Elbe, il faut qu'il se retire en octobre comme à cette heure, mais s'il gagne et passe l'Elbe, une bataille décisive est inévitable, où nous ne pouvons jamais gagner; en la gagnant même, il a sa retraite sûre, nous ne pouvons y mettre d'obstacle. En revanche, si nous la perdons, nous n'en avons aucune, et la Bohème est perdue. Cette perspective depuis le commencement m'a tant fait souhaiter la paix, et si vous voulez, j'enverrais encore ma lettre de bon coeur. Vous vous détruisez et pour rien; il n'est pas possible que vous pouvez porter à la longue les terribles fatigues de corps et d'esprit depuis six mois. J'en suis

bien affectée, et l'état de Maximilien m'en donne aussi. On dit Sadowa très-mal-sain; surtout si vous marchez à l'Iser, il serait mieux de le transporter plus en arrière, et je vous conjure de me renvoyer au plutôt Léopold; le temps et les circonstances me font doublement craindre. J'entre très-bien que vous n'avez pas un instant pour vous; je ne vous aurais pas envoyé ces messieurs, si j'avais cru ou su le changement de votre situation. Tous deux n'ont qu'une demi-heure à vous parler ou à quelqu'un que vous leur détacherez, surtout Palffy peut parler avec le prince et Hadik. J'avoue, je n'aurai de repos que quand je vous verrai à la tête de l'armée de Laudon, et comme cela décidera le tout, je vous prie de ne pas laisser Lascy par ménagement en arrière. La Grande-Duchesse sera ici le 18 à dîner. J'ai appris que vous avez donné aux pauvres paysans pour ensemener les terres; je ne peux dire que *Deo gratias*, vous embrassant tendrement.

CCCCLXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Sadowa, le 16 septembre 1778.

Très-chère mère. Après avoir attendu ce que ferait le Roi de Prusse qui n'est point marché aujourd'hui, je suis vite parti à cheval pour venir voir ici mon frère, dont la santé m'inquiétait beaucoup, et embrasser le Grand-Duc. J'ai trouvé Maximilien très-maigri, pâle, faible, et la voix même fort affaiblie, au reste parlant comme toujours,

l'humeur et la tête très-bonne. J'ai beaucoup questionné Kollmann et Brambilla. La cause de ce mal ne se peut deviner. Mon frère n'a fait ni chute ni s'est donné quelque coup ni échauffé, d'où l'on puisse présumer ce sang. Si cela revient, il y aurait beaucoup à craindre, mais pour à cette heure il y a tout lieu de se flatter que cela ira mieux et que les forces reviendront, comme elles ont déjà augmenté depuis hier. Il est en capote, assis, le marcher va mal. J'ai assisté à son souper, il a vidé une jatte de *Nudelsuppe* avec appétit, mais sans cette fureur de manger que les malades ont parfois. Il ne sent aucun mal que celui de la faiblesse; je laisse encore Brambilla ici pour voir quelques jours comment cela ira.

Pour le Grand-Duc, il m'a paru très-bien portant; Elle connaît mon amitié pour lui, Elle appréciera donc le plaisir que j'ai eu de le voir.

En affaires je ne sais autre chose si non que par une nouvelle reçue de Laudon le prince Henri doit avoir passé l'Elbe, et lui comptait la passer aussi et s'en approcher pour voir s'il ne se retirera pas. En attendant j'ai fait marcher le maréchal Lascy avec l'aile gauche à Neu-Paka, et demain il arrivera à Gitschin où nous guetterons comme au centre ce qui arrivera. Mon frère viendra demain avec moi à Langen-Els [1]) et puis après-demain à Gitschin; il est curieux de voir notre camp. Je retournerai demain matin, après avoir vu encore le malade à son reveil. Je

---

[1]) Die drei Dörfer Ober-, Mittel und Nieder-Oels bilden, obgleich drei verschiedene Gemeinden, doch in topographischer Beziehung nur eine einzige Ortschaft, welche auch Langen-Oels oder Oels bei Arnau genannt wird.

lui baise très-humblement les mains, et comme les meilleures nouvelles l'intéresseront beaucoup, je n'ai pas voulu manquer de lui envoyer ce garde. Je réponds que les choses sont ainsi, et que Maximilien a l'air d'un homme qui a été fort malade, mais qui ne l'est pas actuellement. Je crois toujours que c'est un grand bonheur que ce dépôt soit sorti.

Voici deux lettres de mon frère Léopold; l'une est pour son épouse, à laquelle j'ose la prier de présenter les hommages d'un soldat, et la relation des médecins. Ferraris n'a point écrit, mais je lui dois la justice qu'il y met un zèle et une attention infinie à toute chose.

CCCCLXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 17 septembre (1778).

Mon cher fils. Dieu vous rende et ajoute les années de votre frère aux vôtres pour les soins paternels que vous avez pour lui, pour son âme et son corps. J'en suis pénétrée de reconnaissance, mais bien inquiète que vous y avez envoyé Brambilla et que vous marchez. Vous n'avez ni médecin du corps ni de l'armée, ni Brambilla; c'est trop risquer et négliger. Le bruit est général en ville que vous vous exposiez si mal à propos, et tout le monde en est inquiet. Jugez ce que cela me doit coûter. Je ne voudrais jamais que vous ne vous teniez à la place convenable, mais s'exposer sans raison dans des escarmouches

des avant-postes, cela ne convient pas, et vous vous devez à l'Etat qui en a grand besoin. Je vous prie de me renvoyer bientôt Léopold; je suis toute inquiète; j'attends demain soir sa femme. Cet accident arrivé à votre frère le prive pour une couple de mois de toute fatigue; si cela était possible de le faire transporter à petites journées ici, s'il est transportable, car en Bohème il ne trouvera ni ses aises ni les secours nécessaires ni l'air qui est trop fort. Voilà deux jours de beau temps; je ne sais si j'en dois être bien aise. Je crains les ruses de ce vieux renard comme sa force. Je suis consolée que vous pensez à Prague, mais je ne comprends pas Laudon, et j'espère que vous aurez Lascy avec vous. Je vous embrasse tendrement.

CCCCLXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 17 septembre 1778.

Très-chère mère. Ce matin, après avoir vu Maximilien à son reveil, très-bien portant, à ce qu'il disait, ne s'étant éveillé qu'une seule fois dans dix heures de temps, et qu'il n'avait aucune douleur, mais toujours faible, néanmoins sans évanouissement, et qu'il eut pris une petite dose de quinquina, je suis reparti avec mon ami Léopold, et nous sommes arrivés ici vers midi. Nous avons dîné et après le dîner je l'ai mené sur une montagne que nous appelons l'observatoire, où nous lui avons fait voir tout le camp du Roi de Prusse qui, à très-peu de choses près,

n'a point varié. Tous les nombreux déserteurs qui arrivent, assurent que, s'il pouvait faire passer plus vite ses canons, qu'il y a longtemps qu'il serait parti; qu'il souffrait beaucoup de misère, et que les chevaux n'avaient rien au monde à manger que la paille des toits. Je resterai demain, je crois, ici, et puis je me rendrai à Gitschin, où le comte Kolowrat et Palffy se rendront.

CCCCLXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, ce 18 de septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui la pluie continuelle qu'il a faite, joint à ce que nous n'avons eu aucune nouvelle intéressante, hors que le maréchal Laudon m'a mandé qu'il comptait avancer avec l'armée à Weltrus, m'empêchent de lui pouvoir mander la moindre chose. Je suis fâché que je n'ai pas pu faire voir à mon frère tout le singulier de notre position, mais nous n'avons pas pu sortir de la chambre aujourd'hui; l'on soupçonne que le Roi marchera sûrement demain; si cela est, et que j'aurai appris de quel côté, je m'en irai à Gitschin, où je serai au centre des armées, pour pouvoir me porter là où besoin sera. Le comte Palffy, comme il m'a mandé d'avoir à parler au prince Albert et au maréchal Hadik, je l'ai fait venir ici; le comte Kolowrat est resté à Gitschin, où il s'éclaircit sur tous les points avec tous mes scribes qui y sont.

CCCCLXXVII.

JOSEPH AN DIE GROSSHERZOGIN VON TOSCANA.

Els, le 18 septembre 1778.

Ma chère amie. Oserais-je vous dire un mot? Vous êtes à Vienne et je n'y suis pas, cette idée me fait de la peine; vous y êtes et ne pensez pas que je vous y manque, cette certitude me fâcherait. Allons au remède; le voilà: une fade lettre, qui part d'un vilain réduit chez un maître d'école, où depuis un siècle on n'a ni blanchi ni balayé, remédiera à tout. Vous verrez la signature avec le paraphe, et il faudra bien que vous disiez: ah! c'est de cet homme à l'armée que j'ai vu autrefois, et qui compte pour sûr vous revoir encore souvent, longtemps, et toujours avec un nouveau plaisir.

Mon cher ami Léopold, avec lequel nous nous sommes déjà égosillés quelques heures, se porte bien, et je lui trouve bon visage; il est content de toute sa nichée, et il aime bien sa tourterelle.

Pour ici le Roi s'en va doucement, tout comme un piston de seringue, dont nous avons touché la comelle; cela bousse tout le liquide en se retirant, et au moment que le piston est dehors, tout est vidé aussi. Voilà comme peu à peu il retire ses troupes, et avec l'arrière-garde il disparaîtra tout d'un coup. Les logements sont ici un peu

rustiques; le manger simple, le dormir sur la paille un peu dur, les amusements d'aucun genre, des occupations pour moi plus que suffisantes.

Adieu, ma chère amie, pensez à moi et à mes projets, les voici: une honnête paix, un arrangement prompt, prix pour tout ce qu'il y a à faire, venir à Vienne, y rester jusqu'au commencement du décembre, la première gelée nous mettre en voiture et rouler tous trois ensemble nous chauffer à S. Marco au casino de Florence, y politiquer, rire des folies, se conter ses aventures, attendre doucement pour moi le carème, et repartir courir de nouveaux désagréments, qui montent en croupe au métier que je fais. Je serai toujours bien-sincèrement votre . . .

CCCCLXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 19, la nuit, (septembre 1778).

Mon cher fils. Celle-ci vous annonce l'arrivée de la Grande-Duchesse fort heureusement hier au soir à sept heures. Je la trouve un peu maigrie, mais bon visage et vive comme toujours. Je lui ai fait votre compliment; elle vous en remercie elle-même. Je ne saurais vous exprimer combien l'envoi du 16 du second garde m'a touchée; au milieu de tout le terrible tripot qui vous accable, et la sensibilité de votre âme et l'amitié pour votre frère. Vous pensez et n'oubliez rien qui peut me consoler, rassurer et contenter. Je le suis, puisque ma

confiance en vous est entière, et que vous ne m'avez jamais laissé rien à désirer ni ignorer. Je veux nonobstant le grand mal et une rechute ou suite de ce terrible accident me flatter sur votre rapport de conserver ce fils, dont je vous dois en ce moment-ci l'existence, souhaitant qu'il puisse vous être utile, et non en invalide à vingt ans continuer à vous servir utilement. Mais vous donnez et pensez à tout, hors à ce Joseph qui me tient le plus à coeur. Brambilla auprès de votre frère pendant que vous marchez, ni Bayer ni Kollmann, personne avec vous, cela fait frémir. Une chute de cheval, une fluxion, choses légères même pourraient survenir et avoir des suites. Jugez combien dans cette saison, *ausgemergelt* comme vous êtes, marchant même à l'ennemi, moi et tout le monde en doivent être alarmés. Vous direz la providence en aura soin; il est sûr que pas un cheveu de notre tête tombe sans elle, mais cela peuvent dire et agir selon ceux qui ne peuvent avoir du recours, mais nous autres, ce n'est plus vertu, c'est vice, de ne se servir des moyens que cette même providence nous fournit, et vouloir tout donner au hazard, c'est qui est le plus important. C'est cette raison qui m'a déterminée, regardant votre frère confisqué pour cette année, de lui envoyer Stunzer le médecin [1]), un valet de chambre et son confesseur. La réconvalescence traînant en longueur, il lui faudra du monde pour le service et pour l'amusement, *Ansprache*. J'ai pensé à Ugarte [2]) qu'il aime assez, mais je ne lui ai fait que

[1]) Der kaiserliche Leibarzt Doctor Kaspar Stunzer.

[2]) Der Kammerherr des Erzherzogs Maximilian, Graf Wenzel Ugarte.

proposer, non pas que je crois que Ferraris en a besoin, mais il lui servira de soulagement, pouvant attraper la goutte ou autre mal. Le transport pour ici, s'il est en état, sera le plus salutaire, et je vous prie de donner là-dessus vos ordres à Ferraris, lequel j'ai remis entièrement à vous, mais Störck le croit nécessaire d'abord qu'il pourra le soutenir. Nous avons *einen Schlafwagen von der* Marie et même une litière s'il en fallait, mais ce qui dans ce moment me consolerait le plus, ce serait le renvoi do Léopold. J'avoue, tant que je ne le vois, je n'aurai un moment de repos. Se trouvant avec vous, il oubliera le reste, la curiosité, même un reste de goût militaire se réveillera, et chaque jour l'augmentera, surtout si vous approchez l'armée du prince Henri, auquel le Roi se joindra peut-être plutôt qu'on ne le croit, et l'idée seulo de pouvoir se trouver à une affaire, m'accablerait autant que la situation de votre frère, d'autant plus que les bruits n'augmentent que trop, que vous vous exposez mal à propos, et sur ce point je ne peux me rassurer, n'en ayant aucune confiance en vous comme sur tout le reste. Pensez seulement ce que deux légères blessures de Daun ont causé à Kolin et Torgau, et ce serait bien autre chose chez vous, le souverain et celui qui remue seul la machine et qui la fait aller. Je ne vous dis rien de l'Etat ni de moi, mais en pensant seulement, comme si vous étiez un petit Laudon, l'armée serait perdue et tous vos soins par une telle imprudence ou trop de fougue.

Je suis charmée que Lascy est marché; le prince et Hadik restent-ils en arrière? Je ne sais, j'ai toujours peur pour la Moravie, qu'il envoie un renfort pour encore rafler le pays et nous priver des moyens. Cette lettre n'est que

trop longue pour vos occupations d'à cette heure; je ne finirais jamais si je me laissais aller et vous marquer toute ma reconnaissance et tendresse qui ne finiront qu'avec ma vie. Adieu.

CCCCLXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 19 septembre 1778.

Très-chère mère. Le Roi est marché derechef aujourd'hui, et a pris la route de Trautenau sur Sehatzlar, par conséquent je le crois pour la plus grande partie enfin de ce côté hors de la Bohème. Si cette opération a été heureuse, on ne la doit en vérité qu'au talent supérieur du maréchal Lascy, qui a su choisir des positions et deviner tellement ce que l'ennemi pouvait faire, que tout moyen lui a été barré de pousser la pointe. Nous l'avons encore accompagné de quelques coups de canon, auxquels il a répondu sans nous faire du mal, au moins que je sache, étant parti, dès que je l'ai vu, montant la haute montagne pour venir ici, qui est le foyer et le point central, duquel nos opérations futures devront se diriger. Je repars demain d'abord avec le maréchal Lascy pour aller reconnaître une position vers Olschwitz; mon frère restera en attendant ici, où je reviendrai pour aller ensuite avec lui un moment peut-être chez Laudon.

Après bien des questions faites, il ne se trouve pas que Sadowa soit mal-sain; c'est une situation charmante

mon frère Maximilien y est logé à merveille, et dans ce moment je crois, que sans grande nécessité il ne conviendrait aucunement qu'on le transportât autre part; il est mieux aujourd'hui.

J'ai parlé au comte Palffy aujourd'hui, et dès que j'aurai un moment à moi, je lui répondrai sur ce que j'ai trouvé dans les propositions, que les Hongrois font sonner si haut. Le comte Kolowrat est ici, et ce sera demain son tour.

CCCCLXXX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 septembre (1778).

Mon cher fils. La vôtre du 19 m'a fait bien du plaisir de vous savoir hors de ces terribles montagnes et de cet Els, et bien contente de savoir le Roi presque dehors, mais il revient à coup sûr autre part, et la position de Lobositz le marque, faisant place aux troupes qui viennent de Silésie. Ce que vous dites de Lascy, vous fait plus d'honneur qu'à lui-même, et je suis enchantée que vous en êtes content; je le crois unique dans cette sphère, pourvu que sa santé se soutient.

Je suis bien soulagée que Léopold ne vous trouve si défait; Dieu en soit loué! Ce fils que j'ai destiné à la toga, me paraît prendre goût à l'épée. Tant que le temps est beau, étant à cette heure hors de ces montagnes, je ne veux le priver de se trouver plus longtemps avec vous,

mais j'avoue, je ne serais pas fâchée de le revoir, mais six ou huit jours plutôt ou plus tard ne fait rien; si cela vous console tous deux, mon intérêt particulier cède.

Grâce à Dieu que Maximilien est mieux; s'il est en état, le transport ici sera le plus convenable; litière et *Schlafwagen* sont partis avec Härtel [1]), attendre à Iglau vos ordres. Je vous embrasse tendrement.

CCCCLXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 22 septembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu la gracieuse lettre, dont Elle a bien voulu m'honorer; je ne mérite pas les expressions dont Elle daigne se servir à mon égard. Mon frère Maximilien m'a écrit lui-même; il se porte mieux, mais il est fort faible, et la fièvre tierce ne l'a pas encore entièrement quitté. Il me parle de son retour avec peine, mais il ne peut jamais se faire idée de revenir ici. Je le lui mande, et en même temps je puis l'assurer qu'il est très-bien logé et soigné, que l'endroit est bon et sain, et je lui conseille de partir dans une voiture très-bonne anglaise que j'ai à Czaslau, et que je fais mener à Sadowa, dès qu'il en sentira la force, et que ses médecins le lui permettront, et surtout quand la fièvre l'aura quitté quelques jours.

---

[1]) Der kaiserliche Sattelknecht Heinrich Härtel.

J'ai été hier toute la journée à cheval dans les vallées de Reichenberg et de Gabel pour choisir avec Lascy des positions. Nous en avons enfin trouvé une, qui nous paraît remplir l'objet. Je pars demain tout de suite pour l'armée de Laudon, afin de me concerter avec lui, comment et ce que chacun de nous aura à faire, si l'ennemi rentre par la Lusace, seul parti raisonnable et d'importance qu'il puisse entreprendre.

En attendant je laisse l'aile gauche de Lascy ici, l'aile droite du prince Albert à Neu-Paka; afin d'être prêt à tourner là où besoin sera. Le Roi est encore marché en arrière et Wurmser l'a encore fortement harcelé, et il y a perdu du monde. Il s'est placé sur la dernière lisière de la Bohème, de façon qu'il n'a qu'un pas à faire pour l'avoir vidée. Je verrai chez Laudon, si avec le prince Henri, qui est vers Lobositz, et qui, après avoir brûlé le pont de Leitmeritz, a abandonné cet endroit, il y aurait moyen de le dépêcher dans son départ. Mon ami Léopold m'accompagne dans ce voyage; il est curieux pour lui d'avoir vu nos deux armées et les deux de l'ennemi, il partira de là en droiture pour revenir à Vienne. Elle peut compter que j'ai grand soin de sa santé, et que jusqu'à présent nous n'avons pas fait la moindre fatigue.

Quant à Brambilla, il reviendra ici dès que mon frère sera mieux, et Elle ne doit pas croire que je suis sans chirurgien, son frère[1]) est ici en attendant avec moi. Comme plusieurs des personnes de mes gros équipages sont partie malades, partie entièrement inutiles, je les

[1]) Der Hofjagdchirurg Anton Brambilla.

renvoie de Czaslau au logis à Vienne; Elle en verra donc arriver la procession.

Le vieux général Pawlowsky [1]), qui faisait le quartier maître-général, est mort; me voici donc fort embarrassé de ce que je ferai. Je tâcherai de gagner cette campagne pour voir ce qui arrivera l'autre. Monsieur de Benyowsky [2]), brigadier en France, est venu ici; il est sujet et hongrois, il désire beaucoup de servir; je compte lui faire offrir le caractère de colonel et le placer aux houssards avec Wurmser; je crois qu'on en tirera bon parti.

CCCCLXXXII.

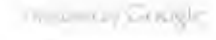
JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Straschnow, le 24 septembre 1778.

Très-chère mère. Je suis arrivé ici hier très-tard au soir; j'y ai trouvé le maréchal Laudon, incommodé d'une diarrhée assez forte, néanmoins sans être dyssenterie. Il a été obligé de garder le lit, aujourd'hui néanmoins il est à espérer, que cela ne sera ni de durée ni de conséquence. Ce matin m'étant mis à cheval pour aller reconnaître la position du prince Henri, quand je vins à Budin,

[1]) Der Generalmajor Wenzel Pawlowsky von Rosenfeld, Ritter des Theresienordens.

[2]) Der berühmte Abenteurer Graf Moriz August Benyowsky, im Jahre 1741 zu Verbova in Ungarn geboren. Die Geschichte seiner Flucht aus Sibirien ist allbekannt, so wie dass er im Jahre 1786 auf der Insel Madagaskar getödtet wurde.



je vis qu'il était parti, et le corps de Möllendorff aussi. Il était presque dix heures du matin, et point de rapport; ce qui m'étonna un peu, de façon qu'il n'y eut pas moyen de les harceler, puisqu'ils avaient sept heures de gagnées sur nous. Ils ont pris, à ce qu'on sait, leur chemin par la Pascapola [1]), et ils se seront campés probablement dans les environs de Töplitz et Bilin. J'en attends les rapports à tout moment; la machine est un peu detraquée ici, et ni le vrai ordre, ni la tranquillité, ni l'exactitude y règnent. On était convenu de faire demain une marche avec toute l'armée vers Laun pour les obliger à partir; ils ont pris le parti de le faire eux-mêmes. Pour à cette heure je ne comprends plus rien à leurs manoeuvres, ni à toute cette campagne; elle me passe. Je n'ose, mais je dois presque le croire enfin moi-même, que, tout le monde se retirant, il n'arrivera plus rien d'essentiel, et dans ce cas le Roi a fait une honteuse campagne, qui lui a coûté cher.

[1]) Paschkopole heisst der Pass durch das Mittelgebirge zwischen dem Milleschauer und Kletschenberge auf der Strasse von Lobositz nach Teplitz. Der Volkssage nach sollen dort zwei berüchtigte Räuber gehaust haben, von welchen man jene Benennung ableiten will.

CCCCLXXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 26 septembre (1778).

Mon cher fils. On nous fait peur ici d'un corps de 25.000 hommes à Friedland; cela combine assez avec mes craintes que ce cruel homme enragé *wegen der hinkenden* campagne, tentera tout pour porter encore des coups ou trahisons, ne se souciant ni de sa maison ni de ses troupes. Je vous conjure de doubler d'attention pour nous et pour vous, c'est le grand point; je crains aussi pour Lascy, qu'il ne succombe à la fatigue; Palffy m'a dit de l'avoir trouvé très-harassé. Je voudrais aussi revoir Léopold, sans que cela vous deplaise à tous deux, car mes premières lettres lui ont fait de la peine, l'ayant trop pressé. J'attends la semaine qui vient, ou l'autre, Max, et tout votre mince équipage. Les voyant revenir l'un après l'autre si misérables, ne me fera pas de plaisir ni me rassurera, et quand sera-ce vous que je verrai? Mon Dieu, j'ai bien peur, pas avant décembre, ce monstre traînant toujours ses campagnes si loin, et tant que tout ne soit rassis et bien assuré, votre présence est bien nécessaire. On perdrait tout ce qu'on a gagné avec tant de gloire, et ce que l'*Extrablatt* dit avec tant de modestie, à la gloire de Lascy et Laudon, et rien de celui qui par son jugement et fatigue a fait le plus.

Le 10 et 11 d'août, où vous vous êtes rendu vous-même à l'armée de Laudon en calèche, est l'époque de la défense de l'Iser, et votre fermeté à ne quitter votre position à Jaromirz, et la seconde a fait gagner cette campagne. Dieu veuille seulement qu'elle finisse de même; une bataille pour vous n'est pas convenable, autant qu'elle l'est pour lui, et même sa seule ressource. Ne nous laissons pas emporter par notre bonheur ou par vengeance; conservons notre armée pour nos Etats, si paix se fait, dont je doute encore de sitôt.

En Russie cela cloche; toutes nos nouvelles font croire qu'elle se mêlera du jeu, et la France seule n'aura pas la pondération à imposer au Roi, qui n'a jamais fait la paix qu'en des heureux moments, et ne se lâchera jamais de ces margraviats. Ne nous laissons pas emporter à la vengeance contre la Saxe, n'accumulons pas sur nos têtes des crimes pareils, qui sont la faute de l'abandon des Prussiens et de leur licence. Ce ne seraient que des innocents qui souffriraient. Si on pouvait tirer des sommes pour indemniser nos pauvres particuliers et sujets, ce serait autre chose, mais de permettre qu'on pille ou saccage, cela est trop cruel et injuste et pernicieux à la troupe même. Restons chez nous à garantir nos frontières, à nous refaire et préparer pour l'avenir; c'est aussi la raison pourquoi je ne saurais me départir d'accepter les offres des Hongrois en hommes à la place d'argent, qui ne s'y trouve, selon votre propre idée d'augmentation des régiments, et on ira même plus loin. Vous n'avez demandé que 8000 recrues à votre départ; vous en aurez 14.000; on fera de même avec les houssards, et on permettra même de donner l'argent pour cela, mais un *donum gra-*

tuitum n'est pas faisable; les deux millions d'emprunt se feront aussi.

Je ne vous envoie pas notre grand manifeste de quarante pages, mais la petite déclaration à la diète; rien d'autre de nouveau. En vous remerciant encore de vos soins paternels pour votre frère, je vous conjure d'avoir soin de me conserver ce précieux Joseph, ne regardant nullement finie notre campagne, au contraire je tremble plus que jamais. Je vous embrasse.

CCCCLXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 26 septembre 1778.

Très-chère mère. Dans le moment je reviens ici; le Roi selon toutes les nouvelles est encore derrière Schatzlar à l'extrémité des frontières; il a détaché un corps assez considérable, à ce qu'on assure, avec le prince héréditaire de Brunsvic [1]) vers Neisse, ce qui regarderait la Moravie; un autre moins fort s'est tourné vers la Lusace et Friedland. Dans ces circonstances, où il n'y a pas moyen de combiner quelque chose (car comment tout ceci s'arrange-t-il avec la retraite du prince Henri, qui n'y était pas

[1]) Karl Wilhelm Ferdinand Erbprinz von Braunschweig, welcher damals grossen militärischen Ruf besass, aber später durch den missglückten Feldzug in die Champagne und mehr noch durch den Verlust der Schlacht bei Jena zu so trauriger Berühmtheit gelangte.

forcé?) il faut être fort attentif et tout bien peser, afin de ne pas courir à faux quelque part. La Lusace est toujours mon premier texte; aussi je ferai marcher demain une partie de l'artillerie de réserve et cinq bataillons de grenadiers à Sobotka, avec le reste j'attendrai encore d'ultérieures nouvelles.

J'ai dîné aujourd'hui à Sadowa; je puis l'assurer en honneur que j'ai trouvé mon frère à merveille: maigre, pâle, encore un peu faible, mais beaucoup mieux qu'on ne l'aurait pu espérer; il marche à merveille, reste debout, monte et descend tout seul les escaliers, a éprouvé d'aller en voiture: rien ne l'incommode, il compte donc partir lundi après-demain. J'ai été d'abord le voir de Brandeis cette nuit, et puis pour tout arranger pour son voyage; ni litière, ni dormeuse seront nécessaires, et je crois qu'Elle en sera fort contente. J'ai disposé que le médecin Kollmann, qui l'a traité fort bien, à ce qu'il me paraît, l'accompagne, afin de pouvoir aussi donner tous les renseignements à Störek, qu'il pourrait demander. L'autre médecin restera en attendant ici avec ma suite; mon gros bagage suivra aussi avec tous les malades.

CCCCLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Gitschin, le 27 septembre 1778.

Très-cher frère. Votre chère lettre m'a fait grand plaisir. Nous sommes d'ancienne connaissance, nos coeurs ont été unis depuis notre jeunesse, ils paraissent faits l'un pour l'autre. Aussi rien n'a porté et n'y portera atteinte, j'en réponds de vous comme de moi-même, et je suis sûr que vous en feriez autant. Voici une correspondance qui vous sera inutile pour le présent, de retour, qui m'est parvenue depuis que nous nous sommes quittés. Je ne suis arrivé que vers onze heures à Sadowa sans avoir été embourbé positivement; j'avais de si mauvais chevaux que je ne cheminais qu'au pas. J'ai trouvé Maximilien extrêmement maigre et pâle, mais à merveille au reste, marchant partout, gai, montant et descendant les escaliers à merveille, enfin se promenant au jardin et en voiture sans la moindre incommodité. Il part demain, et je le compte vendredi ou samedi au plus tard à Vienne.

Ici toutes les nouvelles confirment la marche d'une partie des troupes du Roi vers Friedland et en Lusace, et d'un autre corps vers la Haute-Silésie. J'envoie votre régiment et Cobourg-dragons [1]) pour renforcer Botta, et nous

[1]) Das damalige sechste Dragoner-Regiment, welches den Namen des Prinzen Friedrich Josias von Sachsen-Coburg führte, wurde im

tâcherons d'être ici le mieux que nous pourrons sur nos gardes et attentifs à tout prévenir et à ne pas courir au bruit et manquer le réel. Adieu.

CCCCLXXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 septembre (1778).

Mon cher fils. Votre frère est arrivé hier soir à sept heures et demie en parfaite santé, mais bien noir; il m'a rassuré sur le point qui me tient le plus à coeur, votre santé qui existe par miracle. Il m'a voulu rassurer que le Roi quitte entièrement la Bohème; j'en avais peine à le croire, mais votre lettre du 26 me marque le contraire et augmente mes craintes pour la Moravie. Je ne saurais vous cacher que l'immobilité de Botta, nonobstant les secours reçus, et sa tranquillité de voir saccager et piller notre pauvre Silésie, fait le plus mauvais effet et est incroyable. Ne voudriez-vous pas lui donner les ordres, étant plus fort que l'ennemi, de tâcher de leur faire quitter nos Etats, non seulement l'abandon de nos pauvres sujets, mais les ressources par là se diminuant journellement. Ces messieurs s'excusent toujours qu'il leur est défendu de ne rien faire sans ordre.

Vous verrez par les pièces jointes la situation critique pour la Russie. Je vous prie, défendez bien que nos gens

Jahre 1801 reduzirt. Der Prinz erhielt dafür das Infanterie-Regiment Nr. 22.

n'aillent bride en main en Saxe, non pas pour ces misérables, mais on nous le peut rendre au centuple, et cela commencerait une guerre des plus cruelles et *schmutzig.* Je vous conjure pour l'honneur de nos troupes d'empêcher tout pillage, nous n'avons fait que relever ceux des Prussiens, et nous ferions pire après.

Je vous remercie encore pour les arrangements pour votre frère; vous êtes unique en tout cela. Je me fais un grand plaisir de le revoir, et je compte m'établir en ville après-demain. Le mois d'octobre ne me ramènera-t-il pas mon *Majoratsherren?* Je brûle de le revoir.

CCCCLXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 28 septembre 1778.

Très-chère mère. Les nouvelles que je recueille avec beaucoup d'attention, pour pouvoir juger les opérations et les desseins ultérieurs de l'ennemi, portent encore sur les deux côtés; néanmoins celui qui annonce la marche d'un corps considérable vers la Neisse, et par conséquent la Moravie, est beaucoup plus décidé, mais pas si dangereux de beaucoup près que l'autre. Je ne dérange néanmoins rien encore à mes dispositions, et il me faut encore du temps pour me faire prendre un parti. Si effectivement le prince Henri sort de la Bohème, alors je ferai tout de

suite marcher un renfort en Moravie, mais ici sera ma boussole qui m'éclaircira tous les projets, que le Roi pourrait avoir encore cette campagne. Comme il s'agira ensuite de faire prendre à l'armée les quartiers d'hiver, il sera essentiel que V. M. me fasse connaître les probabilités pour la campagne prochaine, puisque cela règlera la façon des quartiers à prendre. Si V. M. peut espérer que la paix se fera cet hiver, il y a d'autres arrangements à prendre. Si Elle veut encore, faisant la guerre, derechef faire une campagne défensive, comme cette année, alors la dislocation des troupes doit être prise en conséquence; ou si Elle veut faire une campagne offensive, ouvrir le premier la campagne par une entrée en Lusace, alors derechef nos dispositions devront être toutes différentes. Dans le premier cas on ne pensera qu'à la plus grande économie et au soulagement des pays; dans le second à nous régler après l'ennemi, et dans le troisième enfin uniquement à ce qui pourrait faciliter notre projet. Voici des points importants, que je supplie très-humblement V. M. de bien examiner avec le prince de Kaunitz, puisque pour exécuter le dernier, qui est sans contredit le seul avantageux, il faut dès à présent tout préparer, puisqu'ensuite il n'en serait plus temps, si on le négligeait.

Je ne ferai ni piller, ni ravager en Saxe; si je puis avoir quelque argent et chevaux, je les prendrai pour les rendre à ceux de nos sujets, qui en ont été frustrés. Cette caisse est saintement conservée, et la distribution s'en fait jusqu'à présent à merveille, pour faire ensemencer les terres; c'est le commissaire Schmelzing qui en a la commission.

En renvoyant cet extrait du prince de Kaunitz, je ne puis y rien faire, le prince de Birkenfeld [1]) se trouvant absent depuis un mois ou six semaines, étant malade et ayant dit qu'il se rendrait à Baden, où il doit être encore, ou à Vienne; je n'en ai plus eu de nouvelles.

Mon frère Maximilien est parti aujourd'hui après le dîner de Sadowa, se portant fort bien, comme Brambilla, qui en est revenu avec Stunzer, me l'ont assuré.

Au reste on est ici trop bien; je n'ai jamais été si bien logé; j'ai même une cheminée, qui fait une excellente ressource pour méditer. Il dépendra de Frédéric de bientôt décider, si nous resterons encore quelque temps ici ou non.

CCCCLXXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 29 septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est passé rien du tout d'intéressant. Comme selon les nouvelles de Laudon le prince Henri avait même quitté Teplitz, et par conséquent était presque entièrement rentré en Saxe, je juge que pour cette année toute opération sérieuse du Roi se trouvera finie. Pour obvier aussi aux inconvénients de la Moravie, je fais marcher demain quatre régiments d'infanterie, afin de se joindre aux deux de cavalerie que

---

[1]) Johann Karl Ludwig, geboren im Jahre 1745, starb im Jahre 1785 als österreichischer Generalmajor.

j'ai envoyés hier, qui sous les ordres du général Barco [1]) pourront renforcer considérablement Botta. Je compte même y envoyer des chevaux de moi, afin que, le cas se donnant, je puisse m'y porter.

CCCCLXXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 1 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui j'ai reçu avec toute la reconnaissance imaginable la gracieuse lettre qu'Elle a daigné m'écrire; je lui en rends de très-humbles grâces. Nos nouvelles sont toujours encore les mêmes; le Roi reste ferme, assis sur sa haute montagne; il lui crèvent beaucoup de chevaux, mais il ne veut pas partir pour cela. Il faudra voir ce que le corps, qu'on dit marché en Moravie, fera, ou s'il n'y est allé que pour prendre ses quartiers. Je fais entrer dans des quartiers fort serrés encore les régiments. Je compte aller faire un tour un de ces jours vers la Saxe et Lusace pour voir un peu ces entrées difficiles, que le prince Henri a forcées et où de Vins a été défait.

Si V. M. ne sait pas de nouvelles plus sûres d'un secours que les Russes donneraient au Roi de Prusse, que

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Vincenz Freiherr von Barco, Ritter des Theresienordens. Im Jahre 1718 geboren, starb er im Jahre 1797 als General der Cavallerie zu Pest.

ce que ces lettres contiennent, Elle permettra que je n'en croie rien. Ce sont des gasconnades, qu'un Görtz [1]) tâche à faire croire à une fanatique comme la Duchesse Clémentine [2]), qui se dementent ensuite.

CCCCXC.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 2 octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la désagréable nouvelle, que le corps du prince héréditaire est arrivé à Troppau, et que Botta s'est cru obligé de quitter sa position à Heidenpiltsch, et de se replier sur Olmütz. Dans peu de jours nous verrons, si ce corps osera avancer et passer la Mora, ce que je doute; ainsi il ne fera qu'envoyer des partis de houssards pour piller. Si ce dernier arrive, Elle sent bien que nous serons obligés d'user de représailles, et il faudra bien que je fasse ravager quelque partie de la Saxe, ou qu'Elle veuille ordonner que les troupes qui se trouvent encore aux Pays-Bas, aillent faire une bonne promenade dans les pays de Wesel et de Clèves.

[1]) Johann Eustach Graf Görtz, welcher damals das preussische Interesse in Baiern und am kurpfälzischen Hofe vertrat Im folgenden Jahre wurde er bekanntlich von König Friedrich zum Staatsminister ernannt, als welcher er später zu grosser Berühmtheit gelangte.

[2]) Unter dieser Bezeichnung wurde die Witwe des Herzogs Clemens von Baiern verstanden, Maria Anna von Pfalz-Sulzbach, das Haupt der Oesterreich feindlichen Partei in Baiern.

Les quatre régiments d'infanterie arriveront dans trois jours sur les confins de la Moravie. Les deux régiments de dragons y seront peut-être demain, pourvu que ce ne soit pas une fausse alarme que Botta a prise, et que le corps du prince héréditaire ne soit pas entré en Moravie. Le temps éclaircira la chose; en attendant je suis très-fâché de cet incident, ne pouvant bouger encore d'ici, tant que le Roi avec presque toute son armée se trouve encore à Schatzlar.

CCCCXCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, ce 3 octobre 1778.

Très-chère mère. Je n'ai point reçu aujourd'hui des nouvelles ultérieures de Moravie. Je suis en peine des pillages qui auront pu se faire dans la partie montagneuse. D'autre opération solide, je ne la crains pas; néanmoins j'ai encore détâché aujourd'hui quatre régiments d'infanterie et deux de cuirassiers avec cinq escadrons de houssards et deux de chevau-légers pour aller former un corps considérable, puisque voici 16 bataillons et 31 escadrons de renfort, que j'ai envoyés. J'ai chargé en même temps Elrichshausen d'en prendre le commandement, qui est parti aujourd'hui. Les deux premiers régiments de dragons seront déjà demain chez Botta; il aura par conséquent ensuite vingt-quatre bataillons de campagne, sept de gar-

nison qui sont à Olmütz, et cinq régiments entiers de cavalerie. Celui de Würtemberg en moitié, celui de jeune Modena chevau-légers, celui d'Esterházy houssards tout entier, et cinq escadrons de houssards avec Quosdanovich d'ici, et les deux escadrons légers de carabiniers avec toute l'artillerie nécessaire et de la réserve. Avec ce corps, hors que toute l'armée prussienne n'arrive, je crois qu'on pourra faire tête à l'ennemi, auquel cas je suivrai avec toute l'armée. Les généraux qui sont marchés, sont: Stein, Clerfayt [1]), Grisoni, Neugebauer [2]) de l'infanterie; Barco, Richecourt [3]) et Zeschwitz [4]) de la cavalerie. J'y ai aussi envoyé de mes chevaux de selle, pour que, dès que je verrai que la chose tourne vraiment au sérieux, je puisse m'y rendre, car je souffre de me voir ici dans l'inaction, pendant que là peut-être il se passe quelque chose.

Comme le prince Henri a entièrement évacué la Bohème, et qu'ici le Roi est encore haché sur le sommet des montagnes, je fais marcher quatre régiments d'infanterie et deux de cavalerie de l'armée de Laudon ici, pour remplacer en partie ce que j'ai renvoyé en Moravie. Le

[1]) Franz Sebastian Karl Joseph Graf Clerfayt, damals Generalmajor, später wegen seiner Kriegführung gegen die Franzosen berühmt. Er starb im Jahre 1798 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens, im fünf und sechzigsten Lebensjahre.

[2]) Franz Ludwig Freiherr von Neugebauer, damals Generalmajor. Er starb im Jahre 1808 als Feldmarschall-Lieutenant.

[3]) Graf Karl Richecourt starb im Jahre 1789 als General der Cavallerie.

[4]) Wolfgang Freiherr von Zeschwitz starb im Jahre 1802 als Feldmarschall-Lieutenant.

temps continue à être toujours très-pluvieux et les chemins abominables. Je me flatte que Maximilien sera arrivé fort heureusement, et que V. M. en aura été contente.

CCCCXCII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 5 octobre 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir le garde avec la gracieuse lettre et la note du prince de Kaunitz [1]). Je n'ai rien à ajouter aux principes qu'elle contient, et je vais travailler en conséquence, pour que la campagne prochaine nous puissions comparaître avec toute la vigueur possible. Il ne faudra que de l'argent, qu'on s'exécute à en procurer les moyens. Pour moi, je suis le premier à

[1]) An dem gleichen Tage richtete Joseph an Kaunitz das nachfolgende eigenhändige Schreiben:

Mon cher prince. Je viens de recevoir la note que vous avez donnée à Sa Majesté sur les questions préalables que j'avais faites au sujet du point de vue, dans lequel l'on devra prendre déjà d'avance les quartiers d'hiver. Je ne trouve rien à dire, mais bien au contraire j'y admire de nouveau toute la clarté et justesse qui y règne. Je prendrai mes mesures en conséquence; en attendant néanmoins, si la paix se peut faire, et qu'il arrive que, ou le Roi de Prusse doive renoncer à la réunion de ses margraviats, ou pour les obtenir doive nous offrir un équivalent en Bavière, je crois que ce sera toujours une bonne affaire que d'avoir tourné les choses à ce point, que loin d'être jaloux et s'armer contre toute acquisition en Bavière, la France même parait déjà désirer que nous obtenions ou gardions quelque chose pour trouver moyen de pacifier les troubles. Cette heureuse tournure vous

donner tout ce que je possède, et à retrancher tout ce que je reçois, pourvu que j'ai quelques ducats à donner dans

est due, mon prince; l'on no peut prévoir co qui en arrivera; le jugement et l'opinion de la Russie contribuera le plus à décider la chose, joint à la crainte que nous saurons inspirer aux Saxons do se voir détruits et victimes de toute la guerre, et si l'on pouvait sous main les engager à regimber un peu an tyran qui les possède et les opprime. Quant à l'armée, pourvu que l'argent ne nous manque pas, jo réponds d'elle; la campagne prochaine, en faisant des efforts, nous pourrons être de trente mille hommes plus forts, mais cola coûte et coûtera à entretenir beaucoup. Je laisserais alors une armée à l'Elbe vers Jaromirz, un gros corps on Moravie, et avec la grande armée je marcherais droit sur Zittau, Bautzen. Alors, si toutes les forces do l'ennemi s'y rendent, mon arméo de Jaromirz devra aussi mo venir joindre et marcher à la Queiss pour couvrir mon flanc et arrêter l'ennemi. Ceci ne sont encore quo des idées crues que je détaillerai ensuite, mais qui exigent du monde et beaucoup de dispositions préalables.

Adieu, mon princo; les inquiétudes qu'on vient de me donner pour la Moravio, je ne puis m'imaginer que ce soit du sérieux. J'y ai détaché en attendant seize bataillons et trente-un escadrons, et si cela devenait un peu sérieux, mes chevaux y sont, je m'y rendrais tout do suite. Je crois que Botta s'est retiré mal à propos. Elrichshausen qui va prendre le commandement, joint à ce renfort, obligera l'ennemi, j'espère, à évacuer nos Etats. Le Roi est toujours sur le sommet des montagnes derrière Schatzlar. On avait projeté une entreprise sur sa personne, pour l'enlever la nuit, mais comme la réussité était difficile, et que difficilemont l'on aurait pu l'avoir vivant, je l'ai rejotéo. De nos Croates voulaient faire le coup, menés par un chasseur du lieu, et deux désorteurs de sa propre garde, qui savent chaque sentinelle, et là où lo Roi couche, mais comme au centre de son arméo cela devait faire une alarme générale, il n'y aurait pas eu moyen de l'enlever vivant. Jo crois avoir donc bien fait, surtout pour les conséquonces, do ne l'avoir pas permis.

Adieu, mon prince; vous pouvez être persuadé do ma sincère estime et amitié.

Joseph.

Gitschin, le 5 octobre 1778.

les cas qui se présentent. Je suis le premier à donner l'exemple; qu'on le suive et que tous ceux qui n'en ont pas essentiellement besoin pour le vivre physique, fassent de même. On ramassera une belle somme pour faire face aux nouvelles dettes qu'on créera.

La dernière lettre de Moravie m'annonce Botta à Lodenitz, et cela sans avoir encore vu d'ennemis. Je me flatte que, quand les régiments seront arrivés, cette entreprise échouera. Si cela devenait plus sérieux, je m'y rendrais tout de suite. Ici absolument rien de nouveau, le Roi est encore à Schatzlar.

Je suis enchanté de l'heureuse arrivée de mon frère Maximilien. V. M. aura trouvé que je ne lui ai pas dit autre chose que ce qui était. Pour mon retour, il faudra encore tant de temps pour y penser seulement, que je la supplie d'en éloigner l'idée bien loin encore.

CCCCXCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 6 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui je suis encore sans nouvelles de Moravie. Cela me fait espérer que le mal ne sera pas bien considérable, et si nous gagnons encore quelques jours, toutes les troupes y seront, et pour lors je crois que l'on pourra être tranquille; au moins je le suppose. Le corps de Wunsch, campé sur la haute montagne du pays de Glatz, vient de décamper aujour-

d'hui pour se retirer plus avant dans le pays; je crois que le Roi va suivre cet exemple bientôt, et qu'il partira de Schatzlar dans peu, si quelque chose marchera encore vers la Moravie. C'est à quoi je donnerai toute mon attention, et je me trouve préparé à l'événement, ayant déjà disposé les troupes de façon à pouvoir en envoyer encore davantage, s'il le faut.

Comme le maréchal Wied accepte le poste du maréchal Serbelloni, j'ose lui envoyer ci-joint le billet pour le conseil de guerre, qui l'y nomme formellement, si Elle daigne l'approuver, de même que les quatre régiments qui se trouvent vacants. J'ose très-humblement lui proposer, si Elle ne voudrait pas les conférer comme ci-joint: savoir celui d'Aremberg au lieutenant-général Gemmingen, celui de Königsegg à Terzi [1]), celui de Gaisruck à Belgiojoso, qui troquerait le sien, et Belgiojoso à Bender [2]), le régiment de Serbelloni au général Haag [3]). De cette façon je crois que personne ne pourrait se plaindre. Je ne dis rien encore jusqu'à ce que je sache les intentions et les ordres de V. M.

Pour l'ordre de Marie-Thérèse, il n'y a eu dans cette campagne en vérité que Wurmser, qui l'ait vraiment mérité. Je compte pour le jour de la fête de l'ordre lui

[1]) Ludwig Freiherr von Terzi, damals Generalmajor. Er starb im Jahre 1800 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Blasius Freiherr von Bender, welcher später durch die tapfere Vertheidigung Luxemburgs gegen die Franzosen zu grosser Berühmtheit gelangte. Er starb im Jahre 1798 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens, im fünf und achzigsten Lebensjahre.

[3]) Der Generalmajor Nikolaus Freiherr von Haag, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1781.

conférer la petite croix, en attendant qu'il parvienne par une autre occasion à être commandeur [1]). Il y a bien eu quelques officiers des troupes légères, qui ont fait quelques beaux coups, mais aucun n'a été d'un genre, hors celui de Poutet, qui est devenu major, qui eût mérité l'ordre.

CCCCXCIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, ce 7 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Je n'ai rien d'autre à lui marquer aujourd'hui que la reçue de sa gracieuse lettre. De Moravie je ne puis rien comprendre, ni aux mouvements que Botta a faits, ni à ses rapports. J'attends avec impatience qu'Elrichshausen y arrive, pour en avoir des nouvelles, et dans quatre jours, comme tout y sera, je pourrai peut-être m'y rendre moi-même, puisque je suis très-décidé à ne pas souffrir que l'ennemi reste à occuper Troppau et Jägerndorf. Ainsi je compte marcher à lui quand j'y serai. Demain je projette de faire une course à Trautenau chez Wurmser, pour examiner la position singulière

[1]) Bei der Promotion vom 21. November 1778 erhielten d'Alton und Wurmser das Commandeurkreuz des Theresienordens. Doch folgte schon am 15. Februar 1779 eine zweite Promotion, in welcher Elrichshausen das Commandeurkreuz, zwölf andere Offiziere, unter ihnen Alvintzy, Klebeck, Poutet das Ritterkreuz erhielten. In einer dritten Promotion vom 19. Mai 1779 wurde Terzi das Commandeurkreuz, und fünf Offizieren, unter ihnen Nauendorf und Quosdanovich das Ritterkreuz verliehen.

du Roi, et peut-être viendrai-je à temps pour son départ, qu'on nous annonce pour demain. Comme c'est à sept lieues d'ici, et que de là il faudra seulement aller reconnaître aux avant-postes, je ne pourrai être de retour pour coucher, et je compte y rester la nuit, allant toujours à cheval.

Quant aux excès commis en Saxe, ce n'est qu'un bataillon franc qui en est coupable, et cela est défendu et puni. Pour les Wallons, ce sont dix bataillons et trois escadrons, qui se trouvent aux Pays-Bas; il en pourrait bien marcher quelques-uns à Clèves et Wesel, qui n'ont qu'un seul bataillon.

CCCCXCV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 octobre (1778).

Mon cher fils. Votre dernière m'annonce une course chez Wurmser. Dieu veuille que ce vilain Roi soit une fois entièrement dehors, mais je n'espère pas que vous vous avanturerez avec Wurmser en quelques poursuites. On dit qu'il fait quelquefois les choses bien à la houssarde; cela ne convient à mon Empereur. Le tour que vous ferez en Moravie ou Silésie serait le salut de ces pauvres pays, comme celui de l'Iser et de l'Elbe, mais cela fait frémir, qu'il faut votre présence partout pour remettre les choses. Comment suffire, surtout si on doit faire une guerre active? Il y a quelque chose de vicieux dessous,

car je ne peux taxer de poltrons nos meilleurs généraux des autres campagnes. Il y a une méfiance de l'un à l'autre, et pour la troupe chez nous, et une si enorme idée de ceux du parti contraire, et la vie molle qui s'est jointo à cela, qui pourrait bien être la cause. J'en suis toujours occupée, mais ce défaut ou un autre qui fait la non-valeur de nos belles armées et de vos fatigues immenses et non à soutenir à la longue, fait toujours augmenter le désir de la paix. Comment espérer des succès ainsi? La machine est trop grande pour n'avoir besoin *von vielen Handlangern;* c'est ce qui a fait le malheur de l'autre guerre, et le fera toujours.

Pour ce que vous me dites pour les régiments, je n'ai rien à ajouter; je vous admire même en cela, d'avoir trouvé Haag et Bender, mais je me recommande bien pour un d'infanterie des premiers vacants pour Franz Kinsky [1]); le régiment sera en bonnes mains. Qui comptez-vous mettre en Bohème à la place de Wied? Le billet pour sa nomination n'était pas joint à votre lettre, mais après votre première lettro je l'avais dit à Caramelli, me paraissant que vous étiez pressé. Wurmser étant maréchal-lieutenant et ayant fait seul la guerre, la petite croix ne serait convenable; par rapport à son caractère et service celle de commandeur conviendrait. Ce major Poutet ayant eu avancement, et si on lui donnait la croix pour une seule action, qu'il mérite, ferait comparaison à Wurmser,

[1]) Franz Joseph Graf Kinsky, geboren 1739, später Feldzeugmeister und Director der Militär-Akademie zu Wiener-Neustadt, in welch letzterer Eigenschaft er sich ausserordentliche Verdienste um jene Anstalt und die österreichische Armee erwarb. Er starb im Jahre 1805.

qui depuis le fatal 5 de juillet travaille jour et nuit. Je ne le connais pas, mais on dit qu'il est même aimé et estimé de la troupe et du pays; cela donne un relief à ses qualités personnelles. Il est aussi de condition; si toutes les circonstances se rencontrent dans un homme, il faut de même le relever; on en trouve si peu.

Votre frère [1]) vous marquera lui-même son indigestion, mais il me paraît qu'il a meilleur visage depuis. Je ne saurais vous nier que sa mine m'a moins étonnée que son humeur; je le trouve triste, abattu, parlant point, ou s'il commence, c'est comme s'il rêvait ou s'endormait; ce n'est pas moi seul qui le trouve ainsi. Est-ce appréhension, est-ce chagrin d'être ici, je ne saurais le déterminer, mais cela est fort. On le laisse aller pour voir où cela aboutira, mais cela ne me plaît pas; il ne prend intérêt à rien. Avez vous été content de lui, ou l'avez-vous trouvé de même? Il me paraît, *was man gesagt hat* ci-devant de nos officiers de cavalerie, *ein rechter Degenknopf*. Mais je vous prie de ne lui rien marquer, cela l'embarrasserait encore plus. Pour Ferraris, si vous en étiez content, il pourra rester avec lui à l'armée, ici nous n'en avons besoin; si vous permettez, il pourra aller aux Pays-Bas pour trois mois ranger ses affaires de la carte qu'il a laissé entièrement, sans la finir [2]), pour se rendre au plus vite en Bohème. J'ai un autre intérêt: Mad. Esterházy a sa femme [3]) chez elle qui est enceinte: elle voudrait bien

[1]) Maximilian.

[2]) Unter der Leitung und Mitwirkung des Grafen Ferraris wurde die berühmt gewordene „Carte des Pays-Bas autrichiens" in fünfundzwanzig Blättern angefertigt.

[3]) Henriette Gräfin Ferraris aus dem herzoglichen Hause d'Ursel.

s'en défaire et par là tout se rangerait. J'attends si vous approuvez la proposition du voyage, sans mêler avec la carte Mad. Esterházy; alors il partirait tout de suite.

Nous sommes dans les affaires publiques dans un moment d'inaction, mais nous attendons à tout moment des nouvelles plus claires de Paris et Pétersbourg. En attendant on travaille beaucoup dans votre chancellerie d'Empire. *Was jetzt zu thun ist auf dem Reichstag nach Ende der Ferien*, je ne le sais qu'en gros par Kaunitz, qui m'en a fait hier le rapport, et qui a beaucoup loué Sickingen, combien il facilite et travaille avec vos ministres. Je n'y a guère de temps à perdre au 9 de novembre, et il ne faut pas traîner comme nous avons fait avec notre manifeste; l'Empereur n'est pas une vieille femme.

Pour ne laisser inutile votre frère, je lui ai communiqué *unsere ideirte Gerichtsordnung, und was einschlägt in das Fach. Dessgleichen das Mauthwesen, Commerce et Finanzen*; c'est ce que je crois il entend le mieux; le reste ne peut lui convenir, ni il pourrait m'être de soulagement.

La Marie a été saignée hier par précaution, et je viens de perdre mon fidèle Faucheron [1]). Pardonnez la longueur de celle-ci; elle est un vrai *pasticcio;* si elle vous ennuiera, je connais votre *Langmuth* à me supporter; pour moi dans ce grand et long éloignement c'était une consolation. Je vous embrasse.

---

[1]) Der kaiserliche Kammerdiener Anton Faucheron.

CCCCXCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 10 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir sa gracieuse lettre. Je me flatte que les nouvelles de Moravie s'amélioreront de jour en jour; en attendant néanmoins j'y fais encore marcher un régiment de houssards, et trois d'infanterie avec une réserve considérable d'artillerie. Peut-être qu'on n'en aura pas besoin, mais c'est à tout événement. Je ne puis comprendre, pourquoi mon frère Maximilien serait triste; ce ne peut être que faiblesse et effet de sa maladie. A l'armée il m'a paru de fort bonne humeur, étant partout, ne s'ennuyant de rien, pas même quand il n'y avait rien à faire, il s'occupait chez lui, et je crois qu'il fera sûrement un sujet distingué, s'il a plus d'occasion de voir encore et apprendre. Pour la proposition du régiment pour Philippe Batthyany [1]), elle me paraît entièrement infaisable, et si Elle ne veut avilir toute idée qu'on a, d'être propriétaire d'un régiment, on ne peut en conférer un pour de l'argent à qui est fou reconnu, et dont la proposition le démontre. Outre cela le vieux Gräven [2]), cet

---

[1]) Der General-Feldwachtmeister Graf Philipp Batthyany, jüngster Sohn des im Jahre 1765 verstorbenen Palatins Ludwig Batthyany.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Martin Freiherr von Gräven, Inhaber des Husaren-Regiments Nr. 4.

homme de mérite, je ne saurais comment à lui, qui est houssard depuis cinquante ans, je pourrais proposer de troquer de régiment, et par quelle raison?

Je pars dans l'instant avec le maréchal Lascy, pour parcourir le pays entre Teschen et Olschwitz, afin d'y trouver des positions analogues à la défense de la Bohème du côté de la Lusace, et de celui, par lequel le prince Henri est entré cette année. Cette tournée me mangera cinq jours, néanmoins je recevrai tout ce qu'il plaira à V. M. de m'envoyer, de même que les rapports de toute part. Je me presse de faire ceci pour la bonne saison, et les ouvrages que je pourrais trouver à faire ordonner, qui pourraient encore au moins être bien avancés jusqu'aux gelées. Je crois qu'en attendant il se verra en Moravie, si l'ennemi veut soutenir et agir; pour lors je reviendrai encore à temps; ou s'il cède, et alors tout sera dit.

CCCCXCVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hollan, ce 13 d'octobre 1778.

Très-chère mère. C'est ici que j'ai reçu sa gracieuse lettre par le garde, occupé dans la tournée, dont j'ai eu l'honneur de lui donner part; elle me paraît de la dernière importance, pour asseoir un projet de campagne pour l'année prochaine. J'ai été très-content de ce que j'ai vu, et je crois qu'avec effet l'on fera ici quelques ouvrages. Je repars tout de suite pour suivre ma tournée, que nous

passons, tant qu'il fait jour, à cheval. Le temps nous est contraire un peu, et il fait froid, vent et pluie parfois. Pour le 16 pour sûr le matin, je serai de retour à Gitschin. Le 17 je serai à Königgrätz, où je fais essayer les inondations, et de là, si en Moravie les choses ne sont point terminées, je m'y rendrai tout de suite, puisque par les bonnes dispositions prises par Elrichshausen, il se retrouve derechef derrière la March, et couvre par conséquent la Moravie. Il faudra voir, comment nous délogerons l'ennemi de Troppau.

La santé de Maximilien se remettra sûrement, et pourvu que l'on lui donne des petites occupations, qui le dissipent, je le ferai mon commissionnaire.

CCCCXCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, ce 17 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Enfin le Roi de Prusse a pris son parti, et a évacué aussi les deux derniers villages de la Bohème, ainsi que le voilà tout à fait dehors, et cela sans bataille, mais par contenance et chicane. Je suis revenu à cinq heures du matin de ma tournée; les positions sont choisies et intéressantes, et elles serviront pour la postérité, même si nous n'en avions pas besoin à cette heure. Laudon est venu deux jours avec nous; il y avait des avis, comme si Möllendorff marcherait vers l'Empire et Eger,

mais je ne le crois pas; néanmoins j'y serai attentif. Les affaires en Moravie vont si bien que, croyant pour le moment ma présence plus nécessaire ici au timon, je me refuse le plaisir de m'y rendre, dès qu'un peu les affaires seront éclaircies encore des deux extrémités. Je compte penser sérieusement à la dislocation générale de la troupe pour l'hiver, et aux dispositions préalables à faire en magasins et autres nécessités pour la campagne prochaine. Pour cela faire nous nous réunirons tous, je crois, à Jungbunzlau.

Demain je vais à Königgrätz pour voir l'inondation que je fais essayer. J'y resterai bien un jour au moins.

CCCCXCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 18 d'octobre 1778.

Très-chère mère. A mon arrivée ici j'ai reçu sa gracieuse lettre par le courrier Tarnotzy. Je n'ai rien contre tout ce qu'on fera à Ratisbonne; cela ne pourra nuire et ne fera que de l'eau claire, car Elle peut compter d'avoir la pluralité contre nous. Dès que le prince Colloredo m'aura envoyé ses papiers, je les expédierai tout de suite. Mettre bien l'armée en état et tenir ferme, voilà ce qui fera pencher la balance de notre côté. Je ne croirai jamais que je ne le vois, que les Russes donnent un homme au Roi. Pour la France il y a longtemps que

la faiblesse de son Roi, de son ministère, et la décadence de son royaume ne pouvait faire espérer quelque chose de vigoureux de sa part.

Elle saura sans doute déjà le départ du Roi de Schatzlar pour Troppau; il faudra voir encore si on ne pourra les en déloger; cela se verra dans peu; en attendant ce que les Prussiens occupent, ce n'est que Troppau et une partie de Jägerndorf. Teschen est entièrement libre, et par conséquent notre communication en Silésie avec la Galicie pleinement couverte et sûre.

Pour mon retour, il n'y a personne qui désirerait plus vraiment de pouvoir l'exécuter que moi, mais avant que je n'ai arrangé toutes choses ici, et visité le cordon, je ne le pourrai entreprendre, et avant six semaines au moins je n'ose l'espérer. L'inondation a bien réussi ici et les eaux se sont répandues partout; je fais rouvrir les écluses pour empêcher le dommage. Je suis charmé que mon frère se trouve mieux; je me flatte que cette dernière enflure y contribuera.

D.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 19 octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la nouvelle que l'ennemi, sans attendre qu'Elrichshausen marche en avant, a décampé, et que la Silésie se trouve vidée des ennemis. Il y avait encore une petite arrière-garde à Troppau, qui se sera retirée sûrement le lendemain. Le colonel Spleny [1]) doit avoir été blessé dans la poursuite un peu trop ardente qu'il a faite; je me flatte que ce ne sera pas de conséquence, et d'autant plus je le désire, puisque c'est un des meilleurs officiers de houssards que nous avons. Par là voici tout remis dans l'état primitif. Les projets pour la campagne prochaine se bornent en attendant essentiellement à se préparer près des frontières des positions propres à combattre l'ennemi avec avantage, et de prendre des positions centrales pour être à portée partout. Puisque notre force ne sera pas égale à la sienne, nous ne jugeons pas pouvoir entrer en Saxe ou Silésie sans que quelqu'événement heureux nous en procure les moyens, mais bien de le resserrer encore davantage, sur-

[1]) Michael Freiherr Spleny de Mihaldy, damals Oberst des Husarenregimentes Nr. 3. Er wurde im folgenden Jahre Generalmajor und starb im Jahre 1809 als Feldmarschall-Lieutenant.

tout du côté de la Saxe et Silésie vers les frontières, pour l'obliger de combattre. Voilà en gros l'idée; je n'ai pas fait dire un mot à Prague pour mon quartier, mais il faudra bien que je m'y rends pour arranger les choses au centre.

L'envoi de Hauer pour le présent sera très-difficile, Schröder étant malade, néanmoins je lui en parlerai. Si l'on n'augmente les pour cents d'intérêts et qu'on ne ferme les caisses, il est impossible de s'attendre à des sommes d'emprunts de l'étranger. Quatre pour cent sont trop peu d'appas, pour qu'on envoie et prête son argent. Je lui baise très-humblement les mains, et je vais retourner à Gitschin pour travailler sérieusement à mettre les troupes en quartiers d'hiver. Je serai toute ma vie . . .

DI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 20 octobre 1778.

Très-chère mère. J'ai commencé aujourd'hui à travailler à la dislocation de l'armée, et au cordon à tirer le long des frontières. Je compte, le besoin des fourrages l'exigeant absolument, d'envoyer une grande et la plus grande partie de la cavalerie pesante en Moravie et Autriche pour l'approcher de l'Hongrie, de même le *Fuhrwesen* et en partie les chevaux de l'artillerie dans les comitats les plus voisins. Les vingt bataillons de grenadiers resteront avec l'artillerie à Prague; les commandants

des cordons sont 1° le commandant d'Eger, 2° le lieutenant-général Kinsky de la cavalerie, 3^{tio} le lieutenant-général Riese [1]), 4to detto d'Alton, 5to detto Wurmser, 6to le commandant de Königgrätz, 7mo le colonel Wallisch [2]), 8vo le lieutenant-général Botta, 9no detto Barco; ceux-là gardent toutes les troupes légères, et de l'infanterie et cavalerie à proportion pour leur soutien avec des généraux-majors sous eux. Laudon, je lui propose d'alterner pour la moitié du temps, pour mener le commandement, avec Hadik; le siège est Prague, Elrichshausen reste en Moravie, les généraux de cavalerie alterneront aussi; Siskovich reste à Prague, Pellegrini doit revenir pour la direction du génie à Vienne, des Croates je laisse un tiers aller en congé au logis. Les régiments sont donc, comme j'ai eu l'honneur de le lui marquer, savoir à Gemmingen, Bender, Terzi et au prince Meklenbourg [3]), comme Elle l'avait désiré. J'écris à Fabris [4]) pour savoir s'il veut accepter la charge de quartier-maître-général. Encore quelques changements dans l'artillerie, et voilà tout ce que j'aurai l'honneur de lui envoyer en détail. Après que tout ceci

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Franz Karl Freiherr von Riese, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1786 als Feldzeugmeister.

[2]) Der Oberst des Banal-Husaren-Regimentes Christoph Freiherr von Wallisch, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1793 als Feldmarschall-Lieutenaut.

[3]) Georg August von Mecklenburg-Strelitz, geboren im Jahre 1748, starb als österreichischer Generalmajor im Jahre 1785.

[4]) Der Feldmarschall-Lieutenant Dominik Torniotti de Fabris, im Jahre 1725 zu Mantua geboren. Er zeichnete sich im Jahre 1788 durch die Vertheidigung Siebenbürgens gegen dio Türken aus und starb im folgenden Jahre als Feldzeugmeister.

sera réglé, je ferai défiler les régiments. Le prince Albert, je crois qu'il retournera, et Lascy aussi. Pour moi je règlerai encore avec eux les magasins pour l'année prochaine, je passerai à Brandeis, où je laisserai mes équipages; l'hiver je passerai à Prague, et depuis je commencerai ma tournée des cordons, et par Olmütz je reviendrai à ses pieds, où en honneur je voudrais déjà me trouver.

DII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 21 octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la nouvelle, que les Prussiens sont encore dans la ville de Troppau. Je charge Elrichshausen sérieusement de tâcher de les en déloger coûte qu'il coûte, dusse-t-il allumer la ville. Il y a eu, à ce qu'il me marque, une affaire, où Sztáray [1]) a voulu attaquer de nuit, mais il a été repoussé avec perte de trente hommes valaques. Du colonel Spleny il ne me dit plus rien non plus, ainsi je ne crois pas sa blessure dangereuse. Pour ici je suis après à travailler à la dislocation de l'armée, et j'ai donné l'ordre de commandeur à Wurmser, et j'ai cru devoir y ajouter

[1]) Anton Graf Sztáray, Commandant eines Grenadierbataillons, wurde wenige Monate später Oberst des ersten Szekler-Grenz-Regimentes. Er starb im Jahre 1808 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

aussi d'Alton qui avait déjà la petite croix, puisqu'il avait pourtant très-bien soutenu à Arnau son poste, et beaucoup contribué à ce qui s'est fait. Le mauvais temps est arrivé en plein, et il pleut à verse, en revanche le froid nous a quitté.

DIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 22 octobre 1778.

Très-chère mère. Comme je commence à arranger toute chose pour la campagne prochaine, je viens de nommer aussi le général Fabris quartier-maître-général de l'armée. Je crois qu'il sera capable d'en remplir les fonctions, pourvu que sa santé et des sciatiques, dont il souffre, y résistent. Les marches des troupes commenceront demain par la cavalerie; quatre régiments viendront en Autriche, l'artillerie part pour Prague, l'infanterie suivra, je crois donc que je pourrai partir d'ici le 26 et le prince Albert aussi, de même que Lascy; ces deux retournent à Vienne. Laudon n'a pas voulu garder le commandement en hiver; il veut retourner aussi, ce sera donc le maréchal Hadik que j'en charge, et je lui ai insinué qu'au château de Prague il aura place pour sa moitié même [1]). Pour moi, je vais pour une couple de jours à Brandeis, pour quelques autres à Prague, et enfin je

[1]) Gräfin Hadik, geborne Gräfin Lichnowsky.

commencerai ma tournée pour me retrouver ensuite à ses pieds. De Troppau je n'ai point de nouvelles aujourd'hui, je les attends avec impatience.

DIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 23 octobre 1778.

Très-chère mère. Je crois d'une trop grande importance ce qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer, pour ne pas lui expédier ce garde avec mon avis. La déclaration de la Russie est forte; elle est antérieure, je crois, à ce qu'on lui a déclaré en dernier lieu. Ne faudrait-il pas attendre l'effet, ou, si l'on croit une réponse nécessaire pour moi je n'y répondrais que ceci. La clairvoyance de S. M. l'Impératrice de Russie et de son ministère est trop reconnue par nous, et nous lui rendons tant de justice, que nous osons exiger d'elle, qu'elle nous en accorde assez pour mettre à sa vraie valeur cette déclaration, que les importunités et les surprises de son allié lui ont arrachée, et que sa justice et surtout la convenance de son Etat ne lui permettraient jamais de réaliser, mais que sa médiation nous sera chère. Voici en peu de mots tout ce qu'il y aurait à dire; cela embrasse tout, et je ne vois point, comment on y puisse répliquer, car pour envoyer des troupes, je ne le croirai jamais, hors que l'Impératrice soit folle, et son ministre un coquin, gagné



avec de l'argent, comme Stutterheim[1]) en Saxe, alors tout est possible. Ceci pourrait bien être le pendant à cette déclaration, que les Français ont faite à Berlin; si on laissait plutôt dormir ces misérables perruquiers, qui n'ont ni coeur ni argent! Je crois que la Russie veut en tout se parifier à eux; cela vaudrait infiniment mieux.

Pour ici, je continue à travailler à séparer l'armée dans ses quartiers d'hiver. L'on parle, comme si de nouvelles troupes et le Roi lui-même viendraient à Troppau, mais je ne puis le croire dans ce moment. Je pars après demain pour Brandeis et Prague, où j'attendrai les ordres qu'Elle pourra me donner.

DV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Le 25 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Les nouvelles arrivées de Moravie mettent en confusion mes projets; l'on dit le Roi arrivé à Troppau, et les troupes renforcées. La première nouvelle que j'aurai, qu'ils ravancent, je pars tout de suite pour m'y rendre; aussi incroyable que cette nouvelle

[1]) Heinrich Gottlob von Stutterheim, geboren im Jahre 1718, wurde nach zurückgelegter militärischer Laufbahn im Jahre 1764 zum sächsischen Gesandten in Berlin, im Jahre 1777 aber zum Cabinetsminister und Staatssecretär der auswärtigen Angelegenheiten ernannt. Er starb zu Dresden im Jahre 1789.

opération paraît, néanmoins elle peut très-bien faire un but de ses projets, et s'il veut garder l'hiver les duchés, il doit s'attendre à être tout le temps sous les armes, puisque je ne compte pas en bouger que je ne l'en ai fait ressortir.

Mes arrangements pour des quartiers d'hiver, cela veut dire pour la séparation des troupes, sont faits; il me reste encore pour les magasins et les vivres des dispositions à faire, tant pour le présent que pour la campagne prochaine. Si jusqu'à demain autre nouvelle ne vienne, je partirai pourtant pour Brandeis, où Laudon et ses messieurs m'attendent, et d'où par la chaussée, allant nuit et jour, je pourrai arriver aussi vite presque que d'ici.

DVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 26 octobre 1778.

Très-chère mère. C'est ici où je m'étais rendu hier, que j'ai reçu sa gracieuse lettre. Les inquiétudes qu'Elle me témoigne au sujet du nouveau mouvement, que le Roi de Prusse a fait, sont très-justes. Je ne puis imaginer que les Russes paraissent cette campagne; néanmoins la chose mérite toute considération. Je pars tout de suite pour l'armée d'Elrichshausen; il faudra voir ce que nous pourrons faire, en attendant je laisse prendre les quartiers d'hiver en Bohème, et j'assemblerai seulement un corps de quelques régiments à Leitomischl sur les frontières

pour tout événement. Les chemins sont si exécrables que ce n'est qu'à cheval qu'on peut avancer, et la nuit est si longue, et toute marche impraticable. Ce sera quelque part en route, que j'aurai l'honneur de lui donner, si je puis, de mes nouvelles. Je jouissai, comme Elle, peu de temps de la tranquillité; me voilà plus inquiet, plus brouillé que jamais, surtout par la politique; il faudra avoir plus de fermeté que jamais.

DVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pardubitz, ce 26 octobre 1778.

Très-chère mère. J'ai eu l'honneur de lui écrire fort à la hâte ce matin partant pour la Moravie; je fis même jusqu'à la première poste, savoir à Horziz, où je reçus un courrier d'Elrichshausen, qui me marque que le Roi se fortifiait à Jägerndorf et paraissait ne pas vouloir pousser en avant, mais seulement garder ces deux villes comme têtes de ses quartiers, que toute entreprise pour le moment serait à pure perte, puisqu'indubitablement, vu la situation de ces villes, elles sont plus faites pour être gardées par lui que par nous, il les soutiendrait avec toutes ses troupes, et finirait par les allumer, que donc il avait fait prendre à ses troupes des quartiers fort resserrés, et que ce serait, dès que le Roi enverrait aussi les siennes, que le moment arriverait de les en déloger, ou au moins les tant harceler, qu'ils devront s'en aller. Ces circon-

stances, et le nombre d'affaires, qui se trouvent à arranger ici, m'ont engagé à rebrousser chemin, et je serai demain à Brandeis, d'où, si le cas néanmoins se donnait, ou la chaussée, je me trouverai à même de m'y rendre assez tôt. Mes chevaux de selle y sont allés, par conséquent j'ose très-humblement la supplier de daigner m'écrire à Prague, hors que je ne l'avertisse autrement.

DVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 octobre (1778).

Mon cher fils. Deux de vos lettres du 26 de Königgrätz et Pardubitz m'ont été remises en douze heures de différence. Je suis bien aise que vous n'allez pas à cette heure à Troppau; j'avoue, à la fin de la campagne je ne voudrais pas une scène décisive et sanglante. La partie serait très-inégale; lui ayant l'élite de ses troupes et généraux, et nous rien que des détachements. Le temps abominable qu'il fait, et les chemins impraticables me feraient bien souhaiter que vous nous sacrifiez la terrible tournée, et vous feriez une oeuvre de charité et d'humanité, si on s'entendait à une espèce d'armistice jusqu'à la fin de mars. Nos pauvres *Vorposten*, régiments et officiers, pourraient au moins se refaire et rapiéceter, et les pauvres habitants jouir de tranquillité, et peut-être on pourrait par là faire cesser ces continuelles rapines et

pillages qui font tant de malheureux. Si on pouvait faire cet échange des *Geiseln*, ce serait un autre bien. Je vous prie d'y penser, de le faire proposer *in totali* ou en détail par chaque commandant de cordon. Sauer [1]) mériterait bien quelque grâce; c'est sans cela un bon officier. Je crois Fabris ira bien dans sa charge, si on lui donne des gens de confiance en même temps. Je dois vous prier de nous envoyer ou un régiment entier, ou quatre bataillons d'infanterie allemande pour la garnison de Vienne; avec les Italiens cela ne peut aller; il y a des excès et inconvénients sans fin, et en hiver et la Cour résidant, il faut quelque chose de mieux. La cavalerie ne peut suffire, et ils sont sans cela furieusement chargés de service et transports. Si le régiment de Hildbourghausen [2]), qui m'a demandé en grâce de le tirer de Moravie et de le faire placer en Autriche, pourrait être commandé ou même quatre bataillons *von dritten* bataillons, mais allemands, cela serait bon et nécessaire.

Ne craignez qu'on ne tienne ferme en politique, mais vis-à-vis de vous je dois dire qu'il est plus que nécessaire de penser à finir; rien à gagner, tout à perdre. Colloredo fait à cette heure de nouveau des difficultés sans fin pour les affaires à la diète; il me paraît qu'il est piqué que je vous en ai prévenu. La réponse du Roi est déjà publiée

---

[1]) Der damalige Generalmajor Karl Balthasar Freiherr von Sauer, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1800 zu Tyrnau als Feldmarschall-Lieutenant.

[2]) Das Infanterie-Regiment Nr. 8, dessen damaliger Inhaber der Feldmarschall Prinz Johann Friedrich zu Sachsen-Hildburgshausen war.

et est assez maussade et mauvaise. Nous attendons à tout moment le courrier mensuel; il devrait nous éclaircir sur bien des points.

La Marie compte demain aller à la rencontre de son mari; elle est bien touchée que vous le lui envoyez, et Miltitz aussi. Grâce à Dieu, nous nous portons tous bien. Les deux frères sont allés à Laxenbourg aujourd'hui voir le haras. Je leur dirai votre souvenir et vous embrasse.

DIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Brandeis, le 28 octobre 1778.

Très-chère mère. En conséquence de ce que j'ai eu l'honneur de lui marquer hier de Pardubitz, je suis arrivé hier soir ici, où j'ai trouvé le maréchal Lascy, Laudon, le prince Charles, et Pellegrini, par conséquent la plus grande partie des chefs. Hadik passera, je crois aujourd'hui, pour se rendre à Prague avec Siskovich. Je ne puis lui rien dire de nouveau depuis, m'étant éloigné des nouvelles. Le prince Albert partira, je crois, au plus tard déjà pour Vienne, et moi, après avoir encore arrangé les points principaux avec ces messieurs, qui s'en iront d'ici à Vienne, je vais après-demain à Prague. Ma santé est très-bonne, les chemins étaient très-mauvais, et la chaussée est très-gâtée. Laudon est un peu incommodé d'un dérangement d'estomac, qui lui revient assez souvent depuis quelque temps.

DX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 (octobre 1778).

Mon cher fils. Je n'ai rien à ajouter à la lettre du prince Kaunitz[1]), que de vous conjurer de venir au plutôt, au risque de retourner en quelques jours. Les nouvelles de Russie sont les plus mauvaises, et celles de France les plus faibles. Je ne vous envoie les dépêches de ces

[1]) Das Schreiben des Fürsten Kaunitz an den Kaiser lautet:
Sire.

Il m'a paru que vis-à-vis de nous-mêmes nous ne devions pas nous dissimuler que, si nous ne parvenons pas à obtenir une paix honnête pendant cet hiver, la Russie en ce cas prenant part à la guerre contre nous en faveur du Roi de Prusse, nous ne pourrons pas nous dispenser de faire la paix pendant la campagne prochaine, à telles conditions qu'il pourrait plaire au Roi de Prusse d'exiger, à moins que la maison d'Autriche ne parvienne à lier une partie qui la mette en état de pouvoir soutenir la guerre vis-à-vis des Cours de Berlin et de Pétersbourg réunies, peut-être même à d'autres de leurs adhérents encore. Intimément convaincu autant que frappé de cette triste vérité depuis l'arrivée de la représentation que nous a remise le prince Galitzin, je n'ai cessé de penser et de repenser à tous les moyens qu'il pouvait être possible et convenable d'employer dans une circonstance aussi critique pour la maison d'Autriche. Le résultat de mes méditations et de mes idées est déjà crayonné, mais il est aussi impossible de pouvoir traiter par correspondance des objets aussi compliqués et aussi importants, qu'il est indispensable de se décider, et promptement,

courriers, espérant que vous viendrez; si non, je vous les enverrai par un courrier exprès. La monarchie est sur le point de s'écrouler; il faut savoir s'exécuter et prendre ses résolutions selon la situation; il n'y a pas de temps à perdre. Je vous embrasse.

---

sur les partis que l'on jugera devoir prendre. Ils doivent être discutés et définitivement arrêtés entre l'Impératrice et V. M. Impériale, ils exigent d'ailleurs le secret le plus impénétrable, et je ne dois point dissimuler par conséqnent à V. M. que pour le bien de la chose ainsi que ponr ma propre sûreté je ne pourrai m'expliquer, à moins qu'il ne plaise à V. M. de se rendre ici an plntôt, ne fût-ce que pour quelqnes jours, afin qne je puisse exposer mon plan à S. M. l'Impératrice, en présence de V. M. Impériale. Elle est trop éclairée pour ne pas sentir la nécessité de son intervention personnelle dans une discussion aussi délicate et aussi importante, et je crois par conséquent qu'il est de mon devoir de lui représenter qu'il me paraît essentiel qu'Elle prenne la peine de se rendre ici pour quelqnes jours au moins, et le plutôt qu'Elle le pourra, parce que je ne puis aller en avant sur rien auparavant, et que tons les moments sont précieux, ne fût-ce qu'à cause de la grande distance des lieux, dans lesquels il ponrra être question de négocier, et du temps physique qu'exigent les allées et les vennes des courriers. Je prie V. M. de vouloir bien faire attention à cette représentation de ma part. Je me flatte qu'Elle ne saurait en méconnaître les motifs, et dans cette confiance je lui baise les mains avec la plus profonde sonmission.

DXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 30 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment j'arrive ici, après avoir reconnu encore une position ce matin avec les deux maréchaux qui m'ont quitté, Lascy pour retourner à Vienne, Laudon le suivra dans deux jours, et il est resté à Brandeis en attendant. Hadik est établi ici avec tout son attirail; pour moi je ne perdrai pas un moment certainement pour travailler ici aux choses nécessaires à l'armée pour la campagne prochaine. La partie des vivres est la plus embarrassante certainement, néanmoins avec un bon système on en viendra à bout j'espère. Je ne compte point du tout rester longtemps ici, et Elle verra par la liste de voyage que j'ai l'honneur de lui joindre, et ma tournée et le temps le plus court que j'y devrai employer, n'étant aucunement sûr des chemins, accidents et circonstances qui pourront retarder ma marche, mais toujours les premiers jours dans le mois de décembre, je compte pour sûr l'avoir achevée, et de me retrouver à ses pieds. Il n'y aurait que l'impossibilité de ne pouvoir jusqu'au troisième achever tout ce qu'il y a à faire ici, qui pourrait retarder mon départ, ou les nouvelles de Moravie qui ne sont point encore entièrement claires, et

que je serais charmé avant mon départ savoir en ordre. Il est impossible que le Roi tente quelque chose dans cette saison; c'est la peur qui l'a fait courir en Silésie, où il croyait que nous agirons en force; en attendant je tiens pourtant six régiments d'infanterie prêts à Leitomischl, et un de cavalerie, pour être à portée de lui défendre les opérations qu'il pourrait faire vers Neustadt.

Je n'ai vu encore ici que très à la hâte le prince Fürstenberg et quelques généraux; dès demain mes travaux commenceront; et ils seront sans relâche jusqu'à ce que j'aurai fini entièrement.

Dans ce moment je reçois sa gracieuse lettre par la poste; je lui en baise très-humblement les mains. La question qu'Elle me fait au sujet du maréchal Lascy, je ne puis que l'assurer d'avoir eu toutes les raisons d'augmenter, s'il est possible, la haute opinion que j'avais de ses talents de capitaine en tout genre, et de me louer de son amitié, pourvu que sa santé et surtout l'opinion qu'il en a, lui conservent longtemps un pareil génie, avec lequel je ne serai embarrassé dans aucune occasion. Pour les endroits pillés, ils ont déjà eu des secours de la caisse des *Brandschatzungen,* cela approche de 300.000; le reste les âmes charitables y devront suppléer. Pour la réponse à donner aux Russes, je n'en vois pas d'autre que celle que j'ai imaginée, mais si ceci devait avoir quelque probabilité, alors il est démontré qu'il faudrait la paix, comme on pourrait, et peut-être un moyen serait de demander la Russie comme médiatrice, ou de rendre la Bavière à l'Electeur, en soumettant la question des margraviats et de nos droits à la décision de la diète. Je dis tout cela

au pis aller, car il est démontré que contre les Russes réunis avec le Roi de Prusse et les Saxons, et sans un petit allié, il n'y a pas moyen de se défendre, hors qu'il s'agisse du tout au tout, parce que l'étendue des provinces est si grande, qu'il n'y a pas moyen d'être en force partout. Galicie, Transylvanie, Moravie, Hongrie, Bohème, c'est d'une étendue immense, et nous serions seuls. Voilà mes réflexions, V. M. les jugera beaucoup mieux que moi. Si nous restons seuls avec le Roi de Prusse et même les Saxons, je ne crains rien, mais aussi nous ne gagnerons rien, mais les Russes avec cela, adieu, car comment détâcher en Transylvanie ou Galicie sans s'affaiblir ici au point de ne plus pouvoir tenir tête.

DXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 31 octobre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu aujourd'hui la gracieuse lettre qu'Elle a daigné m'écrire. Les bontés qu'Elle me témoigne, en désirant de me revoir bientôt, me pénétrent de reconnaissance. Je suis fort embarrassé pour exécuter les ordres de V. M. au sujet de l'augmentation de la garnison de Vienne. Tous les régiments de campagne sont nécessaires à l'armée, et doivent employer cet hiver pour réparer leurs montures et dresser leurs recrues. Les bataillons de garnison de même sont répandus dans les forteresses, où à peine ils suffisent pour y faire le service;

il ne reste donc que le *Stabs-Infanterie-Regiment* que j'avais compté envoyer pour l'hiver à Linz, que je pourrais envoyer à Vienne; il est fort de 3000 hommes; ce ne sont pas les plus beaux de l'armée, mais de la bonne jeunesse. J'attendrai donc ses ordres ultérieurs là-dessus, mais je ne puis comprendre comment en hiver la garnison soit nécessaire plus forte qu'en été, où le service de Schönbrunn prend beaucoup de monde. Pour le régiment de Hildbourghausen, il est impossible qu'il vienne jamais en Autriche, puisqu'il a son canton à Iglau, qui est très-bon, et les désirs du propriétaire là-dessus n'ont d'autre but que de vouloir fournir un peu son antichambre d'officiers, d'autres n'y venant plus. Il voudrait y suppléer par ceux de son régiment.

Ce qu'elle me dit de la paix, me paraît très-difficile, sans qu'on se relâche sur tous les points, et il s'agit en vérité de l'honneur et de la considération de toute la monarchie, puisque, si le Roi de Prusse emporte la pièce ainsi, et nous force à la paix en rendant la Bavière et lui en gardant les margraviats, adieu pour toujours notre considération politique.

J'ai commencé mes travaux et j'y emploie toute la journée sans relâche.

DXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 1 novembre (1778).

Je suis extrêmement contente de vous savoir à Prague jusqu'au 3 ou 4, espérant que le garde vous y a trouvé, pour vous prier de venir ici et nous sacrifier le grand tour. Nous avons besoin de prendre une résolution mâle, et j'avoue, ce que vous me mandez est l'évangile, et je vous prie de ne vous laisser détourner. Je dis comme vous *in pessimum casum;* il n'existe pas encore, mais je crains que cela ne sera que trop tôt.

La marche du prince Brunswic à Oderberg fait craindre pour Wieliczka, et le concert avec les Russes. Je voudrais me flatter que celle-ci sera la dernière, et qu'à la fin de la semaine je puis espérer de vous voir. Je m'occupe en attendant de cette idée pour pousser ma carrière. Adieu.

DXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 1 novembre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment arrive le garde, qui m'apporte ses ordres. Je n'aurais pas connu autre chose à mon empressement, que de faire venir des chevaux de poste et de partir tout de suite pour me rendre à ses pieds, mais Elle permettra, et mon devoir l'exige que je lui représente, que d'abord le Roi de Prusse est encore en campagne, que ses opérations ne sont encore point finies, et qu'il est en personne sur le territoire de V. M., que par conséquent d'un moment à l'autre je puis recevoir des nouvelles qui m'obligent de m'y rendre et de prendre ici des arrangements en conséquence, qui ne peuvent se faire ni se feront, j'en suis sûr, sans moi. Ajoute-t-on à cela, que les dispositions pour toute la campagne prochaine sont en plein ouvrage, que tout roule sur moi, que, si je pars, tout reste là et en inaction: enfin je trahirais mon devoir, son service, ma patrie, si je ne lui représentais l'impossibilité de me rendre à cette heure à Vienne, et Elle appréciera Elle-même que d'y courir pour deux jours et d'en repartir, est une proposition infaisable, quand on pense qu'il faut être trente-six heures pour aller et trente-six autres pour revenir, cahoter dans ces mauvais chemins.

Néanmoins si Elle m'en donne un ordre positif, mes représentations faites en honnête homme, je ne connaîtrais plus que d'y obéir le plus promptement que je pourrai.

Quant au sujet qui doit exiger ma présence, j'ai tant de fois répété, que je souscrirai aveuglément à tout ce qu'il Lui plaira de décider, que je ne puis que le reconfirmer ici. Si l'on croit effectivement que la Russie agira l'année prochaine et les Français point, il n'y a qu'à rendre la Bavière, et ne plus toucher l'article de la succession des margraviats; tout sera dit, le Roi aura triomphé, mais V. M. aura la paix. Je crois ceci infiniment préférable à tous les projets qu'on pourrait avoir d'exciter les Turcs, de lier un parti en Pologne, d'intéresser le Roi de Suède, ou autres rêveries et grandes vues politiques pareilles, dont j'ai par-ci par-là vu des idées passagères. Après cet avis je crois qu'il ne doit pas être difficile de se décider même sans moi, car pour dire la sincère vérité, pour moi je risquerais le paquet. Je ne puis l'imaginer que les Russes poussent les choses à la dernière entremise, et encore une campagne, et le Roi de Prusse et ses chefs saxons en vérité pourraient avoir chaud.

Je ne réponds pas au prince Kaunitz, cette lettre expliquant tout ce que je pense.

DXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, ce 1 novembre 1778.

Très-chère mère. Je continue ici mes occupations, et sans trop me flatter, j'en attends infiniment de bien pour la campagne prochaine, tant militairement que pour le pays. Je repasse toutes les parties; on rassemble tous les inconvénients, qu'on a observés, dans tous les genres, et on tâche de trouver des moyens de les éviter à l'avenir. Les nouvelles d'Elrichshausen ne sont point claires encore, et comme il y a encore du mouvement, et que le Roi est extrêmement rassemblé dans ses cantonnements, on ne peut encore prédire ce qui arrivera; on a prévu en attendant pour les salines, et le général Mittrowsky [1]) est chargé de les couvrir avec Zedtwitz. Le prince Charles Liechtenstein part demain d'ici pour retourner à son poste, et je serai dans le cas d'attendre jusqu'à jeudi, au lieu de mercredi, pour partir, puisque je compte avoir pour lors des nouvelles plus positives d'un courrier que j'ai envoyé à Elrichshausen, qui pourra être de retour, ne voulant ni ne pouvant m'éloigner sans être au fait de ce qui arrive de ce côté, ou en avant ou en arrière, toutes les deux parties exigeant des dispositions.

---

[1]) Johann Nepomuk Freiherr von Mittrowsky, Generalmajor.

Dans ce moment arrive un officier d'Elrichshausen qui m'annonce que le Roi fera sûrement encore une opération contre lui, et que le prince de Brunswic marche vers Teschen. Dans ces circonstances je ferai avancer le corps de Jacquemin assemblé à Leitomischl, et je me tiendrai prêt au premier moment pour m'y rendre. Elle jugera de là, si je puis revenir dans ces circonstances, où peut-être les plus importantes choses de la campagne vont arriver.

DXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 2 novembre 1778.

Très-chère mère. Je n'ai point eu de nouvelles aujourd'hui d'Elrichshausen, mais je n'en pourrais pas facilement avoir de plus fraîches, m'ayant envoyé hier un officier en courrier. En attendant j'ai fait marcher les douze bataillons, qui étaient rassemblés avec Jacquemin à Leitomischl, à Müglitz en Moravie, et je rassemble dix autres bataillons à Leitomischl sous les ordres du lieutenant-général Zedtwitz, et moi je me tiens prêt au premier moment pour m'y rendre; j'ai fait partir encore aujourd'hui quelques chevaux de selle.

Pour ici nos occupations sont fort nombreuses, mais elles commencent un peu à se débrouiller. Les magasins, il a fallu écrire à quelques capitaines de cercles pour en avoir des notices, qu'il faut attendre pour coucher le

total et prendre un vrai arrangement. Pour le *Fuhrwesen* on est après à en coucher tous les défauts, afin d'apprendre à les éviter à la prochaine campagne; des hôpitaux la même chose; pour les troupes tout est arrangé, et pourvu que cette histoire de Silésie le fût, nous pourrions tout établir solidement.

V. M. a cru qu'il n'y avait pas de bonnes troupes en Moravie; ce sont les meilleurs régiments de l'armée presque, hors les grenadiers, et actuellement avec les douze bataillons il s'en trouvera sans les bataillons de garnison et les Croates quarante-huit bataillons et beaucoup de cavalerie.

Pour les projets de paix je me soumets absolument à tout ce qu'Elle voudra décider, et Elle me ferait une grâce toute particulière, si Elle prenait là-dessus parti quelconque avant mon retour. Je suis peut-être singulier, et je conviens même que le moment, vu la connaissance que j'ai des circonstances et des personnes, n'est pas propice à des partis de grande vigueur; ainsi il faudra reculer en laissant seulement la porte ouverte pour mieux sauter une autre fois, chose que le temps devra amener.

DXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 3 novembre 1778.

Très-chère mère. Les nouvelles que j'ai reçues de Moravie ne sont point encore assez claires pour pouvoir me déterminer entièrement; le mouvement que le prince de Brunswic avait fait vers Teschen, est changé, et il est retourné. On dit que le Roi devait marcher hier; j'en attends la nouvelle avec impatience pour m'y porter tout de suite, et alors nous verrons comment cette campagne finira. Pour moi je ne désire pas mieux que de finir par quelque coup d'éclat et décisif. Nous y risquons moins que toute autre part, vu la saison et la situation du pays, joint à la ville d'Olmütz, qui est une excellente retraite en cas de malheur. Je ne regrette autre chose, si déjà cela en doit venir à cela, que d'être séparé du maréchal Lascy, dont les conseils, l'esprit et les connaissances m'étaient de la plus grande ressource.

Si peut-être parmi le nombre de choses, qui me passent par la tête pour obtenir la paix, que je vois déjà désirable, n'étaient pas aussi celles de faire à présent avec l'Electeur le troc tant désiré des Pays-Bas, à condition que l'Electeur s'engage de contenter les Saxons et de faire accéder tout de suite le duc de Deux-Ponts, vu les

circonstances, peut-être serait-ce le moins mauvais parti qu'on pourrait prendre. J'ose l'indiquer seulement; Elle et le prince Kaunitz en jugeront mieux que moi.

DXVIII.

JOSEPH AN. MARIA THERESIA.

Prague, ce 4 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu aujourd'hui sa gracieuse lettre; Elle aura, j'espère, reconnu les raisons qui m'ont empêché de me rendre aussitôt à Vienne. Tant qu'en Moravie les circonstances sont ainsi, je ne puis m'absenter, étant à tout moment sur le point de m'y rendre et de faire les dispositions ici analogues à ce que l'ennemi y pourrait entreprendre. Elle aura sans doute la bonté de m'envoyer ce qu'Elle reçut, et si Elle daigne exiger mon avis, Elle l'aura tout de suite tel que je le pense. Je ne puis encore me persuader, que la Russie veuille agir directement contre nous, et la fermeté raisonnable et des cajoleries employées auprès d'elle pourraient bien changer les choses. En attendant je travaille ici diligemment, et je tâche d'éclaircir bien des choses. Pour les magasins il n'y a pas eu moyen de rien faire encore de bien positif, vu que ces messieurs ont dû écrire à tous les magasinaires et à tous les capitaines des cercles; on a pourtant arrangé bien des choses, qui, je crois, feront un très-bon effet. Je renonce à ma tournée projetée des confins, voyant qu'elle déplaît à S. M., quelque instructive qu'elle ait été pour moi. Si Elle me

le permet et que les circonstances de la Moravie me l'accordent, je n'irai que voir avec Fabris les nouveaux ouvrages que nous faisons, afin qu'il puisse tout préparer en conséquence. De là j'irai droit en Moravie, et par conséquent mon voyage serait infiniment raccourci, et j'aurai le bonheur de pouvoir me trouver plutôt à ses pieds, ce que vraiment je désire avec le sentiment le plus vrai.

DXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 5 novembre 1778.

Très-chère mère. C'est avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance que j'ai reçu cette nuit sa gracieuse réponse par le garde. Elle a trop de bonté, et si son service, auquel je me suis entièrement dévoué, ne l'exigeait, certainement que tout mon coeur et ma satisfaction m'auraient engagé de retourner. Je mène ici la plus triste vie du monde; d'abord je ne fais qu'écrire, dicter, écouter et voir des confusions, des désordres, auxquels le remède est aussi difficile à trouver que le mal est sûr. Les nouvelles d'Elrichshausen annoncent une prompte marche, que lui croit rétrogade du Roi. La journée de demain devrait m'en éclaircir; si cela arrive, je tâcherai de finir ici le plus vite que possible, je n'irai ensuite que vers Kommotau et le long des positions que nous avons choisies avec le maréchal Lascy et où on

travaille. Je prendrai Fabris avec moi, pour qu'il soit au fait de nos idées, et de là je prendrai le droit chemin pour la Moravie, où il me paraît essentiel de donner un coup d'oeil sur la position dans laquelle tout se trouve, et puis je reviendrai tout de suite à Vienne à ses pieds, ce qui sera pour moi un moment vraiment désiré, et d'autant plus flatteur, que ses bontés et sa confiance imméritée me donnent le plus juste motif à toute l'étendue de ma reconnaissance.

Quant à ce qu'Elle a la bonté de me marquer pour la paix, j'ose très-humblement la supplier de ne rien précipiter, et pour la Saxe il serait indigne qu'après que ses troupes non seulement ont pillé chez nous, mais que même ses paysans avec des chariots sont venus charger de nos produits et effets et les ont emmenés chez eux en Saxe, qu'il peut être question du moindre dédommagement. Ce serait un avilissement insupportable, et généralement, hors la reddition de la Bavière pure et simple, si on demandait une obole ou la cession de quelques droits et fiefs de plus, il vaudrait mieux tout risquer et continuer la guerre à toute outrance, car déjà par cette démarche l'honneur et la considération de l'Etat seront fort endommagés, mais en accordant quelque chose de plus, on deviendrait l'opprobre, et la plus malheureuse campagne n'en aurait pas dû pouvoir arracher davantage. Je crois toujours encore que les Prussiens sont fort au repentir, et surtout les Saxons, de la guerre, qu'ils prévoient que nous leur tiendrons tête. Ils ne savent qu'entreprendre l'année prochaine; le Roi de Prusse se ruine pour ne rien gagner, il voudrait nous effrayer et précipiter par la menace de la Russie une paix honteuse pour nous. Si nous flattons la Russie, si

avec la France nous la rendons médiatrice, si nous gagnons du temps, que les Saxons voient qu'ils seront mangés cet hiver, et que le Roi de Prusse pour la campagne doit faire des arrangements très-coûteux, je crois qu'ils deviendront tous deux plus traitables, mais dans ce moment il leur serait très-commode pour n'avoir point de dépenses à faire, de précipiter la paix. Voilà mon avis; je soumets le tout à sa pénétration, mais la considération politique, que nos armes ont conservée, il serait de la dernière importance de la conserver aussi à la paix.

DXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 7 novembre 1778.

Très-chère mère. C'est au moment de mon départ d'ici, que j'ai l'honneur de lui écrire ces lignes. Je pars dans l'instant pour la tournée raccourcie, dont j'ai l'honneur de lui joindre ici la liste des jours. Elle est aussi abrégée et les journées sont aussi longues que possible. J'ose donc la supplier de vouloir à l'avenir m'écrire et envoyer ses ordres par Brünn, du commencement à Königgrätz et puis à Olmütz, adressés au quartier-général d'Elrichshausen. J'ai l'honneur de lui joindre ici une lettre au prince Kaunitz en réponse de celle qu'Elle avait eu la bonté de m'envoyer de sa part; j'y épuise à peu près tout ce que je pense de notre présente situation, et de ce qu'il y aurait à faire pour ici. J'ai tâché de régler

tout ce qui était possible; pour les magasins il n'y a pas eu moyen, et il faudra que cela se fasse à Vienne, où on rassemblera le total. Pour le *Fuhrwesen* les mêmes embarras. Je crois qu'il y faudra des changements considérables.

Dans ce moment arrivent des nouvelles de Moravie, qui y annoncent une parfaite tranquillité; les deux villes sont occupées; le temps fera voir ce qu'on pourra faire pour les délivrer; j'y fais donc tout préparer pour les quartiers d'hiver [1]).

[1]) Maria Theresia sandte dieses Schreiben Josephs sammt dem Briefe des Kaisers an Kaunitz mit folgenden Worteu an den Fürsten:

„Je viens de recevoir dans l'instant cette lettre et celle à vous. J'ai déchiré l'enveloppe en l'ouvrant, qui était à vous; je l'ai lue et j'attends tout de votre secours. Une prompte fin est le seul nécessaire; nous veuons daus de grandes *Weitläufigkeiten* et changements.“

Das Schreiben Josephs an Kaunitz lautet:

Prague, ce 6 novembre 1778.

„J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite; les raisons essentielles qui m'ont empêché de partir tout de suite pour me rendre à Vieuue, je les ai détaillées à S. M., et Elle a eu la bonté de les trouver bonnes. La campagne point finie eu Silésie, et uombre d'affaires essentielles à arranger ici pour la campagne prochaine, composaient ces raisons; je n'ai point caché dans mes réponses à S. M. les sortes d'idées que les circonstances présentes me fournissaient, et que j'ai cru pouvoir être analogues tant au désir de S. M. pour la paix, qu'à la convenance et la considération de son Etat. Voici eu peu de mots les vérités qui me paraissent infaillibles, et sur lesquelles doivent porter et nos négociations et nos arrangements.“

„1° Il n'est pas douteux que, si uous avons une guerre à soutenir contre toutes les forces du Roi de Prusse, unies avec la Saxe, assistées d'une armée russe, sans appui dans l'Empire et sans seconrs vraiment efficace de la part de la France, et par conséqnent seuls dans le cas de défendre toute la vaste étendue de nos provinces, nous ne pouvons que faire une guerre désavantageuse, et si même on avait le bonheur,

DXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 9 novembre (1778).

Mon cher fils. C'est depuis quelques heures que j'ai la vôtre du premier, qui me prive de la consolation que je me suis faite de vous revoir, mais je ne saurais qu'acquiescer à vos raisons qui n'ont point de réplique, mais cela ne fait plaisir. Vous ferez donc absolument ce que vous trouverez le mieux, mais n'oubliez pas mon empresse-

ce qui peut-être serait possible, de se soutenir, elle serait toujours destructive, quoique glorieuse, à nos provinces, ainsi très-fort à éviter."

„2° Aucune bonne raison ni convenance personnelle, ni politique n'existe pour la Russie d'agir dans cette cause directement et offensivement contre nous; elle n'y a rien à gagner, et quand les choses sont si éloignées de toute convenance raisonnée, elles cessent d'être probables."

„3° De la part de la France on peut compter qu'il n'y a rien à espérer en secours réels en hommes, encore moins en pécuniaires, et puis ces 24.000 hommes qui seraient tout ce qu'on pourrait leur arracher, que feraient-ils et qu'en ferait-on? Leur détresse d'argent, leur guerre si follement entreprise avec les Anglais, qui ruine leur commerce sans leur donner un avantage, la faiblesse du ministère et en partie sa mauvaise volonté, sont de sûrs garants de ce que j'avance."

„4° Aussi peu d'intérêt, aussi peu de convenance que la Russie peut avoir de nous faire la guerre pendant qu'elle n'est aucunement assurée encore de la part des Turcs, et que ce qu'elle a souffert dans cette guerre, est encore très-ressenti dans son intérieur, autant l'ambi-



ment. Je crains que vous ne vous rendiez en Moravie, et je crains que la mauvaise humeur du Roi ne lui fasse

---

tion de l'Impératrice, sa gloire pourrait être flattée de nous forcer à la paix, et d'arranger à sa décision par une seule déclaration ou quelque peu de démonstrations les affaires d'Allemagne. C'est peut-être cette idée dont on la berce, et qui a fait naître les déclarations qu'on a vues."

„5° Si le Roi de Prusse et la Saxe étaient sûrs de ses secours effectifs, et que pour l'ouverture de la campagne 30.000 Russes étaient à leurs ordres, ne serait-ce pas de leur intérêt de le taire et de le cacher, au lieu de le divulguer et de le prôner dans toute l'Europe, comme ils font? En le cachant, ces secours inattendus surprendraient certainement toutes nos mesures et militaires et politiques, lorsqu'annoncés cinq mois d'avance, ils nous mettent dans le cas de prendre en conséquence toutes nos mesures, et de nous arranger avec les Turcs ou avec la France, les Polonais, les Suédois etc., et de faire d'autres pareilles dispositions qui certainement ne peuvent être de leur commun intérêt. Il y a donc une raison pour laquelle ils annoncent avec tant de pompe ce secours; c'est peut-être pour encourager leurs amis en Empire, que l'inutilité et l'échouement des projets de cette campagne, joints à notre déclaration, avaient un peu ébranlés. C'est encore pour soutenir le courage de la Saxe, qui souffre et sent tout le poids de son allié; c'est, dirais-je, pour lier la Russie, qui n'a point encore articulé vis-à-vis de nous, de vouloir agir hostilement, à ne plus pouvoir s'en dédire, mais enfin ce qui me paraît le plus probable, c'est pour nous forcer à une paix, et pour précipiter avec la connaissance, qu'ils ont du désir qu'en a S. M., sa conclusion, au grand détriment des convenances, et surtout de la considération politique de la monarchie."

„6° Par quelles raisons désirent-ils donc dans ce moment-ci si fort de précipiter la chose? C'est à mon avis, que la Saxe se trouverait entièrement ruinée, si elle devait fournir aux besoins et à l'entretien de l'armée prussienne tout cet hiver, et réformer des magasins pour la campagne prochaine, c'est que la Silésie est dans le même cas de détresse, c'est que le Roi de Prusse devrait prendre un argent immense en mains pour contenter en partie ce qu'il prend des Saxons, et pour rétablir tout son train d'artillerie et sa cavalerie avec tous les équipages qu'il a entièrement détruits cette campagne, qu'enfin il voit que l'armée de S. M. passera les 200.000 hommes la campagne prochaine,

entreprendre une affaire, surtout sachant que vous n'y êtes, et j'avoue, pour le moment présent, où vous m'aban-

fournie de tout, que nous avons des positions, et que nous en préparons de nouvelles qui les mettent entièrement hors d'état de pouvoir entrer en Bohême ou en Moravie, sans livrer tout de suite bataille, et cela dans une position préparée et avantageuse pour nous. S'ils reçoivent le moindre échec, la Saxe s'en voit la sûre victime; s'ils ne peuvent rien faire offensivement, et qu'ils se voient réduits à couvrir seulement les frontières de la Silésie et de la Saxe contre notre agression, alors nous consumons notre argent dans notre pays, et le Roi de Prusse mange le sien en partie en Saxe, et les Saxons malgré cela seront ruinés. Voilà, je crois, les réflexions qui engagent nos ennemis à tenter l'impossible ponr précipiter la paix qui leur ménagerait toutes les dépenses, auxquelles ils se voient obligés de satisfaire, si une campagne eût lieu l'année prochaine."

„7° Rien n'est plns analogue certainement à nos intérêts que le contraire des leurs. Si S. M. ne précipite rien, si, sans choquer la Russie, bien au contraire en la flattant, on entame une négociation dont la suite et la conclusion ne peut être que longue, nos ennemis devront faire toute la dépense, dont j'ai parlé, dans l'incertitnde où ils seront, si ces négociations amènent à la paix, ou s'ils négligeront de les faire, alors nous en serons instruits, et nous n'en serons que plus difficiles puisque nous les saurons hors d'état de commencer et de soutenir la campagne à raison de nos forces, ou enfin la crainte de voir traîner les choses en longueur, l'incertitude de leur issne, la nécessité de débourser, les rendra bien plus traitables dans leurs propositions, et la paix se fera sans d'autres conditions."

„Je ne crois pas me tromper dans ce raisonnement, et il me paraît essentiel de continuer à faire voir le même désir pour la paix, de flatter la Russie autant que possible, et d'avoir toujours l'air de croire peu combinable avec sa justice, et même sa convenance de nous faire la guerre, joindre les intérêts des Français à coopérer en quelque chose pourtant avec la Russie à la pacification, enfin en prolonger la conclnsion, étendre le fil sans le rompre."

„C'est ainsi que je crois qu'on parviendra plus facilement à faire quelque bonne besogne, et à sortir de la situation embarrassante, dans laquelle certainement l'on se trouve."



donnez entièrement l'affaire de la paix, je ne voudrais avoir un échec. Je tâcherai donc le mieux que je pour-

---

„Pour les conditions de notre côté, les déclarations faites font l'essentiel; peut-être qu'on pourrait même et comme une grande complaisance à la Russie, rendre la Bavière à l'Electeur Palatin, et en même temps déclarer, qu'on ne consentirait jamais, le cas échéant, à la réunion des deux margraviats à la branche régnante. Pour la Saxe, dont les soldats ont fait les plus grands excès chez nous, et dont les paysans même sont venus piller en Bohême, il serait indigne de faire seulement mention de quelque dédommagement, de même il ne peut être question ni de cession de nos droits sur la Lusace, ni de quelque autre fief quelconque, sur lequel nous avons des droits, ou pour des frais de la guerre. De cette façon, et sous aucune autre forme ou pourrait, je crois, penser à la paix; il n'y aurait que le cas d'un échange possible à arranger secrètement avec l'Electeur de Bavière sur la totalité de la Bavière contre celle des Pays-Bas. L'Electeur devrait se charger alors, vu le grand avantage qu'il y trouverait, d'y faire accéder tout de suite le duc de Deux-Ponts et son frère, qui se déclareraient entièrement satisfaits et demanderaient conjointement avec l'Electeur et l'Impératrice la confirmation de l'Empereur sur cet arrangement. Ils déclareraient en même temps avec le duc de Deux-Ponts au Roi de Prusse et aux garants de la paix de Westphalie et à la Russie, dont le dernier avait imploré le secours, qu'il avait entièrement accédé, et qu'il était, lui et sa descendence, entièrement content de cet échange. L'Electeur Palatin se chargerait en même temps sur l'acquisition des Pays-Bas, de contenter tous les héritiers allodiaux par là, vu que la faiblesse de l'Angleterre rende cette possession dans ce moment-ci pour nous beaucoup plus précaire qu'autre fois, et entièrement dépendante de la volonté de la France. Je crois, si cela pouvait se faire secrètement et n'ébruitât que tout d'un coup, qu'il serait impossible qu'on dise quelque chose contre, et il n'y aurait qu'à en prévenir la France et la Russie, quand la chose serait au point d'être terminée. Pour le plus ou moins de revenus d'argent, je crois qu'il n'y faudrait pas regarder de si près, et que, moyennant un arrangement pour les dettes, dont l'un ou l'autre se chargerait, on pourrait équilibrer la chose. Ce serait un coup d'état, si cela pouvait réussir, et cela nous donnerait pour le moment un arrondissement très-considérable."

rais de nous la procurer, mais cela ne dépend plus de nous; il faut que l'autre le veut aussi. Le difficile sera la Saxe, à laquelle nous avons fait des torts réels à Zittau et Marienberg, et les Russes disent clairement dans leur manifeste: „le Roi de Prusse et ses alliés.“

Ce que vous proposez, est encore le seul faisable, et Lascy, qui sort de chez moi, que je trouve assez bien, ne m'a pas dissuadée de procurer la paix. Je lui ai donné copie de ma main de ce que vous m'avez écrit sur son compte; il m'a paru sensible, mais en même temps *ganz still oder matt.* Je ne l'ai pas arrêté, étant déjà tard.

Je vous prie de nous laisser plutôt les Italiens que le *Stabsregiment*, *wo lauter Buben sind;* quatre bataillons de garnison auraient pu dresser de même ici les recrues comme à Brünn et Olmütz, mais je ne veux vous troubler; vous faites tout mieux. Je vous envoie ce garde, puisque vous vouliez avoir une réponse positive. Si le courrier de Russie en réponse à la médiation demandée vient, ce qui pourrait être tous les jours, alors je vous enverrai tout ce qu'il portera, et les nouvelles en même temps que le premier a portées. On dit Laudon arrivé et Liechtenstein aussi; j'avoue, cela me paraît tout étrange de voir ces messieurs tant que vous êtes en campagne; c'est vous qui les envoyez, cela fait leurs excuses. Je vous embrasse.

„Voici mes idées qui m'occupent malgré les affaires d'un tout autre genre que je gère; je vous les communique, mon prince, et soumets entièrement à votre décision ce que vous en trouverez d'applicable aux circonstances, dans lesquelles l'Etat se trouve.“

„Adieu; il serait inutile de vous réitérer les sentiments de la parfaite estime que vous me connaissez.“

DXXII.

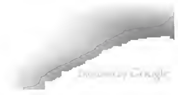
JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 12 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai envoyé le garde m'attendre ici, ne pouvant l'expédier autre part. Sa gracieuse lettre me pénètre de reconnaissance; je suis parfaitement tranquille que sa prévoyance arrangera toutes les choses pour le mieux. Si un congrès est inévitable, pourquoi pas à Ratisbonne, ce serait l'endroit le plus naturel à mon avis. S'il peut être question d'avoir les Russes sur les bras l'année prochaine, il est essentiel de le savoir dès à présent pour s'arranger en conséquence. La Galicie doit être vidée, les troupes avec d'autres et l'insurrection pour le coup nécessaire en Hongrie et Transylvanie doivent être placées derrière les Carpathes, les chemins tous détruits et un corps de troupes placé auprès de Cracovie. Voilà ce qui exige une prompte décision et que j'annote ici en peu de mots.

Dans ce moment Wurmser me fait la relation que j'ai l'honneur de lui joindre; c'est dommage que le coup ait manqué, en attendant c'est toujours très-bien. J'enverrai les drapeaux par un officier, et j'ai l'honneur de la supplier, si Elle l'approuve, d'envoyer la relation avec ma lettre à Caramelli.

Le prince Kaunitz m'a envoyé deux relations russes, et une de France; je les ai lues hier la nuit, et croyant qu'il en a besoin, je les ai renvoyées tout de suite. Il est sûr qu'avec la résolution de V. M., très-prudente et en même temps analogue au bien-être de ses sujets, de ne point se commettre à faire la guerre avec ces puissances réunies, si Elle attend un congrès formel, il n'y aura rien de bon, mais peut-être plusieurs prétentions très-odieuses et presque insupportables, ou pour dédommagement ou pour échanges et cessions de ses droits à attendre. Ainsi n'y aurait-il peut-être pas moyen, déjà qu'Elle ne veut point risquer si gros jeu, de déclarer à la diète pur et simplement, et à la France et aux Russes, qu'Elle ne voulait plus la guerre, qu'Elle remettait la Bavière à l'Electeur sans condition, et par conséquent exigeait des médiateurs de faire cesser les hostilités, et qu'Elle déclarait en même temps ne vouloir rien faire davantage, mais attendre en temps et lieu le reste des événements, vider en même temps la Bavière? Si ceci pouvait aller, ce serait le meilleur selon ses désirs, pas le plus glorieux, mais à attendre des négociations, avec la ferme résolution de plutôt tout accorder que de faire la guerre, je crains cent fois pire, puisque même les Francais verront plus volontiers que le Roi de Prusse ait la Lusace que les margraviats de Franconie. Je soumets cette idée toute crue aux lumières de V. M., mais ceci devrait avoir l'air de venir uniquement d'Elle-même, car par des ministres une démarche pareille ne se peut conseiller.



DXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Leitomischl, le 13 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu ici sa gracieuse lettre; je lui en baise très-humblement les mains. Il me paraît que dans un *postscriptum* j'aurais assez deviné ses intentions; l'essentiel est qu'Elle examine et voie bien et se décide fermement jusqu'où Elle veut aller, et qu'au delà Elle fera plutôt la guerre, quelconque chose qui en arrive, que d'outrepasser ces conditions, ou si Elle croit nécessaire à tout prix quelconque d'avoir la paix. Cette question doit être décidée devant toute chose, et dans le premier cas le terme jusqu'où Elle croira pouvoir aller, le doit être aussi. Pour moi je croirais que, si nous rendons la Bavière sans rien en avoir, ni obtenir d'autres conditions, que c'est le *non plus ultra*, et que plutôt de perdre quelque chose de nos droits et payer quelque dédommagement, qu'il faudrait s'exposer à tout ce qui en pourrait arriver, car l'honneur, quelque lésé qu'il sera toujours, l'exige absolument. Voilà en peu de mots mon avis; les chemins sont si exécrables qu'il n'y a pas moyen d'avancer; mes calèches partant avant moi, et comme je cours la poste à cheval, j'arrive cinq et six heures avant elles, sans forcer du tout, pouvant choisir des sentiers et prairies praticables.

Je tâcherai néanmoins d'être après-demain à Freudenthal près de Jägerndorf, où j'ai donné rendez-vous à Elrichshausen.

DXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Freudenthal, le 16 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par le garde la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je suis arrivé ici très-heureusement hier par des chemins exécrables, et que la gelée survenue rendait encore plus impraticables, néanmoins à cheval on surmonte toutes les difficultés. Le froid est ici très-considérable; j'ai passé toute la journée d'aujourd'hui à reconnaître les environs de Jägerndorf; j'aurai encore besoin de celle de demain pour achever son pourtour. Autant que je puis voir, il ne sera pas facile d'entreprendre ici quelque chose avec avantage, et il me paraît aussi qu'on n'en a pas grande envie; néanmoins je ne puis rien dire encore; il est sûr que hors deux villages l'ennemi n'a pas autre chose que la ville, et ces deux villages y touchent presque. Selon toutes les nouvelles et probabilités le Roi n'y est point, ni le prince de Prusse. Je me rendrai demain vers Gross-Hertitz, et puis je coucherai à Heidenpiltsch. Pour les affaires politiques il me paraît essentiel qu'on donne une fois une réponse à la Russie, et qu'on accepte, ou la médiation, ou qu'on dise d'abord ce qu'on veut faire, comme un ultimatum, ou qu'on

renvoie toute la question à la négociation de la diète et à ses décisions, et qu'en rendant la Bavière, les médiateurs fassent faire une suspension des hostilités, ou même une paix entre le Roi de Prusse et nous, de façon que de chaque part l'on sépare les armées. Je crois que ceci leur conviendrait fort, et si déjà une pareille paix doit se faire, le plutôt vaudra le mieux; l'on pourra prendre le prétexte de la maligne interprétation, que le Roi a donnée à notre déclaration pour la restitution de la Bavière, pour colorer la démarche qu'on ferait, de rendre effectivement de plein gré la Bavière à l'Electeur, en se réservant de présenter ses droits là où toute l'affaire serait jugée, et en ne disant plus rien sur la réunion des margraviats, qu'on réserverait en temps et lieu de faire valoir. Tout ceci sont de mauvais expédients; le plus court et le plus beau serait sans doute de dire: J'ai la Bavière par droit et cession, qu'on me la prenne, je me défendrai.

Voilà en attendant tout ce que mon imagination me présente; il faudrait avant tout, si, comme je le prévois, une longue négociation va avoir lieu, ôter les armes, et je crois que cela sera très-facile à obtenir. Je parle contre moi, contre mes inclinations, mais comme je vois les choses, il n'y a rien d'autre à faire. Je me crois d'autant plus obligé de le dire, que, si l'on l'examine bien impartialement, cette guerre se fait plus à moi personnellement qu'à la monarchie. J'ai si souvent sacrifié ma personne à son bien-être, que même je ne m'écoute pas sur tout l'effet que cela peut me faire, et dont l'issue doit rejaillir uniquement sur moi.

1779.

DXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 1779).

Kaunitz a été chez moi, me portant les mêmes papiers de Breteuil que vous avez vus de Galitzin, hors la lettre à celui-ci. Je ne vous ai fait chercher, ne m'ayant rien dit de particulier. Il va travailler tout de suite aux remarques à faire; il croit la ville de Neustadt la meilleure pour que ces messieurs conviennent. J'ose vous faire mon compliment sur cet événement qui menaçait toute l'Europe et surtout mes bonnes provinces. On doit à votre sage et prudente conduite de la campagne passée la fin de ces malheurs qui nous menaçaient; des bonnes mesures pour l'avenir rendront vous et vos bons et fidèles sujets plus heureux que je ne l'étais; c'est tout ce que je souhaite, vous embrassant.

DXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 mars 1779.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre; je vous suis infiniment obligé pour tout ce que vous m'y dites de tendre. Aux choses qui doivent être et qu'on sait d'avance, il faut s'exécuter. Je ne vous cache pas que votre départ m'a fait une sensible peine, que la privation de la compagnie, de la société d'un ami tendre de vingt-cinq ans, malgré nos circonstances qui l'exigent, je ne m'y puis accoutumer, et que chaque fois que j'en jouis pour peu de temps, je crois que cela devrait continuer. Cette fois-ci votre départ et la bagarre, dans laquelle je reste ici, m'ont doublement coûté. Enfin vous allez revoir toute votre chère famille, et vous y jouirez de la consolation que votre coeur de père mérite. Continuez heureusement votre voyage, portez-vous bien, mon cher ami! Il ne peut vous rester aucun doute sur mes sentiments à votre égard, qui sont aussi vrais que sincères et éternels. Présentez mes tendres compliments à votre chère épouse, et assurez-la de mon plus tendre attachement.

Pour aujourd'hui il n'y a rien de nouveau à vous marquer d'ici. Omettons dans notre correspondance tout compliment et finissons mutuellement nos lettres par un point et un adieu.



DXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 22 mars 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu hier de Gorice votre chère lettre et suis enchanté que votre voyage continue à aller si heureusement, et que votre chère épouse n'en est point incommodée. Ici le beau temps continue jusqu'à aujourd'hui qu'enfin il pleut, ce qu'on désire beaucoup pour les champs. Nos dernières nouvelles de Teschen se bornent à rien de décisif encore. L'Electeur Palatin voudrait qu'on jugeât par des arbitres des prétentions allodiales de la Saxe, ce qui traînerait l'affaire à l'infini. Entre autres singularités le prince Kaunitz a reçu un grand rapport de Cobentzl [1]), qu'il annonce à S. M., contenant plusieurs détails importants, mais qu'il en aurait besoin, pour y répondre, et qu'il l'enverrait plus tard. Voici trois jours qu'il a écrit cet avertissement, et il n'a pas envoyé une feuille de papier, ainsi que S. M. n'en sait pas encore un mot. Néanmoins lui va à son manège, à tous les concerts, ne se dérange pas, et on le souffre, par conséquent il a raison. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et aussi votre chère épouse.

---

[1]) Graf Johann Philipp Cobentzl, Josephs Reisebegleiter nach Paris, jetzt Oesterreichs Bevollmächtigter bei den Friedensverhandlungen zu Teschen, und binnen kurzem Staats-Vicekanzler.

DXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 25 mars 1779.

Très-cher frère. Je vous compte arrivé actuellement chez vous en parfaite santé, au moins conforme à ces désirs étaient vos dernières nouvelles de Porto-Gruaro. Pour ici le beau temps continue toujours; de la paix nos nouvelles sont encore à peu près les mêmes que vous savez. Sur trois points dans la tournure à donner s'accroche encore l'affaire.

1mo L'exorde qui doit parler de la cause de la guerre, on ne veut pas nous passer la validité de notre convention du 3 de janvier. Vous sentez bien que nous ne pouvons passer là-dessus.

2do Le duc de Deux-Ponts veut être partie contractante et non accédante, ce qui est indécent, puisqu'il n'est qu'héritier présomptif, et il voudrait toute sorte de petits avantages, comme entre autres le comté de Falkenstein, mais cela a été refusé net.

3tio Les médiateurs voudraient nous endosser l'odieux de forcer l'Electeur Palatin à accorder quatre millions à la Saxe, et nous, comme de droit, voulons qu'eux en portent l'odieux, et en fassent la proposition.

Voilà les points essentiels. L'Electeur Palatin se roidit beaucoup et ne veut point entendre parler des quatre millions, mais surtout point de Mindelheim. Quelques jours nous feront voir plus clair.

Imaginez que le prince Lichnowsky [1]) est à Teschen, que S. M. le sait et le trouve bon, enfin *miseria et miserabilis vita.* Adieu, mes compliments à votre chère épouse.

DXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 mars 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre de Boulogne avec beaucoup de plaisir, apprenant que vous vous portiez bien et que votre chère épouse ne se ressentait pas de ses fatigues. Pour la paix nous n'en savons pas davantage encore, peu de jours éclairciront le tout. L'Electeur Palatin accorde déjà trois millions, le quatrième suivra bien; il veut les donner tous en argent et rien en pays, reste à voir si cela ira ou non. Pour Maximilien je ne suis pas sans inquiétude; on a commencé par ouvrir sa tumeur sous le genoux; on n'y trouve qu'une mauvaise matière qu'on appelle *serum* en latin, point d'inflammation, point de douleur de la chaire baveuse. En détruisant celle-ci il s'est manifesté un *sinus* long de plus d'un pouce.

---

[1]) Friedrich Karl Johann, im Jahre 1773 in den Fürstenstand erhoben. Er starb im Jahre 1788.

On l'a ouvert, même histoire; on n'est pas encore au bout et il paraît qu'on devra encore lui faire une autre entaillade; elles sont profondes et néanmoins le fond n'est pas net, peu de jours devront éclaircir si peut-être le périoste de l'os Tibia n'est point endommagé et peut-être l'os même carieux. Jusqu'à présent on le peut craindre, quoiqu'il n'ait absolument pas de douleur, même quand on le panse, où j'assiste souvent. Son courage, son indifférence se soutient, il est gai, ne marche pas un pas, lit, fait musique et la conversation. On lui donne des tisanes et du cresson intérieurement pour corriger le sang. Si quelque carie se manifestait, ce qui serait une vilaine histoire, on lui ferait prendre le quinquina.

Adieu, je vous informerai exactement de tout ce qui arrivera; Brambilla, Leber [1]) et Rechberger [2]) sont consultés. Présentez mes respects à votre chère épouse.

---

[1]) Der kaiserliche Leibwundarzt Ferdinand Joseph Edler von Leber. Er war zu Wien im Jahre 1727 geboren und starb ebendaselbst im Jahre 1808. Er war Professor der Anatomie und Chirurgie, und man schreibt ihm einen grossen Antheil an der Aufhebung der Tortur zu.

[2]) Der kaiserliche Leibwundarzt Anton Rechberger.

DXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 1 avril 1779.

Très-cher frère. C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu aujourd'hui la nouvelle de votre heureuse arrivée à Florence en parfaite santé. Je suis fâché que le rhume d'un de vos enfants vous ait privé de la satisfaction de les voir tous réunis ensemble, quoique j'espère que cette incommodité ne sera d'aucune conséquence. Pour ici de la paix rien de positif encore; l'armistice a été prolongé jusqu'au 15 d'avril, et je l'ai accepté en répondant que par conséquent sans autre déclaration le 16 les hostilités recommenceront; il faudra voir ce que ces messieurs décideront jusqu'alors. L'Electeur Palatin accorde déjà trois millions, il faudra encore lui arracher le quatrième.

Maximilien se porte assez bien, la plaie n'avance guère, voici ci-jointe sa figure dessinée après l'original; la profondeur est d'un demi pouce à peu près. J'ai assisté à la dernière entaillade qu'on lui a faite; il n'a pas dit un mot et l'a soutenu joint à toutes les sonderies des autres chirurgiens, mais particulièrement de Leber qui est un vrai bourreau, avec un courage et une tranquillité étonnante. Le genou gauche lui fait encore mal, et il y a une dureté à la cuisse très-profonde qui ne me plaît pas. On



n'y met rien encore qu'une flanelle, c'est inférieurement qu'il faut travailler à changer les humeurs; on lui donne l'*Aconitum* inventé par Störck, et des herbes. Son régime n'est plus si stricte; il mange de la viande rôtie et boit un verre de vin de Tokay.

Nous sommes écrasés de dévotions et d'affaires; je vous embrasse de tout mon coeur, de même que Madame.

DXXXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 avril 1779.

Mon cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et je vous en suis infiniment obligé. Pour ce que vous me marquez pour Philippi [1]), cela ne souffrira aucune difficulté, et dès que vous me le manderez, j'en expédierai les ordres tout de suite. Autant que je le connais, il m'a paru un homme borné pour les connaissances, du bon sens, honnête et très-tranquille; sa santé est mauvaise, je le crois criblé de vérole, et je ne sais si cela ne lui a laissé un défaut dans le parler à la gorge ou au nez, outre qu'il a un bras estropié d'une blessure; il y a longtemps que je ne l'ai vu.

---

[1]) Der kaiserliche Major und Kämmerer Graf Alois Moriz Philippi. Er hatte sich früher als Kammerherr bei dem Erzherzoge Maximilian befunden und war im letzten Kriege schwer verwundet worden.

Maximilien avance doucement; la plaie commence à s'épurer et la première entaille à se fermer; le genou gauche et la cuisse, où il y a une dureté, restent toujours les objets les plus critiques; il continue avec les remèdes internes.

Pour la paix on vient de la part des médiateurs enfin de parler ferme à l'Electeur Palatin pour lui faire payer les quatre millions d'écus. L'armistice est prolongé jusqu'au quinze de ce mois, et nous l'avons accepté avec la condition expresse que le seize sans autre formalité les hostilités recommenceront. En attendant les Prussiens ont probablement allumé la ville de Jägerndorf, qui a été entièrement consumée par les flammes. La garnison avait pris le prétexte d'exercer, et elle est sortie avec tous ses bagages et attirails; pendant ce temps le feu a pris dans différents endroits. Personne des Prussiens n'est accouru pour éteindre, même ils ont volé des effets qu'on sauvait, et le feu fini, ils sont rentrés et ont pris leurs quartiers dans les faubourgs et villages voisins.

DXXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 8 avril 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et vous rends grâce de vos nouvelles. Pour la Teuberin [1]), cinquante séquins le mois pour ne jouir que de sa vue, sans l'entendre chanter, est un prix exorbitant pour sa laideur. Ici nous attendons à tout moment des nouvelles plus positives du congrès, et ce que l'Electeur Palatin résoudra pour payer la Saxe. Je crois que le ton ferme que les médiateurs ont pris, le rendra plus coulant, au moins ils nous rendent par là service, puisqu'ils se chargent de l'odiosité. Mon frère Maximilien a toujours encore des ressentiments douloureux au genou gauche, et l'enflure ou plutôt dureté à la cuisse du même côté ne se dissipe pas encore. C'est-ce qui donne le plus à penser; pour la plaie, elle avance et se resserre; à mesure qu'on détruit les mauvaises chaires, il en revient de la bonne, et toutes les apparences de la guérison complète y sont Il continue les mêmes remèdes.

---

[1]) Therese Teyber oder Teuber, welche in zweiten Partien nicht ohne Beifall debutirte. Sie vermählte sich später mit dem Tenoristen Arnold.

Notre ouverture du théâtre a été brillante par l'affluence, et on est content des arrangements pris au théâtre pour la sûreté et commodité du public. L'opéra va mal; la Lang[1]) morte et la Cavalieri[2]) est hors du combat d'un mal de poitrine. La nouvelle chanteuse parle l'allemand avec un accent italien, la voix faible, elle chante du nez et est laide; voilà des petits inconvénients. On nous en fait espérer une meilleure de Venise, qui est dans la maison de la Durazzo et s'appelle, je crois, Romani.

Adieu, mon cher ami; nos maladies continuent ici à faire du ravage; pas une goutte de pluie et une chaleur étouffante, ce qui empêche la verdure et les champs à pousser. Notre armistice a été prolongé jusqu'au 28 de ce mois. Je vous embrasse de tout mon coeur.

---

[1]) Die erste Frau des berühmten Schauspielers Joseph Lange. Sie war eine Tochter des Directors der kaiserlichen Porzellanfabrik Namens Schindler, und bei der von dem Schauspieler Müller dirigirten Oper angestellt. Sie starb jedoch schon im Jahre 1779, erst zwei und zwanzig Jahre alt, und Lange verheirathete sich dann mit Mozarts Schwägerin, Louise Marie Antonie Weber.

[2]) Katharina Cavalieri, im Jahre 1761 geboren, war die Tochter des Schullehrers Joseph Cavalier in Währing bei Wien und eine Schülerin Salieri's. Von 1775 bis 1783 war sie erste Sängerin bei der deutschen und italienischen Oper in Wien. Sie starb im Jahre 1801.



DXXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Wien, den 10. April 1779.

Ich glaube meinen Pflichten gemäss E. M. nach der mir heute neuerdings bekannt gemachten uneingeschränkten Begierde zum Frieden folgenden Vorschlag machen zu sollen, um selben ehestens durchzusetzen.

Nach allen Umständen kann nichts mehr den Frieden befördern und E. M. Ansehen noch in etwas erhalten und beschönigen, als eine ernsthafte und mannbare Sprache, welche bei jetzigen Umständen, um sie wirkend und glaubbar zu machen, (soll ich es aufrichtig sagen), von mir herkommen muss. In dessen Gemässheit erliesse ich an den Cobentzl eine Art von ostensiblem Schreiben, das er dem französischen Botschafter und Fürst Repnin im Vertrauen lesen könnte, welches in kurzen Worten in dem bestünde, dass E. M. von dem Kurfürsten nun die sechs Millionen endlich erhalten hätten, dass die Accession des Herzogs von Zweybrücken, wenn es der Kurfürst wollte, Ihnen gleichgültig wäre, wegen Familienpakten dessgleichen, wegen der Garantie des Königs aber keineswegs nachgegeben würde, und noch von *Petitis* des Herzogs von Zweybrücken noch des Kurfürsten von der Pfalz das Mindeste anhören noch thun wollten, dass dieses das Aeusserste

wäre, und die ganze unparteiische Welt, wenn der Krieg fortdauern sollte, selber würde beurtheilen können, woher er herkäme, und im Fall dass dennoch unabweichlich darauf insistirt würde, er Cobentzl sich ohne weiters auf die Reise mache und den Congress sogleich abbreche.

Dieses müsste im Namen des Fürsten von Kaunitz erlassen werden; von mir aber erhielte er nur ein kurzes Schreiben, welches er auch vorweisen könnte, dass, da ich nun von der festen Entschliessung I. M. der Kaiserin versichert wäre, über alles dieses nichts mehr anzuhören, ich an ihn eigens diesen Kurier abschickte, um von dem Ja oder Nein, welches Krieg oder Frieden bedeuten würde, so geschwind als möglich unterrichtet zu seyn, da ich hierauf allsogleich meine Massnahmen ergreifen und meinem Vorsatz gemäss allsogleich in die Lausitz und das Glatzische einzurücken, die Operationen anzufangen, die Zeit zu benutzen, wozu ich auch schon vorläufige Anstalten getroffen hätte, fest entschlossen, und ich für meine Person dessgleichen so gerichtet wäre, um augenblicklich zu der Armee abzureisen. Er möchte also diesen Kurier bloss um mir diese Nachricht so geschwind als möglich zu überbringen, bey sich behalten.

Diess wäre meine unterthänigste Meinung; mehr kann ich nicht sagen als ich thäte es einmal also, und bin derweil zufrieden zu wissen, dass ich meine E. M. und dem Staate gewidmeten Pflichten dadurch erfülle. Ich bitte E. M. diese meine kurzen Gedanken auch dem Fürsten Kaunitz mitzutheilen.

DXXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 12 avril 1779.

Très-cher frère. Je vous rends bien des grâces pour votre chère lettre. Après le séjour que vous avez fait ici, et tout ce que vous avez vu, rien ne devrait vous étonner. Du congrès nous attendons des nouvelles. L'Electeur Palatin s'est résolu à accorder les quatre millions d'écus qu'on demande de lui, mais on fait encore toutes sortes d'objections ridicules; il faudra voir si elles s'arrangeront ou non; je crois pourtant que oui, surtout s'il était possible de faire tenir et soutenir à l'Impératrice un langage de fermeté, *sed hic opus*, son découragement est extrême.

Mon frère Maximilien va lentement mieux; sa guérison n'avance pas autant qu'elle le pourrait et que je le désirerais. Adieu, mon cher ami; Braunau a aussi été brûlé, le couvent, la bibliothèque et vingt-quatre maisons joint à l'église; voilà encore un malheureux hazard, diront-ils, comme à Jägerndorf. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse.

DXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 avril 1779.

Très-cher frère. C'est aujourd'hui le premier courrier qui part; je ne puis vous donner aucune nouvelle intéressante. Les négociations continuent, différentes nouvelles propositions et prétentions apparaissent à chaque instant Tous ces messieurs ne pouvant dans les choses essentielles, voudraient nous faire le plus de mal qu'ils pourraient dans les formes et les accessoires. S. M. craint continuellement et se tourmente elle-même et tous ceux qui malheureusement en sont pour quelque chose, d'une façon cruelle [1]); j'en suis le Job en plein; contradiction, pusillanimité, tout y est employé. Le prince Kaunitz n'est plus à voir, il faut lui arracher chaque lettre qu'il

[1]) An dem gleichen Tage schrieb Maria Theresia an Kaunitz: „Die Expeditionen können zwar abgehen, doch finde selbe gar nicht mich zu beruhigen gemessen. Die Zeit verlauft, die Aigreur und Missverstand vermehren sich täglich, es ist also vom Fürsten mir ein Mittel vorzuschlagen, wie die Sache auf einmal kann geendigt werden, mithin wegen denen, die noch übrig bleiben, das so nötbige Mittel des Friedens nicht in die Schanzen zu schlagen, welches ich in meinem Gewissen und Gedenkensarth und Einsicht zu Nutzen meiner Familie und Monarchie nicht unterlassen kann. Mir scheint eine heimliche Note oder Billet an Cobenzl *in pessimum casum* das beste zu sein."

reçoit, et pour les réponses la même chose, enfin il y a de quoi cent fois se donner au diable, et par dessus tout cela peut-être ils ne font que nous leurrer et préparent en attendant leurs flûtes, et que nous soyons attrapés au dépourvu, puisque infiniment de choses nous manquent pour ouvrir la campagne. Nos mulets contremandés, des vivres en arrière, les régiments des Pays-Bas à Luxembourg, l'insurrection hongroise pas commencée, les recrues négligemment exercées, enfin ce serait un grand inconvénient. Voilà une jolie situation pour ma patience.

Maximilien a encore eu hier un peu plus de ressentiment au genou gauche; la plaie de la jambe droite va doucement; la destruction des chairs baveuses arrête et sa nature fait peu. Adieu.

Voici la copie de ce que j'ai écrit [1]) à l'Impératrice; croiriez-vous, voici le quatrième jour, ni réponse ni il s'est fait la moindre chose.

---

[1]) Am 10. April 1779. Vide DXXXIII. Seite 206.

DXXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

24. Mai 1779.

Bey nun vollbrachtem Frieden und Auseinandergehung der allseitigen Truppen wird zwar noch einige Monate bis zu deren gänzlicher Einrückung der gewaltsame und kostbare Stand, in dem sich der Staat befunden, noch fortdauern müssen, hierauf wird aber dann endlich der zukünftige Friedensstand eintreten. Diesen nun auf wahre Gründe zu bauen und damit Jedermann zu selben das Aeusserste beytrage, und gesammte Hof- und Länderstellen, dann Herren und Inwohner zum allgemeinen Besten mitwirken, ist höchst erforderlich, ein gründlich wohlverfasstes System in allen Ständen niederzusetzen; die nur einschüchtig [1]) denkenden Menschen, wenn sie nicht zu biegen noch zu leiten sind, auf die Seite zu räumen, die anderen aber alle durch eine gute Centralaufsicht zweckmässig handeln zu machen.

Das Object der Finanzen und die Niedersetzung eines wahren, dauerhaften Systems sind das Nothwendigste. Um nun zu selbem schreiten zu können, ist vor Allem nöthig die wahre unverfälschte Kenntniss unserer Lage und un-

[1]) „einseitig."

serer Mittel. Diese ruhet anjetzo auf einer einzigen Person, und alle übrigen müssen wohl glauben, was diese für unentbehrlich nothwendig anzeigt oder vorgiebt. Vorliebe, Vorurtheil, alte Gewohnheit und Herrschungsgeist können selbe, da es ein Mensch ist, verblenden; man kann also meines Erachtens unmöglich ruhig bey dieser Verfassung stehen bleiben. Durch Abänderung der Präsidenten wird diesem wesentlichen Uebel nicht abgeholfen. Ein Mann, ganz neu, tritt in dieses wichtige Werk ein; zitternd sind seine ersten Schritte, und er muss Kenntniss und Leitung allein von dem Nämlichen suchen, den ich hier beschrieben habe, wodurch er anwiederum, Anfangs aus Noth, hierauf aus Gewohnheit, von dem Nämlichen gefesselt wird.

Um also practisch zu reden, scheinen mir folgende Sachen nicht allein nutzbar und nothwendig, sondern auch unentbehrlich. Ich theile sie in zwei Theile: in jene, so allsogleich mit der jetzigen Verfassung zu geschehen haben, und jene, so mit der Zeit zu Niedersetzung eines stabilen Systems eingeleitet und unausgesetzt fortgeführt werden müssen.

Die jetzigen, augenblicklich zu veranlassenden Verfassungen sind also folgende:

1mo die Bestreitung der unentbehrlichen Unkosten, und

2do die Befestigung und Wiedererhebung unseres Credits.

Zu dem ersten müssen allsogleich einerseits die unentbehrlichen Kosten recht unparteiisch betrachtet und untersucht werden, damit man sie kenne, ohne sich einen falschen Wahn über selbe zu machen, die mögliche mehrere Einnahme in unterschiedlichen, dem Unterthan und dem Staat nicht zur Last fallenden Rubriken nicht ausser

Acht zu lassen, sondern alle wohlbetrachtet anzuwenden, und andererseits alle nur ersinnlichen Ersparungen der Unkosten, alle Rubriken durchgehends vor Augen zu haben.

Diess sind die zwey einzigen Mittel, so augenblicklich das Staatsbedürfniss erfordert. Das Hauptsächlichste dabei ist, dass Männer zu selben verwendet werden, die ohne mindeste Rücksicht, das allgemeine Beste allein vor Augen habend, durchschneiden, und die in Allem ohne mindeste Ausnahme von Euer Majestät unterstützt werden. Ob nun dieses zu erhalten oder nur zu verhoffen möglich seyn wird, lasse ich dahingestellt seyn, dessen unentbehrliche Nothwendigkeit aber scheint mir anerkannt.

Um zweitens den Credit anwiederum zu befestigen, und das, was durch üble Handlungen und kurzsichtige Absichten, man muss es rund sagen, ist vernachlässigt worden, wieder gut zu machen, müssen nur diese zwey Sachen fleissig beobachtet werden:

a) die richtige Zuhaltung der eingegangenen Bedingnisse in allen Stücken, sowohl mit In- als Ausländern, worunter ich, unter den Inländern, die eheste Einlösung der hinausgegebenen Lieferscheine verstehe, dann unter den Fremden die richtigen Fristzahlungen, da von Interessen ohnediess keine Frage seyn kann;

b) dann endlich der Beweis, dass man Credit haben könne auch um wohlfeilere Bedingnisse, wodurch jeder Fremde angefrischt wird, sein Geld als an einen sicheren Ort dahin zu geben.

Diese zwey Punkte, die anjetzo unablässig geschehen müssen, erachte ich, dass sie nicht besser können erhalten werden, als wenn E. M. von nun an einige wenige, aber

erchtschaffene Leute zusammensetzten, welche alle Rubriken von Einnahmen und Ausgaben durchgiengen, und unparteiisch und ohne mindeste Rücksicht in einer jeden dasjenige einführten und abstellten, was sie gedeihlich erachteten. Eurer Majestät Willen muss aber allein denselben Unterstützung, Möglichkeit und Kraft geben.

Wenn alle Ausgaben, welche entbehrlich sind, beseitigt, und ohne Rücksicht der Personen gerade durchschnitten würden, so dürften sich hie und da meines Erachtens noch viele Mittel finden. Allein die besten Veranstaltungen und alle gehabte Mühe wären vereitelt, wenn man nur in einer Kleinigkeit eine Ausnahme zu machen Mittel fände, da dieses alle Anderen reitzen und anfrischen würde, eben das Aeusserste auszusinnen und anzuwenden, um auch sich aus der Schlinge zu ziehen.

Ich sehe dieses zwar für sehr schwer, ja schier unmöglich an; Eurer Majestät wirkender und ernsthafter Wille kann es allein zu Stande bringen.

Diese nämlichen zusammengesetzten Männer hätten auch wegen des allgemeinen Staatscredits das Nähere zu beurtheilen und zu entscheiden; zu Festsetzung eines rechten Finanzsystems aber erachte ich ohnmassgebigst, dass E. M. vielleicht aus Niederland einen darin wohlbewanderten Mann allsogleich hieher kommen lassen sollten, welchem Alles vorgelegt, dazu von nun an die Vorbereitung geschähe, und von ihm der beste Rath, besonders wegen zukünftigen fremden Credites eingeholt werden könnte, da ich hier Niemand dazu vorzuschlagen wüsste.

Dieses ist in Kurzem, was ich Eurer Majestät anjetzo allerunterthänigst und pflichtschuldigst vorzulegen für nöthig erachte. Es mag nun wirken, einen gedeihlichen

Ausgang haben oder nicht, so ist es doch immer das, was ich in dieser Gelegenheit thäte und ich mich verbunden halte, Eurer Majestät allerunterthänigst vorzuschlagen.

DXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 24 mai 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et je suis enchanté que vous et toute votre petite famille se portent bien. Vous avez eu de la pluie pendant que nous ne pouvons en obtenir du ciel, de façon que non seulement il n'y a pas une idée de foin à espérer, mais que le grain manquera absolument; il n'est pas haut de deux pieds et déjà entièrement blanc et jaune et les épis vides. J'ai tout de suite donné à spéculer aux départements ce qu'il y aura à faire, et comment les magasins que nous avons encore, pourront être employés à prévenir des suites funestes.

Le prince de Kaunitz, après avoir représenté à S. M. que, vu son âge et ses infirmités, il désirait sa retraite ou de l'aide, S. M. lui a accordé la nomination d'un vice-chancelier [1]), et il a choisi Cobentzl, celui qui était à la

---

[1]) Als Kaunitz am 6. Mai 1779 der Kaiserin die Ratification des Friedensvertrages zur Unterzeichnung vorlegte, schrieb sie ihm eigenhändig: „Obwohl dieses Werk nicht das glorioseste seiner Werke ist, so ist es gewiss das penibelste und nützlichste für die Monarchie

banque, pour cet emploi; il aura de l'emploi non seulement dans les affaires d'Etat, mais même dans ceux d'Italie et des Pays-Bas. Binder en revanche se retire entièrement, offrant néanmoins ses services et faibles lumières quand et comme on les voudra. Par-là il naît un grand embarras pour les finances, où Cobentzl était le seul capable, et je ne sais qui je pourrai proposer pour cet important département.

Présentez mes respects à votre chère épouse. Hier nous avons célébré le Te Deum pour la paix [1]).

---

und für mich, die er jemals unter so viel grossen (vollbracht), die seiner Einsicht und Attachement zu danken habe, und die meine Erkenntlichkeit und Freundschaft ihm, so lange ich lebe, versichert."

Auf den Vorschlag zur Ernennung des Grafen Cobentzl zum Vicekanzler schrieb die Kaiserin: „Bin in allem verstanden, was ihme Fürsten erleichtern und conserviren kann, auch dem ehrlichen Binder meine Erkenntlichkeit werkthätig bezeigt". Und auf ein anderes hierauf bezügliches Billet des Fürsten Kaunitz schrieb sie: „Il dépend de vous de déclarer la chose et de l'arranger comme vous voulez, pourvu que vous n'abandonnez pas votre ancienne amie et continuez à la conseiller, dont elle a grand besoin."

[1]) „Ich habe heute", heisst es in einem au diesem Tage an Kaunitz gerichteten eigenhändigen Billet der Kaiserin, „gloriose meine Carriere geendigt, mit einem Te Deum, was wegen der Ruhe meiner Landen mit Freuden übernommen, so schwer es mir gekostet, mit seiner Hülf geendigt, das übrige wird nicht mehr in Vielem bestehen."

DXXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Reichenberg, le 15 septembre 1779.

Très-chère mère. J'ai reçu la gracieuse lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je suis enchanté que sa chute sur l'escalier ait été sans conséquence, et j'oserais la supplier de s'accoutumer à regarder plus à terre; c'est très-souvent que j'ai remarqué que V. M. descend des escaliers sans y regarder et en tâtonnant du pied pour trouver la première marche, ce qui est très-dangereux.

J'ai l'honneur de lui renvoyer les opinions des chirurgiens; ils doivent avoir été très-embarrassés à dire avec certitude leur avis sur la guérison toujours incertaine d'une plaie. Je suis charmé que mon frère soit sans douleurs, et qu'il y ait toute apparence de le savoir bientôt entièrement guéri; ces sortes de maux exigent du temps et de la patience, tout comme celle des spectateurs intéressés.

J'ai aussi l'honneur de lui renvoyer l'écrit du prince de Kaunitz touchant la partie de la Bavière. L'objet ne me paraît pas d'importance à Schärding, mais plus à Braunau. Si l'on pouvait arranger l'un par l'autre, cela serait avantageux, et en même temps je n'ai pu m'empêcher de sousligner deux endroits, où dans la note on

nomme toujours le Danube au lieu de l'Inn, qui y passe; ces négligences du bureau réitérées méritent correction.

C'est le comte Rotenhan [1]), que le prince Fürstenberg a envoyé à Arnau, avec la commission qu'Elle a eu la clémence d'approuver. Je souhaite qu'il s'en acquitte bien, et je ne crois pas que dans la partie ultérieure le besoin sera comparable à celle-là. Je ne lui ai point parlé, mais je lui ai écrit mes idées succinctement.

Un officier de l'état-major ne me paraît pas fait pour faire un secrétaire de légation d'un jeune garçon, qui sort peut-être du gouverneur. Si le major Salis [2]) ne peut aller pour lui à un poste, je crois qu'il vaudra mieux le laisser où il est bien, décemment et utile. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi, pour être si peu instruit, l'on augmente continuellement les gages des ministres. Apparemment qu'on croit qu'une belle livrée, quelques domestiques ou chevaux de plus, soupers et dîners exquis font les affaires. On peut faire usage de ces moyens, mais il faut commencer à avoir de la tête, de l'esprit et une grande connaissance du monde. C'est de l'argent jeté que les trois quarts des gages pour les ministres.

Depuis deux jours nous avons derechef du beau temps. Je commencerai demain ma tournée dans cette vallée vers la Lusace. Des „*Beurlaubte*“ il se peut, que quelques-uns sont partis, mais ce ne peut être un grand nombre. Siskovich dans cette occasion a derechef été

---

[1]) Heinrich Franz Graf Rottenhan, Gubernialrath in Böhmen.

[2]) Paul von Salis-Samaden, noch in demselben Jahre von Maria Theresia in den Freiherrnstand erhoben. Er starb im Jahre 1799 als Feldmarschall-Lieutenant und Ritter des Theresienordens.



plus tailleur que général; pour un peu de désordre dans les montures il n'a, ni ne veut publier que chaqu'un qui ne trouve pas à se nourrir, peut retourner à son régiment, et par là peut-être le besoin les fera déserter.

C'est avec bien de l'impatience que j'attends les importantes nouvelles des flottes.

J'avoue que je crois que la grande croix de St. Etienne figurerait mal sur le ventre suffisant et petit-maître de Sickingen; sa langue seul vaut quelque chose.

DXXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Osseg, le 24 septembre 1779.

Très-chère mère. J'ai reçu la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. J'ai pris la liberté de lui dire l'autre jour mes idées sur Sickingen; tout ce qu'il a fait valoir du conclusum empêché sont des verbiages, qui n'ont point de fond; l'Electeur [1]) est un homme faible, et qui le laisse agir; il a été dix-huit mois à Vienne et veut pallier cette absence de services essentiels rendus pendant que de s'amuser et de jouer l'important, de petit abbé musqué, qu'on l'avait connu peu auparavant.

Quant au major Salis, je crois qu'il sent plus les difficultés de réussir dans une nouvelle carrière, que

[1]) Friedrich Karl Joseph Freiherr von Erthal, Kurfürst von Mainz von 1774 bis 1802.



Herberstein [1]), mais cela ne ferait qu'augmenter l'opinion, que j'ai des deux. Tout ce que je dois ajouter c'est que je crois ce dernier infiniment trop faible d'esprit et de connaissance pour y bien servir V. M.

Je n'ai point réitéré l'ordre pour la publication à Siskovich, puisqu'il m'avait prié de le suspendre jusqu'à mon arrivée à Prague, voulant m'y expliquer ses doutes. Le mal ne sera pas la quarantième partie dans ces environs de ce que V. M. croit, mais il faut expliquer la chose, et il est malheureux que les hommes par bêtise ou par malice embrassent toujours le seul faux-fuyant qu'ils peuvent trouver, pour rendre les ordres infructueux ou même nuisibles.

Le nombre de 100.000 *Beurlaubte* ne doit point l'effrayer quand Elle pense qu'à la paix l'état de l'armée était 386.000 hommes effectifs. Je ne suis pas fâché que les grands événements menacés se soient réduits à si peu de chose que la prise de l'île de Grenade. Je souhaite que le mois d'octobre n'en fournisse pas d'autres, et que la paix se fasse cet hiver.

Je continue très-heureusement ma tournée; je l'ai dû allonger par-ci par-là, pour mieux voir les objets, et je compte être vers le 4 ou 5 octobre à Prague. Cette dilation vient de ce que je verrai les deux endroits que Pellegrini a choisis, et Eger encore auparavant. Le temps n'est pas froid du tout, parfois des pluies de passage, et je puis être content du temps que j'ai eu hier de Péters-

[1]) Hier ist einer der vielen Söhne des niederösterreichischen Vicestatthalters Grafen Joseph Herberstein und seiner Gemalin Freiin von Moltke gemeint,



walde. Je fus reconnaître les débouchés essentiels vers la Saxe, et comme nous n'eûmes point d'houssards avec, personne nous a connu. Demain et après-demain je finis la tournée, et de Brüx je me rendrai à Postelberg et puis à Leitmeritz et de là à Eger.

Dans cette partie je ne trouve point de misère; les grains ont assez réussi et les fruits incroyablement bien.

J'ai l'honneur de lui renvoyer ces papiers.

DXL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Postelberg, le 27 septembre 1779.

Très-chère mère. J'ai reçu la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire, et j'ai l'honneur de lui renvoyer les papiers ci-joints, de même que le billet pour le conseil de guerre, qu'Elle m'ordonne au sujet des litiges des frontières avec la Bavière. Je l'ai couché ainsi, ne sachant encore ce qui sera décidé. Quant à Brechainville [1]), je croirais de la plus mauvaise conséquence de lui donner quelque chose de plus qu'à ses prédécesseurs, ainsi les

[1]) Der Generalmajor Graf Ludwig Brechainville wurde damals zum kaiserlichen Gesandten in Berlin ernannt. Er verzichtete jedoch auf diesen Posten, von welchem er glaubte, dass er ihn wegen Unkenntniss der mit demselben verbundenen Obliegenheiten nicht würde versehen können. Derselbe wurde hierauf dem Freiherrn von Revitzky verliehen. Brechainville starb im Jahre 1799 als Feldmarschall-Lieutenant.



gages militaires ne peuvent lui rester, hors qu'ils ne soient déeomptés des 13.000 fl.; il n'a qu'à arranger sa dépense en eonséquenee, et elle n'exige pas qu'il fasse plus de figure que pour cette valeur.

Le projet que le prinee Kaunitz fait pour l'établissement eeelésiastique d'un de mes neveux est si vague, qu'on n'en peut rien dire, et je erois que eela pourra mériter son approbation.

Ce que Brambilla me marque de mon frère, n'est aucunement effrayant, et j'ose prendre la liberté de lui en envoyer le rapport dernier; ils sont tous ainsi et même plus eourts. Cela suffit; de pareilles choses viennent vite et partent difficilement.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. comme supplément à la grande colleetion de portraits, qu'Elle a, eelui-ei qui est fait à Rumbourg, et qui m'a paru d'un genre nouveau, de même qu'un éehantillon de toile qu'on fabrique dans les environs; elle m'a paru d'une finesse à mériter que peut-être dans les aehats qu'Elle en fait, Elle donnât la préférenee à celle de ses Etats à celle qui vient de Suisse et d'Hollande.

Nous avons le plus beau temps du monde, pas une idée de froid. Me voiei ici avee Pellegrini pour examiner un projet de fortification.

Demain je vais à Leitmeritz dans le même objet, et puis à Eger.

DXLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 10 octobre 1779.

Très-chère mère. Dans ce moment-ci je reçois votre gracieuse lettre, et je réexpédie tout de suite le garde, puisque la note du prince de Kaunitz paraît pressante. Je crois que le parti que Brechainville a pris, est celui d'un honnête homme, et que la nomination et l'envoi de Revitzky à Berlin sera très-bonne et très-utile à son service.

DXLII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 13 octobre 1779.

Très-chère mère. Après avoir employé mes journées à tout voir et à beaucoup écrire ici, je pars cette après-dînée pour Brandeis et je recommence demain ma tournée le long de l'Iser; je viendrai à Gitschin, à Königgrätz, j'irai à Skalitz et puis par Nimbourg je reviendrai le 19 au soir ici. Le 20 j'assisterai aux offices qui se tiennent,



et puis le 22 de grand matin je partirai pour Moldau-Tein, Budweis et Linz. Je ne puis lui rien dire qu'Elle ne sache sur le gouvernement d'ici; Elle en connaît le chef[1]), les membres et la forme; la bonne volonté ne manque pas, mais elle doit avoir un guide, sans cela elle dévoie et dégénère. Pour Siskovich c'est comme il a été toujours, un grand homme dans les petites choses, et fort petit dans les grandes. Tous les détails sont exactes, mais peu de grandes vues. Il n'y a actuellement point de misère à craindre que celle qu'une grande ville habitée par des particuliers endettés et pauvres offre, qui ne font point travailler chez le bourgeois, ou ne le payent point. C'est des maux auxquels il y aurait des remèdes, mais que de loin, sans en voir le besoin, on n'aura jamais le courage d'adopter et la fermeté de les soutenir.

Le temps s'est tout à fait remis, pourvu qu'il se soutienne encore ainsi quelques jours. Le comte Rotenhan est revenu de la commission qu'il a eue, il en a fait sa relation, les deux premiers chapitres sont faits; il a moyennant cent mille florins à peu près fait ensemencer pour l'hiver les terres qui seraient restées en friche, et il a partagé aux plus nécessiteux une espèce de farine, non propre pour le pain d'ammunition, et le riz qu'on avait encore en magasin depuis la campagne. Il ne s'agit plus que du troisième, savoir comment on pourrait soutenir l'industrie et le commerce des toiles, qui à cause de la guerre de mer languit entièrement. Il fait des propositions à ce sujet qui me paraissent bien vues et justes; je les ai communiquées au comte de Hatzfeld qui se

[1]) Der Oberstburggraf Fürst zu Fürstenberg



trouve ici. Il veut les faire examiner par tout le gouvernement; moi je les croyais propres à être présentées à V. M. et au conseil d'Etat. Au reste cela ne fera qu'un retard, mais qui ne sera pas indifférent.

Je prends la liberté de lui envoyer aussi dans une boîte deux belles inventions de portraits; il faut tirer le plus petit bouton d'en bas pour voir un changement, et le grand ensuite, pour voir l'autre; la bonté avec laquelle Elle a bien voulu agréer la première misère, m'enhardit à y joindre celle-ci. Je lui baise très-humblement les mains . . .

Etant déjà parti de Prague, le garde m'a rejoint ici à Backofen près de Münchengrätz; je lui rends des grâces infinies pour sa gracieuse lettre, et lui fais mon respectueux compliment pour la naissance d'un nouveau petit fils qui aura été très-accueilli à Milan[1]), de même que pour la clôture de la plaie de mon frère qui, j'espère tiendra ferme à présent. Oserais-je la supplier d'envoyer cette lettre de compliment à Milan, et de me croire à ses pieds . . .

---

[1]) Franz Joseph, Sohn des Erzherzogs Ferdinand, geboren am 6. October 1779, als Herzog von Modena Franz IV. Er starb im Jahre 1846.

DXLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gmunden, le 27 octobre 1779.

Très-chère mère. C'est ici au moment de mon départ que je reçois sa gracieuse lettre; Elle a trop de bonté de vouloir agréer l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Il m'a coûté moins de peine que ce sont de différentes idées dont on doit s'occuper quand on veut faire et quand on aime le métier de soldat. Je serai très-charmé que ces messieurs veulent bien m'en donner leurs idées, mais il n'y en aura qu'une de sincère, et ce sera la plus bornée, savoir celle du président de guerre [1]; les deux autres éluderont la décision, seront riches en doutes et avares en moyens, louanges à profusion et moyens échappatoires pour pouvoir contredire, critiquer et ricaner sur tout ce qu'on fera. Quant à l'accident arrivé à Olmütz, autant que j'en sais c'est une source souterraine qui en a été cause; c'est un des vieux ouvrages bâtis du temps de l'ingénieur Düstl qui est mort.

Ces parties des salines sont très-curieuses, et j'ai été infiniment satisfait de les avoir vues. Ce lac de Traun est superbe, et comme nous avons eu hier très-beau

---

[1] Hadik.

temps, la promenade par eau a été charmante. Aujourd'hui je vais à Frankenmarkt, m'approcher des nouvelles frontières, et demain je commence la tournée à cheval; elle durera six ou sept jours. Dès demain la partie litigieuse avec Salzbourg sera inspectée, pourvu que nous n'ayons point de brouillards et qu'on puisse voir, c'est tout ce que je désire. Langlois [1]) est des nôtres, et le lieutenant-colonel Neu [2]) de l'état-général qui a levé cette partie.

Le directeur ici des salines [3]), mari d'une des filles de la Fischerin [4]), me paraît autant que je l'ai pu juger, un homme adroit qui sait répondre avec précision à tout ce qu'on lui demande, et qui connaît les détails de sa partie. Pour elle, l'air ne lui fait que trop bien, elle engraisse furieusement.

J'ose lui joindre ici l'à peu près des journées et stations que je compte faire. J'ai gagné un jour ici, mais en Bavière, les brouillards ou l'information à Braunau me le remangeront sûrement.

J'ai fait prier le prince Albert par mon frère de vouloir célébrer les fêtes de l'ordre et la grande messe

[1]) Peter Freiherr von Langlois, welcher im Jahre 1789 als Feldzeugmeister starb.

[2]) Andreas Neu, später als Ritter des Theresienordens in den Freiherrnstand erhoben. Er that sich in den Jahren 1794 und 1795 bei der Vertheidigung von Mainz besonders hervor, und starb im Jahre 1803 als Feldmarschall-Lieutenant.

[3]) Damals fungirte der Hofcommissionsrath Joseph Bartholomäus Edler von Riethaber als Vorsteher des Salzoberamtes in Gmunden. Im Jahre 1783 zum wirklichen Salzoberamtmann ernannt, behielt er diesen Posten bis zu seinem im Jahre 1802 erfolgten Ableben.

[4]) Die Kammerfrau der Kaiserin, Johanna von Fischer.

militaire dans mon absence; la chasse de S. Hubert s'entend de soi-même, et pour les gardes, si Elle veut avoir la bonté d'en envoyer encore deux, l'un samedi et l'autre mardi prochain, ensuite tout sera dit.

DXLIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Schärding, le 31 octobre 1779.

Très-chère mère. C'est ici que j'ai reçu sa gracieuse lettre; je lui rends de très-humbles grâces des bontés qu'Elle veut bien m'y témoigner; je désire bien que la mauvaise fin de cette campagne engage les deux partis à faire la paix cet hiver.

Je viens de parcourir déjà une bonne partie de cette nouvelle acquisition. Quand on pense à ce qui aurait peut-être pu réussir, c'est un mince objet, mais en soi-même cette partie est belle et bonne et très-convenable à la Haute-Autriche; il y aura pourtant près de 80.000 âmes et son rapport pourra être évalué à 500.000 florins. Les gens paraissent, hors quelques seigneurs et baillis, contents et de bonne volonté; le désordre qui y a existé, surpasse même la bêtise des gens, c'est tout dire; car elle est au delà de l'expression. Les différends avec Salzbourg sont très-considérables, et il paraît que V. M. a le bon droit pour Elle. Oserais-je la supplier de faire prélever de la chancellerie de Bohème tout ce qui a eu rapport à l'affaire de Zillerthal, de son étendue, de sa population,

de son rapport, pour voir si peut-être on pourrait arranger de ce côté-là un équivalent, car la seigneurie de Mattsee que j'ai entièrement visitée, est très-considérable, et la douane à Strasswalchen rapporte vers 40.000 florins par année.

Pour avec Passau il n'y a que le bourg d'Obernberg, qui est entièrement enclavé dans notre territoire, qui nous est nécessaire, mais comme le fameux procès, bien loin d'être décidé au sujet du troc que l'évêque de Passau [1]) a fait il y a quelques années avec la Haute-Autriche, soit décidé contre nous, il se trouve continuellement plus de preuves et de témoins qui attestent la mauvaise foi qui y a passé. Je compte de m'y rendre après-demain, et l'on pourra peut-être contre la cession d'Obernberg faire abstraction de ces preuves qui deviendraient très-déshonorantes pour le cardinal et pour la mémoire de notre commissaire Bossard. Demain après le service divin je passerai dans la seigneurie de Neubourg qui est assez considérable, au-delà de l'Inn. Elle rend à peu près 40.000 florins, et elle a donné 98 recrues dans la campagne passée.

Je crois que l'on a très-bien choisi dans la personne de Pocksteiner [2]); il est travailleur, il a des idées claires, des connaissances et est populaire. J'ose joindre en copie ici à V. M. ce que j'ai du expédier au comte Thürheim [3]); les circonstances locales et le bien de son service l'ont paru exiger. Je lui baise très-humblement les mains . . .

---

[1]) Leopold Ernst Graf Firmian.

[2]) Franz Xaver Freiherr Pocksteiner von Woffenbach, k. k. Hofkammer- und Bancal-Repräsentant in Oesterreich ob der Enns.

[3]) Der Landeshauptmann in Oberösterreich, Graf Christoph Thürheim.

DXLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Linz, ce 3 novembre 1779.

Très-chère mère. C'est donc pour la dernière fois cette année que dans l'éloignement j'ose me mettre à vos pieds et vous assurer du désir que j'ai de le réaliser bientôt; tout me rend ce bonheur si désirable, que plus il approche, plus mon impatience augmente. Je compte donc partir après-demain de bonne heure, passer par Ybbs et aller coucher à Mölk, de là le lendemain par S. Pölten me rendre à Krems; y voir nos dépôts, et puis aller coucher, si je le puis, à Stockerau, enfin dimanche, après avoir entendu la sainte messe, voir la commission d'économie de Stockerau, et dans l'après-dînée arriver à Vienne. L'inspecteur général Pracht[1]) m'y attend, et ces deux objets méritent dans ce moment toute considération.

J'ai l'honneur de joindre ici à V. M. deux objets; le premier est la copie de quelques points d'observation que j'ai donnés au comte de Thürheim au sujet de cette nouvelle partie. La seconde est un billet intéressant pour le comte de Blümegen, que j'ai l'honneur de lui soumettre. Le temps pressant et ayant appris que le cardinal veut

[1]) Der Generalmajor Leopold von Pracht.

partir de Passau, je n'ai pu différer de lui faire écrire par le comte de Thürheim cette lettre qui l'invite seulement à nommer un commissaire pour réaliser les pierres des frontières. Ceci est une affaire tout au plus de deux jours, et elle seule, une fois décidée, pourra servir de règle et de mesure sur laquelle les différents arrangements pourront être pris avec Passau. J'ai été hier sur les lieux et il me paraît sans replique que dans la convention V. M. a été trompée doublement, d'abord puisqu' Elle a troqué une partie de son pays contre un autre qui lui appartenait et pour lequel Passau n'avait aucun droit, et qu'enfin même dans ce troc on lui a encore escamoté une partie de ce qu'on avait nommé vouloir lui donner. Les documents tant autrichiens que ceux trouvés en Bavière sont conformes aux pierres des limites qu'on trouve encore et que j'ai vues de mes yeux; les paysans de Passau même l'affirment. Or donc, si l'évêque en doit convenir, la convention faite serait nulle, mais pour ne pas occasionner cet éclat, il sera possible de s'arranger pour lors avec lui à l'amiable pour d'autres choses qui conviennent à V. M., mais tant qu'il ne sera pas convaincu de ceci, tout arrangement serait illusoire et onéreux.

J'ai passé de Schärding par le comté de Neubourg qui est assez considérable, et de là j'ai longé l'Inn jusque presque dans Passau, ces frontières étant très-près de la ville. Pour y pouvoir voir, on m'a mené à une église nommée Mariahilf, où le cardinal avec tous ses chanoines et dames m'a reçu. Je suis descendu, ai prié un peu à l'église et ai fait un peu la conversation, ensuite je suis revenu sur mes pas.

Le temps nous a singulièrement favorisés; nous avons tout pu voir à merveille, et encore aujourd'hui j'ai eu la plus heureuse navigation d'Engelhartszell ici que possible; dans cinq heures j'y ai été. Je suis charmé d'avoir vu ce pays et je crois n'y avoir pas fait de mal sur l'esprit des habitants; tous sots qu'ils sont, ils ont été frappés de la différence qu'après avoir appartenu à l'Electeur presque quarante ans, il n'est jamais venu voir à peu d'heures de là son pays, et qu'à peine six mois devenu pays héréditaire, je les suis venu voir et me suis informé de leurs circonstances.

J'ai vu par les extraits du conseil d'Etat que Salzbourg se plaint toujours du *Status quo;* on n'a pas touché à un arbre en litige, mais c'est vouloir en imposer que de prétendre que les douanes, les droits régaliens restent dans ce cercle de l'Autriche, comme auparavant ils étaient en Bavière, et c'est ce que l'archevêque[1]) voudrait faire valoir comme un sacrifice. Je suis par ce voyage suffisamment au fait des circonstances pour pouvoir lui en rendre un compte détaillé, et pour l'assurer que très-facilement toutes ces différences, pourvu qu'on reste ferme dans certains principes, se laisseront arranger sans éclat, ni sans qu'on me taxe de chicane. Mais cette partie est et doit être en tout et pour tout parifiée à la Haute-Autriche; voilà le principe duquel rien ne doit dévier. Le colonel Seeger[2]) est aussi ici pour une commission des limites

[1]) Graf Hieronymus Colloredo, Erzbischof von Salzburg von 1772 bis 1812.

[2]) Johann Tobias Seeger Freiherr von Dürrenberg, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1793 als Feldmarschall-Lieutenant.

avec la Bavière; la chancellerie d'Etat en est informée et veut lui donner l'instruction, mais je ne puis comprendre sur quoi, car il n'y a pas la moindre différence hors pour l'île devant Braunau, où est la tête de pont que nous avons occupée, et dont le terrain appartient en propriété aux bourgeois. Or celui-ci, il est impossible de le céder, et il n'est d'aucune importance pour les Bavarois. Tout le reste est sans le moindre doute; les îles sont partagées par le canal où la navigation passe, celles à droite sont à V. M. et celles à gauche à la Bavière. Je ne vois donc point ce que Seeger pourrait ou devrait faire. Il est actuellement ici, c'est un fort honnête homme; je lui ai laissé espérer d'être nommé général, et placé, comme il devient caduc, à Olmütz au lieu du général Arco [1]) qui est allé à Königgrätz. Il est fort haut dans le rang, et ses yeux ne permettent plus qu'il travaille aux mappes, et entrant dans une place, il ne fait tort à personne, outre que par là à l'état-général Zehentner [2]) devient le premier colonel, qui est pourtant celui sur lequel le maréchal compte le plus.

---

[1]) Der Generalmajor Franz Anton Graf Arco, welcher im Jahre 1795 als Feldmarschall-Lieutenant starb.

[2]) Joseph von Zehentner, welcher im Jahre 1783 Generalmajor wurde und im Jahre 1812 als Feldmarschall-Lieutenant starb.

DXLVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Vienne, ce 8 novembre 1779.

Très-cher frère. Me voici enfin arrivé ici en parfaite santé. Je vous rends bien des grâces de la diligence avec laquelle vous avez bien voulu me donner de vos nouvelles qui me sont si chères et intéressantes. Je compte vous envoyer par le premier courrier mon rapport détaillé sur tout mon voyage. J'ai été assez content de cette nouvelle acquisition en Bavière; les gens y sont contents et son rapport sera pourtant de 500.000 florins par an. Je vous suis fort obligé de la nouvelle que vous me donnez d'avoir pris ce certain Louis [1]) à votre service; j'en ai toujours entendu dire du bien et il vous fallait un encyclopédiste pareil qui sait de tout pour les enfants. Je ne suis pas encore vingt-quatre heures ici; je ne puis donc vous rien dire encore, hors que j'ai trouvé Maximilien à merveille, marchant et en état de danser; pas la moindre roideur, ni en montant ni en descendant les escaliers.

---

[1]) Noch im Jahre 1793 figurirt Herr Joseph von Louis unter den Instructoren der jüngeren Brüder des damaligen Kaisers Franz II.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur et vais recommencer une correspondance qui m'est si chère. Présentez mes tendres compliments à votre chère épouse...

DXLVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 novembre 1779.

Très-cher frère. Voici ma relation que j'ai faite à Sa Majesté; je suis après à mettre les quinze points en ordre, à en former des détails, et enfin je ne perds pas un moment pour pousser à la roue et pour parvenir à former finalement un système durable et solide, par lequel tant pour la paix que pour la guerre, l'on soit entièrement préparé. Cet hiver décidera de plusieurs choses, et si l'on me laisse faire, je ne doute pas que je parviendrai à les arranger, mais si l'on me met des entraves, je plante la boutique, et l'Impératrice n'aura qu'à s'en tirer comme elle pourra.

Au reste je n'ai rien trouvé de nouveau ici; le désordre, l'inconséquence, l'intrigue est toujours la même, les objets des études sont dans une confusion dont on n'a pas d'idée. S. M. s'en mêle privativement, des petites gens la conseillent, la poussent, elle n'y peut rien comprendre, et des variations continuelles s'en suivent au grand détriment du service et de l'instruction. Le car-

dinal Migazzi[1]) qui s'est servi adroitement du Nonce[2]), a fait changer les professeurs du droit canon tant ici qu'à Prague. Sonnenfels[3]) a perdu la police aussi, Dieu sait par quelle raison, enfin c'est un galimatias dont on n'a pas d'idée, et cela coûte un argent immense.

S. M. s'occupe actuellement aussi du projet de la coadjutorerie de l'Electorat de Cologne. Maximilien s'est déclaré très-nettement n'avoir aucune vocation pour l'état ecclésiastique, on a donc pensé à un de vos fils cadets, on trouve de la difficulté, vu leur jeunesse, de réussir à l'élection; or donc S. M. a imaginé un moyen infaisable et duquel il n'y a pas eu moyen jusqu'à présent de la faire revenir, qui est que Maximilien doit se faire élire coadjuteur, demander la dispense pour ne pas entrer dans les ordres, et ainsi garder cette charge jusqu'à ce qu'un de vos fils soit en âge, auquel il le cèderait ensuite. Sous cette condition mon frère est content, ne devenant point prêtre, ni en en portant l'habit, mais il n'est pas dans son pouvoir de céder une charge à laquelle il a été élu, sans une nouvelle élection. C'est ce que je me tue de dire, et on ne veut pas le croire. Enfin on va voir plus clair, les chancelleries d'Empire et celles du prince Kaunitz venant d'en être chargées par S. M.

Adieu, mon cher ami, tout le monde se porte bien, mais le temps est affreux. Je vous embrasse de tout mon coeur . . .

---

[1]) Christoph Graf Migazzi, Erzbischof von Wien.

[2]) Der päpstliche Nuntius Ginseppe Garampi.

[3]) Der berühmte Schriftsteller Joseph von Sonnenfels, damals Regierungsrath und Professor der Staats-, Polizei- und Finanzwissenschaft. Noch im Jahre 1779 wurde er zum Hofrath und Beisitzer der Studien- und Censur-Hofcommission ernannt.

DXLVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 6 décembre 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre de Livourne; je suis charmé que vous ayez été content de la vente que vous avez vue du vaisseau venu de la Chine. Ici je continue mes ouvrages, dont par le premier courrier je pourrai vous envoyer encore quelques morceaux.

Le théâtre allemand vient d'avoir eu deux brillantes représentations de Hamlet joué par Brockmann [1]) d'une façon si supérieure que tout le monde en a été en délire, et il fallait chaque fois renvoyer quelques cents personnes. Il y a aussi des sauteurs espagnols ici qu'on dit très-adroits; je n'aime point ces forces, c'est pourquoi je ne les ai point vus. Le petit ambassadeur [2]) les protège beaucoup, et on prétend même qu'il en prend secrètement leçon pour pouvoir marcher droit sur les mains, ne le pouvant sur ses jambes. Peut-être qu'à la nouvelle année il se présentera déjà ainsi; ou gagnerait au temps au moins qu'il emploie à traverser une chambre. Adieu . . .

[1]) Der berühmte Schauspieler Johann Franz Hieronymus Brockmann, geboren zu Graz im Jahre 1745, gestorben zu Wien 1812. Shakespeare's Hamlet war seine ausgezeichnetste Rolle; auch wurde sein Bild im Costüme Hamlets von Chodowiecky in Kupfer gestochen.

[2]) Demetrius Graf Mahony, spanischer Botschafter in Wien.

DXLIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 décembre 1779.

Très-cher frère. Voici ci-joint les points que je viens de coucher pour le conseil de guerre; les autres sont sous la dictée, le courant est considérable et ceci ne mange que les heures d'extra. Vous y verrez néanmoins la base sur laquelle l'on travaille. Quant aux forteresses, S. M. a été elle-même trois heures en conférence avec Pellegrini et a prélevé l'avis des trois maréchaux; finalement rien n'est décidé, mais je crois que cela le sera dans peu, et qu'on pourra procéder à l'achat des terrains et autres choses préparatoires.

Cobentzl [1]) est parti pour Pétersbourg; en fait de politique il n'y a rien d'intéressant pour le moment, la campagne entre les Bourbons et Anglais a fini de façon à ne mettre aucun dans le cas de devoir rechercher la paix. Par conséquent une campagne plus decisive doit être attendue; le sort de Gibraltar reste encore à décider, de même que celui de M. d'Estaing [2]).

---

[1]) Graf Johann Ludwig Cobentzl, früher Gesandter in Berlin, jetzt Botschafter in S. Petersburg. Er unterzeichnete die Friedensverträge von Campo Formio und Lunéville, und leitete bis 1805 die österreichische Staatskanzlei. Er starb im Jahre 1809.

[2]) Der berühmte französische Seemann Karl Hector Graf d'Estaing.

Le Roi de Prusse continue à souffler de tous les côtés tous les mensonges possibles sur notre compte. Bientôt nous en voulons aux Polonais, à la Porte, aux Venitiens, que sais-je moi tout ce qu'il imagine? Il est en pourparler à se lier avec la Porte, il voudrait de même avec la France, et ménager pourtant la Russie; comme il veut combiner tout cela, c'est un mystère auquel je ne comprends rien.

Votre réponse au sujet des projets sur Maximilien est calquée au coin de votre justesse ordinaire; je doute beaucoup encore que la chose réussisse; toutes les puissances doivent être contre, et mon frère reste du plus beau sang froid.

La santé de votre fils Ferdinand est, grâce à Dieu, meilleure, et peu après avoir reçu cette lettre, vous verrez le gouverneur et la gouvernante de Milan. Je souhaite qu'ils ne vous ennuyent pas, c'est la seule fois que je leur ai porté envie, mais outre leur présence cet hiver, de la façon et de l'importance dont sont les affaires actuellement, il serait impossible que je m'absente.

Il y a beaucoup de rumeur au sujet du théâtre en ville, puisqu'à Pâques je veux remettre la gestion aux comédiens mêmes qui doivent projeter un contrat de société à faire, où ils porteraient les frais et partageraient le gain ensemble, sans que la Cour ait plus à s'en mêler. Il faudra voir quels projets qu'ils feront; en attendant chaqu'un en raisonne à sa façon.

Vous me parlez de confusions à Naples; de quoi s'agit-il? Je n'en suis aucunement informé.

1780.

DL.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 avril 1780.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre par le courrier, et la note, dont vous avez bien voulu me donner connaissance, qui vous a été remise par Mylord Cooper[1]). Vous ne pouviez mieux faire de toute façon que comme vous avez fait; pour ne pas être long, je vous dirai que j'ai envoyé l'article, copié de votre chère lettre, avec la note italienne au prince de Kaunitz. Voici la réponse qu'il m'en a faite[2]), et j'avoue que je trouve ses raisons bonnes et convaincantes. Par conséquent, mon cher ami, je crois que vous pourriez répondre en conséquence par écrit ou de bouche, si pourtant réponse vous paraît nécessaire à une pièce anonyme comme celle-ci.

[1]) Der englische Gesandte in Florenz. England suchte durch Vermittlung des Grossherzogs Spanien von dem Bunde mit Frankreich loszulösen.

[2]) Kaunitz rieth zur Ablehnung des von englischer Seite gestellten Begehrens, und Leopold, der schon von Anfang an dazu geneigt war, antwortete in diesem Sinne.

Il est sûr qu'il faut éviter tout ce qui pourrait nous compromettre avec la France, et ceci en serait le plus sûr moyen. Le Roi de Prusse cherche sans cela tous les moyens possibles pour nous brouiller; vérité et mensonges les plus impudents, il se sert de tous deux également, et sans cela les Français ne sont pas dans un moment brillant. La crainte de la Russie après la déclaration qu'elle vient de faire, et l'armement qu'elle a ordonné, lui rendent le Roi de Prusse qui s'en donne les violons de la retenir, de la diriger, très-intéressant.

Mon départ reste toujours fixé au 26, et je compte être le 6 juin à Mohilew, la veille de l'arrivée de l'Impératrice. Je suis vraiment curieux comment je trouverai tout cela, et le pays. Il est sûr que c'est un pays et un gouvernement qui depuis le commencement de ce siècle a changé de face, et a été, pour ainsi dire, créé de nouveau. Il y a bien de l'apparence et bien de l'étoffe en étendue et produits, joint à une situation inattaquable; enfin je vous parlerai de cela plus au long quand je l'aurai vu.

Ici il n'y a rien de nouveau. Pellegrini part un de ces jours, et Guerlonde [1]) aussi pour commencer le tracé des forteresses en Bohème, où cette année on ne travaillera qu'à amasser beaucoup de matériaux. Au reste tout va clopin-clopant comme de coutume, et il n'y a pas moyen de faire prendre, mais surtout observer de bons principes. Adieu, mon cher frère . . .

[1]) Ludwig Duhamel de Guerlonde, welcher im Jahre 1808 als Feldmarschall-Lieutenant und Mitglied der Elisabeth-Theresien Stiftung starb.

DLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Lemberg, le 19 mai 1780.

Très-chère mère. J'ai l'honneur d'envoyer cet officier à la place du garde à Votre Majesté, afin de pouvoir avoir plus de moyens de lui faire parvenir de mes nouvelles de Russie. Je prends même des arrangements qui me mettront à même, autant que l'éloignement le permettra, de lui donner assez exactement de mes nouvelles. Voici ci-joint mon rapport au sujet des réflexions que le gouvernement de ce pays, après mûre réflexion et conviction, me suggère. Je la supplie de le recevoir avec cette bonté et indulgence qu'il exige. Il y a des vérités, et pour les plus constater, je l'ai laissé lire au général Schröder et au comte Brigido[1]); tous les deux m'ont parus convaincus de la réalité des choses que j'y allègue. Le premier est dans ce pays depuis que l'on l'a occupé, et il n'est pas sans esprit; le second me paraît une tête claire, capable, s'il le veut, et qui a pris des connaissances ici. Il y est même estimé, et joint de la politesse à ses procédés qui le rendent agréable. Si l'on veut que

[1]) Joseph Graf Brigido, Präsident des Landesguberniums und Commissarius regens in Galizien.

le bien commence, se fasse et se soutienne dans ce pays, il faut soutenir et diriger en gros seulement celui qu'on choisira. De tous les seigneurs que je connais, en vérité de toute façon Brigido me paraît le plus propre, si on le laisse faire et qu'on l'encourage. Sporck [1]) est estimé et considéré, il s'est donné les connaissances possibles de la langue et des constitutions du pays; pourvu qu'on le laisse faire dans sa partie, qu'on contienne les référendaires qui croient tout savoir à Vienne, je répondrais presque que cette partie ira bien, mais pour Dieu, qu'on ne pense plus d'envoyer des Allemands ici, et que surtout pour les départements de justice l'on les laisse choisir parmi la noblesse du pays; l'on sera sûrement mieux servi, mais cela ne conviendra pas à ces messieurs de Vienne, qui veulent placer leurs protégés.

Jusqu'à présent l'on a eu trop de complaisance pour tous ces grands seigneurs, qui paraissent faire grâce de garder quelque terre en Galicie, pendant qu'ils n'y étaient jamais. Si l'on n'obvie à cet abus, on peut compter la Galicie pour très-peu de temps en état de contribuer; les restances y sont déjà très-fortes, parce que ces messieurs sucent tout l'argent comptant hors du pays. La régulation urbariale, si elle a jamais été nécessaire, l'est bien ici. Le pied hongrois serait le plus simple, je crois. L'érection de ce corps de cinquante uhlans ferait certainement un effet merveilleux, et l'on y apprendrait à connaître des jeunes gens dont on pourrait faire usage ensuite, peut-être même que des premiers seigneurs se

[1]) Johann Wenzel Graf Sporck, Präsident des Mercantil- und Wechsel-Appellatoriums in Lemberg.

feraient un plaisir et un honneur d'y avoir quelque charge d'officier.

L'idée de la jonction de ce royaume à l'Hongrie est si absurde, et serait de toute façon si peu faisable, même nuisible (je le prouverais pour tous les deux), que d'en ôter toute idée paraît essentiellement nécessaire, mais cela ne peut provenir que de V. M. Enfin, si V. M. approuvait mes idées, Elle pourrait par un billet ordonner à la chancellerie de les expédier, comme ils sont ici, au comte Brigido avec l'ordre de proposer en détail les moyens de leur exécution le plutôt que possible, et cela, soit avec le gouvernement, soit pour ce qui regarde le personnel des employés, qu'il le fasse seul, car en vérité, une réforme et celle-là sans considération est nécessaire, de même que le changement à faire pour la consommation interne du sel, ce qui me paraît de la plus grande considération.

Je ne puis rien dire encore à V. M. des stations ultérieures que je ferai jusqu'à Kiew et Mohilew, ne les sachant pas moi-même. J'attends le rapport de Cavallar [1]), qui ne pourra arriver que demain à Brody.

Dans cet instant, au moment que je monte en chaise, arrive le courrier. Je suis pénétré des bontés et des expressions gracieuses dont la lettre de V. M. est remplie; j'en sens tout le prix. Puissé-je les mériter par mon application, mon zèle et le plus tendre et inviolable attachement. Peut-Elle craindre, chère mère, de me paraître longue dans les gracieuses lettres qu'Elle daigne m'écrire? La réponse du prince de Kaunitz dit autant qu'il voudrait que je rende l'entrevue utile. Certainement que je n'en

[1]) Der Zahlmeister Johann Baptist Cavallar.

négligerai point l'occasion, mais il faut commencer avant tout à ne la pas rendre nuisible, et ensuite seulement peut-on penser aux avantages.

La coadjutorerie de mon frère [1]), si elle s'arrange, sera placée à sa niche; elle fera encore bien des embarras; je l'avais prévu et je ne parierais pas de sa réussite, surtout à Münster, et sans cet évéché Cologne n'est d'aucune valeur. L'histoire du maréchal et des chiens enragés tués chez lui et des gens mordus est affreuse; j'espère que les grenadiers au moins l'échapperont. Les voyages de V. M. et surtout celui projeté à Dornbach me font grand plaisir, puisque certainement l'exercice lui est sain, et que je prends tout l'intérêt à ce qui arrive à mon ami le maréchal Lascy d'agréable, dont l'honneur de la posséder lui fera un plaisir infini.

Je ferai de mon mieux pour mériter son approbation dans cette délicate entreprise. Une lettre reçue hier de Cobentzl, dont je suis très-content des détails intéressants, m'apprend que l'on comptait à Pétersbourg que j'accompagnerai l'Impératrice jusqu'à Smolensko, comme je l'avais proposé dans la première réponse. De là à Moscou il n'y a plus que trois petites journées de voyage, et on aura déjà ébruité que peut-être je comptais y aller. Les circonstances décideront; je ne puis me régler qu'après elles, et il ne faut pas manquer mon but essentiel; tout le reste est accessoire.

[1]) Maximilian.

DLII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mohilew, le 4 juin 1780.

Très-chère mère. Je commence cette lettre avant l'arrivée de l'Impératrice pour lui rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis mon dernier courrier. A peine arrivé à Chernigow, je reçois une estaffette du comte de Cobentzl qui me marque que S. M. s'était décidée à diminuer ses séjours, et à accélérer son voyage de quatre jours. Je crus qu'il ne me restait donc d'autre parti à prendre que de partir tout de suite et d'accélérer mon voyage de façon pour arriver encore avant elle ici. Cela m'a réussi, car moyennant deux jours et une nuit que j'ai couru, je suis arrivé à deux postes d'ici, où j'ai dormi et suis arrivé le matin ici très-heureusement. La ville est vilaine, bâtie en bois, et des rues remplies de bouc., Je loge chez un marchand polonais, et suis fort bien. Peu après mon arrivée vint Cobentzl et le prince Potemkin [1]) qui arrivèrent de Polotzk; le second demanda à me voir, je le reçus, il me présenta une lettre de main propre de l'Impératrice. Je crus nécessaire d'y répondre tout de

[1]) Katharina's bekannter Günstling Fürst Gregor Potemkin.

suite et j'ai l'honneur de lui en joindre ici les copies[1]). J'ai dîné chez moi hier et avant-hier en arrivant avec Cobentzl et mes messieurs. Je ne reçois point, et les gens qui se font écrire à ma porte, je leur envoie des billets de visite. Chez le prince Potemkin j'ai été, puisqu'il avait été reçu; il m'a mené à l'église grecque où l'on chantait un motet en plein chant. Les musiciens de la Cour m'ont paru très-bons, surtout les voix de basse; ils ont beaucoup d'analogie avec la chapelle du Pape, hors que les châtrés manquent.

---

[1]) Der Brief der Kaiserin Katharina an Joseph lautet:

J'éprouve en ce moment qu'il n'y a rien de plus difficile que de dissimuler les sentiments de la joie. Le nom seul de M. le comte de Falkenstein inspire une telle confiance que j'ose espérer que ce ne sera point lui manquer que de rompre un instant un silence trop rigoureux pour moi. Je l'avoue, il m'est impossible de savoir son heureuse arrivée dans mes Etats, et de ne pas lui témoigner la reconnaissance et l'allegresse que je ressens du bonheur qu'il me procure. Le prince Potemkin que je charge de ces lignes, pourra l'assurer que plus j'approche de Mohilew, et plus mon impatience augmenterait sans doute de pouvoir lui prouver les sentiments qui lui sont dûs à tant d'égards, et ceux dont mon âme est remplie. Mais je les renfermerai en moi et ne serai occupée qu'à me conformer aux volontés de .... celui qu'il m'est défendu de nommer; puissé-je du moins par là le convaincre de ma déférence, de la très-haute considération et de l'amitié sincère de

Catherine.

Joseph antwortete hierauf:

Madame. Comment puis-je mériter, encore inconnu de Votre Majesté Impériale, une lettre aussi remplie de bonté, et j'ose dire d'amitié? Si ma reconnaissance et tous les sentiments qu'Elle est bien faite d'inspirer, pouvaient s'exprimer, ils ne seraient point les vrais, qui seuls se sentent vivement, et par conséquent ne peuvent qu'être écrits faiblement. Je les renferme dans mon coeur et me tais, en l'assurant que j'en ai été vivement touché. J'ai ressenti les effets de

Jusqu'à présent les lieux communs ont fait le sujet de toutes nos conversations avec Potemkin, et il ne m'a pas lâché un mot d'objets de politique, dont je me suis bien gardé aussi. L'Impératrice m'a fait savoir par lui, qu'elle ne voulait point me voir dans la foule, mais comme elle fait partout une entrée publique, toute la noblesse allant à sa rencontre à cheval, et qu'elle va chaque fois descendre droit à l'église, qu'elle voulait que vers la fin de sa messe je me rende dans une grande maison de bois, qui a été bâtie pour elle, afin qu'à son retour elle puisse m'y voir la première fois seule et en particulier, ce qui se fera aussi après que j'aurai vu l'entrée. Je me rendrai à son palais, où au retour de l'église je lui serai présenté par le prince de Potemkin, faisant la semaine de service comme général-adjutant, ensuite je crois qu'elle sortira voir tout le monde.

Je n'ai pas voulu aller nulle part ici ni au camp ni à des répétitions générales d'opéra que l'on donne, puisqu'il m'a paru que je devais attendre avant tout l'objet principal. Le pays de Lithuanie que l'Impératrice a eu de

ses bontés et de sa complaisance sur toute la route, où par ses Etats j'ai fait le voyage le plus agréable que facile. Mon titre de comte ne m'a jamais été plus cher assurément que dans ce moment où je lui dois le bonheur de faire dans quelques heures la connaissance personnelle de la grande Souveraine, lorsque j'ai passé des années à le désirer vivement. Que Votre Majesté Impériale agrée ici par ces lignes à la hâte, profitant de l'occasion que le prince Potemkin m'a offerte, les assurances de ma plus respectueuse considération, et du désir le plus vrai de la convaincre et de mériter les marques dont Elle vient de m'honorer de son amitié.

Le comte de Falkenstein.

Mohilew, ce $\frac{\text{22 mai}}{\text{2 juin}}$ 1780.

la Pologne, est fort vilain, mal peuplé, presque tout bois et marais, des cousins en quantité, qui nous ont tous bien tourmentés, et une assez mince population, vu sa grandeur.

Je suis fort content que Cobentzl soit ici, vu qu'il m'est fort avantageux d'avoir un homme en place à envoyer, et qui peut parler à ces messieurs. L'on ne me tourmente pas du tout d'aucune cérémonie jusqu'à présent; il faudra en voir la continuation.

Enfin je reviens de la Cour; il y a eu vers les dix heures l'entrée publique de S. M., que j'ai vue en frac. Elle était belle, toute la noblesse polonaise à cheval, des houssards, des cuirassiers, beaucoup de généraux qui entouraient la voiture, enfin elle même était dans une voiture à deux places, avec la *Kammerfräulein* Engelhard. Beaucoup de voitures suivaient; elle est allée ainsi à l'église grecque, où elle a entendu leur liturgie. En attendant j'ai mis mon uniforme, et le prince Potemkin m'a mené à la Cour, où j'ai attendu dans les cabinets de S. M. son retour de l'église. Elle est tout de suite entrée, et en voulant lui baiser la main, elle m'a embrassé. La conversation n'a été que d'un moment, elle s'est retirée dans sa chambre, ensuite elle est ressortie, mes messieurs lui ont été présentés, et elle a fait une conversation générale, en me parlant de choses indifférentes, mais avec beaucoup d'esprit et d'amabilité. On est allé à la table de cinquante couverts, j'ai eu l'honneur d'être assis à côté d'elle, où on a parlé de différentes choses. Ensuite elle s'est retirée, et je reviens chez moi à six heures. S. M. ressortira et je m'y rendrai; en attendant je ferai quelques visites de cérémonie.

Jusqu'à présent j'ai tout lieu d'être content de l'accueil amical et sans gêne avec lequel on a voulu me recevoir ici. Sa continuation me rendra ce séjour seul supportable, car vous savez bien, chère mère, combien je suis peu fait pour la représentation, et que je n'y ai jamais d'esprit. Permettez que je vous baise très-humblement les mains, et en expédiant ce garde avec la première nouvelle de l'entrevue, je me réserve pour le second de vous dire plus de détails et des choses peut-être plus intéressantes.

DLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mohilew, ce 8 juin 1780.

Très-chère mère. Je commence d'abord par lui rendre des très-humbles grâces des gracieuses expressions dont Elle a bien voulu se servir à mon égard dans sa dernière lettre. Le garde qui en était le porteur, a fait une diligence étonnante. Je suis fâché que les ouvrages pour la poudre ne soient pas plus avancés, et qu'il reste l'idée du danger pour la capitale à V. M., qui au reste me paraît infiniment éloignée. La bonne réussite de l'académie [1]), comme très-importante, me fait grand plaisir. Je souhaite

[1]) Die Militär-Akademie zu Wiener-Neustadt, welche Maria Theresia mit ihrem Sohne Maximilian und den Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth am 22. Mai 1780 besucht hatte, um die Anstalt in Augenschein zu nehmen und dort einer Fahnenweihe beizuwohnen.

de tout mon coeur que tout s'arrange pour la coadjutorerie de mon frère, mais je ne pourrai être tranquille là-dessus que quand je verrai la chose accomplie et ses conditions, mais toujours il me paraîtra essentiel que mon frère ensuite porte l'habit et prenne la tonsure et les quatre ordres mineurs qui n'engagent à rien, puisque cela rendra de toute façon la réussite plus facile, et son usage plus décent. J'ai tout de suite signé la lettre au Pape, et elle retourne au prince Colloredo par ce même courrier.

Pour ici il faudrait être fort long pour entrer dans tous les détails de ce qui s'est parlé avec l'Impératrice, mais en voici, chère mère, la quintessence, me réservant de plus longs détails, conservant jour pour jour tout en note, à des moments où j'aurai un peu plus de temps, et où la matière sera plus riche et plus complète.

Je ne puis qu'être très-satisfait de l'accueil amical et des témoignages d'amitié dont S. M. m'honore jusqu'à présent. Je n'ai pas eu un instant l'occasion de me trouver seul avec elle, néanmoins les fréquents discours que nous avons eus ensemble, soit aux grandes tables, où je me trouve assis à côté d'elle, aux jeux, aux bals, aux opéras, quoiqu'à propos rompus, nous n'étions point écoutés, et outre une infinité de propos très-indifférents, dans lesquels S. M. faisait voir l'étendue de ses connaissances et l'agrément de sa conversation, il ne s'est glissé que l'occasion de découvrir ce peu d'objets politiques et intéressants, savoir:

1mo que je dois croire S. M. assez contente de moi, que journellement les propos deviennent plus naturels et plus intéressants, puisqu'un peu de confiance commence à se manifester;



2[do] que S. M. paraît peu disposée à des discours suivis de politique, et que ce n'est que des moments, des occasions qu'il faut saisir et amener pour placer son mot;

3[tio] que ce n'est que hier à l'opéra, que j'ai pu parler des sinistres et fausses impressions que le Roi de Prusse répand sur mon compte, et qu'elle m'a assuré que c'était du commérage de sa part, qu'il était mal informé par des petites gens, et qu'il obtenait par ses fausses nouvelles qu'à la fin on ne croira plus les vraies qu'il pourrait donner; que la solitude dans laquelle il vivait, et son âge lui donnaient tant d'humeur;

4[to] qu'elle ne désire point la médiation, mais elle est fort contente de sa déclaration et peu des Anglais qui ne veulent l'accepter telle qu'elle est; qu'elle désire que la paix se fasse et qu'une partie des colonies obtiennent la liberté.

5[to] Elle me tenta si l'Italie et surtout l'Etat du Pape ne me conviendrait pas comme le patrimoine de l'Empereur des Romains, et comme un si bon et beau pays. D'abord je répondis en plaisantant, mais puis je ne dis sérieusement autre chose si non que le *Status quo* en Italie était une chose qui intéressait si vivement tant de puissances, que même les droits depuis Auguste, je ne pourrais les faire valoir, mais que son Rome, savoir Constantinople, était bien plus facile pour elle à conquérir. Elle me fit des excuses de cette question, et parut embarrassée de l'avoir faite, et m'assura qu'elle ne désirait que la paix, et ne pensait du tout à cette conquête.

Voilà jusqu'à présent ce qu'au travers d'un tas de propos il a été possible de tirer.

La façon de vivre ici, à ce que dit S. M. elle-même, empêche plus de familiarité. D'abord tous les jours en voyage elle dîne avec tous les étrangers et seigneurs de sa suite. Elle doit les voir le soir ou au jeu ou à un bal. Elle insiste fortement que je vienne jusqu'à Pétersbourg, et elle y a ajouté des raisons vraiment intéressantes. D'abord elle assure qu'elle va à sa campagne, où elle vit en particulière et où je pourrais la voir hors de toute représentation et fort à l'aise seule, que ce n'est que dans sa capitale que je pourrais prendre une idée des choses que Pierre le Grand et elle ont faites, que je n'aurais rien vu si je ne vois sa résidence, qu'enfin elle voudrait me faire voir ses trois escadres qui sont toutes prêtes à sortir du port pour leur destination, et qui formeront une idée de sa puissance maritime.

A ces raisons, bonnes en elles-mêmes, se joignent encore de mon côté, que d'abord la vue de Pétersbourg, en étant si près, devient très-curieuse et intéressante; que je prévois que, vu les arrangements de la vie ici, ce ne sera que là qu'on pourra parvenir à consolider quelqu'arrangement; que ce voyage sera agréable à S. M.; que, désiré par elle, il ne peut qu'avoir l'air vis-à-vis du Roi de Prusse et des autres de ma réussite ici; que la connaissance du Grand-Duc [1]) paraît un objet important de toute façon, de même que celle du comte de Panin; que le séjour que j'y ferai, pourra y contribuer et prévenir sur mon compte les impressions que l'arrivée en automne du prince de Prusse pourra occasionner sur ces deux

[1]) Paul.

personnes, qui ne m'auraient point vu, enfin le jugement sur les arrangements et le gouvernement, joint aux différents genres d'établissements utiles, ne pourrait point se porter si on ne les voit.

Tout ceci jusqu'à présent, quoique assez combattu, m'a pourtant déterminé à condescendre de me rendre à Pétersbourg. Je souhaite infiniment que cela puisse mériter l'approbation de V. M., seul objet de tous mes désirs, mais j'ose l'assurer que Cobentzl et tous mes messieurs l'ont jugé convenable, et que je crois pour le bien de son service que je la fasse, et même nécessaire. Je partirai donc d'ici avec l'Impératrice le dix de ce mois; je l'accompagnerai jusqu'à Smolensko, ce qui fait deux journées; là il y aura deux jours de séjour, et je partirai ensuite le quinze pour Moscou, où je resterai cinq à six jours. Le voyage ne sera que de deux jours, et de là je me rendrai à Pétersbourg, où l'Impératrice sera en attendant arrivée. Il faudra cinq à six jours pour ce voyage. En restant à Pétersbourg quinze jours ou trois semaines tout au plus, je me trouverai revenu toujours en Galicie à Zamosc, sans passer par Varsovie, pour la fin de juillet, et par conséquent à même, sans revenir plus tard au logis, de me trouver au commencement d'août à ses pieds à Vienne, si j'omets la tournée de la Bucowina, ou, si V. M. croit que je puisse la faire encore, ce ne serait qu'un retard d'une douzaine de jours, puisque je pourrais en revenir droit par l'Hongrie, sans passer en Transylvanie et le Banat, sur quoi j'attends les ordres ultérieurs de V. M.

Le prince de Potemkin veut aller lui-même à Moscou pour me tout expliquer. Son crédit est au plus haut degré. S. M. à la table publiquement l'a nommé son vrai

élève, et m'a dit qu'il fallait que les têtes et la façon de penser des hommes se conviennent, et qu'elle n'en avait point trouvé qui lui agréât davantage que la sienne. Jusqu'à présent cet homme ne m'a tenu que les propos les plus mesurés, mais je ne doute point qu'il ne se découvrira à la longue, et que peut-être son voyage à Moscou est fait pour cela. En attendant j'ai vu son régiment de cuirassiers qui est de toute beauté, et exerce parfaitement bien.

J'ai l'honneur de lui joindre ici le journal de ce qui s'est fait jusqu'à présent jour par jour ici. Voudrait-Elle avoir la bonté de l'envoyer ensuite au Grand-Duc [1]), et daignerait-Elle faire copier une partie de cette lettre par Püchler pour le prince de Kaunitz, ne croyant pas qu'il pourrait lire mon griffonnage?

S. M. m'a demandé les différents livres d'instruction de l'école normale; j'en ai écrit à Brigido pour qu'il me les envoie, mais s'il ne les avait pas, voudriez-vous, chère mère, me faire la grâce de m'en envoyer deux exemplaires un peu bien reliés de chaque espèce, rien omis, par le premier garde.

Ceux-ci prendront dorénavant la route par Cracovie, Varsovie, Riga à Pétersbourg; les deux en route, je les dirige sur Moscou encore. Voici tout ce que je puis pour le présent avoir le bonheur de lui mander.

[1]) Leopold von Toscana.

DLIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Smolensko, le 14 juin 1780.

Très-chère mère. N'ayant pas voulu retarder jusqu'à Moscou, où me parviendra seulement le garde, à donner des nouvelles à Votre Majesté, j'envoie d'ici le courrier Tarnotzy jusqu'à Zamosc en Galicie; de là le maître de poste prendra les dépêches et les apportera à Vienne, et le courrier examinera la route que j'aurai à prendre, la plus courte et la plus commode pour revenir de Riga en Galicie, et il viendra à Pétersbourg m'en rendre compte, pour prendre mes arrangements en conséquence.

Depuis mon dernier courrier le journal ci-joint fera voir ce qui s'est fait ici. J'ai eu l'honneur d'accompagner pendant deux jours et demi l'Impératrice dans son voyage; j'étais avec elle dans une voiture à six places, très-commodement et très-agréablement, car elle est, on ne peut pas plus, aimable et instruite.

Les chemins sont très-bons, fort larges, plantés, mais point ferrés, et uniquement de terre et de sable, par conséquent gâtés aux moindres pluies. Le pays commence à être plus beau vers ici, et il y a plus de culture que dans la Russie blanche, autrefois Pologne. Demain S. M. part pour continuer sa route, et moi de mon côté pour

Moscou, où j'espère d'arriver le 17 samedi au soir. Vous imaginerez facilement, chère mère, tout le train de ce voyage, 120 différentes voitures composant, dit-on, la suite, partout grandes cérémonies, dîner de 80 couverts, bals, jeu à la Cour, enfin représentations; au travers de tout cela et ce qui en récompense, c'est des conversations qu'on a avec S. M. En voici les principaux sujets:

1mo il s'est trouvé l'occasion où j'ai pu parler naturellement du Roi de Prusse et de tout ce qu'il débitait de faux sur mon sujet. S. M. en convient et me réitéra souvent les assurances qu'elle n'y ajoutait point de foi. Nous n'entrâmes pas dans des détails, puisqu'il me paraissait ne pas me convenir de charger la dose des plaintes, d'autant plus que cela aurait embarrassé l'Impératrice;

2do une occasion assez naturelle s'étant présentée, je témoignai à S. M. que nous étions fermement résolus dans toutes les grandes occasions de lui communiquer nos idées amicalement, et de lui en demander conseil. Elle goûta infiniment cette idée, et ses assurances et réponses là-dessus furent si honnêtes et amicales que possible, promettant le conseil le plus sûr, si on le lui demandait, et tel qu'elle l'exécuterait elle-même;

3^tio enfin se trouva un moment où je vis que S. M. tournait elle-même alentour du pot, et où je crus à propos de lui parler de la dernière guerre des Turcs et de notre convention commencée avec la Porte, et enfin de sa déclaration pour le Roi de Prusse. Je crus entrevoir que je l'avais vraiment soulagée; elle ne put me cacher sa peine sur la première; elle me présenta tous les avantages que nous aurions pu avoir, qu'elle nous les avait offerts avec le mot „indépendamment de quelconque autre enga-

gement," qu'elle avait par-là sous-entendu le Roi de Prusse, que sa nation plus qu'elle avait été étonnée de ce que nous ne l'assistions, que cette démarche provenait sûrement de la France, qui aimait mieux les Turcs que toute autre puissance d'Europe, que ce grand moment, cette belle occasion ne reviendra peut-être jamais plus.

Je crus faire valoir son alliance avec la Prusse; elle me dit qu'elle n'avait pu faire autrement au moment qu'elle est montée sur le trône que de faire la paix, tout ayant été dans un délabrement incroyable. Enfin elle parut vouloir dire un moyen de réparer cela, mais fit semblant de le ravaler, et ne me dit autre chose si non que moi-même je n'avais point ma capitale. Or ces différents propos et si souvent et de toute façon répétés sur l'Italie me font croire qu'elle brasse là-dessus quelqu'idée dans sa tête, mais il n'y a pas eu moyen encore de l'approfondir. Un autre propos se joint à cela, c'est que quand elle me parle de Rome, moi je lui parle toujours, en riant, de Constantinople. Une fois elle me répondit néanmoins positivement que, si elle en avait alors même fait la conquête, qu'elle ne l'aurait point gardé, mais qu'elle en aurait fait un autre usage. Tout ceci me ramène à cette idée creuse qu'elle pense encore à partager son Empire et à donner à son petit-fils Constantin l'Empire d'Orient, savoir quand elle l'aura conquis. Je m'attends que dans ce voyage à Moscou le prince Potemkin sera sûrement à même de vouloir me parler, et peut-être que de lui on tirera davantage. Je ne négligerai point d'occasions, et la vie privée qu'elle compte me faire voir à Czarskoe-Selo, et dont elle se rejouit d'avance, me mettra peut-être à même d'en apprendre davantage.

En attendant les plus forts préjugés paraissent levés. S. M. me témoigne mille amitiés et paraît contente de moi; cela frayera le chemin, les circonstances se donnant, à d'ultérieures propositions, que je crois toujours ne devoir pas presser, puisque d'abord les circonstances ne l'exigent point, et trop d'empressement gâterait plus que cela ne ferait du bien, d'autant plus que tout ceci peut-être ne sont que des leurres pour me faire jaser et ensuite en faire mauvais usage, car je ne me fie à personne ici, et il paraît que la confiance ne règne entre personne.

Le séjour de Pétersbourg, où je crois que l'on sera plus à l'aise, je l'attends avec impatience, car V. M. connaît mon peu de goût pour les fêtes et représentations, et Elle jugera du plaisir que cette façon d'être me fait. La connaissance du Grand-Duc est un objet vraiment intéressant, mais également délicat. Je tâcherai à y ménager toutes les considérations possibles, et de combiner ce qui sera combinable. Le prince de Prusse viendra toujours ici au mois de septembre, regâter si j'avais fait quelque chose de bon. Je suis fâché que nous ne nous y trouvions ensemble, car cela me ferait plaisir de renouveler sa connaissance.

J'ose lui joindre ici la liste des présents que jusqu'à présent j'ai été dans le cas de faire. S. M. a donné à mes messieurs et premiers officiers des boîtes et mille ducats pour tous les gens.

DLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Moscou, le 19 juin 1780.

Très-chère mère. J'ai reçu le courrier qu'elle a eu la bonté de m'envoyer; il a été engagé de faire un grand détour en passant par Mohilew et Smolensko.

C'est le commandant de Kiew qui en est cause, néanmoins il a fait diligence, en me remettant en treize jours, savoir datées du 4 de ce mois, avant-hier soir ses dépêches.

Je lui baise très-humblement les mains pour le contenu et les expressions gracieuses de sa lettre. La nouvelle qu'Elle daigne me donner de la nouvelle inquiétude que vient d'avoir la Reine de Naples, me fait vraiment de la peine, et Elle l'aura sentie très-vivement. Pour le prince Charles [1]) il ne faut pas s'attendre à une longue vie, il est étonnant qu'avec son régime et le peu de mouvement qu'il fait, ce dont il est menacé, ne lui soit pas déjà arrivé il y a longtemps. Probablement cela traînera et affaiblira son corps et son esprit toujours davantage.

Quant aux courriers que j'ai l'honneur de lui expédier, Elle verra que j'ai pris tous les moyens possibles pour lui multiplier les nouvelles, en me servant de mes

[1]) Karl von Lothringen, Maria Theresia's Schwager.

postillons, officiers et même maîtres de poste. Je n'ai jamais été sept jours sans en expédier, et la liste ci-jointe le fera voir. Les distances sont si grandes, qu'entre ceux qui m'arrivent et ceux que je renvoie, l'on peut toujours en compter cinq en route. Ici je n'ai que deux gardes avec moi, et dès que le troisième arrive, j'en renvoie un des anciens. Le porteur de celle-ci a dû faire une course hors de son tour jusqu'à Brody et revenir à Mohilew. Je ne puis que me louer de toute façon de leur diligence, de leur conduite et tranquillité.

Avant-hier je suis arrivé dans cette grande ville; il est sûr que l'on ne peut regretter de l'avoir vue. Elle est beaucoup plus étendue que tout ce que j'ai vu. Paris, Rome, Naples ne sont point approchants de sa grandeur. Il est vrai qu'intérieurement il y a beaucoup de vilaines maisons, parmi lesquelles se trouvent entremêlés de très-beaux palais. Les rues sont belles, larges, bien percées, enfin c'est un endroit extrêmement intéressant pour les différents habillements et les moeurs qu'on y voit. J'ai vu hier une partie des choses curieuses, savoir les habillements des anciens Czars et tout le trésor, où il y a une infinité de choses curieuses et précieuses; les églises où sont les tombeaux, et celle où se fait le couronnement. L'hôpital militaire est en très-bon ordre, enfin l'après-dînée j'ai été voir une espèce de fête dédiée au jour de la Pentecôte que les Grecs célébraient hier, où il y avait sur une prairie sûrement 50.000 âmes rassemblées à boire, danser, chanter et jouer sur des escarpolettes à tourner, jeu favori du peuple. La gaieté, le singulier de cette fête ne se laisse point décrire. De là j'ai été au jardin de la Cour qui fait la promenade publique; il y avait tout le

beau monde, et sûrement mille dames ou femmes, toutes très-bien mises à la française, et dont une infinité étaient très-jolies.

Aujourd'hui je continuerai mes visites; la maison des orphelins et ensuite une visite à la campagne pour voir le prince Dolgoruki qui est le gouverneur, feront mes occupations. Dans quelques-uns de ces endroits le prince Potemkin m'explique le nécessaire, dans les autres je vais seul. Je compte rester ici encore jusqu'au 23, et ensuite en partir pour Pétersbourg, où j'arriverai le 29 probablement. J'expédierai de là tout de suite un courrier, et Elle ne pourra que vers le 15 de juillet le recevoir, si jusqu'alors un autre garde de sa part ne m'arrive. Les distances sont considérables, mais une fois à Pétersbourg, mes nouvelles seront très-exactes, ayant l'avantage de la poste réglée qui ne se trouve pas ici, toutes les lettres devant passer par Pétersbourg de toutes les parties de l'Empire.

DLVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Saint-Pétersbourg), 28 (juin 1780).

Très-chère mère. J'ai reçu en montant en voiture, après avoir déjà envoyé en avant tous mes gens, la gracieuse lettre de Votre Majesté du 9 par l'officier d'Esterházy, et du 10 avec le garde, qui sont arrivés ensemble à Moscou. Je les ai laissés reposer une couple de jours,

et ils me suivront ensuite. Pour moi, j'ai poursuivi ma route avec diligence, et c'est au moment de mon arrivée que j'expédie ce garde, en lui donnant l'ordre de se reposer une journée entière à Varsovie, où ses dépêches chez Caché[1]) seront en toute sûreté, puisqu'il s'est beaucoup fatigué en voyageant avec moi.

Je suis charmé des bons succès de la coadjutorerie; c'est la fin qui couronnera l'oeuvre, et il faudra voir ce que le Saint-Esprit coûtera à acheter chez les chanoines. Je n'ai point parlé de cette affaire ici à l'Impératrice ni à personne, et je croirais peu séant d'avoir besoin de sa protection pour une telle misère. Que le Roi de Prusse fasse ce qu'il voudra, nous en ferons de même, si le courage ne nous manque pas, reste à voir qui l'emportera en menaces et en promesses. Je suis enchanté que la promenade à Dornbach ait si bien réussi, et je désire bien que la manoeuvre ait de même rencontré son approbation.

Mon séjour à Moscou a été des plus agréables; c'est une superbe ville; les environs en sont fertiles et riants, la compagnie surtout en femmes très-bonne et beaucoup de fort jolies. Comme il a plu quatre jours, les chemins étaient fort gâtés et nous avons fait une route assez difficile et secouante, la plupart sur des rondins de bois tout découverts. Le prince de Potemkin a pris fort ses aises; je ne l'ai vu que trois fois à Moscou; il ne m'a rien dit en affaires. Je lui ai fait donner son présent, et il m'a fait de grandes protestations d'attachement à mettre à

---

[1]) Benedict von Caché, kaiserlicher Geschäftsträger am polnischen Hofe.

l'épreuve, si elles seront vraies, à la première occasion. C'est un homme trop indolent, trop froid pour mettre de la suite à une affaire, et insouciant. Hors de ses menées de Cour, je crois que l'on ne pourra jamais se servir de lui que pour empêcher quelque chose au moment, mais jamais pour en faire faire une qui exigerait système, principes, suite, application qu'il ne connaît pas. Je verrai comme je me tirerai d'ici, où je suis très-curieux de voir le Grand-Duc et toute la Cour, et les établissements qui ont été faits.

La maison des orphelins et l'hôpital militaire sont très-beaux à Moscou, et je souhaiterais que Vienne en produise de pareilles, à quelques améliorations près qu'on pourra encore y faire, vu que bien des petites choses y paraissent un peu outrées. Je loge ici chez Cobentzl qui a une fort belle maison le long du quai de la Newa, où l'on voit passer les bâtiments à voile sous les fenêtres. J'ai pressé un peu ma route, S. M. l'ayant beaucoup la sienne, et par conséquent en cinq jours je me suis rendu ici. Demain je vais le matin à Czarskoe-Selo voir S. M. et toute la famille qui s'y trouve, et je tâcherai de me tirer de tout ceci le moins mal que je pourrai, pour mériter l'approbation gracieuse de Votre Majesté que j'ambitionne seule.

Ma santé est parfaite, de même que celle de toute la suite. Pour le médecin et le chirurgien qu'Elle a daigné envoyer à Lemberg, je les y laisserai encore, et dès qu'Elle m'aura daigné donner ses ordres, si je puis faire la tournée de la Bucowina ou si je dois revenir seulement en droiture, je les employerai dans le premier et les renverrai dans le second cas.

DLVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1].

Pétersbourg, le 1 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai reçu hier avec la reconnaissance la plus parfaite par le courrier qui a fait grande diligence, les marques de ses bontés et les nouvelles toujours si désirées par moi de sa parfaite santé. Elle connaît tout mon tendre et respectueux attachement; il est assuré sur des principes et sur des sentiments dont l'indissolubilité fait mon bonheur; qu'Elle juge donc de tout ce que j'ai ressenti des expressions flatteuses et en vérité bien au-delà de mes mérites, dont Elle daigne se servir à mon égard. S'il me fallait un aiguillon pour tâcher d'en mériter la continuation, c'est bien le plus puissant qu'Elle aurait pu imaginer.

En douze jours le courrier a fait le trajet; pour un premier début c'est très-bien. D'ici je ne saurais que lui réitérer ce que j'ai eu l'honneur de lui répéter dans chaque lettre, c'est que mon séjour est des plus agréables, que le

[1] Dieses Schreiben wurde, wie aus dessen Inhalt hervorgeht, durch die gewöhnliche Post, und nicht gleich den früheren durch Couriere geschickt. Es war daher darnach eingerichtet, auch von unberufener Hand geöffnet und gelesen zu werden.

matériel du pays, les établissements publics et les monuments de goût et de magnificence que l'Impératrice des Russies établit, surpassent de beaucoup l'opinion qu'on en a dans l'étranger, et on ne le croira jamais, si on ne les voit. Je ne suis point enthousiaste ni exagéreur, mais quelconque voyageur curieux et désireux de belles et grandes choses, qui élèvent l'âme, ne venant pas voir ce pays dans la tournée qu'il fait des autres, a très-grand tort. S. M. continue à me combler de bontés, et je ne cesse de goûter infiniment sa conversation aussi bien pensée que bien dite. Le Grand-Duc est fort au-dessus de ce qu'on en connaît dans l'étranger, et son épouse [1]) est aussi jolie que faite pour sa place, vivant ensemble d'une union parfaite, dont deux jolis petits princes font l'ornement. S. M. elle-même s'en occupe beaucoup, et on leur laisse toute la liberté nécessaire pour déployer leur esprit et pour renforcer leur corps. On a eu l'attention de me préparer un très-joli petit quartier (séparé de la Cour) à Czarskoe-Selo, où j'ai couché une nuit. La maison du palais a une grande apparence, mais les jardins surtout et les promenades sont fort belles, qui ont été faites nouvellement. Il y a entre autres une pièce d'eau très-étendue, avec une île et quelques bâtiments qui l'entourent, qui vous plairaient infiniment, chère mère, et je voudrais bien pouvoir la transporter au bout du parterre de Schönbrunn; vous y passeriez les soirées assurément avec plai-

---

[1]) Die Prinzessin Sophie Dorothea von Württemberg, im Jahre 1759 geboren und im Jahre 1776 mit dem Grossfürsten Paul von Russland vermählt, worauf sie den Namen Marie Feodorowna annahm. Sie starb im Jahre 1801.

sir. Je n'ai encore vu que très-peu de choses ici; la Cour me prend du temps, mais que je ne regrette point, étant mon premier objet, et quelque mauvais courtisan que je sois, la vie ici m'est beaucoup plus agréable que j'osais l'espérer.

Je renverrai un de ces jours un des trois courriers que j'ai, uniquement avec les expéditions de la chancellerie d'Empire, et je continuerai tant par lui que par la poste à vous tenir au fait, chère mère, de ce que je fais ici.

DLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 4 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui continuer ici les mêmes nouvelles que je lui ai mandées par la dernière poste, et Elle en aura senti toute la raison. Le train de mon séjour ici, Elle le verra par le journal ci-joint qui contient aussi ce qui s'est passé à Moscou. Oserais-je derechef la supplier de le faire copier et de l'envoyer à mon frère le Grand-Duc? L'Impératrice continue à me traiter ici avec toute l'amitié et la cordialité dont elle et le train de sa Cour sont susceptibles. Nos conversations longues et fréquentes continuent; j'y ai eu l'occasion de rappeler peu à peu à peu près tous les maximes que le prince de Kaunitz avait su si bien rassembler. Je crois, ne pouvant répéter tous les propos qui sont très-longs,

interrompus et morcelés, puisque ce n'est qu'au vol qu'on peut placer son mot, pouvoir déduire les conséquences suivantes, savoir:

1mo que S. M. n'a plus de fiel et croit avoir parfaitement rendu le tour que nous lui avions joué avec notre refus de secours dans la guerre avec les Turcs par sa déclaration dernière qui a amené la paix de Teschen;

2do qu'elle ne serait pas si éloignée de nous traiter presqu'également avec le Roi de Prusse, mais qu'elle ne fera rien pour le moment pour se brouiller avec lui, voulant qu'on la cajole à l'envie des deux côtés;

3^{tio} qu'elle regrette dans son âme la mauvaise situation dans laquelle, à ce qu'elle croit, l'Angleterre se trouve, aimant les Anglais, mais méprisant la faiblesse du Roi et les sottises réitérées de leur ministère, qu'elle croit devoir succomber à ses fâcheuses circonstances, et elle en attend l'issue ;

4to pour la France et surtout l'Espagne c'est exactement le contraire; elle approuve la conduite du Roi de France, le choix de ses ministres, mais n'aime point la nation ni leurs finasseries;

5to de la Suède elle ne paraît pas contente ni même du Roi;

6to quant aux Turcs, il est très-sûr qu'elle leur en veut et que son projet de l'érection d'un Empire d'Orient roule dans sa tête et couve dans son âme. A tout moment des propos le dévoilent; elle m'a dit par exemple qu'elle ne comprenait point pourquoi les Français voulaient absolument des Musulmans à Constantinople, et qu'une autre nation indépendante ne leur convînt pas de même. Elle m'assura très-positivement et avec chaleur et

énergie que jamais elle ne se lierait avec les Turcs, pas même en objet d'un traité de commerce, et elle se servit même de l'expression que le Roi de Prusse, quoique pas en âge de l'être, était souvent un étourdi en politique, voulait combiner des objets incombinables et était trompé par ses ministres et se trompait lui-même, en voulant en faire accroire aux autres, que tout cela provenait de sa façon de vivre seule et retirée, mélancholique, qui lui faisait faire les idées les plus extravagantes. Enfin elle ajouta et répéta avec énergie qu'elle ne commencerait point de guerre, pas même vis-à-vis des Turcs, mais que, si eux l'attaquaient, qu'alors elle tâcherait de se bien défendre. Ayant répondu qu'ils s'en garderaient bien après la rude leçon qu'ils venaient d'avoir, elle me répondit qu'on n'était jamais sûr d'eux, et que des petites occasions, on les trouverait, vu sa position confiniaire avec eux, chaque fois qu'on voudrait, pour en faire naître des plus grandes;

7mo presqu'à chaque occasion où il s'agit d'Italie, et surtout de Rome, S. M. me répète même avec chaleur que c'était là ma capitale, que là j'aurais un vaste champ à la gloire et à m'immortaliser, et plusieurs propos comme cela que je laisse toujours tomber, ayant déjà répondu ce qu'il convenait les premières fois, mais cette chimère ou cette leurre tient dans leur tête. Le prince Potemkin en a parlé à Cobentzl, que j'avais instruit et qui en fit une plaisanterie comme d'une chose possible et même facile, mais sans entrer dans les détails, la chose n'étant pas faite à en demander. Tout ceci peuvent être des ruses, des faussetés, ou sont des chimères dont je ne puis concevoir que S. M. se serve ou se repaisse.

8vo Le comte Panin, auquel j'ai déjà parlé une couple de fois et qui m'a bien fait sentir la différence qu'il y a entre lui et le prince de Kaunitz, car c'est un entortillage d'idées et d'expressions dont on ne sort point, m'a dit pourtant ces paroles remarquables, c'est qu'il désirait me faire une confession générale du système politique de S. M. et de son ministère. Ce sera une rabâcherie, mais il faudra l'entendre toujours. Cet homme a l'air de craindre qu'on ne s'adresse à son antagoniste, le prince Potemkin, ou voit-il peut-être S. M. dans des sentiments qui lui font désirer de nous persuader d'avance de sa bonne volonté?

9no Le prince Potemkin témoigne toujours à Cobentzl le plus grand zèle pour la réunion de nos deux Cours. Il se lâcha même, il y a trois jours, à dire positivement à Cobentzl que, vu la connaissance qu'il avait de la façon de penser de S. M., le temps était arrivé où l'on pourrait facilement réparer tout le froid qui avait régné, et rétablir l'ancienne confiance et intimité entre les deux Cours, mais il ne se lâcha pas sur les moyens. J'ai instruit Cobentzl de lui lâcher comme provenant de lui, qu'un des premiers pas, le plus innocent et qui devait convenir à tout le monde, était sûrement si les deux puissances, comme me l'avait suggéré le prince de Kaunitz, se garantissaient mutuellement leurs possessions, que ceci était purement défensif, et que la Russie pouvait faire la même chose avec le Roi de Prusse. Comme il faut attendre une occasion et ne pas avoir l'air de l'empressement, je n'ai pas voulu qu'il affecte d'en chercher le moment, ainsi ce ne sera que dans quelques jours seulement que je pourrai avoir le bonheur de lui en faire mon rapport, et l'occasion se donnant, j'en dirai quelque chose aussi en passant au

comte de Panin. Reste à voir leur réponse; ce premier pas pourrait mener à d'autres. Toujours il ne peut compromettre, vu que la chose en elle-même est très-simple, ne peut choquer personne, et qu'on ne la jette là que comme une idée, sur laquelle on n'appuie pas.

Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, car il faut par leur étroite union et amitié ne les regarder que pour un, sont deux personnes fort intéressantes. Ils ont de l'esprit, des connaissances, et ils affectent ou les ont, c'est ce que je ne puis juger, des sentiments de la plus grande probité, droiture et justice, préférant la paix à toute chose, et le bonheur de l'humanité. Leur façon d'être avec S. M., surtout du Grand-Duc, est un peu gênée et empruntée; cette cordialité sans laquelle je ne saurais vivre, ma chère mère, n'existe pas. Pour la Grande-Duchesse, elle est plus naturelle, elle décide son mari, elle s'intéresse à lui et elle mène parfaitement tout le ménage. C'est une princesse qui un jour pourra jouer un grand rôle. Ils me témoignent tous deux la plus grande amitié, mais il faut que je m'observe, puisque trop de liaison avec eux ne conviendrait pas. J'en ai déjà vu les symptômes dans l'éloignement, et qu'il me convient d'éviter. Hier S. M. s'étant un peu sentie incommodée, je fus dîner avec le Grand-Duc à sa campagne peu éloignée d'ici. Le soir il y eut comme de coutume spectacle. Le lundi je restais seul avec l'Impératrice pour lui tenir compagnie, et ensuite je fus invité à assister au souper du Grand-Duc. Après le dîner à sa campagne, ou pour mieux dire, à celle de la Grande Duchesse, ils m'obligèrent à mettre la première pierre à un temple qu'elle fait ériger et qui sera dédié à l'amitié. Je n'ai pu m'y refuser, et tout ceci s'est fait le

plus galamment du monde, avec les assurances de la durée la plus inviolable, Panin, Potemkin et plusieurs autres présents.

Jusqu'à présent la chose en tout sens paraît aller fort bien. S. M. m'a parlé, et même le Grand-Duc confidemment; la première entre autre m'a fait tous les détails de la révolution qui l'a mise sur le trône, et de Pierre III, ses folies, et des moyens qu'elle a dû employer. Le second m'a parlé de ses gênes, et du fils naturel de S. M.; tout ceci marque de la confiance, mais il n'est pas facile de ménager également les deux objets, puisque chaqu'un veut avoir des témoignages d'attention à part. Nous venons de rentrer en ville; j'ai eu l'honneur d'accompagner S. M., et elle est allée s'établir au palais d'été qui est beau mais tout en bois. Le jardin y est grand et agréable, avec une très-belle grille en fer, le long du quai. Demain on bénira une église, et S. M. assistera à cette fonction; ensuite, comme c'est le jour de nom de Monsieur de Betzky [1]), il y aura une petite fête au couvent des demoiselles. Après-demain on reste encore en ville, et puis l'on part pour Péterhof. Je compte aujourd'hui en quinze être déjà en route; j'ai fait reconnaître les chemins par Tarnotzy; il m'a fait rapport qu'en six ou sept jours tout au plus je pouvais être, en dormant toutes les nuits, rendu de Riga à Zamosc en Galicie. Je contremande toute chose pour la Bucowina après la dernière lettre de Votre Majesté, et je viendrai droit à Vienne me mettre à ses pieds, moment que ses bontés et mon tendre et inviolable attachement me font désirer au-dessus de toute chose.

[1]) Der russische General, welcher laut Josephs Tagebuch Vorsteher des Fräuleinstiftes war.

Voudrait-Elle avoir la bonté de faire mes compliments à mon frère et mes soeurs, surtout à ma soeur Marie, à laquelle je n'ai pas le temps de répondre.

DLIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 6 juillet 1780.

Très-chère mère. Je continue à vous donner la continuation des mêmes nouvelles, tant de nos santés, que de la vie que nous menons ici. Hier j'ai été avec S. M. à son hermitage; c'est le plus agréable lieu que j'ai vu de ma vie, et je désirerais bien que le local du logement de la Bourg se prêterait à en construire un dans ce genre. Vous pourriez alors faire un peu d'exercice l'hiver, ce que vous savez que je désire tant pour votre santé. Un jardin très-agréable avec une orangerie pour l'hiver, entourée d'une grande galerie dans laquelle il y a tous les tableaux de S. M., avec une bibliothèque et des chambres se trouvent réunies avec le meilleur goût possible dans un second étage, ayant la vue sur la rivière et communiquant à plein pied par un corridor aux appartements de S. M. Je prendrai la liberté de prier S. M. de me permettre d'en faire copier le plan, car je ne renonce pas encore entièrement à l'idée que sur la Bell'aria on pourrait bâtir quelque chose qui lui res-

[1]) Durch die Post.

semble, et qui, joignant à vos appartements, vous procurât cette commodité pour l'hiver.

J'ai vu la maison d'éducation des demoiselles, et les cadets. La première, je la reverrai encore, puisque ce jour là on fêtait la fête de M. de Betzky, et qu'on n'en pouvait pas voir les détails. Dans ces deux endroits seuls par les bontés et les grâces de S. M. on élève plus de mille enfants depuis l'âge de cinq à six ans jusqu'à dix-huit et vingt. Par la suite certainement on en verra les avantages les plus considérables pour la nation.

Je lui baise très-humblement les mains, et je la supplie de me croire avec le plus profond respect et l'attachement le plus tendre et le plus inviolable . . .

DLX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 8 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai été pénétré de la bonté avec laquelle Elle veut bien s'exprimer à mon égard dans sa gracieuse lettre qui vient de m'être remise par le courrier. Je lui en baise très-humblement les mains, et je la supplie de croire que mon unique et seul but est de la servir et de lui être utile et agréable et mériter par là la continuation de ses bontés. Je ne puis lui parler aujourd'hui de nouvelles intéressantes, ayant à peu près épuisé la matière par le dernier courrier. Tout ce que je puis dire d'ici, c'est que S. M. continue à me traiter avec la plus

grande amitié. D'affaires il n'en est question qu'en passant; l'insinuation pour la garantie réciproque des deux Empires, Cobentzl en a jeté quelque chose au prince de Potemkin qui l'a bien accueilli et qui a promis de vouloir sonder le terrain. Il n'y en a pas encore de réponse, et je ne veux pas qu'il presse trop pour conserver l'air naturel que ceci était une chose de pure convenance mutuelle, et qu'au reste elle nous pouvait être égale. Avec le comte de Panin mes occupations continuelles à la Cour m'ont empêché encore de faire une conversation suivie, dont peut-être cette confession politique annoncée en serait venue au jour. Ce sera certainement un grand verbiage, car cet homme n'est que paroles et peu de faits; ses subalternes sont ses supports.

Au reste, S. M. ayant changé d'habitation, j'ai eu l'honneur de la suivre, et nous voici à Péterhof où se célébrera demain la fête de l'anniversaire de la révolution qui fit monter S. M. sur le trône, et ensuite celle des Saints Pierre et Paul, dont le Grand-Duc porte le nom. Il y aura bal paré le premier jour, et le second illumination et bal en masque, ensuite je compte revenir en ville, car cette campagne en est éloignée comme presque Neustadt de Vienne, pour passer une couple de jours à voir toutes les curiosités qu'elle contient et que je n'ai pu encore voir. Le matériel de la ville est de toute beauté et il y a des établissements qui sont très-beaux, et qui font honneur aux grandes vues d'Etat et au coeur de S. M. Après ceci je reviendrai passer une couple de jours ici, et puis je partirai le 17 ou le 18 de ce mois au plus tard; il me faudra quatre jours jusqu'à Riga, de là six jours tout au plus, avec des séjours, jusqu'à Zamosc, de façon que les

premiers jours d'août je serai en Galicie, et ayant contremandé selon ses ordres ma tournée dans la Bucowina, vers le 20 au plus tard à ses pieds à Vienne, moment que j'attends certainement avec le plus grand empressement.

Je prends la part la plus vraie à la peine que V. M. ressent de la fâcheuse situation dans laquelle le prince Charles se trouve, mais il n'en faut pas espérer davantage, et l'essentiel sera de penser à régler, sa mort arrivant, les choses au gouvernement et à l'établissement en tout genre, de façon que le bien du service avant tout se fasse, et que les anicroches et dérangements en tout genre qui s'y sont si souvent manifestés, soient à jamais levés à l'avenir, car ce moment manqué, comme j'ai vu si souvent, on n'y parviendra presque plus. Il me paraît donc qu'il ne faut pas se presser, et attendre plutôt quelques mois, pour consolider la chose, avec le départ de ma soeur et du prince [1]).

L'affaire de la coadjutorerie avance si bien que je me flatte qu'elle terminera à l'entière satisfaction de V. M. Je croirai toujours nécessaire, convenable et décent, que mon frère prenne la tonsure et l'habit de son état. Il me paraît qu'on ne peut faire moins, et même la prêtrise, l'élection une fois faite, je m'y soumettrais tout de suite. On ne m'en a jamais parlé ici, et moi je n'en ai rien dit non plus.

---

[1]) Die Erzherzogin Marie Christine und Prinz Albert, denen das Gouvernement der Niederlande übertragen werden sollte, was nach dem Tode des Prinzen Karl von Lothringen auch wirklich geschah.



DLXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA[1]).

Pétersbourg, le 11 juillet 1780.

Très-chère mère. Ces deux jours se sont passés en gala et fêtes; le lieu de Péterhof s'y prête, et la magnificence en tout genre de la Cour les a rendu très-brillantes. Le premier était l'avènement de l'Impératrice au trône; quiconque la connaît, et a vu comme moi ce qu'elle a fait et ce qu'elle fera encore pour le bonheur de ses peuples et pour l'humanité, ne peut que partager avec sentiment dans ce jour le bonheur de la nation qui, en la sauvant de sa perte, lui a donné une pareille souveraine.

Le second était la fête de St. Pierre, jour de nom du Grand-Duc. C'est un prince qui a beaucoup de qualités qui le rendent très-estimable, mais il n'est pas facile d'être un second après une grande princesse. Qui peut mieux l'apprécier que moi, chère mère, qui sent si bien le peu que je vaux, quand je me compare à vous? Ma volonté pour le bien de votre service, mon tendre attachement pour votre personne doivent cacher mon insuffisance. Permettez que je vous baise bien les mains, et me dise pour la vie avec le plus profond respect . . .

[1]) Durch die Post.

DLXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 12 juillet 1780.

Très-chère mère. Dans la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire par le courrier extraordinaire, j'ai pu apercevoir que les élections de la coadjutorerie n'étaient pas aussi assurées qu'il le paraissait bien. Je n'ai fait ici aucune démarche encore, ne croyant pas qu'elle convînt, néanmoins je sais par Cobentzl, à qui le comte de Panin l'a déclaré ministériellement, qu'aux sollicitations du Roi de Prusse et à ses représentations ici, de vouloir s'opposer à la réussite de cette élection, l'Impératrice avait répondu qu'elle ne voyait pas de quel droit elle pouvait s'en mêler, et qu'aucune des conséquences qu'il en voulait déduire, lui paraissait réelle, qu'ainsi elle ne voulait point y prendre part, et que la majorité des voix dans les chapitres en déciderait. Après avoir instruit V. M de la proposition vague que par Cobentzl j'ai fait faire, de la garantie réciproque, Potemkin en a parlé à S. M. qui lui a fait naître la difficulté, si aussi la garantie des conquêtes qu'elle pourrait faire, y était comprise. On lui fit sentir que cela était impossible, puisque cela n'était point réciproque. Il répondit qu'on nous garantirait aussi toutes les conquêtes que nous ferions, hors de l'Allemagne et Pologne, enfin

ceci ayant été derechef combattu par la raison, il se borna à désirer, que de bouche je promette à S. M. que nous ne ferons jamais plus d'alliance avec les Turcs contre elle, et qu'elle promettrait la même chose, qu'elle n'en ferait jamais avec eux contre nous. Pour les mots et la forme de la garantie réciproque je fis concevoir que cela devait être traité ministériellement. Tout ceci se passa pendant plusieurs jours où il y eut des allées et revenues entre Potemkin et Cobentzl, le premier allant toujours, avant tout, en parler chaque fois à l'Impératrice. Elles sont donc à cette heure actuellement sur ce pied. Si S. M. me parle, je lui répondrai de l'assurance de ne vouloir plus s'unir aux Turcs contre elle, à charge de la garantie par laquelle elle ne pourra plus prendre part à toute guerre qui serait offensive contre nous, et avec l'entière réciprocité de notre côté. Pour l'acte même je dirai qu'on en enverra des instructions au comte Cobentzl, mais que le plus simple, le plus court, le plus générique et surtout le plus uniforme vaudra toujours le mieux.

Une autre proposition bien singulière Potemkin est venu à faire à Cobentzl; c'est que l'Impératrice ne savait comment faire, mais mourait d'envie de me demander comme un gage de notre amitié et connaissance, la Toison; qu'elle savait bien que cela était contre la règle, mais qu'elle désirait avoir ce témoignage public de mon amitié avec passion, et qu'elle voudrait que sans conséquence on fît cette exception à la règle uniquement pour elle et dans ce cas unique. Je fus fort embarrassé; je crois connaître S. M., et la vanité est son unique défaut; l'apparence d'être la première femme qui aurait cet ordre, lui fait un plaisir incroyable. Lui refuser, c'était le sûr

moyen de la désobliger, et cela pourquoi? Parce quo cela n'a jamais existé. Et qu'est ce que cela fait que ce morceau do ruban, pour ce cas unique? Je crus donc pouvoir répondre que cela était infiniment difficile et presqu'impossible, mais quo S. M. se prêtant à d'autres choses, ello était bien faito à faire faire pour elle des choses impossibles possibles, comme serait celle de la collation de la Toison. Jo suis donc curieux si elle m'en parlera elle-même; alors il n'y aura pas moyen, si elle la demande, do la lui refuser, et il faudra penser de la lui envoyer par quelqu'un des chevaliers existants, et de préparer une petite Toison riche, bien montée, mais pas trop grando, quo S. M. puisse attacher à l'habit comme en boutonnière avec le ruban rouge.

Au reste les affaires vont de même; on me traito à merveille; les deux jours de gala ont été très-brillants et l'illumination au jardin superbe; elle est habituello tous les ans. Le Grand-Duc paraît fort à l'aiso avec moi, la Grande-Duchesse de même, cette dernière, plus que je l'apprends à connaître, plus j'en fais un cas infini. C'est uno princesse d'un caractère et d'un esprit rare, joignant à cela une figure très-agréable et une conduite admirable. Si j'avais pu trouver ou imaginer une princesse pareille, il y a dix ans, je l'aurais épousé sans difficulté, et elle aurait convenu à mon état et à ma position: c'est tout dire, je crois.

Mon départ reste toujours fixé pour le 18, et je compte être le premier d'août en Galicie. Jo ne manquerai point d'en donner part tout de suite à V. M. En attendant je lui baise très-humblement les mains, et je la supplie de me croire avec le plus profond respect . . .

Voici ci-joint la continuation de mon journal et oserais-je, très-humblement représenter à V. M. pour le bien de son service que le secrétaire de légation Seddeler[1]) qui est déjà trente années ici, demande son rappel et même l'a déjà obtenu, mais je crois essentiel de tâcher qu'on l'engageât d'y rester encore quelque temps. Cobentzl le désire infiniment, et ce poste important paraît l'exiger, or je crois que, si V. M. daignait faire quelque chose pour lui, qu'on l'y engagerait depuis trente années. Cet homme n'a eu ni avantage honorifique ni lucratif, or je croirais très-humblement que, si Elle lui donnait le titre de conseiller, une pension en augmentation de ses gages, et peut-être, pour lui donner ici un peu de lustre, la petite croix de S. Etienne, alors il resterait, et je puis l'assurer en honneur que, vu sa droiture, son zèle, ses liaisons avec beaucoup d'employés, la connaissance parfaite de la langue, Elle n'en pourra jamais trouver à le remplacer, et surtout pour quelques années Cobentzl en aurait grand besoin. En attendant Caché ou un autre pourrait toujours venir ici comme secrétaire. Cet homme serait payé en sus, et il rapporterait son argent; tous les autres secrétaires de légation ont le titre de conseiller ici, ce qui fait qu'il lui devient presque nécessaire. C'est d'accord avec Cobentzl que j'ose lui mander ceci. Seddeler n'en sait pas le mot.

---

[1]) Emanuel Johann von Seddeler, kaiserlicher Gesandtschafts-secretär in St. Petersburg. Auf Josephs Empfehlung wurde er zum Legationsrath ernannt und erhielt das Ritterkreuz des Stephansordens. Im Jahre 1782 wurde er in den Freiherrnstand erhoben.

DLXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 13 juillet 1780.

Très-chère mère. Me voici en ville pour deux jours, que je compte employer à y voir les objets intéressants qu'elle contient. Je ne ferai que cela, et j'ai pris le parti de renoncer entièrement à connaître la société de cette ville; la Cour me suffit. Hier j'ai déjà vu des choses vraiment intéressantes et belles. Les magasins de bois pour la marine sont d'une construction très-avantageuse et unique, au moins en France et en Italie on ne connaît rien de pareil. Le collège des mines a fait un établissement dans son jardin, qui m'a frappé et dont l'utilité est visible pour l'instruction de la jeunesse. Il y a en grandeur naturelle une mine bâtie sous terre qui contient différentes veines de minerais et métaux qu'on y a mis exprès pour l'instruction des jeunes gens qui y sont élevés. La cour des galères offre un spectacle de puissance pour la mer baltique, qui est digne de cette monarchie. Cent galères se trouvent prêtes à être armées et à pouvoir sortir dans six semaines avec 30.000 hommes d'équipage, c'est-à-dire en soldats de débarquement. Elles sont toutes sous toit, bien rangées; les corps paraissent conservés et

[1]) Durch die Post.

s'il y a quelque réparation, ce sera dans la menuiserie d'en haut. Enfin l'Impératrice malgré toutes les dépenses trouve des ressources pour ne négliger aucune des parties essentielles de sa puissance, et elle connaît parfaitement le principe que la circulation et l'emploi interne des espèces est une petite dépense en comparaison de l'industrie et de la population que cela augmente et entretient. Enfin je puis vous assurer avec vérité, chère mère, qu'en tout point je ne donnerais pas le plaisir et l'instruction que j'ai acquise dans ce voyage, pour deux des autres que j'ai faits.

DLXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 17 juillet 1780.

Très-chère mère. C'est la dernière fois par la poste, que j'aurai le bonheur de vous baiser les mains par écrit; je pars après-demain pour sûr; c'est avec sensibilité que je quitterai l'Impératrice, et ce n'est que l'idée de prendre la route qui me ramène à vos pieds, qui la diminuera. J'en ai été comblé de marques de confiance et d'amitié, et je sais être reconnaissant avec plaisir. Le peu de temps que j'ai passé dans cet Empire, j'y ai vu de grandes choses faites, imaginées et exécutées grandement; nulle part l'on voit du doute ou des demi-volontés, ou cette épargne qui en perd l'effet et le prix. Enfin ce sera à mon retour que bien plus au long je pourrai avoir le

[1]) Durch die Post.

bonheur de vous en entretenir: j'attends cet heureux moment avec tout l'empressement dont mon coeur, qui depuis sa naissance vous est si tendrement et respectueusement attaché, est capable. Je serai toute ma vie avec le plus profond respect . . .

DLXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 18 juillet 1780.

Très-chère mère. C'est au moment de mon départ d'ici, que j'ai l'honneur de lui écrire ces lignes. J'ai reçu la gracieuse lettre, dont Elle a daigné m'honorer: je lui en baise très-humblement les mains, et je suis, on ne peut pas plus, sensible aux marques de bonté dont Elle m'honore. Le journal ci-joint fera voir ce qui s'est passé encore ces derniers jours. Voudrait-Elle avoir la bonté d'en envoyer copie au Grand-Duc mon frère? En affaires jusqu'à présent les choses en sont au même point. Je ne presse point la réponse au sujet de la garantie générale réciproque, que Cobentzl a proposée par Potemkin, de même que pour la Toison je n'en dis mot et ne l'offrirai jamais; il faut que l'Impératrice m'en parle et me la demande, ainsi je supplie V. M. de garder uniquement pour Elle ce que j'ai eu l'honneur de lui en mander. Je crois que ceci est la méthode qui convient. J'ai fait voir pour la garantie la bonne volonté suffisante, mais nous ne sommes pas dans le cas d'avoir à la solliciter ou qu'elle

nous soit nécessaire; c'est à cette heure à eux à profiter de ce premier pas. De même la Toison; il faut que l'Impératrice la désire, la demande, et non que cela ait l'air qu'elle ne m'a fait que la grâce de ne pas me refuser de l'accepter.

Toujours je revois encore les mêmes idées; on veut sauver l'Allemagne, et c'est sur l'Italie qu'on voudrait nous donner quelque morceau pour pouvoir faire avec les Turcs ce que bon leur semblerait. On ne m'a jamais parlé clairement de ceci, mais tant de propos jetés et répétés au hazard m'en ont fait tirer cette conséquence infaillible; il faudra voir jusqu'à la fin si on ne se lâchera pas plus clairement. Elle en meurt d'envie, je le vois, mais je tiendrai ferme ou il faut qu'elle parle, car tout ceci pourrait n'être qu'une leurre pour nous tirer les vers, comme on dit, du nez, ou elle ne saura pas davantage. Je lui ai répété plusieurs fois que nous ne souhaitions aucune augmentation, ni en Allemagne ni autre part, mais qu'aussi nous ne souffririons jamais que le Roi de Prusse acquière de plus, ni par des échanges même s'arrondisse, puisque son acharnement était trop visible dans toutes les occasions, hors ce que la paix de Teschen avait arrangé pour la succession des margraviats. L'Impératrice m'a cité entre autres choses, que Pierre le Grand avait dit, en conférant un jour avec le père du Roi de Pologne Poniatowski [1]), qu'ils feraient plus ensemble dans une heure, que des ministres dans un mois. Tout cela prouve qu'elle voudrait parler d'affaires et de projets, mais que

[1]) Graf Stanislaus Poniatowski, geboren 1678, Castellan von Krakau. Er starb im Jahre 1762.

son amour-propre est en combat, et qu'elle n'ose ou qu'elle finasse. Dans tous les deux cas je puis et dois attendre tranquillement l'issue. Dès qu'on prend le ton sérieux, elle change la conversation et paraît s'excuser qu'elle n'avait dit cela que par manière de conversation. Par conséquent il faut absolument la laisser mûrir et ne lui pas donner la satisfaction d'avoir été sa dupe.

Je compte de Riga renvoyer un courrier au comte de Cobentzl avec une lettre de remerciments à S. M., mais quoiqu'on m'ait déjà insinué que S. M. s'attendait que je lui offrirai une correspondance, je ne compte point le faire, et attendre aussi si elle me l'offrira, désirant au reste beaucoup d'être désembarrassé d'une pareille secature. Vous verrez, chère mère, que malgré toutes les belles paroles et les démonstrations les plus amicales, je ne suis pas entièrement dupe ni aveugle ici. Je ne me fierai jamais à leur honnêteté ni vérité. Ils croient m'avoir aveuglé, et par là, en se cachant moins, je les vois plus au naturel à travers mon bandeau et j'en tire mon profit.

Je dois beaucoup retenir Cobentzl; il est jeune, il est plein de zèle et voudrait faire, presser, négocier, et le temps qui mûrit tout, lui paraît trop long; il croirait pousser à la roue lorsqu'il n'en est pas temps. Enfin ou je les forcerai à se déclarer, ou au moins ils ne pourront pas se vanter de nous avoir eu pour leurs dupes, malgré toutes les formes qu'ils ont prises. Au reste je suis très-content de lui.

J'ai été hier à Kronstadt; j'en ai été parfaitement content des détails de la marine que j'y ai vus, surtout un grand canal avec un bassin qui forme un dock pour

huit vaisseaux, est une chose superbe et qu'on ne voit nulle autre part.

Je ferai attendre le garde à Narwa après-demain à ma première couchée, pour ajouter encore quelques mots de ce qui se sera passé en prenant congé.

Dans ce moment le 20 au soir j'arrive à Narwa, première couchée de Pétersbourg. J'y ai fait attendre le courrier pour pouvoir donner part à V. M. de mon départ et de ce qui s'est passé. On ne m'a plus parlé d'affaires; on désire de moi une correspondance; je ne me suis engagé que discrètement et dans les grandes occasions. L'Impératrice m'a réellement touché par la façon tendre, sensible et amicale avec laquelle elle a pris congé de moi, et qu'elle m'a embrassé. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de même; la Cour entière était leur singe, et si on en pouvait croire cette engeance, je partirais regretté d'un chacun.

Voici la marche-route à peu près jusqu'à Zamosc. Je lui baise très-humblement les mains et je vais renvoyer un garde à Pétersbourg avec une lettre de remercîments.

DLXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Riga, le 23 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai reçu en chemin pour venir ici deux de ses gracieuses lettres, dont l'une m'annonçait la mort du prince Charles. J'y prends toute la part possible, et je partage vraiment tout ce que le bon coeur de V. M. doit ressentir dans cette occasion. Je ne compte pas presser davantage mon voyage que je l'ai projeté, puisque d'abord il est sans cela arrangé assez courtement, et que les jours de séjour sont nécessaires, soit pour des objets, soit pour laisser reposer les gens que la grande chaleur incommode beaucoup. Ainsi toujours vers le 16 août je pourrai être à Vienne à ses pieds. Je persiste d'autant plus à me croire dans ce moment assez inutile à son service, que cette mort a été prévue, qu'indubitablement le prince Starhemberg aura eu des ordres précis sur les papiers militaires et autres, que son remplacement est sans contradiction, et quo pour les détails tant de son héritage que de la nouvelle colonie qui s'y va établir, jo n'aurais jamais été consulté, et je n'y aurais peut-être rien entendu non plus de ce que V. M. fera infiniment mieux que moi.

Quant au régiment, il me paraît de mon devoir de faire cette représentation à V. M. La distinction de garder à perpétuité le nom de son propriétaire n'a été jamais accordée qu'au prince Eugène. Je la laisse juger de ce que toute la terre jettera de ridicule sur le défunt, si on le comparaît à ce grand homme qui a exactement gagné à la monarchie sept batailles, pendant que le prince Charles lui en a perdu sept autres: voilà la différence. Est-ce qu'Elle désirerait que le nom de Lorraine lui soit conservé? Je dois encore lui laisser imaginer si, après avoir renoncé positivement même à en porter le titre, il serait séant de garder un régiment avec ce nom. Voici mes raisons, elles me paraissent claires, et V. M. aura beau faire, Elle n'effacera jamais dans l'opinion du public et de l'armée l'opinion désavantageuse que les revers multipliés (et de quel genre) qu'il a eus pendant tout le temps qu'il a commandé ses armées, ont attiré sur la personne du prince. Mais si V. M. voudrait faire une grâce au régiment, ce serait de le donner à mon neveu Ferdinand[1]), au lieu de celui qu'il a, qui resterait à Hohenfeld[2]), et de donner le commandement à Brechainville, qui le connaît et qui y a servi avec distinction. C'est tout ce que je croirais faisable; de plus nuira plus au défunt que lui fera honneur, car il y a des choses qu'il ne faut plus rappeler à la mémoire, et ces batailles sont certainement de ce genre.

[1]) Leopolds zweitgeborner Sohn, nachmaliger Grossherzog von Toscana.

[2]) Philipp Otto Graf Hohenfeld. Er starb im Jahre 1799 als Feldzeugmeister.

Pour le régiment de *Deutschmeister*, V. M., j'imagine, lui laissera le titre de l'ordre et le commandement pourrait être conféré au lieutenant-général Schröder qui commande en Galicie.

Voici ce que je pense de ceci; pour la coadjutorerie de mon frère je suis bien aise que la chose avance, mais il faudra voir aussi ce qu'elle coûtera et si cela le vaudra. Dès que mon frère embrasse cet état, il me paraît qu'il doit tout faire pour être un évêque distingué. Je prendrais donc les ordres et la prêtrise même, si j'étais à sa place, dès que la chose sera une bonne fois décidée.

Les chaleurs excessives m'ont engagé à courir deux nuits et à accélérer mon arrivée ici d'un jour, néanmoins cela ne me fera rien gagner sur le total, puisque je dois attendre mes équipages qui sont encore en arrière. Les chemins sont bons jusqu'ici, hors beaucoup de sable qui empêche d'avancer.

V. M. me parle mariage en badinant; eh bien, je puis l'assurer qu'il y a dix ans, si j'avais su une princesse qui eût eu le bon esprit de conduite et les agréments corporels et spirituels que j'ai appris à connaître à la Grande-Duchesse à Pétersbourg, que je n'aurais pas balancé à risquer encore une fois le sacrement, mais à présent, à mon âge, dans mes circonstances, Venus joint à Junon et Pallas pour les qualités, ne me tenteraient plus.

Je compte encore écrire d'ici à l'Impératrice, sortant de son pays et ayant reçu des dépêches pour Cobentzl de la chancellerie d'Etat, que je ne sais si elles sont faites pour être confiées à la poste.

DLXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Kowno, le 27 juillet 1780.

Très-chère mère. A mesure que j'avance vers ma patrie, je sens ranimer mon désir de m'y trouver bientôt à vos pieds. J'ai vu à Riga les ouvrages considérables qu'on a faits dans la rivière et même dans la mer, de même que les autres objets de curiosité que cette ville très-riche et commerçante contient. Il est sûr que c'est un vrai trésor pour la Russie, et que ce vaste Empire est entrecoupé et partagé le plus heureusement de rivières et de canaux, ce qui lui fournit seul les moyens pécuniaires que nous voyons y regorger et dont on a de très-fausses idées dans l'étranger. J'ai cru convenable d'écrire encore de Riga à l'Impératrice, qui m'a témoigné le désir d'avoir de mes nouvelles. Mes expressions étaient mesurées aux éminentes qualités qu'elle m'a fait connaître, et à l'amitié avec laquelle elle m'a traité. Dès que j'aurai ses réponses, je ne manquerai pas de les lui communiquer.

Dans ce moment arrive de retour de Pétersbourg le courrier qui m'apporte ces lettres en réponse [1]. J'ai l'hon-

---

[1]) Katharina's Schreiben an Joseph lautet:

Péterhof, le 11 juillet 1780.

Sans parler des regrets et des voeux que nous faisons tous pour l'heureux voyage de M. le comte de Falkenstein, c'est au milieu du

neur de les envoyer en originaux à V. M., en la suppliant de vouloir ensuite me les rendre ou de les envoyer à ma chancellerie, quand Elle n'en aura plus d'autre usage à faire. Cobentzl joint en même temps une dépêche au

vide et de l'ennui causé par son départ, qu'il lui a plu de renouveler notre allégresse. La venue du courrier seul avec la nouvelle de la continuation de sa précieuse santé aurait causé une satisfaction universelle et non équivoque. La lettre qu'il m'a apportée de sa part, a mis le comble à ma satisfaction; le contenu de cette lettre restera à jamais gravé dans mon âme. Je puis dire que je suis heureuse, puisque vous daignez être content de moi. Je sais aussi qu'il est de l'essence des grandes âmes de regarder avec indulgence la bonne volonté; jamais je n'ai plus senti l'insuffisance de mes faibles talents, que pendant les deux mois où j'avais devant moi le beau spectacle et l'exemple d'une âme forte et élevée, d'un jugement profond, d'un raisonnement toujours juste, et de connaissances aussi solides qu'étendues. Les hautes destinées doivent être le partage de telles vertues et qualités. C'est avec ces sentiments et ceux de la reconnaissance la plus vive, et de l'amitié la plus réciproque que je signe ma prédiction.

Catherine.

Grossfürst Paul schrieb am gleichen Tage an den Kaiser:

La lettre que V. M. I. nous a écrite, et que le comte Cobentzl nous a remise hier au soir, met le comble aux bontés et à l'amitié qu'Elle nous a témoignées pendant son séjour ici. Vous savez, Sire, le prix que j'y attache, et mes sentiments vous sont assez connus pour apprécier le degré de reconnaissance que vous avez excité dans mon coeur, mais je mets mes sentiments particuliers de côté pour faire place à l'augure que j'ose tirer pour l'avenir sur les suites d'une analogie de sentiments que je me flatte d'avoir aperçue, et qui ne manquera pas d'influer sur tant de choses dont dépend souvent le bonheur ou le malheur de bien du monde. La chose du monde qui me donnera le plus de satisfaction dans quelque situation que je me trouve, sera l'assurance que V. M. I. veut bien me donner de la part qu'Elle prend à ce qui nous regarde, et la sanction qu'Elle donne à l'harmonie qui règne dans notre ménage, que vous nous montrez, Sire, encore bien davantage en nous écrivant ensemble. Depuis que V. M. nous a

prince de Kaunitz, où il entre dans quelques détails. La lettre du Grand-Duc paraît la plus remarquable.

J'ai reçu aussi hier le courrier hébdomadaire; la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, chère mère, et l'em-

---

quittés, nous ne sommes remplis que de ce qui a fait le plus d'impression sur nos coeurs, c'est du temps qu'Elle a passé avec nous. Permettez-moi, Sire, avant que de finir, de faire des voeux pour l'heureuse continuation de son voyage, et de la prier d'ôtre persuadée que je suis à jamais

Sire
de Votre Majesté Impériale
le très-dévoué
Paul.

Das Schreiben der Grossfürstin Marie an Joseph lautet:

Tout ce que je dirais à V. M. I. ne pourra que lui exprimer faiblement combien je suis pénétrée de reconnaissance pour la lettre remplie d'amitié, que vous avez daigné nous adresser; c'est mettre le comble à vos bontés pour nous, et achever de vous attirer en entier notre attachement, que je vous ai voué, Sire, pour la vie. Le temps heureux que V. M. a passé chez nous et avec nous, fera à jamais époque. Toutes ses paroles sont gravées dans nos coeurs, et particulièrement l'assurance qu'Elle a daigné nous donner, qu'absent comme présent Elle s'intéressera à notre bonheur. J'ose dire que nous y comptons avec cette confiance, que vous avez su nous inspirer, Sire, et qui est la suite nécessaire des sentiments qu'Elle nous a témoignés. Je ne parlerai point à V. M. de nos regrets; nous nous étions faits une si douce habitude de vous posséder chez nous, Sire, que la privation de ce bonheur ne peut que nous être des plus sensibles et répandre un vide terrible parmi nous. Notre consolation consiste à nous entretenir de l'espérance (à la vérité bien éloignée) que V. M. nous a donnée, de lui présenter de nouveau nos hommages. Nous faisons des voeux pour que rien ne s'oppose à ce charmant projet, qui me mettra à même de vous répéter, Sire, que vos bontés et votre amitié ont fait la plus vive impression sur nous. V. M. I., en nous adressant sa lettre ensemble, nous a fait à chacun en particulier le plus grand plaisir, puisque cela nous prouve qu'Elle s'intéresse à la grande inti-



pressement que vous daignez me témoigner pour mon retour, sont de nouvelles preuves de ses bontés, dont je connais tout le prix, quoique je sois au reste très-convaincu de n'être nullement nécessaire.

Quant aux lettres de participation, je crois qu'il convient absolument que V. M. comme mère, comme Souveraine, ce qui équivaut, je crois bien, à un chef soi-disant de famille, les expédie. Si j'en dois être pour quelque chose, je m'étonne que les chancelleries n'aient point couché, comme de coutume, ces lettres, et que ce même courrier ne me les ait pas apportées; dans un quart d'heure elles auraient été signées et renvoyées. Mais ainsi, si c'est à moi à les signer, cela tardera de quelques jours.

Je suis fâché que les affaires de Cologne tardent et se brouillent; je n'ai jamais été tranquille sur leur issue. Quant aux arrangements que la mort du prince exige, je ne doute pas que le prince Starhemberg aura mis des bornes au pillage de ses domestiques qui étaient accoutumés à le faire sa vie durant, et V. M. daignera avoir en considération les convenances de l'Etat et ses charges dans tout ce que sa générosité lui dictera.

Mon retour, en pressant raisonnablement mon voyage,

---

mité qui règne entre deux personnes qui vous ont voué, Sire, pour la vie, les sentiments de la plus haute considération et du plus inviolable attachement. Ces sentiments caractériseront toujours celle qui a l'honneur de se nommer

Sire

de V. M.
la bien dévouée
Marie.

ne pourra qu'être pour la mi-août et vers les exèques de S. M.[1]).

Je la supplie de pardonner ces malpropretés; j'écris chez un juif où il n'y a qu'un banc et point de table.

DLXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Woifsky (Woischky), le 31 juillet 1780.

Très-chère mère. Comme je me détourne à cette heure de la grande route pour aller par Lublin à Zamosc, où je compte être en trois jours, j'expédie encore ce courrier à V. M., pour lui marquer que mon voyage continue à aller fort heureusement de Kowno jusqu'à Grodno. Nous avons eu mauvais chemin; les pluies y ont contribué et puis il fallait passer un bois qui a douze lieues d'Allemagne de longueur, dans lequel il y a trous, marais, sable, enfin toute sorte de difficultés, aussi nous a-t-il fallu plus de quinze heures. Je suis au reste très-content, on ne me complimente point, on ne me tourmente pas, et je passe très-incognito. Le Roi a envoyé à Grodno un certain Zimmermann qui est employé au bureau des postes, pour préparer les relais d'ici à Zamosc, mais j'avais déjà tout arrangé par moi-même et je l'ai renvoyé avec un beau compliment et une tabatière que je lui ai donnée.

[1]) Der 18. August war der Todestag des Kaisers Franz.

Quand on réfléchit sur la grandeur, la fertilité, les heureuses rivières que la Pologne a, et qu'on voit ensuite ce que malgré tout cela elle est ou pourrait être, cela fait trembler sur les suites et les effets d'un mauvais et faible gouvernement.

J'avais cacheté cette lettre, lorsqu'un accident singulier arrivé à mon employé du bureau Knecht[1]) m'engage à la rouvrir pour lui en donner part en conséquence de l'exactitude avec laquelle je suis habitué à l'informer de tous les détails qui arrivent. Or donc, se portant à merveille, mon homme se baissa pour lever un gant tombé; il sentit tout de suite une forte douleur aux reins; j'étais présent, je lui conseillais de se faire frotter, mais cela augmentant, Brambilla lui donna un onguent et même le saigna, les douleurs continuant, quoique sans fièvre. Il n'a pas été en état de partir avec nous; je l'ai donc laissé à Grodno, après avoir trouvé un chirurgien d'un régiment allemand, et lui ayant laissé une calèche, un garde qui sait le polonais, et son domestique. C'est le même garde qui, ayant été renversé deux fois, tomba malade et dut rester dans ce même lieu. Il est parfaitement rétabli, et ils me suivront, quand ils pourront, ensemble, en prenant la route droite par Varsovie à Cracovie. Comme il n'a point de fièvre, je me flatte que ce ne sera rien et que ce n'est qu'un effort qui dans quelques jours lui permettra de continuer la route. J'ai néanmoins voulu en donner part à V. M.

Le Roi de Pologne a chargé le général Nocranofsky

---

[1]) Johann Anton Knecht, Concipist im geheimen Cabinet.

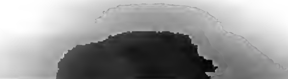
de me faire ses compliments à mon passage à Bialystock. Je lui ai fait mes remercîments assez froidement mais poliment.

DLXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Zamosc, le 3 août 1780.

Très-chère mère. Je m'empresse de vous donner part par le courrier Tarnotzy de mon heureuse arrivée ici dans vos Etats en parfaite santé avec toute ma suite, hors, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer par le dernier courrier, mon concepiste Knecht, qui pour un effort aux reins est resté en arrière. Il ne me faut pas être sous votre domination pour ne connaître votre service pour mon premier devoir, et l'accomplissement de ce qui peut vous être utile, pour mon unique désir. C'est inné avec moi, et j'en ai fait parade partout avec plaisir et vérité. J'ai reçu aussi votre gracieuse lettre dont j'avais fait attendre le courrier ici, crainte qu'il ne me manque. J'ai été très-surpris de voir fort à la hâte le rapport français du prince de Kaunitz, qui parle des dispositions testamentaires du prince Charles. Comme je vois que je devrai être de beaucoup pour débrouiller ce chaos, il faudra attendre mon retour et rassembler en attendant les matériaux et les informations nécessaires, afin qu'on sache à se décider, et qu'on voie le fond du sac; avant



il serait impossible de dire la moindre chose. Je crois que pour prendre les arrangements nécessaires, il faudra au moins quelques mois, et ce ne pourra être que dans la belle saison que ma soeur pourra se rendre à son nouveau gouvernement. J'ose lui joindre ici la royale dépêche qui n'est qu'à signer pour approuver ce que le prince de Starhemberg a fait; le reste des papiers, je les ai gardés, n'ayant pu même les lire encore, et je les renverrai sous peu de jours.

Les différentes affaires que je me suis accumulé ici, et la réparation surtout de mes voitures exigent au moins trois jours. Je compte faire célébrer demain ici l'office pour le prince Charles, et passer tout mon temps avec Schröder et Brigido que j'ai fait venir. La marche-route ci-jointe vous fera voir, chère mère, mon arrivée; j'aurais peut-être pu gagner un ou deux jours, mais jamais assez pour être le 17 à Vienne. Les autres deux jours vous êtes en retraite. Je prends pour mon retour le chemin que j'avais destiné pour mon arrivée dans ce pays, savoir le long de la Vistule. Les objets m'y paraissent intéressants pour l'avenir. J'ai été parfaitement content en Pologne; l'on ne m'a pas ennuyé de compliments; j'ai été bien servi en chevaux, j'y ai même vu de la bonne volonté, et Tarnotzy m'a choisi un fort bon chemin; avec cela le plus beau temps, point de chaleur, point d'orage et très-peu de pluie.

Dans ce moment arrive un second courrier; je lui baise très-humblement les mains pour sa gracieuse lettre, et je suis bien fâché si l'on croit possible que d'une traite avec une suite et des voitures l'on fasse plus de trois cent lieues sans s'arrêter. Il y en a encore cent et dix

à faire d'ici, ainsi V. M. en verra Elle-même l'impossibilité.

Je suis charmé que mon frère se voue avec zèle à son nouveau métier; il faut être bien ce que l'on est. Si la nouvelle de son élection arrive le 13, Elle verra Elle-même que je ne pourrais y être.

DLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Zamosc, le 6 août 1780.

Très-chère mère. Ayant eu le temps ici de lire tous les papiers, que vous aviez envoyés au général Schröder, je les ai tous brûlés exactement, croyant que ce ne sont que des copies, et que la chancellerie d'Etat les a vus suffisamment; de même j'ai repassé la dépêche et le rapport en français du prince de Kaunitz au sujet du testament du défunt prince Charles. Quelqu'étonné et fâché que je sois d'être obligé de me mêler à débrouiller ce chaos, je vois pourtant qu'il le faudra, et j'écris en conséquence au prince de Kaunitz, par le département duquel au moins en attendant je prévois que les choses devront passer. L'on ne peut se décider sur rien, avant de voir clair l'état des choses, et les éclaircissements et détails demandés au prince de Starhemberg mettront seulement à même de prendre un parti.

Je pars demain d'ici; mon employé Knecht, qui était resté en arrière pour un effort aux reins, nous a rejoint,



et se porte beaucoup mieux; le lieutenant-colonel Lang a eu un petit accès de fièvre, mais qui ne sera d'aucune conséquence. J'ai trouvé ici plusieurs seigneurs polonais de la première volée, qui ont plus ou moins des terres dans la Galicie; je les ai vus ensemble chez Zamoysky, le maître de ce lieu, et séparés; il y avait parmi eux quelques hommes de mérite.

J'ai l'honneur de joindre ici à Votre Majesté les rapports de Brigido touchant l'émigration et les abus dans la régie du sel des coctures donnée en entreprise à Puthon [1]) et Königsberger [2]). Je la supplie de se faire lire ces pièces et l'autre, que les négociants de Lemberg ont remise; il paraît impossible qu'on laisse encore pendant cinq années subsister ces vexes et abus. Tout le pays se réunit, et il n'y a qu'une voix; mais ils ont tous deux de puissantes protections à Vienne à la chambre, et Dieu sait où. L'objet paraît clair, que cette compagnie, en ne pensant qu'à elle, s'entend avec celle de Prusse, et ruinera notre débit et notre négoce entièrement. Je soumets le tout aux hautes lumières de Votre Majesté, mais il faut un remède efficace, et les tromperies sont manifestes, le cri général, le danger imminent, les conséquences dangereuses, et les mauvais effets par les rapports de trois cercles prouvés. Depuis un peu plus de deux mois, que j'ai quitté la Galicie, il y a eu, je crois, six ou sept nouveaux conseillers de fait, tous venant de Bohème et d'Autriche. J'ai représenté leur

[1]) Johann Baptist Puthon, Grosshändler in Wien. Er wurde später von Kaiser Franz in den Freiherrnstand erhoben und starb im Jahre 1816.

[2]) Heinrich Georg Königsberger, Hofagent und Sudsalz-Verschleissdirector in Galizien.

multiplicité, leur inutilité, et voilà l'effet. De cette façon ce sera toujours; ces messieurs pour ne rien faire, ou faire pire que rien, en voulant paraître de faire quelque chose, écumeront les revenus des Etats.

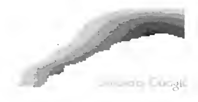
N'ayant pas pu aller à cette heure voir par moi-même la Bucowina, j'ai fait examiner les plaintes assez graves, qu'on m'avait remises, par une commission sous les ordres du lieutenant-général Drechsel. Plusieurs avis ont déjà été vérifiés, et on est après à constater le tout.

En même temps j'ai chargé le commandant-général [1]) ici, et le président [2]) de faire en commun un projet, comment, si on le trouvait à propos, cette Bucowina pourrait être incorporée comme un cercle à la Galicie. Leur ouvrage me sera envoyé, et j'aurai l'honneur de le présenter ensuite à Votre Majesté. Une partie des montagnes en pourra être séparée, pour la joindre au second régiment valaque de Transylvanie.

J'avais espéré que Votre Majesté, pour gagner du temps, aurait envoyé plusieurs des points, que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de Lemberg, selon que je l'en avais osé prier, ici au gouvernement, pour être préparés et débattus; mais comme ceci n'est point arrivé, je ne puis que supposer qu'il n'y en a point eu qui lui ait paru digne d'attention, et Elle voudra donc excuser l'ouvrage pour l'intention.

---

[1]) Schröder.
[2]) Brigido.



DLXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Zator, le 13 d'août 1780.

Très-chère mère. Le dernier courrier venant de revenir de Pétersbourg avec une dépêche au prince de Kaunitz que j'ai lue, étant à cachet volant, je lui laisse continuer sa route, et j'ose seulement y joindre ces lignes pour V. M., de même que la réponse en original de l'Impératrice [1]).

[1]) Das Schreiben der Kaiserin von Russland an Joseph II., dessen hier Erwähnung geschieht, ist aus Peterhof vom 19. Juli (a. St.) datirt und lautet:

Le pays que M. le comte de Falkenstein vient de quitter, est rempli de la plus haute vénération pour ses éminentes vertus. C'est par là seul qu'il ressemble aux autres pays que M. le comte a honorés de sa présence. S'il devient notre apologiste en paroles et en effet, il mettra non seulement le comble à notre reconnaissance, mais encore il unira les bénédictions de l'église orientale et celles de l'occidentale. Pendant les excessives chaleurs que nous avons ressenties, je ne pensai qu'à l'incommodité qu'elles devaient lui occasionner. La façon dont Elle veut bien s'exprimer sur le compte de l'ouvrage de la Dwina, est bien propre à m'encourager. Je prie le ciel d'accompagner tous vos pas. Daignez être persuadé de la très-haute considération et de la sincérité des sentiments de reconnaissance et d'amitié de

Catherine.

Elle y observera la phrase des bénédictions des deux églises, qui est toujours allusive à cette folle idée de joindre la conquête de Constantinople à celle de Rome pour nous.

Le garde qui par ma dernière lettre avait eu cet accident, se trouve à Bochnia entre les mains d'un bon chirurgien. Brambilla est arrivé très à propos pour lui sauver la vie, car quelques heures plus tard l'inflammation aurait été au plus haut point. Il l'a saigné et a eu le bonheur de lui remettre entièrement la rupture, et moyennant un bandage, dans quelques jours il espère qu'il pourra venir doucement à Vienne. J'ai laissé exprès un de ses camarades avec lui pour l'accompagner au logis. J'ai reçu le courrier extraordinaire qu'Elle a daigné m'envoyer, et d'avance j'ai l'honneur de lui faire mon très-humble compliment sur la réussite de l'élection du coadjuteur.

Mes enfants joignent aux respects et à la vénération les hommages de la reconnaissance pour le souvenir dont vous les avez honorés. Puissiez-vous retrouver toute votre auguste famille en parfaite santé!



DLXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Olmütz, le 16 août 1780.

Très-chère mère. Ayant encore ce garde avec moi, je m'en sers pour me présenter aux pieds de V. M. Hors une poussière affreuse mon voyage continue le plus heureusement. Je compte voir ici les choses qu'on a faites, savoir deux magasins à poudre hors de la ville, et la réparation de cette contregarde qui avait fléchi. J'ai eu l'honneur de lui marquer par le dernier courrier que j'étais intentionné d'écrire au Roi. Ma lettre était conçue, et j'ose la joindre ici à V. M., mais une autre occasion s'étant présentée, j'ai changé d'opinion et ne lui ai point écrit. J'ai appris par le plus grand hazard que le prince de Wurttemberg [1]), frère de la Grande-Duchesse de Russie, se trouvait à un quart d'heure de Troppau avant-hier soir, apparemment pour observer ce que je faisais. Je fis écrire le général Zollern [2]) une lettre, par laquelle il l'invitait

---

[1]) Friedrich Ludwig Alexander, geboren 1756, General in preussischen und später in russiscben Diensten, gestorben 1817. Möglicher Weise könnte hier auch von dem jüngeren Bruder Friedrich Eugen die Rede sein, der sich bekanntlich gleichfalls im preussischen Dienste befand.

[2]) Fürst Friedrich Anton von Hohenzollern, Inhaber des achten

par mes ordres à vouloir venir me voir à Troppau, ou s'il n'osait passer les frontières, je lui offrais de venir, pour faire sa connaissance, moi-même sur la frontière. Il accepta ce dernier, s'excusant beaucoup de ne pouvoir venir à Troppau, ayant une défense absolue du Roi de Prusse de passer les frontières. Je le vis donc en plein champ; nous parlâmes ensemble, je le chargeai des compliments les plus tendres pour le Roi qu'il va rejoindre tout de suite, et je le chargeai d'une lettre que j'écrivis à la Grande-Duchesse sa soeur. Ceci me paraît préférable; le Roi sentira également persifflage; la Grande-Duchesse sera certainement sensible à cette attention publique de ma part. Si le Roi trouve mauvais que le Duc de Wurttemberg s'est laissé découvrir, et qu'il le maltraite, il désoblige sa soeur qui déjà commence à être un peu moins prévenue en sa faveur; enfin c'est ce qui m'a paru en tout sens préférable. J'avais imaginé un moment de charger le prince de la lettre pour le Roi, mais comme son contenu aurait dû lui donner de l'humeur, la Grande-Duchesse aurait pu m'en savoir mauvais gré, d'avoir chargé son frère d'une commission désagréable. Tout cela a été imaginé et arrangé dans la nuit, et je suis curieux de l'effet.

Il m'est venu un scrupule à propos des régiments qui se trouvent vacants, que je dois soumettre à V. M. J'ai oublié Hohenlohe [1]); cet homme qui était retiré, marié,

Cuirassier-Regimentes, welcher im Jahre 1812 als General der Cavallerie starb.

[1]) Der damalige Generalmajor Fürst Friedrich Wilhelm zu Hohenlohe-Kirchberg, welcher das siebzehnte Infanterie-Regiment er-



est venu d'abord se présenter pour faire la guerre. Il l'a faite avec le plus grand zèle; je l'ai persuadé à garder une brigade en Bohème, il s'y est prêté et s'y tient. Un régiment qui lui serait confié, serait certainement en bonnes mains, et je crois que cela ferait partout un très-bon effet, surtout en Empire. J'ai voulu d'avance lui dire cette réflexion, afin que, le cas se donnant, Elle daigne y faire attention. Les régiments vacants sont Maximilien, le général Zollern en est déjà propriétaire. Charles Lorraine, si mon neveu Ferdinand le changerait contre Ried qu'il a, que ce dernier reste à Hohenfeld, et qu'on nomme le général Schröder de Galicie pour propriétaire, je crois que cela serait bien. *Teutschmeister*, le nom lui reste, et le général Zedtwitz qui est un ancien brave homme, qui a encore fait cette campagne, qui est lieutenant-général, lui conviendrait. Moltke; je donnerais ce régiment au lieutenant-général Drechsel, qui est un ancien militaire. Tous ces trois sont lieutenants-généraux et d'autres hommes et plus anciens qu'un Herberstein [1]) et autres qui ne font que tourmenter. Pour Hohenlohe voilà ce que je ferais: je désirerais quelque gratification au vieux général Brinken [2]), malade pour mourir, afin qu'il cède son régiment que je lui conférerais et qui lui sera d'autant plus agréable, qu'il l'a sous la brigade. Voilà le projet que j'ai l'honneur de lui présenter.

---

hielt. Er starb im Jahre 1796 als Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresienordens.

[1]) Der Generalmajor Graf Karl Wenzel Herberstein. Er wurde im Jahre 1783 Feldmarschall-Lieutenant und starb 1798.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Jakob Freiherr von Brinken.

DLXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 septembre 1780.

Très-cher frère. Nous allons aujourd'hui tous voir exercer le régiment d'artillerie, par conséquent je n'ai qu'un moment pour vous écrire. Je crois que mon voyage pour le printemps prochain à Bruxelles sera nécessaire et que je mettrai l'intervalle, où il n'y aura point de gouverneur général, à profit pour bien connaître cette belle et intéressante province. Je crois que cela me prendra, avec les tours que je veux faire, à peu près quatre mois. Si vous pouviez venir les passer au moins en partie avec moi, je vous laisse juger du plaisir que j'en aurais. Dans votre route Milan, Turin, Genève, Strassbourg et Metz pourraient se voir, nous ferions ensemble le tour de l'Hollande, de Spaa, d'Aix la Chapelle, des provinces des Pays-Bas, et je vous mènerais à Paris et à Versailles pour une quinzaine de jours au moins; de là par Lyon vous retourneriez en Italie. C'est une idée jetée uniquement au hazard de votre bon plaisir et des circonstances de vos occupations. J'ai sondé le terrain ici avec un air de plaisanterie, et j'ai pu voir que S. M. n'en serait point surprise; faites sans compliments tout ce qu'il vous plaira; vous ne trouverez pas mauvais que je vous communique mes désirs et mes idées. Adieu . . .

DLXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 7 septembre 1780.

Très-cher frère. Je vous sais occupé d'une tournée à Pise et Livourne, et bien portant; c'est tout ce que je désire. Ici toutes les choses sont encore au même point, la folie d'un octroi pour une compagnie des Indes se renouvelle encore; je l'avais crue morte et éteinte; il faut redire les mêmes choses qu'on a dites, de nouveau. Le projet que je vous ai envoyé l'autre poste, n'est pas une rêverie, mais c'est très-sérieusement que, si cela pouvait vous convenir, je désirerais m'arranger pour faire le voyage ensemble, non d'ici, mais vous viendriez me trouver aux Pays-Bas, où j'aurais été d'avance, prendre pendant trois ou quatre semaines de séjour des informations détaillées. Je ne puis vous dire le plaisir que j'aurais de couronner et terminer avec vous ainsi mes voyages, car c'est la dernière partie d'Europe qui me reste à voir.

Adieu; portez-vous bien, mon cher ami, et n'ayez pas le moindre doute de mon tendre attachement.

DLXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 11 septembre 1780.

Très-cher frère. Le garde m'a remis hier votre chère lettre; je vous suis infiniment obligé des détails qu'elle contient; par le courrier du mois qui part le 15 vous aurez une réponse détaillée sur l'important objet de famille que vous nous avez communiqué. Il ne vous sera sans doute point échappé que Don Juan [1]) est un furieux cadet et que le prince de Beira [2]) peut non seulement, joint à la Reine régnante [3]), vivre longtemps, mais avoir si non de cette épouse [4]), au moins après sa mort d'une autre des enfants, et alors vos petits-fils deviendraient des pauvres seigneurs. Pour l'autre il est impossible de se lier en rien; je crois juste qu'on attende l'âge et la raison, où

[1]) Welcher später als Johann VI. zur Regierung Portugals gelangte.

[2]) Prinz Joseph Franz Xaver, Johanns älterer Bruder, geboren 1761, starb 1788.

[3]) Maria Franziska Isabella, älteste Tochter und Thronerbin des Königs Joseph von Portugal, mit ihrem Oheime, dem Prinzen Peter vermählt.

[4]) Maria Franziska Benedicta, jüngste Tochter des Königs Joseph. Im Jahre 1746 geboren, starb sie 1788.



lui même pourra faire choix de celle qu'il croira pouvoir faire le bonheur de sa vie, et puis rien ne presse. Vous avez fourni abondamment la famille; voilà en peu de mots mon avis, vous en aurez les détails, au reste il faut être on ne peut davantage reconnaissant et sensible au procédé du Roi d'Espagne; on voit que son coeur parle et qu'il est aussi bon père que galant-homme.

Nous venons d'apprendre dans le moment que Guichen[1]) a battu Rodney[2]), un vaisseau de 90 canons a été pris, et plusieurs coulés à fond par les Français; voilà les Antilles et la Jamaïque absolument exposées à être prises, et c'est une très-importante nouvelle. Adieu . . .

DLXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 septembre 1780.

Très-cher frère. Voici le courrier du mois; je le charge des papiers concernant mon fameux héritage. D'abord vous y verrez la copie singulière du testament du prince[3]); la plus singulière pièce encore est le parti mitoyen que le prince de Starhemberg a proposé, et enfin ma réponse sur laquelle je n'ai encore rien reçu, de façon que je ne puis rien dire de positif encore sur la feuille

---

[1]) Der französische Admiral Graf Guichen.

[2]) Der englische Admiral Georg Rodney.

[3]) Karl von Lothringen.

séparée. Vous verrez le sommaire des gagistes et pensionnés; je ne sais pas un mot encore ni de ce qu'il a laissé de dettes ou en argent ou en effets, ainsi on ne peut juger de rien, mais toujours cela paraît très-onéreux, plus qu'avantageux.

Quant à l'important objet dont vous m'avez écrit par le garde, j'ai donné à S. M. une réponse, que je crois ostensible, pour le Roi d'Espagne. Elle me l'a demandée; je ne sais si elle vous l'enverra, mais elle contient essentiellement que pour le mariage de la Thérèse [1]), si l'on pouvait donner des assurances d'un établissement suffisant pour elle et pour ses enfants, si même le prince de Beira de cette femme ou d'une autre qu'il pourrait épouser après sa mort, eût des enfants, qu'alors il n'y aurait point de difficulté. Que pour François il y avait assez des archiducs dans la maison pour qu'on ne se presse pas de le marier, qu'on attendrait qu'il eût l'âge pour se choisir lui-même celle qu'il croirait faite pour faire le bonheur de sa vie, qu'ainsi, quoique cette princesse était certainement une de celles sur lesquelles son choix pourrait tomber, que néanmoins on ne voulait s'engager ou donner en rien de l'espoir d'avance. Voilà, avec des compliments que réellement le procédé amical du Roi d'Espage mérite, le contenu de la réponse. Je ne sais si S. M. vous l'enverra et l'approuvera ainsi, mais pour moi, voilà franchement mon avis. Cet Infant Don Juan est un cadet qui a la Reine régnante, le prince de Beira et tout enfant même femelle qu'il pourrait avoir, contre lui. Lui et sa femme moyennant des gages et commanderies trouveront à

[1]) Des Grossherzogs Leopold älteste Tochter.



subsister, mais ses enfants, qui seraient vos petits fils, je ne sais comment on penserait de leur assurer un sort contre les caprices d'un ministre ou d'un Souverain économe.

Je crois que la Thérèse vaut quelque chose de mieux que cela, et pour François, quand il aura vingt-quatre ans, il voyagera et puis se décidera entre toutes les princesses qu'il aura vues, pour celle qu'il croira la plus convenable pour son bonheur. D'héritière il n'y en a plus dans le monde; il faut donc qu'il ait celle qui lui plaira davantage.

Maximilien part dans quelques jours pour Cologne où il va faire une visite à l'Electeur, et puis il revient à Mergentheim tenir grand chapitre. Pour moi je pars le 25 pour la Bohème, et je vais voir les forteresses qu'on y a commencées. Mon voyage ne sera qu'à peu près d'un mois tout au plus. Il m'est arrivé une bonne histoire. Belgiojoso nous avait écrit très-sûrement la nouvelle que l'amiral Rodney avait été battu par Guichen; moi j'en ai fait compliment au théâtre à l'ambassadeur, j'en ai écrit au Roi et à la Reine exprès pour leur faire voir que je ne suis pas si Anglais qu'ils le croient ou que l'on le leur veut faire accroire, et voilà que cette nouvelle est fausse et qu'on ne sait encore rien d'Amérique; c'est une bonne attrape.

Je vous suis infiniment obligé que vous ayez reçu si bien les officiers russes, et que vous m'avez même nommé; il est bon que nous ne faisions qu'un en toute occasion; je m'épaule volontiers de votre esprit et jugement. Je ne puis croire que les Russes aient en vue un établissement dans la méditerranée qui serait abandonné,

ni qu'ils pensent à recommencer de si tôt contre les Turcs. Le fameux code maritime tient à coeur à l'Impératrice, et par celui-là ils acquièrent une influence directe, et presque l'arbitrage dans toutes les discussions européennes, ce qui autrefois n'était pas connu.

Ici toujours la même chose, pour l'interne confusion, indécision, pillage, petites vues, subalternes impertinents et protégés, enfin *manet in eodem.* Adieu . . .

DLXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Königgrätz, le 1 octobre 1780.

Très-cher frère. Je viens de recevoir dans l'instant votre chère et longue lettre; vos raisons sont si justes, si délicates, que je ne puis que souscrire, quelque peine que cela me fasse de me voir privé du plaisir de vous voir, et surtout en pareille occasion, où j'aurais même pu vous être utile et agréable. L'intention doit faire mon excuse, elle était certainement pure, et je n'avais d'autre motif que celui de l'amitié la plus tendre et de l'estime la plus juste, qui me fait toujours désirer de me trouver avec vous. Je suis charmé que vous ayez été content de ma façon d'envisager les propositions de mariage que l'on vous a faites, et les réponses tireront les choses plus au clair. Me voici depuis hier ici, je repars aujourd'hui pour Jaromirz où je resterai quelques jours pour examiner le tracé de la forteresse de Pless. Adieu.



DLXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Prague, le 13 octobre 1780).

Très-chère mère. J'ai reçu hier le garde qu'Elle a eu la bonté de m'expédier. Je lui baise très-humblement les mains pour tous les détails qu'Elle a bien voulu me faire. Ce n'est pas faute de confiance que je ne lui ai pas donné part, il y a longtemps, du projet que j'avais d'aller voir les Pays-Bas dans l'intervalle que la mort du prince occasionnerait. Elle doit sentir Elle-même, combien avec le personnel du prince, l'espèce de fanatisme qu'il avait occasionné dans les habitants, et les bontés si distinguées qu'Elle avait pour lui, il aurait été difficile d'y prendre les connaissances qui font l'objet de mon voyage, et combien mon rôle aurait été embarrassant. C'est donc à ce moment que se combinent ces objets, qui peut-être plus tard retomberaient dans une partie des mêmes inconvénients. Il est vrai que j'aurais désiré que la paix rétablie m'eût permis de joindre le voyage en Angleterre, mais il faut y renoncer et se contenter de bien remplir cet objet aussi important qu'intéressant.

Le comte de Kolowrat m'a écrit en conséquence de ses ordres, et je lui ai répondu. Il viendra donc probablement à Prague, où je suis arrivé dans ce moment,

mais il n'a pas Bolza [1]) et par conséquent cela perd beaucoup de sa valeur.

Les paysans, comme j'ai eu l'honneur de le marquer, sont mieux que l'année passée, mais les tisserands sont sans ouvrage. Les Seigneurs ruinés avec leurs sujets, ne sont point dans le cas de V. M. de leur accorder des avances. V. M. dit vouloir voir au total et non aux individus. Je crois que je ne ferai jamais une autre proposition. Le prince de Schwarzenberg par exemple est un individu; V. M. lui a prêté un million; s'il doit payer ce million, il n'en sera pas plus pauvre, car il n'a qu'à vendre une terre pour cela, payant les intérêts, et avec ce million plusieurs mille tisserands seraient employés et l'industrie soutenue dans le pays; ainsi des autres, mais il faut pouvoir avoir des permissions de vente, même des majorats, ainsi des autres.

Il est absolument impossible qu'on ne vende les effets du prince, et tous les jours on fait des enchères des effets de la chambre, appartenant à V. M. Outre cela le tas des choses inutiles et intransportables qui existent, rend cette méthode nécessaire. Quant au cabinet d'histoire naturelle, on vient d'en envoyer l'inventaire. Je le fais communiquer par Rosenberg à Baillou [2]) et à Born [3]),

---

[1]) Johann Peter von Bolza, Hofrath bei der Hofkammer, Director der Staatscassen. Geboren zu Wien im Jahre 1721, starb er ebendaselbst im Jahre 1807.

[2]) Ludwig Freiherr von Baillon, Director des Hof-Naturalien-Cabinets. Er war der Sohn seines Amtsvorgängers, des im Jahre 1758 verstorbenen Oberstlieutenants Johann von Baillon, welcher ausgezeichnete Gelehrte sich bekanntlich der Gunst des Kaisers Franz I. in hohem Masse erfreute.

[3]) Der berühmte Mineralog Ignaz von Born, Hofrath bei der

afin qu'ils marquent les pièces les plus nécessaires pour la collection de V. M., ensuite je compterais offrir toute la collection aux Etats de Brabant pour l'université de Louvain sous les mêmes conditions de se charger d'un certain nombre de pensionnés.

Si ma soeur part vers la fin du mois de mai, j'aurai le temps de tout voir en partant à la fin de mars; l'Empire en passant me prendra quelques jours. Quant à l'Hongrie, ce que j'en ai dit à V. M., n'était qu'une idée passagère. Dieu me préserve de me charger d'une besogne de plus, mais je croirai toujours qu'il sera parfaitement indifférent d'avoir un Palatin, et que l'usage seul parle pour lui. Si V. M. a imaginé une autre chose et un esprit d'édification à prendre dans le voyage que mon frère fait chez l'Electeur, Elle s'est prise de meilleure opinion des chapitres; je ne lui envie pas cette corvée.

Les travaux à Kopist[1]) sont plus avancés, et il y règne de l'harmonie, mais je ne désespère pas que cela ira aussi à Pless[2]), quoique toujours en gratignant et avec humeur, car cet homme est une fois fait ainsi.

Hofkammer im Münz- und Bergwesen. Im Jahre 1742 zu Karlsburg in Siebenbürgen geboren, starb er 1791 zu Wien.

[1]) Die Dörfer Deutsch-Kopist und Trebschitz standen an der Stelle der heutigen Festung Theresienstadt, zu welcher Joseph am 4. October 1780 den Grundstein legte. Die Fortificationsarbeiten leitete der erste Festungscommandant, Oberst Freiherr Karl Nikolaus von Steinmetz.

[2]) Im Jahre 1780 kaufte Joseph das zur Herrschaft Smirzitz gehörige Pless von dem Fürsten Paar. An Stelle desselben wurde eine Festung erbaut, welche Anfangs den Namen Pless behielt und erst von Kaiser Franz nach ihrem Erbauer Josephstadt genannt wurde.



DLXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Iglau, le 20 octobre 1780.

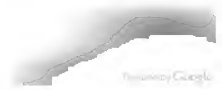
Très-chère mère. Le garde vient de me remettre la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je lui en baise très-humblement les mains; le cadet de Kinsky ne se croira aucunement avili à entrer comme sous ordre à quelque terre camerale. Dans le corps du génie, il devrait devenir officier et avoir des études plus complets de ceux qu'il paraît avoir pour y être employé avec fruit.

J'ai ri chaque fois que Windischgrätz [1]) m'a parlé d'être grand-juge, sachant bien que ses désirs sont éphémères, et qu'à peine il en enfante un qu'il s'en dégoûte. Il n'est propre à rien, qu'à causer une demi-heure avec lui agréablement, car sa tournure singulière et avec de l'esprit est amusante.

Je crois que V. M. ne pense pas sérieusement qu'il faudrait l'air natal à l'Infante de Parme [2]); ce serait

[1]) Auch hier ist es schwer zu unterscheiden, welcher der beiden Grafen Gottlieb oder Joseph Windischgrätz gemeint ist; wahrscheinlich der Erstere, welcher im Jahre 1732 geboren war und 1784 starb, während Joseph, der Vater des verstorbenen Feldmarschalls Fürsten Alfred zu Windischgrätz, im Jahre 1746 geboren war und 1802 mit Tod abging.

[2]) Die Erzherzogin Amalie.



une belle histoire que de l'avoir à Vienne. V. M. se souviendra que c'est ce que l'on désire, et Elle pourrait voir quand elle retournerait à Parme. On y arrangerait les choses de façon que V. M. la garderait sûrement des années sur les bras. Non, Pise, Naples et Nice, qui est encore plus près, sont des changements d'air avantageux, et point aussi dangereux que celui de Vienne. Par mille raisons j'ose supplier V. M. de ne pas se laisser amollir là-dessus; il y a des années qu'on intrigue à arranger cela, et V. M. en serait cruellement la dupe avec nous tous, et Elle la toute première, car sûrement elle ne reviendrait plus de la même façon. Et ses dettes, est-ce que V. M. les payera? Et ses enfants, qu'en arrivera-t-il? Et l'Infant son mari, viendra-t-il avec? Voudrait-Elle séparer ainsi mari et femme pour des mois, pendant que Léopold ne devrait pas quitter la sienne pour six semaines? Tout cela me persuade que V. M. fera sentir avec fermeté et pour toujours l'impossibilité de ce projet nuisible et inconvenable.

DLXXX.

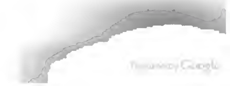
JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 novembre 1780.

Très-cher frère. Les bonnes nouvelles qui continuent au sujet de la santé de votre chère épouse, me font le plus grand plaisir. Je viens de recevoir la lettre ci-jointe en copie de l'Impératrice de Russie [1]); vous y verrez sur quel pied nous sommes; je croirais que vous feriez bien, mon cher ami, de prendre occasion de la communication

[1]) Das hier erwähnte Schreiben der Kaiserin Katharina, welches gleich ihren übrigen Briefen an Joseph ganz von ihrer Hand herrührt, ist undatirt und lautet wie folgt:

Monsieur mon frère. La lettre qu'il a plu à Votre Majesté Impériale de m'écrire le 23 septembre, m'est parvenue le lendemain du départ du prince de Prusse. Si les voyageurs qui ont honoré la Russie de leur présence cette année, m'ont causé quelques inquiétudes, elles n'ont eu d'autre motif que celui de l'insatiable désir, dont mon âme était remplie, de les voir parfaitement contents dans tous les sens sur notre compte. Le premier n'a emporté d'ici rien de nouveau pour lui; il en a fait autant partout ailleurs. Il nous a inspiré tous les sentiments que sa vue doit produire, et je l'avoue, il nous a rendus difficiles sur ceux que nous verrons à l'avenir. Le suivre immédiatement, était une entreprise difficile et redoutable. Si le prince de Prusse n'a parlé que pour lui, aussi n'avait-il que cela à faire; la cause de son dévancier était toute gagnée dans cette partie de l'Europe qu'il s'est plu à parcourir.



que je vous fais de cette lettre, pour lui écrire au sujet de ce qu'elle y dit de vous. Si vous voulez m'envoyer la lettre, alors je la lui ferais parvenir; il nous convient de toute façon de la ménager, et une lettre honnête et reconnaissante pour tout ce qu'elle dit de vous, et des assurances de vouloir servir ses flottes avec empressement, suffira. Pardonnez cette *secatura*, mais c'est de l'eau que vous devez jeter sur mon moulin. Adieu . . .

Il y a longtemps qu'il y avait vu avec des yeux accoutumés de voir les hommes et les objets, dont assurément l'on ne saurait avoir la même connaissance, lorsque dès le berceau on n'a qu'un objet unique et éternel devant les yeux, quelqu'utile qu'il soit d'ailleurs.

J'espère que le prince de Ligne, dont Votre Majesté Impériale m'avait fait l'honneur de me parler, sera parti d'ici aussi content de nous que nous le sommes de lui.

Je souhaite de tout mon coeur et j'ose présumer que l'horoscope des deux forteresses nouvelles en Bohème ne sera point maligne.

Nous entendrons dans peu qui seront les heureux. Je ne sais pourquoi j'ai des doutes sur les grands coups dont V. M. I. fait mention; peut-être est-ce parce que je n'en ai pas vu frapper de cette guerre.

Tout ce que V. M. I. me dit de S. A. R. le Grand-Duc de Toscane, me fait un très-grand plaisir. Je joins à une très-haute estime personnelle pour ce prince mille obligations anciennes et nouvelles que je lui ai. Aucun Souverain n'a plus fait pour mes flottes que lui. Je serai enchanté chaque fois où je pourrai trouver l'occasion de lui en marquer ma très-sensible reconnaissance. J'ai bien à remercier V. M. I. du témoignage qu'Elle a bien voulu donner à mes sentiments. Je la prie d'agréer l'expression de ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur mon frère
de Votre Majesté Impériale
la bonne soeur et amie
Catherine.

Mes enfants osent Lui présenter leurs respects et remercîments pour son souvenir.

DLXXXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 novembre 1780.

Très-cher frère. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui m'occupera la fête de demain; vous connaissez mon coeur et ma constante amitié, jointe à la plus haute estime que j'ai de vous. Jugez de ce que je vous souhaite pour le jour de votre fête.

Pour ici il n'y a rien de nouveau; mes occupations sont à cette heure assez multipliées. Les nouvelles forteresses, les arrangements de cet héritage, une quantité de déductions à faire à S. M., tout cela m'occupe infiniment, joint au courant, et je dois aussi me préparer un peu à mon futur voyage. Outre les dépenses que cet héritage emporte annuellement, il y a encore près de 400.000 florins à payer de dettes. La Marie et le prince sont fort agités, comme vous connaissez surtout la première, de tous les arrangements à prendre, d'autant plus que le prince de Starhemberg demande sa retraite, et qu'elle est fort inquiète de se procurer un ministre qui lui convienne. Elle voudrait Rosenberg; il souffle froid et chaud, comme vous le connaissez, et veut arranger tout le monde. Ainsi à moi il dit qu'il en serait fâché, à eux il le laisse entrevoir comme un sacrifice d'obéissance. J'ai pris pour sûr son propos, et comme je ne l'y

crois sans cela pas propre, vu sa paresse et complaisance dans les affaires, j'en ai parlé en conséquence à S. M., et je crois qu'il sera bien malgré ma soeur rayé du tableau des prétendants. Pergen et Kaunitz avec Cobentzl le vice-chancelier restent encore; moi je serais pour le premier. Adieu, mon cher ami, faute de nouvelles je vous embrasse tendrement.

DLXXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 novembre 1780.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, je vous en suis infiniment obligé et charmé que votre chère épouse commence déjà à sortir avec les ménagements nécessaires. La nouvelle de l'arrivée de la flotte russe n'est pas fort brillante, puisqu'il leur reste l'inquiétude sur deux frégates; j'espère néanmoins que vous me donnerez bientôt la nouvelle qu'elles sont arrivées à bon port. Dix bâtiments anglais, dit-on, sont entrés avec des provisions à Gibraltar, et d'Estaing l'on prétend qu'il assemblera seulement la flotte pour aller de Cadix à Brest. L'entreprise de toute cette campagne n'aura pas été vigoureuse.

L'Impératrice est encore un peu incommodée du rhume presqu'épidémique qui règne, néanmoins elle n'est point alitée et sans fièvre extraordinaire, car un peu d'agitation dans le pouls, on l'a toujours avec le rhume.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur.

DLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 26 novembre 1780.

Mon cher frère. Vous ne serez pas mal surpris de l'arrivée de ce courrier; jeudi je ne m'y attendais point en vous écrivant. Le rhume de S. M. a augmenté. En voulant aller une fois à la bénédiction, l'on dit, car je n'y étais point, qu'il lui prit un suffoquement qui dura assez longtemps pour effrayer la Vasquez et une couple de ses femmes qui y furent. Störck lui-même n'en fut pas tranquille, et par mégarde on distribua un bulletin qui racontait des détails effrayants. Je ne fus pour rien dans tout ceci, mais S. M. l'Impératrice, fort incommodée de ce rhume et agitée par ses entours, résolut absolument de vouloir se faire administrer, ce qui vient de s'exécuter à cinq heures de l'après-dînée. Vous verrez par le bulletin que Veigl [1]) reçoit, quelques détails; pour moi je vous parle clair, je ne crois pas, grâce à Dieu, que S. M. soit en danger actuellement, mais sa condition, son âge rendent la chose pour les suites et pour l'avenir bien plus délicate. La respiration que vous connaissez déjà depuis longtemps difficile, est encore par cet amas de glaire

[1]) Der österreichische Geschäftsträger in Florenz, Joseph Veigl.



beaucoup plus empêchée, les forces sont bonnes et la tête excellente, son tempérament toujours fort; il est à espérer beaucoup qu'il surmontera ces embarras. Je vous écrirai tous les jours exactement, et je vous laisse juger de mon âme, vous qui connaissez mon attachement pour elle, après une telle fonction. Adieu . . .

DLXXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 novembre 1780.

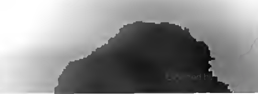
Très-cher frère. Voici un billet de l'Impératrice elle-même. Cette nuit je l'ai trouvée écrivant; comme elle n'est jamais mieux qu'assise, elle change souvent de position et sort du lit pour se mettre sur une chaise. Le bulletin vous fera voir à quoi nous en sommes; selon toutes les apparences il n'y a rien à craindre pour le moment, mais tout pour les suites; la respiration difficile, que vous connaissez à S. M. depuis des années, pourrait augmenter de ce rhume, et peut-être se changer en hydropisie de poitrine. Voilà tout ce que nous devons tâcher de prévenir; si l'on y parviendra, c'est ce qui est encore très-incertain, et quelques jours en devront éclaircir les circonstances. Le rhume commence à céder, mais les incommodités ne diminuent point à proportion; c'est ce qui m'inquiète le plus. Je vous donnerai exactement des nouvelles; faites passer, je vous prie, l'incluse tout de suite par estaffette à Naples. Adieu.

DLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 décembre 1780.

Très-cher frère. Je suis si accablé de l'affreuse cérémonie d'hier que je ne puis vous dire qu'un mot; cet enterrement est la plus cruelle chose qu'il soit possible d'imaginer. Un attachement de quarante années, l'objet de ma vie et de ma reconnaissance pour tous ses bienfaits multipliés, de le perdre est au-dessus presque de la raison. Voilà mon système de vie, enfin tout est dérangé et je me trouve seul presque dans le monde; la providence m'ayant arraché femmes, enfants, père et mère. Que votre amitié me reste au moins, c'est-ce que je vous prie bien sincèrement. Vous connaissez l'étendue de la mienne depuis notre enfance, mille preuves du depuis doivent vous en avoir convaincu, ce sera la seule vraie ressource, jointe à l'empressement de remplir les devoirs de ma charge, qui me feront supporter la vie. Adieu.



DLXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 7 décembre 1780.

Très-cher frère. Aujourd'hui finissent nos tristes fonctions; ce sont les dernières obsèques. Je ne puis pas vous exprimer combien je suis affecté de tout cela, et tout ce que j'ai déjà éprouvé de terrible en tout genre, n'approche pas de ceci. Avec cela vous imaginerez combien je suis surchargé d'affaires, et dans quel état toutes les choses se trouvent, vous ne l'ignorez pas. Je vous en ferai un détail exact, de même que du testament, au sujet duquel j'ai assemblé pour après-demain une conférence. S. M. a disposé de beaucoup plus de ce qu'elle n'avait; heureusement que l'établissement de mes soeurs et frères est au moins exéquible. Pour l'armée, elle lui a légué un mois de gages et *Löhnung*, ce qui fait 1.500.000 florins, outre tout plein d'autres légats. Il faudra tâcher de débrouiller tout cela, et ce ne sera pas facile. Adieu, je vous embrasse . . .

DLXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

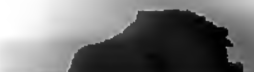
Ce 11 décembre 1780.

Très-cher frère. C'est en tremblant, je puis le dire, que j'ouvre toujours vos chères lettres, puisque je crois y trouver le cruel effet que cette nouvelle vous doit avoir causé; elle ne s'efface pas de mon âme, et malgré le genre d'occupations dont je suis surchargé, je ne trouve point de dissipation.

Je compte vous envoyer par la première occasion le testament de S. M., qui est une confusion malheureusement d'idées et de diction, dont on ne sort point. Je n'ai point voulu m'en mêler, et une espèce de conférence, nommée exprès, est chargée de débrouiller l'affaire. Ils ont déjà siégé trois fois, et n'y trouvent que des doutes et des difficultés. J'attends ce qu'à la fin ils me proposeront.

Au reste point encore de nouvelles; les têtes sont bien trop échauffées pour pouvoir faire avec fruit et réussite quelque changement. Pour le présent je laisse tout continuer; je tâche seulement qu'il n'y ait point de stagnation, et peu à peu je préparerai les esprits aux changements si nécessaires que je pense depuis longtemps.

Adieu, mon cher ami, que ne pouvons-nous à présent



causer ensemble; que ne puis-je profiter de vos conseils et de vos lumières! Je sens qu'ils me seraient aussi utiles que chers!

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

DLXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 décembre 1780.

Très-cher frère. Le garde m'a apporté hier votre paquet et votre chère lettre, que puis-je vous dire? Votre peine a augmenté, s'il était possible, la mienne; l'on ne peut se faire à ce malheur, à chaque minute je crois devoir y envoyer des paquets ou aller moi-même. Une douce habitude de quarante années, qu'un attachement aussi juste que naturel, devoir, goût et reconnaissance liaient, ne s'oublit ni ne s'efface. Votre santé, mon cher frère, m'inquiète un peu; pour moi je suis encore comme étourdi; la quantité d'occupations dont on m'accable, me dissipe par force, néanmoins les moments de réflexion sont terribles. Le mauvais temps avec cela, qui est affreux, car il ne gèle point, et c'est un temps pluvieux et humide qui empêche de sortir; tout cela me fait sentir que je suis vieux et que de parcils coups m'ont abattu, en ayant malheureusement ressenti les plus cruels. Je retarde de quelques jours le départ du courrier du mois, voulant recevoir des nouvelles auparavant de Naples, que je crains vraiment d'apprendre. Adieu.

DLXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 18 décembre 1780.

Très-cher frère. J'ai reçu hier votre chère lettre, et c'est toujours un renouvellement de plaie chaque fois que je reçois des nouvelles où je vois que les personnes, qui au monde me sont encore les plus chères, sont si cruellement et si justement affectées. Je ne suis aucunement tranquille sur votre santé; la description que vous m'en faites, me déplait infiniment. Ces étouffements ne valent rien; je les connais d'expérience, et cela laisse des restes très-sensibles, néanmoins je n'ai point été saigné, le pouls était plutôt petit que fièvreux, j'étais presque guéri de mon rhume, voilà qu'il recommence; cela est ennuyant.

Des nouvelles, je ne puis vous en donner; l'on délibère toujours encore dans la commission assemblée sur la manière d'entendre et d'exécuter le testament de S. M. qui, malheureusement écrit sous sa dictée par Pichler, est d'une inintelligibilité incroyable. Je ne veux me mêler de rien, pour n'avoir aucun reproche de personne.

Adieu, mon cher frère, présentez mes respects à votre chère épouse . . .



DXC.

JOEPH AN LEOPOLD.

Ce 28 décembre 1780.

Très-cher frère. Je ne puis pas encore expédier le courrier qui vous apportera tous les détails du testament de S. M., le prince Kaunitz ayant toujours encore le protocole chez lui, mais je l'attends d'un jour à l'autre. Je suis enchanté que votre santé est meilleure, et vous rends grâces des bonnes fêtes que vous me souhaitez. Recevez de même mes voeux, et je crois qu'aveuglément nous pourrions nous souhaiter qu'il arrive à un chaqu'un le mal que l'autre lui désire.

L'Impératrice de Russie, au moment qu'elle apprit la mort de S. M., sans avoir encore reçu ma lettre, elle expédia en courrier ici le colonel prince Wolkonsky avec un compliment et une lettre de sa part [1]). Je le recevrai ce soir.

---

[1]) Das Schreiben Katharina's an Joseph lautet:

Saint-Pétersbourg, ce 2 décembre 1780.

Monsieur mon frère. L'âme vivement affectée du malheureux événement dont je viens d'apprendre la nouvelle, que Votre Majesté Impériale permette à l'amitié qu'Elle a su m'inspirer, de mêler dans ce moment cruel à tout coeur sensible mes regrets sincères à sa juste douleur. Plus je me souviens de tout ce que V. M. I. se plaisait à

Adieu; je vous embrasse de même que votre chère épouse; mandez-moi bientôt qu'elle ne tousse plus.

---

me dire de cette auguste princesse, et plus j'entre dans tous les mouvements dont V. M. I. a dû être affectée dans les tristes instants de sa perte. Ce n'est point pour les lui renouveler que j'ai pris la plume mais uniquement pour partager ses peines avec la franchise d'une amitié vraie et sans feinte; elle me porte encore à faire les voeux les plus fervents pour la santé, la gloire et l'heureux règne de Votre Majesté Impériale. Ses hautes vertus ont un vaste champ; le monde entier lui demande des exemples; je ne doute point de ceux qu'il a à attendre, étant avec la plus haute considération et tous les sentiments qui lui sont dus

Monsieur mon frère
de Votre Majesté Impériale
la bonne soeur et amie
Catherine.

ANHANG.

Denkschrift des Kaisers Joseph über den Zustand der österreichischen Monarchie.

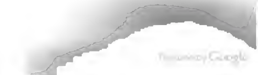
(Ende 1765.)

Les hommes, quoique visant au même objet et avec les intentions les plus droites, voient pourtant les mêmes objets d'un point de vue bien différent. Tout ce qui est nouveau, flatte les uns; les autres restent aveuglément attachés aux traces de leurs prédécesseurs. Le défaut des premiers est la légèrté, et leur bon est l'envie de courir après le meilleur. Le défaut des seconds est la paresse d'esprit, de ne vouloir point aller chercher des choses qu'ils ignoraient. Leur bon en revanche est la prudence et la certitude.

Pour donner dans une nouveauté, il ne faut que suivre le premières impressions de son esprit. Pour rester toujours sur l'ancien, la force des réflexions et les combinaisons réitérées qu'on fait sur le même objet, nous y portent.

Je ne suis ni de l'une ni de l'autre de ces deux sectes. Je ne dis point des idées qui, venant au hasard sans autre réflexion, sont des boutades ou fougues d'esprit. Je ne mâche pas non plus trop longtemps les miennes, craignant de tomber dans l'incertitude, ou enfin à faire des rêveries.

Notre situation présente mérite à mon avis toute l'attention, et un prompt remède. Novice encore dans les affaires, je ne puis parler qu'après des principes fort généraux, l'ouï-dire et un



peu de bon sens. Je suis bien éloigné de censurer ce qui s'est fait. Mais je ne suis pas assez bon pour croire que mes plus sages prédécesseurs n'auraient pas fait la même chose, s'ils s'étaient tronvés dans le cas d'aujourd'hui, on s'ils avaient vu les choses du point de vue dont je les vois. Ma propre expérience ne m'a encore fait voir autre chose que ce qui suit:

Dans les dernières années de la guerre, sortant de la discipline des études, je me mariais et fus employé peu après à assister à des conseils des différents départements, tenus en ma présence. Il y en avait alors huit différents, qui tour à tour venaient tenir leurs séances en ma présence. Je vis à la vérité de chacun des individus le visage et la perruque, mais je n'y appris autre chose. Notre système était alors sans cela déjà très-dérangé. L'érection du conseil d'Etat faisait prévoir de grands changements. Par là personne ne visait au grand, et les bagatelles se traitaient en ma présence, sans que je prisse connaissance ni du fort ni du faible de l'ancien système. Une année s'étant écoulée de la sorte à écouter des bagatelles, dont je rends grâces à Dieu de les avoir oubliées, le peu d'application et point animé par un certain désir de gloire, n'en ayant point l'occasion, j'y fus absolument spectateur.

Après cette année l'on me fit l'honnenr de me mettre au conseil d'Etat. Jeune homme sans expérience ni grande application, je crus de me trouver entre des Solons ou Lycurgues et n'entendre que des oracles. Dès les premiers mois l'on fit le nonveau système. Les grands raisonnements et les discussions fréqnentes qui se tinrent à cette occasion, étaient si snblimes pour moi qne, n'en comprenant point la force ni la combinaison, mais seulement les paroles, je fus assez mal avisé pour penser à d'autres choses, pendant qne j'aurais dû me nourrir et savourer tous les replis qu'on donnait à la raison et à l'esprit humain, de même que la perfection et bonne intelligence qn'on snpposait à l'hnmanité. La simplification des objets, le matériel d'une comparaison d'une bourse remplie, d'nn qui a soin de la remplir, et de

l'autre qui marque exactement comment on la vide, me fit dans l'instant financier.

Je crus bounement, qu'en voyant eu mou imagination les coffres-forts, qui étaient dans six endroits, portés dans une voûte, un président chargé d'aucun autre soin que de la régie de toutes les administrations, et enfin un autre qui contrôlerait le tout, j'étais presqu'aussi sage qu'un Colbert.

Je donnais donc tête baissée dans ces nouvelles idées, saus m'arrêter à ce que nos collègues chantaient de l'Empereur Ferdinand et Léopold, étonné seulement, qu'on avait vécu si longtemps dans cette crasse ignorance, et regardant tout ce qui s'était fait auparavant, comme un ouvrage fait par des Iroquais.

Une autre année se passa à instruire tout le monde de nos idées, et je ne pus comprendre, comment une chose qui m'avait paru si simple et que, sans y avoir pensé, j'avais compris dans cinq minutes, n'entrât point dans l'esprit de nos messieurs. Après cette année de leçon, et après que tout le monde l'eût appris, je vis que, si les hommes s'étaient fait après le système, cela aurait pu aller, mais que ce dernier n'était pas mésuré d'après l'humanité et ses faiblesses.

On rechangea de nouveau et on fit un mixte. Mon orgueil fut bien puni d'avoir tôpé si vite dans cette affaire, et je vis que dans cinq minutes j'avais compris ce que par des réflexions suivies je ne pouvais plus concevoir. Dès ce moment je devins circonspect, et me donnais bien de garde de ne plus tomber dans un tel inconvéuient.

Depuis ce temps-là je suis Athée en fait de foi de finances. Je vois plusieurs religions et n'en crois aucune. Celle de mes prédécesseurs, on m'en a détourné par des raisonnements incontestables, ou au moins auxquels je ne pouvais pas répondre. La moderne, je vois qu'elle est contraire à la pratique journalière, et que ses plus zélés protecteurs commencent à s'ébranler. Borné comme je le suis, quand ces messieurs de la finance m'argumentent avec de belles paroles, je ne sais point leur répondre, mais

je ne crois pourtant pas ce qu'ils me disent. Il me paraît que je suis un bon père Capucin qui serait en discussion de principes avec Voltaire. Ce dernier le ferait taire, mais le Capucin n'en aurait pas moins raison. Enfin de tout ce que j'ai vu et entendu, je n'ai rien appris encore que de craindre l'esprit et toutes ses subtilités. Je ne connais plus d'argument qui vient des anciens Grecs ou modernes Français. Les thèses tirées du siècle passé et d'un usage de cent années, ne me convainquent pas, la monarchie autrichienne ne ressemble pas à une autre, et l'année 1765 ne saurait être comparée à une de celles depuis la naissance de Jésus-Christ. Agissons donc selon ce que nous dicte le bon sens et la réflexion, et nous aurons assez fait, si selon les talents que le créateur nous a donnés, nous jugeons et exécutons les choses, mais le parti pris, de la fermeté, et plus de doute.

Je partage donc ma matière en un tableau succinct des défauts du présent, et une exposition des mes pieux désirs pour l'avenir:

Il n'y a pas un ministre dans l'Etat, hors le prince Kaunitz, qui puisse se vanter d'avoir depuis quelques années rendu quelque service. Tout le reste du bien qui s'est fait, quoiqu'assez clairsemé, l'Etat le doit à la prudente combinaison de douze personnes au moins. Quelque paradoxe qu'il puisse paraître, il n'en est pas moins vrai et constant, que celui qui cherche la trop grande sécurité, ne la rencontre jamais, et que plus on doute ou rumine sur une affaire, plus on prend ordinairement le mauvais parti.

Quand on demande douze personnes, comment veut-on que leur opinion soit égale? Dès qu'on y trouve de la différence, il en naît un doute toujours préjudiciable aux affaires. Le plus grand malheur qui en résulte, c'est la combinaison. On cherche de trouver un raisonnement intermédiaire entre les deux différentes opinions, et par là on manque l'objet, que toutes les deux auraient peut-être atteint.

Je m'explique: deux hommes également éclairés et attachés,

en proposant deux choses différentes, visent au même but, qui est le bien et l'avantage de l'Etat. Les chemins qu'ils prennent, sont différents. Ils appuient chacun leur cause des arguments les plus forts. Embarrassé qu'on est, l'on ne sait lequel prendre. Enfin de ces deux chemins l'on en forme prudemment un troisième qui rassemble à la vérité le suc des deux raisonnements, mais manque le but. Chacun des deux proposants est dégouté en voyant son ouvrage mutilé, et l'on ne vient pas au but du bien que tous les deux auraient atteint. Qu'on me dise s'il n'aurait pas mieux valu dans ce moment-là n'en consulter qu'un?

La méfiance du chef envers ses subalternes est un autre grand mal de la monarchie. Elle tire sa source de la crainte de devoir punir, et de l'assurance qu'on a de ne jamais l'être. Dans cet état des choses, où l'on ne peut pas se reposer sur ses subalternes, il est prudent, en attirant toutes les affaires, même les bagatelles à sa propre connaissance, d'empêcher au moins l'occasion du mal, si l'on ne veut pas le déraciner dans sa source. De cette gêne, dans laquelle les subalternes sont envers leurs supérieurs, il résulte que tout le point d'honneur est entièrement étouffé. Comme la nécessité n'est pas encore assez grande ici, pour qu'on se trouve dans le cas de devoir travailler pour avoir son pain, et que l'amour de la patrie est un terme ignoré des deux noblesses voluptueuses, il arrive que personne ne travaille, et qu'entre cent rames de papier qui se consument bien en huit jours dans les dicastères de Vienne, il n'y a pas quatre feuillets d'esprit, ou de choses nouvelles ou de propres idées. Le préambule, une longue récapitulation et deux mots d'opinion composent nos référats, qui se réduisent toujours à peu près au même. Tout généralement est dévenu une matérialité, personne ne regarde, si ce qu'il a écrit, fera un effet utile pour l'Etat ou non.

Il suit aveuglément les strictes règles et le cercle vicieux que lui dicte notre système actuel. Je ne crois pas que dans un siècle on ait fait tant de demandes et de questions que depuis trois ans, et que pourtant l'on sache moins. Pour ne pas faire

de petites fautes, on a persisté à en faire d'énormes. Pour savoir et empêcher les duperies de cinquante florins, l'on en dépense 80.000 par an. Pour que quatre conseillers ne laissent point quelques mémoriaux en arrière, on en fait douze qui, occupés de notes, pronotes, éclaircissements etc., font moins et coûtent le triple. Ah! que de cent mille florins l'esprit a coûté à l'Etat, et combien de gros bon sens en aurait-on pu acheter pour cette somme! Mais je finis, crainte d'en dire trop, et n'en dirai pas davantage, quoique je pourrais faire un autre *Staats-Inventarium* de tous les défauts réels qui existent dans notre monarchie et ses parties, de même que l'*Erforderniss-Aufsatz* ne finirait jamais de tout ce qui serait à désirer.

Pour recourir donc aux remèdes, je dis que de petits changements rendront peut-être le mal essentiel de la machine plus soutenable. Ce sera un palliatif dans un grand mal, mais jamais cela n'attaquera le mal dans sa source, et tôt ou tard tout croulera.

Je veux donc proposer des moyens que je crois les seuls efficaces:

I^mo Je commence par le conseil d'Etat. Peut-il être nommé autre chose qu'un conseil qui veille sur les finances et la chancellerie d'Autriche et de Bohême? Pourrait-on jamais entreprendre d'y réformer des sentences portées par le conseil suprême de justice, sans voir les documents? Ou ces messieurs, mes collègues, peuvent-ils se mêler du militaire hors son économique, qui est sans cela une affaire de finance? Je me tairai des autres défauts qui ne consistent que dans son existence et règles normatives. Car pour le personnel, je dois leur rendre la justice qu'ils font plus que des hommes, et qu'ils n'aident pas peu à remplir le nombre des cent rames de papier ci-dessus mentionnées. J'établirais donc que ce conseil ou ses membres soient chargés de veiller dans les différents départements et rubriques, si les ordres émanés s'observent ou non? Ils auraient à recevoir toutes les plaintes quelconques des sujets, et à voir si elles sont fondées. Dorénavant tout conseil, qui se tiendrait, serait un assemblage des ministres

des différents départements. Toutes les fois que deux ou plusieurs entr'eux, ne pouvant pas s'entendre, croiraient avoir raison tous deux, ou qu'ils ne pourraient pas se rencontrer dans les principes généraux de la conduite que je leur aurais dictée, ou qu'il se trouvât quelque doute ou contradiction, ce serait toujours en ma présence qu'ils expliqueraient mutuellement leurs raisons, et ce serait moi qui donnerais la décision. Par-là toutes les commissions et doubles écritures seraient tranchées tout d'un coup. Voilà pour le conseil d'Etat, qui cesserait d'être tel, et ne serait plus qu'un composé de personnes de confiance, qui prendraient garde et veilleraient avec le souverain à l'exact accomplissement du nouveau système.

II[do] Je composerais un directoire, qui fût réuni avec la chambre et ce qu'elle a de matériel, c'est-à-dire: l'administration de toutes les rentes et revenus, même des fonds hypothéqués à la banque.

III[tio] Un ministre des finances, qui s'occuperait uniquement de projets d'opération pour augmenter les revenus, diminuer la charge des peuples, abolir le luxe, payer les dettes et augmenter tant le crédit général de l'Etat que celui des provinces. Le commerce lui serait subordonné, étant inséparablement une des rubriques les plus dignes d'attention pour un vrai financier.

IV[o] Le département de la contrôlerie, je le joindrais à notre présent conseil d'Etat, puisque nous en faisons réellement la fonction. Pour ce qui s'appelle la nouvelle comptabilité ou la chambre des comptes, elle resterait subordonnée et au service de chaque département. Je n'entre point dans la méthode de la nouvelle comptabilité, ne la comprenant pas, ce qui tenterait l'amour-propre de dire quelle ne vaut rien. C'est dans les provinces qu'il faudrait tâcher de l'établir, dans les caisses particulières, avant que de commencer ici dans le grand, outre qu'elle est très-coûteuse et que deux et deux ne font néanmoins pas plus que quatre.

V[o] Un conseil suprême de justice, auquel serait joint aussi le militaire.

VI[o] Cette énorme régence décorée de son chef effrayant, je

ne la regarderais plus comme une instance, mais comme un détachement du conseil de justice et du directoire.

VII° Le conseil de guerre remplit assez son devoir, s'il ne s'occupe que des différentes rubriques, qui rendent le commun capable, souple, brave, intelligent et subordonné, même machinalement et par habitude, l'officier en revanche appliqué, attaché à sa troupe et à son devoir, intelligent et imbu des bons principes, même pour voir dans le grand et rempli de l'objet, pour lequel il sert. J'incorporerais à ce conseil le commissariat, tellement qu'il n'en existerait plus qu'un département.

Ces départements ci-dessus proposés ne sont qu'un canevas, auquel je crois moi-même qu'il y aurait encore beaucoup à réformer, mais comme je ne regarde la subdivision des départements que comme un accessoire, et que toute mon idée se fonde sur la confiance qu'on doit avoir pour ces départements, et sur le choix de ministres capables, j'établis pour base de mon système, qu'après qu'on aura bien délibéré et mûrement réfléchi, toute considération d'âge, aïeux, liaisons, amitiés, chasteté et bigotterie mise à part, et qu'on aura trouvé la capacité et honnêteté requises pour l'emploi pour lequel on le destine, y ayant une très-grande différence entre les qualités qu'il faut à un guerrier, à un financier, à un confesseur et à un ami et confident, chacune de ces rubriques, si je les confondais, loin de bien faire, je serais coupable devant mon Etat. Alors qu'il est choisi, il faut lui donner une pleine confiance, et le laisser agir sans le gêner et sans l'obliger à des rapports inutiles, enfin pour toute instruction lui dire: Je vous confie ce département, vous le gouvernerez sous mon nom, mais avec la même autorité, comme si je le faisais moi-même. Vos subalternes seront entièrement dépendant de vous; vous les prendrez, chasserez, avancerez, comme vous le trouverez à propos pour mon service. Si quelque faiblesse ou respect humain vous arrêtait, vous n'avez qu'à me mettre en avant et me donner le blâme du bien que vous ferez à l'Etat. L'honneur de toutes vos actions, vous en jouirez seul, et les récompenses ne vous manqueront pas.

Aucune voie seconde ou de petits gens, je ne les écouterai jamais, tant que vous me servirez bien, mais attendez-vous que, donnant la liberté à tout l'univers de me porter ses plaintes, et faisant examiner rigoureusement leur vérité, dès que je vous verrai de la partialité ou faiblesse, vous en aurez des reproches. Si c'est en vous un défaut de capacité, je suis aussi coupable que vous de vous avoir choisi, et vous serez transféré selon vos talents, et même de chef, que vous étiez, si vous ne savez marcher seul, vous serez derechef subordonné à un autre. Mais que je ne trouve jamais en vous des fautes de malice ou contre la justice, des vues d'intérêt ou tromperies. Soyez assuré que le plus pur sang, qui coulerait dans vos veines, cinquante années de service, toute votre famille ou alliés, et tout ce qui me serait cher, ne m'arrêterait pas un moment de vous punir pour un seul de ces cas, de la façon la plus ignominieuse, la plus sensible et la plus éclatante devant toute l'Europe.

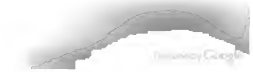
Voilà mes conditions, de la nécessité desquelles je suis tellement convaincu, que je serais même prêt à m'obliger par serment à toute leur teneur et accomplissement exact. Voilà aussi toute l'instruction que recevraient mes ministres. La même, ils la devraient donner et accomplir à la lettre vis-à-vis de tous leurs subalternes, et de tous ceux qui seraient sous leurs ordres, tant ici que dans les provinces.

Je donnerai encore quelques principes généraux, et les vrais points de vue, que dans tous les détails de notre monarchie l'on devrait avoir devant les yeux, pour parvenir au grand but.

Chaque département devrait en toutes les matières voir, si ce, de quoi il s'agit, est conforme aux principes et au but général; si non, toute bonne que pourrait être une chose en soi-même, elle deviendrait mauvaise dans ce moment pour notre Etat.

Ces principes doivent être bien pesés avant que d'être donnés pour règle. Je veux dire ma pensée sur chacun.

Les départements de justice ont sans cela leurs lois et constitutions. Un souverain ferait très-mal d'entrer dans le détail



de ces départements. Mais il serait bien plus responsable, s'il les abondonnait absolument. L'impartialité exacte, le désintéressement des individus, la juste combinaison de la promptitude et exactitude également nécessaires pour examiner solidement chaque pièce, sans faire languir les parties, font les objets qu'un prince doit avoir devant les yeux, de même que la simplification et clarté dans tout ce qui s'appelle législation.

Pour les finances, je ne m'étendrai pas au long sur cette matière abstraite, sur laquelle je n'ai pas honte d'avouer, que je n'ai que des principes fort généraux, et puisés uniquement dans le bons sens.

Raisonner sur une matière qu'on ne connaît pas, former des arguments en l'air, dont la conclusion juste, tirée d'une fausse supposition fait tout le mérite, ce que je vois pourtant arriver souvent, c'est de cette façon-là, qu'embrouillant encore davantage les objets, bien des gens qui ne me comprendraient pas, me croiraient habile homme. Je me contenterai donc de dire, que je considère comme premier objet, sur lequel tant l'état politique que celui des finances, et même le militaire doivent régler toutes leurs démarches, la population, c'est-à-dire la conservation et augmentation des sujets. Du plus grand nombre des sujets résultent tous les avantages de l'Etat, car

1° il a plus d'hommes pour se défendre et même pour augmenter ses provinces et étendre ses confins;

2° il se fait par-là naturellement respecter de ses ennemis et rechercher par ses alliés;

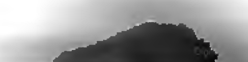
3° il acquiert des richesses tant par une juste augmentation des impôts, que par la consommation, qui naturellement en augmente à proportion.

Après la population, ce qui contribue le plus à la grandeur et richesse de l'Etat, c'est le commerce. En employant et protégeant les mains d'oeuvre, surtout celles des matières premières et productions du pays, le souverain pourra non seulement empêcher que son argent ne sorte, mais en tirer de l'étranger. Ce

n'est pas l'argent seul qui avance le commerce; la vigilance du souverain, sa propre inspection, ou an moins celle d'un ministre fidèle, prompte justice, de bons arrangements de police, cajoler les négociants, les protéger, donner des prix, les soulager dans des bagatelles, point de priviléges, surtout point d'exclusif ni de monopole d'aucune marchandise, voilà des remèdes qui ne seront point sans effet. Une juste balance entre le souverain et son Etat, et les besoins présents combinés avec les futurs font en partie les premiers devoirs d'un financier. La perception des revenus et la dépense font les deux rubriques sur lequelles tont roule. Dans les premiers il faut qu'un financier voie qu'on les perçoive avec le moins de frais de régie, sûrement, fidèlement, et le moins onéreusement pour le commun qne possible; que les charges soient égales, que le seigneur, le bourgeois et le paysan contribuent dans une juste proportion. Si l'on trouvait, comme cela pourrait être, par-ci par-là qnelques individus trop à leur aise, il faudrait les égaliser avec les autres. La justice exige en revanche la même chose, s'il y en avait de trop chargés.

Pour la dépense, je crois qne le souverain y doit veiller lui-même, séparer entièrement toutes celles de nécessité absolue, et ne garder pour soi et ponr le luxe de sa Cour qu'autant que la décence en exigera. Peut-il mieux jouir de son argent, même de ce qni est licitement destiné pour ses plaisirs, qu'en l'employant et en se faisant un plaisir de l'employer à l'avantage de l'Etat? Surtont qne sa maxime inviolable soit toujours, que son individu et son bonheur et vrai plaisir ne peut pas être séparé du bien de toute la monarchie. Comment serait-il possible qn'il se crût riche, ayant de l'argent dans ses coffres, et ses pays dépeuplés et énervés? La proposition, que deux et deux font quatre, n'est pas plus vraie qne celle, que cent florins dans cent bourses différentes valent mieux et sont plus utiles que mille dans nne.

Pour revenir aux dépenses, dont le zèle et ardeur, dont je brûle pour l'amour de l'Etat, m'avait emporté, il faut qu'elles



soient raccourcies autant que possible, que les inutiles, et toutes celles qui ne sont point nécessaires, soient retranchées, car je ne pourrais jamais trouver juste d'écorcher deux cents bons paysans pour surpayer un seigneur fainéant.

L'Etat paye les hommes en antant qn'ils le servent. Il en résulte de là, qu'il n'y a point de faveur, ni de rémission à espérer pour ceux qui ne servent pas bien. Pour les émérités et cassés par de longues années de service, l'équité les excepte de ce nombre. Point de partialité dans les dépenses, point de chicanes dans les payements. L'honnêteté, le bon ordre et la droiture donnent dn crédit. Point de raisonnements montés sur des échasses, et qui, quoique venant de gens d'esprit, ne font point d'impression sur la multitude. Pour ce qui regarde sa propre bonrse, le plus sot est fin financier. Qne les payements se fassent sans intéressations des subalternes, qu'il n'y règne point cette confusion actuelle. Cette matière serait trop vaste, et presqn'inépnisable. Je l'abandonne donc aux réflexions ultérieures.

Pour le militaire, je ne pnis pas nier que nons y avons quelques sujets de distinction, mais notre officier n'est pas assez attaché à sa troupe, et pen de gens, surtout de la noblesse, ne regardent cela que comme un noble amusement, et point comme nn devoir. Généralement les congés qu'on donne aux officiers, sont trop longs et trop fréquents; les généraux, brigadiers et majors n'ont pas assez d'autorité snr leurs régiments subordonnés, le conseil de guerre tire toutes les bagatelles à soi. Par-là tout devient machine, et le monvement moteur, qni devrait donner le branle, l'est lui-même.

(La chancellerie d'Antriche et de Bohème en fait de même et tire tont à soi, sans laisser agir les départements dans les pays.)

La confiance de la tronpe dans son chef en fait une des principales forces, de même qne l'officier connaisse et aime sa troupe. Cette subordination exacte est le seul mobile des armées;

nous visons beaucoup trop aux vétilles et négligeons les essentielles. Des nniformes, un bonnet, des guêtres ont fait l'objet de deux mois de délibérations des généraux assemblés, et personne n'a parlé du grand.

Dans nne armée deux choses principalement décident le sort d'une journée:

1mo de savoir régler et ehanger ses mouvements et positions avee autant de célérité que l'ennemi, et de se régler après les siens;

2do de déployer avec vitesse et mettre en ordre de bataille une eolonne tant en marche, qne pour la former à l'attaqne. Voilà à quoi chacun devrait penser.

Voilà en pen de mots quelques idées sur les prineipes généranx qu'on devrait établir et mettre pour base dans tous les départements.

Ponr eouper eonrt à toutes ees énormes correspondances, qui viennent des pays, j'établirais que tous les eommencements d'année les chefs de ehaque pays, nommément nn de Bohême, un de Moravie avec la Silésie, un des pays d'Antriche, un du Littorale avec la Gorice, un autre du Tyrol avec les pays antérieurs, un d'Hongrie, un de Transylvanie et enfin un de tous les *Grenzen*, les chefs, dis-je, de tous ees pays, qui seraient l'un du civil et nn antre dn militaire, devraient venir à la eapitale, y porter un rapport exact de tout ce qni se serait passé dans toutes les rubriques l'année passée, comment les ordres donnés avaient été exécutés, et comment et en quoi ils croieraient qu'on pourrait cette année-ci perfeetionner et améliorer les arrangements déjà pris, et en faire des nonveaux, tant en fait de jnstice et politique qne finanees et militaires.

Selon le plan qu'on aurait choisi et qu'on aurait trouvé ntile et eonvenable, l'ayant examiné bien mûrement, tant par les départements qne par le conseil d'Etat et les chefs en présence du sonverain même, il fandrait alors leur laisser exécuter le tout, sans lenr mettre des entraves, ni exiger d'eux aneun rapport,

qu'après la demie année, qu'ils en feraient un des progrès, ou de la raison du retard de leurs commissions. Toutes les charges et emplois qui viendraient à vaquer dans le conrs de cette année, ne seraient point remplacées, que quand le chef du pays serait ici, et qu'on l'aurait concerté avec lui.

Par cette méthode tout ce fatras d'écritures serait épargné et par-là beaucoup moins de monde aux gages.

Comme il y a huit chefs, et que tous, en se rencontrant à la fois avec leurs idées, embrouilleraient les dicastères, je leur assignerais à chacun un mois différent, dans lequel commencerait leur année politique. Le reste des quatre mois, les départements d'ici seraient occupés à examiner les projets ou idées pour le futur, à écouter les plaintes et les examiner. Car dans le cours d'une année, je ne voudrais jamais, de quelque utilité que ce soit, qu'on dérange le système pour y substituer un autre.

J'ajouterai à ces réflexions quelques idées détachées d'établissements que je croirais utiles.

Primo. Je commence par l'éducation. Je n'en dirai que deux mots pour n'en pas faire un nouveau volume. Elle est très-négligée ici. Les pères et mères ne souhaitent rien d'autre que de voir prendre à leurs enfants une certaine tournure d'esprit, et des façons conformes à la leur. Les bonnes âmes croient avoir tout obtenu, et avoir fait un grand homme pour l'Etat, quand leur fils sert la messe, prie son chapelet, se confesse tous les quinze jours, et ne lit autre chose que ce que l'esprit borné de son révérend lui fait concevoir de permis. Pourvu qu'il ne lève pas les yeux ou qu'il rougisse en société, qu'il tienne une main dans la ceinture et l'autre dans sa veste, qu'il sache tirer sa révérence avec bonne grâce, qu'il demande poliment: quelle heure est-il? ou comment vous portez-vous? qui est-ce, qui serait assez hardi pour ne pas dire: c'est un fort joli garçon, très-bien élevé. Oui, repondrais-je, si notre Etat était un monastère, et nos voisins des chartreux.

Tous nos collèges sont encore bien éloignés de la perfec-

tion, et leur plus grand défaut c'est d'être à Vienne. A Brünn, Neustadt et Linz ils vaudraient beaucoup mieux. La dissipation est trop grande ici pour les jeunes gens. Toutes les choses extraordinaires, fêtes ou cérémonies publiques, dont abonde une capitale, enlèvent une quantité de jours d'étude, outre les pères et mères et parents qui, étant dans le même lieu, veulent presque journellement voir leurs enfants. Enfin je tâcherais de les transférer autre part, hors du tumulte du monde. Il en est de même de l'université qui, quoique faite dans la plus pure intention, manque pourtant son objet. Pourquoi celles de l'empire l'emportent-elles? C'est qu'elles sont placées de façon que le jeune homme qui y vient, ne voit et n'entend autre chose, et ne trouve d'autre amusement que celui de l'application.

Les professeurs sont, à mon avis, trop bien payés ici. Ailleurs ils doivent, outre les collèges ordinaires, gagner le plus par des collèges privatifs, qu'ils donnent à plusieurs de leurs disciples. Par là les gens qui ont du génie, apprennent avec plus de détail et de facilité, le professeur doit se donner plus de peine, et il lui importe qu'ils réussissent, au lieu qu'ici, étant bien payé, et après avoir fait ses heures de leçon, il ne se soucie pas, si ses écoliers savent ou retiennent quelque chose. Ainsi la translation de l'université serait aussi un objet, que je trouverais utile pour l'Etat.

De toutes ces matières, en entrant en détail, on en ferait des volumes. Je me contente de les toucher fort en gros.

Secundo. Pour occuper la jeunesse qui à dix-huit ou dix-neuf ans ont fini leurs études, et qui par l'oisiveté, n'étant occupés de rien, trouvent le moyen dans une couple d'années de tout oublier, j'établirais que tout jeune homme noble dût, en sortant des collèges, ou après avoir fini ses études, servir au moins trois ans dans le militaire. Sans avoir passé par ce grade, il n'aurait à espérer charge ou honneur quelconque. Cette loi devrait être sans exception, et pour que l'Etat ne fût pas chargé par des gages, ils devraient être des enseignes volontaires.

Tertio. Pour animer les gens à servir l'Etat, dans ma Cour tout chambellan ou conseiller d'Etat employé, ou dans le militaire ou dans le civil, passerait *eo ipso* devant tous les autres, même plus anciens non employés. De même les femmes de ceux-là auraient des entrées et oseraient seules porter l'habit de Cour les grands jours de gala, malgré bien d'autres, princesses même dont les maris seraient des meubles inutiles à l'Etat. Cet aiguillon animerait bien du monde à employer ses talents pour être utile à la monarchie.

Aucune recommandation, ni les pleurs et les larmes de toutes les belles ne me feraient jamais changer ou altérer dans la moindre chose cet arrangement.

Quarto. Pour conserver à l'Etat plus d'hommes de génie, capables de le servir, j'établirais, quoiqu'en pourrait diro le Pape et tous les moines de l'univers, qu'aucun de mes sujets ne pût embrasser aucun état ecclésiastique avant l'âge de majorité de vingt-cinq ans accomplis. Les tristes effets, tant en hommes qu'en femmes, que la précoce vocation a souvent causés, devraient seuls nous convaincre de l'utilité de cet établissement, outre toutes les raisons d'Etat. Je ne nie pas qu'il y aura peut-être moins de moines, mais outre que le mal n'en est pas grand, ils répareront par la bonté et vraie vocation, que chacun d'eux aura, le manque du nombre. Je permettrais aux évêques de tenir quelques jeunes gens, qui se vouent à cet état, et de leur faire apprendre les sciences nécessaires, mais point de profession avant la majorité. Le bon sens et nos propres lois le dictent. Car on ne laisse point disposer un jeune homme avant ce temps de son bien, ce qui pourtant est une bagatelle en comparaison de sa personne et de son âme, qu'à quatorze ou quinze ans il lie à jamais.

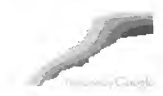
Quinto. Je ferais examiner par une commission impartiale toutes les fondations qui existent. Dans les endroits où on agirait contre les intentions du fondateur, je les réformerais et les employerais pour des pieuses causes, qui fussent en même temps

utiles à l'Etat, nommément l'éducation des enfants, qui, en faisant des chrétiens, les feraient en même temps des bons sujets. Là où les fondations seraient de beaucoup augmentées au-dessus du nombre fondé, je ne croirais pas mal faire que de les reduire au nombre fixé, et employer le surplus pour les usages ci-dessus mentionnés. Je crois qu'on ne manquera pas son objet, et qu'on ferait une action méritoire, si entre vingt couvents on en réformerait un pour tenir plus d'ecclésiastiques répandus dans le pays, où actuellement nous en avons en plusieurs endroits un grand manquement.

Sexto. Pour tous ces bons arrangements il faut absolument un bon chef de police, et je crois qu'elle devrait se traiter entièrement à la militaire. Il arrive journellement des vraies indécences et dont le ridicule, même dans l'étranger, ne reste pas sur son chef seul. Cette cohorte de soldats civils, outre qu'ils commettent cent excès, n'ont pas l'autorité ni le bon ordre du militaire. Des invalides avec leurs officiers et quelques surnuméraires feraient bien mieux cette besogne, et tous les fonds dans toutes les villes destinés pour la sûreté et gardes de nuit, devraient être employés à payer de nos invalides. Par-là on serait mieux servi, et l'Etat déchargé de plusieurs invalides.

Septimo. Tous les départements seraient obligés de veiller dans tous les emplois qu'ils ont à conférer, s'ils n'y pourraient placer un homme sans cela à charge à l'Etat, pensionnaire ou invalide.

Octavo. Pour rendre un pays heureux et agréable, il faut lui procurer autant d'étrangers que possible, qui laissent leur argent dans le pays, y augmentent la consommation et la vente des fabriques du pays. Mais comment serait-il possible que les étrangers soient attirés ou s'arrêtent dans un pays, où les études n'ont pas fait assez de progrès pour qu'ils dussent y aller apprendre des choses qu'ils ne peuvent pas trouver chez eux, et où ils doivent changer de moeurs et de bibliothèque en entrant dans les lignes. La religion et les moeurs sont incontestable-



ment un des principaux objets d'un souverain. Mais je ne sais si son zèle doit s'étendre jusqu'à corriger et convertir les étrangers. L'apôtre des Indes [1]) y fit grands progrès, mais en Europe il ferait du mal à l'Etat, sans faire du bien aux âmes. En fait de foi et de moeurs toute exécution ou violence ne corrige pas, il faut la propre conviction; néanmoins je ne voudrais jamais souffrir quelque scandale, publicité, ou un mal qui pût gâter des bons et innocents, mais des incorrigibles il faut tirer le parti qu'on peut les employer là où ils ne peuvent pas nuire, et fermer les yeux et oreilles sur leurs défauts. Car le service de Dieu est inséparable de celui de l'Etat, et il veut que nous employons ceux, à qui il a donné les talents et la capacité pour les affaires, laissant à sa divine miséricorde la récompense des bons, et la punition des mauvaises âmes.

Pour la censure, je croirais qu'on devrait être très-délicat pour tout ce qui s'imprime ou se vend publiquement, mais fouiller dans la poche et dans le coffre, surtout d'un étranger, c'est pousser le zèle à l'excès, et il serait facile de prouver que, malgré la rigueur qu'on observe, il n'y a pas un mauvais livre défendu qui n'existe à Vienne, et tout homme, encore plus tenté par la défense, peut pour le double argent les avoir et les lire. Ainsi tout particulier, mais surtout étranger, qui n'apporterait qu'un exemplaire, il faudrait le lui laisser passer, puisque le souverain n'est pas obligé de veiller aux consciences particulières, mais bien au général. Que ces éternels: „qu'en dira-t-on?“ cessent une fois, et je crois que dans tout ce qui s'appelle bagatelles ou choses de propre goût, il faut laisser la liberté plénière aux hommes, surtout exigeant que dans toutes les affaires concernantes l'Etat, l'on se soumette aveuglément et voie du même point de vue tout ce que le souverain décide. Pour cela faire, la liberté innée à l'homme doit lui être accordée autant que possible, et le souverain ne devrait même rien vouloir savoir de

[1]) Saint François Xavier.

tout ce qui se passe, n'étant point obligé de chercher lui-même à punir, quand il n'y a point d'accusateur, ni d'empêcher le mal qu'il ignore.

Nono. Pour avancer notre commerce, j'établirais que toute marchandise quelconque, venant de l'étranger, hors les épiceries, serait absolument défendue. Pour parvenir à ce but, je défendrais d'abord toutes les étoffes riches, et on n'oserait plus porter que des habits brodés et galonnés des fabriques de mes pays. Des diamants, chacun serait obligé d'en donner une consignation et par là n'oserait en acheter, ni en faire venir au-delà du nombre qu'il a, mais bien les faire changer selon son bon plaisir. Car le luxe interne dans un pays, qui fait rouler l'argent des riches entre les pauvres, loin d'être préjudiciable, est très-utile à l'Etat.

J'établirais des leçons de commerce dans mes pays, et tâcherais de former de jeunes gens, qui pourraient servir utilement l'Etat. Pour cela faire, je ferais concevoir qu'il n'y a aucune honte pour la noblesse d'entrer en négoce, et même j'accorderais à chaque négociant, qui ferait voir qu'annuellement il procure un avantage réel de cent mille florins et plus par l'entrée des argents de l'étranger à l'Etat par son négoce, de certains honneurs, avantages et priviléges.

Decimo. Il est impossible que des cadets et des aînés point riches puissent servir l'Etat, et sans lui être à charge, même qu'ils aient du mérite, s'ils n'ont rien de chez eux. Dans notre situation d'à présent l'on mépriserait un homme, et on le trouverait presqu'incapable à servir l'Etat, s'il épousait une femme au-dessous de son rang. Cependant ce serait peut-être le seul moyen de rétablir ses affaires et d'être utile. J'accorderais donc sans distinction la liberté des mariages, même de ceux qu'on appelle à cette heure mésalliances. Je ne trouve pas que la loi divine, ni celle de nature s'y oppose. Il ne me reste donc que celle des préjugés, qui nous veut faire accroire que je vaux mieux, parce que mon grand-père a été déjà comte, et que j'ai un parchemin dans mon coffre, qui a été signé de Charles-Quint.



Nous n'héritons en naissant de nos parents que la vie animale, ainsi roi, comte, bourgeois, paysan, il n'y a pas la moindre différence. Les dons de l'âme et de l'esprit, nous les tenons du créateur, les vices ou les qualités nous viennent par la bonne ou mauvaise éducation, et par les exemples que nous voyons. Toute femme aurait à suivre et à jouir des prérogatives et honneurs de son mari. En revanche une princesse, qui épouserait un homme d'un plus bas rang, suivrait le même sort. Comme je ne forcerais personne, mais donnerais l'exemple et encouragerais, je crois que cet établissement serait un des plus essentiels pour la monarchie, et des plus agréables et utiles pour les deux sexes, le bonheur ne consistant point dans la hauteur.

Undecimo. Pour diminuer le luxe, je rayerais d'abord et défendrais tous les jours de gala quelconques des particuliers ou ministres, et n'en laisserais à la Cour qu'un qui serait celui du nom du souverain et de chacun de sa famille; les jours de naissance seraient abolis. Il faudrait défendre jusqu'à ce calendrier, qui note de jour en jour les fêtes de naissance et de nom de toute la noblesse.

Pour le militaire, il devrait toujours paraître en uniforme; tous les autres conseillers, secrétaires devraient avoir un habit de manteau de drap noir, tant dans les conseils qu'à la Cour, et ne porter, même hors de cela que des habits noirs, et pour tout gala une veste riche. Il n'y aurait d'excepté que la grande noblesse et ceux qui seraient décorés de quelque ordre.

Le luxe pour les tables, quoique l'abus en est très-grand, et qu'on ne trouve plus un homme honnête, aimable ni sociable, quand il n'a point du bon vin de Bourgogne et un cuisinier français, cependant, comme la plupart des denrées se tirent du pays, je ne le trouve pas si nuisible. Néanmoins il n'y a qu'à donner l'exemple à la Cour, et les autres raisonnables suivront. C'est de ne servir qu'un service, le rôti d'abord et tout à la fois. Aux ministres on pourrait faire entendre qu'on désire d'eux la même chose, et cet exemple serait, je crois, suivi de tous les

autres. Toute denrée venant de l'étranger, tant en vins qu'autres choses de goût, serait défendue absolument.

Duodecimo. Notre militaire aurait besoin de quelques aides particulières, tant pour le rendre moins onéreux à l'Etat et coûteux en temps de paix, que pour contribuer à sa perfection et son essence.

1⁰ Pour première base de la population et de l'union du civil avec le militaire, j'établis et crois indispensable ou des cantons ou autre nom quelconque, pourvu qu'il fasse le même effet, c'est-à-dire que les quartiers des régiments soient stables dans le même endroit, et que l'officier, de concert avec le pays, ait l'inspection sur les hommes de son district. De là il résulterait:

2⁰ que les congés deviendraient possibles, et qu'ils feraient une très-grande épargne dans la caisse.

3⁰ On pourrait laisser se marier tout soldat, quand il pourrait gagner quelque chose de plus que son prêt, et quand sa femme et ses enfants seraient tenus au filage par le département du commerce. Pour cela faire, il faut que chaque régiment donne une consignation exacte des nationaux dont il est composé, et qu'alors volontairement les hommes soient échangés.

Je ne nie pas, que des régiments perdront en beauté au troc, mais mes principes ont toujours mis la beauté fort au-dessous de l'utile et du convenable. L'infanterie allemande devrait être en Bohème et l'Autriche intérieure, les régiments hongrois en Hongrie, ou au moins sur la frontière, en Moravie ou Basse-Autriche.

4⁰ Tout ce qui est artisan, pourrait dès à présent être déjà employé au travail, même avant l'échange des nationaux. Pour la cavalerie, son trop coûteux entretien oblige de la tenir en Hongrie. Mais il ne serait pas impossible de lui accorder aussi quelque congé. La contraction, au moins qu'il y ait un officier ou bas-officier dans chaque village, me paraît absolument nécessaire et point impossible.

5⁰ Faire travailler tout le militaire dans tont ce qui s'appelle fortification, chemins publics ou remnement de terre. Sur ce qu'on payerait à un manoeuvre, on gagnerait, et le soldat serait content et fortifié aux fatigues, et on pourrait toujonrs même épargner quelque chose pour la monture.

J'ai donné autre fois une idée fort au long là-dessns, et par laquelle je voulais même que personne ne puisse se servir de manoeuvres, qu'en prenant la moitié du militaire.

Cette noblesse fictive ou grandeur d'âme, qu'on veut bien croire qu'un soldat a, quand ses guêtres ne font pas des plis, qu'il a un habit étroit et de la farine sur la tête, je la puis démontrer bien nulle, et on ne sent pas le prix de la noblesse avec cinq sons d'apanage et cinquante coups de bâton pour diplôme.

Toute l'ambition qu'nn tel homme peut avoir, et qu'on doit lui conserver, c'est une certaine liberté et gaieté, et l'espérance d'avancer et d'avoir plus d'argent.

6⁰ Les chevaux de la cavalerie devraient être exercés généralement, et même dans les cuirassiers, les mouvements plus accélérés étant incontestablement les meilleurs. Dans les quartiers je les ferais servir pour mener à une certaine distance, et point trop chargés, de certaines marchandises, comme je l'ai déjà dit fort au long dans une autre idée.

7⁰ Les recrnes dans l'étranger, il faut les pousser avec toute la vigueur imaginable, et tout argent pour cet usage est bien employé. Non seulement je prendrais de grands hommes, mais même de petits, femmes, enfants, enfin tout ce qui est homme. J'en choisirais ce qui est capable à servir dans les troupes. Les autres, je les employerais utilement à peupler comme colons mes provinces. Car non seulement l'Hongrie a besoin d'hommes, mais la Bohême et la Moravie en manquent. Pour cet utile établissement j'instruirais tous mes chefs dans les pays, et en ferais un de mes plus grands soins. Car par des

bons arrangements et de l'argent on peut facilement venir à bout de ce grand ouvrage. Des millions, employés à cela, sont une opération de finances bien plus sûre, et on aura plus de crédit, les pays étant peuplés et abondants, que si l'on payait cinquante millions de dettes. Je ne sais si avoir été honnête à observer ses engagements, et ne pouvoir avoir que la bonne volonté pour l'avenir, donne plus de crédit, que si l'on voit qu'on se mette en état de tenir ses engagements tant présents que futurs.

8⁰ Les avancements se sont faits souvent trop vite, et dans d'autres il y a eu de la lenteur. Un homme de génie et de mérite doit être poussé et avancé vite, pour que dans le grand il puisse encore dans ses jeunes années être utile à l'Etat, au lieu que je ne passerais jamais cette maxime erronée d'avancer des gens, puisqu'ils sont peu utiles, ou déplacés même dans la charge qu'ils occupent. Le mérite seul doit faire leur recommandation; aucune vue seconde, mérite des parents, mariage, recommandation, doit avoir lieu en fait d'avancement. Il est juste qu'un souverain soit généreux, même selon son bon plaisir, mais c'est de son argent, destiné pour ses plaisirs, qu'il est le maître, non des charges ou emplois dans l'Etat, ni d'augmentation ou nouveaux gages, qui portent sur un fond destiné. Par la collation des charges, s'il s'écarte de la stricte observance du mérite, il pèche contre son devoir et contre la justice, qui donne à chaque sujet le *jus quæsitum*, s'il a le mérite et talent convenable. J'aimerais mieux donner à un officier 50.000 florins, que de l'avancer sous quelconque prétexte dans notre système actuel, et de même des charges civiles.

9⁰ Tous les capitaines de cercles devraient être pris du militaire et dépendre tant du militaire que du civil. Comme chez moi tout devrait agir selon le même principe, on n'aurait point à espérer des avantages, en voulant faire le zélé, ou pour le militaire ou pour le civil.

10⁰ Les campements, je les considère comme de la plus

grande utilité, mais surtout pour les généraux, si on les fait selon l'idée que j'en ai. Je n'en puis rien dire, n'en ayant jamais vu.

Decimo tertio. J'établis pour principe que tout homme, qui ne servirait plus l'Etat, devrait à l'exemple du militaire se contenter de moins de la moitié de ses gages, de même que les jeunes gens qui se trouveront à cette heure de trop, devront, comme surnuméraires, n'avoir que la moitié des gages jusqu'à leur entrée, mais néanmoins servir de quelque chose. Si cette règle est juste envers des gens, qui pendant quarante ans ont servi, et se sont fait casser bras et jambes, je crois qu'elle le sera aussi pour des écrivains qui, à force d'écrire, ont des rhumatismes. Il faut selon la justice augmenter les gages des militaires, ou diminuer les civils, car ils doivent être traités également.

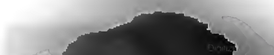
Decimo quarto. La dissipation énorme, nonchalance et paresse, qui règne dans nos ministres et conseillers, est incroyable. Ceux qui ont quatre cents florins, gouvernent l'Etat, et ceux qui en ont quatre et douze mille, en tirent le suc. Ils gâtent souvent plus, croyant tout savoir, sans lire ni avoir d'expérience; ce qu'ils laisseraient faire à leurs concipistes, réussirait mieux. Ainsi toutes ces chasses, parties de plaisir, grands dîners, assemblées et spectacles ne devraient pas être faits pour des gens employés, et qui tirent tant d'argent du pauvre paysan pour employer au moins douze heures dans les vingt-quatre, à lui rendre justice, à le défendre et à le soulager. Tenir les gens à l'ouvrage est juste et nécessaire.

Decimo quinto. Les chefs capables doivent former des jeunes gens pour le temps à venir, et ce doit être une de leurs applications, au lieu qu'à cette heure les jeunes gens, quoiqu'ils soient rares, ceux qui veulent s'appliquer, ne trouvent pas même quelqu'un qui veuille les instruire ou les appliquer à quelque chose. Les présidents aiment mieux de travailler avec des gens de fortune, sur lesquels ils sont despotes et qui les aident à couvrir leur ignorance et bévues, que d'employer des gens bien

nés, dont ils craindraient d'être découverts, et du manque de sujets naît l'embarras et le malheur, dans lequel l'Etat se trouve.

Decimo sexto. Pour les voyages, je les trouve de nécessité absolue pour un souverain, et il est indispensablement nécessaire, que politiquement, civilement et militairement on aille voir soi-même ce qui se fait. Ce n'est pas que je sois assez bon de croire, que par sa présence et inspection on remédiera à tous les défauts. Mais même pour quelques-uns il en vaut la peine, et quoique nous voyons les choses masquées et par leur bon côté, néanmoins, en y retournant plusieurs fois, on en voit la différence, on écoute les plaintes, on apprend à connaître des sujets pour employer à l'avenir, on juge des actions des autres, l'on voit le terrain et les lieux physiques, et l'on juge enfin du plus ou moins de capacité, zèle de ses ministres, en arrangeant cela avec l'économie nécessaire et dénuée des préjugés antiques, qui faisaient accroire aux souverains qu'ils gouvernaient avec gloire et dirigaient par eux-mêmes les rênes du gouvernement, alors qu'ils n'avaient rien vu ni appris que par des yeux d'autrui, et par des ouï-dire, et qu'un monarque avait fait assez, quand il jouait son rôle de fantôme de gloire. Moi au contraire, je crois que son devoir est toute autre chose, et qu'il doit prendre le train d'un particulier pour ne pas faire plus de mal par ses voyages à ses peuples, que le bien qu'ils pourraient tirer de sa présence. Il n'est donné qu'aux grands de changer d'être, ils peuvent devenir petits et particuliers quand il leur plaît; les autres en revanche, ils ont beau vouloir, ils resteront toujours particuliers.

Decimo septimo. Tenir tout ce qu'on a fait avant nous pour bon et immuable, ou croire tout à changer, tous les deux sont des préjugés qui tirent à grande conséquence; le dernier, quand on voit que cela ne va pas bien et que probablement cela allait encore plus mal anciennement, puisque l'on avait changé et qu'on avait choisi ceci comme un remède, est tentant. Toute chose dans le monde peut être bonne, si on lui ôte ses défauts et augmente ses avantages. Le plus grand préjugé de tous et le



moins pardonnable est celui de n'oser les attaquer ou enfreindre. Il faut beaucoup de courage et encore plus d'amour de la patrie pour être iunovateur dans ce siècle. Rien de plus commode, point de conscience erronée plus facile à imprimer, adopter et à snivre, que celle, sans penser plus loin, de laisser aller les choses comme on les a trouvées. Nous en rendrons compte un jour du bien que nous aurions dû chercher et saisir.

Mon système actuel, je le termine ici. Mes rêveries [1]), je les abandonne. Le premier, je le fonde sur ma croyance, mes faibles lumières, et l'exemple du seul département qui sert bien l'Etat, et qui jouit d'une pleine confiance sous la direction du prince Kaunitz. Je ne nie pas que sa personne et les outils qui y sont employés, y contribueut beaucoup. Mais l'aisance et la facilité de pouvoir faire le bien, n'est pas le moindre de ses avantages. Pour le second, mes points de rêveries détachés, je ne les tronve qne des conséquences naturelles de mon système. Je pourrais encore dire bien d'autres choses, si je ne craignais d'être trop long et ennuyant, et j'en dirais bien moins, si je ne connaissais l'iudulgence et l'amour de savoir la vérité, et de faire toujours le bien, qu'a celle pour qui j'écris [2]). Si je ne lui connaissais assez de courage et de fermeté pour soutenir un parti pris, même s'il est défectueux en quelques parties, je n'oserais jamais proposer quelque chose aussi hardie. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avance rien que je ne ferais et que je me fie d'exécuter et accomplir, muni de ses ordres. Il faut faire les grandes choses tout d'un coup. Tout changement fait parler un jour. Il vaut mieux instruire le public de ses intentions à la fois, et, après l'avoir décidé, n'écouter rien contre et persister inviolablement dans l'exécution de ce qu'on aura trouvé bon. Tous ceux, qui n'en voient que des parties, ne peuvent et ne doivent pas en raisonner. Viser au total est le but de chaque

---

[1]) Ein früherer Aufsatz Josephs, welcher diesen Titel führt.

[2]) Die Kaiserin Maria Theresia.

ordonnance, toute action étant rapportée au point de vue universel, que le souverain et les plus affectionnés serviteurs doivent seul savoir et poursuivre. Si on ne trouve pas bonnes mes idées, qu'il n'en soit plus parlé, mais qu'on ne prenne pas par pièces et morceaux mes idées, dont le total seul fait le mérite. Je me conformerai et agirai bien plus commodément et facilement après les idées plus éclairées d'autrui, que si je devais, nouvel apôtre, convertir et porter tout le monde à ma croyance. Le premier m'est bien plus facile, le dernier ne m'est pas impossible, et chatouille ma gloire, seul but, avec le devoir, qui dirige mes actions, et qui me ferait casser la tête avec joie. *Dixi.*

INHALT.

1778.

CCCCI. *Joseph an Maria Theresia.* 1. August 1778 — 1
Vorrückung des Prinzen Heinrich von Preussen. Wahrscheinliche Wirkung derselben.

CCCCII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. August 1778 — 2
Correspondenz der Kaiserin mit König Friedrich. Bedingungen eines Vergleiches. Die Erwerbungen in Baiern. Nothwendigkeit baldigen Abschlusses. Sehnsucht nach dem Frieden.

CCCCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 2. August 1778 — 6
Vordringen des Prinzen Heinrich. Vorpostengefecht. Capitän Pontet.

CCCCIV. *Joseph an Maria Theresia.* 2. August 1778 — 9
Laudons Rückzug. Ueber die Verhandlungen mit Preussen.

CCCCV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. August 1778 — 10
Die Bewegungen Laudons. Josephs Massregeln. Schlappe des Generals de Vins.

CCCCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 4. August 1778 — 12
Sein Fernbleiben von den Verhandlungen. Missbilligung der Friedensbedingungen.

CCCCVII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. August 1778 — 14
Die Kriegsereignisse.

CCCCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. August 1778 — 15
Absendung von Verstärkungen an Laudon.

CCCCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 6. August 1778 — 16
Die kriegerischen Vorkehrungen. Die Schlappe des Generals de Vins. Feigheit des Obersten Bossi. Major Nauendorf.

CCCCX. *Maria Theresia an Joseph.* 6. August 1778 18
Die Verhandlungen mit Preussen. Die aufgestellten Bedingungen. Die Absendung Thuguts. Nothwendigkeit baldigsten Friedens. Warnung vor einem verzweifelten Entschlusse. Sie nimmt die Verantwortung der Nachgiebigkeit auf sich.

CCCCXI. *Joseph an Maria Theresia.* 7. August 1778 21
Ungewissheit seiner Lage. Aufforderung der Bevölkerung zum Eintritt in das Heer. Krankheiten bei der Armee.

CCCCXII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. August 1778 23
Bedauern über seine peinliche Lage. Gerüchte über Laudon. Lascy's angeblicher Einfluss auf Joseph. Rouvroy. Einberufung des ungarischen Landtages. Ergänzung des Heeres.

CCCCXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 8. August 1778 26
Dank für ihren Antheil. Die Verhandlungen mit Preussen. Missbilligung der geschehenen Schritte. Ueble Wirkung derselben.

CCCCXIV. *Joseph an Leopold.* 8. August 1778 .. 28
Lebhafte Klagen über die Verhandlungen der Kaiserin mit Friedrich. Für den Fall eines ungünstigen Friedens will Joseph sich von den Staatsgeschäften völlig zurückziehen. Er gedenkt sich nach Italien zu begeben. Die Kriegsereignisse. Schwierigkeiten seiner Lage.

CCCCXV. *Maria Theresia an Joseph.* 9. August 1778 31
Die Verhandlungen. Rechtfertigung ihrer Absicht. Laudons Rückzug. Fruchtlosigkeit längerer Kriegführung. Aufopfernde Treue der Unterthanen. Klage über ihren Zwiespalt mit Joseph.

CCCCXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 9. August 1778 33
Seine Besorgnisse. Die Nachrichten von Laudon. Absichten des Königs von Preussen. Lascy's Beziehungen zu Joseph.

CCCCXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 9. August 1778 35
Aufmerksamkeit auf die Bewegungen des Königs.

CCCCXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 10. August 1778 36
Ihre Meinungsverschiedenheit mit Joseph. Die Sendung Thuguts.

CCCCXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 10. August 1778 37
Laudons Bericht über das Vordringen des Prinzen Heinrich. Des Feldmarschalls Bitte um Instructionen. Josephs Abreise zu ihm.

CCCCXX. *Joseph an Maria Theresia.* 11. August 1778 40
Eintreffen in Münchengrätz bei Laudon.

CCCCXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 12. August 1778 41
Besorgnisse über die Ereignisse in Böhmen.

CCCCXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. August 1778 42
Ankunft der wallonischen Regimenter.

CCCCXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 13. August 1778 43
Die Anerbietungen der Ungarn. Absendung des Vicekanzlers Grafen Palffy an Joseph. Reise des Grossherzogs Leopold zum Heere.

CCCCXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 13. August 1778 44
Bedenkliche Lage. Die Stellung des Heeres. Laudon. Fürst Karl Liechtenstein. Die Verheerungen der Preussen und Sachsen in Böhmen. Ingrimm Josephs gegen die Letzteren.

CCCCXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 14. August 1778 46
Nachrichten über die Verhandlungen. Zufriedenheit mit seiner Reise zu Laudon. Die Unentschlossenheit desselben. Lascy und Hadik. Die Ungarn.

CCCCXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 14. August 1778 48
Unmöglichkeit der Behauptung seiner Stellung. Missgriffe Laudons. Abreise Josephs von Münchengrätz. Verwirrung im dortigen Hauptquartier. Schlappe des Generalmajors von Knebel.

CCCCXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. August 1778 50
Ankunft in seinem früheren Lager. Bewegungen des Königs. Sehnsucht nach einer Schlacht. Das Seetreffen zwischen den Franzosen und den Engländern.

CCCCXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 16. August 1778 51
Bewunderung der Kalthlütigkeit Josephs. Laudon. Die Ereignisse in Schlesien. Die Verhandlungen. Klage über die Anstrengungen Josephs. Nothwendigkeit seiner Erhaltung.

CCCCXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 16. August 1778 53
Die Verhandlungen mit Preussen. Tadel der geschehenen Schritte. Die Bewegungen der Preussen.

CCCCXXX. *Joseph an Maria Theresia.* 18. August 1778 55
Kriegsnachrichten.

CCCCXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 19. August 1778 56
Unmöglichkeit einer Fortdauer der gegenwärtigen Lage. Verderbliche Wirkungen derselben.

CCCCXXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. August 1778 57
Thuguts Rückkehr. Abbruch der Verhandlungen. Rechtfertigung ihres Verfahrens.

CCCCXXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 20. August 1778 58
Unbeweglichkeit des preussischen Heeres. Verstärkung der Besatzung von Prag.

CCCCXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 21. August 1778 59
Die Lage der Dinge in Böhmen. Unmuth über dieselbe. Zunehmen der Krankheiten.

CCCCXXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 22. August 1778 60
Vorbereitungen zum ungarischen Landtag. Die Zustände in Böhmen. Rosenbergs Absendung dorthin.

CCCCXXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 23. August 1778 61
Die Sendung Rosenbergs.

CCCCXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 23. August 1778 62
Abbruch der Verhandlungen. Nothwendigkeit entscheidender Entschlüsse. Josephs Bereitwilligkeit sich selbst zum Opfer zu bringen. Die Bewegungen des Königs.

CCCCXXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. August 1778 63
Seine militärischen Massregeln. Die Bewegungen der Preussen. Nutzlosigkeit der Absendung Rosenbergs.

CCCCXXXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 25. August 1778 65
Rosenbergs Abreise ins Lager. Seine Aufträge. Leopolds Berufung nach Wien.

CCCCXL. *Joseph an Maria Theresia.* 25. August 1778 66
Vorpostengefechte.

CCCCXLI. *Joseph an Maria Theresia.* 26. August 1778 67
Bewegungen der Truppen. Sehnsucht nach einer Schlacht.

CCCCXLII. *Maria Theresia an Joseph.* 27. August 1778 68
Die Kriegsereignisse. Verheerung der vom Feinde besetzten Gegenden. Nothwendigkeit der Beendigung dieser Lage.

CCCCXLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. August 1778 70
Befestigung seiner Stellung. Sein Verhältniss zur Kaiserin. General Wurmser.

CCCCXLIV. *Maria Theresia an Joseph.* 28. August 1778 71
Rosenbergs Sendung. Josephs Ueberhäufung mit Arbeit. Laudons Rückzug.

CCCCXLV. *Joseph an Maria Theresia.* 28. August 1778 73
Rosenbergs Ankunft. Nothwendigkeit rascher Entscheidung. Entweder unverzüglicher Friedensschluss oder energische Kriegführung. Bewegungen der Truppen. Josephs peinliche Lage.

CCCCXLVI. *Maria Theresia an Joseph.* 29. August 1778 75
Freude über die Behauptung der bisherigen Stellungen. Nothwendigkeit der Ernennung eines General-Quartiermeisters.

CCCCXLVII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. August 1778 76
Nachrichten von Laudon.

CCCCXLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 30. August 1778 77
Lebhaftes Bedauern der Unmöglichkeit, sich in seiner Stellung noch länger zu behaupten.

CCCCXLIX. *Maria Theresia an Joseph.* 31. August 1778 78
Rosenbergs Rückkehr. Bemühungen der Kaiserin, zum Frieden zu gelangen. Gleichzeitige Vorkehrungen zur Fortführung des Krieges.

CCCCL. *Joseph an Maria Theresia.* 31. August 1778 79
Laudons Ausharren auf seinem Posten. Ungünstige Witterung. Schlechte Bekleidung der Preussen. Krankheiten in beiden Lagern. Rosenberg. Unwohlsein des Erzherzogs Maximilian.

CCCCLI. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Septbr. 1778 81
Maximilians Erkrankung. Ueble Witterung. Hoffnung auf den Rückzug der Preussen.

CCCCLII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Septbr. 1778 82
Ihre Correspondenz mit dem Könige. Erzherzog Maximilian.

CCCCLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Septbr. 1778 83
Die Erkrankung des Erzherzogs. Ueble Witterung. Beschwerden der Soldaten.

CCCCLIV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Septbr. 1778 85
Maximilians Transportirung nach Sadowa. Ueberhandnehmen der Erkrankungen. Drangsale der Preussen. Wahrscheinlichkeit ihres baldigen Rückzuges.

CCCCLV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Septbr. 1778 86
Erzherzog Maximilian.

CCCCLVI. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Septbr. 1778 88
Anregung zu Verleihungen des Theresienordens. Die Anerbietungen der Ungarn. Ein Landtag findet nicht statt. Die Haltung Russlands. Schöne Worte, üble Handlungen. Die finanzielle Bedrängniss. Josephs Ueberhäufung mit Arbeit. Allzugeringe Anzahl der Truppen. Die Berufung Leopolds. Maximilians Krankheit.

CCCCLVII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Septbr. 1778 92
Er verweigert die Absendung des Schreibens der Kaiserin an Friedrich. Wahrscheinlicher Rückzug des Letzteren. Standhaftes Ausharren wird von günstiger Wirkung sein. Leopolds Reise nach Wien und ins Feldlager. Unzufriedenheit mit dem Grafen Clary und General Schröder.

CCCCLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Septbr. 1778 94
Die Bewegungen der Preussen.

CCCCLIX. *Maria Theresia an Joseph.* 7. Septbr. 1778 95
Leopolds Ankunft in Wien. Die Rücksendung ihres Schreibens an den König. Billigung derselben. Josephs Fürsorge für seinen Bruder Maximilian.

CCCCLX. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Septbr. 1778 96
Vorkehrungen des Königs zum Rückzug. Meuterei unter den Husaren.

CCCCLXI. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Septbr. 1778 97
König Friedrichs Rückzug. Beunruhigung desselben. Nothwendigkeit der Einstellung aller Schritte zur Herbeiführung des Friedens.

CCCCLXII. *Joseph an Maria Theresia.* 9. Septbr. 1778 99
Aufmerksamkeit auf die Bewegungen der Preussen.

CCCCLXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Septbr. 1778 100
Rücksendung der preussischen Artillerie nach Trautenau. Prag wird in Vertheidigungsstand gesetzt. General Gnasco erhält das Commando daselbst. Freude über die Ankunft Leopolds in Wien. Freundschaft für ihn.

CCCCLXIV. *Joseph an Leopold.* 10. Septbr. 1778 . 101
Schilderung seiner Lage. Die Bewegungen des Königs von Preussen. Freude den Grossherzog bald beim Heere zu sehen.

CCCCLXV. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Septbr. 1778 102
Die Bewegungen der Preussen. Wahrscheinlichkeit ihrer Rückkehr nach Böhmen. Erzherzog Maximilian.

CCCCLXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 12. Septbr. 1778 103
Freudiger Eindruck der Nachrichten aus Böhmen. Besorgniss vor einem Einfall des Königs in Mähren. Friedrichs Unmuth macht ihn noch furchtbarer. Rechtfertigung ihrer eigenen Schritte. Die Erklärung der Ungarn. Palffy's Sendung nach Böhmen.

CCCCLXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Septbr. 1778 106
Bewegungen des Königs. Prinz Heinrich von Preussen. Josephs Vertheidigungsmassregeln.

CCCCLXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 13. Septbr. 1778 108
Abreise Leopolds nach Böhmen.

CCCCLXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Septbr. 1778 108
Bewegungen der Preussen.

CCCCLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 14. Septbr. 1778 109
Wahrscheinlichkeit der Rückkehr des Königs durch die Lausitz. Beunruhigung des Marsches der Preussen. Laudon. Gnasco. Die Sendung der Grafen Palffy und Kolowrat. Josephs Ueberhäufung mit Arbeit.

CCCCLXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Septbr. 1778 111
Maximilians Krankheit.

CCCCLXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 16. Septbr. 1778 112
Der Rückzug des Königs. Besorgniss vor einer Schlacht. Josephs Ueberbürdung mit Geschäften. Die Erzherzoge Maximilian und Leopold.

CCCCLXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Septbr. 1778 113
Besuch bei Maximilian in Sadowa. Dessen Gesundheitszustand. Der Grossherzog Leopold.

CCCCLXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 17. Septbr. 1778 115
Dank für seine Sorgfalt für Maximilian.

CCCCLXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Septbr. 1778 116
Gemeinschaftliche Reise mit Leopold in das Hauptquartier.

CCCCLXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Septbr. 1778 117
Ungünstige Witterung.

CCCCLXXVII. *Joseph an die Grossherzogin von Toscana.* 18. September 1778 118
Bewillkommung in Wien. Leopolds Wohlsein. Hoffnung auf einen gemeinschaftlichen Aufenthalt in Florenz.

CCCCLXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 19. Septbr. 1778 119
Ankunft der Grossherzogin. Erzherzog Maximilian. Erneuerter Dank für Josephs Sorgfalt. Wunsch nach baldiger Rückkehr Leopolds.

CCCCLXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Septbr. 1778 122
Fortsetzung des Rückzuges der Preussen. Lascy gebührt der Ruhm dieses Erfolges. Maximilians Aufenthalt in Sadowa. Die Vorschläge der Ungarn.

CCCCLXXX. *Maria Theresia an Joseph.* 22. Septbr. 1778 123
Friedrichs wahrscheinliche Rückkehr nach Böhmen. Lascy. Der Grossherzog Leopold. Maximilian.

CCCCLXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 22. Septbr. 1778 124
Erzherzog Maximilian. Auswahl neuer Stellungen. Der Rückzug der Preussen.

CCCCLXXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Septbr. 1778 126
Der Besuch bei Laudon. Tod des General-Quartiermeisters Pawlowski. Graf Benyowsky.

CCCCLXXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 26. Septbr. 1778 128
Furcht vor Friedrichs Rache. Nothwendigkeit verdoppelter Wachsamkeit. Die Erzherzoge Leopold und Maximilian. Sehnsucht nach Josephs Rückkehr. Politische Beziehungen. Russland. Frankreich. Sachsen. Warnung vor Rache an Letzterem. Truppenstellung der Ungarn.

CCCCLXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Septbr. 1778 130
Bewegungen der Preussen. Erzherzog Maximilian.

CCCCLXXXV. *Joseph an Leopold.* 27. September 1778 132
Freundschaftsbezeugungen. Erzherzog Maximilian. Bewegungen der Truppen.

CCCCLXXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 28. Septbr. 1778 133
Leopolds Rückkehr nach Wien. Botta's Unthätigkeit. Verhältniss zu Russland. Warnung vor Plünderungen in Sachsen.

CCCCLXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Septbr. 1778 134
Die Absichten der Preussen. Gegenvorkehrungen. Ueber die zu fassenden Entschlüsse. Das Verfahren gegen Sachsen. Prinz Birkenfeld. Maximilian. Josephs Zufriedenheit mit seiner Wohnung in Gitschin.

CCCCLXXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. Septbr. 1778 136
Wahrscheinlichkeit der Beendigung der preussischen Kriegsunternehmungen.

CCCCLXXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Octbr. 1778 137
Unbeweglichkeit der Feinde. Preussische Einflüsterungen in Baiern.

CCCCXC. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Octbr. 1778 138
Bewegungen der Preussen.

CCCCXCI. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Octbr. 1778 139
Nachrichten aus Mähren. Absendung von Truppen dorthin.

CCCCXCII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Octbr. 1778 141
Mittheilung seines Schreibens an den Fürsten Kaunitz über die politischen Verhältnisse und kriegerischen Vorkehrungen.

CCCCXCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Octbr. 1778 143
Feldmarschall Wied. Verleihung erledigter Regimenter. Der Maria-Theresienorden. Wurmser. Pontet.

CCCCXCIV. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Octbr. 1778 145
Die Nachrichten aus Mähren. Die Plünderungen in Sachsen.

CCCCXCV. *Maria Theresia an Joseph.* 10. Octbr. 1778 146
Die Absichten Friedrichs. Verleihung des Theresienordens. Wurmser und Pontet. Erzherzog Maximilian. Dessen Stimmung und Benehmen. Graf Ferraris. Sickingen.

CCCCXCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Octbr. 1778 150
Erzherzog Maximilian. Die Verleihung der Regimenter. Philipp Batthyany. Gräven.

CCCCXCVII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Octbr. 1778 151
Bereisung der Gegend zwischen Teschen und Olschwitz. Maximilian.

CCCCXCVIII *Joseph an Maria Theresia.* 17. Octbr. 1778 152
Gänzlicher Ausmarsch der Preussen aus Böhmen. Gute Nachrichten aus Mähren.

CCCCXCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Octbr. 1778 153
Starke Rüstungen und standhaftes Ausharren sind das Nothwendigste für Oesterreich. Keine Besorgniss vor Russland und keine Hoffnung auf Frankreich. Stellung der Preussen in Oesterreichisch-Schlesien.

D. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Octbr. 1778 155
Ausmarsch der Preussen aus Oesterreichisch-Schlesien. Verwundung des Obersten Spieny. Der künftige Feldzug. Schwierigkeit der Aufbringung einer Anleihe im Auslande.

DI. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Octbr. 1778 156
Die Dislocation der Truppen.

DII. *Joseph an Maria Theresia.* 21. Octbr. 1778 158
Troppau ist noch von Preussen besetzt.

DIII. *Joseph an Maria Theresia.* 22. Octbr. 1778 159
Ernennung des Generals Fabris zum General-Quartiermeister. Beginn der Truppenmärsche. Hadik übernimmt das Commando.

DIV. *Joseph an Maria Theresia.* 23. Octbr. 1778 160
Die Erklärungen Russlands. Antwort auf dieselben.

DV. *Joseph an Maria Theresia.* 25. Octbr. 1778 161
Nachrichten aus Mähren. Neue Unternehmungen der Preussen. Vorbereitung für die Winterquartiere.

DVI. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Octbr. 1778 162
Die Ereignisse in Mähren.

DVII. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Octbr. 1778 163
Festsetzung der Preussen in Jägerndorf.

DVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 28. Octbr. 1778 164
Die Unternehmungen der Preussen. Ihre Plünderungen. Die Generale Sauer und Fabris. Wunsch nach einer Verstärkung der Garnison von Wien. Nothwendigkeit der Beendigung des Krieges. Die Erzherzogin Marie.

DIX. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Octbr. 1778 166
Ankunft in Brandeis. Zusammentreffen mit den hervorragendsten Generalen. Laudon.

DX. *Maria Theresia an Joseph.* 29. Octbr. 1778 167
Uebersendung eines Schreibens des Fürsten Kaunitz an den Kaiser. Dringende Nothwendigkeit der Rückkehr des Letztern nach Wien.

DXI. *Joseph an Maria Theresia.* 30. Octbr. 1778 169
Abreise der Feldmarschälle Lascy und Laudon. Beschäftigung Josephs mit den Vorkehrungen zum künftigen Feldzug. Urtheil des Kaisers über Lascy. Die Antwort auf die Erklärungen Russlands. Im Falle der Allianz Russlands mit Preussen und Sachsen vermöchte Oesterreich allein nicht Widerstand zu leisten.

DXII. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Octbr. 1778. 171
Schwierigkeit einer Vermehrung der Garnison von Wien. Unannehmbarkeit des Friedens unter demüthigenden Bedingungen.

DXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 1. Novbr. 1778 . 173
Bitte um seine schleunige Rückkehr.

DXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Novbr. 1778 . 174
Vorstellungen gegen die Aufforderung zur Rückkehr nach Wien. Doch wird er einem erneuerten Verlangen Gehorsam leisten. Ueber die etwaigen Friedensbedingungen.

DXV. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Novbr. 1778 . 176
Die Vorkehrungen zu einem künftigen Feldzuge. Wahrscheinlichkeit einer neuen Unternehmung des Königs von Preussen.

DXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Novbr. 1778 . 177
Absendung von Truppen nach Mähren. Die Friedensvorschläge.

DXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Novbr. 1778 . 179
Die Nachrichten aus Mähren. Sehnsucht nach einem glücklichen Kriegsereignisse. Bedauern über Lascy's Abwesenheit.

DXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Novbr. 1778 . 180
Unmöglichkeit seiner Entfernung aus Böhmen.

DXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Novbr. 1778 . 180
Das Verfahren gegen Sachsen. Die Friedensbedingungen. Russland und Frankreich.

DXX. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Novbr. 1778 . 183
Abreise zur Inspection der Truppen. Uebersendung eines Schreibens an Kaunitz, in welchem Joseph seine Anschauungen über die gegenwärtige Lage und die zu fassenden Entschlüsse entwickelt.

DXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 9. Novbr. 1778 . 185
Zustimmung zu den Beweggründen seines Verbleibens in Böhmen. Feldmarschall Lascy. Die Friedensbedingungen. Die Garnison von Wien.

DXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Novbr. 1778 190
Die Friedensverhandlungen. Militärische Vorkehrungen gegen Russland. Vorschläge zu einer österreichischen Gegenerklärung.

DXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Novbr. 1778 192
Die Zurückstellung Baierns. Ueber dieses Anerbieten wäre nicht hinauszugehen.

DXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Novbr. 1778 193
Ankunft in Freudenthal. Recognoscirung von Jägerndorf. Stellung der Preussen. Die politische Lage. König Friedrich führt mehr gegen Joseph als gegen Oesterreich Krieg.

1779.

DXXV. *Maria Theresia an Joseph.* Ohne Datum (1779) 195
Die Friedensverhandlungen. Josephs Verdienste um deren günstigen Fortgang.

DXXVI. *Joseph an Leopold.* 9. März 1779 196
Bedauern über dessen Abreise.

DXXVII. *Joseph an Leopold.* 22. März 1779 197
Die Friedensverhandlungen in Teschen. Fürst Kaunitz. Dessen Sonderbarkeiten. Allzu grosse Nachsicht für sie.

DXXVIII. *Joseph an Leopold.* 25. März 1779 198
Hindernisse des Abschlusses der Friedensverhandlungen.

DXXIX. *Joseph an Leopold.* 29. März 1779 199
Der Kurfürst von der Pfalz. Erzherzog Maximilian. Dessen Erkrankung.

DXXX. *Joseph an Leopold.* 1. April 1779 201
Erzherzog Maximilian.

DXXXI. *Joseph an Leopold.* 5. April 1779 202
Graf Philippi. Die Friedensverhandlungen. Brand von Jägerndorf. Verdächtiges Benehmen der Preussen während desselben.

DXXXII. *Joseph an Leopold.* 8. April 1779 204
Erzherzog Maximilian. Eröffnung des Theaters. Die Sängerinnen.

DXXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 10. April 1779. 206
Vorschläge über die hinsichtlich der Friedensverhandlungen zu fassenden Entschlüsse.

DXXXIV. *Joseph an Leopold.* 12. April 1779 208
Der Kurfürst von der Pfalz. Unschlüssigkeit der Kaiserin. Maximilian. Brand von Braunau.

DXXXV. *Joseph an Leopold.* 14. April 1779 209
Die Friedensverhandlungen. Besorgnisse der Kaiserin. Fürst Kaunitz. Missstimmung Josephs. Erzherzog Maximilian.

DXXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Mai 1779 ... 211
Ueber die Lage der Monarchie nach Abschluss des Friedens. Nothwendigkeit die Finanzen zu ordnen und den Credit zu heben. Antrag auf Berufung vertrauenswürdiger Männer zur Prüfung und Regelung der Einnahmen und Ausgaben.

DXXXVII. *Joseph an Leopold.* 24. Mai 1779 215
Verderbliche Trockenheit. Entlassungsgesuch des Fürsten Kaunitz. Cobentzl wird ihm beigegeben. Binders Rücktritt aus dem Staatsdienste.

DXXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Septbr. 1779 217
Bedauern über einen Sturz der Kaiserin auf der Treppe. Erzherzog Maximilian. Die Erwerbung des Innviertels. Graf

Rottenhan. Major Salis. Die Vertreter Oesterreichs im Auslande. Nutzlosigkeit erhöhter Ausgaben für dieselben. General Siskovich. Sickingen.

DXXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Septbr. 1779 219
Sickingen. Der Kurfürst von Mainz. Major Salis. Siskovich. Der Festungsbau in Böhmen.

DXL. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Septbr. 1779 221
Graf Brechainville. Gründe gegen die Erhöhung der Bezüge des österreichischen Gesandten in Berlin. Die Plane zu den Festungsbauten.

DXLI. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Octbr. 1779 223
Brechainville. Revitsky's Ernennung zum Gesandten in Berlin.

DXLII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Octbr. 1779. 223
Bereisung verschiedener Gegenden in Böhmen. Die dortigen Behörden. Siskovich. Rottenhans Sendung zur Vertheilung von Geld und Lebensmitteln. Vorschläge zur Unterstützung der Leinen-Industrie. Glückwunsch zur Geburt des Erzherzogs Franz von Este.

DXLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Octbr. 1779. 226
Anschauungen Josephs über Veränderungen im Kriegswesen. Geringe Erwartung von den Gutachten der Feldmarschälle. Besuch der oberösterreichischen Salinen. Schönheit des Traunsee's. Der Salinendirector Riethaber. Josephs fernere Reiseprojecte.

DXLIV. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Octbr. 1779. 228
Bereisung des Innviertels. Dessen Einwohner. Grenzstreitigkeiten mit Salzburg und Passau.

DXLV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Novbr. 1779. 230
Seine Reiseroute nach Wien. Die Grenzstreitigkeiten mit Passau. Die Grafschaft Neuburg. Schifffahrt von Engelhartszell nach Linz. Die Streitigkeiten mit Salzburg und Baiern. Die Obersten Seeger und Zehentner.

DXLVI. *Joseph an Leopold.* 8. Novbr. 1779..... 234
Seine Rückkehr nach Wien. Zufriedenheit mit der neuen Gebietserwerbung. Die Anstellung eines Gelehrten Namens Louis bei den jungen Erzherzogen.

DXLVII. *Joseph an Leopold.* 14. Novbr. 1779.... 235
Seine Vorschläge zu neuer Einrichtung des Regierungssystems. Klage über die gegenwärtig herrschende Unordnung und Inconsequenz. Die Kaiserin. Cardinal Migazzi. Sonnenfels. Plan zur Erwählung des Erzherzogs Maximilian zum Coadjutor des Kurfürsten von Köln.

DXLVIII. *Joseph an Leopold.* 6. Decbr. 1779..... 237
Darstellungen auf dem deutschen Theater. Brockmann als Hamlet. Spanische Tänzer. Graf Mahony.

DXLIX. *Joseph an Leopold.* 24. Decbr. 1779 238
Die Festungsbauten in Böhmen. Ernennung des Grafen Cobentzl zum Botschafter in Petersburg. Der König von Preussen. Seine Umtriebe gegen Oesterreich. Zweifel an der Erwählung Maximilians zum Coadjutor. Erzherzog Ferdinand und seine Gemalin. Das deutsche Theater.

1780.

DL. *Joseph an Leopold.* 14. April 1780 240
Ueber Englands Begehren, durch Leopolds Vermittlung Spanien von dem Bunde mit Frankreich loszulösen. Kaunitz räth zu ablehnender Antwort. Josephs beabsichtigte Reise nach Russland. Die Festungsbauten in Böhmen.

DLI. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Mai 1780 . 242
Uebersendung seines Berichtes über Galizien und dessen Verwaltung. General Schröder. Graf Brigido. Graf Sporck. Warnung vor zu grosser Willfährigkeit gegen den polnischen Adel. Die galizische Leibgarde. Unausführbarkeit der Vereinigung Galiziens mit Ungarn. Die Reise nach Russland. Maximilians Wahl zum Coadjutor von Köln. Marschall Lascy. Maria Theresia's Ausflug nach Dornbach. Wahrscheinlichkeit der Reise Josephs nach Moskau.

DLII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Juni 1780... 246
Sein Eintreffen in Mohilew. Potemkins Ankunft. Briefwechsel mit der Kaiserin von Russland. Ihr Einzug in Mohilew. Erste Zusammenkunft mit ihr.

DLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juni 1780... 250
Der Besuch der Neustädter Akademie. Die Wahl Maximilians. Gespräche mit der Kaiserin von Russland. Freundschaftsbezeigungen derselben. Ihre Aeusserungen über Friedrich von Preussen. Ihre Meinung, Joseph solle sich des Kirchenstaates bemächtigen. Einladung nach Petersburg. Josephs Entschluss, derselben nachzukommen. Seine Reiseprojecte.

DLIV. *Joseph an Maria Theresia.* 14. Juni 1780.. 256
Reise mit der Kaiserin nach Smolensk. Ergebnisse seiner Gespräche mit ihr. Der König von Preussen. Bereitwilligkeit bei wichtigen Anlässen Russlands Rathschläge einzuholen. Das Verhältniss zur Pforte. Erneuerte Hindeutung auf Rom. Katharina's Behauptung, sie würde Constantinopel, wenn sie sich dessen bemächtigt hätte, nicht behalten haben. Freundschaftliche Beziehungen zur Kaiserin.

DLV. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Juni 1780.. 260
Die Königin von Neapel. Prinz Karl von Lothringen. Josephs Ankunft in Moskau. Ausdehnung dieser Stadt. Merkwürdigkeiten derselben.

DLVI. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Juni 1780.. 262
Die Wahl Maximilians. Der König von Preussen. Aufent-

halt in Moskau. Schönheit der Stadt. Urtheil über Potemkin. Ankunft in Petersburg.

DLVII. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Juli 1780.... 265
Zufriedenheit mit seinem Aufenthalte in Russland. Lob der Kaiserin. Grossfürst Paul und dessen Gemalin. Czarskoe Selo und seine Gärten.

DLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Juli 1780.... 267
Verkehr mit der Kaiserin. Ergebnisse desselben. Preussen. England. Frankreich. Spanien. Schweden. Die Pforte. Katharina's Plane zur Errichtung eines orientalischen Kaiserthumes. Ihre erneuerten Hindeutungen auf Italien. Graf Panin. Potemkin. Vorschlag zu gegenseitiger Gewährleistung des Besitzstandes. Urtheil über den Grossfürsten Paul und dessen Gemalin. Spannung zwischen ihm und der Kaiserin. Der Sommerpalast in Petersburg.

DLIX. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Juli 1780.... 273
Die Eremitage. Die Erziehungshäuser für Mädchen und Cadeten.

DLX. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juli 1780.... 274
Graf Panin. Aufenthalt in Peterhof. Jahresfeier der Thronbesteigung der Kaiserin. Reiseroute für Josephs Rückkehr. Hoffnungsloser Zustand des Prinzen Karl von Lothringen. Die Wahl Maximilians.

DLXI. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Juli 1780... 277
Festlichkeiten in Peterhof. Die Kaiserin. Grossfürst Paul.

DLXII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Juli 1780... 278
Die Wahl Maximilians. König Friedrich. Die gegenseitige Garantie. Wunsch Katharina's das goldene Vliess zu erhalten. Josephs Meinung hierüber. Grossfürst Paul und seine Gemalin. Lob der Letzteren. Legationssecretär Seddeler.

DLXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Juli 1780... 282
Besichtigung verschiedener Merkwürdigkeiten von Petersburg.

DLXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Juli 1780... 283
Bevorstehende Abreise.

DLXV. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Juli 1780... 284
Abreise aus Petersburg. Das goldene Vliess für die Kaiserin. Hinweisung auf Italien. Abneigung vor einem fortgesetzten Briefwechsel mit Katharine. Graf Cobentzl. Abschied vom Hofe. Ankunft in Narwa.

DLXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 23. Juli 1780... 288
Der Tod des Prinzen Karl von Lothringen. Seine Verlassenschaft. Vorstellung gegen die Absicht der Kaiserin, dem Regimente des Prinzen dessen Namen für immer zu belassen. Im Falle der Wahl des Erzherzogs Maximilians möge er sich ganz dem geistlichen Stande widmen. Die Grossfürstin Marie. Hätte Joseph eine solche Prinzessin gefunden, so würde er sich vielleicht noch ein drittes Mal vermählt haben.

DLXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Juli 1780... 291
Die Bedeutung der Stadt Riga für Russland. Josephs Correspondenz mit Katharina, dem Grossfürsten Paul und dessen Gemalin.

DLXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Juli 1780... 295
Die Reise durch Polen. Unfall des Concipisten Knecht.

DLXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 3. August 1780 . 297
Das Testament des Prinzen Karl. Die Reise durch Polen.

DLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 6. August 1780 . 299
Das Testament des Prinzen Karl. Zusammentreffen mit polnischen Grossen. Salzangelegenheiten. Puthon und Königsberger. Allzu viele deutsche Beamte in Galizien. Etwaige Einverleibung der Bukowina.

DLXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 13. August 1780 302
Ein Schreiben der Kaiserin Katharina. Erneuerte Hindeutung auf die Erwerbung Roms durch Joseph.

DLXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 16. August 1780 304
Ankunft in Olmütz. Zusammentreffen mit dem Prinzen von Württemberg. Schreiben an dessen Schwester, die Grossfürstin Marie. Verleihung der Regimenter. Fürst Hohenlohe. General Zedtwitz. Drechsel. General Brinken.

DLXXIII. *Joseph an Leopold.* 4. September 1780 .. 307
Beabsichtigte Reise nach den Niederlanden. Einladung an Leopold hieran Theil zu nehmen.

DLXXIV. *Joseph an Leopold.* 7. September 1780 .. 308
Der Reiseplan.

DLXXV. *Joseph an Leopold.* 11. September 1780 . 309
Ueber den Plan einer Verheirathung der Erzherzogin Therese mit dem Infanten Don Juan von Portugal. Heirathsproject für Erzherzog Franz.

DLXXVI. *Joseph an Leopold.* 14. September 1780 . 310
Das Testament des Prinzen Karl von Lothringen. Das portugiesische Heirathsproject. Erzherzog Franz. Die russische Flotte im Mittelmeer.

DLXXVII. *Joseph an Leopold.* 1. October 1780 313
Die Ablehnung der Theilnahme Leopolds an der Reise nach den Niederlanden.

DLXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. October 1780 314
Die Reise nach den Niederlanden. Nothstand der böhmischen Weber. Mittel zur Abhülfe. Die Verlassenschaft Karls von Lothringen. Ungarische Angelegenheiten. Nutzlosigkeit der Ernennung eines Palatins. Die Festungsbauten in Böhmen.

DLXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 20. October 1780 317
Graf Kinsky. Graf Windischgrätz. Die Infantin von Parma.

DLXXX. *Joseph an Leopold.* 4. November 1780... 319
Mittheilung eines Briefes der Kaiserin von Russland. Wunsch, dass der Grossherzog ihr schreibe.

DLXXXI. *Joseph an Leopold.* 14. November 1780.. 321
Die Verlassenschaft des Prinzen Karl von Lothringen. Die Erzherzogin Marie Christine und Prinz Albert als dessen Nachfolger.

DLXXXII. *Joseph an Leopold.* 23. November 1780.. 322
Unwohlsein der Kaiserin.

DLXXXIII. *Joseph an Leopold.* 25. November 1780.. 323
Steigerung der Krankheit der Kaiserin.

DLXXXIV. *Joseph an Leopold.* 27. November 1780.. 324
Die Krankheit der Kaiserin.

DLXXXV. *Joseph an Leopold.* 4. December 1780... 325
Die Leichenfeierlichkeiten. Schmerz über den Verlust der Kaiserin.

DLXXXVI. *Joseph an Leopold.* 7. December 1780... 326
Ende der Trauerfeier. Ueberbürdung mit Arbeit. Das Testament der Kaiserin.

DLXXXVII. *Joseph an Leopold.* 11. December 1780.. 327
Verwirrung im Testamente der Kaiserin. Vorbereitungen zu durchgreifenden Aenderungen.

DLXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 14. December 1780.. 328
Klage über den erlittenen Verlust. Die Gesundheit Leopolds und Josephs.

DLXXXIX. *Joseph an Leopold.* 18. December 1780.. 329
Josephs Gesundheitszustand. Das Testament der Kaiserin.

DXC. *Joseph an Leopold.* 28. December 1780.. 330
Maria Theresia's Testament. Mittheilung eines Schreibens der Kaiserin von Russland.

ANHANG.

Denkschrift des Kaisers Joseph über den Zustand der österreichischen Monarchie (Ende 1765)............... 335

Namenregister.

A.

Aiguillon, Herzog von, französischer Minister, II, 36.
Albani, Alessandro, Cardinal, I, 283.
Alemann, Ladislaus von, Generalmajor, II, 279.
Algarotti, Francesco, I, 309.
Almasy, Ignaz Graf, I, 210.
Althan, Michael Anton, Graf, General der Cavallerie, II, 43.
Alton, Richard Graf d', Feldzeugmeister, I, 369. II, 357, 358. III, 1. 7, 50, 55, 58, 157, 159.
Anhalt-Dessau, Friedrich Prinz von, I, 135.
Anhalt-Dessau, Heinrich Wilhelm Prinz von, preussischer Generalmajor, II, 358, 363, 375, 379. III, 63, 64, 67.
Anhalt-Dessau, Prinzessin von, I, 65, 87.
Anhalt-Zerbst, Friedrich August Prinz von, I, 31, 46, 58, 59.
Anspach, Christian Friedrich Karl Alexander Markgraf von, I, 34, 35, 301.
Apponyi, Georg Graf, II, 277.
Arberg, Nikolaus Graf, General-Feldwachtmeister, II, 13.
Archinto, Nuntius, I, 276, 277.
Arco, Franz Anton Graf, Feldmarschall-Lieutenant, III, 233.
Argens, Jean Baptiste Boyer Marquis d', I, 310.
Argent, Chevalier d', General, II, 253.
Argentean, Graf d', Feldmarschall-Lieutenant, II, 252, 253.
Ariosti, General, I, 35.
Artois, Karl Graf von, II, 134.
Artois, Marie Therese, Gräfin von, II, 135.
Aspremont-Lynden, Ferdinand Karl Graf, Feldmarschall, I, 177.
Asturien, Prinz von, I, 112, 113, 124—126.
Aubeterre, Joseph Heinrich Marquis d', I, 252.

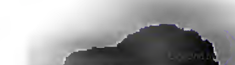


Auersperg, Heinrich Fürst, Oberststallmeister, I, 33, 35, 36, 39, 41, 53, 106, 130, 132.
Auersperg, Heinrich Graf, Hofkanzler, II, 4.
Auersperg, Maria Wilhelmine Fürstin, I, 303.
Augsburg, Joseph von Hessen, Bischof von, I, 31.
Ayasasa, Joseph Karl Graf, General der Cavallerie, I, 192, 193, 200, 206. II, 230.

B.

Baden, Maria Victoria Markgräfin von, II, 286, 287, 297.
Baiern, Maximilian Joseph Kurfürst von, I, 25—28, 30, 39, 99, 105, 108. II, 173. III, 232.
Baiern und Pfalz, Karl Theodor Kurfürst von, I, 79, 82, 87, 88, 90. II, 172, 173, 176—178, 180, 185, 210, 215, 259, 262, 264—266, 271, 287, 289, 296, 297, 314. III, 3, 13, 26, 89, 170, 179, 188, 194, 197—199, 201, 203, 204, 206, 208.
Baiern, Kurfürstin von, I, 39.
Baiern, Klemens Herzog von, I, 28, 108.
Baiern, Josepha Prinzessin von, später Kaiserin, I, 26, 27, 39, 40, 42, 89, 94, 108, 111, 113, 116, 124, 128, 135, 146, 184, 186, 187, 208.
Baiern, Maria Anna Herzogin von, II, 288. III, 138.
Baillon, Ludwig Freiherr von, Director des Naturalien-Cabinets, III, 315, 316.
Barco, Vincenz Freiherr von, General der Cavallerie, III, 137, 140, 157,
Bartenstein, Joseph Freiherr von, Reichshofrath, I, 53.
Bastiani, Domherr, I, 310.
Batoni, Pompeo, Maler, I, 245.
Batthyany, Karl Graf, Feldmarschall, I, 16, 140, 151.
Batthyany, Joseph Graf, Primas von Ungarn, III, 25.
Batthyany, Ludwig Ernst Graf, Palatin von Ungarn, I, 153.
Batthyany, Philipp Graf, General-Feldwachtmeister, III, 150.
Batthyany, Maria Antonia Gräfin, II, 18.
Batthyany, Therese Gräfin, I, 64.
Baumgarten, Johann Joseph Graf, baierischer Wahlbotschafter, I, 58.
Bayer, Dr. Thaddäus, III, 111, 120.
Beatrix Maria, Erzherzogin, II, 66—70, 76, 79—81, 88. III, 239.
Bechard, Johann Baptist Freiherr von, General-Feldwachtmeister, II, 280, 281.
Beckenstorfer, Dominik, Abt von Lilienfeld, I, 13.
Beira, Joseph Franz Xaver Prinz von, III, 309, 311.
Belgiojoso, Ludwig Graf, Gesandter, II, 122, 123. III, 144, 312.
Belmonte, Obersthofmeister des Königs von Neapel, I, 261.
Bender, Blasius Freiherr von, Feldmarschall, III, 144, 147, 157.

Benyowsky, August Moriz Graf, III, 126.
Berchtoldt, Maria Antonia Gräfin, I, 147, 148. II, 3.
Berlichingen, Karl Freiherr von, General der Cavallerie, I, 192, 193, 200. II, 214, 218.
Bernard, Jakob, Rechnungsoffizial, III, 85.
Bernis, Franz Joachim de, Cardinal, I, 251.
Betzky, von, russischer General, III, 272, 274.
Binder von Kriegelstein, Anton Freiherr von, Hofrath, II, 260.
Binder von Kriegelstein, Friedrich Freiherr von, geheimer Rath, I, 354. II, 249, 253, 256, 257, 381, 382. III, 2, 8, 216.
Birkenfeld, Johann Karl Ludwig Prinz von, Generalmajor, III, 136.
Blümegen, Heinrich Cajetan Graf, Hofkanzler, I, 355, 357, 358. II, 29, 32, 309. III, 230.
Boisgelin, Louis Bruno comte de, französischer Minister, II, 137.
Bolza, Johann Peter von, Hofrath, III, 315.
Borck, Graf, II, 232.
Borié, Egyd Valentin Freiherr von, Staatsrath, I, 21, 41, 53, 139, 335.
Born, Ignaz von, Hofrath, III, 315, 316.
Bossi, Oherst, III, 17.
Botta d'Adorno, Anton Otto Marchese, Botschafter, I, 133, 134, 137, 141, 150—152, 155, 156, 158, 171, 172, 174.
Botta d'Adorno, Jakob Marchese, Feldmarschall-Lieutenant, II, 307, 370. III, 7, 49, 52, 84, 132, 133, 137—139, 142, 143, 145, 157.
Bouquoy, Johann Joseph Graf, I, 92.
Braganza, Johann von, Herzog von Lafoens, I, 94, 364, 366.
Bramhilla, Anton, Hofjagdchirurg, III, 125.
Bramhilla, Johann Alexander, Leibarzt, I, 247. II, 59. III, 81, 83, 85—87, 111, 114, 115, 120, 125, 136, 200, 222, 296, 303.
Braunschweig, Ferdinand Herzog von, III, 103.
Braunschweig, Karl Wilhelm Ferdinand Erhprinz von, III, 130, 138, 139, 177, 179.
Brechainville, Ludwig Graf, Generalmajor, III, 221, 223, 289.
Breidhach-Bürresheim, Karl Franz Freiherr von, kurmainzischer Oberststallmeister, I, 52.
Breteuil, Louis Auguste Baron, französischer Botschafter, II, 209. III, 195.
Brenner, Ignaz von, Rechnungsoffizial, III, 85.
Breuner, Maria Eleonora Amalia Gräfin, I, 16.
Brigido, Johann Graf, Präsident des Landesguberniums in Galizien, III, 242—244, 255, 298, 300, 301.
Brinken, Jakob Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 306.
Brionne, Madame de, I, 244, 252.
Brockmann, Johann Franz Hieronymus, Schauspieler, III, 237.



Browue, Maximilian Ulysses, Graf, Feldmarschall, I, 301. II, 331.
Browne, Philipp Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 205.
Buccow, Adolf Nikolaus Freiherr von, General der Cavallerie, I, 13.
Burscheid, J. W. von, II, 283.
Busche, Johanu August vou dem, hannover'scher Wahlbotschafter, I, 58.
Busche, Frau von dem, I, 65, 92.
Buseubaum, Hermann, Jesuit, I, 302.
Bute, John Stuart Earl, I, 251.
Buttler, Ludwig Graf, Feldmarschall-Lieutenaut, I, 204, 211.

C.

Caché, Benedikt von, Geschäftsträger, II, 263, 281.
Calleuberg, Karl Graf, Feldmarschall-Lieutenaut, I, 298.
Canal, Louise Gräfin, I, 230.
Caual, Marianne Gräfiu, I, 23.
Caramelli, Karl Graf, General der Cavallerie, II, 233, 297. III, 147, 190.
Castries, de, I, 98.
Castriocki, II, 232.
Cavalieri, Courier, I, 176.
Cavalieri, Katharina, Sängerin, III, 205.
Cavallar, Johann Baptist, Zahlmeister, III, 244.
Cavriani, Friederike Gräfin, I, 105.
Chablais, Benedikt Moriz Herzog vou, I, 269, 276, 296, 298.
Choiseul, Franz Stephan Herzog von, I, 195, 232, 281, 282, 322.
Ciho-Malaspina, Maria Theresia, Prinzessin, I, 267.
Clary, Franz Wenzel Fürst, Oberstjägermeister, I, 133, 146, 215. II, 214.
Clary, Leopold Graf, böhmischer Vicekanzler, II, 318, 324. III, 94.
Clary, Maria Josepha Fürstin, I, 348, 366. II, 240.
Clemeus XIV, Gangauelli, Papst, I, 273, 276—278, 298, 334. II, 38.
Clerfayt, Franz Sebastiau Karl Joseph Graf, Feldmarschall, III, 140.
Clerici, Anton Georg Marchese, Feldzeugmeister, I, 196, 199, 292.
Cohentzl, Johann Ludwig Graf, Gesandter, II, 207, 216, 217, 220, 221, 226, 228, 238, 239, 242–244, 246, 247, 249, 251, 253, 254, 256, 258, 261, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 284, 285, 288, 289, 294—296, 299, 301, 302, 307, 313, 357, 360, 362. III, 238, 245—249, 254, 264, 269, 270, 275, 278, 279, 281, 284, 286, 290, 292.
Coheutzl, Johann Philipp Graf, geheimer Rath, II, 122, 214. III, 197, 206, 207, 209, 215, 216, 322.

Colloredo, Rudolph Fürst, Reichs-Vicekanzler, I, 41, 53, 151, 183. II, 36, 74, 177. III, 153, 165, 251.
Colloredo, Camillo Graf, Obersthofmeister, II, 12.
Colloredo, Franz Graf, II, 12, 13, 18, 20, 35.
Colloredo, Gnndacker Graf, I, 74, 96.
Colloredo, Joseph Graf, Feldmarschall, I, 272. II, 59, 122. III, 38, 64, 107.
Colloredo, Marie Eleonore Gräfin, II, 13, 262. III, 83.
Colloredo, Marie Gabriele Gräfin, I, 80.
Cooper, Lord, englischer Gesandter, III, 240.
Corsini, Andrea, Cardinal, I, 252.
Corsini, Fürst, I, 134.
Cortegiani, Courier, I, 152, 186, 188.
Craon, Marquise de, I, 47, 49, 84.

D.

Daun, Leopold Graf, Feldmarschall, I, 149, 176, 177, 301. II, 331, 382. III, 121.
David, I, 319.
Del Dono, Dominik, Kammerdiener, I, 43.
Dichtler, Joseph von, Oberstlientenant, I, 180.
Dierich, Courier, II, 224.
Dietrichstein, Johann Karl Graf, Oberststallmeister, I, 49, 72, 85, 130, 132, 141, 182, 189, 223, 251, 268, 287, 295. II, 66.
Dietrichstein, Marie Christine Gräfin, I, 182, 287.
Dietz, Courier, II, 55.
Ditelbach, Kassier, I, 128.
Dolfino, Angelo, Kammerthürhüter, I, 119, 120.
Dolgornki, Peter Fürst, I, 339.
Dolgornki, Fürst, III, 262.
Draskovich, Joseph Graf, Feldzengmeister, I, 244. II, 375, 379.
Drechsel, Joseph Freiherr von, Feldmarschall-Lientenant, II, 206, 212, 268. III, 301, 306.
Dnbarry, Gräfin, II, 34.
Durand, französischer Gesandter, I, 324.
Durazzo, Jakob Graf, Hof- und Kammermusik-Director, I, 41, 42, 47, 48, 72.
Durazzo, Gräfin, I, 47, 48, 64. III, 205.
Dn Tillot, Marquis de Felino, Guillaume Léon, I, 261, 266, 268, 291, 296, 297.

E.

Eckhardt, Johann Adam, Feldkriegskanzlist, II, 248.
Edelsheim, Georg Ludwig Freiherr von, II, 214.
Edling, Rosalia Gräfin, II, 93.
Elisabeth, Erzherzogin, I, 80, 281, 282. II, 67, 68, 70, 76, 78, 79, 81, 289. III, 273.
Elrichshausen, Karl Reinhard Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 211, 213. II, 205, 284. III, 139, 142, 145, 152, 155, 157, 158, 162, 163, 176, 177, 181, 183, 193.
Engelhard, russisches Kammerfräulein, III, 249.
Enterie, de, Maréchal de camp, I, 82, 85.
Enzenberg, Cassian Ignaz Graf, I, 334.
Estaing, Karl Victor Graf d', III, 238, 322.
Esterhazy, Nikolaus Fürst, Feldzengmeister, später Feldmarschall, I, 48, 76. II, 79, 207.
Esterhazy, Paul Anton Graf, später Fürst, Feldzeugmeister, I, 370. II, 308. III, 68.
Esterhazy, Franz Graf, ungarischer Hofkanzler, I, 43, 347. II, 206, 297, 305. III, 25, 47.
Esterhazy, Maria Elisabeth Fürstin, I, 365, 378. II, 74, 79.
Esterhazy, Maria Theresia Gräfin, II, 18, 33.

F.

Fabris, Dominik Torniotti de, Feldzeugmeister, III, 157, 159, 165, 181, 182.
Faucheron, Anton, Kammerdiener, III, 149.
Fechenbach, Philipp Karl von, Domdechant, I, 36, 37, 39, 69, 95.
Ferdinand, Erzherzog, Statthalter in Mailand, I, 231, 345, 368. II, 19, 65—70, 76, 79—81, 88, 166. III. 239.
Ferdinand, Erzherzog, I, 270, 275, 337, 338. II, 61. III, 239, 289, 306.
Ferraris, Joseph Johann Graf, später Feldmarschall, II, 253. III, 85, 87, 91, 111, 115, 121, 148.
Ferraris, Henriette Gräfin, III, 148.
Festetics, Paul von, I, 354.
Fink von Finkenstein, Friedrich Ludwig, preussischer General, I, 13.
Finkenstein, Karl Wilhelm Graf, I, 180.
Firmian, Karl Joseph Graf, Generalgouverneur der Lombardie, I, 278, 284 - 286, 290, 291, 297.
Fischer, Johanna von, Kammerfrau, III, 227.
Forgách, Nikolaus Graf, Obergespan, III, 25.

Frankenberg, Josepha Gräfin, I, 131.
Franckenstein, Maria Walburga von, I, 63, 64.
Frankreich, Ludwig XV. König von, I, 49, 69, 93, 112, 261, 281, 282. II, 33, 34, 301.
Frankreich, Ludwig XVI. König von, II, 34, 46, 124, 133, 134, 136, 137, 139. III, 312.
Frankreich, Marie Antoinette Königin von, I, 64. II, 3, 33—36, 125, 131, 134, 136, 138, 228, 235, 237, 240, 246, 260, 272, 305, 362, 367. III, 312.
Frankreich, Adelaide Prinzessin von, II, 135.
Frankreich, Elisabeth Prinzessin von, II, 135.
Frankreich, Sophie Prinzessin von, II, 135.
Frankreich, Victoria Prinzessin von, II, 135.
Franz I., I, 19, 21, 23—27, 29—32, 34, 35, 37, 39, 41, 44, 47—49, 53—61, 63, 66, 67, 69—79, 81—83, 85, 88, 90, 94, 96, 100, 103, 104, 107—110, 114—116, 118—122, 129—131, 154, 170, 191, 195, 235, 303.
Franz, Erzherzog, I, 257, 259, 270, 275, 366. II, 43, 49, 61, 76, 78. III, 309—312.
Franz Joseph, Erzherzog (später Herzog von Modena), III, 225.
Fugger-Glött, Anton Ignaz Joseph von, Fürstabt von Ellwangen, I, 33.
Fürstenberg, Karl Egon Fürst, Oberstburggraf, I, 373. III, 170, 218, 224.
Fürstenberg, Maria Anna Fürstin, I, 25, 28.
Fürstenberg, Maria Josepha Fürstin, I, 30.

G.

Gaisruck, Karl Graf, Feldzengmeister, I, 292. III, 144.
Galitzin, Demeter Fürst, russischer Gesandter, I, 331, 334, 338, 340. II, 313, 359. III, 167, 195.
Galler, Maria Josepha Gräfin, I, 30, 45.
Garampi, Giuseppe, Nuntius, III, 236.
Gassmann, Florian Leopold, Hofkapellmeister, I, 359.
Gebler, Tobias Philipp Freiherr von, Staatsrath, I, 354.
Gemmingen, Reinhard Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 204, 211, 258. II, 307. III, 144, 157.
Geofroy, Tänzerin, I, 41.
Gergovicz, Courier, II, 270.
Ghillany de Laszy, Freiherr, Major, I, 289, 290.
Giannini, Ernst Friedrich Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 204, 211.
Gimnich, Anna Maria Franziska von, I, 80.

Giorgi, Courier, II, 53, 54, 83, 132.
Gloria, Courier, I, 152.
Goëss, Johann Karl Graf, I, 85. II, 263. III, 83.
Goëss, Maria Anna Gräfin, I, 275.
Gonfalonieri, Gräfin, Obersthofmeisterin, II, 79.
Görtz, Johann Eustach Graf, preussischer Staatsminister, III, 138.
Gräven, Martin Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 150.
Grimaldi, Marquis, spanischer Staatsminister, I, 112, 113, 195. II, 127.
Grisoni, Anton Graf, Generalmajor, I, 287. III, 140.
Groschlag, Friedrich Karl Willibald Freiherr von, I, 82.
Grosser, Juwelier, I, 44.
Grünne, Philipp Anton Graf, Oberst, II, 280.
Guadagni, Joseph Graf, General der Cavallerie, I, 47.
Guasco, Peter Alexander Graf, Feldzengmeister, I, 204, 210. III, 100, 110.
Guerlonde, Ludwig Duhamel de, Feldmarschall-Lientenant, III, 241.
Guichen, Graf, französischer Admiral, III, 310, 312.
Gyulai, Samuel Graf, Feldzeugmeister, III, 1, 7, 9.

H.

Haag, Nikolaus Freiherr von, Generalmajor, III, 144, 147.
Haagor, Franz Alois Freiherr von, Generalmajor, I, 22.
Hadik, Andreas Graf, Feldmarschall, I, 318. II, 14, 177, 291, 298, 315, 330, 367, 381. III, 43, 46, 52, 60, 64, 113, 117, 121, 157, 159 166, 169, 226, 238.
Hagen, Johann Hugo Freiherr von, Präsident des Reichshofrathes, I, 139. II, 222, 232, 240.
Hamilton, Anton Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 35, 42, 85.
Hamilton, Maximilian Graf, Fürstbischof von Olmütz, I, 189.
Hardegg, Johann Franz Graf, I, 230. II, 14, 75.
Harrach, Ernst Guido Graf, II, 2, 13.
Harrach, Ferdinand Graf, Reichshofrathspräsident, I, 194, 201, 206. II, 74.
Harrach, Rosa Gräfin, I, 365.
Härtol, Heinrich, kais. Sattelknecht, III, 124.
Hasenöhrl, Georg, Arzt, I, 176. II, 44, 64.
Hatzfeld, Karl Heinrich Graf, Staatsminister, I, 348, 354, 356—358. II, 32. III, 224. 225.
Hatzfeld, Gräfin, I, 92.
Hauer, Karl Joseph Edler von, Hofrath, II, 318, 324. III, 156.
Hauer, Urban, Abt von Molk, I, 19.

Haugwitz, Friedrich Wilhelm Graf, Staats- und Conferenzminister, I, 131.
Herberstein, Joseph Graf, Vice-Statthalter, II, 232.
Herberstein, Karl Wenzel Graf, Generalmajor, III, 306.
Herberstein, Graf, III, 220.
Hessen-Darmstadt, Ludwig VIII. Landgraf, I, 52, 58, 59, 64.
Hessen-Darmstadt, Ludwig Erbprinz von, I, 213, 214.
Hessen-Darmstadt, Georg Wilhelm Prinz von, I, 43, 52, 59. II, 245.
Hessen-Darmstadt, Ludwig Georg Karl Prinz von, I, 249. II, 245, 253.
Hessen-Darmstadt, Marie Louise Albertine Prinzessin von, I, 81, 85.
Hessen-Homburg, Ulrike Louise Prinzessin von, I, 81.
Hessen-Rheinfels, Marie Sophie Landgräfin von, I, 88.
Hildburghausen, Victoria Prinzessin, I, 65.
Hohenfeld, Philipp Otto Graf, Feldzeugmeister, III, 289, 306.
Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfürst, Karl Fürst, Generalmajor, III, 84.
Hohenlohe-Kirchberg, Friedrich Wilhelm Fürst, Generalmajor, III, 305, 306.
Hohenzollern, Friedrich Anton Fürst, General, III, 304, 306.
Homburg, Secretär, I, 271.
Hornau, Martin Gerbert von, Abt zu S. Blasien, II. 150.
Huff, Karl Freiherr von, Major, I, 180.
Hutten, Franz Christoph von, Cardinal, I, 40, 43.

I.

Ingenhouss, Johann, Leibarzt, I, 258, 271.
Isabella, Erzherzogin, I, 12—16, 18, 19, 32, 33, 37, 51, 61, 62, 74, 83, 87, 97, 98, 107, 117, 119, 124, 127, 137, 208, 215.

J.

Jacobi, preussischer Legationsrath, II, 232, 322.
Jacquemin, Heinrich Freiherr von, General der Cavallerie, II, 150, 279. III, 67, 177.
Jadean, Fräulein, II, 64.
Josepha, Kaiserin, v. Baiern

K.

Kameke, von, preussischer Minister, I, 180.
Kampmüller, Ignaz, Pater, I, 256.
Karl, Erzherzog, I, 343. II, 61, 65, 66.

Karolyi, Franz Anton Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 308.
Kaunitz, Wenzel Fürst, Staatskanzler, I, 21, 82, 128, 129, 139, 151, 158, 181, 183, 184, 193, 199, 201, 208, 277, 286, 296, 303, 304, 310, 316, 319, 324, 326—328, 332, 336, 339, 340, 344, 346, 354, 359, 361, 366, 372, 375, 376, 387. II, 6, 8, 10, 11, 21, 22, 28, 29, 32, 74, 108, 118, 126, 177, 190, 195, 196, 201-203, 209—212, 214, 216, 224, 227, 229, 232, 237, 238, 247. 249, 256—258, 261, 262, 264, 266, 268, 270—272, 275, 284, 287, 288, 290, 293, 294, 296, 299, 301, 302, 307, 316, 319, 337, 359, 369, 381, 382. III, 2, 8, 46, 52, 92, 98, 135, 136, 141, 142, 149, 167, 175, 180, 183—189, 191, 195, 197, 207, 209, 215—217, 222, 223, 236, 240, 244, 255, 267, 270, 293, 297, 299, 302, 330.
Kaunitz, Ernst Graf, Gesandter, I, 245, 246, 251, 264, 275, 387. II, 126. III, 322.
Kaunitz, Franz Wenzel Graf, Oberst, I, 180. II, 249.
Kaunitz, Joseph Clemens Graf, Gesandter, II, 195.
Kaunitz, Franziska Gräfin, II, 262.
Kaunitz, Marie Leopoldine Elisabeth Gräfin, I, 366, 387. II, 262.
Keglevich, Joseph Graf, Kammerherr, I, 77, 100, 382.
Keith, Robert Murray Lord, II, 210.
Keppel, Augustin, englischer Admiral, III, 41, 42.
Kéralio, Louis Félix de, I, 266.
Kesselstatt, Maria Katharina Freifrau von, I, 81, 87.
Kestler von Rosenheim, Johann Andreas, Leibarzt, I, 372.
Ketten, Freiherr von der, Oberst, I, 193.
Ketteler, von, I, 43.
Khevenhüller, Franz Anton Graf, Hofrath, I, 39.
Khevenhüller, Johann Joseph Graf, später Fürst, Oberstkämmerer, I, 57, 60, 71, 78, 83, 130, 132, 136. II, 113.
Khevenhüller, Maria Amalia Fürstin, I, 81, 85.
Khuen von Belasy, Anton Graf, Generalmajor, II, 280.
Kinsky, Franz Ulrich Fürst, Feldzeugmeister, I, 144, 150, 154, 193, 366. III, 80.
Kinsky, Franz Joseph Graf, Feldzeugmeister, III, 147, 157.
Kinsky, Joseph Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 337.
Kinsky, Joseph Maximilian Graf, Oberstjägermeister, I, 142.
Kinsky, Graf, III, 317.
Kinsky, Marie Sidonie Fürstin, I, 365, 366.
Klein, Johann Freiherr von, Bischof, I, 390.
Kleiner, Courier, II, 317.
Kleist, preussischer General-Adjutant, I, 181.
Knebel von Katzenellenbogen, Philipp Franz Freiherr von, Gesandter, II, 217, 230, 244, 246, 251, 270.

Knebel, Sigismund Freiherr von, Generalmajor, II, 307. III, 49, 52.
Knebel, Freiherr von, Kämmerer, I, 81.
Knecht, Johann Anton, Concipist, III, 296, 297, 299.
Knowles, Admiral, I, 336.
Knyphausen, von, II, 257, 259.
Kohaut, Karl, Hofkanzlist, I, 20, 270, 271, 276.
Koller von Nagy-Manya, Franz Xaver Graf, geheimer Rath, III, 25, 47.
Koller, Joseph, Hofrath, II, 196, 222.
Kollmann, Johann Baptist, Leibarzt, III, 81, 83, 87, 93, 114, 120, 131.
Köln, Maximilian Friedrich Graf Königsegg, Kurfürst von, I, 49, 57, 63, 67, 76, 87—89, 94, 107. III, 312, 316.
Kolowrat, Cajetan Graf, Feldmarschall, I, 189.
Kolowrat, Leopold Graf, Hofkammerpräsident, I, 355. II, 250, 305, 306, 309, 319, 353. III, 52, 88, 102, 105, 110, 113, 117, 123, 314, 315.
Kolowrat, Philipp Graf, Oberstburggraf von Böhmen, I, 147, 148, II, 3.
Kolowrat, Graf, I, 298.
Königsberger, Heinrich Georg, Hofagent, III, 300.
Königsegg, Christian Moriz Graf, Feldmarschall, I, 49. III, 144.
Krapf, Karl von, Leibarzt, I, 176.
Kraus, Courier, I, 346.
Kresel Freiherr von Qualtenberg, Franz Karl, geheimer Rath, I, 332, 354, 360. II, 140, 177.
Kreutter, Courier, I, 375.
Künigl, Philipp Graf, I, 177.

L.

Lamberg-Sprinzenstein, Anton Franz Adam Graf, I, 49, 52 II, 169.
Lamberg, Franz Anton Graf, II, 3, 4.
Lamberg, Leopold Graf, I, 306.
Lambesc, Karl Eugen Prinz von, I, 244, 252.
Lamine, Philipp von, Cabinetssecretär, I, 44, 48, 100.
La Montagne, Courier, II, 242.
Lang, Oberstlieutenant, III, 300.
Lange, Sängerin, III, 205.
Langlois, Peter Freiherr von, Feldzeugmeister, II, 177. III. 227.
Lanjus von Waellenburg, Karl Ludwig Graf, I, 305.
Lanthieri, Johann Kaspar Graf, II, 109, 110.

Lasey, Franz Moriz Graf, Feldmarschall, I, 187, 189, 191, 193, 196, 197, 199, 200, 204, 212, 213, 289, 301, 307, 317, 332, 341. II, 6, 30, 43, 126, 236, 239, 250, 269, 290, 293, 297, 298, 304, 305, 317, 319, 322, 324, 327, 330, 339, 360. III, 3, 34, 46, 52, 60, 62, 64, 68, 74, 93, 113, 114, 116, 121—123, 125, 128, 151, 158, 159, 166, 169, 170, 179, 181, 189, 238, 245.
Laudon, Ernst Gideon Graf, Feldmarschall, I, 149, 193, 197, 301. II, 1, 204, 216, 236, 239, 250, 260, 269, 291, 293, 298, 317, 319, 321, 322, 336, 340, 344, 347, 348, 352, 354, 355, 358, 360, 364. III, 1, 6, 8, 9—11, 13, 15—19, 21, 24, 27—30, 33, 36—41, 44—46, 48—52, 55, 58, 59, 63, 64, 67, 70, 72—74, 76, 77, 79, 80, 82, 84; 97, 101, 106, 110, 112—114, 116, 117, 121, 122, 125, 126, 128, 129, 136, 140, 152, 157, 159, 162, 166, 169, 189, 238.
Laudon, Gräfin, II, 260, 269.
Laugier, Alexander Ludwig, Leibarzt, I, 258, 275.
Leber, Ferdinand Joseph Edler von, Leibwundarzt, III, 200, 201.
Lee, William, II, 314.
Lehrbach, Franz Sigismund von, bevollmächtigter Minister, II, 176, 297.
Lehrbach, Ludwig Konrad Graf, II, 288. III, 4.
Leoni, von, baierischer Oberstsilber-Kämmerer, I, 25.
Leopold, Grossherzog von Toscana, v. Toscana.
Leopold, Erzherzog, II, 61, 136.
Lesczinsky, Stanislaus, König von Polen, I, 179.
Leslie, Anton Graf, Kämmerer, I, 35, 36, 55, 382.
Lewascow, russischer Secretär, I, 338.
Lichnowsky, Friedrich Karl Johann Fürst, III, 199.
Liechtenstein, Emanuel Fürst, I, 324.
Liechtenstein, Franz Joseph Fürst, I, 85.
Liechtenstein, Johann Joseph Fürst, I, 208.
Liechtenstein, Joseph Wenzel Fürst, Feldmarschall, I, 41, 151, 208.
Liechtenstein, Karl Fürst, Feldmarschall, I, 85, 323. II, 126, 205, 300, 307, 308, 317, 321, 322, 336, 352. III, 7, 9, 45, 67, 166, 176, 189.
Liechtenstein, Marie Eleonore Fürstin, I, 85, 90, 366, 387. II, 241 250, 262.
Ligne, Karl Fürst de, I, 91. II, 252, 253. III, 320.
Linden, Josepha Gräfin, I. 148.
Lindenthal, II, 232.
Llano, de, Minister in Parma, I, 364, 389, 390.
Lobkowitz, Joseph Fürst Feldmarschall-Lieutenant, I, 198, 342, 386. II, 176, 223.
Lockart, Jakob Graf, Oberst, I, 145, 276.
Losada, Herzog von, I, 126.

Losche, Kammerdiener, II, 160.
Los Rios, Franz Marquis, Feldmarschall-Lieutenant, I, 211.
Losy von Losymthal, Adam Philipp Graf, General-Baudirector, I, 49, 72, 387.
Lothringen, Karl Prinz von, I, 177. II, 253, 331, 382. III, 260, 276, 288, 289, 297—299, 310, 315.
Louis, Joseph von, Instructor, III, 234.
Löwenstein-Wertheim, Christian Philipp Fürst, General der Cavallerie, I, 55, 67, 74, 78, 85, 93.

M.

Magdeburg, Karl Friedrich, Oberst, II, 297.
Mahony, Graf, spanischer Gesandter, I, 67, 195. III, 237.
Mainz, Emmerich Joseph von Breidbach, Kurfürst von, I, 44, 57, 63, 67, 72, 75, 76, 85.
Mainz, Friedrich Karl Joseph Freiherr von Erthal, Kurfürst von, III, 219.
Malaspina, Marianna Marchesa, I, 267, 288, 296, 297.
Mancini, Sänger I, 214.
Manfredini, Friedrich Ferdinand Marquis, Feldmarschall-Lieutenant, II, 82, 83, 91, 92, 94, 105, 106, 116, 192.
Mantua, Giovanni de la Puebla, Erzbischof von, I, 286.
Manzoli, Sänger, I, 147.
Marefoschi, Mario, Cardinal, II, 39.
Marianne, Erzherzogin, I, 153, 154, 208. II, 61, 67, 68, 77, 79, 81. III, 273.
Maria Anna, Erzherzogin, Leopolds Tochter, II, 61, 65.
Marie Christine, Erzherzogin, I, 102, 141, 153, 154, 165, 182, 211, 212, 214, 295. II, 11, 68, 70, 79, 81, 84, 89, 90, 92—94, 102, 103, 108, 113—117, 195, 278, 292, 293, 305, 316, 318, 323, 328. III, 121, 149, 166, 273, 276, 316, 321, 322.
Marie Christine Erzherzogin, Josephs II. Tochter, I, 117.
Maria Josepha, Erzherzogin, I, 146, 214.
Maria Theresia, Erzherzogin, Tochter Leopolds, I, 257, 259, 270, 275. II, 61, 65. III, 311, 312.
Marschall, Graf, II, 375, 379.
Martin, Pater, I, 248. II, 61.
Maupertuis, Pierre Louis de, I, 309.
Maurepas, Johann Friedrich Graf, französischer Minister, II, 34.
Maximilian, Erzherzog, I, 138, 231. II, 71—76, 80, 83, 85—87, 90, 92, 123, 206, 212, 240, 246, 249, 269, 275, 278, 324. III, 28, 44, 80, 81, 83, 85—87, 91, 93, 94, 96, 102, 103, 111, 113—116, 119—

121, 123—125, 128, 130—132, 134, 136, 141, 143, 148, 150, 152, 154, 166, 199—204, 208, 210, 217, 222, 225, 227, 234, 236, 239, 245, 251, 273, 276, 278, 290, 299, 303, 312, 316.
Maximilian, Erzherzog, Sohn Leopolds, II, 246, 249, 250, 252, 255.
Mayer, Johann Adam von, Kammerzahlmeister, I, 48, 176, 275, 345. II, 7, 65, 168.
Mayer, Zahlmeister, II, 168.
Meagher, Thadäus de, General-Lieutenant, I, 28.
Mehemed Pascha, Kaimakam, I, 334, 346.
Meisch, Courier, II, 242, 366. III, 82.
Meklenburg, Herzog von, II, 215.
Meklenburg-Strelitz, Georg August Prinz, Generalmajor, III, 157.
Melzi, Herzogin, I, 299.
Mercy-Argenteau, Florimund Graf, Botschafter, I, 185, 268, 281, 282, 384. II, 208, 367, 380—382.
Mercy-Argentcan, Anton Ignaz Graf, Feldmarschall, I, 210, 215.
Metternich, Franz Georg Graf, Gesandter, II, 354.
Migazzi, Christoph Graf, Erzbischof von Wien, III, 236.
Miltitz, Dietrich Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II, 193. III, 166.
Minuzzi, Karl Albert Graf, baierischer General-Feldwachtmeister, I, 24, 25.
Mirasade Effendi, Mufti, I, 320.
Mittrowsky, Nepomuk Freiherr von, Generalmajor, III, 176.
Modena, Franz Herzog von, I, 267, 286, 290.
Modena, Amalie Prinzessin von, I, 267.
Modena, Benedicta Prinzessin von, I, 267.
Modena, Elisabeth Ernestine Prinzessin von, I, 267.
Modena, Mathilde Prinzessin von, I, 267.
Moke, Anton, Feldjäger, II, 310, 312.
Möllendorff, Richard Joachim Heinrich von, Feldmarschall, II, 275, 279, 283, 358, 364. III, 127, 152.
Moltke, Philipp Freiherr von, Feldmarschall, I, 148.
Montazet, I, 43.
Montecuccoli, Graf, I, 85.
Montoya de Cordona, Franz Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 286.
Mops, Schiffmeister, I, 106.
Morenheim, Courier, III, 89, 92.
Müller, Ignaz, Prälat von St. Dorothea, II, 3.
Müller, Johann Heinrich, Schauspieler, II, 127, 128.
Mustapha III., Sultan, I, 320.
Muy, du, Louis Nicolas Graf, französischer Marschall, II, 34, 36.

N.

Nadasdy, Franz Graf, Feldmarschall, I, 144. III, 68.
Nassau-Usingen, Friedrich Herzog von, Generalmajor, I, 191.
Nassau-Usingen, Karoline Felicitas, Prinzessin von, I, 63, 65, 66, 81, 85, 93.
Nauendorf, Friedrich August Joseph von, Major, II, 348. III, 18, 88.
Neapel, Ferdinand IV., König von, I, 178, 216—218, 223, 246, 256, 258, 262—264, 266, 275. II, 281.
Neapel, Marie Karoline Königin von, I, 208, 216—220, 223, 245, 248, 248, 249, 255, 256, 258, 262, 264, 275, 333. III, 260.
Neipperg, Wilhelm Graf, General, I, 348.
Neny, Cornelius Baron, Staatsrath und geh. Cabinetssecretär, II, 103.
Neri, Pompejo, I, 283.
Neu, Andreas, Oberstlieutenant, III, 227.
Neugebauer, Franz Ludwig Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 140.
Nimptsch, Graf, III, 18.
Noeranofsky, polnischer General, III, 296, 297.
Nostitz, Moriz Graf, Feldmarschall, II, 15, 43, 59, 122.
Noverre, Jean George, Balletmeister, I, 364. II, 30, 31.
Nugent, Jakob Robert Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 180, 213. II, 259. III, 20.

O.

Obrescow, russischer Gesandter, I, 332, 338, 339.
Odonell, Karl Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 82, 114.
Oettingen-Wallerstein, Philipp Karl Dominik Graf, I, 33, 34.
Oflanagan, I, 82.
Ogara, Karl Graf, I, 52, 56, 60.
Oginsky, Graf, polnischer Gesandter, I, 386.
Orléans, Prinzessin von, I, 114.
Origo, Isidor Graf, Generalmajor, I, 286.
Orlow, Alexei, I, 323, 329, 336, 339, 340, 381, 382. II, 48, 313.
Orlow, Gregor, I, 336, 379, 381, 382. II, 313.
Osman Efendi, I, 331, 333.
Ossuna, Herzog von, spanischer Gesandter, I, 47, 49.
Ostein, Maria Anna, Gräfin, I, 65, 92.



P.

Paar, Johann Wenzel Fürst, General-Erbland-Postmeister, I, 215, 364.
Paar, Josephine Gräfin, Obersthofmeisterin, I, 23, 335.
Pachta, Johann Graf, Generalmajor, I, 181.
Palffy, Johann Graf, Feldmarschall-Lieutenant, III, 25, 47.
Palffy, Karl Graf, ungarischer Vicekanzler, II, 297. III, 43, 105, 110, 113, 117, 123, 128.
Palffy, Karl Graf, Kammerherr, I, 182, 212.
Palffy, Leopold Graf, Hofrath, I, 266.
Palffy, Therese Gräfin, I, 266.
Pallavicini, Lazzaro Opizio, Cardinal-Staatssecretär, I, 273.
Pallavicini, Lucas Graf, Feldmarschall, I, 269, 284.
Panin, Nikita Graf, russischer Minister, I, 331, 336, 342, 382, 386. II, 313. III, 253, 270–272, 275, 278.
Pannholzer, Matthäus, Kammerdiener, I, 186.
Paoli, Pasquale, I, 232, 283, 291.
Pappenheim, Friedrich Ferdinand Graf, Reichserbmarschall, I, 52.
Parhammer, Pater Ignaz, I, 105, 121.
Parma, Ferdinand Herzog von, I, 69, 266, 284, 287, 388, 389. III. 318.
Parma, Philipp Herzog von, I, 69, 84, 90, 101, 112—114, 116, 125, 137. II, 127.
Parma, Maria Amalia Herzogin von, I, 214, 261, 267, 269, 278, 284, 288, 296, 297, 368, 371, 388, 389. II, 109, 121. III, 107, 317, 318.
Parma, Louise Marie Therese Prinzessin von, I, 62, 69, 112–114, 124—126, 178.
Passau, Leopold Graf Firmian, Bischof von, I, 25, 118. III, 229, 231.
Pawlowsky von Rosenfeld, Wenzel, Generalmajor, III, 126.
Pellegrini, Karl Graf, Feldmarschall, I, 197, 211. III, 157, 166, 220, 222, 238, 241.
Pergen, Johann Anton Graf, bevollmächtigter Minister, I, 41, 386. II, 14. III, 322.
Pergen, Philippine Gabriele Gräfin, I, 64, 65, 81, 85, 87, 93.
Pfalz, Karl Theodor Kurfürst von der, v. Baiern.
Pfalz-Zweibrücken, Christian Herzog von, I, 68, 71, 79, 85, 95, 98.
Pfalz-Zweibrücken, Karl August Christian Prinz von, dann Herzog, I, 68, 79, 91, 98. II, 176, 182, 183, 185, 197, 215, 266, 294. III, 179, 188, 198, 206, 207.
Pfalz-Zweibrücken, Friedrich Michael Prinz von, Feldmarschall, I, 41, 46, 54, 79, 85, 95.
Pfalz-Zweibrücken, Prinz von, III, 188.
Philippi, Alois Moriz Graf, Major, III, 202.
Piccolomini d'Aragona, Joseph Johann Fürst, I, 324.

Piccolomini d'Aragona, Fürstin, I, 324.
Pichler, Karl Joseph Freiherr von, geh. Cabinetssecretär, I, 290, 291, 297. II, 232. III, 255, 329.
Piemont, Karl Emanuel Prinz von, I, 295.
Pignatelli, Priester, I, 212.
Pillewitz, II, 111.
Pinetti, Sänger, II, 70.
Pistoja, Courier, II, 110.
Pius VI., Papst, II, 88. III, 251, 252.
Plotho, Erich Christoph von, preussischer Krönungsgesandter, I, 21, 58.
Plotho, Frau von, I, 81, 90.
Plunkett, Thomas Baron, Feldzeugmeister, I, 198.
Poal, Frau von, I, 148.
Pocksteiner von Woffenbach, Franz Xaver Freiherr von, III, 229.
Podewils, preussischer Gesandter, II, 211.
Podstatzky, Alois Graf, Gesandter, I, 25—27.
Podstatzky, Gräfin, I, 28.
Polen, Stanislaus II. Poniatowsky, König von, I, 166, 285, 296. III, 295.
Poniatowsky, Stanislaus Graf, Kastellan von Krakau, III, 285.
Poniatowsky, Andreas Fürst, Feldzeugmeister, I, 166, 215.
Porcia, Maria Hyacintha Fürstin, I, 25, 28.
Portugal, Johann, Infant, III, 309, 311.
Portugal, Maria Franziska Isabella, Königin von, III, 309.
Portugal, Maria Franziska Benedikta, Infantin, III, 309, 311.
Posch, Zahlmeister, I, 128, 139, 140. II, 7.
Potemkin, Gregor Fürst, III, 246—249, 254, 255, 258, 262—264, 269, 270, 272, 275, 278, 279, 284.
Potocka, Gräfin von, II, 14.
Pontet, Karl, Oberst, III, 7, 145, 147.
Pozzobonelli, Giuseppe, Cardinal, I, 252, 257.
Pracht, Leopold von, Generalmajor, I, 198. III, 230.
Preising, Pankraz Graf, baierischer Obersthofmeister, I, 27, 28.
Preussen, Friedrich II., König von, I, 68, 136, 180—182, 187, 196, 203, 283, 298, 300—316, 318, 321—323, 325—335, 341, 342, 345, 346, 367, 370, 375. II, 9, 41, 54, 88, 167, 171, 174, 175, 179—181, 183—185, 187—191, 193—195, 197—205, 207—242, 249, 251, 253—257, 261, 262, 264—272, 274, 279, 284, 286—288, 292, 294—296, 299—304, 307—314, 318—326, 329—360, 362, 364, 366—384. III, 1—3, 5—11, 13—21, 26—30, 33—36, 42, 44, 49, 50, 53—56, 58, 60, 62—64, 66—68, 70, 71, 73—77, 80, 82, 84, 85, 87, 90—94, 96—104, 106—109, 111—113, 116—118, 121—123, 125, 127—130, 132, 133, 135—137, 139—142, 146, 147, 152—154, 161—165,

167, 170—172, 174—191, 193—195, 207, 238, 239, 241, 252, 253, 257, 258, 263, 267—270, 278, 285, 304, 305.
Preussen, Friedrich Wilhelm Prinz von, I, 89, 301, 302, 304—307, 312, 313. II, 204. III, 193, 253, 259, 319.
Preussen, Heinrich Prinz von, I, 301, 302, 305—307, 312, 313. II, 118, 203, 204, 207, 257, 272, 275, 279, 333, 340, 344, 349, 351, 354, 356, 359, 360, 379. III, 1, 6, 7, 16, 18, 28—31, 33, 38, 44, 45, 48, 54—56, 58, 67, 70, 73, 74, 86, 93, 98, 101—104, 106, 110, 111, 114, 121, 125—127, 130, 134, 136, 137, 140, 151.
Preussen, Prinzessin von, I, 305.
Provence, Ludwig Graf von, II, 134, 145.
Provence, Gräfin von, II, 134.
Puthon, Johann Baptist, später Freiherr, III, 300.

Q.

Querens, Johann Heinrich von, Bischof von Neustadt, II, 66, 127.
Quosdanovich, Peter Vitus, Oberstlieutenant, II, 343. III, 88, 140.

R.

Ransonnet, Josepha, Kammerdienerin, II, 168.
Ravizza, Anton Freiherr von, Oberst, III, 84, 88.
Rechberger, Anton, Leibwundarzt, III, 200.
Reischach, Thadäus Freiherr von, Kammerherr, I, 141, 204, 295.
Reischach, Charlotte Freiin von, I, 65.
Renier, Paolo, venetianischer Botschafter, I, 249, 250.
Repnin, Fürst, III, 206.
Reviczky von Revisnye, Gesandter, I, 386. II, 10. III, 223.
Reuter, Georg von, Hofkapellmeister, I, 42.
Rex, Karl August Graf, sächsischer Wahlbotschafter, I, 58.
Richecourt, Karl Graf, General der Cavallerie, III, 140.
Ried, Heinrich Freiherr von, Feldzeugmeister, I, 196. II, 376. III, 68.
Riedesel, Johann Hermann Freiherr von, preussischer Gesandter, II, 218, 288, 290, 304, 305, 313, 322.
Riese, Franz Karl Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 157.
Riethaber, Johann Bartholomäus Edler v., Salzoberamtmann, III, 227.
Riethaber, Frau von, III, 227.
Ritter, Heinrich Joseph Freiherr von, II, 173, 174, 176, 180.
Rhode, Johann Friedrich, preussischer Gesandter, I, 298, 344.

Rodney, Georg, englischer Admiral, III, 310, 312.
Rodt, Franz Konrad Freiherr von, Cardinal, I, 99.
Roeder, Emannel Freiherr von, geheimer Cabinetssecretär, I, 128, 151, 194, 284, 373.
Rohan, Louis Fürst, Cardinal, I, 365.
Rosenberg, Franz Graf, I, 112—114, 170—172, 174—176, 226, 244—246, 249, 277, 283, 364, 366, 377, 378. II, 4, 126, 297. III, 61, 64—66, 69, 72—74, 78, 80, 82, 89, 95, 110, 315, 321, 322.
Rottenhan, Heinrich Franz Joseph Graf von, später Oberstburggraf, II, 2, 3, 13. III, 218, 224.
Rottenhan, Karl Johann Alexander Freiherr von, II, 2, 3.
Rouvroy, Theodor Freiherr von, Feldzeugmeister, III, 16, 17, 24.
Rumanzow, Peter Graf, russischer Feldmarschall, I, 339.
Russland, Katharina II. von, I, 303—305, 320, 321, 329, 339, 340, 342, 367, 382. II, 9, 249, 313. III, 160, 161, 241, 245—249, 251—259, 263, 264, 266—280, 283—287, 291, 292, 302, 303, 313, 319, 320, 330, 331.
Rnssland, Paul Grossfürst-Thronfolger von, II, 118, 313. III, 253, 259, 264, 266, 271, 272, 275, 277, 280, 287, 292—294, 303, 320.
Russland, Alexander Grossfürst von, III, 266.
Russland, Konstantin Grossfürst von, III, 258, 266.
Russland, Marie Feodorowna Grossfürstin von, III, 266, 271, 280, 287, 290, 292—294, 303—305, 320.

S.

Sacco, Johanna, Schanspielerin, II, 127.
Sachsen, Knrfürst von, II, 217.
Sachsen, Marie Antonie Kurfürstin von, I, 149, 187, 303.
Sachsen, Marie Kunignnde Prinzessin von, I, 89, 94, 108, 111, 113, 116, 124.
Sachsen-Coburg-Saalfeld, Friedrich Josias Prinz, Feldmarschall, I, 24.
Sachsen-Teschen, Albert Herzog von, I, 146, 153, 154, 165, 169, 214, 303, 347. II, 11, 89, 93, 94, 102, 114, 195, 225, 227, 229, 240, 269, 273, 275, 276, 279, 283—286, 291—293, 295, 307, 308, 311, 315, 317—324, 327—330, 355, 362, 381. III, 10, 11, 17, 43 52, 55, 60, 63—67, 80, 111, 113, 117, 121, 125, 158, 159, 166, 227, 228, 276, 321.
Saint-Ignon, Joseph Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 253.
Saint-Julien, Joseph Graf, Oberstküchenmeister, I, 40, 47, 60.

Saint-Odile, toscanischer Gesandter, I, 178.
Salieri, Anton, Hofkapellmeister, I, 359, 360, 382.
Salis-Samaden, Paul Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 218—220.
Salm, Anton Altgraf zu, Oberstkämmerer, I, 57, 59, 111, 115, 129 130, 214.
Salmansweiler, Anselm II., Abt von, I, 49.
Salzburg, Hieronymus Graf Colloredo, Erzbischof von, III, 232.
Sardinien, Karl Emanuel III., König von, I, 251, 293—296.
Sardinien, Karoline Antonie, Prinzessin von, I, 296.
Sardinien, Eleonore Maria Theresia, Prinzessin von, I, 296.
Sardinien, Maria Anna Prinzessin von, I, 295.
Sardinien, Mario Felicitas Prinzessin von, I, 296.
Sardinien, Maria Theresia Prinzessin von, I, 295.
Sartines, Antoine Raimond de, französischer Minister, II, 147.
Savoyen, Viktor Amadeus Herzog von, I, 251, 294—296, 298.
Savoyen, Maria Antonia Ferdinanda Herzogin von, I, 295.
Savoyen, Prinzessin von, I, 364.
Sauer, Karl Balthasar Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 165.
Schaffgotsch, Philipp Gotthard von, Bischof zu Breslau, I, 185, 189.
Schaffgotsch, Graf, III, 87.
Schmelzing, Commissär, III, 135.
Schönhorn, Graf, I, 33, 57.
Schönhorn, Gräfin, I, 64.
Schöpfer, Courier, II, 30, 198, 248.
Schrattenhach, Franz Anton Graf, I, 186, 189, 190, 214.
Schröder, Albrecht Heinrich von, General-Feldwachtmeister, II, 306, 309, 318. III, 94, 156, 242, 290, 298, 299, 301, 306.
Schwarzenherg, Fürst, III, 315.
Schwarzenberg, Eleonore Fürstin, I, 33.
Schweden, Gustaph III. König von, III, 268.
Seddeler, Emanuel Johann von, Gesandtschaftssecretär, III, 281.
Seeger, Freiherr von Dürrenberg, Johann Tobias, Feldmarschall-Lieutenant, III, 232, 233.
Seilern, Christian August Graf, Statthalter, II, 272, 280.
Seilern, Joseph Graf, Reichshofrath, II, 349.
Seinsheim, Adolph Friedrich von, Bischof von Würzhurg, I, 36—39, 62, 67, 69, 95.
Seinsheim, Joseph Franz Graf, baierischer Oberststallmeister, I, 24—26, 30, 99, 110.
Serbelloni, Fabrizio, Cardinal, I, 252.
Serholloni, Johann Baptist Graf, Feldmarschall, I, 286, 290. III, 144.

Serristori, I, 138.
Seydlitz, Friedrich Wilhelm von, preussischer General, I, 283.
Sickingen, Karl Anton Graf, kurmainzischer Minister, II, 354. III, 149, 219.
Sickingen, Fräulein von, I, 92.
Siersdorff, Frau von, I, 90.
Simon, Cassier, I, 128, 130.
Sincere, Claudius Baron, Feldzeugmeister, I, 205, 298, 373.
Siskovich, Joseph Graf, Feldzeugmeister, I, 190, 347. II, 230, 364 III, 67, 157, 166, 218—220, 224.
Sohek, Graf, I, 188.
Sonnenfels, Joseph von, Hofrath, III, 236.
Spanien, Karl III. König von, I, 112—114, 117, 123—126, 217, 261—263, 268, 371, 389. II, 38, 88, 146. III, 310, 311.
Spanien, Franz Xaver Anton Infant von, I, 340.
Spindler, Graf, I, 23.
Spleny de Mihaldy, Michael Freiherr, Feldmarschall-Lieutenant III, 155, 158.
Sporck, Johann Wenzel Graf, Präsident, III, 243.
Sporck, Graf, II, 319.
Stackelberg, Graf, russischer Gesandter, I, 386.
Stampa, Kajetan Graf, Generalmajor, I, 185.
Starhemberg, Georg Fürst, I, 114, 166, 201, 237, 335. III, 288, 294, 298, 299, 310, 321.
Starhemberg, Winulphus Graf, Feldzeugmeister, I, 22.
Starhemberg, Aloisia Gräfin, I, 323. II, 78.
Starhemberg, Ernestine Gräfin, II, 78, 79.
Stein, Karl Konrad Freiherr von, Generalmajor, I, 193. III, 140.
Stekhoven, Gärtner, I, 147.
Sternberg, Gundacker Graf, Reichshofrath, I, 348.
Sternegger, Berthold, Prälat von St. Lambrecht, I, 15.
Stettner, Gabriel Joseph von, Hofrath, I, 139.
Stingel, Alberiens, Abt zu Neustadt, II, 66, 67.
Stolberg, Henriette Gräfin, I, 65, 80.
Störck, Anton, Leibarzt, I, 372. III, 83, 93, 121, 131, 202, 323.
Störck, Matthäus, Leibarzt, II, 64.
Störck, Frau, II, 64, 65.
Strozzi, Ferdinando Duca di Bagnolo und Principe di Forano, I, 134.
Stuart, Karl Eduard, I, 343.
Stunzer, Kaspar, Leibarzt, III, 120, 136.
Stupan, Anton Freiherr von, Staatsrath, I, 335.
Stutterheim, Heinrich Gottlob von, sächsischer Gesandter, III, 161.

Swieten, Gerhard van, Leibarzt, I, 208, 210, 371. II, 64, 201.
Swieten, Gottfried Freiherr van, Gesandter, I, 321, 330, 341, 345. II, 242.
Suffolk, Lord, Staatssecretär, II, 210.
Sztáray, Anton Graf, Feldzeugmeister, II, 158.

T.

Tanucci, Bernardo, neapolitanischer Minister, I, 117, 217, 245, 249, 262—264.
Tarnotzy, Courier, II, 254, 270, 275, 285. III, 153, 256, 272, 297, 298.
Tarouca, Johanna Gräfin, I, 365.
Tarouca, Therese Gräfin, I, 105, 149.
Tassara, Emannel Isidor, Hofsecretär, II, 209.
Taxis, Fürstin, I, 30.
Terzi, Ludwig Freiherr von, Feldzeugmeister, III, 144, 157.
Teuber, Therese, Sängerin, III, 204.
Therese, Erzherzogin, Josephs II. Tochter, I, 176, 231, 247, 265.
Thugut, Franz Freiherr von, Gesandter, I, 330, 333. II, 336, 337, 341, 344, 346, 350, 353, 359, 360, 364, 366, 368, 371, 384. III, 2, 5, 8, 18, 23, 26, 28, 31, 32, 37, 54, 57, 63.
Thürheim, Christoph Graf, Landeshauptmann, III, 229—231.
Thürheim, Franz Ludwig Graf, Feldzeugmeister, I, 348.
Thürheim, Maria Antonia Gräfin, I, 21.
Thürheim, Gräfin, I, 22.
Thurn, Anton Graf, Oberst, I, 133, 138, 144, 145, 151, 153, 169, 174, 175, 176, 226, 302. III, 83.
Thurn, Franz Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 53, 56, 60, 92, 129, 133, 137, 138, 144, 151, 153, 154, 169, 174, 175.
Thurn, Geistlicher, I, 16.
Thurn, Marie Gabriele Gräfin, I, 138, 276.
Török, Michael Andreas Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 183—185.
Töröck, Courier, II, 219.
Torrigiani, Cardinal-Staatssecretär, I, 273.
Toscana, Leopold Grossherzog von, I, 18, 19, 23, 24—26, 28, 31, 33, 35, 43, 53, 56—61, 66, 71, 72, 75, 81, 82, 85, 87, 100, 112, 113, 118, 128—180, 188, 211, 216—232, 243—252, 254, 257—259, 270—272, 274, 275, 277, 279, 280, 282—285, 316—324, 328—345, 349, 358—360, 363—390. II, 1—7, 12, 13, 16—22, 30, 31, 33—39, 41—72, 76—94, 102—123, 126—140, 142—149, 159, 160, 166—169, 173—186, 191—195, 202, 220, 223, 246, 250, 252, 255, 258, 262,

263, 326, 351—353, 367. III, 28—30, 44, 65, 80, 83, 91, 93—95, 101—103, 107, 108, 111, 113—119, 121—125, 128, 132, 133, 149, 166, 196—205, 208—210, 215, 216, 234—241, 255, 267, 284, 306—313, 318—331.

Toscana, Marie Louise Grossherzogin von, I, 111, 112, 134, 137, 139, 144, 145, 153, 154, 178, 189, 208, 211, 216, 221, 257—261, 270, 295, 319, 320, 323, 333, 337, 340, 373, 376, 377, 379, 384, 387. II, 7, 22, 38, 39, 44, 45, 62—65, 78, 89, 106, 107, 112, 115, 118, 120, 121, 130—132, 136, 138, 140, 146, 149, 160, 184, 191, 246, 252, 255, 262. III, 83, 113, 115, 116, 118, 119, 196, 197, 199, 200, 202, 208, 216, 235, 319, 322, 328, 329, 331.

Traun, Otto Graf, Feldmarschall, I, 301. II, 331.

Trauttmansdorff, Franz Norbert Graf, Obersthofmeister, II, 313.

Trautson, Maria Franziska Gräfin, II, 1.

Trenck, Franz Freiherr, II, 375.

Trier, Johann Philipp von Walderdorf, Kurfürst von, I, 47, 49, 63, 67, 76, 85.

Tschernischew, Zachar Graf, russischer Minister, I, 336.

Türckheim, Ludwig von, Hofrath, II, 202, 203, 216, 232, 347, 355.

U.

Ugarte, Wenzel Graf, Kammerherr, III, 120, 121.

Ulfeld, Leopold Corfiz Graf, Obersthofmeister, I, 41, 53, 71, 83, 129, 130.

Ulm, Ferdinand Karl Freiherr von, Kammerpräsident, II, 150, 154.

Unterberger, Leopold, Feldzeugmeister, II, 123.

Ursel, Karl Herzog von, Feldmarschall-Lientenant, I, 204, 215.

V.

Vasquez, Marianna Gräfin, Obersthofmeisterin, II, 67. III, 323.

Veigl, Joseph, Geschäftsträger, III, 323.

Vergennes, Karl Graf, französischer Minister, II, 36.

Vespa, Arzt, I, 260.

Vigano, Tänzerin, II, 168.

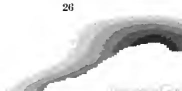
Vins, Joseph Nikolaus de, Freiherr, Feldzeugmeister, III, 11, 14, 17, 18, 24, 29.

Visconti, Anton Eugen, Cardinal, II, 48.

Voghera, August Marchese, General der Cavallerie, I, 192, 193, 200.

Voltaire, I, 303, 309.

Vöth, Courier, II, 235, 237.



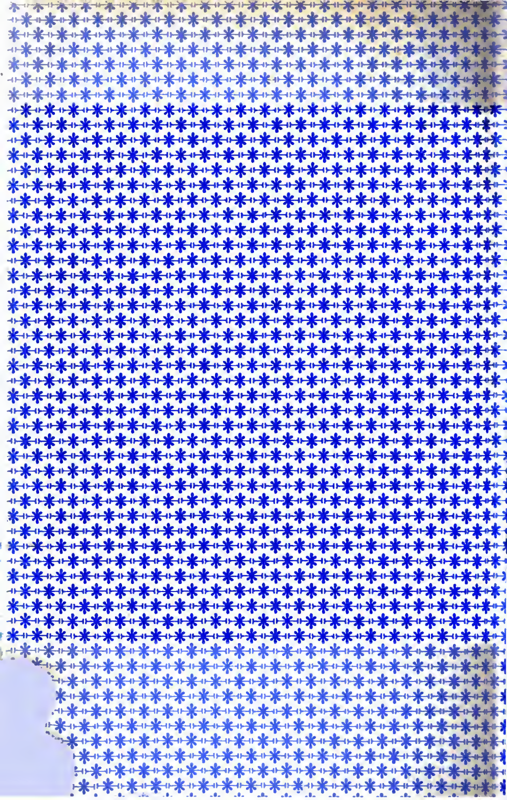
W.

Waldkirch, Freiherr von, I, 27.
Waldeck, Christian August Prinz, I, 68.
Waldeck, Friedrich Prinz, I, 68, 91.
Waldeck, Georg Prinz, I, 68.
Waldstein, Johann Albert Graf, Generalmajor, I, 193.
Wallis, Patrik Olivier Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 206, 337. III, 63.
Wallisch, Christoph Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 157.
Wartensleben, Ludwig Wilhelm Graf, Generalmajor, III, 10.
Wartensleben, holländischer Gesandter, I, 64.
Wartensleben, Frau von, I, 64, 81, 85.
Wasseige, Secretär, I, 283.
Weber, Hauptmann, I, 373. II, 324.
Weissmann, russischer General, II, 15.
Werner, Paul von, preussischer General-Lieutenant, II, 370.
Werner, Kammerdiener, I, 186.
Wied-Runkel, Friedrich Georg Heinrich Graf, Feldmarschall, I, 147—149, 348, 373. II, 144, 147.
Wilczek, Johann Joseph Graf, I, 376—378, 380, 382—385. II, 13, 168, 298.
Windischgrätz, Graf, II, 348. III, 317.
Windischgrätz, Josepha Gräfin, II, 37, 38, 42, 55.
Wolffenbüttel, Auguste Dorothea Prinzessin von, I, 89.
Wolffenbüttel, Elisabeth Christine Ulrike Prinzessin von, I, 89.
Wolfersdorf, Johann Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 215.
Wolkonsky, Fürst, russischer Oberst, III, 330.
Wrbna, Eugen Graf, I, 355.
Wulffen, Karl Freiherr von, Generalmajor, II, 212.
Wunsch, Johann Jakob von, preussischer General-Lieutenant, II, 321, 363. III, 143.
Wurmbrand, Franz Joseph Graf, I, 149.
Wurmbrand, Johann Wilhelm Graf, I, 65.
Wurmbrand, Gräfin, I, 140.
Wurmser, Dagobert Graf, Feldmarschall, II, 206, 343, 364. III, 66, 71, 73, 88, 125, 126, 144—147, 157, 158, 190.
Württemberg, Friedrich Ludwig Alexander Prinz von, III, 304, 305.

Z.

Zamoyski, Graf, III, 300.
Zedtwitz, Johann Franz Anton Freiherr von, Feldzeugmeister, II, 308, 370, 374, 378. III, 52, 84, 176, 178, 306.
Zegelin, preussischer Gesandter, I, 334.
Zehentner, Joseph von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 233.
Zeschwitz, Wolfgang Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 140.
Zierotin, Graf, I, 47.
Ziethen, Johann Joachim von, preussischer General, I, 301.
Zimmermann, polnischer Postbeamter, III, 295.
Zinzendorff, Ludwig Friedrich Julius Graf, I, 356, 373.







	DATE DUE		

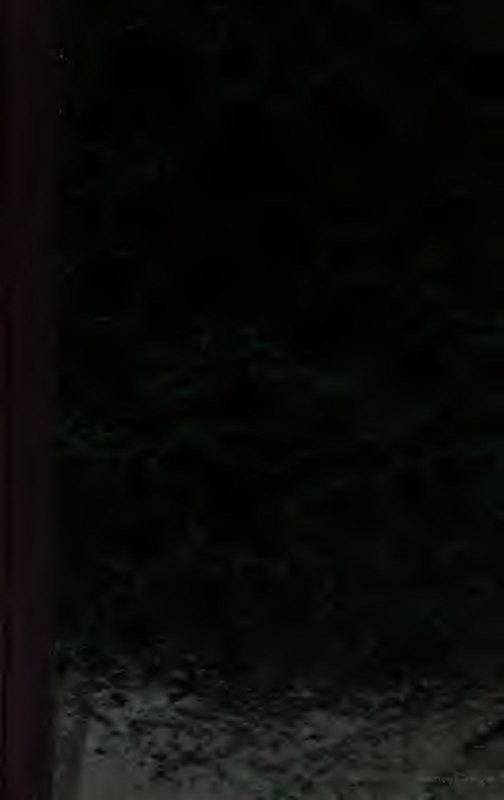


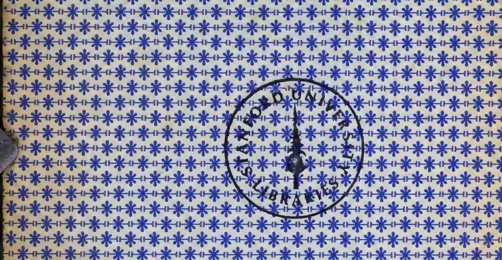
image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available







MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

IHRE CORRESPONDENZ

SAMMT

BRIEFEN JOSEPH'S AN SEINEN BRUDER LEOPOLD

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ZWEITER BAND.

1773 — JULI 1778.



WIEN.
DRUCK UND VERLAG VON CARL GEROLD'S SOHN.
1867.




ZÁKLADNÍ KNIHOVNA
ČSAV
PRAHA
3

1773.

CLXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère! C'est le jeune Schalemberg qui vous remettra ce paquet. Il contient différentes choses, dont vous verrez le contenu; la liste est celle du voyage que je compte faire en Transylvanie. La pièce française est le conclusum, ou plutôt l'allocution du Roi de Pologne à son conseil assemblé du sénat. Pour la pièce qui regarde les Jésuites, imaginez que c'est la seule chose qu'on ait encore pensé faire au cas de leur abolition, et encore est-ce peu de chose, et mal vu à mon avis.

Vous aurez entendu dire peut-être que Laudon voulait quitter. Ce n'est pas ainsi; il a demandé à être dispensé du commandement en Moravie, les écritures lui étant à charge et onéreuses, mais il restera toujours au service et prêt à tous les voyages, commissions, expéditions et camps, dont on voudra le charger.

Mais parlons un moment de votre longue lettre, écrite à Sa Majesté. Vous avez parfaitement raison sur l'importance du choix à faire d'un Ajo pour vos fils, et sur la difficulté d'en trouver un, comme on le désirerait. La Terna que vous avez faite, permettez qu'en ami je vous

en dise franchement ce que j'en pense. Vous savez sans cela que j'y suis aussi intéressé que vous. Est-ce que vos fils ne sont pas les miens? Est-ce que leur réussite ne m'importe pas? Qui recueillera les fruits de nos peines qu'eux? Donnons-nous-en donc à les rendre capables d'en profiter et de corriger nos fautes ou d'améliorer nos bonnes actions.

Primo Erneste Harrach[1]) n'accepterait jamais ce poste, outre qu'il n'y est aucunement propre. C'est le plus ennuyant mortel, d'une morale fanatique, borné dans ses moyens d'esprit, frappé même dans ses économies d'un seul objet, sans ressource dans soi-même, et avec peu de confiance dans les autres, rempli d'incommodités, enfin je ne pourrais ni vous le conseiller, ni même tolérer que vous le chargiez d'une pareille besogne.

Hardegg[2]), autant que je le connais, est un galant-homme, qui n'a pas fait d'études, qui n'a pas lu même, mais qui a une bonne et saine judiciaire. L'on se loue de lui à Milan, il est assidu, mais je sais pour sûr qu'il désire ardemment de revenir ici, où il a ses terres.

Rottenhan est un jeune homme[3]) qui n'est pas propre à cet emploi, et son père un vieillard boiteux et cassé, un peu sourd, qu'on connaît à peine, étant toujours en Empire[4]). Ainsi il ne viendrait jamais en Italie, et son

---

[1]) Graf Ernst Guido von Harrach, geboren 1723.

[2]) Johann Franz Graf Hardegg.

[3]) Heinrich Franz Joseph von Rottenhan, geboren 1738. Er wurde später Oberstburggraf in Böhmen und starb im Jahre 1809 als Staats- und Conferenzminister.

[4]) Karl Johann Alexander, Freiherr von Rottenhan, geboren 1710, im Jahre 1774 in den Grafenstand erhoben.

fils est aussi peu connu que lui; voilà ce que j'en sais. Il affecte ou a une morale très-stricte, n'allant à aucun spectacle; sectateur du prélat des Dorothées, il s'est beaucoup lié avec la Berchtold, qui lui a procuré en partie, jointe à la princesse Trautson [1]), les bontés de l'Impératrice. Il va sans cela partout, grand économe, sachant des lieux communs, ambitieux au reste, puisqu'il désire se pousser aux premières charges en fait de finance et de commerce; les femmes le regardent comme un homme sans conséquence, amoureux au reste actuellement comme un fou d'une veuve à Prague. Il a demandé à être placé *ad latus præsidii* chez le comte Kolowrat. On le lui a accordé, il n'en a pas joui trois semaines, que, prenant le prétexte d'aller voir son père, il est actuellement plus d'une année absent. Voilà ce que j'en sais; il a demandé à être chambellan chez moi, je l'ai refusé. Ainsi c'est un homme ni assez connu, ni assez stable et solide pour commencer et achever une éducation.

Mais voici un quatrième qui m'est venu en tête: c'est un certain comte Lamberg [2]), parent du prince Esterházy; c'est un garçon qui est sage et vertueux, il aura trente six ans. Il était longtemps placé dans nos départements et surtout au commerce, où il s'est acquis de la réputation. De là il est allé avec la Dauphine en France, et y est resté, conjointement avec un voyage en Angleterre et Hollande, jusqu' à cette heure qu'il vient de revenir. Il

[1]) Maria Franziska geborne Gräfin von Mannsfeld, Gemahlin Johann Wilhelms, letzten Fürsten von Trautson.

[2]) Wohl Franz Anton Graf Lamberg, von 1766 bis 1768 Hofrath bei der Hofkammer, durch seine Mutter, eine Freiin von Hochburg, Erbe beträchtlicher Güter in Ungarn.

est modeste mais observateur, point évaporé, bien vu partout; son extérieur n'est pas prévenant; il est embarrassé plutôt. L'on le propose actuellement pour la charge que le comte Auersperg [1] tenait à Trieste; il faut donc que les départements du commerce le croient capable. Il est garçon et a un bien-être suffisant pour pouvoir même s'établir. Rosenberg le connaît beaucoup; quant à l'éducation des enfans, je ne crois pas qu'il y ait encore beaucoup pensé, mais si cela devenait sa destinée, il s'y appliquerait. Il parle les quatre langues ordinaires, un peu d'hongrois, et très-bien l'anglais, aimant à lire, et je ne puis vous dire pourquoi, mais je crois qu'il vous conviendrait. Au reste voyez, examinez, Sa Majesté n'en sait rien; faites comme il vous plaira. Il ne reste à mon avis que Hardegg et lui.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur; renvoyez-moi ces papiers à l'ordinaire.

Ce 14 mars 1773.

---

[1] Der spätere Hofkanzler Heinrich Graf Auersperg, geboren 1721, gestorben im Jahre 1793 zu Gratz.

CLXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(Avril 1772.)

Les incertitudes ici sont arrivées à cette heure à un point incroyable; je vous jure que je suis tout morfondu. Les ouvrages augmentent journellement et l'on ne fait rien; je vous assure que toutes les matinées jusqu'à cinq et six heures du soir, hors un quart d'heure que je mange tout seul, je suis toujours à l'ouvrage, et néanmoins rien ne se fait. Des petites raisons, des intrigues, desquelles j'ai été longtemps la dupe, arrêtent et empêchent tout, et en attendant tout va au diable. Troquons, mon ami, je vous cède, ma foi, sans lentilles mon droit d'aînesse, car je suis d'une mélancolie noire et sans espérance pour l'avenir, car les choses en tout genre se détériorent de façon qu'il n'y a plus moyen d'avancer ni d'oser seulement espérer pouvoir jamais faire dans sa vie quelque chose de bon. Adieu réputation et gloire! Je participe contre mon gré à cette destruction, et mon coeur patriotique en est déchiré. Adieu! c'est dans le sein d'un ami que je verse toutes mes peines; plaignez-moi, je vous embrasse de bon coeur.

CLXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici le courrier assuré et je ne vous envoie rien; c'est que toutes les affaires importantes sont justement *in frangenti.* J'ai furieusement de l'ouvrage; en voici les titres: d'abord le projet de dislocation de toute l'armée pour les temps calmes que nous espérons dans peu, avec les avancements des généraux, colonels et leur *Anstellung.* Nous sommes là-dessus de différents avis, le maréchal et moi; je vous enverrai le tout quand je pourrai. L'autre est un détail des précautions et dispositions à prendre pour remplacer le vide ou pour tirer le parti possible de la réforme prochaine des Jésuites. J'ai dicté tout un écrit; le prince Kaunitz l'a entièrement goûté; voilà plus de trois ou quatre semaines et S. M. ne fait rien; ce sera donc moutarde après dîner. Outre cela j'ai encore eu à réfuter un gros plan de 240 pages que le prince Kaunitz a donné et qui contient une quantité de sentences et lieux communs au sujet de l'amélioration du gouvernement interne de nos pays, et un projet au sujet des établissements à faire dans les nouvelles provinces polonaises. J'ai dit par écrit ce que j'en pensais; je ne crois pas que cela aura plu, mais c'est un tissu d'idées théorétiques auxquelles l'on ne peut trouver à redire que l'impossibilité de les exécuter en pratique.

Enfin vient le gros: je suis après à faire pour S. M. quatre ouvrages qui seront accompagnés d'une note contenant les raisons et les besoins des changements que je propose. Ceux-là sont une déduction des défauts qui existent au conseil d'Etat, et des remèdes pour le perfectionner si elle veut le garder, ensuite le projet comment elle pourrait changer le conseil d'Etat dans un vrai cabinet *in internis*, et y ajouter un autre cabinet *in politicis* pour diriger et presser la chancellerie d'Etat, lever toute correspondance particulière, et survoir le tout dans un vrai centre. De là s'ensuit tout naturellement le projet détaillé des secrétaireries qui y seraient nécessaires, en y joignant aussi les détails des Pays-Bas et de l'Italie. Par là tous les secrétaires de cabinet de S. M. et les conseillers d'Etat seraient réunis à la Cour et travailleraient sous les ordres de S. M. et ma direction. De là je dois faire le projet comment je voudrais simplifier le gouvernement de nos provinces, des capitaines des cercles, des gouvernements dans les pays, et enfin des départements ici à Vienne. J'ai ajouté encore une déduction au sujet de l'arrangement à prendre avec la caisse de S. M. de Mayer, de même que de celle de famille que Posch administre, pour y mettre de l'ordre.

Voilà mes affaires; je ne puis vous rien envoyer encore, mais vous l'aurez certainement. En attendant je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur.

Ce 22 avril 1773.

CLXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Juin 1773.)

Après avoir bien examiné le Rothenthurm Pass, je ne puis cacher à V. M. que plus je vois ce pays, plus je me persuade que l'acquisition de la Valachie surnommée Autrichienne serait plus à charge à l'Etat qu'elle ne lui procurerait d'avantages. La rivière d'Alt, hors de très-grandes dépenses, n'est pas susceptible de navigation quelconque, et si même elle l'était, qu'est-ce qu'on y mènerait? J'ose supplier V. M. de dire cela au prince Kaunitz, et j'ose prendre sur moi d'en déconseiller l'acquisition à V. M. Mais en revanche la rive gauche du Danube auprès d'Orsowa qui comprend cette petite bicoque, le vieux Orsowa, nous serait absolument nécessaire, et cela jusqu'au moulin que nous possédons et qui s'appelle Woditz.

CLXXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Schönbrunn, le 20 juin 1773.

Ma tranquillité, ma bonne humeur n'a pas duré longtemps. Le même soir que je vous ai écrit en badinant, j'ai reçu le courrier qui m'a plongé dans la plus grande rêverie, ne pouvant regarder comme vous ce terrible voyage et aucun de ceux que vous faites avec tant de fatigue, par lequel vous usez vos beaux jours et vous me volez le peu de moments qui me restent, et les remplissez d'amertume. Aidez-moi plutôt à mieux ranger les provinces que vous avez parcourues et qui sont sous nos yeux. Si celles-ci le sont solidement, la Transylvanie, la Pologne suivront, mais en arrangeant celles-ci, on n'obtient pas le grand objet comme avec les autres. Pardonnez-moi; c'est moi qui doit vous dire la vérité. Il n'est pas possible, nonobstant votre sagacité, votre application, que dans ces voyages de deux ou trois mois vous pouviez tout voir et en tirer les conséquences, surtout en Pologne, où personne ne peut vous donner des connaissances: ceux du pays moins que d'autres. Et dans quelle crise y allez-vous? Ni la Czarine, ni le Roi de Prusse y ont encore été. Vous avez vu cet hiver que lui-même n'a pas trouvé convenable ce voyage, et vous

avez la cruauté d'exiger de moi encore le oui! Vous comptez toujours sur ma tendresse qui est toujours d'accord avec vous contre mon propre coeur. Je ne puis pas douter que vous le souhaitez et voulez. Ne pouvant me décider contre ma conviction, j'ai consulté Kaunitz. Voilà sa note; en conséquence j'ai envoyé tous les billets. J'espère que vous serez servi, et Dieu veuille accepter le sacrifice que je lui fais, pas à vous, mais à lui seul, pour qu'il bénisse vos intentions et vos entreprises. Vous n'entendrez, comme de coutume, ni plaintes ni murmures de ma part; tout cela reste pour mon coeur seul; jugez-en de sa sensibilité, après la consolation que vous m'avez vu cet hiver, quand vous m'avez proposé de n'y plus penser, et que ma bonne foi a été tranquillisée, qu'il n'en sera plus question, jusqu'à ce moment. Nonobstant des discours sourds qui depuis quinze jours se tenaient ici, que ce voyage aura lieu, j'ai été la seule tranquille: le voilà accordé et je ne dis plus rien, mais mes peines ne finiront pas. Ce que je dois ajouter, que voulant absolument faire ce voyage cette année, il n'est plus convenable à cette heure qu'en septembre, et que le serment de fidélité n'a pas pu s'effectuer, n'est qu'une cérémonie, car il sera toujours forcé-et arraché à ces pauvres gens.

Voilà nos affaires politiques; il n'était plus possible dans ce court loisir d'envoyer au Banat les informations pour la nouvelle convention; il fallait l'expédier tout de suite, sans cela Reviczky a dû arrêter pour huit jours la conférence pour attendre les nouvelles instructions. Si vous aviez été ici avec moi, tout aurait été mieux, et c'est ici votre place et non *in den Carpathischen Gebürgen.* Pardonnez-moi! vous croyez que je m'arrête trop au

qu'en dira-t-on? J'ai fait voir le contraire dans les vingt premières années de mon règne; mais vous, vous y tenez trop peu; vous ne suivez que vos idées et volontés, lesquelles n'étant pas contredites, ayant le don de la parole et d'écrire, aidées de sophismes sans fin, et de persifflage, vous réussissent la plupart du temps. Animé par là, vous croyez que tous les autres ont tort ou qu'ils ne méritent pas d'attention.

Pardonnez-moi cet épanchement; je ne suis nullement fâchée, mais je suis triste et crois au moins vous mettre sur vos gardes pour l'avenir. Je ne suis pas en état de vous entretenir d'autre chose. J'ai remis mon voyage à Hof dans un autre temps, ne pouvant jouir de rien, mais je leur [1]) ai fait votre compliment. Ils en seront pénétrés; ils vous sont bien attachés, mais j'ai eu garde de partager avec eux mes chagrins, quoiqu'ils sauront demain par le conseil de guerre que le camp de Pesth n'aura plus lieu.

Le courrier a été arrêté douze heures à cause de la note de Kaunitz; il ne sera expédié qu'à midi le 21.

---

[1]) Der Erzherzogin Marie Christine und ihrem Gemahl.

CLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Kaschau, le 23 juillet 1773.

Très-cher frère! Je vous envoie ici le brouillon de ma relation de Transylvanie et de la Marmaros; le journal n'est pas encore copié, qui est le plus détaillé de tous; vous me le renverrez, je vous prie, par occasion sûre. Je ne vous puis rien dire, si non que je suis excédé de l'énormité des affaires. Je vais partir pour la Galicie; *altri guai!* S. M. l'Impératrice vient de m'écrire que je devais vous marquer ce que je pensais du choix de Colloredo [1]), fils de Camillo, pour Ajo chez vos fils. Parmi le grand nombre de personnes, et dont il y avait de très-baroques, que S. M. avait nommées, j'ajoutais et je nommais celui-là comme un homme qui avait au moins un extérieur sensé et duquel je n'avais ni vu ni entendu des pauvretés ou incongruités. Au reste je suis bien éloigné de le connaître; je ne lui ai jamais parlé de suite pendant un quart d'heure de ma vie. Il n'a jamais vécu dans aucune société où j'allais; enfin hors des propos rompus à un bal ou à une promenade je ne lui ai jamais

[1]) Graf Franz Colloredo, geboren 1736, ältester Sohn des ehemaligen Obersthofmeisters der Erzherzogin Marianne, Grafen Camillo Colloredo.

parlé. Wilczek est son ami et le connaît; il le loue et le garantit honnête homme. Il a femme[1]) et des enfants; elle m'est par les mêmes raisons aussi peu connue que lui.

Voilà en honneur tout ce que j'en puis dire, mais il est également vrai que je le préférerais à Ernst Harrach, à un Rottenhan, à un d'Arberg [2]) dont on avait parlé.

Adieu mon cher frère; un homme qui a assez de temps et de capacité comme vous pour veiller en personne à l'éducation de ses enfants, doit être moins embarrassé du choix à faire qu'un autre.

CLXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Lemberg, ce 1 août 1773.

Très-chère mère. Le courrier m'a apporté votre chère lettre, pour laquelle je lui rends de très-humbles grâces. Elle ne rend que justice à mes sentiments, si Elle veut bien croire mon attachement pour Elle et à sa personne aussi vrai qu'il est respectueux, et aussi constant qu'il est épuré de toute vue seconde. Je n'ai jamais varié là-dessus, j'en ai toujours fait le premier objet de tous mes devoirs, et le plus doux; aucunes circonstances ne peuvent

---

[1]) Marie Eleonore, geborne Gräfin Wrbna.

[2]) Wohl der Generalfeldwachtmeister Graf Nicolaus von Arberg, später Commandant zu Mons.



me faire changer de principes, et j'oserais même défier sa puissance, tout comme je le connais impossible à son coeur, de diminuer en moi par quelconques moyens le désir que j'ai de lui être réellement utile, et l'amitié, si j'ose la nommer comme cela, que j'ai vouée jusqu'à lui être même souvent presque à charge, à une mère dont je sens le prix, et à une femme dont je connais les talents et le coeur. Me voilà actuellement dans la capitale, comme j'ai eu l'honneur de lui marquer hier par une estaffette; je n'ai encore parlé qu'à quelques Messieurs et à Pergen et à Hadik. Je vois déjà d'avance que l'ouvrage sera immense ici, outre la confusion des affaires mêmes il règne déjà un esprit de parti ici qui est affreux. Le pays paraît rempli de bonne volonté, le paysan est un malheureux qui n'a rien que la figure humaine et la vie physique. Le petit noble est pauvre aussi, mais espère beaucoup dans la justice qu'on lui administrera contre les grands qui l'opprimaient. Le grand, celui-là est mécontent sans doute, mais il fait bonne mine dans ce moment. Je tâche d'être assez poli envers tout le monde. Pour les femmes, je ne les ai vues qu'une fois encore à l'assemblée hier chez Hadik; elles paraissent toutes sortir de Paris, parlant le français, très-bien mises, coiffées un peu en comédiennes, avec du rouge. Voilà les belles d'ici, entre lesquelles une Madame Potocka est venue expressément de Varsovie pour me voir.

Je suis enchanté que V. M. vive dans le monde. Elle trouvera certainement que les premières résolutions passées, l'on s'y fait, et que cela devient un soulagement. Pour moi, je puis lui jurer en honneur que depuis le 6 de mai jusqu'à présent, et probablement jusqu'à mon

retour que je n'entrevois encore qu'au travers d'une infinité d'ouvrages, je n'ai pas eu un quart d'heure à moi, et que je puisse dire avoir à m'amuser, ni en société quelconque, ni en promenade, ni en lecture, ni en spectacle, musique, bal ni chasse, enfin rien qu'applications spirituelles ou corporelles, à la table à écrire, à dicter, à voyager et à écouter des plaintes, voilà avec un court repas et un sommeil assez mesuré toute ma vie. Elle coûte à faire, mais le vin est tiré et je vais commencer à nouveaux frais. Je lui baise très-humblement les mains et la supplie de me croire pour la vie

son très-humble et très-obéissant fils

JOSEPH.

La nouvelle de la mort du général Weissmann des Russes est hors de doute. Voilà apparemment la campagne finie. Ils ont beaucoup risqué; l'armée aurait dû être perdue entièrement; c'est jouer d'un grand bonheur.

Je ne suis pas content de la santé de Nostitz [1]; si cela empirait, il serait obligé à se retirer; cela est très-réel et certainement point imaginaire.

---

[1] Entweder der Oberste Lehensrichter in Böhmen, Graf Franz Anton Nostitz, welcher im Jahre 1782 zum Oberstburggrafen in Böhmen ernannt wurde und im Jahre 1794 starb, oder, was wahrscheinlicher, der Feldmarschall Lieutenant Graf Moriz Nostitz, der im Jahre 1796 als Feldmarschall und Präsident des Hofkriegsrathes starb.

CLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Lemberg, ce 1 août 1773.

Très-cher frère. Je viens de recevoir vos papiers et vous en rends bien des grâces. Me voilà donc au milieu des Sarmates; il est incroyable tout ce que l'on trouve à faire ici, c'est une confusion qui n'a pas son semblable; des cabales, des intrigues, une anarchie, enfin une absurdité de principes même; jugez ensuite de l'exécution. Je compte partir d'ici dans trois ou quatre jours pour faire la tournée exacte des confins. Voici ma marche-route que je vous envoie. Si vous appreniez par hazard quelque chose de l'opinion que le public polonais a de moi là dans vos environs, vous me feriez plaisir à me le marquer, pour que je me puisse régler en conséquence. Mon second séjour sera plus long que celui-ci, et je tâcherai de revenir bien chargé à Vienne de tout ce que je croirai faisable et nécessaire pour cette nouvelle besogne. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse.

CLXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Me voici déjà douze jours de retour et je n'ai pas encore un seul point de répondre, tant au gouvernement de Lemberg qu'au commandement général; par conséquent je ne puis rien commencer encore. En attendant je paie les arrérages et me suis mis à relire les affaires résolues et traitées pendant mon absence, dont il y a bon nombre. Les affaires des Jésuites sont toutes confiées à une commission qui ne fait rien; les messieurs s'en vont promener à leur commodité pour des mois entiers sur leurs terres déjà eu avril. J'avais lu toute la bulle qui nous avait été envoyée d'Espagne; j'ai écrit alors, j'ai pressé qu'on fasse quelques dispositions. Point; l'on a laissé les choses comme elles étaient, enfin j'ai pourtant extorqué une commission. L'on y a établi des principes et décidé ce qu'il y aurait à faire; S. M. avant mon départ l'approuve. Croyez-vous que pendant ces quatre mois l'on ait fait la moindre chose? Point; on a été surpris par la bulle, sans disposition préalable, et au lieu de la retenir et d'en différer la publication jusqu'à ce qu'on aura pris ses mesures, l'on se presse de la publier à Vienne pendant que l'on ne peut la mettre en exécution dans les provinces, et voilà actuellement plus de trois semaines que dans Vienne les Jésuites sont dissous, et

qu'à Presbourg, Prague, Brünn et même à Neustadt ils existent comme auparavant et existeront encore, Dieu sait combien de temps, parce que je vois (ne me mêlant en rien) que personne ne presse.

Nous allons vous envoyer une petite femme malade; c'est la Esterházy [1]), fille de la princesse Batthyany [2]). Elle est très-incommodée de la poitrine, crachant du sang et très-affaiblie. Elle passera cet hiver en Italie, elle compte commencer par Padoue et n'est pas bien sûre encore si elle ira jusqu'à Pise, pour où je l'ai beaucoup pressée de se rendre. Je souhaite plus que je n'espère son rétablissement. C'est une brave petite femme que je vous recommande bien sincèrement. Vous la connaissez; elle emmène avec elle sa fille [3]) qui est charmante et qui est un vrai prodige pour son âge. Je ne sais si vous passerez cet hiver à Pise; si cela était, cela serait d'autant plus heureux pour elle.

Adieu mon cher frère et ami! A propos; S. M. attend avec impatience que vous lui marquiez des conditions et des détails sur Colloredo que vous voulez prendre pour Ajo de vos fils.

Ce 23 septembre 1773.

[1]) Maria Theresia, geborne Gräfin Erdödy. Im Jahre 1745 geboren, vermählte sie sich im Jahre 1763 mit dem damaligen Grafen, späteren Fürsten Paul Anton Esterházy. Sie starb im Jahre 1782 und war die Mutter von vier Kindern, worunter Fürst Nicolaus, Grossvater des jetzigen Fürsten, und Fürstin Leopoldine, welche mit dem Fürsten Anton Grassalkovics vermählt war und erst vor einigen Jahren starb.

[2]) Maria Antonia, geborne Gräfin Batthyany, Gemahlin des Grafen Nicolaus Erdödy, nach dessen Tode sie sich mit ihrem Oheim, dem Feldmarschall Fürsten Carl Batthyany wieder vermählte.

[3]) Die ältere Tochter, Maria Theresia, geboren 1764, später vermählt mit dem Grafen Franz Csaky.

CLXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Le désir de vous voir, et une tournée qui me reste absolument à faire à Trieste et ensuite en Croatie, m'engagent à vous proposer s'il pouvait vous convenir de venir l'année prochaine seulement pour quelques jours, qu'on pourrait justement prendre dans le temps de l'ascension, à Venise. Nous verrions la solennité, resterions quelques jours ensemble, puis vous retourneriez chez vous et moi de même je continuerais par Trieste ma tournée. Si vous y viendrez, j'inviterais aussi l'archiduc Ferdinand, et par conséquent nous aurions le plaisir de nous voir tous trois réunis dans un lieu qui avec cela exciterait à cause de l'ascensa, que personne de nous n'a encore vue, notre curiosité. Dites-moi sans compliment ce que vous en pensez; vous sentez bien que l'incognito le plus rigoureux devrait exister.

Vienne, ce 18 octobre 1773.

CLXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Enfin vous aurez, à ce que m'a dit S. M., les propositions et conditions de Colloredo pour la charge que vous comptez lui donner de gouverneur chez vos fils. Les choses vont lentement chez nous, et plût à Dieu qu'elles ne fussent que de cette espèce, mais c'est de même dans les plus grandes et les plus pressantes affaires. Dum Romae consulitur, Saguntum perit, voilà le cas dans lequel nous nous trouvons presque continuellement. Rien de nouveau à vous mander; nous commençons à mettre la main à l'oeuvre aux arrangements de Galicie, mais imaginez quelle lenteur! L'on doit aller point par point, et il y en a 154, et à chacun un raisonnement à part de la chancellerie d'Etat qu'il faut éclairer, combattre, et dont il faut refuter les idées théorétiques pour les réduire à de la pratique.

Ce 21 octobre 1773.

CLXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, quoique ce soit le courrier assuré, je n'ai que cette réponse à vous envoyer que nous comptons faire au mémoire de Russie que je vous ai envoyé. Je serais trop long si j'allais vous détailler toutes les peines que nous avons ici. Je suis le bouc de l'iniquité parce que je dis vrai et que je relève les abus! Quel besoin n'aurais-je pas dans de pareils moments de vous, mon cher et seul vrai et sincère ami! Que ne donnerais-je pas si je pouvais dans votre cabinet vous conter mes misères, trouver dans vos conseils aide et consolation. Mais laissons là ces idées, en général les choses sont dans une telle confusion que je ne sais comment on en sortira, et au milieu de tout cela le prince de Kaunitz veut quitter [1]) et ne quittera pas, mais tout

[1]) Kaunitz hatte am 7. Dezember 1773 der Kaiserin geschrieben: Que le temps que mon dépérissement m'oblige d'employer à faire encore peu de chose, ne prouvant que trop que de jour en jour je suis moins en état de pouvoir vaquer aux fonctions de ma place avec l'activité désirable, je croirais manquer à ce que je lui dois si je lui dissimulais qu'il pourrait être de son meilleur service qu'Elle eût la bonté de me donner un successeur le plutôt que possible. Je la supplie d'envisager avec sa bonté ordinaire cet épanchement de coeur, et je me recommande à sa haute bienveillance, dont j'espère ne pas m'être rendu moins digne que tout autre de ses serviteurs depuis près

reste en arrière, rien ne se fait, l'on se tue pour rien et les affaires vont tous les jours plus mal.

Adieu, je ne veux pas en dire davantage; je vous embrasse de même que votre chère épouse.

Ce 9 décembre 1773.

---

de 33 ans que je la sers et que j'ose dire avoir été attaché à son auguste personne tout autrement très-certainement qu' aucun de mes collègues.

Hierauf antwortete Maria Theresia noch an demselben Tage eigenhändig: Votre billet ne m'a pas étonné ni surpris, mais bien sensiblement affligé. Je m'y attendais depuis quelque temps après ma propre situation. Je ne peux ni ne venx accepter ce que vous souhaitez, et dois en conséquence l'ignorer, mais je m'attends de votre attachement et même amitié que vous ne m'abandonnez pas dans ma cruelle situation. Voyons s'il y a encore moyen de sauver l'Etat, de ne pas perdre 33 années de service pénible et fidèle que nous lui avons rendu ensemble, et s'il n'y a moyen, quittons ensemble, mais pas autrement, et comptez sur mon amitié, estime et reconnaissance, comme je compte sur votre attachement.

Marie Thérèse.

Hierauf bezieht sich auch ein eigenhändiges Schreiben Josephs an Kannitz vom 9. Dezember 1773. Es lautet: Mon cher prince. S. M. m'ayant envoyé votre minute de réponse avec un petit billet qui ne contenait autre chose, si non de me dire qu'elle l'approuvait et que dès que je l'aurais lue, que j'eusse à vous la renvoyer, ce que j'exécutais sur le champ, croyant qu'elle vous avait fait connaître de bouche ses intentions. Quant à moi, je ne saurais rien y ajouter, et vous prie, mon prince, de croire vrai et sincère l'estime et la confiance dont ici je vous assure et qui prend une source intarissable dans le caractère et l'esprit que je vous ai vu depuis que j'existe, employer si utilement pour le bien de la monarchie et d'une mère qui seules font tous mes voeux. Adieu.

Joseph.

CXC.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Quoique j'ai eu le bonheur de m'ouvrir avec la plus grande véracité et cordialité de bouche ce matin à V. M., je croirais néanmoins manquer à mes devoirs envers Elle comme ma Souveraine et la plus gracieuse des mères, si je ne lui répétais ici par écrit et par conséquent lui fournissais la preuve la plus authentique de la vérité et sincérité de mes sentiments, dont Elle fera ou ne fera pas l'usage qu'Elle jugera le plus à propos à son service et à sa tranquillité.

Ce n'est pas d'aujourd'hui (V. M. daignera s'en ressouvenir) que j'ai craint, que j'ai prévu les difficultés presque insurmontables que ma situation et l'emploi que V. M. me donnait, causeraient. Elle et Dieu sont mes témoins que j'en ai prévu au moment qu'Elle ne voulait pas que la charge de corrégent ne fût qu'un vain titre. Toute l'amertume, mes prières alors, celles que j'ai réitérées ensuite, enfin ma conduite, tout a été à mon avis analogue. J'ai prévu que vu ma situation et peut-être ma façon de penser, je ne pouvais jouir le rôle de feu mon auguste père. Qu'ai-je fait? J'ai tâché et à voyager et à m'éloigner même de l'intimité si précieuse de la ten-

[1]) Abgedruckt als Beilage zu Karajans Aufsatz: Maria Theresia und Joseph II. während der Mitregentschaft.

dresse de V. M. J'ai soutenu cette distinction dans la signature, j'ai cherché la dissipation, enfin j'ai compté soigneusement toute idée, comme si j'avais du crédit sur l'esprit de V. M., sachant bien qu'on tâcherait de m'en faire abuser, et que deux volontés ne peuvent jamais rester unies si parfaitement, sans donner de l'incertitude et ouvrir par là la porte aux cabales, intrigues et partis. Dans ces principes j'ai agi en toute occasion, et si j'ose le dire, ce n'est qu'Elle que j'ai eu à combattre qui, soit par peu de confiance en ses lumières, délicatesse de conscience, dégoût, abandon, a souvent fait l'imaginable pour me faire oublier qui je suis, et pour mettre en doute les gens sur ma situation. Si j'ai donc souvent outré mes précautions, et si, en ayant son bonheur, son service, sa tranquillité seule en vue, j'ai eu le malheur de lui déplaire, je lui en demande très-humblement pardon, et l'intention doit faire mon excuse. Je ne puis lui cacher que les choses paraissent détraquées, et que la machine immense du gouvernement de la monarchie ne va pas comme elle devrait. Il est inutile d'en éplucher par ci et par là les petites raisons et causes; qu'Elle permette que, rempli de confiance en ses bontés, je ne lui cache pas qu'en commençant par nous deux, il me paraît que nous ne faisons pas ce que notre situation exige. Qui-suis-je? C'est ce que je ne cesse de me dire et que j'espère n'avoir jamais oublié, aussi pas que qui Elle est. En fait-Elle de même? Ses bontés l'aveuglent sur le premier, et son dégoût sur le second. Elle me croit toute autre chose que ce que je puis et dois être. Elle ne me rend pas de justice, si Elle me croit ambitieux ou désireux de commander. Je voudrais de grand coeur n'en avoir jamais pas même à

craindre la perspective. Cela est vrai, Dieu est mon témoin! Elle est aveugle sur mon compte, si Elle me croit autant de talents et génie, capable de diriger les plus grandes affaires. J'en suis en honneur très-éloigné, paresseux de ma nature, peu appliqué, superficiel, léger, je dois dire à ma honte que peut-être j'ai plus d'écume que de fond, et que hors mon zèle et ma droiture, quand il s'agit du bien de l'Etat et de son service, que rien n'est bien solide chez moi. Mais sur ces deux points je crois être à toute épreuve. Ainsi mes opinions, mes avis d'abord ne sont que ceux d'un de ses serviteurs, qui n'a d'autre droit à les donner, que les ordres et la demande qu'Elle lui en fait; ils ne doivent donc pas compter pour autre chose que si on en trouve les raisons convaincantes, c'est à Elle à décider sans appel et à nous à lui donner notre avis sans considération quelconque, tel que nous le croyons le meilleur. Je puis lui jurer avoir toujours agi comme cela, mais qu'Elle permette de lui dire que c'est Elle qui souvent n'a point voulu se décider et ni adopter ni rejeter les différentes opinions qu'on lui présentait. Les motifs qui l'ont fait agir, s'ils sont de méfiance en Elle-même, sont injustes, car je puis l'assurer sans flatterie dont ce papier ne peut pas, qu'Elle n'a jamais, quand Elle a agi par Elle-même, donné à faux. S'ils sont de confiance partagée, ils sont aveugles, car Elle a trop d'esprit pour s'aveugler au point de confondre mon inexpérience avec la réputation et les talents et ressources d'autres ministres qui depuis tant d'années méritaient sa confiance et se sont acquis celle de l'Europe. Si Elle craint de me faire de la peine, qu'Elle soit persuadée qu'aucunement entêté sur mon opinion, je ne veux que le bien et de pouvoir me

croire irréprochable vis-à-vis de moi-même; qu'Elle rejette mes idées, je l'assure, que je n'en aurais la moindre peine, mais si Elle me les demande, qu'Elle permette que la conviction et mon intellecte soient seuls mes guides. Pour ne pas l'ennuyer davantage avec des sentiments, dont Elle doit avoir vu les effets journellement, qu'Elle permette de lui demander pour le bien de l'Etat, pour sa tranquillité, pour mon bonheur et pour celui de tous ceux que cela regarde, une grâce: c'est qu'Elle daigne regarder moi et tous ses ministres pour ses conseillers et serviteurs, et que nous ne comptions pour autre chose que pour demander et exécuter ses ordres. Voilà notre seul et unique devoir. Tout ce qui se fera dans quelconque genre, doit émaner d'Elle. Elle seule peut être le centre commun, c'est là que tout doit fluer et refluer tout. Comme nous ne pouvons avoir que des opinions et non des volontés, Elle ne peut avoir que des volontés et non une opinion. Elle sentira Elle-même quelle confusion que cela fait, quand on suppose, ou lui entend même dire que des choses se font contre son gré, son sû, ou son avis; qu'Elle ne se mêle point de ce département, et autres pareils propos. Si les personnes qu'Elle a actuellement, sans m'excepter, par quelconque raison ne soient pas dans le cas de la servir ainsi, qu'Elle en change! Si moi, vu ma naissance, vu les droits que la nature et mon bonheur me donnent plus sur son coeur que sur les royaumes, lui sois incommode ou qu'Elle trouve du danger à avoir mes avis ou de l'inconvénient à m'employer, si mon personnage lui éloignait des hommes, cent fois plus utiles et plus capables, qu'Elle m'accorde au nom de Dieu et de sa réputation, de son devoir et de sa tendresse, l'éloignement que je désire.

Personne de mes prédécesseurs, de mes contemporains, de mes collègues, héritiers présomptifs, ne sont employés, pourquoi dois-je l'être? Qu'Elle me laisse à mes affaires d'Empire, à des livres et à des amusements honnêtes, je ne désire rien d'autre, et pourquoi, en me privant de la vie douce qu'ainsi je mènerais, me jeter avant le temps dans tous les embarras du gouvernement, et me laisser encore le doute cruel et affreux que peut-être c'est moi malheureux qui, sans le vouloir, en me rendant la vie odieuse, en m'occupant des choses les plus désagréables, je sois néanmoins l'instrument et une cause des peines de V. M., des confusions, du désordre, du mécontentement et dégoût, et peut-être perte de ses ministres. Je n'aime qu'Elle au monde et l'Etat; qu'Elle décide, qu'Elle fasse! Si je ne pensais qu'à moi, je sais bien ce que je ferais! Je suis à ses ordres pour la vie.

Le 9 décembre 1773.

CXCI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

En réponse au billet du 9 décembre 1773.

J'ai commencé depuis le billet que vous m'avez écrit en dernier lieu, à revivre avec une sorte de confiance, et je n'ai fait que penser comment profiter de ce moment où votre coeur revient à moi, pour ranger solidement nos affaires internes qui sont dans un triste état. Je suis prête

à vous abandonner le tout, sans rien me réserver, à me retirer même, soit ici ou ailleurs, mais vous m'avez si souvent assurée de ne pouvoir soutenir cette idée. Je vous la propose encore une fois comme une chose qui seule pourrait me tranquilliser et consoler. S'il vous importe de me conserver, c'est l'unique moyen. Ne craignez jamais aucun regret de ma part. Je n'ai que trop éprouvé ce que c'est le monde pour ne pas le quitter avec le plus grand empressement. Deux choses m'arrêtent; votre opposition et l'état de nos affaires que je trouve en si mauvais état, que je ne voudrais pas vous en charger seul dans cet instant contre votre gré. Aussi découragée que vous me voyez, je me sens ranimée et je retrouve en moi le même sentiment qui ne m'a jamais quitté dans les plus accablantes occasions, si je puis compter sur votre secours, si vous voulez m'aider de vos conseils. Puisque vous ne voulez pas ordonner vous-même si vous voulez me soutenir dans l'immense travail dont je suis accablée, je dois vous avouer que mes facultés, la vue, l'ouïe, la promptitude baissent furieusement, et que le défaut que je craignais toute ma vie, c'est l'irrésolution accompagnée du découragement et du manque de sujets de confiance. Votre abandon, celui de Kaunitz, la mort do tous mes conseillers intimes, l'irreligion, la dépravation des moeurs, lo jargon qu'on parle à cette heure et que j'entends avec peine, tout cela sont des causes bien plus que suffisantes pour m'accabler. Je ne sais donc rion de mieux que de vous charger de travailler avec qui vous voudrez à l'arrangement d'un conseil d'Etat, capable de me soulager, en revenant à la première idée de former des principes de gouvernement, sans faire des changements dans les

dicastères et personnes. Je ne saurais vous proposer aucun. Kaunitz et Blümegen ayant eu part au conseil d'Etat depuis son établisscment, pourraient vous informer au mieux. Je mets pour base votre ouvrage sur un meilleur arrangement, de même que l'autre *über die Länderstellen und bessere Einrichtung der Kreisæmter*. Si vous voulez me conserver, c'est par ce moyen unique que je vous propose. Je ne puis voir périr l'Etat par ma triste situation; je ne puis en sortir que par votre secours. Je vous promets toute ma confiance, et j'exige même de vous de m'avertir tout de suite si vous me trouviez en défaut. Cela ne pourra être que par méprise et nullement volontairement. Vous aimiez ci-devant tant l'Etat; vous vous réserviez seul pour lui; qu'est ce qu'cst donc devenu cette juste ambition? J'ai souvent gémi sur cet objet unique qui vous arrachait au sein de votre famille, à votre bonheur; même devais-jc encore éprouver ce malheur, qu'à peine ayant imposé à ma raison, mon coeur se taisait sur tout cc qu'il pouvait souhaiter. Dans ce moment, dis-je, qui m'a coûté presque la vie, je vous retrouve du moins plus occupé de l'Etat. Aidez donc une mère qui n'a d'objct que vous depuis trente trois ans, qui vit désolée et mourra de même, si elle voyait perdus tous les soins et toutes les peincs de sa tendresse. Dites-ce que vous voulez que je fassc, rien ne me coûtera dans la cruelle situation que je souffre depuis six ans.

CXCII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Le courrier Schöpfer m'a remis le paquet contenant les papiers que vous avez bien voulu me renvoyer. Je vous en suis infiniment obligé, de même que du contenu de votre lettre qui réellement me touche, n'ayant rien de plus cher ni de plus sacré au monde, après mes devoirs, que votre amitié. Pour ici tout est encore dans la plus grande fermentation, rien de décidé, point de parti pris, sur rien. Mais *silentium* sur cet article, parlons de Noverre. Savez-vous qu'il compte roder, l'année qui vient, dans les principales villes d'Italie jusqu'en octobre, où il est engagé à Milan. Je ne doute point qu'il ne vienne aussi à Florence; il mène avec lui une petite troupe qui doit faire la partie essentielle de ses ballets.

Le maréchal, ce que bien me fâche, a encore craché du sang à Montpellier, en petite quantité à la vérité, mais néanmoins bien distinctement. On l'a saigné et mis au lait d'ânesse.

Ce 13 décembre 1773.

1774.

CXCIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, quoique ce soit un courrier assuré, je n'ai le temps que de vous dire un mot. Depuis huit heures du matin jusqu'à quatre je n'ai pas quitté mon bureau; j'ai ensuite avalé à la hâte un dîner et je m'y suis remis jusqu'à présent qu'il va être huit heures bientôt. C'est la régulation des urbaires et différents autres projets qu'on veut faire dans l'approvisionnement de l'armée, qui me donnent outre le courant tant d'ouvrage.

De nouveau il n'y a rien. On nous chicane de la part de la Russie encore sur notre frontière de Galicie, mais je crois que pourvu qu'on tienne ferme, qu'à la fin on l'emportera. Le carnaval a fini et Noverre est perdu; c'est un coup terrible porté aux belles et dont elles parleront avec désespoir pendant trois jours, pour n'y plus penser dans huit.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse....

Ce 17 février 1774.

CXCIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

(Wien, 12. März 1774.)

En vous remettant tous les papiers et opinions sur votre grand ouvrage, vous verrez que celui de Kaunitz qui pouvait mieux entrer en matière que tous les autres, et qui est accoutumé à dire la sienne avec cette confiance et clareté que nous aimons et exigeons, rencontre presque en tout avec la vôtre. Je vous prie donc de vouloir mettre en exécution le second projet à remettre le conseil d'Etat, qu'il puisse nous soulager et être utile, car pour le premier objet de cabinet, je vous avoue que je ne saurais y accéder. Tout ce que vous ferez, me sera agréable; je vous prie seulement: pas plus de délibération ni circulation. Si vous voulez avec Kaunitz seul ou avec Hatzfeld ou même Blümegen, comme un ancien conseiller du conseil, parler, consulter, je n'ai rien contre, mais ce dont je vous prie, c'est de mettre tout en train avant votre départ, vous avouant ingénument que ce poids me devient trop fort, et que je laisse aller bien des choses, ne pouvant plus. J'en ai vu les inconvénients et m'en fais de justes reproches, et cette agitation me rend après

[1]) Abgedruckt bei Karajan.

encore moins capable de faire cette rude besogne. Si vous aimez l'Etat, si vous m'aimez, secourez-nous; vous en êtes bien capable. C'est donc dans ce moment mon unique consolation.

CXCV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Vous saurez déjà la mort du Roi de France; c'est un événement qui peut avoir une influence infinie dans les affaires publiques. Nous n'en avons encore que la première nouvelle, et nous mettrons le deuil après-demain, sans néanmoins avoir des obsèques publiques. Je ne suis pas sans inquiétude pour ma soeur; elle aura un rôle difficile à jouer, pourvu qu'elle ne se laisse pas entraîner à se mêler des affaires et intrigues de cour qui seront nombreuses. Si justement je m'étais trouvé à Paris, cela aurait été une embarrassante histoire, et le Roi mort, il ne me restait que des chevaux de poste à demander pour me sauver bien vite hors de tout ce tracas. Je suis bien charmé que vos enfants continuent à se bien porter. Madame d'Esterházy est arrivée ici bien portante à la vérité, mais point engraissée de son voyage. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement . . .

Ce 19 mai 1774.

CXCVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, par laquelle vous me marquez le rétablissement parfait de vos chers inoculés. J'en suis bien enchanté et vous en fais mon plus sincère compliment. Les dernières nouvelles de France sont que Madame du Barry a été mise dans un couvent et son beau-frère arrêté au château de Vincennes, que M. M. du Muy et de Maurepas ont été appelés à la cour, que le nouveau Roi a ordonné sans pompe les funérailles de son grand-père, qu'il veut avoir conseil tout de suite avec les mêmes messieurs qui étaient en place, sans attendre les trois semaines de quarantaine. Je souhaite que tout tourne à bien et que surtout notre soeur ne se mêle pas des intrigues de cour. Ce serait son malheur; je le lui ai bien conseillé, et cette punition de la Barry ne me plaît pas. A quoi bon, il fallait la laisser en liberté et dans l'oubli.

Adieu mon cher ami; vous me rendez justice, en ne doutant pas de la sincérité de mon amitié pour vous, qui est aussi vraie que constante. Je vous embrasse tendrement....

Ce 24 mai 1774.

CXCVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre [1]). Vos réflexions sur la situation de notre soeur, la Reine de France, sont marquées au coin de votre esprit et juste façon de penser que je vous connais depuis que vous existez. Je suis flatté de pouvoir dire que j'ai pensé de même et que je lui en ai écrit en conséquence. Dieu veuille que cela serve et fructifie, mais vous observez très-bien que de tenir fermement le propos de ne se mêler de rien, ne sera pas facile et exigera une constance et une exactitude dans toutes ses démarches, dont une jeune personne comme elle n'est presque pas susceptible. Je lui en ai bien prêché la nécessité, et peut-être que je suis le seul à le lui dire. Je ne garantis pas que des personnes que nous respectons, dans leurs lettres écrivent de même. Il suffit d'avoir en honnête homme fait tout ce qu'on pouvait et tout ce qu'on croyait pour le mieux.

Je souhaite que Colloredo vous contente, mais ce n'est pas des préliminaires à le juger; dans une couple d'années il faudra voir, pourvu que les subalternes que vous choisirez, soient bons, car il a besoin d'aide, tout comme je le crois exacte et assidu à suivre vos préceptes.

---

[1]) Dieses Schreiben Leopolds ist nicht mehr vorhanden.

L'envoyé turc arrivé occupe toute la ville; l'on court le voir, les dames se laissent caresser au visage par les valets et marmitons de sa suite sans s'en fâcher. Pour moi qui en observateur vois ces choses, cela me donne vraiment la comédie.

Vous pouvez imaginer tout ce qu'on a dit de France et tout ce qu'on en débite encore des bulletins à force qu'on lit dans les sociétés, sur lesquels l'on scrute, l'on approuve, l'on condamne, enfin jamais je ne suis plus content que lorsque des événements mettent tout le monde en mouvement, et que je suis tranquille. Adieu mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 9 juin 1774.

CXCVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. J'ai vu par votre chère lettre qu'on se porte bien chez vous, c'est tout ce que je désire le plus ardemment. Pour de France nous avons eu la nouvelle du changement de ministère. Le duc d'Aiguillon a démis ses charges et M. de Vergennes qui est en Suède, a eu le département des affaires étrangères et M. du Muy celui de la guerre. Ma soeur jusqu'à présent se comporte à merveille, et je me flatte qu'au train qu'elle a pris, cela pourra être de durée. Pour ici notre nouvel arrangement avec le conseil d'Etat m'occupe beaucoup, et en revanche la ville ne parle que du Turc. Aujourd'hui il a eu son audience chez le prince Colloredo où il y a eu toute la

terre et moi aussi incognito, spectateur mêlé dans la foule qui m'amusait, des chrétiens bien plus que des sales musulmans. La coquetterie des femmes et le désir qu'elles ont d'être trouvées jolies, est incroyable; il y en aurait des volumes à raconter des sottises qui se font et se disent. Cela est bien instructif pour quelqu'un qui est intéressé à connaître sa nation.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 16 juin 1774.

CXCIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. La même sécheresse de nouvelles me prive encore aujourd'hui du plaisir de vous marquer quelque chose d'intéressant. L'on ne parle rien, l'on ne fait rien; je passe toutes mes matinées et après-dînées seul dans mon cabinet; vers les six heures je vais à Schönbrunn, ensuite de retour, je fais une promenade dans quelque jardin public ou je vais en compagnie. Je suis bien inquiet dans ce moment pour une de mes meilleures connaissances; c'est Madame de Windischgrätz née Erdödy [1]); elle souffre d'une oppression de poitrine, tousse

[1]) Josepha Gräfin Erdödy, Tochter des Grafen Nicolaus Erdödy nnd der Gräfin Maria Antonia Batthyany. Sie war vor ihrer Verheirathung mit dem Grafen Joseph Nicolaus Windischgrätz der Gegenstand der ersten Neigung des damals gleichfalls noch unvermählten Erzherzogs Leopold. Sie starb schon im Jahre 1777.

CCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Holitsch, le 2 octobre 1774.

V. M. me demande mon avis sur les limites de Pologne. Je m'empresse de lui marquer aussi bien que possible: la partie du Sbrutz [1]), celle de Dubienka et enfin Casimir sont les points les plus essentiels d'appui de toute la Galicie, et ceux qui par les Polonais sont les plus contestés. Céder de notre part sur quelques parcelles le long du Bug ou vers le confluent du San, c'est offrir à la république des lambeaux, qu'elle ne demande pas, pour garder ceux qu'elle veut ravoir, et c'est affaiblir notre droit. La partie de la Podolie jusqu'au Sbrutz est essentiellement nécessaire pour nous rendre indépendants pour les grains de nos voisins et pour faire vivre la capitale et le centre de notre royaume. Dubienka est nécessaire pour le transport des grains sur le Bug et pour tirer par l'exportation et importation des denrées et marchandises les avantages que le premier port, pour ainsi dire, qu'il y ait sur la rivière du Bug, donne. Casimir est essentiel, tant pour le commerce qui y peut fleurir, que par le passage que cela nous donne au delà de la

---

[1]) Kleiner Grenzfluss, welcher bei Okopy in den Dniester fällt.

Vistule, par la possession dans laquelle cela nous met, à chaque moment de troubles, de la ville de Cracovie, et par la situation avantageuse, qu'en cas de guerre avec le Roi de Prusse la possession de la Vistule et des magasins assurés dans Cracovie nous donneraient d'agir au dos de la Silésie, et par là d'attirer le théâtre de la guerre hors de la Bohème en Silésie et Pologne. Voilà les trois points cardinaux et essentiels de l'appui de nos limites. Sur des parcelles par-ci par-là il n'y a pas tant à dire; quoique pour bâtir une forteresse les deux rives du San sont essentielles, à deux lieues au moins, et que pour les communications internes, surtout pour la ville de Brody même quelques enclavures prises de la Volhinie paraissent être nécessaires.

CCII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Permettez, mon vrai et tendre ami, que je vous fasse une question; elle m'intéresse trop pour que vous la trouviez indiscrète, elle est trop importante pour que je la dissimule, et vous êtes trop raisonnable pour que je ne sois sûr d'une réponse vraie et sûre. Voici de quoi il s'agit. De plusieurs personnes j'apprends que, quoique vous ne soyez pas malade, que l'on vous trouvait néanmoins très-maigri, mauvais visage et affaibli. En voilà assez, je crois, pour vous en demander des nouvelles, et pour inquiéter un ami, un frère dont le coeur, l'amitié et l'estime vous sont connus. De grâce, répondez-



moi franchement et en ami; ne me cachez rien, mais en même temps délivrez-moi de la peine d'un doute aussi affreux. Quelle que sera votre réponse, comptez que je la garderai pour moi et n'en ferai usage vis-à-vis de personne. Il n'est pas de ma façon de penser d'aller gueuser par des alentours de vos nouvelles; je m'adresse à vous tout droit, vous croyant assez clairvoyant pour connaître, et assez de mes amis pour me dire sans détour les nouvelles de votre santé. Ainsi rassurez-moi, mon cher frère, et je vous croirai, ou dites-moi ce qui en est, et je vous promets de ne vous point trahir ni incommoder. Quelconque que sera votre réponse, je la regarderai comme infaillible après que je vous cite d'honneur, de tendresse et d'amitié.

Après ceci peut-il me rester quelque chose d'important à vous écrire? Puis-je penser à autre chose? Enfin voyons; les nouvelles de la paix sont encore tout incertaines que celles de nos arrangements définitifs avec la république de Pologne. Madame de Windischgrätz, dont vous m'avez annoncé l'heureuse arrivée, m'a fait plaisir, car je craignais bien le voyage pour sa poitrine. Je souhaite de tout mon coeur qu'elle se remette; c'est de ces femmes rares dont on devrait conserver et perpétuer la race, non de sa figure, mais de sa façon de penser, qui m'a toujours paru admirable.

Adieu; après un préambule comme celui que j'ai fait, rien ne peut s'ajouter. Vous jugerez bien si j'attends avec empressement votre réponse. Adieu, je vous embrasse....

Ce 20 octobre 1774.

CCIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. La mort du général Altheim[1]) qui avait le second régiment de carabiniers[2]), m'a fourni l'occasion de proposer pour propiétaire votre fils aîné à S. M., qui a bien voulu l'accepter et lui conférer le régiment. C'est le meilleur et le plus beau régiment sans contredit de toute l'armée. Je vous annonce donc cette bonne nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir, regardant votre fils comme le mien et comme celui qui devra être un jour l'usufruitier des peines que nous nous donnons mutuellement. Je me flatte que cela vous fera plaisir, et que le petit colonel ne sera pas intentionné à se faire moine, mais bien à apprendre ce grand art. Pour commandant de la même façon que Nostitz l'est du vôtre, je n'ai pu trouver un meilleur et un plus entendu que le maréchal Lascy, auquel ce régiment, outre le sien, sera dorénavant confié.

Mon cher ami, peut-il y avoir une occasion qui vous intéresse, qui ne me soit chère et précieuse? Jugez-donc de la satisfaction que j'ai, d'avoir pu vous être, comme je m'en flatte, agréable. Présentez mes respects à Madame

[1]) Der General der Cavallerie Graf Michael Anton Althan.

[2]) Das gegenwärtige Cuirassier-Regiment Kaiser Franz Joseph Nro. 1.

votre épouse et croyez-moi tous deux, en vous embrassant tendrement, votre...

Ce 2 novembre 1774.

CCIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Votre lettre m'a sensiblement touché par l'amitié que je puis dire méritée que vous m'y témoignez, et par son contenu. D'abord pour vous rassurer sur la sûreté de notre correspondance, je vous dirai que je l'ai brûlée tout de suite, ainsi que jamais on n'en saura quelque chose, et je ferai de même de toutes celles en ce genre que je pourrai recevoir. Mais mon cher ami, la description que vous me faites de votre santé, ne me plaît aucunement. Comment, hémorrhoïdes, hypocondrie, nerfs, tout cela vous fait maigrir, vous rend faible, et votre esprit souffre plus que votre corps! Voilà vos paroles, mon cher frère; permettez que je m'adresse à votre esprit, car pour tout le reste, Lagusius [1]) y pensera. Est-il possible, mon ami, que hors une condamnation divine, vous, le plus heureux prince, je puis dire de la terre, vu votre situation et encore plus votre caractère analogue à elle, vous vous croyiez malheureux. Si de quelconque

[1]) Georg Hasenöhrl von Lagusius, im Jahre 1730 zu Pfaffstätten in Niederösterreich geboren, Leibarzt des Grossherzogs Leopold. Er kehrte mit demselben im Jahre 1790 nach Wien zurück und starb dort 1796.



façon imaginable je pourrais la soulager, la changer, cette idée, parlez, voyez mon coeur et usez-en, je suis prêt à tout faire sans exception quelconque. Mais daignez éplucher une fois en comparant votre situation avec celle de tous nous autres; voyez la situation locale de votre habitation, croyez l'opinion générale que l'Europe a de vous, regardez votre bonheur domestique, votre femme, vos enfants; considérez la tranquillité de vos affaires, la facilité de les survoir, enfin mettez en valeur l'amitié tendre et l'estime parfaite de toute votre famille et de vos amis, en commençant de S. M., la liberté de toutes vos actions, la considération et l'amour de vos sujets, tout cela, où trouverez-vous un autre en Europe qui puisse s'y comparer? Je ne parlerai pas de moi. Et vous êtes triste, vous êtes trop sensible? Si quelque cause externe l'occasionne, dites-le moi et comptez que j'y mettrai tous mes soins à la lever, mais si uniquement elle provient de vous, de grâce, travaillons en commun à vous ôter cette source d'afflictions que je suis au désespoir que vous portiez avec vous. Expliquez-vous avec moi! Etes-vous mécontent des hommes avec lesquels vous avez à faire? Ne les épluchez pas tant, prenez vos systèmes inébranlablement et punissez ceux qui y contreviennent, mais ôtez-vous ces rapportages secrets qui vous donnent la méfiance de tout le genre humain, laissez-vous plutôt un peu tromper, que de vous tourmenter en vain à l'éviter entièrement. Ne soyez pas Héraclite des dépravations du genre humain, riez-en en Démocrite et allez votre chemin sans vous en laisser troubler. De grâce, mon cher frère, avec vos connaissances et votre agrément dans l'esprit, vivez en société, ne vous enterrez pas dans votre cabinet à vous

morfondre ou à vous promener seul, une canne à la main; cela vous est nécessaire, mais si vous aviez quelque chagrin dans l'âme, je sais que vous n'êtes pas confiant, avouez-le moi, connaissez mon attachement et mettez dans le sein d'un ami vos peines de quelconque genre qu'elles soient; que l'effort de l'aveu sera payé avec usure par la part que j'y prendrai, et par l'entier oubli dans lequel ils seront, et peut-être que même quelque bon conseil vous pouvait être utile; enfin je suis prêt à tout et même jaloux de vous être utile.

Votre conscience se trouverait-elle inquiétée par quelque chose? Votre ménage, aurait-il quelque nuance de trouble? Avez-vous quelque chose dans le coeur? Serait-il pris, malgré vous, irrésistiblement? Vos affaires, seraient-elles dérangées? Avouez-moi tout, mon cher frère, et croyez que je serai un mur. Mais si vous ne croyez pas que vous puissiez vous dissiper chez vous, faisons partie ensemble, allons au sacre du Roi de France et puis à Spaa, ou ensemble aux Pays-Bas et en Angleterre, ou venez ici, ou je viendrai chez vous, enfin tout m'est possible si je puis vous être utile. Je m'arrange tout de suite en conséquence, et mandez-le moi, je vous promets de tout arranger facilement, mais je ne puis vous savoir triste. Pardonnez tout ce griffonnage à ma tendre amitié; parlez-moi sincèrement, usez de moi, et surtout ne croyez pas que la moindre curiosité me fait agir. Je vous prie de me marquer exactement l'état de votre santé, et de me croire pour la vie...

Ce 10 novembre 1774.

CCV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 novembre 1774.

Très-cher frère. Voici un officier qui vous portera cette lettre; je souhaiterais être à sa place et vous embrasser, car plus que la possibilité approche, plus je sens que cela me manque. D'ici les nouvelles les plus intéressantes sont l'incertitude dans laquelle nous sommes encore du règlement de nos limites en Pologne, tant vers la république que vers la Moldavie. Pour la première, les commissaires respectifs sont sur les lieux, mais pour toutes sortes de formalités l'on n'a point encore commencé l'oeuvre de la démarcation, et dans cette saison cela sera entièrement impossible. Pour du côté de la Moldavie, nous avons avancé nos frontières tout de suite après la paix conclue jusqu'aux bois appelés la Bukowina, pouvant prouver que cela faisait une appartenance de la Pokutie, et cela nous donnant des avantages incalculables, puisque cela nous ouvre communication directe entre la Transylvanie et la Pokutie, nous donne des frontières assurées, du bois, des paturages et une trentaine de villages. L'on crie beaucoup contre cette opération, mais comme nous nous chargeons seuls à vider à l'amiable ce différend avec la Porte, je ne comprends pas comment d'autres auraient à



le trouver mauvais. Au reste nous travaillons machinalement, car dans le vif l'on ne touche pas, et comme ces bonnes bêtes de somme, nous faisons tous les jours notre tâche. Il faudra pourtant sortir de cet engourdissement, car comme ça, cela ne peut aller bien à la longue.

Ma vie privée, mon cher ami, est assez uniforme et tranquille. Les premières impressions que le monde a faites sur moi et que j'ai fait sur lui, sont assez dissipées; je jouis de la compagnie, j'en tire avantage, mais je n'y mets en vérité que l'intérêt nécessaire pour qu'elle ne soit point insipide.

Le prince Orlow va venir à Vienne pour se rendre en Italie, ainsi vous allez voir ce grand homme. Quand ferez-vous donc un Pape? Ce n'est pas que j'ai besoin d'absolutions, mais bien de quelques dispenses qui me tentent beaucoup. Visconti [1]) le deviendra-t-il ou non; que croyez-vous? Ce serait un bon Pape et bien galanthomme. Adieu, mon cher frère....

---

[1]) Der Cardinal Anton Eugen Visconti, geboren in Mailand im Jahre 1713. Bekanntlich wurde nicht er, sondern Angelo Braschi erwählt, der als Pius VI. den heiligen Stuhl bestieg.

CCVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Quoiqu'un officier en courrier ne soit parti que ce matin avec une de mes lettres, je ne puis néanmoins dissimuler le plaisir que j'ai ressenti de recevoir la vôtre avec l'incluse du nouveau colonel. Voudriez-vous bien lui remettre ces quatre lignes de réponse de ma part. Je suis enchanté que cette idée m'ait réussi et vous ait été agréable. Vous me marquez les vrais moyens pour rendre à votre fils le métier de la guerre agréable. Je ne suis pas inquiet que, quand il verra une fois des troupes, qu'il n'y prenne un certain goût. Le métier est bien trop beau et son emploi si glorieux, que tout homme qui pense et sent le prix de la gloire, doit le trouver ravissant et l'unique qui reste à prendre aux grandes âmes.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 24 novembre 1774.



CCVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici un courrier assuré. Que votre chère longue lettre m'a fait de plaisir! Il y règne une vérité, une amitié qui vous fait autant d'honneur qu'elle me fait plaisir. Oui, je crois fermement tout ce que vous me dites; votre sensibilité m'est connue; c'est un défaut bien incommode mais bien satisfaisant, quand on se sent susceptible de sentir vivement toute chose. Votre bonheur fait le mien; sans que je vous sache heureux, je ne puis l'être. Jugez donc combien tous vos raisonnements justes et sensés, par lesquels vous me prouvez de sentir le bonheur de votre situation, m'ont enchanté. Oui, vous êtes fait et digne d'être heureux et tranquille, si vous le voulez; votre délicatesse de s'éloigner de vos chers enfants m'a enchanté. Si j'avais le bonheur d'être père, je penserais, je crois, comme vous, mais ainsi je profite des années pour voir et apprendre.

A propos, si vous trouvez bon qu'après Venise je fasse une petite excursion de peu de jours chez vous à Florence ou à la campagne où vous serez, vous pourriez vous épargner l'incommodité de venir à Venise, si cela vous gênait. Je vous joins ici la marche-route de ma tournée jusqu'à Venise. Dans cette ville, si nous restons quatre jours après l'ascension, je crois que cela sera bien

suffisant; ainsi nous serions pour le dernier de mai ou premier juin à Florence. Dites-moi, je vous prie, mais à moi tout seul, si l'on pouvait compter de pouvoir en trois jours aller par mer, si le temps est bon, de Livourne à Naples, et si en juin la saison et les vents sont ordinairement propices, de même que pour le retour. C'est réellement par spéculation que je vous demande ceci, n'étant aucunement décidé à faire cette course, et personne au monde n'en sachant encore seulement mes idées, mais cela me conviendrait plus que par terre, si je le pouvais faire, et vous devriez me donner des renseignements, comment une frégate à vous ou quelqu'autre bâtiment anglais me suffirait, car je serais sans suite et ne crains point les Barbaresques, puisque cela devrait être une espèce de surprise, si cela s'effectuait.

Nous avons un froid si horrible ici que je ne comprends pas comment, s'il dure, les pauvres pourront y résister. Adieu mon cher frère et ami....

Ce 8 décembre 1774.

CCVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Les postes se sont derechef arrangées, et j'ai reçu une de vos chères lettres. La façon flatteuse avec laquelle vous m'assurez de votre chère amitié, me fait trop de plaisir pour que je ne vous en témoigne toute ma joie et satisfaction. Oui, cher frère, l'on peut

être plus démonstratif, mais l'on ne peut pas vous être plus sincèrement attaché que je le suis. Ici il n'y a pas grande nouveauté; nous allons comme cela notre petit train tant bien que mal. Des arrangements militaires, j'en ai la tête remplie et ai même beaucoup écrit, mais le tout n'étant pas achevé, je ne puis encore en dire rien, reste à voir si S. M. les agréera. Pour moi, jusqu'à une heure passée je travaille tous les jours. Alors je sors, quelque temps qu'il fasse, prendre l'air; à trois heures je dîne, ensuite j'écris ou je lis des protocoles, à cinq heures je vais chez S. M., j'y reste jusqu'au chapelet, ensuite je reviens faire encore quelques expéditions ou un peu de musique; à huit heures ou après je sors en société, à onze heures ordinairement je reviens, traînant un peu en regardant les paquets arrivés, me chauffant à la cheminée le ventre, je ne me couche guère avant minuit. A sept heures je me lève, et cela recommence; un jour ressemble à l'autre. Mais dites-moi un peu, mon ami, comment avez-vous réglé vos heures? Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 22 décembre 1774.

1775.

CCIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir; votre façon de vivre me plaît infiniment, et la mienne, aux circonstances près que je ne suis ni père ni mari, lui ressemble. Pourquoi se déranger, puisque l'on a des titres et une charge pénible, du train de vie qui vous convient comme individu? Je n'en vois aucune bonne raison que celle, si elle est valable, que beaucoup d'autres dans notre cas l'ont fait et le font encore. Le bon sens, l'amour propre, la philosophie ne le dictent certes pas, pourquoi donc se laisser aller par autorité. Pour nous deux je vois que nous sommes au dessus de tout cela et que nous voulons jouir, vivre et faire nos devoirs le mieux que nous pouvons.

Adieu, demain part Giorgi, ainsi à une autre petite conversation. Je vous embrasse....

Le 12 janvier 1775.

CCX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici Giorgi qui retourne, et je ne puis rien vous envoyer qui vaille. S. M. m'assure qu'elle vous fait passer toujours les nouvelles des cours étrangères par extrait, et qui sont assez maigres bien souvent. Notre négociation amicale est entamée avec la Porte pour nos frontières le long de la Moldavie et Valachie. Je ne sais point encore ce qu'ils feront, et je doute presque qu'on vienne à régler définitivement quelque chose selon notre convenance, car autrement nous n'y entrerons pas.

Avec les Polonais il en est de même; tout est en suspens encore pour nos limites, et l'on ne peut engager la république à des idées raisonnables, surtout puisque les Russes ne veulent pas tirer à la même corde, et que le Roi de Prusse se fourre bientôt derrière l'un ou derrière l'autre pour le surprendre et obtenir ses buts sans en porter l'odiosité, et nous sommes trop lents, trop bons, trop fiers, derechef quelquefois trop timides, enfin cela ne me plaît pas. Je crois qu'il y a longtemps que selon mes idées tout serait définitivement réglé et arrangé.

In internis rien de nouveau; cela va son train. Je suis après à travailler à un plan d'amélioration militaire dans toutes ses branches; cela me mangera un grand temps, mais cela est nécessaire. Nous voulons simplifier aussi

les charges et les impôts, mais cette corde est bien délicate; je ne sais si on parviendra à la faire réussir.

Pour ma vie privée, je vous en ai déjà parlé si souvent; elle ne varie pas de même que ma tendre et sincère amitié pour vous.

Ce 13 janvier 1775.

CCXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici Dietz qui retourne et qui vous remettra cette lettre. Je crois qu'il a eu un peu la maladie du pays que nous appelons *Heimweh*, car il ne pouvait attendre le moment de partir. Je ne puis vous donner aucune nouvelle; nos affaires des limites sont toujours encore indécises et incertaines. Du Pape l'on ne sait rien encore, et à la fin on s'accoutumera presqu'à s'en passer, car les choses n'en vont pas plus mal. Je vous suis bien obligé pour votre chère lettre, et pour les nouvelles que vous me donnez de Madame de Windischgrätz. J'aime bien les longues promenades qu'elle fait; cela prouve qu'elle se porte infiniment mieux, car en partant d'ici elle n'aurait pas été en état de faire trois cents pas de suite, tant elle était affaiblie. C'est une femme d'un mérite rare, quand on la connaît, et à laquelle je puis bien dire n'avoir jamais vu une prévention, écoutant, voulant et se soumettant à la raison. Il n'y en a pas beaucoup parmi ce sexe qu'on dit enchanteur, qui sont dans ce cas. Ce qu'elles



désirent, fait loi pour elles. Pour moi, mon cher frère et ami, je vous dirai sincèrement que, plus que je les vois en détail, moins il me reste d'illusion sur leur compte. Ce n'est pas à tête rassise et par une suite de journées et d'années qu'on doit chercher, que les femmes plaisent; la paresse, la facilité, tout est contre elles, et ce n'est que l'impression et le fanatisme du moment qui prévaut chez ceux qui s'y attachent. Vous savez là-dessus mes principes, vous connaissez ma sincérité; je vous assure que je suis si libre à cette heure qu'un nouveau-né. Un moment de folie que je vous ai marqué une fois, s'est détruit tout de suite; je vais avec moins d'âpreté dans les sociétés. Pour les bals, hors un je n'ai point encore pu me résoudre à les fréquenter; je perds la nuit, j'abrège ma matinée, je m'échauffe, j'avale de la poussière. Je ne veux point faire l'amour, je ne veux pas non plus tenter de faire des nouvelles connaissances, ainsi je me couche sans troubler ma tranquillité.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse....

Ce 16 février 1775.

CCXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. J'ai reçu votre grande lettre; j'ai déjà entendu parler de ce libelle fait en Angleterre, mais comme cela ne fait guère d'impression, et que je suis de l'avis qu'il faut laisser dire tranquillement tout le monde ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils nous laissent faire ce que nous voulons, je n'en ai pas été autrement informé en détail. Si vous avez quelque crainte de me l'envoyer, gardez-le hardiment, j'en suis très-peu curieux.

Les affaires sont très-copieuses à présent, et je travaille du mieux que je puis à toute sorte d'arrangements militaires. Je crois que vous ne vous soucierez guère entre autre si votre régiment perdait ses cuirasses et devenait dragon; il le souhaite et je crois que, comme deux cuirassiers seront dans le nombre de devenir dragons, il pourrait bien être, si vous l'agréez, de ce nombre, sans que cela change quelque chose à l'uniforme, ni au rang et service.

Adieu, mon cher frère, n'en dites rien encore, car ce sont encore des idées crues. Je vous embrasse. . .

Ce 6 mars 1775.

CCXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Votre longue lettre m'a fait vraiment plaisir; les raisonnements que vous faites sur les femmes sont peints après nature et vus avec expérience et connaissance du coeur humain. Je pense comme vous là-dessus, et je crois aussi que de s'y attacher est le comble du malheur, mais de les voir, de les fréquenter, de voir leur petites manigances, cela est amusant, et j'avoue que je m'en donne souvent la comédie. Ce sont des brisc-raison pour la plupart, et comme souvent elles ont de l'esprit, il est plaisant de voir comment elles habillent leurs sophismes et préjugés toutes les fois qu'on vient, la raison à la main, leur démontrer autre chose. C'est alors qu'au moment qu'elles sentent qu'on les mettrait, comme on dit, les pieds à la mer, qu'elles s'emportent, cherchent une autre querelle, s'attachent à un mot, enfin tournent la conversation de tout un autre côté pour avoir l'air d'avoir gain de cause.

Pour ici il n'y a rien de nouveau, je compte toujours partir mercredi de Pâques pour la Croatie; en attendant les règlements pour le militaire seront distribués. Adieu...

Ce 13 mars 1775.

CCXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Pour mon voyage tout reste fixé, et notre charmante entrevue, je ne puis l'attendre. Je ne pourrai néanmoins me trouver à Venise que pour le jour avant l'ascension, les objets que j'ai à voir étant trop multipliés. Je vous prie, sans en rien dire à personne, de vous arranger de façon qu'une de vos frégates se trouve dans les environs de Livourne les premiers jours de juin; peut-être que néanmoins je pourrais faire cette excursion à Naples dont je vous avais parlé une fois, mais la chose devrait être un secret pour tout le monde jusqu'au moment même du départ de Livourne. Adieu...

(14 mars 1775.)

CCXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Vous désirez savoir qui sera de ma suite pour aller à Florence. Ce ne sera qu'un seul de mes compagnons, ou Nostitz ou Colloredo, un valet de chambre, Brambilla, une couple de domestiques et un cuisinier avec son marmiton, voilà tout, avec un valet de

chambre et un domestique pour un de ces Messieurs. Il m'est très-égal, selon votre bon plaisir, d'habiter ou à l'Impériale ou à Florence. Prenez là-dessus vos aises en plein; je n'y viens que pour vous et votre chère épouse et famille. Pour tous les autres habitants et belles choses à Florence, je suis leur serviteur; pourvu que je sois avec vous, mon cher et doux ami, je suis content. Pour le jour de mon arrivée à Venise je ne crois pas que cela pourra être, vu la brièveté du temps, avant le 23 du mois de mai. J'ai déjà protesté contre tous les honneurs imaginables et fêtes et autres choses pareilles; nous voulons être en famille et laisser voir tout aux deux autres, et nous deux nous coucher dans une gondole, causer comme cela, en nous promenant dans les canaux de Venise. Adieu, mon cher frère, que ces moments seront délicieux! Je vous embrasse en attendant de tout mon coeur. ...

Ce 16 mars 1775.

CCXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Mes chers et tendres amis. Que ne vous dois-je pas pour tous les témoignages d'amitié dont vous avez bien voulu me donner tant de marques pendant le court séjour que j'ai fait chez vous! La peine et la sensibilité que j'ai ressenties en vous quittant, m'ont fait voir avec un nouveau plaisir toute l'amitié que j'avais pour vous. Vous la méritez à si juste titre de tous ceux qui apprécient le mérite et la vertu; vous m'avez fait voir des enfants charmants et pour lesquels je me suis pris d'un tendre que

moi-même je ne connaissais point en moi. Présentez-leur mes compliments; que le précieux François, la chère Thérèse, l'aimable Ferdinand, le brave Charles, la toute ronde Marie Anne et le beau Léopold en reçoivent chacun selon son rang! Je les aime tous, mais je sens pourtant une grande différence dans les aînés qui doivent et peuvent sûrement un jour recueillir les fruits de nos peines.

Je suis arrivé en douze heures justes, sans presser les postillons, à Boulogne, et après avoir mangé un morceau et avoir fait la conversation au Padre Martino, à Marsigli et à tous les Baglioni, je suis parti et suis arrivé en cinq et demie au Ponte Lagoscuro, où je me suis embarqué sur le Bucentoro du juif Coën, qui est celui dont vous vous êtes servi. La chaleur et la poussière ont été insupportables, mais par les informations que j'ai prises des bateliers, ces bateaux-ci ne vont point à Aquileja, mais bien au Porto-Gruaro, d'où il y a une poste ensuite pour aller à Codroipo, et deux de là jusqu'à Gorice. Pour venir à Aquileja il faut sortir un peu des lagunes, ce qu'ils n'aiment pas. Ce griffonnage, vous le pardonnez au mouvement du bateau sur lequel j'écris. De Clagenfurt je compte vous écrire le reste.

Me voilà arrivé à Clagenfurt très-heureusement. Je suis très-content du chemin de la Ponteba, qu'il ne m'a fallu que vingt-quatre heures de chemin de Mestre jusqu'ici, ce qui est étonnant. J'ai été dix-huit heures sur l'eau et ai dormi à Pordenone et à Tarvis. Actuellement il est midi; je vais manger un morceau. J'ai vu la maison de ma soeur Marianne [1]) qui, comme le projet, n'a pas le sens commun, de même que la maison des orphelins. Je pars

[1]) Welche daselbst im Jahre 1789 als Aebtissin starb.

ensuite tout de suite pour Vienne, où je serai peut-être même demain vendredi au soir, ce qui serait en quatre et demi (jours), ayant dormi trois nuits et dîné chaque fois.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère famille, de tout mon coeur...

Clagenfurt, ce 29 juin 1775.

CCXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Me voilà arrivé le plus heureusement du monde ici. Je vous joins la liste exacte de mon voyage, que vous verrez avoir été assez leste et néanmoins commode, puisque nous avons dormi et mangé en route. Un courrier qui ordonnerait les chevaux et qui irait à cheval dans de certains endroits, pourrait sûrement en trois jours faire le chemin jusqu'à Florence, et cela me fait d'autant plus de plaisir, qu'il me semble que cela nous rapproche et rend la possibilité de nous revoir d'autant plus facile.

J'ai eu le plaisir de débiter ici à S. M. toute ma marchandise; je lui ai communiqué une partie de tout l'enthousiasme dans lequel vous, Madame et tous vos enfants m'avaient mis. Elle a eu la bonté de me croire, et j'ai eu la satisfaction de jouir de tout son plaisir, et de vous le rendre, bien sûr que cela vous en fera. Oui, mon séjour, cher ami, m'a fait le plus grand bien, et que je serais heureux si j'avais pu contribuer à vous procurer de la satisfaction et de la tranquillité! Par la première

occasion sûre je me réserve de vous écrire toutes sortes de détails assez curieux que je ne veux confier à la poste.

Voudriez-vous bien présenter mes compliments à votre chère épouse? Je ne lui écris pas à part, sachant que tout est en commun. *Le ciambelle* sont arrivées très-heureusement; je les ai ajustées à la façon prescrite et S. M. les a trouvées bonnes; cela va leur donner du crédit j'espère. Adieu, je vous embrasse tendrement; mes respects à Madame et j'embrasse la petite troupe que j'aime tant. Adieu.

Ce 3 juillet 1775.

CCXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Mes chers amis. Depuis mon arrivé ici je n'ai pas laissé échapper l'occasion pour présenter à S. M. et à tout le public toute la satisfaction dont j'avais joui à Florence, et combien votre ménage et votre famille était respectable et aimable. Il me paraît que l'on m'a cru et que surtout S. M. est revenue de bien de préjugés dont je n'ai jamais pu trouver l'origine ni la raison. Je suis entré dans des longs détails de votre vie domestique, de sa simplicité et tranquillité. J'ai donné les assurances les plus positives de votre bonne santé, de votre vertu, délicatesse, et ce n'est que sur le trop d'application, souvent sans relâche, que je me suis récrié. Qu'aurais-je pu dire qui ne fût inimitable presque de Madame l'Archiduchesse? J'ai donc

laissé le libre cours là-dessus au respcetneux enthousiasme que j'ai pour elle. Pour vos enfants j'ai fort assuré que la pâte m'en paraissait excellente, que leurs corps paraissaient sains et forts et leur esprit et intellecte proportionnés à leur âge, qu'enfin j'avais vu le germe de toutes les qualités imaginables, que la nature avait frayé un chemin que l'art de l'éducation n'aurait qu'à suivre et perfectionner. J'ai parlé en gros des difficultés que vous trouviez à faire un choix, et qui, aussi nécessaire qu'il était, n'en était que plus difficile. J'ai trouvé le moment à propos de placer un petit mot pour Mademoiselle Jadeau; la première planche est mise; je crois qu'effectivement S. M. pourrait la demander de vous comme en ayant besoin et non dans l'idée de vous en débarrasser; ce serait la meilleure façon, mais elle est un peu plus longue et je ne puis encore répondre de la réussite.

Pour les Allemands en général, j'ai bien combattu le préjugé qu'on a et que quelques misérables ont voulu établir, comme quoi vous ne les pouviez souffrir. J'ai assuré le contraire et j'ai ajouté que, si j'avais été à votre place, que certainement je n'aurais pas eu la patience et l'indulgence que vous avez eues, et que je les aurais renvoyés en vérité tout autrement que vous, et que la plupart de ceux qui y sont encore, je les arrangerais autrement. On m'a parlé de Lagusius; j'ai répondu tout court que vous en étiez content, c'est-à-dire de sa diligence et de son art, que pour le reste il jouait le Van Swieten, ce qui ne lui quadrait pas comme au défunt. Des Störck [1])

[1]) Mathäus Störck, Hofarzt des Grossherzogs Leopold. Seine Frau scheint bei den Kindern des Grossherzogs bedienstet gewesen zu sein.

j'ai assuré que vous étiez très-content et que surtout de la femme Madame me paraissait très-satisfaite. J'ai donc eu l'occasion par là de parler de l'égalité parfaite, en proportion toujours de l'âge, qui régnait dans les soins qu'on donnait à vos deux filles. J'ai dit que je croyais que vous chercheriez à trouver quelque bonne vieille dame pour mettre chez les petits enfants, plutôt pour une certaine représentation que pour en tirer quelque service réel. L'idée de laisser Charles avec les femmes S. M. a beaucoup goûtée; et elle croirait même qu'une année entière ne serait pas de trop, s'il restait avec elles encore.

Nous attendons mon frère Ferdinand pour samedi pour sûr, et on lui prépare des illuminations et autres petites récréations, toutes dirigées par le fameux Mayer; vous imaginerez facilement de quel goût cela sera. En attendant le séjour de Laxenbourg est triste et ennuyant à mourir; me voilà six jours ici et l'on n'est pas sorti une fois. Ah mon cher stanzone, mon beau stradone, où sont-ils? Que je les regrette! Où pourrai-je jamais en trouver les habitants, où de pareils enfants, où de pareils amis! Je vous embrasse donc de tout mon coeur tous, tant que vous êtes, et vous prie de me croire pour la vie....

(7 juillet 1775.)

CCXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 10 juillet 1775.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 30 de juin; je suis charmé que vous et votre famille se portent bien. S. M. m'a fait voir les cheveux que vous lui avez envoyés; je les ai reconnus tout de suite pour ceux de Charles à la couleur. Mais parlons un instant de l'arrivée de mon frère Ferdinand et de son épouse [1]), qui se fit avant-hier pour nous deux, et hier pour tous les autres à Laxenbourg. Je ne vous dirai que des choses que les autres ne vous diront pas, et qui pourront vous intéresser tous deux un instant.

D'abord S. M. avait passé deux grands jours à Neustadt à se morfondre, partie avec l'académie, l'évêque [2]), le prélat [3]), toute la noblesse et Dietrichstein et Madame de

[1]) Die Prinzessin Beatrix Maria von Este. Sie war im Jahre 1750 geboren und im Jahre 1771 mit dem Erzherzog Ferdinand vermählt worden.

[2]) Johann Heinrich von Querens oder Kerens, früher Bischof zu Ruremonde, Generalvicar der kaiserlichen Armee. Er war durch längere Zeit Rector der Theresianischen Ritterakademie, und unter ihm wurde das Bisthum von Neustadt nach St. Pölten übertragen.

[3]) Albericus Stingel, Abt des Cisterzienserstiftes Neukloster zu Neustadt von 1775 bis 1801.

Vasquez [1]) qui étaient de la partie. J'arrivais samedi au matin, croyant pour sûr que mon frère viendrait à dîner, ayant été déjà à huit heures et demie du soir de vendredi à Mürzzuschlag, et sachant qu'il n'y avait que cinq heures de voyage jusqu'à Neustadt, et qu'il n'ignorait pas que S. M. était déjà dans la dite ville. Point du tout; je fus bien surpris quand je sus qu'il avait répondu à S. M. qui lui avait écrit, qu'il dînerait encore à Mürzzuschlag et que vers les sept heures du soir il comptait seulement arriver. Nous fûmes donc toute la journée inutilement à Neustadt jusqu'au soir que nous allâmes au *Föhrenwald* à sa rencontre, où enfin ils arrivèrent. Une tente était dressée, sous laquelle était S. M. Mon frère fit arrêter sa voiture à cent pas, et étant sauté dehors, il courut se mettre aux pieds de S. M. Madame ne put pas courir si vite; je fus à sa rencontre et je l'accompagnais à la tente, où après les premiers compliments l'on s'assit et l'on resta bien trois quarts d'heure à discourir. De là on retourna à Neustadt, où le prélat harangua et donna une illumination et feu d'artifice assez joli. S. M. après avoir déjeuné, était à la grande messe, aux vêpres; présentée toute la noblesse, elle était chez les religieuses et partit pour Laxenbourg avec eux et moi, où mes soeurs la reçurent avec toute la compagnie de Laxenbourg, ensuite comédie et l'on se retira.

Voilà le matériel; aujourd'hui espèce de gala, dîner, présentation de tout le monde, appartement, comédie, illumination. Je vous laisse juger du monde qu'il y aura

[1]) Die Obersthofmeisterin Gräfin Marianna Pinos Vasquez, geborne Gräfin Kokorzowa.

ici, mais venons au plus curieux. Je ne vous dirai rien de sa figure; elle n'est certainement pas jolie, mais n'a rien de choquant ni de rebutant non plus. Tout ce qui se compte par deux, est assez bien chez elle, hors les oreilles qui sont par trop longues. Elle a fait cette même sensation à S. M. qui, outre le teint qui est fort jaune, ne la trouve pas jolie non plus, mais comme on l'avait décrite beaucoup plus laide, en général elle n'a pas déplue. Pour elle, elle a été fort embarrassée, mais a su se mener à merveille dans cette occasion; très-attentive, observant tout, ne parlant qu'à propos, elle a fait voir que c'est une femme qui en sait long (?), d'esprit et de monde. Vous savez les compliments habituels de S. M. en pareilles occasions; il me paraît que jusqu'à présent cela s'en est tenu à cela, et qu'elle ne l'a pas encore bien goûtée, au moins paraissent-elles manoeuvrer l'une vis-à-vis de l'autre. Il faudra encore quelques jours pour voir comment cela prendra. Avec mes soeurs cela est encore indécis; la Marie a plus voulu obliger les gens qu'elle a présentés à l'Archiduchesse, que témoigner de l'intérêt à elle; les deux autres [1]) branlent encore sur le parti qu'elles ont à prendre. Toutes les dames de Laxenbourg et messieurs ont été contents de sa politesse; elle a parlé très-poliment à tout le monde, et pour le premier jour elle a assez fait. Pour moi, j'observe et je m'amuse le mieux que je puis; mon frère est, comme vous l'avez vu, rempli de bonne volonté et content d'avoir terminé la première journée. S'il juge de celle-ci toutes les autres, il se trompe beaucoup, et il verra

---

[1]) Die Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth.

encore la difficulté qu'il y aura pour arranger ses affaires domestiques et privées, pires que celles du gouvernement.

Adieu donc, mes chers amis; je vous continuerai ces nouvelles à mesure que l'occasion s'en présentera, et je dirai toujours le même refrain: Florence, mes amis, leurs enfants, voilà ce qu'il me faut, et rien ne peut approcher dans mon coeur de ces personnes que j'aimerai et estimerai toute ma vie.

CCXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 20 juillet 1775.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je puis vous écrire un peu plus librement par cette occasion sûre. De Florence dans ce moment S. M. parle peu, et elle me paraît entièrement tranquillisée sur tout ce qui a trait à vos enfants et ménage. Elle attend avec patience ce que vous lui indiquerez au sujet de l'éducation de vos fils. Pour moi, je pense et je m'informe de loin à loin, en cas que vous voulussiez quelqu'un, mais je n'ai pas même encore d'espérance d'en trouver, car ce devrait être un de ces hommes rares que les générations ne fournissent que rarement. Les nouveaux-arrivés en attendant, après avoir terminé leur séjour de Laxenbourg, sont établis à Schönbrunn; de cette façon ils vont tous les jours à midi chez S. M., y restent jusqu'à une heure, puis quatre fois par semaine ils ont quartorze personnes à dîner qu'on invite, partie

de la ville, partie des habitants de Schönbrunn. Les deux jours de poste ils sont seuls à dîner chez eux; le dimanche nous dînons tous ensemble chez S. M.

Pour mon frère, il est arrivé avec deux caisses de papiers pour pouvoir donner toutes les informations nécessaires; jusqu'à présent il n'a pas encore parlé à S. M. seul, ni Madame non plus. Je ne crois pas qu'ils parviendront facilement à leur but et à faire la connaissance intime de S. M. Pour elle, il faut dire qu'elle est très-polie, fort attentive, fort sur ses gardes, mais très-boutonnée, parlant peu et s'observant beaucoup; je la crois prévenue et remplie de préjugés. Tout ce que j'ai pu observer, c'est qu'elle me paraît fort en garde contre ma soeur Marie, et qu'elle s'en méfie, tout comme notre soeur ne paraît pas trop la goûter. Avec l'Elisabeth il semblerait qu'il y aurait une liaison plus facile à faire, mais je crois que la prudence la retient. Mon frère, je ne sais pas s'il le joue ou s'il l'est, mais il paraît tellement à l'aise avec elle et tenir le haut bout que, quant à l'extérieur, il paraîtrait presqu'un peu trop indifférent et même parfois manquer de politesse. Elle cherche beaucoup ses yeux et lui paraît la conseiller et la diriger; j'avoue que cela m'a étonné, mais je verrai cela encore de plus près, n'ayant pas pu ni voulu lui parler seul jusqu'à présent. Toujours deux journées de pluie s'étant rencontrées par hazard à Schönbrunn, elle a commencé à juger de tout l'ennui dont ce lieu est susceptible, et de l'impossibilité de faire société avec les gens qui y sont. Aussi est-elle venue se réfugier au théâtre, quelque mauvais qu'il soit, car la troupe de l'opéra buffa est détestable, et un certain Pinetti que vous aurez connu, a volé ici dans plusieurs

maisons, et a dû se sauver au moment qu'on allait l'arrêter, ainsi le moins mauvais nous l'avons encore perdu.

Je ne vous parle pas d'affaires, n'étant point encore introduit dans les affaires courantes du conseil d'Etat, desquelles, devant repartir dans peu, S. M. m'a dispensé. Les arrangements urbariales nagent toujours encore dans l'incertitude, au grand préjudice des sujets et des seigneurs, et les petites effervescences qu'on aperçoit encore par-ci par-là, ne sont que des suites naturelles d'incertitude du gouvernement, qui depuis cinq ans leurre le sujet de soulagements, sans jamais les lui faire éprouver, et qui menace le seigneur de diminutions, sans les lui oser faire ressentir. L'impatience gagne les uns, l'intrigue les autres; ceux-là pressent, ceux-ci empêchent, et voilà comment les choses sont ballotées. On rend l'Impératrice confuse, on gronde avec des expressions réellement indécentes; au moment qu'une chose est décidée et même publiée, on la révoque ou la change; enfin c'est une chose abominable, et comme je parle le ton de tenir ferme, que je m'oppose d'intrigue, l'on me déchire impitoyablement, et cela les personnes que je vois le plus amicalement. Je le sais, mais je m'en moque et vais mon train tant quant aux affaires que pour la société, comme s'il ne s'agissait de rien.

Dans ce moment m'arrive votre chère lettre; je vous suis infiniment obligé pour les expressions tendres et amicales dont vous vous servez à mon égard. Que voulez-vous de plus; je ne puis vous être plus tendrement attaché ni plus ami que je vous le suis, ainsi comptez que nos liens sont indissolubles.

Je parlerai à S. M. du départ de mon frère Maximilien de Rome, mais toujours il faudra du temps qu'il reçoive

la lettre, et je crois qu'à la fin de ce mois il sera chez vous. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.

CCXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

C'est en conséquence des ordres que V. M. a daigné me donner, de lui faire un projet non seulement des voyages ultérieurs, mais bien plus encore de la façon de vivre instructive et agréable que mon frère Maximilien pourrait dorénavant adopter, que j'ai l'honneur de lui tracer ici très-succinctement mes idées. Il me paraît qu'en toute chose on doit avoir un but, et qu'après l'avoir mûrement pesé et choisi, toute démarche qui ne serait pas analogue et conséquente à ce premier but, doit être fausse. Je ne puis supposer autrement, si non que V. M. ait eu de bien bonnes raisons que je n'ai jamais comprises, pour faire voyager mon frère de si bonne heure et dans un âge, où l'on est si peu à même de profiter et de combiner les choses que l'on voit, outre que la façon avec laquelle on s'y est pris depuis Brünn qui était son premier gîte, jusqu'à son retour, était telle qu'il a été dans l'impossibilité d'en voir quelque chose à sens rassis, et que dîners, soupers, bals, fêtes, promenades, tourbillons de toute espèce l'ont suivi, environné et agité continuellement. Il continue de même en Italie malgré les chaleurs, et je ne saurais ajouter à ce tableau que le désir qu'il en provienne une conviction parfaite au moins, qu'il faut accélérer son retour et le combiner uniquement avec le temps qu'il faut, pour voir

les objets matériels de Florence, Bologne, Milan, Gênes et Turin, et tâcher qu'il se repatrie le plutôt que faire se pourra, ce qui dans deux ou trois mois de temps pourrait être très-facile. C'est donc ici, venu et rendu à Vienne, qu'il me paraît essentiel que V. M. décide une bonne fois à quoi Elle le destine. Si c'est pour la partie militaire et pour les affaires d'Hongrie, comme Elle a eu la bonté de me le dire, il me paraît qu'il aura suffisamment à faire et à s'appliquer, s'il veut en prendre les connaissances nécessaires. Quant au premier, il faudra nécessairement, qu'après avoir pris les connaissances du détail du service, il suive la manipulation, comment toutes les affaires se traitent, et qu'il s'informe bien et se rende propre le système, selon lequel toute la machine, depuis le conseil de guerre jusqu'aux communs, dans toutes les rubriques se meut, et comment les rapports se rendent et les ordres leur parviennent. Pour cela faire, sans entrer dans tous les minutieux détails, je m'engage de lui en suggérer moi-même alors les vrais moyens. Mais comme ceci seul ne suffit pas, et que la connaissance pratique des forteresses, frontières, des troupes, et même des provinces de V. M. lui sera essentielle, mon frère sera obligé d'employer au moins bonne partie de tout le printemps et automne pour voyager dans les provinces de V. M., et pour connaître à fond les frontières, leur situation, leurs forteresses, les troupes qui y sont, et autres pareils objets. L'automne la tournée des camps sera encore plus instructive et nécessaire, s'il veut bien s'instruire.

Quant aux affaires d'Hongrie, si elles sont nécessaires ou combinables avec la partie militaire, à laquelle il se vouerait, alors la chancellerie d'Hongrie lui pourrait fournir

ex post tous les rapports qu'elle aura fait en Cour, et il faudrait quelqu'un qui lui expliquât bien le système d' Hongrie en général, et qui par les pièces justificatives qu'il prendrait à mesure des archives, lui en ferait connaître tous les ressorts, et quant à l'application, il devrait lui faire lire toutes les conclusions des diètes, et les ordres normals depuis peu émanés. Avec ces ouvrages mon frère, en y joignant la lecture de quelque bon livre qui regarde la partie militaire, je crois qu' il pourrait être suffisamment occupé, mais comme il faut penser aussi à la vie agréable qu'il mènerait, voici mon très-humble avis.

Liberté plénière de sortir à cheval, en voiture, en biroutsch, et d'aller à toutes les promenades qu'il lui plaira, mais toujours accompagné d'un de ces Messieurs qui autrefois étaient avec lui, et jamais seul, à la chasse de même et aux théâtres et bals, mais comme tout jeune homme, pour ne pas tomber dans de grands inconvénients, doit avoir de la société, et tant que faire se peut, de la bonne et qui le gêne un peu, il est essentiel qu'on pense de lui en procurer. Il faudrait retourner dans des redites désagréables pour prouver qu'à la Cour et chez lui elle n'est pas à trouver, que la composition de la Cour actuelle est telle qu'il serait inutile d'y chercher quelque ressource, et que même on n'y trouverait que de l'inconvénient au lieu de plaisir. Plus nombreuse, plus générale qu'est la compagnie, moins elle est amusante à la vérité, mais aussi moins est-elle sujette à des inconvénients quelconques pour un commençant. Je croirais donc que mon frère devrait pouvoir, mais non devoir fréquenter le soir toutes les maisons journellement ouvertes, comme sont le prince Colloredo, Kaunitz, Harrach, la princesse Ester-

házy, jusqu'à une certaine heure. Là selon les occurrences il pourrait faire ou une partie, car il ne se déplaît pas au jeu, ou faire la conversation. Dans ces maisons on doit s'observer, beaucoup de monde s'y trouve, on a la conversation variée, sérieuse et légère, on y voit les étrangers, il n'y a pas à craindre d'intimité, et enfin ce sont des ressources qui pour ceux qui connaissent le prix des petites coteries, ne les goûtent point, mais qui pour mon frère seraient agréables et même instructives, car parmi les personnes qui s'y rencontrent, il y a en vérité des gens du premier mérite, puisque cela roule sur tous les individus, et il pourrait par là pendant quelques années prendre langue, acquérir des connaissances, et se rendre propre ensuite à fréquenter les petites compagnies qui lui seraient convenables. En nommant ces maisons, en lui laissant toute la liberté honnête, en lui donnant pour compagnons plusieurs personnes douées et d'âge à le suivre, en faisant choix d'un grand-maître, grand-chambellan en même temps, qui pût être son ami, comme serait Hardegg, en se reposant sur moi que, quant à la partie militaire, je l'occuperai utilement et suffisamment, en ne le gênant à aucune heure, mais bien à l'étendue de l'ouvrage qu'il aurait à remplir, je ne puis imaginer, comment mon frère ne pourrait être heureux et se former tant utilement qu'agréablement, hors que l'on me dise que l'on ne peut être heureux vivant à Vienne, ce que personne n'a encore trouvé, je crois, qui a joui d'une liberté honnête. Un plus long séjour en Italie est pour les vues, auxquelles on veut l'appliquer, entièrement contraire; le militaire n'existe pas dans ce pays; lire des livres, avoir un maître, on les a ici plus sûrs et plus faciles; quant à

la société, il n'y a qu'à voir les Italiens pour juger de leurs propos ce qu'on peut y apprendre. Je reste donc à mon système: mon frère doit revenir au mois de novembre au plus tard, et le reste, je réponds qu'il s'arrangera.

Le 22 juillet 1775.

CCXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 juillet 1775.

Très-cher frère. J'espère que l'incommodité de votre fils François n'aura été d'aucune conséquence. Pour ici les choses vont toujours le même train; je vis en ville et je ne vais à Schönbrunn que pour mes affaires et pour voir S. M. Mon frère Ferdinand et son épouse dînent quatre fois par semaine avec du monde, et puis reçoivent encore l'après-dînée jusqu'à six heures tout le beau monde; de là ils se rendent pour la plupart au spectacle qui est détestable à la vérité, et puis retournent à Schönbrunn. Ma soeur Elisabeth est toujours avec eux; elle qui fait flêche de tout bois, compte passer un été plus gai que de coutume, en s'associant à la nouvelle arrivée, à laquelle l'on fait tout voir. De liaison plus intime je ne crois pas qu'il en naîtra, les deux personnages n'étant pas faits l'un pour l'autre. Pour ma soeur Marianne, elle s'en tient à l'écart; pour l'Impératrice, cela en reste toujours au même

point, et gare que mon frère et elle ne soient dans le cas de s'en aller sans avoir fait sa connaissance, car cela en reste toujours aux cérémonies. Pour moi, je suis tout naturellement avec mon frère, mais pour Madame, je ne sais pourquoi, mais *es geht halt nicht*. Elle est très-réservée, et cela me met hors de mon naturel. Je croirais presque que cela est dans son caractère plus que dans ses propos, car cela dure trop longtemps. Je l'ai suivie en toutes sortes d'occasions; elle sait dire des lieux communs de politesse à tout le monde, mais je ne lui ai presque point entendu tenir un propos un peu sublime ou d'esprit ou qui marque des connaissances, de l'instruction, de la réflexion profonde. Mon frère se mêle à la vérité toujours de la conversation, quelquefois à tort et à travers, et il veut toujours la soutenir seul, ce qui empêche aussi beaucoup Madame de parler et de se faire connaître. Quelle différence, mon cher ami, d'être avec vous et votre ménage, ou d'être avec eux! Je vous embrasse de tout mon coeur. . . .

CCXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 août 1775.

Très-cher frère. Autant que j'ai pu apprendre de la première conversation de Madame de Starhemberg par S. M. même, elle doit s'être beaucoup louée de la façon avec laquelle Madame l'Archiduchesse, votre chère épouse, l'avait traitée, et surtout des larmes qu'elle dit lui avoir vu répandre à son départ. S. M. dit lui avoir demandé, si votre fils François était effectivement malade imaginaire. C'était une nouvelle question pour moi, et que Madame de Starhemberg a éclaircie par un non, en y ajoutant qu'il était seulement un peu douillet et ce qu'on appelle *wehleidig* chez nous, ou occupé d'un petit mal. J'ai contredit cette définition par des preuves que j'avais eues du contraire; au reste elle a loué le caractère de François, et l'a déclaré préférable à celui de tous les autres. Madame de Starhemberg au reste paraît fort contente que son sort soit décidé et qu'elle reste ici. Je crois en vérité qu'elle ne serait pas mal chez ma soeur Elisabeth; elle a de la fermeté. J'en ai touché la corde à S. M., qui ne m'a pas paru rejeter entièrement mon idée. La fille [1]) a été

---

[1]) Gräfin Ernestine Starhemberg, geboren 1754, im Jahre 1770 mit dem Grafen Franz Esterházy vermählt.

un peu incommodée, mais actuellement elle est remise et elle a paru déjà le soir chez la princesse Esterházy; je n'y étais point ce soir, mais elle a plu à plusieurs femmes, et on m'a assuré qu'elle avait très-peu parlé et eut une contenance très-décente, que néanmoins de ce qu'elle avait parlé, on avait pu juger qu'elle avait de l'esprit et une jolie façon de s'exprimer.

La Gonfalonieri est déjà nommée grande-maîtresse; je la crois une bonne femme et voilà tout. Elle convient à l'Archiduchesse qui commence un peu à dégeler. Elle a eu une scène de tendresse avec l'Impératrice qui doit avoir été touchante, car il y a eu force d'embrassements sur des reproches que l'Archiduchesse a fait à l'Impératrice de ce qu'elle la traitait avec tant de compliments, et qu'elle lui donnait le titre d'*Euer Liebden* et non celui de fille. La chose a tourné fort bien à la satisfaction commune, au moins pour le moment, car des larmes répandues dans de pareilles occasions me paraissent comme celles qu'une belle tragédie bien jouée fait répandre; on les oublie le moment après. Les voilà partis pour Schlosshof et Presbourg où on leur fera toute sorte de godiments, entre autres choses la revue de tous les couvents. L'Impératrice et mes soeurs sont du voyage; il n'y a que moi qui espère de m'en débarrasser, même d'une visite pour laquelle l'on m'a invité absolument, et que la Marie croit devoir obtenir et emporter avec son pouvoir. Au retour approcheront les jours des exèques de feu l'Empereur, puis mon frère et son épouse iront pour cinq ou six jours à Stetteldorf chez les Hardegg à leur campagne, de là ensuite chez le prince Esterházy à sa fameuse terre d'Esterház, et après y avoir eu toute sorte de fêtes, ils

donnés. D'une autre façon ils n'en sortiront point. Un homme doit aller en Bohème avec plein-pouvoir et agir comme il le trouvera nécessaire, et ne rendre compte qu'à la fin de sa gestion. Ce doit être un homme impartial, actif, et qui ne se trouble pas dans sa marche, malgré tout ce qu'on dira ou ce qu'on écrira même de lui, fût-ce même S. M. et tout le public, courageux contre les efforts de la multitude, et peu souciant de ce que toute la noblesse dira. Les hommes pareils ne sont pas multipliés dans une monarchie; c'est pourquoi je crains bien qu'il ne se fera rien de tout ceci, et pour autre chose je ne puis concevoir ce que l'on ferait donc qui obtienne le but. Les sujets sont impertinents, sont hors des gonds, mais le gouvernement les y a positivement menés par la main, par tant de promesses jamais tenues, et menaces jamais exécutées. Vous sentez bien que c'est là le moyen de se faire vilipender, mais finissons cette lamentation, elle ne sert qu'à s'aigrir l'esprit davantage. Je désire que je puisse bientôt vous donner là-dessus des meilleures nouvelles, et qu'on ait pris une résolution sensée, et qu'on l'exécute avec fermeté et constance.

Après avoir beaucoup réfléchi sur le choix que vous pourriez faire d'un officier pour mettre auprès de vos fils, je n'ai rien pu encore trouver de bien bon, comme je le désirerais. Le seul sur lequel j'ai jeté la vue, c'est un certain major Manfredini [1]) du régiment de Stein; c'est un excellent officier. Il est, je crois, sujet vénitien, mais

[1]) Friedrich Ferdinand Marquis Manfredini. Er wurde im Jahre 1783 Oberst beim Infanterie-Regiment Nro. 50, im Jahre 1789 aber Generalmajor und später Feldmarschall-Lieutenant.

de terre ferme. Je l'ai entendu louer aussi pour sa façon de penser, ses connaissances et son application; il est garçon, aura quarante ans. Pour moi, je ne le connais que comme très-bon major; aussi il n'a pas l'ombre d'une idée que je pense à lui pour autre chose, ni personne. Voudriez-vous vous en informer un peu? Il est, je crois, de Rovigo, son père vit encore. Pour moi, s'il y avait quelqu'apparence que vous eussiez besoin de quelqu'un, et que pour sa nation il ne vous déplût pas, car il parle très-bien encore le français et l'allemand, je m'avancerais davantage à le connaître et à l'éplucher, car on ne peut prendre assez de précautions dans un choix pareil. Ceci n'est que pour vous donner une preuve, comme quoi je n'ai point oublié cet objet si important, et néanmoins je n'ai pas oublié non plus, que vous m'avertirez seulement au mois d'octobre de vos intentions en détail.

Adieu, je crois que voilà assez de bavardage. Je vous embrasse tendrement. . . .

Que ne suis-je dans ce moment Giorgi [1]); j'en ressentirais tout le bonheur! Embrassez Maximilien de ma part.

---

[1]) Der nach Florenz abreisende Courrier.

CCXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 septembre 1775.

Mon cher frère. Vous aurez été surpris de mes dernières nouvelles. J'espère que la fête[1]) étant passée, et par conséquent beaucoup d'humeur diminué, la raison se fera jour et pourra être entendue. Il y a une combinaison de fatalité, de découragement, le tout factice sans raison, qui fait de la peine à tous ceux qui sont attachés à S. M., comme moi, de coeur et d'âme. Mais comment parvenir à lui faire comprendre, qu'au lieu d'être la plus malheureuse personne du monde, comme elle s'en lamente, elle pourrait être très-heureuse, et qu'uniquement son découragement, cette fausse idée fait son malheur et le nôtre, joint à celui de l'Etat, qui ne ressent pas peu les secousses que cette indétermination et humeur lui donnent. J'ai employé les raisonnements les plus convaincants, j'ai analysé les phrases, rien; c'était laver un nègre; ils l'irritaient plutôt que de la tranquilliser. Enfin voici deux jours qu'on est tranquille; la fête a absorbé toute l'attention, et la Marie qui se trouve ici, tous les désirs; nous verrons comment cela durera. La fête a été nombreuse et assez

---

Zur Feier des Entsatzes von Wien im Jahre 1683.

belle, le temps qui s'est mis à la pluie, a empêché l'illumination qu'on n'a pas même allumée, et on la garde pour un autre jour. Voilà une bien mauvaise économie, car au moment qu'on s'en croyait quitte, voici une autre *secatura* qui vous attend encore. Près de 4000 masques se sont trouvés à cette fête, et la place, puisqu'on avait ouvert nombre de chambres, était suffisante. L'illumination en aurait fait le plus grand ornement, reste à voir quand on pourra ou voudra la faire. L'on dit que ce sera demain, mais j'en doute, vu que le temps est trop couvert pour oser la risquer de nouveau. Voilà la liste de ce que l'on a mangé au bal; vous verrez que les appétits allemands sont encore en bon état.

Dans ce moment je reçois votre chère lettre et celle de Maximilien; je suis enchanté que vous ayez arrangé déjà la tournée, et cela servira à tranquilliser l'Impératrice, dont je suis bien aise. Je ne l'ai point vue encore, ainsi je ne puis vous en rien dire, et si elle approuve la marche-route, mais je n'en doute point.

CCXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 6 octobre 1775.

Très-cher frère. S. M. envoie ce courrier pour vous porter de l'argent et des nippes qui doivent servir au voyage futur de Maximilien. Dans ce moment tout est tranquille; S. M. paraît contente de toutes vos dispositions et se prépare à revoir en décembre mon frère. Oserais-je vous prier de me dire en ami et sincèrement ce que vous pensez, après la connaissance plus intime que vous avez prise de mon frère, de ses goûts et talents. Je vous promets de n'en faire aucun usage, et que cela servira uniquement pour ma direction. Les points éclaircissant bien des choses, j'ose vous en joindre ici, que vous me ferez le plaisir de répondre. Pour moi, si tant est encore qu'on veuille me laisser faire, je compte, dès qu'il sera arrivé, lui donner de l'occupation d'abord préparatoire, c'est-à-dire lui faire lire et étudier toutes les difficultés instructives qui existent dans nos départements militaires, enfin leur composition, leur manière de traiter en ordre les affaires, et leur marche depuis en bas jusqu'en haut, et ainsi leur retour de même.

De ceci je m'en charge; pour les affaires de Hongrie je ne pourrais qu'indiquer les moyens que je croirais

propres à l'instruire, ne connaissant pas assez les individus capables de les lui donner. Sa vie privée devra aussi commencer le lendemain de son arrivée, car sans qu'il rompe la glace une fois, il n'y parviendra pas, ainsi il faudra qu'il aille tout de suite les soirées quelque part, pour se mettre une fois dans le droit de le faire, quand ensuite bon lui semblera. Je compte aussi ajouter, ou engager S. M. à ajouter une couple de chambres vers le *Paradiesgærtl* à son appartement, afin qu'il puisse avoir un cabinet à travailler, qui ne soit point passage. Il lui faudra un secrétaire et un chanceliste au moins, afin de pouvoir faire copier et dicter ce que bon lui semblera. Je compterais qu'il ne devrait point aller loger l'été à Schönbrunn, et cela sous le prétexte parce que je suis en ville, et par la raison que Schönbrunn à mon avis est ennuyant à mourir, et que lui, voulant s'occuper, s'amuser, vivre en société, et que celle de Schönbrunn ne pourrait lui être ni agréable ni convenable, que tout comme moi il ne s'y rendrait qu'aux heures qu'il saurait pouvoir faire sa cour à S. M., ou qu'il voudrait voir ses soeurs ou se promener, passant le reste du temps en ville et aux promenades, chasses, théâtres et sociétés qu'elle fournit. Vous me ferez plaisir de me dire sur ceci votre avis, et même de sonder ce qu'il en pense. Je lui écris moi-même pour lui demander différentes choses préparatoires, desquelles je ne veux point parler à S. M. avant que j'en sache ce qu'il en pense.

Dans les affaires rien de nouveau; la patente urbariale se publie sans la moindre difficulté. Elle ne fera pas tout l'effet auquel on s'était attendu, car on l'a embarbouillée d'une façon incroyable et presque inintelligible.

En fait de politique les affaires de Pologne sont encore très - confuses, et ces petits Messieurs deviennent presqu' impertinents, surtout se sachant épaulés par la Russie. L'arrangement avec la Porte en Moldavie vient de commencer, mais cela va lentement et ne sera pas fini aussi vite que nous l'aurions désiré.

CCXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 19 octobre 1775.

Très-cher frère. Enfin ils sont heureusement partis, et Ferdinand a témoigné de la sensibilité à ce départ. Son épouse aussi, et elle a soutenu son rôle jusqu'au bout, sans jamais s'en écarter. Quelle différence, mon ami, dans mon coeur; c'est là que j'en ai bien pu juger, c'est à l'Impériale, en vous embrassant, que j'ai bien pu apprécier l'amitié tendre qui nous lie et que je vous ai vouée. Je vous suis très-obligé pour vos nouvelles; si le Pape est bon Jésuite, il en aura une belle occasion à présent, le Roi de Prusse insistant absolument à les garder en pleine vigueur, et même à les perpétuer en prenant des novices. L'on verra; si le Roi d'Espagne se relâche, adieu, car je ne réponds pas non plus de S. M., qui est environnée de plusieurs personnes qui leur sont entièrement dévouées.

L'opéra comique continue avec enthousiasme de la part de quelques individus, et froidement de la part des autres. Hors une femme qui chante passablement, toutes

les autres voix sont détestables et insoutenables. J'attends tous les jours les chevaux d'Espagne que j'ai fait acheter; je suis bien curieux comment ils seront, et s'ils réussiront dans nos haras....

CCXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 novembre 1775.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui j'ai différentes nouvelles à vous communiquer. Le papier ci-joint vous fera voir le projet de voyage, comme j'ai l'idée, pour S. M. à Gorice. Il a fallu en coucher l'idée, voyant que le désir et l'empressement de son côté croissait tous les jours. J'ai tâché de combiner à peu près le temps, et de tout proposer de la façon dont, assez vaguement à la vérité, nous étions convenus ensemble à l'Impériale. Mais comme la chose est encore très-éloignée, je vous prie de m'en dire sincèrement votre avis, et d'y changer ce que vous trouveriez nécessaire, ou ajouter ce que vous croiriez bon et convenable. La Marie veut avec le Prince, pour avoir l'air de faire quelque chose, se rendre à l'ascensa à Venise, pour vous y voir et votre épouse. Pour les enfants je l'ai prévenue qu'elle ne pourrait les voir tout au plus qu'en passant, puisqu'ils allaient par eau, sans s'arrêter à Venise jusqu'au Porto-Gruaro. Cela combinant avec le désir de S. M., je ne doute pas que la chose ne soit faisable, et pour ma soeur, elle va pousser à la roue tant qu'elle pourra;

j'en suis bien sûr. Je n'ai pas pu ni voulu m'opposer à cette idée, puisqu'elle ne dérange effectivement pas la nôtre, qui est d'être seuls à Gorice. Elle partira donc avant S. M., et pour revenir elle prendra par Padoue, Vicence, Vérone, et reviendra par le Tyrol, sans nous incommoder en rien. Tous ces différents points, S. M. les a approuvés ce matin, que je les lui ai fait voir, mais ils auront encore bien de la variation jusqu'à ce qu'ils s'exécutent. Je n'en doute point au moins, elle paraît ferme dans la résolution de ne vouloir aucune publicité, mais d'y vivre en famille bourgeoisement.

Pour mon frère Maximilien on est entré aussi dans les détails de sa vie, et S. M. a accordé les propositions suivantes que je vous envoie, qui ne sont pas les plus importantes, mais qui sont des détails de sa vie physique. Quant à la morale, je suis après à en coucher l'idée, tout comme j'attends avec impatience la vôtre au sujet de vos fils aînés. En honneur, la chose presse, et tâchez plutôt de tout arranger avant Gorice pour avoir les coudées plus franches, car si vous attendez jusque là, S. M. indubitablement s'en occupera beaucoup, et vous donnera tant de conseils, qui sont au fond des ordres polis, qu'à la fin vous serez fort embarrassé pour y résister et pour les exécuter.

Dans ce moment arrive la poste qui m'apporte votre chère lettre. Je vous en suis bien obligé, et la réponse du grand-maître de Malte au Nonce est excellente et mâle, propre aux circonstances: dans un tel cas *silent leges et privilegia.*

CCXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 novembre 1775.

Très-cher frère. La poste était déjà partie, lorsque je reçus votre longue lettre, pour laquelle je vous rends bien des grâces. Elle est marquée au coin de la plus grande vérité, clarté, et le coeur paternel qui sait si bien sentir et prévoir, y paraît en plein. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous mander aujourd'hui des détails au sujet de son contenu; S. M. étant à Presbourg, j'ai cru, connaissant son empressement, lui envoyer votre lettre, que vous me marquiez lui avoir annoncée. Je n'en ai point la réponse, et comme elle revient demain, peut-être n'en aurai-je pas avant son retour. En gros, mon cher ami, je puis vous dire que je suis parfaitement d'accord avec vos idées, mais l'homme à chercher en question est une opération dont je connais la délicatesse, l'importance et la difficulté. Les informations les plus exactes et détaillées parlent toujours avantageusement de Manfredini, mais je ne m'en contenterai pas; des recherches encore plus détaillées m'en doivent encore plus donner de probabilité. Si celles-là réussissent, je le ferai venir ici; je lui parlerai et le tâterai de différentes façons. S'il me paraît ne pas me faire changer la bonne opinion qu'on m'a donnée

de lui, je compte lui dire sa destination, mais en même temps exiger de lui qu'il demande sous quelque prétexte un congé pour quelques semaines pour retourner chez lui, et alors je le munirai d'une lettre pour vous, et je l'enverrai droit à Florence. Là il pourrait rester autant que vous voudriez; s'il vous plaît et convient, vous pourriez me le marquer et le garder; si non, sans autre bruit me le renvoyer, et il retournerait à sa place où il est très-bien, car c'est l'âme du régiment de Stein, autrefois Poniatowski.

Pour Maximilien, son arivée ici n'est pas encore fixée; l'on croit que ce sera vers Noël. Voici ci-joint des points que j'ai donnés à S. M. et qui contiennent des vérités et des détails de ce que je crois qu'il devrait faire pour devenir un général, ou connaître la régie des départements militaires. Adieu . . .

CCXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 24 novembre 1775.

Très-cher frère. Cette estaffette, je vous l'envoie pour vous prévenir, qu' inopinément au retour de S. M. aujourd'hui de Presbourg le voyage de ma soeur Marie et du Prince en Italie a été décidé, non par raison de santé, mais par plaisir. Il y a des mois, comme vous vous souviendrez, que cela a couvé, mais enfin au moment que je croyais oubliée cette idée, la voilà décidée et arrangée

de la façon suivante, qui est le projet du Prince approuvé par S. M. Pour moi, je n'y ai ajouté que le désir qu'ils partent avant la nouvelle année et aussitôt que possible pour les mauvais chemins; je ne sais ce qu'ils décideront. Toujours vous les aurez sûrement en carnaval, et il n'est pas question d'un séjour à Pise que par curiosité. Ils veulent observer l'incognito le plus exact, et ne dépenser que 60.000 florins en tout; à la mi-juillet ils seraient de retour. Voilà succinctement tout le projet. Je ne manquerai pas de faire une bonne leçon au Prince et à ma soeur, en leur recommandant la prudence, tant dans leur conduite que surtout la précaution dans ce qu'ils écriront des différents endroits, dans lesquels ils se trouveront, pour ne pas faire des tracasseries mal à propos et qui ne pourraient que rendre leur voyage désagréable. Adieu . . .

CCXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 décembre 1775.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui enfin je puis vous annoncer votre chère et longue lettre. S. M. en attendant a déjà agi de toutes sortes de façons, et Dieu sait encore où et comment elle logera. Une bonne vieille de Madame d'Edling [1]) voulant la loger chez elle, je prévois encore

[1]) Rosalie Gräfin Edling, geborne Gräfin Thurn. Sie war mit Maria Theresia besonders befreundet und stand mit ihr in vertraulicher Correspondenz.

bien de la *secatura*, car S. M. n'est pas faite à soutenir un propos et à l'exécuter avec constance et exactitude, mais enfin, puisque vous le voulez et le croyez bon et avantageux, je vais dès à présent travailler sérieusement à l'exécution de ce projet.

Pour la Marie, vous aurez déjà appris ses autres projets, par conséquent vous vous arrangerez pour Venise comme vous voudrez. Ma soeur vient aujourd'hui ici pour y rester jusqu'à son départ qui n'est point encore fixé. Je tâcherai de le lui faire accélérer, mais il lui faut tant de choses, et ils n'ont rien de prêt, que je ne puis vous en rien dire encore, tout étant douteux chez eux. Je crois que pour jeudi je pourrais vous en donner plus de nouvelles.

Je suis charmé que vous preniez encore plus d'informations par rapport à Manfredini. Je fais de même et au moins, si nous nous trompons, ce ne sera pas notre faute, car il aura été bien épluché. Adieu . . .

CCXXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(December 1775.)

Unter vielen General-Sätzen, die alle mir gar zu reell sind, sind doch die drei wichtigsten freies Religions-Exercitium, welches keinem katholischen Fürsten erlaubt ist, ohne schwerer Verantwortung einzuführen, die Zernichtung der jetzigen Grossen, unter dem speziosen Vor-

wand, den mehreren Theil zu conserviren, wovon weder die Noth, noch weniger die Billigkeit einsehe, die so oft repetirende Freiheit in Allem, so mich mehr besorgen als hoffen macht. Ich bin zu alt, mich zu solchen Principiis jemals zu fügen; wünsche aber und bitte Gott, dass mein Nachfolger selbe niemals nur probire. Weder er, noch weniger seine Nachfolger würden glücklicher.

CCXXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

So wie die wahre Pflicht, die mich gegen Gott, mein Vaterland und E. M. verpflichtet, allzeit das reinste und einzige Augenmerk meiner Handlungen und Rathschlüsse ausgemacht hat, so finde mich endlich verbunden, zu Dero Füssen diese meine wohlüberlegte Gedanken zu bringen. Ich sehe in so vielen Gelegenheiten ohne mindestem Vorurtheil, Furcht, noch anderer Leidenschaft, dass ich ein schier unüberwindliches Misstrauen von E. M. Seiten in denjenigen Meinungen, so ich hege, mir entweder durch meine Principia verdient, oder durch meine Schreib- und Redart zugezogen habe. Da ich mir wahrhaft nichts vorzuwerfen habe, so sehe ich diess Alles als ein Schicksal mit gelassener und stiller Unterwürfigkeit an; dessen Folgen aber sind diejenigen, die mich zur Rede und diesem Schritt zwingen.

Was ist Eurer Maj. ein Mensch nütze, dessen Principia E. M. nicht für echt, sowohl in der reinen Schuldigkeit gegen Gott, in der Gerecht- und Billigkeit gegen

den Nächsten, in den wahren Staatsprincipiis hitzig, übereilt, eingenommen, unüberlegt, voll falscher Sätze, so er aus Büchern oder gefährlichen Gesellschaften gesammelt, voll Vorurtheile u. s. w.? Nichts als E. M. Geduld so oft auf die Probe zu setzen, als sich die Gelegenheit ereignet, dass er nach selben seine Meinung als ehrlich aber vielleicht irrig Denkender abgeben muss. Ich finde mich wirklich in diesen Umständen. E. M. haben mir sowohl münd- als schriftlich darüber die unzweifelhaftesten Beweise gegeben, also was bleibt zu thun übrig?

Meine Principia ändern? Das thäte ich von Herzen gern, wenn man mich nur eines andern überführt. So fort arbeiten, so beschwersam, so sauer als es ist, so schreckte es mich dennoch nicht ab, wenn nur auch mir die Aussicht benommen würde, dass ich wirklich dem Vaterland schade und Eurer Maj. Gemüth beleidige. Diese zwei Sachen übersteigen meine standhafte Gelassenheit. Wenn verdient oder unverdienter Massen E. M. diese Meinung schon von mir hegen, so bin ich nicht allein platt unnütz, aber auch schädlich. Sehen E. M. in allen meinen schriftlichen oder mündlichen Meinungen so gefährliche Principia, so muss auch alles Gute, was ich vielleicht dennoch unter selben untermischen könnte, erloschener verworfen werden. Oder könnten dennoch in einem unerwarteten Augenblick solche angenommen und zum Theil alle diejenigen üblen Folgen, so E. M. in selben vorsehen, zum Theil sich offenbaren? Ueber dieses sind in meinem Amt so gegeneinander gesetzte Principia nichtsnutz und machen, so sehr als ich mich in Obacht nehme, nur dennoch Unordnungen und Wankelmüthigkeit. Es können auch zur Vermeidung meiner Sätze von E. M.

die ihnen entgegenstehenden Extreme ergriffen und mit nicht geringem Nachstand des allgemeinen Besten in Ausübung gebracht werden. Nebstdem setze ich mich beständig, und das wegen Geschäften, bei denen ich von Rechtswegen nichts zu thun habe, einer schweren Verantwortung und dem Verlust oder wenigstens starker Verminderung Eurer Maj. mir durch 35 Jahre gegönnter so ausserordentlicher Gnade aus. Ist das nicht unsinnig gehandelt? Könnte ich länger verweilen, sobald als ich mich unnütz, hierauf gar gefährlich und schädlich für das allgemeine Beste überwiesen? Bey diesen Umständen sehe kein Mittel zur Abhülfe vorhanden. Ueberdiess, je länger es so fortdauert, je ärger, ja je gefährlicher es für mich, der um Eurer Maj. gnädiges Wohlwollen buhle, beständig wird, also dass ich die Feder ansetze, hier Eurer Maj. mein Herz ausschütte und das einzige Mittel vorhanden ist, welches ich von Anbeginn her vorgesehen und mehrere Jahre im Busen trage, ja bey mir zu einem solchen Grad der Ueberzeugung und des Verlangens geworden ist, dass ich von solchem nicht abzubringen seyn werde.

Kurz, entheben mich Eure Maj., Ihren Sohn, einen jungen Menschen ohne Erfahrung, von der grausamen Last, so nirgends in der Welt gebräuchlich, nicht einmal bei Particuliers, der Stelle eines Corregenten. Eine Frau wie E. M., die so viele Jahre glorreichst regiert hat, braucht und kann kein solches *Ens* brauchen. Alles geht schlechter seitdem, und ich leide in allem Anbetracht dabei. Lassen mich E. M. seyn ewig Ihren gewiss treuen Diener und Sohn; lösen E. M. mir dieses Band auf, so mich von Amtswegen zur Vertheidigung meiner Principiorum bindet,

so werden Selbe kein Wort mehr von mir hören, Alles wird besser und einfacher gehen und ich werde glückseliger, ruhiger und vielleicht nutzbarer als jetzo leben. Von der Modalität brauchen sich E. M. nicht zu bekümmern. Sobald als ich Dero Loslassung werde schriftlich haben, so stehe ich gut, dass es ohne Historie und besonderes Aufsehen werde bewerkstelligt werden. Dankbarkeit wird mein Herz erfüllen, und ich werde hoffentlich Dero Gnade mir doppelt verdienen.

E. M. verzeihen, dass ich nur noch eines zusetze. Ueberzeugt wie ich bin von allen diesen Wahrheiten, und welche mich diesen Schritt zu machen veranlassen, können wohl Selbe glauben, dass ein Mensch, der so seinen Stand betrachtet und hässlichst verabscheut, in selbem, wenn er doch bleiben müsste, weiters nützliche, erspriessliche und angenehme Dienste leisten könnte? Ich finde mir zwar den Willen und die Kräfte zu gehorsamen, nicht aber die Möglichkeit, meine Principia und Ueberzeugungen abzuändern. Sollten E. M. diese Zeilen mit den Augen betrachten, wie ich sie empfinde, so bin ich so vergnügt, als sicher der Erhaltung meines Begehrens.

24. December 1775.

CCXXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Il y a un grand malheur qui existe entre nous; avec les meilleures volontés nous ne nous entendons pas. Il se peut que je suis trop accablée du chagrin de ne voir ni confiance ni cette franchise vis-à-vis de moi que j'aurais cru mériter, ce qui fait l'ennui de mes jours. C'est bien moi qui puis dire que depuis trente-six ans je ne suis occupée que de vous. Vingt-six ont été heureux, mais je ne saurais dire la même chose à cette heure, ne pouvant jamais convenir des principes trop relâchés en fait de religion et moeurs. Vous faites trop voir l'antipathie contre toutes les anciennes coutumes et tout le clergé, des principes trop libres en fait de morale et conduite. Cela alarme à juste titre mon coeur sur votre délicate situation, et me fait frémir pour l'avenir. Tout cela n'a que trop transpiré, et on sait en tirer profit. Cette nuit et ces jours sont trop glorieux pour s'occuper d'une résolution telle que vous l'exigez de moi; je vous la donnerai après la nouvelle année. Vous pouvez bien croire que mon coeur en est plus qu'affecté, en voyant le vôtre si peu d'accord et préférer vos anciens préjugés. Je souhaite qu'ils vous rendent plus heureux que je ne suis.

(24 décembre 1775).

CCXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Le 25 décembre 1775.

C'est avec le plus profond respect et la soumission la plus vraie, que j'attendrai l'époque qu'Elle a daigné me désigner pour me faire connaître ses volontés sur le papier que j'eus l'honneur de présenter hier à V. M. Je ne dirai pas que ce n'est qu'avec empressement, que je désire me retrouver dans la même situation qu'Elle daigne me citer avant dix ans, où n'étant occupé que de lui plaire, je ne me trouvais obligé à autre chose. C'est justement cette heureuse situation que je désire bien vivement retrouver par ses bontés, et je commence à me croire heureux, puisque V. M. daigne Elle-même reconnaître l'époque et la cause des petites aigreurs, et qui à la longue feraient le malheur de l'Etat et de ma vie, qui se rencontrent et se sont occasionnés si souvent dans l'accomplissement des devoirs qu'Elle avait voulu m'imposer.

Qu'Elle m'ôte mes scrupules, mes principes peut-être outrés, et qu'Elle ne me laisse agir que par les mouvements de mon coeur, qui, j'ose le dire, lui est tendrement attaché, et je crois que V. M. sera contente de moi dans

toutes les occasions possibles. Pour moi, je le serai infiniment, si je puis trouver le moyen de l'en convaincre et d'être toute ma vie de cette façon, méritant ses bontés, à ses pieds. . . .

CCXXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

26 décembre 1775.

Je viens de recevoir le billet que V. M. a daigné m'écrire. Je sens tout le prix des gracieuses expressions dont Elle veut se servir à mon égard. Si j'y avais trouvé jointe une décision positive de sa part, analogue aux raisons et aux désirs que certainement aucun mouvement d'humeur, mais la conviction la plus parfaite avait occasionnés de ma part, et dont le désir, comme je le pourrais faire voir par un écrit que j'ai depuis plusieurs années, a eu le temps de mûrir dans mon esprit, je serais le plus heureux des hommes.

C'est donc en lui répétant toutes les raisons que j'ai osé lui alléguer, que je retourne à redemander la même chose; le bien de l'Etat, le sien, le mien, même nos consciences et réputations en exigent trop l'accomplissement, pour que je me décourage à en solliciter avec tout le respect et soumission que je lui dois, mais en même temps avec toute l'énergie et la constance dont la chose est digne, l'exécution. C'est de ses bontés et pénétration à sentir et apercevoir mes raisons, que j'attends cette grâce,

étant avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable [1]). . . .

CCXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 28 décembre 1775.

Très-cher frère. Voici que le courrier napolitain retourne; je le charge de cette lettre. Pour des nouvelles intéressantes, je ne sais point vous en donner. Nous attendons toujours avec impatience des nouvelles touchant l'arrangement de nos limites, tant en Pologne qu'en Moldavie. Pour moi, sans être prophète, je crois que de la façon que nous nous y sommes pris, nous manquerons, si non dans tous deux, au moins d'un côté sûrement notre objet. Je l'ai assez dit et écrit, mais en vain. *Fiat;* que ne donnerais-je pas pour pouvoir causer une heure avec vous! J'aurais de fort singulières choses à vous dire, qu'il est impossible d'écrire.

La Marie vient de partir par un temps de brouillard, dégel total et l'air très-doux. Ils ont cruellement chargé leur voiture; je souhaite qu'ils arrivent, comme ils le comptent, pour le 7 janvier à Florence.

---

[1]) Maria Theresia übersandte die vorstehenden vier Schreiben mit folgendem eigenhändigem Billet an Kaunitz: „Voilà les tristes débris de ce qui s'est passé. Le conseil d'aujourd'hui est passé mieux que je ne l'ai espéré, mais on voit le dépit et l'agitation en tout. Je suis bien bas."

Je viens de recevoir votre chère lettre; je suis charmé que vous ayez été content de la mienne. La Marie ira elle-même voir les quartiers à Gorice, et elle est endoctrinée par moi pour proposer un qui soit convenable pour l'Impératrice, et un autre pour vous autres entièrement séparé. Elle a conçu mes idées, et je suis sûr qu'elle n'y manquera pas à faire des propositions analogues. Par là la chose s'arrangera avec certitude selon vos désirs. Imaginez que S. M. a cru que la maison des Jésuites serait la plus propre à nous fourrer tous ensemble. Cela aurait été joli, toutes ces cellules sans communication. Je crois qu'elle en perdra l'idée; il n'y a que l'église qui lui tiendra à coeur.

Le secrétaire Neny [1]) a été touché hier d'apoplexie au théâtre; malgré trois saignées et les vésicatoires son état est encore très-douteux. Tout un côté est perclus et il ne peut parler. S. M. le regrette, et je l'ai beaucoup priée de faire prendre bien garde à ses papiers, afin que rien ne soit égaré.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon coeur. Marquez-moi, je vous prie sincèrement, comment vous aurez trouvé la Marie; à mes yeux elle est bien changée.

---

[1]) Cornelius Baron Neny, Staatsrath und erster geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin.

1776.

CCXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 1 janvier 1776.

Mon cher frère. La date du jour dit tout pour m'excuser, si je ne suis pas long. Vous savez, ou pour mieux dire, vous ne l'avez jamais vu, car de votre temps cela n'était point établi encore, ce que c'est qu'un jour de nouvelle année. Imaginez que tous les baise-mains et compliments possibles se réunissent dans ce jour, qu'outre toutes les charges, les ambassadeurs et ministres étrangers, les conseillers d'Etat, les chambellans, toutes les gardes, toute la garnison et officiers, tous les conseillers et secrétaires, enfin tous les bipèdes sans livrée de quelconque espèce baisent pendant deux heures les mains. Puis viennent toutes les dames et demoiselles, enfin l'église et le dîner public, puis toutes les femmes de la seconde noblesse, et cela inclusivement toutes les nourrices, puis tous les garçons de tous les collèges existants, enfin un appartement; jugez si la journée est bien remplie aujourd'hui. Pour un peu de rhume que S. M. a, elle nous a fait grâce de l'appartement.

J'ai fait venir ici le major Manfredini; je lui ai parlé, et j'ai été assez content de la façon avec laquelle il s'est expliqué. Dans peu de jours il retournera au régiment pour y rester jusqu'au commencement de février, qu'il reviendra ici pour aller ensuite sous prétexte de congé à Florence. Voilà la meilleure méthode que je crois pour s'assurer autant que possible de la réussite de ce choix.

CCXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 31 janvier 1776.

Très-cher frère. Malgré le grand froid Manfredini s'est pourtant décidé à vouloir partir; il vous remettra cette lettre les derniers jours de février, passant à Rovigo chez son père, où il m'a demandé, pour mieux secreter son envoi, de rester une huitaine de jours. Sa Majesté, après avoir examiné ses preuves, s'est décidée à le faire son chambellan, ce qui, s'il vous convient, sera d'autant plus convenable pour accompagner partout vos fils. Je vous prie, mon cher frère, d'examiner avec toute l'importance que le choix d'un pareil homme exige, cet homme; n'y mettez aucun compliment, voyez s'il vous convient personnellement, car ceci est aussi nécessaire que ses qualités personnelles. La carrière à laquelle il se voue, est entièrement nouvelle pour lui. Attaché au métier de la guerre, il n'a pas songé à l'éducation, par conséquent cela lui paraîtra étrange et nouveau. Ne vous gênez pas,

je vous en prie, de m'en dire sincèrement votre avis et de me le renvoyer; cela ne lui fera aucun tort, mais je dois vous prévenir d'avance que je n'en sais pas d'abord un autre, et qu'il me faudra du temps pour en retrouver un que je croie aussi propre et apte que celui-ci; néanmoins dès que vous m'en auriez donné part, je me mettrai en quatre pour en retrouver. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur . . .

CCXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 mars 1776.

Très-cher frère. Enfin je puis vous donner part par ce courrier que le voyage de Gorice est résolu. Il a fallu en vérité toute mon intrépidité et mon désir de vous être utile et agréable pour l'emporter. Les attaques étaient fortes, mais je les ai soutenues, et la bonne cause à prévalu, mais pour le temps à l'exécuter il a fallu condescendre à l'avancer de beaucoup, puisqu'on avait inspiré à S. M. une crainte invincible des chaleurs de ce pays. Vous verrez donc par toutes les listes que je vous joins, que S. M. part le 23 d'avril, et qu'elle sera à Gorice le 30 du même mois. Cela vous embarrassera un peu pour les dispositions, mais tâchez, mon cher frère, à les mettre en ordre le mieux que vous pourrez, car pour moi les miennes sont presque toutes faites.

Si néanmoins, ou pour la santé de votre épouse ou de

vos enfants, ou pour manque de bateaux il se trouvait un empêchement insurmontable, envoyez-moi tout de suite un courrier, pour que je puisse engager S. M. à tout retarder, car le temps est court et très-court, mais s'il est humainement possible, tâchez de ne pas en venir à ce parti. S. M. est très d'accord que vous alliez en avant de vos enfants; elle veut même très-volontiers être une couple de jours à Gorice avant votre arrivée, mais tâchez toujours d'y arriver le 30 avril; pour les enfants, ils pourront suivre.

Quel plaisir, mon ami, de vous revoir, et que j'attends de bonnes choses de cette entrevue! Ne portez-y pas le moindre soupçon; point de plans, point de justifications, que S. M. craint et qui l'effrayeraient. Laissez-vous aller tout naturellement au plaisir d'être avec elle, et en conversant bien familièrement à déjeuner, l'on parlera et règlera plus que si vous y mettiez trop de formes et d'écritures. Je serai à la main et vous connaissez mon coeur; il est à vous et voué à votre service, ainsi disposez-en comme vous voudrez. Si nous prenons cette méthode, j'attends de trouver à Gorice votre bonheur, celui de l'Impératrice, de votre épouse, celui de vos enfants; de voir tout le monde content et tranquillisé, et d'avoir la satisfaction d'en jouir et d'oser m'en nommer l'auteur. Si au contraire S. M., sans cela sur le qui vive, s'apercevait que vous n'êtes pas à l'aise ou finassiez, tout serait perdu, car elle est sans cela un peu prévenue, ce qui même l'a le plus retenue de se décider pour le voyage.

Adieu donc; faute d'un moment je ne présente qu'ici mes hommages à votre chère épouse; elle me le pardonnera, car en vérité je la sers avec zèle et de tout mon

coeur. Embrassez vos enfants de ma part; à revoir tous et croyez-moi pour la vie . . .

CCXL.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 mars 1776.

Très-cher frère. Le courrier porteur de celle-ci part avec toute sorte de paquets pour la Marie, et vous remettra en même temps toutes les lettres souscrites déjà par S. M. pour l'Empereur de la Chine, et Dieu sait combien d'autres princes des grandes Indes. Vous recevrez encore des papiers, mais tous dans le même goût, et je me suis déjà tellement aventuré à en dire et écrire les inconvénients, que je me suis brouillé au point avec le prince de Kaunitz, qu'il a voulu quitter ses charges. Jugez de l'inquiétude de S. M., qui a derechef pallié la chose, mais il en est malade à ce qu'il dit. Vous ne serez plus dans le cas à faire examiner la chose, je crains, parce que vous serez peut-être parti ou prêt à partir, quand Bolts arrivera; je ne vois pas comment cette affaire finira. En attendant S. M. vous fera connaître ses intentions que je vous prie d'exécuter à la lettre, sans avoir égard à mes avis, mais bien au bien de la chose.

Pour notre voyage, rien de nouveau depuis hier; nous disposons tout doucement toutes les choses; après demain partent déjà les chevaux et voitures et le gros bagage de cuisine et de la cave. Je me flatte toujours que vous

trouverez moyen d'arranger vos affaires de façon pour ne pas retarder notre voyage, car en vérité je ne répondrais plus alors de sa réussite. Mon cher ami, de grâce, ordonnez à tous ceux qui entourent vos enfants, qu'ils y viennent tout-à-fait à l'aise, afin que S. M. les voie comme moi et vous, mon ami. Beaucoup de naturel et point de réticence devant S. M. Elle voudrait bien que nous logeassions tous ensemble à la maison de Lanthieri [1]), mais sans qu'elle s'en aperçoive, j'ai tâché d'arranger la chose de façon que, s'il est humainement possible, vous ayez une maison seul avec vos enfants.

Elle compte faire venir ma soeur Amélie à Trieste, mais sûrement point à Gorice, ainsi il dépendra de vous, ou de partir de Gorice d'abord avec vos enfants, ou en les renvoyant, aller avec nous jusqu'à Trieste.

Adieu mon cher frère, voilà tout ce que je sais pour le moment; vous jugerez facilement avec quelle impatience j'attends votre réponse pour en savoir au juste à quoi nous en sommes; comptez que la moindre variété qui se pourrait rencontrer chez nous, vous sera sûrement notifiée tout de suite par estaffette ou courrier. Je vous embrasse de tout mon coeur . . .

---

[1]) Johann Caspar Graf Lanthieri, Präses der Büchercensurs-commission und Generaldirector des Theresianums.



CCXLI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 12 avril 1776.

Très-cher frère. L'arrivée du courrier Pistoja m'a fait le plus grand plaisir; je vois que vous avez trouvé moyen de tout arranger à merveille, et S. M. vous en sait un gré infini; cela lui fait le plus grand plaisir. Je puis vous assurer qu'elle ne peut attendre le moment de vous revoir et d'embrasser vos enfants, avec lesquels elle veut vraiment s'amuser, et elle s'en fait une fête. Mais sur un point il faudra céder par la même idée qu'elle a, de les voir beaucoup et souvent. Elle veut absolument loger avec eux dans la même maison, et malgré toutes mes représentations je n'ai pu l'en dissuader, et quoiqu'elle ait fait de main propre une distribution, en consultant le comte Lanthieri, qui se trouve ici, des quartiers que les enfants pourraient occuper dans sa maison, j'ai pourtant obtenu qu'elle ne se décide sur rien avant que nous y soyons, où on en pourra le mieux juger sur les lieux, et c'est alors qu'il faudra voir, mais je doute qu'elle cède, car elle veut les pouvoir voir se lever, habiller, dîner, coucher, enfin de toutes les façons imaginables, et si l'on lui résiste, elle en pourrait prendre de l'humeur, puisque l'on la priverait de ce plaisir, ou croire qu'on veut les

cacher et ne les lui présenter que comme des poupées toutes endoctrinées. Vos projets sont excellents, et si cela va ainsi, je m'attends les suites les plus heureuses et satisfaisantes pour le bonheur et la tranquillité commune.

L'Impératrice tousse à la vérité un peu, mais elle a tant de monde qui l'obsèdent et qui viennent lui parler, que cela n'est pas étonnant que son rhume soit un peu plus tenace.

CCXLII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 16 avril 1776 à six heures du soir.

Très-cher frère. Vous serez bien surpris de la nouvelle que je vous annonce et que la lettre ci-jointe de l'Impératrice contient. Je vous envoie exprès mon homme Pillewitz pour qu'il vous trouve encore à Florence. Je puis juger de votre embarras pour toutes vos dispositions, mais enfin il n'y a pas eu moyen de faire autrement. Ne craignez rien pour la santé de l'Impératrice; ce rhume n'est rien, mais on lui a tourné la tête, elle craint de mourir, de partir, elle le voudrait néanmoins; je vous dis que c'est inexplicable. Je lui avais proposé de ne rien révoquer, de vous laisser aller à Gorice et vos enfants, quitte à y être quelques jours, à l'y attendre. Quand elle a entendu ce raisonnement, vous l'avouerais-je, elle s'est mise exprès au lit pour avoir l'air bien malade, et pour appuyer et insister sur l'envoi du courrier. Elle assure qu'elle

veut partir le 3 de mai; je n'en crois plus rien, et l'intrigue, la pusillanimité qu'on lui a inspirée et dont on ne manquera pas de la souffler toujours de plus en plus, rendra, je crains, infructueuses mes démarches. Je m'en vais pourtant dresser mes batteries, et en la picotant sur l'amour propre et lui faisant voir de l'humeur, elle pourrait bien encore s'y résoudre. Elle m'a lâché quelque chose, comme si vous pouviez venir avec Madame ici, et comme si vous eussiez été une fois à Gorice, cela aurait été presqu' inévitable. Ne sachant pas vos intentions, mais au contraire, supposant le contraire, je me suis relâché sur l'envoi du courrier pour vous garder entière liberté sur le choix à prendre et à me mander préalablement.

CCXLIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 24 avril 1776 au soir.

Très-cher frère. L'affaire est faite, l'Impératrice vient de se décider absolument de ne pas aller à Gorice; elle dit que cela lui coûte, je le crois pour le moment, mais au fond elle en est bien soulagée, car on lui en avait inspiré une peur incroyable et invincible. J'avoue que dès que j'ai vu que cela prenait ce parti, et que l'Impératrice y serait allée contre coeur et aurait peut-être inquiété tout le monde par ses appréhensions, enfin n'aurait pas été à son aise, que le but étant manqué, il valait tout autant rompre toute la chose, et pour la mettre plus à l'aise je

lui ai écrit ce matin. Elle ne m'a pas répondu, j'ai écrit derechef, enfin elle m'a donné la réponse que je devais venir chez elle, où enfin elle a dit qu'elle renonçait à y aller absolument; elle me l'a même donné par écrit, et en conséquence j'expédie le courrier. Vous y trouverez de ses lettres. Pour le présent, mon ami, il n'y a donc plus rien à faire, et toute la chose doit êtro regardée à jamais comme non avenue, ni plus à se faire, car de cette appréhension l'âge ne la guérira pas. S. M. se porte à merveille, elle a été aux exèques du prince Khevenhüller encore aujourd'hui, et vous ne devez là-dessus avoir aucune inquiétude. Contremandez donc tout, je le fais de mon côté; jusqu'à Porto-Gruaro tout sera contremandé.

Mon cher frère! Je ne vous décrirai pas la situation de mon âme. Vous connaissez mon amitié, jugez de sa peine, mais qui, j'avoue, se trouve beaucoup diminuée, parce que par les dispositions que j'entrevois depuis quelques jours, même si S. M. s'était rendue à Gorice, vous n'en auriez pu tirer aucun fruit, car certainement qu'elle y aurait été avec une humeur et inquiétude qui l'auraient empêchée de tout autre sentiment. Pour moi, je perds infiniment en ne vous embrassant pas, mais le chemin de Florence ne m'est pas barré, je saurai le trouver pour sûr, et je ne me priverai plus si longtemps du plaisir de vous revoir, et toute votre charmante famille.

Adieu, je vous prie, faites passer outre ce courrier à la Marie, car l'Impératrice le désire. Je vous embrasse de tout mon coeur. . . .

CCXLIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 20 mai 1776.

Très-cher frère. La nouvelle que je viens de recevoir par votre lettre, que vous comptez venir ici, me fait par la tendre amitié que vous me connaissez, le plus grand plaisir. Vous revoir ne peut que m'être très-cher, et je souhaite seulement que vous en soyez aussi content que je le désire. Si la Marie, comme il paraît, vous a déterminé à prendre ce parti, exigez aussi d'elle qu'elle reste le temps que vous serez à Vienne, avec vous, et qu'elle n'aille point à Schlosshof ou Presbourg en attendant, car il est facile d'enfiler les choses, mais on ne les fait pas parvenir aussi facilement à leur fin et conclusion avantageuse, agréable et convenable à tout le monde. Je ne ferai aucun usage de ce que vous m'avez mandé, car je ne saurais vous en faire un mérite, et la Marie n'aura pas manqué de s'en être donné tous les violons auprès de l'Impératrice. Je ne l'ai point vue encore, mais je ne doute pas qu'elle n'en saura déjà quelque chose. Si l'on me questionne sur le temps, je ne manquerai pas d'appuyer sur celui que vous me marquez le plus vous convenir, c'est celui du retour de la Marie et du Prince, que j'imagine que vous rejoindrez peut-être à Venise.

Pour moi, tout le mois d'août et de septembre je suis occupé de mes camps; ainsi plus tard que vous viendrez, moins je pourrai avoir le plaisir de jouir de vous, car je ne crois pas que vous comptez faire un long séjour, et je serai toujours d'avis, que pour l'objet, la durée et votre convenance, surtout à Florence, vous feriez mieux de venir seul et de laisser Madame au logis, pour garder la maison et pour qu'on ne vous arrête pas trop longtemps ici, mais ceci sera déjà trop tard et vous ferez ce qu'il vous plaira. Pourvu que vous soyez content, je le serai sûrement aussi. Adieu.

CCXLV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 mai 1776.

Très-cher frère. Votre lettre, arrivée à Sa Majesté, a fait l'effet que j'avais prévu, c'est-à-dire qu'en lui faisant plaisir, elle n'a pas méconnu à qui elle le devait. La Marie en a toute la gloire, aussi sa lettre que je n'ai pas vue, mais dont elle m'a dit des passages, est conçue dans cet esprit. J'ai seulement prié S. M. de ne vous point limiter de temps pour votre arrivée, ni pour votre départ, et je lui ai fait sentir, qu'à peu près de six semaines pourrait être votre séjour. Elle a goûté cette proposition; par conséquent je crois que cette affaire est arrangée, et que vous pourrez faire là-dessus les arrangements que vous voudrez, tant pour l'arrivée que pour votre retour.

Pour Manfredini je suis très-charmé que vous en soyez content. Son affaire est toute arrangée ici; il gardera ses gages, sa charge, pourra porter l'uniforme du régiment, avancera quand le rang viendra à lui ou quand extraordinairement sa conduite chez vous le méritera. Par conséquent, quoique le service exige que sa place soit donnée dans le régiment, il pourra pourtant, si tôt ou tard il ne vous convenait pas, y retourner et reprendre en second la place où son rang l'aurait sans cela fait arriver. Pour le reste, vous aurez à vous arranger avec lui. La commission que vous me donnez, d'en retrouver un autre pareil, n'est pas si facile que vous le croyez, néanmoins je ferai de mon mieux et nous en parlerons plus au long à votre arrivée ici, la chose n'étant pas si pressante.

Je vous ai marqué l'autre jour, que de tout le temps de l'année c'était le plus mauvais pour moi, mes camps me prenant tout le mois d'août et une grande partie de celui de septembre. Ainsi je ne vous verrai guère, mon ami, mais pourvu que vous ayez sujet d'être content de ce voyage, je m'en consolerai; les apparences sont un peu critiques. Comptez sur les effets les plus sûrs et les plus efficaces de mon amitié en toute occasion. Adieu . . .

CCXLVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 10 juin 1776.

Très-cher frère. Comme vous ne pourrez nous marquer que par la poste prochaine des nouvelles plus positives de la décision du temps de votre voyage et de votre arrivée ici, je ne puis vous marquer autre chose, si non qu'on est très-empressé de vous voir, et que je suis certainement à la tête de tous ceux qui le désirent. Vous savez, mon cher ami, combien je vous aime. Rarement l'amitié la plus tendre est sans inquiétudes ou jalousies; si je vous en ai marqué au sujet de ce voyage et des combinaisons qui se rencontraient avec le voyage de la Marie, ma foi c'est un tort dont vous n'êtes pas en droit de vous plaindre, et votre réponse m'a tranquillisé, car je prétends à être le plus sûr et le plus zélé de vos amis. Le temps et les circonstances ne m'ont point paru propices dans ce moment; peut-être qu'elles se changeront, mais cela ne pouvait se prévoir, surtout S. M. ayant été parfaitement convaincue et résignée, au moins en apparence, à ne vous point voir cette année.

Mes camps sont fixés, et depuis le premier août jusqu'aux derniers jours de septembre je suis entre Laxenbourg, Pesth, Prague et Brünn, en y joignant encore le camp

d'artillerie à Thein. Ici il n'y a rien du tout de nouveau; notre arrangement est fait avec les Turcs pour la Bukowina, et il a fallu leur laisser trois villages du territoire de Chotim en deça des montagnes.

Le Prince Kaunitz est fort incommodé; on l'a saigné deux fois et je ne sais encore ce qui en arrivera, la maladie n'étant pas bien violente, mais se soutenant pourtant, et les jours critiques n'étant point encore arrivés. Adieu . . .

CCXLVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 17 juin 1776.

Très-cher frère. J'ai reçu tous les détails de votre voyage; je ne puis attendre d'avoir le plaisir de vous embrasser. Votre suite est bien petite; surtout je ne comprends pas comment votre épouse avec une femme de chambre pourra être servie tout le temps. Rien de nouveau, si non que le Grand-Prince de Russie [1]) ira avec le Prince Henri [2]) à Berlin pour y choisir une nouvelle épouse. Cela n'est pas bien agréable, mais que voulez-vous faire; il faut que l'on s'accommode aux hazards qui sont riants pour eux et pas pour nous. Adieu . . .

---

[1]) Grossfürst Paul, nachmaliger Kaiser.

[2]) Von Preussen.

CCXLVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Hloupietin ce 10 septembre 1776.

Très-cher frère. On ne peut pas être plus sensible que je le suis, à l'offre que vous me faites, de venir me voir à Brünn. Le premier moment mon mouvement naturel, celui de mon coeur était qu'il vienne, je veux le voir et l'embrasser. Mais permettez qu'en réfléchisant sur la chose, je vous fasse quelques réflexions. Vous partez pour un long voyage et vous devriez courir seize postes pour ne rester que vingt-quatre heures avec moi. Cela n'est pas effrayant à votre amitié, mais est effectivement fort pour vous même. Je ne puis être au camp près de Brünn que lundi le 16 tard et très-tard le soir, passant d'ici par Königgrætz. Vous devriez courir une nuit pour être seulement quelques heures avant votre départ à Vienne de retour. Vous allez quitter S. M., Dieu sait pour combien de temps, et vous vous en éloigneriez les derniers jours. Cela, avec la fatigue que vous feriez, pourrait l'inquiéter et lui faire de la peine. Vous avouerai-je même ma faiblesse: votre arrivée, sachant que le soir même je devrais vous perdre, ne me ferait pas jouir de toute la satisfaction qu'elle mérite. Ainsi, mon cher ami, hors que vous ne soyez curieux d'entrevoir un moment ce camp,

alors tout cesse. Dispensez-vous de cette course pour laquelle je vous suis infiniment reconnaissant, et épargnons-nous, j'ose le dire, mutuellement cette nouvelle peine de nous séparer de nouveau, et je ne veux m'occuper que du plaisir d'aller bientôt vous revoir chez vous, entouré de vos enfants, et vivant en bon père, mari et législateur. Adieu . . .

Auf einem abgesonderten Blättchen:

Mon cher ami. L'Impératrice veut absolument que vous restiez à Vienne. Elle me le marque et me charge de vous l'écrire, ne voulant pas être nommée. Je vous prie donc, ne me commettez pas. J'ai arrangé la lettre que je vous écris, pour que vous puissiez la lui faire voir, mais pour cette carte, de grâce, brûlez-la. Je ne puis vous dire autre chose, mon cher ami, si non que je vous aime de tout mon coeur, et que c'est avec mille plaisirs que je vous embrasserais dans quelque lieu du monde, mais surtout hors de Vienne et de la Cour. Adieu; à Madame seule vous pouvez communiquer ceci, et contremandez votre voyage; car cela serait mal pris, et il faut enterrer la synagogue avec honneur!

CCXLIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 10 octobre 1776.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je suis privé de toutes nouvelles; je ne sais rien de votre voyage, S. M. étant à Schlosshof et ne revenant que demain au soir. Le temps ne l'y favorise pas, car il pleut déjà depuis deux jours. Pour moi, je suis retourné à ma galère accoutumée, et je travaille plus matériellement qu'autrement, différant souvent des principes, et encore plus souvent des moyens. Je suis bien curieux comment l'Infante aura plu à votre épouse, si ses propos auront été si hazardés que ceux que nous avons entendus.

La galerie commence à s'arranger au Belvédère, et je crois que, quand tout sera achevé, cela ne sera pas mal. La maison de la chancellerie de la guerre se remplit peu à peu de paperasses, et pour la fin de ce mois l'on pourra, je crois, entièrement y avoir tous les départements établis. Mes relations des camps et tous les changements et améliorations que je propose, seront bientôt achevées; je compte les remettre à S. M., mais je m'imagine bien qu'on n'en fera pas grande chose, et *vana sine viribus ira.*

Votre lettre de Trieste et Aquileje, S. M. a eu la bonté de me la faire voir. Je suis enchanté, mon cher

frère, et vraiment glorieux que nos idées se rencontrent ainsi; ce que vous dites était toujours ce que j'ai dit, prêché et écrit, mais l'on n'a pas des principes, pas des idées, et la plupart des employés qu'on consulte, sont intéressés, ainsi leur opinion est bien sujette à caution. Je vous embrasse de tout mon coeur . . .

CCL.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 octobre 1776.

Mon voyage en France, tant de fois projeté et jamais exécuté, se trouve derechef sur le tapis. Je ne puis vous en rien dire encore de positif, et même les moindres circonstances peuvent en faire tomber entièrement l'idée, mais si je l'entreprends, ce sera l'hiver. Je voudrais passer les derniers huit jours du carnaval à Paris, dans ce bruit voir tranquillement les objets intéressants, et avec la fin de mars partir pour la tournée des provinces, afin d'être à la fin de mai au logis. Je ne suis aucunement décidé encore sur mes compagnons de voyage, et je verrai encore, car pour Nostitz il est absolument impossible de l'y mener. Je crois que Cobentzel et Colloredo [1]) pourraient bien être les élus, et que je ferai venir Belgiojoso [2])

[1]) Der damalige geheime Rath, Johann Philipp Graf Cobenzl, und der Feldmarschall-Lieutenant Graf Joseph Colloredo, der als Feldmarschall im Jahre 1818 starb, waren Josephs Begleiter auf der Reise nach Frankreich.

[2]) Ludwig Graf Belgiojoso, österreichischer Gesandter in London.

de Londres à Paris pour y faire sa connaissance, car c'est un homme que je ne connais pas du tout et dont on me dit un bien infini; ses dépêches sont très-sages. Que tout ceci ne soit que pour vous, mon cher ami, car personne n'en sait rien encore.

Maximilien lit toujours, à ce qu'il dit, diligemment. Il a commencé à répéter les mathématiques avec le major Unterberger [1]) qui est fort habile. Il a commencé aussi à répéter le droit hongrois avec un conseiller; je ne sais si cette partie lui paraîtra fort intéressante. Au reste il va paisiblement son petit train; il n'est pas plus galant qu'auparavant. Adieu ...

CCLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

J'ai l'honneur de soumettre ici à la suprême décision de V. M. les expéditions qui, au cas qu'Elle daignât trouver bon que je fisse au commencement de l'année prochaine une tournée en France et dans les pays antérieurs de l'Autriche, je croirais devoir être envoyées à leur destination par le prochain courrier mensuel de décembre, afin que les réponses en puissent encore venir à temps.

Il serait inutile de détailler à V. M. les raisons qui me font espérer que ce voyage pourra être de quelqu'utilité à son service. L'esprit dans lequel je l'entreprendrai, si

[1]) Der ausgezeichnete Artillerie Offizier Leopold Unterberger, später Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens. Er starb im Jahre 1818, im ein und achtzigsten Lebensjahre.



Elle daigne l'approuver, me paraît seul propre à être très-humblement soumis à sa décision.

Pour les pays antérieurs de l'Autriche, éparpillés dans tout le cercle de Suabe, ceux-là ne m'occuperont qu'autant que des pays de V. M. doivent naturellement m'intéresser, et que, vu leur liaison avec la constitution germanique, ils sont continuellement dans le cas de litige avec leurs voisins, souvent sans que cela en vaille la peine, la connaissance des hommes y employés, les intérêts divers de ces provinces pourront m'occuper quelque temps.

Pour en France, deux objets très-différents feront l'objet de toutes mes recherches, savoir la Cour et le pays. Quant au premier, il doit être très-intéressant à un contemporain, à un homme dans ma situation de connaître personnellement le Roi et les premières personnes en place, de voir par ses yeux comment cette machine se gouverne, comment elle est montée, ce qui la fait mouvoir, et ce qu'on en peut espérer, ou ce qu'on en pourrait avoir à craindre. Cette monarchie, par le bonheur de sa situation aura toujours une influence si directe avec toute l'Europe, et surtout la nôtre, que son fort et son faible sont très-importants à être observés, surtout quand on se trouve en âge, stylé déjà aux affaires, et qu'on s'est accoutumé l'oeil à voir et l'esprit à observer. Le pays et son inspection peuvent seuls faire connaître les vraies forces de l'Etat, et éclaircir l'illusion que la capitale pourrait donner, et découvrir tout ce qu'on y pourrait encore faire. Les arrangements en fait de commerce et de manufactures, en fait de perception des droits, en culture, les arrangements de police, les ouvrages publics, la marine, le militaire et surtout la partie du génie sont les objets, outre

nombre d'autres de curiosité, qui peuvent servir vraiment d'instruction, et qui, quand on connaît déjà en détail les circonstances de sa patrie, par comparaison peuvent devenir très-utiles, puisqu'on ne s'attache à approfondir que celles qui peuvent y être exécutées.

Je ne parlerai point du désir et de l'agrément que j'aurais de voir ma soeur, et de l'importance que mon coeur y met, à juger de son état présent, et à pouvoir me faire une idée de son état futur dans toutes les circonstances qui pourraient se rencontrer, ni les avis que mon amitié pourrait lui donner. Je tâcherai d'y jouer le rôle en général et d'y passer pour un homme réfléchi et plutôt un peu boutonné, de parler le moins qu'il sera nécessaire, mais de beaucoup écouter, être très-poli, et avoir l'air de n'y être pour aucune autre vue que celle de voir ma soeur et de contenter ma curiosité sur les choses intéressantes qui s'y trouvent, car on ne s'imaginera pas, j'espère, que je vais faire ce voyage à mon âge pour me former ou pour me donner des airs et des manières, et encore moins que je me repaisse et sois flatté de l'idée de réussir dans ce pays-là. Je crois que vis-à-vis des gens sensés une conduite très-naturelle, très-simple et calquée sur mon système du plus parfait incognito ne devra point faire du tort à la réputation, que peut-être très-gratuitement on a voulu déjà m'accorder dans le monde.

C'est d'après ces principes que je soumets très-humblement à l'approbation de V. M., que je compte me régler dans toutes les occasions. Je tâcherai de mettre à profit mon absence le mieux que je pourrai. Ce ne sera certainement point le plaisir ou l'amusement futile dans aucun genre qui m'arrêtera ou m'occupera.

En fait d'affaires politiques, j'entrerai le moins en conversation que possible, et quand l'occasion s'en présentera, je connais assez le système de V. M., et je me rappelle trop les instructions claires et réitérées du Prince Kaunitz aux ministres, pour pouvoir manquer d'y répondre avec laconisme en conséquence, néanmoins je les ai relues derechef ces jours-ci, et je continuerai de même. C'est donc du plus ou moins d'approbation qu'Elle donnera à ce projet, que je me règlerai avec la plus parfaite soumission, attendant ses ordres.

Ce 24 de novembre 1776.

CCLII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 décembre 1776.

Très-cher frère. Voici des détails et des renseignements de mon voyage futur en France. Vous y verrez à peu près mes idées; si rien d'autre et d'inattendu n'arrive, je compte le mettre en exécution; il n'y manque qu'une chose, c'est que vous en soyez. Je n'ose pas penser au plaisir que cela me ferait, et au bien qui m'en arriverait. Au sujet de mes compagnons de voyage il y a eu bien des conjectures de faites, mais on a été bien surpris que j'ai choisi ces deux là; le maréchal Lascy, Rosenberg, Charles Liechtenstein, Ernest Kaunitz, tout

cela y visait, mais j'ai voulu y paraître avec des gens moins saillants, et qui n'avaient aucunement l'air que j'y venais pour faire quelque chose.

La lettre de l'Infant est forte; point de réponse est la meilleure et la plus convenable qu'on puisse lui faire.

Il se rencontre une quantité de difficultés pour trouver un officier qui soit propre pour vos enfants, et je vous avoue que je ne sais plus comment faire pour en trouver. Entre dix que je croyais tenir, après mûr examen, ils avaient des défauts ou des inconvénients qui les rendaient nuls pour cet objet. Je souhaite de tout mon coeur que vous trouviez quelqu'un, et S. M. va parler à l'évêque Kerens pour un maître d'histoire. Le changement de Grimaldi[1]) est singulier, au moins il était inattendu; je souhaite qu'on y gagne au troc, car pour dire la vérité, nous n'avions guère à nous louer de l'abdiqué.

La comédie allemande avec Madame Sacco continue à faire fanatisme dans Vienne, et j'en participe les fruits, car cette caisse qu'on croyait qui ferait banqueroute, commence à gagner. J'ai envoyé un acteur nommé Müller[3]), voir

[1]) Der spanische Staatsminister Marquis Grimaldi, welcher am 7. November 1776 resignirte und hierauf als spanischer Botschafter nach Rom ging.

[2]) Die berühmte Schauspielerin Johanna Sacco, welche damals zwei und zwanzig Jahre alt, zuerst auf dem Burgtheater erschien. Sie verliess dasselbe im Jahre 1793 und starb 1802.

[3]) Der Hofschauspieler und Director des deutschen Singspiels in Wien, Johann Heinrich Müller. Des ihm damals vom Kaiser ertheilten Auftrages, tüchtige Künstler für das Burgtheater anzuwerben, entledigte er sich mit vielem Erfolge. Er starb im Jahre 1815 77 Jahre alt.



les autres troupes d'Allemagne et y choisir une couple de sujets, mais il ne trouve guère de bien bons acteurs; il est encore à faire des recherches, par conséquent je ne sais point ce qu'il trouvera encore.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur, croyez moi pour la vie votre . . .

1777.

CCLIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 6 mars 1777.

Très-cher frère. Enfin nos affaires de Bohème sont signées et expédiées; Dieu veuille qu'on y tienne ferme, autrement le mal sera pire qu'auparavant. Pour moi, je ne suis pas encore entièrement décidé au sujet de mon voyage en France. Les apparences dans ce moment paraissent propices, pourvu que rien n'y mette empêchement, et je vous avouerai sincèrement que la résolution me coûte et que, fort accoutumé à ma vie journalière, j'ai bien de la peine de partir et d'aller me jeter dans le tourbillon où je ne serai pas aussi tranquille ni content qu'ici, vivant chez moi à mes affaires et à mes amies, dont je fréquente les sociétés tranquillement et paisiblement. D'aujourd'hui en huit jours l'affaire doit être finalement décidée, ou je pars, ou cette partie est manquée pour la vie.

Je suis bien enchanté que vous soyez content de vos enfants et des gens qui les entourent; c'est la consolation la plus juste et la plus vraie, mais en même temps la

plus méritée que vous puissiez avoir pour toutes les peines et tendres soins que vous vous donnez à leur éducation. Je n'ai vu qu'un instant l'exjésuite que S. M. veut vous envoyer; il est loué par les habitants de Linz où il habitait; il m'a paru un jésuite dans toute l'étendue du terme. Pour l'officier qui doit se trouver à Neustadt, je n'en ai pas d'idée qui ce pourrait être; au moins comme ni vous ni S. M. ne m'en ont point nommé le nom, je ne puis prendre aucune information. Adieu mon cher ami, je vous embrasse de même que votre chère épouse . . .

CCLIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 29 avril 1777.

Très-cher frère. Vous sentez bien que je ne puis entrer en grand détail avec vous par la poste, mais me voilà dix jours ici. C'est un monde, et il y a des choses satisfaisantes en tout genre à voir. Que n'êtes vous venu avec moi; cela aurait été charmant et vous auriez été content, car on ne me tourmente point; un peu de foule à ma porte, quand je sors, voilà tout. La Cour et la ville, qui font deux objets entièrement séparés, fourmillent d'objets curieux, instructifs et intéressants. Que de réflexions nous ferions ensemble, et comme nous jaserions à porte close de tout ce que nous aurions observé!

Hier j'ai vu célébrer un dimanche à Versailles *in publico*; le lever, la messe, le grand couvert; pour moi

j'étais confondu dans la foule à tout observer. J'avoue que cela est amusant et que, jouant la comédie si souvent, je profite aussi à en voir jouer à d'autres. La Reine est une jolie femme, mais c'est une tête à vent qui ne peut encore combiner ses avantages et qui est entraînée toute la journée à courir de dissipation en dissipation, parmi lesquelles il n'y en a que des très-licites, mais pas des moins dangereuses pour l'empêcher de toutes les réflexions dont elle aurait tant besoin. Le local est beau et mérite d'être vu. Il y a des hommes aussi très-intéressants, dont la connaissance est satisfaisante, et il y aurait de quoi étourdir un homme, si l'on ne prenait quelquefois des heures de retraite; par exemple aujourd'hui je reste toute l'après-dînée et soirée seul chez moi et ai envoyé mes Messieurs au théâtre.

Adieu mon cher ami, j'attends la nouvelle de l'heureuse délivrance de Madame avec la plus grande impatience. Vous êtes estimé ici comme vous le méritez, et cela contribue à me faire aimer les Français. Je serai toujours votre . . .

CCLV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 11 mai 1777.

Très-cher frère. Voici Giorgi que je vous renvoie pour vous témoigner d'abord ma reconnaissance de son envoi, et puis toute ma joie sur l'heureuse délivrance de votre chère épouse, qui me fait, par l'intérêt vif que j'y prends, toujours le plus grand plaisir. Mon cher ami! Votre bonheur et satisfaction surtout domestique est tout ce que je désire le plus au monde. Pour vous parler d'ici, où je suis déjà trois semaines, je devrais être fort long. Il y a des objets à voir très-intéressants, des établissements dont l'appareil et l'apparence est superbe, l'on bâtit avec une recherche et un luxe étonnant, enfin l'on met tout à l'apparence, mais quand on va plus loin et qu'on recherche vraiment l'utile, on est très-détrompé. Ce n'est pas celui-là qui est une jouissance froide, peu saillante et par conséquent peu accueillie par cette nation vive et légère, qu'on cherche pour faire parler de soi, car c'est là à quoi tend tout le monde ici; on veut avoir l'apparence des grands sentiments qui ne sont point encore des vertus, et l'on se contente d'acquérir de la célébrité par-là, ne fût-ce même que pour huit jours. A cet objet l'on sacrifie tout, et l'on ne connaît guère dans cette Ba-

bylone, ni les lois de la nature, ni celles de la société, que pour un certain vernis de politesse.

Voilà mon cher frère, le tableau des habitants de Paris. La Cour à Versailles est toute autre chose; un despotisme aristocratique y règne; cela paraît contradictoire et cela est pourtant vrai. Chacun dans son département y est maître absolu, mais avec la crainte continuelle d'être, non dirigé par le souverain, mais déplacé. Par-là chacun ne tend qu'à se conserver, et aucun bien ne se fait que s'il est analogue à cette vue. Ceux qui ont voulu faire autrement, en ont été le sacrifice et renvoyés sur le champ. Le Roi n'est maître absolu que pour passer d'un esclavage dans un autre. Il peut changer des ministres, mais il ne peut jamais, s'il n'a un génie transcendant, se rendre maître de la gestion de ses affaires.

Vous pouvez vous imaginer comment les affaires se traitent. Pour moi, je vois manifestement que toutes les petites qui ont trait aux intrigues personnelles, se traitent avec le plus grand soin et intérêt, pendant que les majeures, qui regardent l'Etat, sont parfaitement négligées. Toute la robe et la noblesse, qui a pour but de parvenir un jour à une place de ministre, crie continuellement contre ceux en place pour qu'on les change, mais quand on voudrait attaquer cette forme détestable du despotisme affreux que chacun exerce dans sa charge, tous se réunissent pour l'empêcher, chacun espérant à son tour d'y parvenir. Le Roi est mal élevé, il a l'extérieur contre lui, mais il est honnête, point sans quelques connaissances, mais faible pour ceux qui savent l'intimider, et par conséquent mené à la baguette, sans curiosité, sans élévation, dans une apathie continuelle, d'une vie très-uniforme. La

Reine est une très-jolie et très-aimable femme par tous les pays du monde, mais elle ne pense qu'à s'amuser, elle ne sent rien pour le Roi, elle est ivre de la dissipation de ce pays, et bref, elle ne remplit ni les fonctions de femme ni celles de Reine comme elle le devrait, car comme femme elle néglige absolument le Roi, elle le fait marcher plus d'autorité que par tous les autres moyens, elle ne se soucie de sa société, enfin elle a pris là-dessus un parti bien hazardeux, car il est bâti sur des faux principes. Comme Reine elle ne se lie à aucune étiquette, elle sort, elle court seule, en petite compagnie, sans l'appareil de sa dignité; elle a l'air un peu leste, et pour une particulière cela serait bon, mais elle ne fait pas son métier, et cela pourra avoir des conséquences à l'avenir. Sa vertu est intacte, elle est même austère par caractère plus que par raisonnement, enfin jusqu'à présent cela va bien, mais à la longue elle ne se prépare point des ressources, et cela pourra tourner mal. Voilà ce que je prêche, mais quoique je sois parfaitement content de sa sincérité, de son amitié, elle m'écoute, en convient, mais le tourbillon de dissipation qui l'environne, l'empêche de voir et de penser à autre chose que de passer de plaisirs en plaisirs. Tout ce qui l'environne, l'entretient dans cette frénésie, et comment voulez-vous que seul je m'y oppose? J'ai pourtant gagné quelque chose, surtout sur le jeu de hazard qui était affreux.

Monsieur est un être indéfinissable, mieux que le Roi, il est d'un froid mortel. Madame, laide et grossière, n'est pas Piémontaise pour rien, remplie d'intrigues. Le Comte d'Artois est un petit-maître dans toutes les formes. Sa femme, qui seule fait des enfants, est imbécile absolument.

Madame Elisabeth n'est ni belle ni laide; je ne la vois guère. Mon parti de célibat est pris bien sérieusement.

Mesdames tantes sont nulles, des bonnes personnes, mais qui n'entrent plus en rien. Pour moi, ma vie à la Cour est très-simple; je fais le courtisan et je suis en famille dans l'intérieur le plus que je peux. A Paris je sors, matin et après-dîner, voir des objets, le soir une visite à quelque personne de marque, et à dix heures je suis chez moi; voilà ma vie. Je compte partir d'ici dans dix ou douze jours, passant par Rouen, St. Malo, Brest, Nantes, remontant la Loire jusqu'à Orléans, et puis allant à Rochefort, Bordeaux, le canal du Languedoc, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Marseille, Toulon, Avignon, Lyon et de là par Genève, Lausanne, Berne revenir en Souabe, et par le Tyrol retourner chez moi. Adieu, mon cher ami, je vous enverrai mes journaux un jour. Je vous embrasse de tout mon coeur.

Voici des lettres que je vous prie d'envoyer par bonne occasion à Naples.

CCLVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 19 mai 1777.

Très-cher frère. Je vous suis infiniment obligé de la lettre directe que vous m'avez écrite et par laquelle vous m'annoncez le bon état de santé de votre chère épouse, et que vous alliez faire inoculer Léopold. Je souhaite et ne doute point que cela réussira à merveille. Me voici encore ici; je continue toujours à voir les objets curieux qui y existent, et à jouir le plus que je puis de la société du Roi et surtout de la Reine. Ce pays vaut bien la peine d'être vu; il y a nombre de choses vraiment intéressantes, et je puis dire que l'on m'y a accordé une aisance et une liberté à laquelle je ne pouvais m'attendre, mais qui a infiniment contribué à l'agrément que j'ai eu de voir les objets dans leur état naturel.

Je compte partir dans huit ou dix jours, et j'ai calculé mon temps et mon chemin à faire. J'ai soixante six jours de temps avant mes camps, et j'ai en tout tout au plus trente-neuf jours de marche, par conséquent il me restent vingt-sept jours de séjours à partager, que je ne puis dire d'avance, voulant me régler selon les objets de curiosité qui se présenteront. Adieu mon cher ami, je finis toujours par vous dire combien je suis fâché que

vous ne soyez ici. Je crois que vous auriez été satisfait, et quelle différence pour moi! L'on vous rend bien justice dans ce pays, et j'en aime mieux les Français pour cela. Je vous embrasse de tout mon coeur.

CCLVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 27 mai 1777.

Très-cher frère. Voici la dernière fois que je vous écris d'ici. Je suis très-content de mon séjour. J'ai beaucoup vu d'objets et j'ai entendu bien des choses curieuses, dont, si nous nous promenions dans le Stradone ensemble, je pourrais vous entretenir longuement. Je pars infailliblement dans trois jours, et je vais faire ma tournée qui sera un peu considérable et longue, mais je crois très-intéressante. Le temps est toujours pluvieux ici, hier entre autre, qu'en fin courtisan je chassais le cerf avec le Roi. Nous avons été percés; c'était une bonne journée, car j'ai bien parlé de vous et entendu chanter vos louanges par Monsieur de Boisgelin [1]) qui était autrefois à Parme. L'on ne m'a aucunement sequé ici, et l'on m'a en vérité traité à merveille. J'ai été très-exacte à mon incognito, et ce qui y a contribué le plus, c'est qu'à la Cour et en société je n'ai pas marché accompagné de mes

---

[1]) Louis Bruno comte de Boisgelin, Oberst und französischer Minister in Parma. Er starb im Jahre 1794 auf dem Schaffot.

Messieurs, mais tout seul, je gênais moins. Adieu mon cher ami; présentez mes tendres respects à votre chère et charmante épouse, et comme je ne sais pas trop d'où et comment je pourrai vous écrire dans ma route, croyez-moi en tout lieu et en tout temps bien votre tendre et meilleur ami. Je vous embrasse de même que votre chère épouse . . .

CCLVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Brest, le 9 juin 1777.

Très-cher frère. C'est d'un coin véritablement de l'Europe que je vous écris. Me voici ici depuis deux jours; c'est le troisième aujourd'hui. J'ai quitté Paris sans grands regrets, quoique l'on m'y ait traité à merveille. J'avais à peu près tout vu, l'essentiel pour un si court temps c'est le matériel, car la connaissance des hommes ne se fait pas en six semaines. Pour Versailles il m'en a plus coûté, car je m'étais véritablement attaché à ma soeur, et je voyais sa peine de notre séparation, qui augmentait la mienne. C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fond d'honnêteté et de vertu dans sa situation vraiment respectable. Avec cela de l'esprit et une justesse de pénétration qui m'a souvent étonné. Son premier mouvement est toujours le vrai; si elle s'y laissait aller, réfléchirait un peu plus et écouterait un peu moins les gens qui la soufflent, dont il y a des armées, et de différentes façons,

elle serait parfaite. Le désir de s'amuser est bien puissant chez elle, et comme l'on connaît ce goût, l'on la sait prendre par son faible, et ceux qui lui en procurent le plus et les plus variés, sont écoutés et ménagés. Avec cela sa situation avec le Roi est singulière; car elle le mène de force à des choses qu'il ne voudrait pas même. Cet homme est un peu faible mais point imbécile, il a des notions, il a du jugement, mais c'est une apathie de corps comme d'esprit. Il fait des conversations raisonnables, il n'a aucun goût de s'instruire ni curiosité, enfin le „*fiat lux*" n'est pas venu, la matière est encore en globe. Voilà à peu près la situation des choses. Ajoutez à cela que le gouvernement, composé d'un ministre octogénaire, va tant bien que mal; point de vrai système, point de courage, point de fermeté dans l'esprit, enfin on ne cherche que d'aller en avant, sans se soucier de ce qui arrive à droite ou à gauche. Des petits moyens font toute leur ressource; entre autre ici n'ont-ils pas dépensé un argent immense pour mettre leur marine en état? Voilà qu'ils ont quatorze vaisseaux en rade et croisière, ils les payent cher et ils n'osent les faire sortir, crainte de commencer une guerre qu'ils craignent, néanmoins ils envoyent continuellement des officiers et des canons avec autres munitions aux Américains; ce deviendra le second tome des confédérés.

Ce port-ci mérite d'être vu. C'est un bel assemblage de magasins tous vides presque et d'ateliers. On n'y a rien épargné, une rade superbe, un port entièrement sûr, entre deux montagnes une rivière qui forme canal et qui est entre deux villes, point sujette à mettre en basse marée les vaisseaux à sec, enfin il paraît de la bonne

volonté ici, mais l'intelligence n'est pas fort repandue encore. Les quatorze bataillons qui sont ici, n'ont aucune disposition faite pour pouvoir agir hostilement; ils travaillent aux forteresses. J'ai été à Rouen, puis au Havre de Grâce. L'activité de commerce de ces deux lieux est très-grande et le pays superbe. De là j'ai passé par mer à Honfleur et puis par Caen et Avranches j'ai été à S. Malo qui est un port curieux par sa situation, et qui fait presque seul la pêche de la morue. De là je suis venu ici où je resterai six ou sept jours, car il y a beaucoup d'objets à voir, puis je continuerai ma tournée.

Adieu mon cher ami, je vous embrasse de même que votre chère épouse.

CCLIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Rochefort, le 19 juin 1777.

J'ai l'honneur de renvoyer à V. M. l'extrait ci-joint de la chancellerie de Bohème. Je n'y ajouterai aucune réflexion; Elle connaît ma façon de penser à ce sujet, je n'en varierai jamais. Je suis charmé que Kresel, malgré les singuliers satellites et les extraits de Bossuet et Muratori qui l'accompagnent, y ait été envoyé; il ne pourrait rien faire de moins raisonnable que ce que l'expédition de la chancellerie contient, qui ne dit ni oui ni non sur aucun point, mais qui doute de tout et laisse presque l'arbitrage de trop faire en chaque chose, et ne

vise jamais à attaquer le mal dans sa racine, car politiquement la différence des religions dans un Etat n'est un mal qu'en tant qu'il y a du fanatisme et de la désunion et esprit de parti. Il tombe de lui même quand on traite les sectaires de l'une comme de l'autre parfaitement également, et qu'on laisse à celui qui seul dirige les coeurs, à faire le reste.

CCLX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Ohne Datum. Juni 1777.)

Pour les affaires dont V. M. veut bien me parler, les déclarations ouvertes d'irreligion en Moravie me convainquent toujours plus de mes principes: liberté de croire, et il n'y aura plus qu'une religion qui sera celle de guider également tous les habitants au bien de l'Etat. Sans cette méthode on ne sauvera pas plus d'âmes et on perdra bien plus de corps utiles et nécessaires. Faire des choses à demi, cela n'entre point dans mes principes; il faut ou toute liberté de culte, ou pouvoir expatrier tous ceux qui ne croient ce que vous croyez, et qui ne prennent pas les mêmes formes pour adorer et servir le même Dieu et le même prochain. Enfin pour que les âmes ne se damnent pas après leur mort, expulser et empêcher tout l'avantage que l'on peut tirer d'excellents cultivateurs, de bons sujets pendant leur vie; quelle puissance s'arroge-t-on? Est-ce qu'elle peut s'étendre à juger la miséricorde divine

à vouloir sauver les gens malgré eux, à commander aux consciences enfin? Administrateurs temporels! dès que le service de l'Etat se fait, que les lois de la nature et de la société s'observent, que votre Etre suprême n'est point déshonoré, mais respecté et adoré; qu'avez vous à entrer en autre chose? Le Saint-Esprit doit éclairer les coeurs, vos lois n'y feront jamais qu'éloigner ses effets. Voici ma façon de penser, V. M. la connaît; conviction parfaite m'empêchera, je crains, toute ma vie d'en changer.

CCLXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Toulon, le 3 juillet 1777.

Très-cher frère. Quand et comment cette lettre vous parviendra, je n'en sais rien. Je la fais adresser à Aix, en priant le maître de poste de la donner au courrier d'Espagne qui passe tous les huit jours. Je ne sais si l'on me comprendra, si on le fera ou non, enfin je n'ai pu m'empêcher de vous donner signe de vie. Me voici bien avancé dans ma tournée depuis ma lettre de Brest. J'ai longé toute la côte; L'orient est assez joli, mais la dissolution de la compagnie des Indes lui a fait perdre de son lustre; l'on crie contre, et je crois que l'Etat y gagne, quoique la gêne de devoir désarmer tous les vaisseaux qui en proviennent à L'orient, soit encore contre les bons principes généraux. Nantes est une ville considérable et il y a des gens de tête; le débouché de la Loire qui

traverse tout le royaume, est une position unique, quoique les gênes et impôts sur la navigation de tous les fleuves et canaux en France fassent presque sur tous les points préférer la voie des rouliers, et par conséquent les rendent infructueux.

J'ai remonté la Loire jusqu'à Tours le long d'une digue; le pays est superbe, dans le goût en vérité des bords du Po et Reno vers Ferrare. De Tours à la Rochelle, où j'ai été reprendre la côte, le pays est fertile. La Rochelle est un mauvais port; on y veut dépenser de l'argent, ce sera le jeter. Rochefort, établissement de marine sur la rivière Charente, ne peut être regardé que comme chantier de construction, jamais comme port de refuge à une flotte. Sa situation est charmante et unique. La Charente est une rivière pas plus large que l'Arno, mais fort profonde. Les vaisseaux se trouvent amarrés entre les plus belles prairies qui bordent la rivière, et des jardins dont les allées ont pour point de vue des vaisseaux. L'endroit est agréable dans tous ses points de vue. L'on y fabrique et radoube des vaisseaux dans des formes couvertes qu'il y a très-commodes. De là je vins à Bordeaux; c'est une ville bien agissante surtout pour l'exportation de ses vins et eaux de vie, dont elle fournit l'Angleterre et tout le Nord. La Garonne est une belle rivière, dans laquelle bien deux à trois cents voiles se trouvaient. Elle fait aussi le plus grand commerce comme échelle des produits des îles d'Amérique et avec les rebelles américains, dont j'ai vu une dizaine de bâtiments, parmi lesquels trois armateurs. La ville, surtout le quai, par la vivacité du déchargement et embarquement est belle. Il y a des négociants et des bâtiments de toutes les nations

du Nord, et des hommes fort entendus. Le pays n'est que vignoble, dont on prend le plus grand soin. De là je poussai jusqu'à Bayonne au travers des Landes, d'un pays dépeuplé, inculte et où pendant trente-six heures de voyage je n'ai trouvé que trois villages. Ce n'est pas la faute du terrain, mais le manque d'hommes dans cette partie. Bayonne est assez joli; son port, formé par une barre de sable, est mauvais et dangereux; c'est le moment de la haute marée qu'il faut saisir, et cela par le plus beau temps encore, pour entrer ou sortir. On y a jeté plus de quatre millions en ouvrages, et l'on l'a plus gâté. Je crois son commerce avec l'Espagne en toiles et surtout sa contrebande fait son plus grand objet. De là je passai à Saint-Jean de Lutz, mauvais mais dernier petit port de la France; enfin je fus au delà des Pyrénées à cheval, voir la forteresse de Font-Arabie et de Saint-Sébastien en Espagne. Ce dernier endroit est un port assez mauvais, mais ce qu'on nomme le passage, est une grande baie où les vaisseaux peuvent entrer, et où la compagnie de Caraca du cacao a ses bâtiments. Les moeurs différentes en Espagne m'ont amusé; le frère de Madame Gonzales est le gouverneur à Saint-Sébastien. C'est un bon vieillard; j'ai été très-bien traité, l'on m'a fait tout voir et même exercer un bataillon du régiment de Navarre en vérité fort bien; le Colonel m'en paraît un habile homme. Je suis revenu par un détour pour voir les nouvelles chaussées qui se faisaient; hors qu'elles sont un peu étroites, elles seront belles. J'ai été presque toujours à cheval, mais pourtant quelques lieues je les ai faites en collieras, voiture de louage que les muletiers ont attelé de six mules. Je vous laisse juger de ses ressorts; la

façon de conduire de ces muletiers est effrayante, car ils courent presque toujours à pied et vont à toutes jambes, en s'accrochant, sans tenir de guides, à côté ou derrière la voiture.

De là je fus à Toulouse; je fus ensuite voir les différentes parties curieuses de ce fameux canal qui joint les deux mers. L'idée en est unique et l'exécution vraiment digne d'être vue et admirée. Je le suivis, ce canal, jusqu'à Agde et à Cette, où il se jette dans la mer. De là je vins à Montpellier, ensuite à Nîmes, dont les antiquités sont curieuses, enfin par Aix et Marseille, où je ne changeai que de chevaux, Monsieur le Comte de Provence s'y trouvant au milieu de fêtes. Ici le pays est déjà très-aride, fort chaud; le Languedoc en revanche est une superbe province et d'une culture qui fait vraiment plaisir. Ici les oliviers font tout. Toulon est le plus beau port que j'ai vu; il doit sa création à Louis XIV, qui en a jeté les fondements dans la mer. Sa rade est bonne; il y a quatre vaisseaux, deux frégates, deux chebecs et une flûte armée en rade, et bien une dizaine de vaisseaux qu'ils assurent avoir tous les apprêts prêts à l'être. Malgré cela je ne sais ce que c'est, mais la marine française ne m'inspire aucune confiance. Ses équipages sont mauvais et mal exercés; j'en ai jugé par les manoeuvres que j'ai vues, et par les avaries continuelles qui arrivent à leurs vaisseaux.

J'attends demain Monsieur ici; je resterai une demie journée avec lui, et puis je repartirai pour retourner à Marseille, y faire quelques jours de séjour, et puis je remonte vers Lyon. Je ne vais point à Antibes, car je serais trop tenté, mon cher ami! Quel plaisir n'aurais-je pas de vous embrasser, mais ce doit être pour une autre fois. Présentez

mes respects à votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie votre . . .

Cette lettre je vous prie de la faire passer à Naples.

Si Madame voulait bien mander au Roi son père, combien j'ai été content de la façon comme l'on m'a traité en Espagne, et du bataillon de Navarre, joint à mes regrets de n'avoir pas pu l'aller voir à Madrid, elle me ferait une grande grâce.

CCLXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

5 juillet 1777.

Celle-ci vous trouvera en Suisse; ces gens-là ne reconnaissent pas le prix de votre présence. Asyle de tous les extravagants et criminels, nous y avons un couple de femmes que je n'espère pas que vous verrez. Elles seraient assez impudentes à l'entreprendre, et je dois dire à mon grand chagrin qu'il n'y a plus rien à gâter en fait de religion, si vous persistez et pensez tout de bon à cette générale tolérance que vous me dites d'avoir pour principe, dont vous ne changerez jamais. J'espère que oui, et je ne cesserai de prier et faire prier des gens plus dignes que moi, que Dieu vous préserve de ce malheur, qui serait le plus grand que la monarchie jamais aurait souffert. En croyant d'avoir des cultivateurs, à les conserver, ou même en les attirant, vous ruinerez votre Etat, vous serez cause de la perte de tant d'âmes. A quoi vous mènerait

d'avoir la vraie religion, si vous l'estimez, l'aimez si peu, qu'il vous importe peu de la conserver et augmenter? Je ne vois pas cette indifférence à tous les protestants; au contraire, je souhaiterais qu'on les imitât, aucun Etat n'accordant cette indifférence chez soi. Vous le verrez dans cette vilaine Suisse; on voit et expérimente journellement ce qui passe en Empire, Angleterre, Saxe, Bade, Hollande etc. hors en Prusse; mais le pays est-il plus heureux? A-t-il ces cultivateurs, ces gens si nécessaires à l'Etat pour le rendre heureux? Il n'y a pas de pays moins heureux et plus reculé en cela que ces provinces. Il faut de la bonne foi, des règles immuables; où voulez-vous les trouver ou conserver?

CCLXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Lyon, le 10 juillet 1777.

Très-cher frère. Voici une occasion sûre; quoiqu'entre les mains d'un étourdi, néanmoins j'espère que ce paquet vous sera remis exactement; il contient différentes notes et choses détachées sur les principales parties que j'ai passées et qui m'ont été données. Vous sentez bien que chacun orne sa belle, ainsi vous pouvez, pour ne pas vous tromper, en ôter toujours un bon tiers. La marine n'est pas en détail ici; je compte que M. de Sartines [1]) m'en-

[1]) Der französische Marineminister Antoine Raimond de Sartines.

verra toutes les ordonnances que je vous ferai passer; je n'ai pas eu le temps de tout mettre bien en ordre, ainsi tout est en tas; les nouvelles des finances sont les plus justes. Je vous prie de tout lire et faire copier tout ce qu'il vous plaira, mais ensuite de me tout renvoyer à Vienne par une bonne occasion qui ne presse pas. Mes camps mangeront encore bien plus de deux mois, qui ne pourraient me servir à cet objet. J'aurais volontiers encore ajouté mon journal, mais il est écrit si confusément en brouillon, et il a plus de soixante feuilles, que vous ne pourriez vous en tirer, et je vous le ferai passer de Vienne copié.

Vous êtes bien bon, mon cher ami, d'avoir voulu me mander votre satisfaction sur le bien que j'ai dit de vous. Mon coeur en est si plein que, sans le rechercher, ma bouche en parle, et je devrais être un menteur si, quand il s'agit de vous, je disais autre chose que ce que la suite d'une connaissance depuis les premiers moments de votre vie, sur votre caractère et façon de penser, et dont mille preuves font foi, sans vous être jamais démenti un moment, me fournissent de bon et de louable. Vous valez beaucoup mieux que moi, mais je suis plus charlatan, et dans ce pays il faut l'être. Moi, je le suis de raison, de modestie; j'outre un peu là-dessus, en paraissant simple, naturel, réfléchi même avec excès, et c'est ce qui m'a donné du crédit; voilà ce qui a excité l'enthousiasme qui vraiment m'embarrasse. Dans toute la tournée des provinces je n'ai été à aucun spectacle, à aucun amusement. J'ai tâché même de me cacher au lieu de me faire voir; j'ai parlé dans chaque endroit aux gens les plus instruits, et cela pendant des heures, mais seulement à trois ou quatre par

endroit. Ceux-là, je les ai fait parler, je suis entré dans leur sens, je les ai satisfaits, ils l'ont raconté, tout le monde aurait voulu m'entendre parler, et ne le pouvant, j'ai passé pour un oracle sans l'être, car la rareté est une chose bien précieuse.

Enfin demain je pars [1]) pour Genêve, et je quitte très-content ce royaume, mais sans regret, car j'en avais assez de mon rôle, et je crois que l'on sera assez content de moi; j'y ai vu et observé des choses fort intéressantes, et j'ai trouvé une bonne volonté de me parler des choses les plus secrètes, qui m'a servi et étonné, mais dont je me garderai bien de découvrir les auteurs. Présentez mes tendres respects à votre chère et incomparable épouse, embrassez vos chers enfants de ma part, et je vous prie, faites qu'ils ne m'oublient pas. Par un vent nord-ouest qui a régné assez violemment tout le temps que j'étais à Marseille, que j'étais tenté de passer à Livourne! On m'assurait que dans vingt-quatre heures j'y serais, mais cela aurait dérangé toute ma tournée postérieure, et surtout l'objet d'aller faire séjour à Freyburg dans notre Autriche antérieure. Adieu, je vous embrasse; mon amitié, ma tendresse sont sans bornes et à toute épreuve...

Lyon, ce 11 juillet 1777.

---

[1]) Von dem Worte: „enfin demain je pars" angefangen ist der Brief am 11. geschrieben.

CCLXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Freyburg, le 20 juillet 1777.

Très-chère mère. Enfin me voilà ici repatrié depuis hier au soir; je suis arrivé ici dans vos Etats très-heureusement. Depuis Berne, que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai passé à Soleure et ai dîné à Bâle, d'où je suis venu coucher ici. La ville n'est pas belle ni brillante; elle ressemble à un gros bourg. Une grande rue mal peignée et quelques petites de traverses la constituent, c'est beaucoup moins ville que S. Pölten. J'ai vu Jacquemin [1]) et le président comte d'Ulm [2]). Cette matinée, hors la messe que l'abbé de S. Blaise [3]) m'a dite, je ne me suis occupé que de la lecture et expédition de mon courrier, et à arranger mon voyage futur. J'ai l'honneur de lui en remettre ici à peu près la liste, car sur un jour de plus ou de moins l'on ne peut le prédire d'avance; les chemins, le temps, tout le peut faire varier. Par là j'aurai vu tous les pays antérieurs d'Autriche. La chaleur nous

---

[1]) Der General der Cavallerie, Heinrich Freiherr von Jacquemin, Militärdirector in Vorderösterreich.

[2]) Nicht Graf, sondern Freiherr Ferdinand Carl von Ulm, Regierungs- und Kammerpräzident.

[3]) Der berühmte Gelehrte Martin II., Gerbert von Hornau, Abt zu S. Blasien seit 1764.

a tenu bonne et fidèle compagnie; dans ces montagnes il n'y a pas d'air et il est étouffant, aussi on s'en sent tout abattu et la tête toute vide, particulièrement dans cette auberge où les chambres sont fort basses, le soleil, et un bruit sur la rue qu'on ne s'entend pas. Cette lettre aussi se ressentira de cette confusion, car tous les environs en paysans sont venus pour me voir, étant dimanche. Demain je commencerai à écouter et à parler à ces messieurs du gouvernement. D'abord il fait peur, le nombre d'employés que cette petite province contient, et combien de mal placés. Tout au bout des possessions se trouve le gouvernement, joint à une université qui ne me paraît pas valoir ce qu'elle coûte, surtout pour la partie médicinale et chirurgicale, où il n'y a presque pas d'écoliers.

Voilà tout ce que je sais encore très à peu près seulement d'ici. Pour répondre à sa longue et gracieuse lettre, qu'Elle permette de lui dire que le tableau et les conséquences, que V. M. a tirées de ce que j'avais osé lui écrire au sujet des protestants qui se sont découverts en Moravie, m'a saisi et frappé au point, qu'un moment interdit, je ne pus me souvenir si pareille chose était sortie par méprise de ma plume, lorsque je suis bien éloigné de la penser. Heureusement le mot de tolérance qu'Elle eut la bonté de me répéter, me tira d'erreur, et changea tout mon effroi en une tendre et vive reconnaissance pour la bonté vraiment touchante, héroique, mâle et forte, avec laquelle Elle a bien voulu relever les conséquences qu'Elle en tirait, mais c'est la définition du mot de tolérance qui fait seule le mésentendu. Elle l'a pris dans tout un autre sens; Dieu me préserve de penser qu'il est indifférent que les sujets deviennent protestants ou restent catholiques,

encore moins qu'ils ne croient ou au moins n'observent pas le culte de celle qu'ils tiennent de leurs pères. Je donnerais ce que je possède, si tous les protestants de ses Etats pourraient se faire catholiques!

Tolérance chez moi veut seulement dire que, dans des affaires uniquement temporelles, sans égard à la religion, j'employerais, je laisserais avoir des terres, des métiers, être bourgeois ceux qui en seraient capables et qui porteraient de l'avantage ou de l'industrie dans les Etats. Ceux qui malheureusement sont dans une fausse croyance, sont bien plus éloignés de leur conversion, quand ils restent dans leur pays, que s'ils passent dans un, où ils voient et entendent les vérités frappantes de la foi catholique, de même que l'exercice imperturbé de leur culte les rend d'abord meilleurs sujets, leur fait éviter l'irreligion bien plus dangereuse pour la séduction de nos catholiques, que l'observance de la leur. Si les protestants n'établissent pas dans leurs Etats généralement cette méthode, c'est que leur ministère fuit la vérité et clairvoyance de la nôtre, joint que les républiques peuvent plus difficilement faire de pareils changements. Enfin si j'avais le loisir qu'une lettre ne donne pas, je croirais pouvoir prouver, que de la façon que je la considère, je me ficrais de me présenter au moment d'après au tribunal respectable qui décidera de mon éternité. Personne ne deviendrait certainement luthérien ni calviniste; il y aurait moins d'impies dans toutes les religions, l'Etat y gagnerait beaucoup, et je ne puis croire que, tout cela réuni, puisse me rendre coupable aux yeux de Dieu, au moins cela ne me paraît pas conforme à sa perfection, ni à l'emploi qu'il m'a donné, en me mettant au service d'une quinzaine de millions d'hommes.

Pour les autres nouvelles qu'Elle veut bien me mander, je lui en baise très-humblement les mains; je suis charmé que les étrangers soient partis, car ils doivent l'avoir gênée. Après avoir encore fait cet autre voyage, je ne suis plus dans le cas de m'absenter aussi longuement, et il dépendra toujours des ordres de V. M. de disposer de moi aveuglement en toute chose; c'est mon unique objet, c'est mon premier et mon plus cher devoir. Je compte pouvoir arriver vers le 12 ou 13 d'août à Pest, et de là être pour sûr le 26 à ses pieds; je compte même ce moment avec une impatience aussi vraie et aussi sincère que le sont tous ceux que j'ai toute ma vie eu pour vous, chère mère, et lui baisant très-humblement les mains, j'ose me dire avec le plus profond respect . . .

CCLXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Freyburg, ce 24 juillet 1777.

Il est bien sûr que, quand on considère bien ce pays, on voit qu'il y a très-peu de parti à en tirer, et dès qu'il n'y en a point, il parait que la prudence exigerait d'en tirer le plus que possible, et en même temps de rendre les sujets aussi heureux que possible. Or par la méthode actuelle l'on manque tous les deux objets; un gouvernement coûteux, nombreux, mal composé perd les revenus et mécontente les habitants.

Vingt conseillers qui coûtent avec leur subalternes

les 140.000 florins dans un Etat qui, tout pris ensemble, ne rapporte pas 300.000 florins, devant chacun faire pourtant quelque chose, scrutent, inventent, questionnent, écrivent et impatientent tous les sujets. Un président qui n'a pas la capacité pour les contenir, et qui ne mesure pas sa dépense, et en employant des moyens peu clairs pour subvenir à sa dépense, fait mal parler. L'université est à peu près dans le même cas, vingt-quatre professeurs, dont quelques-uns ont sept ou huit étudiants à leurs leçons, d'autres davantage, ne paraît pas valoir ce qu'elle coûte, ni être placée à pouvoir jamais attirer plus de monde. Le gouvernement est de même au bout, éloigné des parties et de la capitale, ce qui fait une protraction considérable; la forme juridique, confondue dans la régie politique, point d'ordre dans les séances de la régence, un commandement général avec tout ce qui y a lieu, pour deux petits bataillons d'infanterie, cela est vraiment absurde. Enfin quand j'aurai encore vu les autres parties, et surtout celle de Vorarlberg, je pourrai lui en dire davantage. Mon idée est faite, mais il faut que je la mâche encore.

Pour la ville de Vieux-Brisac, ses habitants, je ne connais pas de quoi ils vivent; placés sur une montagne, ils ne peuvent point veiller à leur agriculture, et pour l'ouvrage de profession, hors les quatre compagnies qui y sont, je ne vois pas ce qu'ils auront à faire. La maison de correction qui y est, est très-propre, mais les gens y sont infiniment trop bien tenus; ils y sont mieux que chez eux. Les religieuses, auxquelles V. M. a accordé des pierres et de l'argent pour bâtir, travaillent à force, mais je ne crois pas que leur situation au bout de toutes les provinces sera faite pour attirer beaucoup de pen-

sionnaires. Elle se souviendra que de Günzbourg j'eus l'honneur de lui détailler le triste état, dans lequel j'avais trouvé la maison des recrues. Or voici une très-humble note que j'ose lui faire en conséquence; il est démontré que les deux objets, c'est-à-dire les recrues, et le *Landvogt* y ont place, si les premières sont bien logées et quc le second le peut-être aussi raisonnablement, mais pas comme à présent, ni tout ce qu'il demande, qui est ridicule. Les résolutions que j'ai en idée, couperont court à tout. La ville de Constance est certainement le point le plus naturel pour le commerce, et cette ville, moyennant quelques arrangements, pourrait redevenir ce qu'elle a été autrefois.

Du rapport ci-joint de la chancellerie je crois qu'elle a tort en ce qu'elle ne mette pas toute l'importance dans la reluition de la *Landgrafschaft* Thourgau; cette terre environne Constance et son lac, est riche, peuplée, cultivée et conviendrait infiniment. Pour Montfort, je crois qu'il faut attendre l'échéance du cas de mort, en gardant Langenargen. Les trocs avec l'évêque de Constance et d'Augsbourg ne me paraissent pas faisables, mais par bien des raisons il faudra inébranlablement soutenir les droits territoriaux et seigneuriaux du marggraviat de Bourgau, cela pourra mener à d'autres échanges avantageuses. En conformité j'oserais prier V. M. d'ordonner à la chancellerie de faire toutes les recherches possibles sur les droits de reluition qui existent sur Thourgau, et de ne rien céder des droits aux *Insassen* de Bourgau, qui, particulièrement l'évêque d'Augsbourg, veulent toujours empiéter.

Le Vorarlberg est une partie intéressante à la monarchie; elle joint le Tyrol avec le lac de Constance; il paraîtrait que cette partie ne devrait faire qu'une avec le

Tyrol, même en gouvernement. Constance devrait être l'endroit, ou Stockach, du gouvernement qui, réduit à cinq conseillers de justice, remplirait avec un président toute la besogne; le politique et cameral, le même chef, avec peu de subalternes, le pourrait gérer. La monnaie, je la casserais, de même que l'université, dont j'emploierais les fonds réunis à Constance, où déjà existe le séminaire épiscopal; j'y joindrais l'université d'Innsbruck, car de ces deux à peine en ferait-on une bonne, et c'est leur bonté, et non pas leur multiplicité qui profite.

Toute la partie du Brisgau, du Nellenbourg, les villes forestières, le Rothenbourg, l'Ortenau et le Bourgau sont des parties détachées de la monarchie, dont l'échange pour un arrondissement plus considérable sera très-avantageux; le Vorarlberg, c'est-à-dire Bregenz et Constance ne seront jamais dans ce cas et devront rester toujours incorporés à la monarchie, mais ce n'est pas pour la portion de la Bavière jusqu'à l'Inn qu'on pourrait donner ces pays; on y perdrait. Il faudrait toute la haute et basse Bavière jusqu'au Lech, et le Haut-Palatinat; car sans cela le marché serait mauvais.

CCLXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

(Ohne Datum. Juli 1777.)

Sans religion dominante? La tolérance, l'indifférentisme sont justement les vrais moyens de tout saper et que rien ne se soutienne: nous autres serions les plus attrapés. Ce n'est pas l'édit de Nantes qui a ruiné ces provinces; à Bordeaux il n'y avait jamais d'édit, et le pays n'est pas plus riche: c'est ces malheureuses fermes, la mauvaise administration, les faibles ou intrigants ministres qui ont ruiné ce royaume, placé si avantageusement: c'est le manque de religion de ces sujets employés, qui ne sont occupés que de leurs intérêts ou passions, qui ruinent tout. Quel frein pour ces sortes de gens? Aucun, ni la potence ni la roue, hors la religion ou devenir cruel, *kein Menschenfreund;* phrase usitée si communément, en abandonnant chacun à ses idées. Je ne parle que politiquement, non en chrétienne: rien de si nécessaire et salutaire que la religion. Voulez-vous passer que chacun s'en fasse une à sa fantaisie? Point de culte fixe, point de soumission à l'église; que deviendrons-nous? La tranquillité, le contentement n'en suivront pas: le *Faust-Recht*

---

[1]) Abschrift von Pichlers Hand.



et d'autres malheureux temps en suivront, qu'on a déjà vus. Un discours pareil de votre part peut causer les plus grands malheurs et vous rendre responsable de bien de milliers d'âmes; mais jugez ce que je dois souffrir de vous dans ces principes erronés. Il ne s'agit pas seulement du bonheur de l'Etat, pas de votre conservation, d'un fils, depuis sa naissance le seul objet de mes actions, mais il s'agit de votre salut. A force de voir, d'entendre, en mêlant cet esprit de contrarier et celui de créer en même temps, vous vous perdez, mais en même temps vous entraînez avec vous toute la monarchie, tous les grands soins de vos ancêtres qui nous ont remis avec grande peine ces provinces, et les ont bien améliorées, en introduisant, non comme nos adversaires, avec force et cruauté, notre sainte religion, mais avec soins, peines et dépenses. Point d'esprit de persécution, mais encore moins d'indifférence ou de tolérantisme, c'est ce que je compte tant que je vivrai de suivre, et ne souhaitant vivre qu'autant que je puisse descendre avec mes ancêtres avec cette consolation, que mon fils sera aussi grand, aussi religieux que ses prédécesseurs, et reviendra des faux raisonnements, des mauvais livres, comme de ceux qui font briller leur esprit aux dépens de tout ce qu'il y a de plus saint et respectable et veulent introduire une liberté imaginaire, qui ne peut jamais exister, et qui rejaillit en licence et bouleversement total.

Pardonnez-moi cette longue lettre, cette grande digression; je vous aime et mes Etats trop tendrement pour n'en être occupée, et ne pouvant m'entretenir avec vous que tous les quinze jours, je suis toujours remplie d'idées et d'affaires. Je suis bien aise de me trouver en juillet,

ce sera le dernier mois que je ne vous verrai; j'ai grand besoin d'avoir la consolation de vous fixer une fois, mes facultés personnelles commencent à me manquer.

CCLXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Innsbruck, le 30 juillet 1777.

Très-cher frère. Me voici arrivé très-heureusement ici, après avoir passé mes Suisses le plus joliment du monde. C'est un pays qui vaut certainement la peine d'être vu, tant par la beauté et curiosité de son sol que par la singulière façon de penser de ses habitants, qui sont différents de toutes les autres nations. J'ai fait cette traversée avec un voiturier à la façon commune à tous les voyageurs. Cela est un peu ennuyant, surtout quand on doit rester des quatre à cinq heures dans les auberges à attendre que les chevaux soient rafraîchis. Je me suis arrêté cinq jours entiers à Freyburg au gouvernement de ce pays-là, et puis j'ai mis six autres à faire un tour dans les provinces détachées, et enfin par le lac de Constance j'ai fini, et de là je suis arrivé hier ici. Les chemins sont très-bons, mais montagneux. Je comptais d'ici aller par Brixen à Botzen, pour y voir les ouvrages en dessèchements qu'on y fait, et puis passant par Clagenfurt aller gagner mon camp près de Leubnitz, mais le désir que S. M. par plusieurs lettres veut bien me faire voir, de me revoir même pour peu de moments à Vienne, m'a fait prendre le parti de partir

nuisible, qui va nécessairement attiser un feu tout nouveau, qui durera longtemps, et je pourrais être avec ces convictions dans l'âme, même si elles sont toutes erronées? Mais enfin je les ai dans son conseil journellement occupé à en voir les suites, à devoir donner des avis, enfin, ou obligé de contredire continuellement, ou d'avaler à longs traits, en me taisant, un poison lent qui me rongerait. Dès que j'ai le malheur de penser si différemment, je ne lui vaux plus rien; dès que je ne lui suis plus bon, il faut que je tâche de me l'être à moi même, ou ma conduite est insensée. Ainsi Elle permettra que sous tous les prétextes qu'il lui plaira, je sois dispensé dorénavant par écrit ou de bouche d'ouvrir mon avis. Il ne servirait qu'à l'inquiéter, qu'à la troubler, qu'à lui donner de la méfiance peut-être dans ses principes et dans ses conseillers, qu'Elle veut suivre, et ne ferait néanmoins pas obtenir le seul bien que j'entrevois. Eloigné des affaires, et par conséquent de l'odiosité de ma charge, il me sera infiniment plus facile de mériter ses bontés, et de vouer un temps bien plus considérable à procurer des agréments, et à soulager par quelques moments de dissipation une mère, à laquelle de tout temps je me suis entièrement dévoué, et pour laquelle personnellement rien ne me coûte. L'emploi de bon fils, je l'ai toujours su faire sans étude, je n'ai qu'à me laisser aller; celui de corrégent, cet être, qui pourra être tolérable, doit n'être qu'imaginaire. Après douze ans d'étude, je n'y suis pas encore parvenu, et n'y parviendrai jamais, que par le moyen que je ne doute point qu'Elle voudra bien agréer que je prenne, et c'est en conséquence que mon retour pourra être le commencement de mon bonheur. Je lui baise très-humblement les mains et suis toute ma vie avec le plus profond respect . . .

CCLXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 27. September 1777.)

La vôtre ne m'a point consolée; il est cruel de s'aimer et de se tourmenter mutuellement sans faire du bien. J'espère que vous ne vous refuserez pas à la raison, et que je ne serai pas la seule à votre heureux retour d'être affligée.

CCLXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

C'est au moment que je monte en voiture, que je reçois le paquet qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer. Après en avoir lu les pièces, j'ai l'honneur de les lui renvoyer, et je ne puis rien ajouter, si non que la matière est déjà tellement éclaircie et est si fort devenue conviction parfaite dans moi, que je ne puis rien attendre de la raison d'autres, qu'une trêve et du silence de ma part; le seul moyen dépend d'un mot de sa part. Je suis à ses pieds avec le plus profond respect...

Ce 29 septembre 1777.

CCLXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 octobre 1777.

Très-cher frère. Il n'y a rien du tout de nouveau en politique. Dans les affaires internes il n'y a d'important que les arrangements à prendre au sujet des protestants qui se sont déclarés en Moravie. S. M. avait commencé à prendre la chose par le vrai bout de la douceur, et en changeant les curés et surtout les missionnaires indiscrets. Depuis tout d'un coup on lui a surpris une résolution qui veut tout forcer. J'ai écrit contre avec force et énergie; cela n'a servi qu'à faire arrêter l'exécution d'une quantité de lois pénales qu'on voulait faire pour quiconque ne se déclarerait pas tout de suite catholique, et qui n'irait pas, au moins en faire semblant en allant, à l'église et à confesse. Je vous enverrai des détails làdessus quand j'en aurai le temps, mais je tiendrai ferme dans une affaire si importante, et si je dois céder, ce ne sera qu'en faisant connaître à tout l'univers que c'est bien malgré moi que cela se fait.

Pour Ferdinand nous l'allons voir et je vous en ferai un fidèle rapport. Les palpitations qu'il a, m'inquiètent, et sa maigreur, mais ne pourrait-ce pas être la même incommodité que vous avez eue et dont vous êtes parfaite-

ment remis? Si vous l'imaginiez aussi, faites-moi le plaisir de me mander ce qui vous a fait du bien, ou en médecine ou en régime. Adieu . . .

CCLXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 18 décembre 1777.

Très-cher frére. Je suis bien aise d'avoir reçu de vos nouvelles de Siène, d'où je n'en attendais pas. Pour ici nos nouvelles se réduisent à peu de chose, néanmoins les voici telles quelles. D'Angleterre le manque absolu de nouvelles de la part de leur guerre des colonies fait supposer que leurs affaires vont bien mal, et que même peut-être leur flotte pourrait être bloquée par la flotille américaine dans une baie, dans laquelle elle vient de s'enfourrer. Les Français restent à l'apparence et en paroles tranquilles, mais sous main ils aident les Américains tant qu'ils peuvent. Le Roi de Prusse est de la plus mauvaise humeur, et s'est brouillé au point avec l'Angleterre, qu'il a refusé net le passage le long du Rhin par ses Etats en Westphalie aux troupes hessoises et d'Anspach, qui étaient en marche pour s'approcher de la mer, et pour passer ensuite rejoindre leurs corps. La Russie et la Porte craignent toutes deux la guerre; la première parce que ses arrangements ne sont point encore pris pour frapper le grand coup décisif, l'autre parce qu'elle doit prévoir ce qui l'attend. Nous restons tranquilles et spec-

tateurs à tout ceci, et sans rien précipiter nous attendons qu'on vienne à nous, ou que des circonstances nous décident; en attendant de loin à loin nous prenons des arrangements pour être prêts à tout événement.

CCLXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 décembre 1777.

Très-cher frère. Je vous rends bien des grâces pour vos compliments à l'occasion de la nouvelle année. Soyez persuadé que les miens sont bien sincères, et que certainement on ne peut pas avoir au monde un plus tendre et un plus sincère ami à toute épreuve que moi. Essayez-moi, si vous en doutez encore, et vous verrez.

Mayer, le caissier de S. M., et la Ransonnet [1]), sa femme de chambre, sont morts hier dans la même heure. C'est une perte, surtout la dernière, pour S. M. qui en était fort contente. Elle a tout de suite conféré la charge de Mayer à son fils qui était à Milan et qui avait épousé la danseuse Vigano; par conséquence la voilà introduite presqu'à la Cour, après qu'elle avait été l'objet des plus grandes inquiétudes et de la persécution de S. M. *Tempora mutantur*, disait un vieux auteur. Wilczek a prêté tous ses sermens, et le voilà introduit en charge. Lam-

[1]) Frau Josepha Ransonnet, Kammerdienerin der Kaiserin.

berg[1]) de Turin est destiné à aller à Naples à sa place. Voici nos nouvelles qui se terminent par une grande catastrophe. Demain l'on devait avoir une grande course publique de traîneaux, et la neige vient de prendre le parti de fondre; par conséquent toutes nos élégantes sont pour leurs spéculations de toilette. Adieu . . .

[1]) Anton Graf Lamberg-Sprinzenstein.



1778.

CCLXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

Le 2 janvier 1778.

La situation présente, bien loin de m'offrir une perspective heureuse, grande et équitable, m'accable d'un tas de réflexions, dont je ne saurais me débarrasser et que je me reprocherais toute ma vie de ne pas les communiquer. Il s'agit du bonheur et de la tranquillité, non seulement des peuples commis à mes soins, mais encore de celle qui pourait intéresser toute l'Allemagne. Cette réflexion seule devrait arrêter toute précipitation de notre part; elle est d'autant moins nécessaire, qu'il sera toujours très-aisé à entreprendre, après mûre réflexion, ce que nous ferions dès cette heure avec trop de précipitation, en sonnant le tocsin, en ouvrant la porte à toutes les suites malheureuses qui en seront la suite, en nous attirant le blâme et la juste indignation d'un bouleversement peut-

[1]) Abgedruckt bei Karajan. Maria Theresia und Joseph II. während der Mitregentschaft. Die Varianten erklären sich dadurch, dass Karajan nur eine mehrfach veränderte Abschrift kannte, während mir das eigenhändige Schreiben der Kaiserin im Original vorliegt.

être total, et d'avoir fait des malheureux sans nombre. Nos pays s'en ressentiront le plus; à peine se relèvent-ils des malheurs passés. Si même nos prétentions sur la Bavière étaient plus constatées et plus solides qu'elles ne le sont, on devrait hésiter d'exciter un incendie universel pour une convenance particulière. Jugez combien des droits peu constatés et surannés, au dire même du ministre, comme vous le savez aussi bien que moi, doivent être mesurés, pour ne pas causer des troubles, dont tant de malheurs suivront; sans que nous y gagnerons jamais autant que les autres, nous en serons pour les frais immenses, nous devrons de nouveau opprimer nos peuples pour suffire aux dettes et pour entretenir une armée encore plus grande, toujours plus nécessaire à mesure qu'on augmente ses possessions. On perdrait tout le crédit public si heureusement rétabli, on devrait suppléer par la force, et on ne jouirait jamais de tranquillité, de paix et du bonheur, seul attaché à la bonne foi, crédit et confiance publique. Depuis le souverain jusqu'au paysan on ne se ressent déjà que trop de cette situation depuis trente-six ans, que le Roi de Prusse a introduit ses maximes. Tout lien civil et politique ne tient plus, on ne voit les hommes et les provinces que plus malheureux et en décadence; cela ira toujours en augmentant, si nous en agissons de même. Je ne parle que selon mon expérience en politique, et en bonne mère de famille. Je ne m'oppose pas d'arranger ces affaires par la voie conciliante de négociation et convenance, mais jamais par la voie des armes ou de force, voie qui révolterait à juste titre tout le monde contre nous dès le premier pas, et nous ferait même perdre ceux qui seraient restés neutres. Je n'ai





pas vu prospérer aucune entreprise pareille, hors celle contre moi 1741 par la perte de la Silésie. L'invasion de la Saxe, celle du Portugal, la nôtre de 1756, aucune n'a réussi; elles ont bien ruiné ceux qui les ont entreprises; nous en ressentons encore les suites: deux cent millions plus de dettes et nos peuples foulés.

Tout ce que je marque n'est que pour empêcher la marche des troupes qui dénote de la violence, mais je ne me refuse nullement de traiter avec le Palatin [1]), et conjointement du su de nos alliés. Autrement nous courons risque d'exposer nos propres provinces aux Prussiens et Français, qui peuvent s'y établir à si peu de frais que nous en Bavière, et dont nous leur donnons l'exemple. J'avoue, il me coûterait de restituer un pays que nous réclamons en justice, que nous allons envahir si légèrement, sans être fondés sur des droits constatés, ni sur l'appui des alliés. Je ne vois donc aucun inconvénient de différer la marche des troupes, mais j'en vois beaucoup de grands malheurs en la précipitant.

[1]) Der Kurfürst Karl Theodor von der Pfalz, welcher durch den am 30. Dezember 1777 erfolgten Tod des Kurfürsten Maximilian Joseph von Baiern zur Nachfolge in diesem Lande berufen wurde.

CCLXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 janvier 1778.

Très-cher frère. Vous êtes mon héritier, vous êtes mon ami, je ne puis vous laisser ignorer par conséquent aucune des démarches importantes que je fais. Je vous envoie donc ce courrier avec les pièces ci-jointes, dont la lecture vous mettra au fait de ce qui vient de se faire à la nouvelle de la mort de l'Electeur de Bavière, qui nous a surpris, parce que l'on nous avait toujours bercés de nouvelles fausses qui ôtaient toute crainte. Les pièces ci-jointes sont, l'une la convention qu'on a faite avec le baron Ritter [1]), ministre palatin, et qui n'attend que la ratification de l'Electeur, auquel on a envoyé un courrier; l'autre ce sont toutes les expéditions civiles et militaires que j'ai vite couchées et expédiées. Tout est parti, et même la cavalerie d'ici est marchée hier et l'infanterie aujourd'hui; l'artillerie suit demain. Le 16 est le jour fixé pour l'entrée des troupes; la carte ci-jointe avec la description des endroits vous fera voir le pays que nous allons occuper, mais comme il ne serait pas de notre

[1]) Heinrich Joseph Freiherr von Ritter, kurpfälzischer geheimer Rath und bevollmächtigter Minister in Wien.



convenance d'avoir les frontières si étendues, nous nous sommes ménagés un article dans la convention, qui parle d'échanges amicaux à faire. Joint à ce que vous voyez dans la carte, le comté de Mindelheim en Souabe sera aussi pris en possession. Les circonstances de l'Europe paraissent favorables. Tout le monde est occupé et attentif; par conséquent je me flatte que ce coup réussira sans guerre, et l'acquisition, quoique pas complète, sera toujours belle pour n'avoir rien coûté. Je vous tiendrai au fait des ultérieures nouvelles à mesure qu'il en viendra, qui en vaudront la peine. En attendant vous jugerez bien que je suis très-occupé, et je vous embrasse...

CCLXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 12 janvier 1778.

Très-cher frère. Voici un paquet de choses, qui vous instruiront de nos circonstances du moment. Vous y trouverez les mémoires saxons et notre réponse première; puis en français le mémoire du Roi de Prusse, auquel nous n'avons point encore répondu; enfin une petite pièce française que le Roi de Prusse a répandue en France, et je crois en Russie, qui devrait être notre convention, mais qui, comme vous savez, ne l'est pas. Enfin est en allemand la note qu'on a donnée à Ritter au sujet de l'échange; il est parti il y a deux jours, reste à voir ce qu'il arrangera de ce grand projet. Je n'ose me flatter

de sa réussite, mais s'il réussit, c'est un vrai coup d'état, et un arrondissement pour la monarchie d'un prix inappréciable. Voilà quant à la politique. Des Turcs nous venons d'apprendre qu'ils sont fermement décidés à faire la guerre au Chan que les Russes protègent; c'est donc leur faire la guerre. Notre dernière déclaration n'avait point été faite encore. Reste à voir l'effet qu'elle aura produite en Russie. Les premières nouvelles de la Bavière n'avaient point fait de sensation, et de la France les réponses étaient honnêtes, sans qu'ils aient pu néanmoins dissimuler la peine que cela leur faisait.

Les dispositions que par rapport des mouvements du Roi de Prusse nous avons été, ou cru l'être, obligés de faire, vous les verrez par la note que j'ai donnée à S. M., et les choses soulignées de rouge sont celles que préalablement l'on vient de faire de la façon que je l'ai marqué *ad marginem.*

Pour conclusion est la liste des deux armées, l'une qui agirait en Bohème et Moravie, et l'autre qui resterait en Hongrie et Transylvanie pour observer la guerre des Turcs. Tout cela est encore sans artillerie et sans les nouveaux corps qu'il faudrait lever, mais l'armée telle qu'elle est. Je souhaite et désire bien ardemment, que tous ces ouvrages soient pour rien, mais il me paraît essentiel dans ces moments critiques, d'être en mesure et de soutenir les droits et avantages acquis avec la fermeté requise, qui seule peut conserver la paix. S. M., comme vous l'imaginerez bien, est un peu inquiète sur tout ceci, mais elle a la bonté de condescendre aux bonnes raisons qu'on lui présente. Pour moi, je suis la cheville ouvrière dans tout ceci; je vous laisse juger, mon cher ami, si j'ai

à faire pour faire émouvoir les choses plus lestement qu'à l'ordinaire. Je vous embrasse.

Le prince Joseph Lobkowitz a très-bien fait sa commission à Munic. L'Electeur a eu du plaisir de la Toison, et je vais l'envoyer aussi au duc de Deux-Ponts [1]) qui s'y trouve et la désire.

CCLXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 15 janvier 1778.

Très-cher frère. C'est par le courrier assuré que je vous envoie tous ces papiers. Vous y verrez à-peu-près à quoi nous en sommes. J'ai été très-choqué de la façon avec laquelle l'Electeur palatin nous a répondu par son ministre Ritter, et notre ministre Lehrbach [2]) s'y est très-mal pris, aussi puisque nous ne voulions savoir autre chose que ou la ratification ou la dénégation. Dans le premier cas nous nous mettrons en possession de ce qui nous appartenait, dans le second l'Empereur déclarerait le fief vaquant et le prendrait en séquestre jusqu'aux arrangements à prendre avec tous les prétendants. Nous avons renvoyé un courrier pour une réponse définitive. Je suis

---

[1]) Carl August Christian, welcher im Jahre 1775 als Herzog von Zweibrücken succedirte und 1795 starb.

[2]) Franz Sigmund von Lehrbach, kaiserl. bevollmächtigter Minister am pfälzischen Hofe.



bien curieux du parti qu'il prendra, et en attendant j'ai fait les expéditions nécessaires, comme vous verrez, pour les deux cas possibles. Je vous joins aussi ici deux notes d'idées pour les trocs à faire à l'avenir, et comment et sur quelles probabilités j'appuyerais mes idées, qui, si elles réussissaient, seraient des vrais coups d'état. Après-demain nous aurons pour sûr une réponse du choix que l'Electeur aura fait. La marche des troupes va son train, et vous verrez que dès aujourd'hui l'avant-garde y entre. Adieu, mon cher frère, je ne vous dis pas que j'ai à faire, mais pour arranger toute chose avec le Prince Kaunitz, Colloredo, le maréchal Hadik et, si j'ose dire, l'Impératrice, il ne faut pas peu d'activité. Adieu donc . . .

CCLXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 26 janvier 1778.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre courrier. Je suis vraiment sensible à tout ce que vous m'y dites de flatteur, et je vous estime et aime trop pour ne pas désirer et être flatté de votre approbation. De nouveau il n'y a rien. Le général Langlois[1]) est à Straubing; Sulzbach et Mindelheim sont occupés; Kresel a déjà publié ses patentes, et au premier jour tout le pays marqué sur

[1]) Peter Freiherr von Langlois, der im Jahre 1789 als Feld zeugmeister starb.

la carte sera pris en possession. En attendant point de nouvelles de France ni de Berlin. Tous les deux restent muets, et il paraît qu'on a prévenu les phrases qu'ils auraient eu à revendre, et qu'ils pensent deux fois à parler le langage des canons.

Enfin je ne puis vous rien dire encore, mais je crois que notre parti a été bien pris, et qu'il sera aussi avantageux qu'il nous fera honneur et donnera de la considération. Adieu, mon cher ami.

CCLXXXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 janvier 1778.

Très-cher frère. Malgré le courrier assuré, je n'ai pas des nouvelles bien intéressantes à vous mander. Nos affaires en Bavière vont très-tranquillement. Nous avons pris en possession tout le terrain que vous avez vu sur la carte. Tout le monde paraît content et tranquille, et nous attendons encore les propositions d'échanges qu'on nous fera. Je sais déjà que les Bavarois nous veulent proposer le Haut-Palatinat et le pays de Sulzbach, mais cela ne nous convient pas; il nous faut l'Inn, c'est le grand point. Nous traînons à mettre les nôtres en avant, car nous voulons voir auparavant l'effet que tout ceci fera en Europe, et comme il s'agit de fiefs, nous voudrions que l'Electeur Palatin, à qui l'on fera à la diète des meilleures conditions de la part des protestants qu'à nous,

tire les marrons du feu, qu'ensuite nous n'aurions qu'à manger. Dès que quelque chose de plus positif se fera, vous en serez instruit.

La France dont nous avons reçu un courrier, ne s'est pas encore expliquée bien clairement, mais quoiqu'elle enrage au fond, je ne vois pas ce qu'elle puisse dire ou faire, surtout étant à la veille d'une guerre avec l'Angleterre. Le Roi de Prusse n'a pas encore dit un mot; il est de très-mauvaise humeur et frappe à toutes les portes pour savoir si l'on fera cause commune avec lui; mais les trouvant fermées, il faudra qu'il prenne patience, n'osant seul se mettre en avant, et si je ne me trompe pas, cette affaire passera ainsi, à l'étonnement de tout le monde, très-tranquillement. Mais il fallait faire vite et avec résolution, ou sans cela je vous réponds bien que nous n'aurions pas eu un village, il y a un mois que l'Electeur vivait.

Je vous suis infiniment obligé pour la nouvelle que vous m'envoyez; elle est conforme à celles que nous avons de Paris, et ce sera encore les femmes et l'enthousiasme du moment qui, faisant craindre les ministres de perdre leurs places, les détermineront à faire la guerre aux Anglais, ce qui est la plus grande folie qu'ils puissent faire.



CCLXXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 26 février 1778.

Très-cher frère. Par les pièces ci-jointes vous verrez à quoi nous en sommes; cela se brouille furieusement, et il n'y a presque plus d'espoir d'éviter la guerre. Nous tâcherons en attendant d'assembler notre armée pour la mi-avril à tout événement. Les régiments d'Italie vont marcher, ceux des Pays-Bas restent encore en place, la cavalerie de Hongrie se meut aussi, enfin le vin est tiré, il faudra le boire comme on pourra. Je vous laisse juger de mes occupations et des embarras qu'avec S. M. et tout le ministère j'ai, mais il faut beaucoup supporter pour la bonne cause, et vogue la galère tant qu'elle pourra! Je compte beaucoup sur vous, mon cher et tendre frère, et si tous mes fils cassaient, il faudrait en vérité que vous vinssiez à Vienne soutenir ma cause et me procurer les moyens de faire bonne besogne à l'armée. Cela sont encore des projets éloignés, mais dont vous apprécierez vous-même le besoin et la valeur. On a manqué absolument notre négociation pour l'échange en Bavière, et le Duc de Deux-Ponts qui était prêt d'accéder à notre convention, et recevoir la Toison qu'il avait demandée la veille, en a été détourné par des émissaires prussiens et

est parti pour Deux-Ponts sans rien signer ni accepter la Toison; cela est inconcevable. Enfin les choses ont mauvaise mine de tous les côtés, mais il faudra avoir du courage.

Des Turcs rien; les Français tripotent, quoiqu'ils donnent des bonnes paroles, et des Russes rien de nouveau non plus. Adieu . . .

CCLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 mars 1778.

Très-cher frère. Les papiers ci-joints vous feront voir de quoi il s'agit; la matière est importante et décisive. Jo crois que cette épreuve sera infructueuse, et que le parti est pris. Les Français nous ont donné une très-désobligeante réponse; ils nous ont fait connaître qu'ils ne pouvaient se charger de notre médiation, ni nous donner, même si nous étions attaqués, les secours stipulés, et enfin qu'ils voulaient déclarer au Roi de Prusse comme quoi en tout et partout ils voulaient garder une parfaite neutralité. Ceci est rompre solennellement les liens de l'alliance; il faut dissimuler pour le présent, mais s'en ressouvenir à l'avenir, car cela est un peu fort; le tout était néanmoins entremêlé de fades compliments et douceurs.

Pour moi, je suis un pied dans l'étrier; à la première nouvelle que je recevrai du départ du Roi de Prusse de Berlin, je pars aussi, et je compte passer par Olmütz et

voir le corps de Moravie, et ensuite seulement me rendre en Bohème.

Ainsi d'ici à lundi je pourrai bien être déjà parti; ainsi je prends congé de vous, mon cher ami. Vous pouvez compter que je vous écrirai le plus souvent que je pourrai, et que rien ne pourra me distraire de penser avec plaisir à vous. J'ai fait mes Pâques aujourd'hui, et mon testament qui est tout court, enfin je suis prêt à tous les événements possibles quant à ma personne, mais je ne pourrais soutenir tout ce qui pourrait arriver de malheureux à ma patrie.

Présentez mes tendres respects à votre chère épouse; votre longue lettre m'a fait vraiment plaisir. Je connais tout le prix du sacrifice que vous feriez, mais l'importance de l'objet pourrait l'exiger toujours. Je crois que vous devriez persister à vouloir venir seul, au moins pour le commencement, mais cela n'est point encore le temps et je vous avertirai quand j'en verrai le besoin. Adieu . . .

CCLXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 mars 1778.

Très-cher frère. Les pièces ci-jointes sont les intéressantes pour le moment. Vous verrez que la réponse du Roi de Prusse et forte, et que sa demande de tout remettre, comme cela était avant notre prise de possession, est casser les vitres. Par conséquent je crois la guerre

très-assurée; néanmoins je crois, cela n'est pas bien décidé encore, que nous demanderons la médiation de la France, et en même temps en cas d'attaque, les 25.000 hommes qui sont stipulés par notre traité d'alliance. Au moins nous verrons clair par leur réponse, et nous saurons à quoi nous en tenir; car leur langage et surtout leurs procédés en Empire sont fort louches. Des Saxons je n'espère plus rien, il faudra les traiter en ennemis et entrer dans leur pays, dès que le Roi de Prusse y aura mis les pieds. Des Turcs rien, ni des Russes dont le langage n'est pas non plus aussi ferme qu'il devrait l'être vis-à-vis du Roi de Prusse. En Bavière tout reste en suspens. Le Duc de Deux-Ponts a eu l'impertinence de donner à la diète une protestation formelle contre notre convention, faite avec son oncle l'Electeur. Je crois que nous conférerons son régiment à un autre, en marque de notre mécontentement. Pour nos dispositions, elles vont toutes leur train; les circonstances m'ont déterminé à devoir faire marcher aussi le corps qui devait rester en Transylvanie et Hongrie, par conséquent toute notre boutique, hors les régiments des Pays-Bas, sera assemblée et mise pour ainsi dire sur une carte. Néanmoins nous avons prélevé 20.000 réserves qui seront formées dans les garnisons pour recompléter les pertes que les armées feront. Tout est en pleine marche, et vers la mi-avril je crois que l'essentiel se trouvera en place et arrivé là où il doit être.

Je ne vous nie pas, mon cher ami, que je succombe presque sous le poids des choses qui actuellement roulent sur moi. Je connais l'importance d'une fausse démarche, et je puis vous assurer, que ma tête boue toute la journée à force d'affaires et d'ordres à donner, pendant que les



réflexions dans mon lit sur les conséquences et les suites ne me procurent pas un bon sommeil. Mais enfin je ne serai pas au moins inutile dans ce moment à l'Etat, et ma vie, ma santé, mes peines et mes fatigues lui seront bien vouées sans le moindre ménagement.

Marquez-moi, je vous prie, mon cher frère, car l'occasion s'en pourrait donner, ce que vous pensez de cette idée. Croiriez-vous un troc possible et convenable, vu l'arrondissement et la réunion des objets, entre la totalité de nos Pays-Bas avec toute la Bavière, le Haut-Palatinat et tout ce qui y appartient? Le cas est difficile et mérite que vous y pensiez. En revenus je crois que les Pays-Bas excèdent ceux de la Bavière d'un million, mais on pourrait arranger cela avec des emprunts qu'on ferait. Je ne voudrais rien faire sans avoir votre avis, ainsi à tout événement dites m'en bien vos idées. Adieu . . .

CCLXXXVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

Vienne, le 14 mars 1778.

Les inconvénients et dangers prévus dès le moment que nous nous sommes mis en marche pour la Bavière, ne se réalisent que trop, et augmentent de telle sorte, que je serais indigne de porter le nom de souveraine et de mère, si je ne prenais pas des mesures analogues aux

[1]) Abgedruckt bei Karajan.

circonstances, sans écouter tout ce qui pourrait rejaillir sur mon particulier.

Il ne s'agit pas de moins que de la perte de notre maison et monarchie, et même d'un renversement total en Europe. Rien n'est de trop pour empêcher encore à temps ces malheurs. Je me prêterai volontiers à tout, même jusqu'à l'avilissement de mon nom; qu'on me taxe de radoter, d'être faible, pusillanime: rien ne m'arrêtera pour tirer l'Europe de cette dangereuse situation. Je ne saurais mieux employer le reste de mes malheureux jours. J'avoue que ce sacrifice me coûte, mais il est fait, et je saurai le soutenir. Je dois faire un tableau de notre situation militaire et politique; je me le dois d'autant plus, puisque tout ce qui suivra, sera la suite de ce pas, que je dois à ma conscience, à mon devoir, à ma tendresse.

Nous avons sûrement une armée inférieure au Roi de Prusse de trente à quarante mille hommes, surtout en cavalerie. Il a la situation intérieure avantageuse pour lui; nous devons courir le double, pour nous trouver là où le besoin l'exige. Il a des forteresses, nous n'en avons aucune; nous avons une vaste étendue de pays à couvrir, nous les évacuons tous, nous les exposons à toutes les invasions et révoltes. Tel est l'état de la Galicie, où il ne reste pas presque deux cents chevaux et sept bataillons de vieux invalides. C'est un pays ouvert, nouvellement conquis, rien moins qu'affermi; l'esprit de liberté n'y est qu'assoupi; la nation a fait voir qu'elle est capable de se sentir, s'il y a seulement quelqu'un qui la pousse. Le Roi de Prusse, naturellement encore celui de Pologne, et toute la nation ne laisseront pas apparemment de profiter de la première occasion favorable, surtout après qu'on a intro-



duit le droit du plus fort, dont personne ne pourrait plus se ressentir que nous. L'Hongrie est de même tout évacuée de troupes, et dans son voisinage la guerre entre les Russes et les Turcs va être rallumée. On sait les menées prussiennes à Constantinople contre nous, et la dernière lettre du Roi de Prusse à son chargé d'affaires l'a fait voir, que rien ne sera épargné pour nous attirer encore cet ennemi, qui pourrait prendre possession de tout ce qui lui plairait en Hongrie, dégarnie de troupes et forteresses. Si nos troupes étaient en Saxe, même en Silésie (quoique j'en doute fort), ou dans le Haut-Palatinat, nous ne serions plus en état de secourir ces deux grands royaumes, la Galicie et l'Hongrie; il faudrait les abandonner à leur sort malheureux, à la merci d'un ennemi barbare, à tous les ravages qui en seraient la suite inévitable et les ruineraient pour un siècle. Je ne dis rien de nos pays d'Italie et des Pays-Bas, et de nos nouvelles possessions en Bavière; tous ces pays devraient être encore abandonnés; où donc trouver des ressources pour soutenir cette cruelle guerre, qui dès son commencement nous ferait abandonner cinq pays de tant d'importance? Quelle confiance, quel crédit pourraient établir au dehors de pareilles mesures, pour nous procurer des alliés et des moyens pécuniaires? Quel serait le crédit dans nos propres pays, foulés déjà et chargés d'impôts en temps de paix pour les mettre à couvert, et on les abandonnerait à la première apparence d'une guerre qui, une fois commencée, ne finira sitôt qu'avec notre ruine totale, et c'est cette ruine qui peut seule sauver le reste de l'Europe, et nous en serions nous mêmes la cause. C'est ce point, sur lequel je ne saurais m'exécuter ni donner les mains: il

s'agit de tout à tout. Ne nous flattons point. Si même nos armées étaient heureuses, cet avantage ne ménerait à rien. Deux ou trois batailles gagnées ne nous acquéraient pas un *Kreis in Schlesien,* il faudrait bien des campagnes et des années pour en venir à bout. Nous en avons fait l'épreuve l'an 1757 pour être convaincus qu'on ne terrasse pas si aisément notre ennemi. La façon même de faire la guerre donne du temps à se refaire; il faut donc compter, qu'étant même heureux, il nous faudra continuer la guerre pendant trois ou quatre années. Cet espace de temps fera à toute l'Europe prendre part à la guerre, pour ne pas nous laisser gagner trop de supériorité, surtout après qu'on ne se méfie déjà que trop de nous. Je ne saurais indiquer aucun ami ou allié, sur lequel dans ces circonstances nous pourrions faire fond avec assurance; il ne faut donc pas calculer nos ressources, seulement vis-à-vis de celles du Roi de Prusse, mais vis-à-vis de celles de tous ceux qui sont contraires à notre agrandissement, et leur nombre comprend toute l'Europe, comment peut-on se faire l'illusion de pouvoir leur tenir tête? Le temps même nous est contraire. Plus la guerre traînera, plus nous aurons à combattre de nouveaux ennemis, qui successivement se déclareront contre nous. Au commencement d'une guerre il ne nous convient point militairement de risquer une bataille décisive; il faudrait donc tâcher de gagner du temps pour morfondre le Roi et aguerrir peu à peu notre armée, composée plus d'un tiers de troupes nouvelles et sans expérience. Mais cet intervalle même, si utile pour les opérations militaires, tournera d'un autre côté à notre désavantage. La supériorité des forces du Roi en troupes légères, pendant que

nous le tiendrons en échec, abîmera nos provinces et épuisera nos ressources, et entretemps, poussés par les intrigues du Roi et induits par les mêmes raisons, par lesquelles nous avons envahi la Pologne et la Bavière, nos voisins en feront de même à l'égard de nos pays. Nous n'avons donc de toute façon qu'à perdre et rien à gagner. Toutes nos forces étant réunies sur un point, si nous sommes malheureux, tout est dit, et il ne reste plus de ressource.

Il serait malheureux, si ce tableau, quoique très-vrai, arrivait à la connaissance des autres, même à celle de nos propres sujets, mais je n'ai pu le dissimuler pour voir si on ne peut encore tronver le moyen d'empêcher tous ces grands malheurs. L'épée une fois tirée, il n'y anra plus de temps pour la conciliation. Le bien de milliers et milliers d'hommes, l'existence de la monarchie et la conservation de notre maison en dépendent. Après tont ce que je viens de dire, je dois vous déclarer que je ne saurais me prêter à agir toujours contre ma conscience et conviction: ce n'est ni humeur, ni poltronnerie personnelle. Je me sens les mêmes forces que passé trente ans, mais je ne saurais me prêter à ruiner ma maison et mes Etats. (Si la guerre éclate, ne comptez plus rien sur moi: je vais me retirer en Tyrol, y finir mes jours dans la plus grande retraite, ne m'occuper qu'à pleurer le sort malheureux de ma maison et de mes peuples, et tâcher de finir chrétiennement mes jours malheureux) [1]).

J'ai lu les deux pièces à l'Empereur et Kaunitz; j'ai

---

[1]) Bis hieher Abschrift von Piehlers Hand. Der folgende Zusatz ist von der Kaiserin eigenhändig beigefügt.

encore appuyé là-dessus, tous deux ont cru que j'avais tort, que j'outrais les choses. Je souhaite de m'avoir tourmentée en vain; les suites le feront voir, je n'existerai peut-être plus. Le dernier passage enclavé, je ne l'ai ajouté que depuis, ils ne l'ont pas vu.

CCLXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 19 mars 1778.

Très-cher frère. Je vous joins ici la réponse que nous venons de faire au Roi de Prusse. Les passages qu'on y repète, sont ceux dont il s'est servi; vous verrez que nous parlons un langage ferme et décidé à soutenir notre bon droit. Au reste les préparatifs en tout genre vont leur train, et le Roi de Prusse de son côté accélère les siens. Je viens de recevoir votre chère lettre, dont le contenu m'a vraiment fait grand plaisir, et je crois que vous voyez très-juste même dans l'éloignement; vos offres me sont vraiment chères; je les accepterai avec indiscrétion, sachant combien vous pourriez être utile, mais cela dépendra de S. M. Il est sûr que c'est elle qui doit le désirer, et c'est elle qui doit être convaincue qu'elle a grand besoin de vous, ou tout l'objet serait manqué. Je crois que dans peu je pourrai vous en dire davantage; en attendant, accablé vraiment d'affaires, je vous embrasse de tout mon coeur. Présentez mes respects à votre chère épouse . . .

CCLXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 mars 1778.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai rien du tout de nouveau à vous dire; nous sommes en attente de nouvelles de toute part; nos préparatifs au reste continuent, l'artillerie est partie, les Croates Warasdins passent demain ici, et tout s'achemine, mes chevaux et cuisine, enfin tout l'équipage partira vendredi prochain le 27, et nous serons par conséquent, en ne gardant qu'une couple de calèches, prêts à partir d'un moment à l'autre en poste. Voici une réponse pour Manfredini; je l'assigne entièrement à ce que vous lui ordonnerez; il est sûr que, s'il est propre à veiller à l'éducation si importante de vos fils aînés, je ne conçois point comment il pourrait s'en éloigner pendant toute une campagne, et plusieurs, si elles se succédaient, ainsi il ne dépendra que de vous de le garder, si vous en êtes content et qu'il vous paraît nécessaire. Il devra sentir qu'il y est bien plus utile que tout autre part, ou si vous croyez de pouvoir vous en passer, alors vous n'avez qu'à me l'envoyer, et je le prendrai tout de suite chez moi comme *Flügeladjutant*, en lui fournissant des chevaux à monter. Ainsi vous vous déciderez pour le mieux et aurez, comme je n'en doute point, avant toute chose le bien-être de vos enfants à coeur. Adieu.

CCXC.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(April 1778.)

Miltitz[1]) est revenu de Dresde; ils n'ont pas voulu donner la déclaration que nous avions proposée; ils n'osent, je crois, se déclarer publiquement, mais ils sont entièrement prussiens et secrètement d'accord avec lui, ainsi ce ne sera qu'à l'occasion qu'il faudra voir et être prêt à tout événement. Le Roi de Prusse nous fait faire des propositions d'accommodement, et il voudrait un morceau de la Saxe ou Lusace qu'il ne spécifie pas, et en même temps que nous soyons les premiers à le proposer, ce que nous ne ferons pas.

La réponse de la France décidera de tout, puisqu'elle devra nous mettre au clair sur tous les objets; en attendant tout se dispose pour la guerre.

---

[1]) Dietrich Freiherr von Miltitz. Er stand früher im sächsischen Kriegsdienste, scheint mit dem Herzoge Albert von Sachsen-Teschen nach Oesterreich gekommen zu sein und starb im Jahre 1792 als kaiserlicher Feldmarschall-Lieutenant.



CCXCI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(April 1778.)

La réponse donnée au Roi de Prusse a été assez ferme et différente de celle que je vous avais envoyée; en laissant pourtant une porte ouverte à une négociation, on verra s'il parlera. Des Russes nous n'apprenons rien encore, mais ils évitent presque de nous parler. Les Français se sont un peu améliorés, mais ils ne veulent pas entendre parler des secours stipulés et veulent seulement assurer les Pays-Bas; c'est toujours quelque chose. Pour médiateurs, je ne sais encore s'ils l'acceptent ou non.

Enfin les affaires sont très-brouillées, et dans peu il faudra pourtant voir plus clair. Nos dispositions continuent toujours avec vigueur.

Enfin l'Impératrice m'a parlé de la lettre que vous lui avez écrite. Je ne lui ai pas laissé lire la vôtre; elle me paraît très-contente de votre zèle et attachement, mais elle craint deux choses: l'une que vous ne vous trouviez malheureux à Vienne dans ces affaires, l'autre qu'elle aimerait, je crois, mieux rester seule. Cela peut lui convenir, mais dans des moments aussi critiques il n'est pas possible de laisser l'Impératrice abandonnée à elle-même et à ses alentours, qui la chargeraient de fausses nouvelles, et ou arrêteraient ou même empêcheraient toutes les dispo-

sitions nécessaires. Vous sentirez vous-même cela, mais en attendant il ne faut plus rien dire, et à l'événement suivre vos bonnes idées, venir ici, et le tout s'arrangera pour lors facilement.

CCXCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 avril (1778).

Mon cher fils. Je ne peux me refuser la consolation qui reste aux absents, de vous tourmenter avec mon griffonnage. Il n'y a rien de nouveau, hors le courrier de Russie qui, après trois semaines de retard, n'a reçu de réponse, puisqu'on attend du Roi ce qu'on doit répondre. Kaunitz [1]) s'est bien conduit; après avoir encore attendu deux autres jours, il a renvoyé ce courrier, ayant encore un autre à la main. Nous sommes partout sans aide, et la guerre une fois commencée, tout se lèvera et prendra parti. Vous pouvez bien juger que je ne suis occupée que de votre lettre; sans beaucoup espérer, je fais des voeux bien sincères que Dieu convertisse en bien ce coeur dur de notre adversaire et bénisse vos bonnes intentions. Je fais prier sans dire pourquoi; j'ai vu Kaunitz; il me paraît plus pensif, il y a de quoi. Le prince [2]) a écrit à sa femme

[1]) Joseph Clemens Graf Kaunitz, des Staatskanzlers sechstgeborner Sohn. Er war damals kaiserlicher Gesandter in Russland und starb im Jahre 1785 während seiner Rückkehr aus Spanien.

[2]) Albert.



qu'il est arrivé en dix-huit heures; je vous conte donc de même. Depuis hier 10 heures du soir il a plu ce matin, mais l'après-dînée le temps était des plus beaux. Samedi vous aurez votre premier envoi d'ici; si vous l'approuvez, je continuerai vous envoyer ces extraits; pour les autres affaires ce sera Koller [1]) qui aura reçu vos ordres. Kaunitz me paraissait satisfait des ordres pour les troupes des Pays-Bas; on craint toujours ce corps en empire. Votre départ a mis un vide et tristesse incroyable partout; jugez ce qu'une mère doit sentir à mon âge. On m'arrache deux fils et un gendre; combien de fois n'ai-je pensé à ces pauvres femmes, à qui on prend de force leurs enfants, les miens allant de gré et garantis autant que cela se peut, et ils me manquent pour me soutenir. Quel vilain métier, celui de la guerre, contre l'humanité et le bonheur! Je souhaite que vous soyez content des troupes et arrangements. Je vous embrasse tendrement.

La poste d'Italie vient d'arriver; je vous joins ici mes deux lettres, vous traitant en bon patriarche.

---

[1]) Joseph Koller, Hofrath und erster Staatsraths-Secretär.

CCXCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Olmütz, le 12 avril 1778.

Quant à la lettre à écrire au Roi de Prusse, je n'ai pas voulu l'envoyer aujourd'hui, pour que cela n'ait pas eu l'air de l'avoir apportée de Vienne en poche. Je ferai partir le courrier demain; voici en attendant très-humblement ci-joint la lettre[1]) que je lui écris, à laquelle je n'ai ajouté que le mot *d'accessoire*, qui m'a paru nécessaire pour impliquer tacitement les Saxons et le Duc de Deux-Ponts au projet de convention. J'ai osé prendre sur moi d'ajouter à l'article second, qui parle des échanges, qu'on laisserait faire paisiblement la même condition vis-à-vis de nous; c'est-à-dire que nous ne puissions acquérir par échange un pays limitrophe au Roi de Prusse, tout comme nous voulons le stipuler pour ce que lui échangerait. Cette ajoute qui rend la convention de mot à mot parfaitement égale pour les deux parties, et qui au fond ne nous gêne point, m'a paru propre à plaire davantage au Roi.

J'ai mis le mot d'acquisition à faire, puisque le mot général que l'échange ne puisse porter sur aucun pays limitrophe, a l'air d'exclure même ceux qu'on veut céder, ce qui regarderait Anspach qui est le limitrophe de la

[1]) Josephs Schreiben an Friedrich ist abgedruckt in den „Oeuvres Frédéric le Grand." Berlin. 1847. VI. 183.



Bohème, et une partie des Pays-Bas qui touche au pays de Wesel. Voilà les considérations qui m'ont déterminé à y changer ces mots.

CCXCIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 d'avril (1778).

Mon cher fils. C'est à cinq heures que Schöpfer m'a remis votre chère lettre; j'avais besoin de ce secours, car je suis à bas. Il me semble, les changements que vous avez faits à la convention, sont plus claires, mais j'avoue que je crois qu'ils ne faciliteront pas l'acceptation que je crois et crains pas acceptée ou traînée en longueur ou ajouté d'autres conditions onéreuses. La réflexion que vous avez faite, est juste; pour la lettre on peut s'abandonner à votre prudence en tout, que vous n'oubliez rien. Je vous envoie la monnaie que ce vilain voisin fait courir de mon père de 1715, absolument fausse, ne valant pas un gros, devant valoir sept *Kreuzer*. Je vous envoie un sermon qui mérite d'être lu et qui m'a fait pleurer; il est fort court, je m'informerai du prêtre, il mérite attention. Mon premier envoi sera samedi. Je suis bien aise que vous avez trouvé les choses passables; pour l'envoi des chevaux à Vienne, cela aurait été fort. Le temps s'est remis au beau; je le souhaite tel jusqu'à votre arrivée à Königgrätz et à vous revoir en quinze jours; cette espérance me soutient en attendant, vous embrassant tendrement.

CCXCV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 14 (avril 1778).

Mon cher fils. Je profite de cette estaffette à interrompre même mon examen qui me coûte le double, ma tête n'étant pas rangée, puisque mon coeur est anéanti de douleur. Combien me coûteront ces grands jours de salut, de me trouver sans mes fils, et dans quelle situation! Je n'ose m'y arrêter et n'ose vous en entretenir. Je vous conjure, ménagez-vous; toutes les nouvelles qui nous viennent, font sécher de frayeur. Fritz est furieux, il employera sa rage partout; voyant son armée de mauvaise volonté, il fait des exécutions sans fin et promet de donner tout au pillage au soldat où il arrivera; ce serait affreux. Je ne me flatte guère d'une réponse favorable; le temps est froid et affreux; tout augmente mes inquiétudes. Je vous embrasse et prierai autant que ma faiblesse le permet bien pour vous. Adieu.



CCXCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Littau, ce 16 avril (1778).

Très-chère mère. Dans ce moment le courrier vient de me remettre la réponse du Roi[1]), qu'en original j'ai l'honneur de lui renvoyer. Son contenu ne lui plaira pas; elle est insolente et élude entièrement la comparaison avec les margraviats de Bayreuth et Anspach; néanmoins j'ai cru ne pas mal faire de lui donner la courte réponse suivante[2]), pour ne pas garder sur moi la première supposition de la violence despotique de l'Empereur. Je ne sais si elle méritera son approbation; j'ose lui demander pardon si j'ai dû la laisser aller, avant d'avoir pu recevoir ses ordres, mais comme elle ne peut nuire, j'ai osé le faire.

J'ai voulu faire la réponse courte, mais ensuite il m'a semblé qu'il fallait toucher chaque chose. Je souhaite qu'elle ait le bonheur de lui plaire, et je lui demande bien des pardons de la malpropreté de la copie, n'ayant pas eu le temps de la faire copier, et je la supplie de me la renvoyer, de même que la lettre, n'en ayant point copie. Comme je renvoie le courrier, je n'expédie ceci que par une estaffette.

---

[1]) Schönwalde, 14. April 1778. Oeuvres. VI. 186.
[2]) Littau, 16. April 1778. Oeuvres. VI. 188.

CCXCVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 18 d'avril (1778).

Mon cher fils. Hier à trois heures j'ai reçu votre estaffette de Littau; vous pouvez juger de l'effet qu'elle m'a fait; c'était bien une circonstance à offrir ce grand jour en sacrifice. Quoique prévu, je ne voudrais pas encore me désespérer entièrement. J'avoue ma faiblesse, cette lettre écrite de main propre, sans scribes alentour de quarante mille hommes, sans orthographie, sans style, comme un Roi et plutôt despote de théâtre, m'a fait plaisir, que ce monstre n'est pas si universel, et qu'il aurait eu besoin dans cette occasion d'un autre pareil dans son espèce, qui lavât son linge sale. Ces animosités contre *conis* [1]) et *vansuite* sont dignes de lui, mais en revanche, voyant votre réponse prompte qui était si adaptée aux circonstances, de ne différer un moment pour ne paraître ni embarrassé ni conseillé, m'a fait la plus grande consolation et admiration, et vous poussez votre discrétion trop loin, de vouloir m'en faire des excuses. Vous savez, et je vous le repète encore, vous avez à juste titre toute ma confiance; l'affaire vous touche plus que moi, surtout si la

---

[1]) (Kaunitz). Anspielung auf die von König Friedrich gemachten Schreibfehler.

guerre se fait; cela me donnera une bonne secousse, et l'Etat vous appartient et toute la famille. Je suis sûre qu'il est en meilleures mains qu'auprès de moi; je vous souhaite seulement un peu plus de bonheur, mais il sera ce que la divine providence voudra. Mais que vous dirais-je sur votre réponse? Elle m'a tirée subitement d'un mouvement d'indignation le plus violent à un attendrissement et étonnement des plus grands; même les corrections que vous avez faites, je les ai admirées, et je serais au désespoir de ne les avoir pas vues. Le fidèle Pichler a pris copie des deux pièces, et même avec les corrections, monuments intéressants et touchants pour ceux qui viendront après nous. Je les enverrai à Léopold, mais j'attendrai encore votre réponse. On ne peut avec plus de douceur et dignité faire la leçon à votre écolier en politique, mais on ne peut avec plus de persifflage et ironie exprimer vos sentiments pour ce despote. Pour moi il n'y a que le mot *aimer* de trop et qui m'a fait de la jalousie, car je veux que vous nous aimez, mais je ne veux pas être en cette compagnie dans votre coeur. Continuez de même d'user de toute votre patience et sang-froid, car vous en aurez besoin à tout moment avec les autres et avec nous-mêmes. Conservez-vous, c'est le plus grand point pour l'Etat et pour moi; il n'y a qu'un Joseph pour la reine et pour sa tendre mère qui vous embrasse tendrement.

Ce soir par Türckheim [1]) je vous dirai de plus et ce que Kaunitz dira.

---

[1]) Ludwig von Türckheim, Hofrath beim Hofkriegsrathe.

CCXCVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 18 d'avril (1778).

Mon cher fils. Ma lettre de ce matin est partie par le premier envoi d'un garde; je vous ai marqué que je vous manderai plus ce soir par Türekheim, mais j'avoue, je suis rendue de ces journées de dévotion, et par les nouvelles de toute part qui ne sont rien moins que favorables. Tout est contre nous, et j'avoue, cela est plus frappant que la force même de notre ennemi, qui n'est pourtant pas à mépriser et qui par le temps deviendra toujours plus mauvais. On dit partout que des Russes viendront aussi, et ce qui me le fait croire: point de réponse sur nos courriers. Que la cavalerie hanoverienne se joint aux troupes de Wesel et les Saxons; j'avoue, il y a déjà longtemps que je soupçonne et crains un corps de ce côté de la Franconie; Erfurt, que la Saxe a en vue depuis longtemps. La joie que m'a causée votre réponse au Roi et votre supériorité en tout vis-à-vis de lui, a bientôt fait place aux regrets de vous avoir exposé à des impertinences pareilles, et j'avoue, je vois bien noir. Je vous envoie tout ce que Kaunitz m'a envoyé, ne l'ayant vu. Que je serais contente si Frédéric pensait comme Henri, quoique je n'y fais point de fond non plus, étant

des plus faux, et difficilement le Prince de Prusse sera autrement. Notre neuvième archiduc est mieux traité que l'héritier présomptif là, tout est esclavage; chez nous on sert par attachement. J'ai prié tous ces jours autant que je pouvais que Dieu, s'il veut me punir avec la guerre, vous sauve de tout malheur. La grosse coiffe était bien nécessaire pour ne voir couler mes larmes; il me paraissait d'être de nouveau devenue veuve; vous me manquez en tout, et tout cela rouvre une plaie qui n'a jamais été guérie et ne se guérira jamais. Il est temps que je finisse; je vous embrasse.

CCXCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 18 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire, et j'imagine facilement ses occupations et ses peines. Pour ici, où je suis arrivé hier vers le soir par des fort mauvais chemins, je trouve les ouvrages assez passablement avancés, pour ce qu'ils peuvent être dans ce pâté de terre. Laudon est venu aussi nous voir; nous avons tenu la première conférence militaire, et j'y ai vu avec bien de la peine que nos dispositions sont bien loin d'être au point où je les désirerais. Nous sommes encore fort en arrière, et c'est ce qui m'oblige à partir d'ici tout droit à Prague pour les presser et leur donner une fois de la consistance; mais ce qui nous manque le plus, c'est de

la cavalerie légère. Les dispositions qu'on a faites en Galicie pour leur marche, n'ont pas le sens commun. Je ne sais ce que nous ferons jusqu'à ce qu'elle arrive. En attendant nous avons conclu dans notre conférence de former deux corps, l'un auprès de Jaromirz près de Königgrätz, qui sera composé de six régiments d'infanterie, de trois de cavalerie et de Warasdins avec leurs houssards. Elrichshausen en aura le commandement. Un autre auprès de Lowositz et Leitmeritz composé de quatre régiments d'infanterie, de deux régiments de cavalerie, et de tous les Carlstadt, que le prince Charles [1]) commandera, et avec l'armée nous passerons l'Elbe, et nous cantonnerons entre Jung-Bunzlau, Gitschin et les environs, pour être plus à portée des événements qui paraissent se préparer. Car des frontières on apprend, que le Roi de Prusse est déjà presqu'entièrement concentré et prêt à partir, tout comme on assure qu'à Lauban en Lusace, et même en Saxe il y avait des Prussiens actuellement. Je compte savoir cela au premier jour positivement; il ne me reste presque plus de doute que l'affaire deviendra sérieuse. Si l'on pouvait encore par des lettres et mémoires l'amuser jusqu'à la moitié de mai, alors l'armée de V. M. serait aussi mieux en état de lui tenir tête qu'à présent, où dix régiments de cavalerie nous manquent encore. La bonne volonté existe, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout, néanmoins Elle peut compter que l'impossible se fera pour la servir du mieux que possible.

[1]) Liechtenstein.



Mon bon et cher camarade [1]) m'a donné cette lettre que j'ose lui présenter.

Sachant que V. M. a des bontés pour le général Wurmser [2]) et Drechsel [3]) qui ont été prétérés par Olivier Wallis [4]), je n'ai pu m'empêcher, sauf son approbation, de les nommer comme lieutenants-généraux, puisque justement le hasard donnait qu'ils auraient dû être sous les ordres de Wallis.

CCC.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 19. April 1778.)

C'est un des plus anciens des gardes, Douzy (?) qui aura le bonheur de vous voir; s'il n'est pas bien mis, c'est ma faute, j'ai ordonné cette capote sans pelisse. Si vous ordonnez autrement, je vous prie de le lui dire; ils sont tous dans la joie de leur coeur, et le chancelier [5]) et

---

[1]) Erzherzog Maximilian.

[2]) Dagobert Graf Wurmser, geboren zu Strassburg im Jahre 1724. Er starb im Jahre 1797 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens.

[3]) Feldmarschall-Lieutenant Joseph Freiherr von Drechsel. Er starb im Jahre 1792.

[4]) Patrik Olivier Graf Wallis, geboren zu Dublin im Jahre 1724. Im Jahre 1778 zum Feldmarschall-Lieutenant ernannt, starb er zu Prag im Jahre 1787.

[5]) Der ungarische Hofkanzler Graf Franz Esterhazy.

capitaine des gardes[1], aussi: on pourra tirer parti auprès de cette nation glorieuse, et vous, en épluchant s'il y a des sujets pour les employer ailleurs même.

CCCL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 19 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui joindre ici la lettre du Roi de Prusse[2]: elle est conçue dans tout un autre ton, et je crois avoir bien fait de lui écrire la seconde fois. Je lui ai fait tout de suite la réponse ci-jointe[3]), qui me paraît analogue aux circonstances, car voilà les réflexions que je fais. Cette seconde lettre est la suite des réflexions faites et sûrement des mouvements que le prince Henri s'est donnés: c'est pourquoi j'ai cru avantageux d'accepter que le foyer de la négociation s'établisse à Berlin par Cobenzl[4]).

Je renvoie le Roi à des instructions que Cobenzl a déjà eues, et lui en promets seulement des nouvelles selon les occurrences: je n'entre dans aucun détail des additions, mais par les mots *de décents et possibles* l'on peut tout

[1]) Der Capitain der ungarischen Leibgarde, Feldmarschall Fürst Nikolaus Esterhazy.

[2]) Schönwalde, 18. April 1778. Oeuvres. VI. 190.

[3]) Königgrätz, 19. April 1778. Oeuvres. VI. 191.

[4]) Johann Ludwig Graf Cobenzl, geboren im Jahre 1753, kaiserlicher Gesandter in Berlin.

entendre. Je crois que le Roi se flattait d'attraper toute la Lusace, que la clause de convention qui l'en privait, l'a d'abord fâché, mais que son esprit fertile lui a fait trouver un autre moyen peut-être encore moins faisable, pour s'arranger à ce qu'il croit. Toujours ce sera une bonne chose que de commencer à négocier; ou l'on fera la paix, et il n'y aura point de guerre, ce qui sera bon, ou on la fera plus tard, et nous aurons infiniment gagné par nos arrangements et par l'armée, qui sera plus rassemblée qu'elle ne l'est actuellement; mais je supplie V. M. de ne faire connaître cette lueur d'espérance à personne. Tout se ralentirait, et peut-être veut-il seulement nous endormir par ces belles paroles. Il faut continuer toutes les dispositions avec la même activité; je pars tout de suite pour Prague, d'où, après avoir terminé quelques arrangements, je me rendrai à Leitmeritz.

CCCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 20 d'avril (1778).

Mon cher fils. Crainte que le volume des papiers devient trop fort jusqu'à samedi, je n'ai pu me refuser la satisfaction de vous écrire, mais je n'exige nullement de réponse; il me suffit de passer ce temps comme si je m'entretenais avec vous, car je vous avoue, votre absence me coûte, surtout quand je pense pourquoi. Je sais votre réponse, mais vous servirez mieux l'Etat, si vous m'aidiez

à porter le poids qui me pèse et à vous conserver pour vos sujets et votre famille: c'est le plus grand service que vous pouvez leur rendre. J'attends à cette heure avec le plus grand empressement la réponse de Frédéric à la vôtre; il aura été étonné de la promptitude et du contenu; je la relis souvent et j'en suis toutes les fois plus contente et étonnée. Que des grâces à rendre à Dieu, mon cher fils! Tirez-nous encore de cette fatale situation; je n'en ai jamais vu une plus délicate; ce n'est pas poltronnerie de ma part, mais je ne dois rien vous cacher.

J'étais jusqu'ici quand Kaunitz s'est fait annoncer; rien de nouveau, mais beaucoup pour confirmer mes inquiétudes. Point de réponse de la Russie, mais le secours stipulé sera donné au Roi de Prusse, ayant toujours été assisté par la Russie pendant les autres campagnes. Sous ce prétexte il ne doute pas qu'il ne soit donné, mais il est presque intolérable qu'on ne donne point de réponse sur deux courriers dont le dernier était porteur de ce que nous avons avancé pour eux à la Porte, et même leur ayant envoyé la relation de Tassara[1]); pas même un mot là-dessus. De France rien; Mercy n'écrit rien, non-obstant que le courrier à Bretcuil[2]) est arrivé avant douze jours. Kaunitz a demandé à voir lui-même la dépêche, en fait un extrait et compte expédier à Mercy en conséquence. Il trouve d'autant plus nécessaire de savoir si on peut compter sur eux en quelque façon, puisque toute espérance

[1]) Der Hofsecretär in der Staatskanzlei, Emanuel Isidor Tassara, damals in Constantinopel.

[2]) Der französische Botschafter in Wien, Baron Louis Auguste de Breteuil.

est évanouie de pouvoir faire quelque chose en droiture avec le Roi, dont je suis bien fâchée, mais ne m'en suis jamais flattée. Le courrier de Keith[1] est aussi de retour, mais il ne dit mot. Kaunitz lui a parlé: il dit que le ministre le lui a seulement renvoyé comme un domestique à lui, que Suffolk[2] avait la goutte si forte qu'il ne pouvait écrire; mauvaise marque et pas croyable. On dit pour sûr que la cavalerie hanoverienne se joindra au corps de Wesel et les Saxons; que le Roi de Prusse, nonobstant ses passeports, avait pris notre dernier transport de chevaux et les officiers. J'avoue, ce serait fort, mais à lui tout passe. Kaunitz m'a dit aussi qu'il parait que les Russes et Turcs s'entendront, gare alors nos frontières. En Empire c'est presque intolérable comme tout est contre nous, mais ce dont je me doute déjà depuis longtemps, c'est la défection de l'Electeur Palatin qui veut retourner chez lui, disant crever de chagrin. En même temps il redemande vingt-deux villages ou endroits dont nous nous sommes mis en possession et qui n'appartiennent à la Basse-Bavière ni sont compris *in dem Lehensbrief.* Kaunitz soupçonne, en n'y acquiesçant pas, qu'il prendra le prétexte que nous ne nous sommes tenus à la convention et prend le prétexte de faire la déclaration comme Deux-Ponts. Il ne croit pas pour cela qu'il faut acquiescer à leurs demandes, mais gagner du temps. L'animosité en Bavière et Empire contre nous est incroyable; des imprimés les plus forts et les

[1]) Der englische Gesandte in Wien, Lord Robert Murray Keith.

[2]) Lord Suffolk erhielt im Juni 1771 nach dem Tode des Lord Halifax das dadurch erledigte Staatssecretariat der auswärtigen Angelegenheiten für die nördlichen Länder Europa's.

plus impertinents courent partout. Kaunitz convient que la situation est des plus critiques, mais il dit qu'il faut tenir contenance, qu'il ne négligera rien, qu'il pense à tout, qu'il faudrait gagner du temps, rien précipiter; il attend avec la dernière impatience des nouvelles de vous, et il souhaiterait de même qu'elles fussent décisives. Il est comme étonné de votre prompte réponse; le mot *longue tirade* lui a fait quelques craintes, quoique bien mérité, mais il trouve que vous avez fort bien défendu mes intérêts, mais pas autant ceux de l'Empire, qui ont été si fortement attaqués. Vous aurez pu dire bien plus, mais surtout la fin de votre lettre l'a enchanté. Il est fort animé contre le Roi, mais j'avoue, je ne voudrais pas l'aigrir de plus. Je lui dois la justice qu'il est convenu avec moi sur ce point.

Vous voyez combien s'étend la politique de ce monstre; jusqu'en Piémont, ménageant et animant toujours ce Roi contre nous. Lui qui est si économe, envoie le plus joli garçon là à la place de ce fou Keith, un certain Podewils. Vous voyez comme il tâche que par les deux princesses piémontaises on tâche en France de tenir l'équilibre à la Reine. Sa haine ne lui fait rien oublier de ce qui peut nous nuire.

Si je trouvais déjà notre situation si critique avant d'avoir parlé à Kaunitz jugez de ce que je vous marque seulement ici *in brevis*, comme je dois la trouver depuis, mais surtout depuis votre lettre du 18 de Königgrätz, trouvant nos dispositions si arriérées et point de troupes légères, dix régiments de cavalerie manquant encore. Je ne crains que trop, le Roi sachant tout, qu'il en profitera et donnera au premier jour à sa coutume une affaire décisive. La bonne volonté que vous me marquez

de tout le monde et dont je suis persuadée, est justement ce qui me fait le plus de peine, de perdre pour rien de si braves gens et si attachés et l'élite de la monarchie. Ne comptez pas à les remplacer une autre fois. Si on peut gagner du temps, c'est tout ce qui serait le plus à souhaiter de toute façon, mais comment? N'ayant reçu votre lettre que depuis que Kaunitz a été chez moi, je n'ai pu lui en parler, mais je le ferai demain et lui ferai coucher une note sur notre situation, car je crains que ce long verbiage que je vous fais, ne vous trouble plus et ne soit assez clair. Je vous en demande pardon et vous remercie pour Wulffen [1]) et Drechsel, vous priant, si quelqu'un mérite quelque grâce, de le faire sur le champ, cela fait tout un autre effet.

Je suis touchée de ce que vous me dites de votre cher camarade; je n'ai pas le temps à lui écrire, mais je vous embrasse tous deux.

---

[1]) Wahrscheinlich Oberst Freiherr Carl von Wulffen, welcher im Jahre 1783 zum Generalmajor ernannt wurde und im Jahre 1809 starb.

CCCIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ohne Datum. (20? April 1778).

Mon paquet était déjà envoyé, que je reçois l'autre estaffette du 18 de Königgrätz avec celle du Roi qui, comme vous dites, est bien différente; la vôtre a dû le frapper, c'était un chef d'oeuvre. Dieu veuille nous sauver de cette guerre, *in pessimum* accorder tout le mois de mai. Je m'en vais me coucher un peu le coeur moins gros. Dieu vous conserve; c'est tout ce que je l'en prie.

CCCIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Bientôt vous direz avec justice que je suis importune, mais trouvant des occasions sûres, j'ai cru pouvoir en profiter. Mon cher fils, que je suis contente de ces deux lettres! Votre Mithridate n'est donc plus ce furieux Roland! Lucullus lui a fait bien sa leçon. Dieu veuille qu'elle ait la fin désirée, et que vous ayez ce nom immortel d'avoir donné la paix à l'Europe et vous être sacrifié pour l'humanité, car vous restez le sacrifice, vos fatigues, vos

travaux et peut-être même votre gloire et intérêt. A votre âge les passions ne sont pas affaiblies comme chez ce vieux soldat, cet humble sujet qui se fait Mithridate et vous Lucullus. Mais j'aime mon Caton, mon philosophe chrétien; votre réponse est encore à l'imprimer; adéquate et relâchée selon les circonstances. Kaunitz en est extasié, mais le courrier arrivé ce soir de Pétersbourg l'occupe beaucoup à lire; il ne m'a fait dire que qu'il conte me voir demain. Je ne peux vous cacher que le 17 à Olmütz des chanoines ont raconté à table, et cela était écrit ici, que la nuit du 16 vous avez reçu un courrier de Silésie, que vous avez dicté cinq quarts d'heure et écrit une heure vous-même, et l'avez réexpédié tout de suite. Cela doit venir de votre maison, et j'ai cru devoir vous en informer; on fait des conjectures et on devine souvent. Les ordres que l'estaffette a portés, de presser la marche des régiments, ont fait un bon effet. Berlichingen part après-demain, et vous pouvez bien être sûr que je ne ferai ralentir aucune des dispositions, d'autant moins que je ne me fie pas de ce vieux renard. A propos de bêtes mal-faisantes, le prince Clary est sur le point d'être estropié de la main droite par une morsure d'un chat d'Angola que Cobenzl avait.

Conservez votre santé, vos organes qui sont, grâce à Dieu, en bon état; aimez-moi et n'aimez pas trop mon émule: j'ai encore trouvé ce mot *aimer*, et vraiment je suis jalouse. Pardonnez tout ce griffonnage, vous embrassant tendrement . . .

Ce 21 d'avril (1778).

CCCV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ce 21 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai fait attendre un peu le courrier, puisque j'attendais cette réponse qui vient d'arriver, et qu'en original j'ai l'honneur de lui envoyer [1]). Ce sont des compliments; le mot de *proposer* y est seul remarquable. Je croirais qu'il faudrait dire rondement au Roi, que nous voulons rendre à l'Electeur de Bavière tout ce que nous possédons du Haut-Palatinat, sur lequel porte la paix de Westphalie, et avec les fiefs de Bohème, afin qu'il le possède comme son prédécesseur. Alors Cham n'y est pas compris. Que nous ne voulons plus parler de régredience, que nous voulons lui garantir ses margraviats, s'il nous garantit la Basse-Bavière que nous avons occupée, que, s'il veut concourir à nous faire faire le troc projeté par ses bons offices en Bavière et auprès du Duc de Deux-Ponts, nous concourrons à ceux qu'il voudra faire, pourvu que la Basse-Lusace, qui nous est limitrophe, n'y soit point comprise, que les Saxons fassent valoir juridiquement leurs prétentions vis-à-vis de l'Electeur, tout comme le Duc de Meklenbourg, et alors en convenant de

[1]) **Friedrich II. an Joseph. Schönwalde, 20. April 1778. Oeuvres. VI. 194.**

cela, de séparer d'abord les armées, qui coûtent cher à tous deux. Ces propositions aussi courtes et simples, je croirais, si V. M. les approuvait, de les envoyer avec une lettre au Roi, en l'informant en même temps que Cobenzl est instruit en conséquence pour tout régler avec les ministres en forme, et cela le plus brièvement que possible. Voilà mon opinion, je la soumets entièrement à sa haute decision; je ne compte plus lui écrire que je n'aie reçu là-dessus des ordres de V. M.

Vendredi je partirai pour aller faire un tour vers Leitmeritz et les frontières de la Saxe pour en voir les positions; nos dispositions en attendant ne doivent point se ralentir.

CCCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 21 avril 1778.

Très-chère mère. C'est à mon arrivée à Brandeis que j'ai reçu l'officier de la garde, qu'Elle avait daigné m'expédier. Je trouve leur capote très-bonne, mais s'ils pouvaient laisser leur ceinturon inutile au logis, je crois qu'ils ne s'en trouveraient que mieux. Je lui baise bien les mains pour les nouvelles qu'Elle daigne m'y donner, de même que pour le paquet que Türckheim a apporté; je renvoie le tout au prince de Kaunitz.

Un courrier que j'avais envoyé à Laudon en Bohème lors de mon départ, l'ayant trouvé ici, je l'ai envoyé à

Dresde pour en avoir les nouvelles sûres. Knebel[1] m'en a déjà envoyé, mais rien de positif. Il est essentiel à mes dispositions, que je sache si les troupes prussiennes entrent en Saxe et y demeurent, comme il m'a mandé que la Cour comptait peut-être quitter Dresde. J'ai cru bien faire pour leur donner mesure pleine et les mettre bien dans leur tort, de faire offrir par Knebel, sans parler des troupes, ni d'alliance, mais seulement à la personne de l'Electeur et toute sa famille, la ville et le château de Prague pour asyle, si contre toute attente, ils se verraient assaillis par les Prussiens. Pour à présent il n'y a plus rien à faire que d'attendre ce que le Roi fera savoir à Cobenzl, le sachant déjà muni d'instructions. J'ose seulement supplier V. M. de me permettre que, pour gagner du temps, les courriers de Cobenzl passent chez moi, et que de même les ordres qu'il lui plaira de lui faire parvenir, me soient envoyés, pour ensuite les lui expedier. On gagnera du temps, et je pourrai de l'un et de l'autre côté ajouter mes petites réflexions; néanmoins cela dépendra uniquement de ses ordres.

J'ai tenu ce matin depuis neuf heures jusqu'à trois heures la première session au sujet de toutes les dispositions encore à faire. Je crois que nous avons éclairci bien des points, et que nous tâcherons de parvenir à acheminer les choses les plus essentielles. Il n'y a que la cavalerie qui nous manque, et ce n'est que le temps qui nous la procurera, ne pouvant en presser la marche plus que j'ai fait.

---

[1]) Philipp Franz Freiherr Knebel von Katzenellenbogen, kais. Gesandter in Dresden.

L'artillerie, dans quelques jours nous espérons qu'elle aura ses chevaux. Je compte toujours, dés que les dispositions pour les vivres le permettront, de faire marcher les régimens dans leur nouvelle dislocation, qui est plus avancée dans le coude de l'Elbe, entre Jung-Bunzlau, Gitschin vers Königgrätz. Pour ne pas donner d'ombrage, cela se fera peu à peu, et sous le prétexte de devoir faire place aux autres régimens qui arrivent, mais au fond on sera bien plus en mesure de se porter là, où le besoin le requerra.

CCCVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 d'avril (1778).

Mon cher fils. L'estaffette à Riedesel [1]) me paraissait assez importante à vous écrire encore aujourd'hui. Berlichingen part demain d'ici et les houssards esclavons le sont depuis quatre jours; on dit les plus beaux hommes du monde. Le courrier de Pétersbourg n'est rien moins que bien, et on croit que le Roi de Prusse aura toujours les trente mille hommes. Je dois vous dire aussi que des Pays-Bas peu d'espérance d'emprunt; on a déjà proposé en Hollande, mais tout le monde cherche de l'argent, même à Gênes les Français, Anglais et Saxons cherchent. A la place de deux millions nous n'avons de réponse de là

[1]) Johann Hermann Freiherr von Riedesel, preussischer Gesandter in Wien.

que pour quarante huit mille florins, donnant tout aux Français. J'avoue, tout cela me déplaît beaucoup; la besogne est grande et n'a pu être préparée, et le crédit diminue selon les occurrences, et le crédit du dehors et nos actions baissent furieusement et nos ressources. Je suis fâchée de vous marquer des choses si désagréables, et vous embrasse.

CCCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 23 avril 1778.

Très-chère mère. C'est par le courrier Töröck qui a été trois fois chez le Roi de Prusse, et dont j'ai sujet d'être fort content de la façon comme il a exécuté sa commission, que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai reçu sa longue lettre ce matin, avec tout ce qu'Elle a eu la bonté d'y joindre. Je suis bien charmé que ma lettre de Königgrätz lui soit parvenue encore à temps pour lui faire passer une meilleure nuit. J'attends à présent les ordres qu'il lui plaira de me donner; en attendant j'ai minuté ce petit mémoire que je croirais qu'on pourrait envoyer de ma part au Roi de Prusse. Cela lui dit tout, et je crois que c'est la seule bonne façon pour en sortir promptement, pour traîner la chose par la voie ministérielle. Il est sûr qu'on pourra la faire durer, mais aussi peut-être la gâter, parce qu'il y a de la prévention de la part du Roi de Prusse. Pour ici, je continue avec mes dispositions, et elles com-

mencent à avancer assez heureusement. Il n'y a que la cavalerie qui est le grand inconvénient. Demain matin je pars pour faire un tour à Leitmeritz et vers Aussig pour en reconnaître bien les positions. Pour ne pas donner de l'ombrage ce ne sera que dans quelques jours que les régiments se porteront en avant dans leurs nouveaux quartiers, et cela sous le prétexte de faire place à ceux qui suivent et arrivent. En attendant je ne doute pas qu'Elle aura daigné m'informer de ce qu'Elle a décidé au sujet des ouvertures à faire à Cobenzl, et je laisse des instructions à Prague, pour qu'un courrier puisse me trouver et que ses lettres me parviennent tout de suite. Je ne puis point fixer encore au juste le jour de mon retour, mais je crois que ce sera entre lundi ou mardi. Oserais-je la supplier de faire communiquer à mon frère Léopold ma correspondance avec le Roi de Prusse, afin qu'il en soit informé, n'en ayant point le temps? Il est incroyable l'immensité des détails, qui roulent sur moi; je tâche de les expédier de mon mieux. Au reste tout le monde se porte bien, et chacun attend que quelque chose se décide; l'armée voudrait bien la guerre, et le pays ne paraît pas la craindre.

CCCIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 24 d'avril 1778.

Mon cher fils. Voilà le courrier pour Cobenzl; il est utile et nécessaire qu'il passe et repasse chez vous. Dieu donne sa grâce que nous venons à conclure quelque chose de solide qui fixe pour toujours notre situation précaire et nous éloigne la guerre. Votre lettre est encore une pièce unique, *und einen so theuren Sohn solle man nicht conserviren und lieben.* Si vous étiez un Prussien, c'est tout dire à cette heure, je tâcherais de vous acquérir. Jugez de ce que mon coeur ressent, étant mon fils et un tel fils; un phénix! Tâchez de ne pas trop vous fatiguer, on dit qu'il y a beaucoup de fièvres qui régnent, et croyez moi toute à vous.

CCCX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 24 d'avril 1778.

Mon cher fils. Voilà l'expédition ordinaire par le plus ancien garde-légat; il n'y a pas grande chose venue à moi; peut-être Koller en aura reçu en droiture. Nous avons passé très-retirés la semaine de Pâques, hors la journée d'aujourd'hui que j'ai passée dans le couvent de la Reine depuis dix heures jusqu'à trois heures pour la profession de la supérieure. Tout s'est passé au mieux, *ohne Nonnereyen.* Je dois vous écrire de Hagen[1]) qui a été chez moi pleurer qu'il ne doit avoir que huit mille florins de gages, avec lesquels il ne peut vivre. Il a dû prendre un secrétaire, valet de chambre et huissier pour le *decorum* et le service. S'il ne peut espérer douze mille florins, il ne peut se soutenir. Il a dix mille florins, car depuis longues années il a deux mille florins de moi; il ne lui manquerait que deux mille florins. Je lui ai dit que je vous écrirai et attendrai votre réponse; ces deux mille florins, en sortant de la règle, ne feraient pas grand mal, mais j'attends votre réponse.

---

[1]) Der neuernannte Präsident des Reichshofrathes, Johann Hugo Freiherr von Hagen.

J'ai envoyé hier à Léopold, avec toutes les précautions et en cachetant de façon qu'on ne pourrait ouvrir le paquet, toutes vos correspondances, en lui recommandant le plus grand secret, mais toute la ville est pleine des courriers qui sont allés et venus; on ajoute même que vous serez de retour le 13; jamais finesse me serait plus agréable, mais je ne m'en flatte nullement. Si le temps reste beau, je compte aller le dernier à Schönbrunn. Je vous ai écrit deux petites lettres. Je suis un peu rendue de ma journée et vais me jeter dans un bain qui m'attend. Adieu.

CCCXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 24 d'avril 1778.

Mon cher fils. On ne saurait être plus content que n'est le porteur. Il a reçu les ordres le vendredi saint, et aujourd'hui lui et son équipage sont en chemin; tout le monde est rempli de zèle de servir sous vos yeux. C'est touchant, et ces braves gens méritent bien vos soins pour les conserver. Joseph Lobkowitz, je crains qu'il devient fou; il ne se laisse plus voir dans aucune maison, il va à Baden et de là en droiture en Bohème chez son frère. Il m'a prié de savoir si vous lui permettez qu'il puisse servir à la tête de son régiment, qu'il se trouverait consolé; je n'ai pu refuser de vous en écrire. Je vous embrasse; c'est la troisième que je vous écris aujourd'hui, ce sont des heureux moments.

CCCXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 d'avril 1778.

Mon cher fils. Ce garde qui devait partir ce matin, je l'ai arrêté, en recevant Dierich avec votre chère lettre et note, jusqu'à ce soir, pour que Kaunitz puisse vous envoyer son idée, à laquelle je me remets entièrement. Vous ne devez revenir que lundi soir ou mardi; il n'a rien perdu et vous attendra à Prague. Ce que vous me dites de la bonne volonté de la troupe et même du pays, est un grand bonheur, mais ne rend la besogne que plus touchante; vous pouvez vous attribuer seul cet esprit, jugez combien votre conservation est nécessaire. On vous trouve déjà défait; je vous conjure, donnez-vous du repos et ne travaillez pas si avant dans la nuit. Je vous embrasse.

CCCXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 27 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu tant de marques de ses bontés, que je ne sais par où commencer pour l'en remercier. Mon zèle pour son service ne se ralentira jamais dans aucune occasion, trop heureux si je puis trouver des occasions pour l'en convaincre.

Je viens de finir la tournée que j'avais projetée, plus vite que je n'avais cru. Après mûres réflexions il nous a paru à tous, qu'il n'y avait d'autre défensive à faire en Bohème que derrière le coude de l'Elbe, savoir entre Jaromirz et Leitmeritz, avoir un corps dans chaque endroit et l'armée au centre, pour pouvoir se porter ou à droite ou à gauche, selon que le cas le requerrait. Il nous a paru de même essentiel de tirer l'armée du prince Albert à nous, dès que le premier bruit de rupture sera, en ne laissant que douze mille hommes en Moravie, pour couvrir le pays des invasions, et pour se jeter dans Olmütz, si jamais le Roi avec toute son armée tournait de ce côté-là. La Galicie devra être presqu'entièrement vidée, hors les salines, où il restera deux bataillons avec une division d'houssards. Voilà en gros le projet. J'aurai l'honneur de le lui présenter plus en détail, quand il sera

couché par écrit. Voici en attendant une liste très-imparfaite des régimens, comment les corps seront partagés et commandés, tout cela en ne comptant point les régimens, qui doivent encore nous venir joindre, qui naturellement en augmenteront le nombre. Nous exposons par là une grande étendue de pays à être pillé et ravagé, mais il faut déjà voir à l'essentiel et tâcher de rester concentré le plus qu'on pourra, pour s'entre-aider mutuellement et empêcher l'ennemi de pouvoir se joindre.

Voilà au moins nos rêveries; peut-être qu'elles seront toutes inutiles; car on parle aussi du côté d'Eger, que les troupes de Westphalie pourraient bien venir par ce côté. Les voilà enfin toutes parties, et nos régimens Wallons ne bougent pas, et V. M. me marque même, qu'avec l'emprunt cela allait mal. J'avoue que je trouverais bien fort, si l'on ne pouvait avoir ni troupes ni argent, et que les Pays-Bas nous déclarassent aussi une neutralité parfaite. Je soumets donc à sa haute décision, si au moins sept bataillons, savoir un de chaque régiment, et les grenadiers avec le régiment de Saint-Ignon ne pourraient pas au moins marcher; cela serait excellent en Bavière, pour couvrir cette partie en attendant.

J'ai expédié tout de suite ce matin le courrier pour Berlin avec une petite lettre à Cobenzl, où je lui donne seulement un petit éclaircissement au sujet du Haut-Palatinat et des clauses contenues dans la paix de Westphalie. Je ne m'attends à rien de bon, pourvu que Cobenzl n'obtienne pas un refus absolu, et par conséquent une déclaration de guerre formelle. Le 29 la première ligne marchera dans ses nouveaux quartiers, et le 1 mai la seconde; moi-même je compte pour-lors partir d'ici,

et aller m'établir à Brandeis [illegible], et ensuite plus près de l'armée. Peut-être même, que sous huit jours nous commencerons à camper, le beau temps étant arrivé, et pour pouvoir exercer les troupes. En attendant une partie du corps que commande le prince Albert devra marcher et se placer à Leitomischl pour être plus près de nous et servir comme d'une tête au reste qui suivra ce corps, dès que besoin sera.

N'ayant pas la relation de Russie, je ne puis rien en dire: oserais-je supplier V. M. de m'en faire avoir un extrait, afin que je sache ce que nous avons à craindre et dans quel genre?

Je lui baise très-humblement les mains; les occupations, les soucis, vu l'importance de l'objet, et les difficultés qu'on rencontre partout, sont immenses. Ma santé est bonne, et je tâche de me donner courage et patience; avec ces deux ingrédients on va loin.

CCCXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 d'avril (1778).

Mon cher fils. L'arrivée du garde ce matin, du courrier de Paris à midi, et ce soir la poste d'Italie m'ont paru assez importantes pour vous écrire et envoyer tous ces papiers sans courrier. Je ne sais ce que Kaunitz me proposera; je lui ai envoyé votre lettre. Je m'établis demain à Schönbrunn, pas avec le moindre plaisir. J'attends

comme le Messie les nouvelles de Cobenzl, mais j'avoue, pas entièrement à mon aise, voyant que vous en avez mauvaise opinion. Je n'entre en rien de ce que vous comptez arranger, mais en tirant le corps de Moravie, je ne crains pas seulement la devastation de cette belle province, mais tous nos transports et même communications entre ici et l'armée mal sûres, qui serait désolant, et je ne sais comme vous y subsisterez. Les moyens à trouver et le crédit deviendront toujours plus difficiles, et j'avoue, le mot de parfaite neutralité que vous prononcez contre une province si fidèle et si utile[1]), m'a percé le coeur. Il me paraît que vous la voulez prendre en guignon pour moins la regretter. Si nous la perdons, la monarchie fait une beaucoup plus grande perte que de la Silésie, mais pour sortir de la plus que malheureuse situation où nous nous trouvons, rien ne m'arrêtera, je souscris à tout, mais je dois vous présenter l'importance. L'espérance d'une grossesse de la Reine tant désirée est pour moi dans ce moment une chose très-indifférente, ne pouvant être occupée que de vous et de l'Etat. Adieu.

---

[1]) Die Niederlande.

CCCXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Le 29 avril 1778.

Très-chère mère. J'ose lui envoyer ci-joint le plan d'opération, qu'à-peu-près nous avons formé au sujet de la défensive à tenir en Bohème. Je souhaite qu'il mérite son approbation, et surtout, si le cas se donnait, qu'il eût un heureux effet. J'y ajoute aussi l'ordre de bataille, tel qu'il sera alors, quand nous serons joints avec le prince Albert, et cela sans compter les régiments, qui sont encore en arrière. Oserais-je la supplier de le faire voir au prince Kaunitz, pour qu'il soit informé des mesures que nous prenons? Le beau temps, qui se soutient, avance la saison de camper, et je m'attends à recevoir bientôt des nouvelles que les Prussiens campent; pour-lors il faudra que nous campions aussi. En attendant, ayant expédié la plupart des affaires ici, je pars après-demain le 1 mai pour Pardubitz; de là je longerai l'Elbe en la remontant jusqu'à Königgratz, Jaromirz et à Arnau, et en examinant toutes les positions; de là je traverserai jusqu'à Turnau, et je m'avancerai vers la Lusace pour voir les camps, qu'en attendant j'ai déjà fait reconnaître dans ces environs. Enfin de là, je reviendrai à Brandeis pour en repartir. Dès que nous aurons quelque nouvelle plus positive ou

plus approchante aux hostilités, ou si l'armée campe, je m'y rendrai aussi.

Les nouvelles de Saxe continuent à être mauvaises; une lettre de Knebel en fait foi, mais ces misérables s'en repentiront, si j'en ai l'occasion. Au cas qu'il y eût à craindre quelque chose pour Eger, alors j'ai déjà aussi fait disposer des marches pour pouvoir y porter un corps. Voilà toutes nos nouveautés; l'artillerie part journellement, et bientôt tout sera arrangé de ce côté-là. La besogne est grande, et il y a furieusement à faire pour tout disposer, mais pourvu que Siskovich et d'Ayasasa ne nous eussent pas si mal disposé les régiments de cavalerie, nous serions prêts.

Le Roi de Prusse ayant fait publier ce qu'on appelle *ein General-Pardon* pour tous ses déserteurs, nous avons cru nécessaire d'en publier un de même. J'ai donc osé, espérant qu'Elle l'approuverait, le faire publier; cela veut dire, que dans l'espace de trois mois tout déserteur peut revenir sans être puni, qui n'a point commis d'autre crime.

CCCXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Schönbrunn.) Ce 1 mai (1778).

Mon cher fils. Me voilà établie depuis hier soir ici; il m'a coûté de quitter la ville, et nonobstant le beau temps et la beauté du jardin tout vert, je trouve aujourd'hui une dose de plus de noir qu'à l'ordinaire. Le temps s'est changé vers midi, et il pleut et a l'air de continuer, ce qui ne serait pas favorable pour votre idée de camper. Je crains toujours que ce mois-ci sera frais et humide. Si vous pouvez épargner à tout le monde cette incommodité, tant mieux, mais cela ne dépend pas de vous, mais bien des circonstances. Je ne saurais vous exprimer combien mes inquiétudes augmentent, voyant l'idée de tirer le corps de Galicie et de Moravie à vous; vous abandonnez par là ces deux provinces, l'Hongrie et l'Autriche même à toutes les incursions, mais ce que je crains le plus, comment subsister, surtout devant mener tous les vivres de Moravie encore en Bohême à la moindre inquiétude d'une incursion? Adieu tout transport et toute communication avec nous! J'avoue, je ne pourrai soutenir cette situation. Vous vous moquerez de moi, mais malheureusement je devine quelquefois.

Je vous envoie ici un terrible volume de l'inquisition; je vous prie seulement de ne le pas communiquer à Türckheim. Herberstein [1]) fera une note à part que je vous enverrai, non pas de le croire coupable ou capable d'avoir tramé quelque chose avec cet homme, mais imprudence et trop de familiarité avec Jacobi [2]). Je n'ai pas lu tout ce fatras qu'il m'a expliqué en peu de paroles. J'attendrai vos ordres; il y a une quantité de ces aventuriers qui viennent ici sans titre, mais qu'on tâche d'expédier tout de suite, un certain Castriocki, en correspondance avec le prince de Prusse, un comte de Borck, il se dit fils du ministre Borck, qui a son congé du Roi et veut entrer dans le civil. On l'a aussi expédié; un certain Lindenthal qui dit avoir des procès au conseil aulique; on l'a reconnu pour un homme renvoyé d'ici après avoir été au *Zuchthaus*, suspect de toutes sortes d'intrigues et faussetés. On ne peut être assez alerte, le militaire manquant. Vous ne m'avez rien répondu sur Hagen et ses gages.

J'étais jusqu'ici quand votre estaffette me vient et m'apporte tous les détails de l'armée; je l'enverrai demain matin à Kaunitz comme vous le souhaitez; il ne pourra donc pas vous rien toucher par cet envoi. Il m'a envoyé une note avec une idée de lettre qu'il compte vous envoyer. Je n'ai rien à ajouter et laisse le tout à votre arbitre; tout ce qui peut nous tirer de notre situation, m'est agréable. Je sens à-peu-près ce qu'il peut penser, mais n'ose l'exprimer. Si nous perdons les Pays-Bas, la perte est

---

[1]) Der Vicestatthalter in Niederösterreich, Joseph Graf Herberstein.

[2]) Preussischer Legationsrath und Resident in Wien.

plus grande que la Silésie. Quel terrible marché! Nous qui voulions gagner, nous faisons de si grandes pertes, mais je ne me refuse non plus à les faire, si vous en êtes d'accord; cela vous touche plus quo moi. Il est dur de perdre son patrimoine acquis par tant de soins; je rendrais plus volontiers Straubing. Je ne veux vous confondre, faites ce que vous trouvez le mieux. Je vous embrasse.

CCCXVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Le 2 mai 1778.

Mon cher fils. Voilà la noto que j'ai retenue hier, *wegen dem grossen Vortrag,* pour la lire; elle ne dit rien, et je serais fâchée de vous avoir donné une mauvaise impression. Votre lettre du 29 *hat mir ein rechtes Gruseln gemacht*; la chose va toujours plus près, et je crains beaucoup plus que je n'espère.

Mon Dieu, quelle situation! et vous au milieu de tout cela, tourmenté, excédé! Cela ne peut durer ainsi, et tout dépend de votre conservation. J'ai vu aujourd'hui Caramelli [1]) qui est extasié du travail immense que vous leur envoyez, que vous pensez à tout; nous avions tous deux les larmes aux yeux en parlant de vous. Cette tournée

---

[1]) Der General der Cavallerie, Graf Karl Caramelli, welcher im Jahre 1778 während Hadiks Erkrankung als Vicepräsident des Hofkriegsrathes fungirte.

que vous allez faire par ce mauvais temps, n'est pas petite; je suis excédée comme vous des Saxons et de leurs finasseries, entre autres la réponse sur votre invitation. Mais j'avoue, elle était embarrassante et plus de malice que de politesse. Ce que vous pensez pour Eger et un corps à y envoyer, me paraît très-important, mais ce que vous dites pour les incursions et devastations me fait grande peine pour nos bons sujets, mais les moyens manqueront ainsi partout, et comment subsister et trouver de l'argent? Je ne suis inquiète que pour ces deux points; pour les opérations je suis toute tranquille entre vos mains; je prie seulement Dieu qu'il vous éclaire et vous conserve, cela va bien avec votre devise dont vous êtes si capable, „patience et courage", et avec une intention pure et sans présumer de soi-même, Dieu vous assistera. Sa sainte volonté soit faite en tout, il nous doit rien, il faut savoir accepter le mal comme le bien! Me voilà dans les sermons; vous n'en avez pas besoin, mais c'est encore une terrible journée aujourd'hui pour moi.

Je vous remercie bien de l'ordre de bataille et de vos idées de défensive; qu'elle ne devienne jamais offensive! Mais je suis bien touchée que vous me l'avez envoyé et vous prie de continuer de même; ces sortes de choses sont mon unique consolation; je crois vous y voir ou entendre. Je vous embrasse tendrement.

CCCXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 2 mai 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu ce matin le courrier Vöth, qu' Elle a eu la bonté de m'expédier. Je lui baise très-humblement les mains pour les nouvelles qu' Elle a daigné me communiquer. Je suis enchanté de la grossesse de la Reine, qui vient de m'en donner part. Les autres nouvelles de France, je n'en ai vu qu'un extrait; mais elles se changent un peu en mieux à ce qu'il paraît. Le courrier de Russie ne me paraît pas mauvais du tout, et l'on dévoilera facilement que tout ce que le Roi de Prusse y a divulgué, est sans fondement. Enfin si les choses traînent encore un peu, je crois qu'il ne faudra pas être si facile, et en enfonçant son chapeau, donner raison à quiconque voudra. Car l'armée de V.M. rassemblée, autant que je vois les choses, on pourrait laisser venir la chose au pire, sans devoir avoir des craintes fondées; des hasards il n'est pas possible de répondre. Je me flatte que notre plan défensif n'attirera pas tous les malheurs et dévastations qu'Elle paraît craindre. J'ai cavé au pire. Je crois que le Roi balancera d'entrer en Bohème par la Silésie, et encore moins en Moravie en force, mais bien plutôt poussera-t-il un corps vers Eger dans le Haut-

Palatinat. Nous tâcherons de prendre aussi des précautions pour ce côté-là. Enfin je puis assurer V. M. que rien ne sera négligé, que mes deux maréchaux et moi nous nous en occupons continuellement, et que tout le monde, soldats et paysans, officiers et seigneurs, sont de la meilleure volonté et pleins de courage.

J'ai longé l'Elbe aujourd'hui depuis Pardubitz jusqu'ici. Nous avons trouvé nécessaire dans deux endroits de faire quelques ouvrages en terre. Demain je continuerai ma route, jusqu'à Königinhof, ensuite je me rendrai à Arnau et de là à Turnau. Les terres sont toutes bien ensemencées; on ne voit point de misère, et la récolte promet d'être bonne.

Si quelques bataillons devraient marcher des Pays-Bas, je croirais les ordres que je prends la respectueuse liberté de joindre ici à V. M., essentiels à être donnés aux Pays-Bas, afin que leur marche soit utile.

Je ne serai pas facilement et jamais d'avis, que V. M. sacrifie la totalité des Pays-Bas, sans obtenir des avantages considérables, et qui se diminueraient en valeur, si le Roi de Prusse en acquerrait de son côté, et la guerre serait un moindre inconvénient tant pour le bien-être de la monarchie que pour sa considération.

CCCXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Le 4 mai (1778).

Mon cher fils. Vöth m'a remis votre chère lettre de Königgrätz du 2, et la note jointe pour la marche des troupes des Pays-Bas. Je l'ai envoyée au prince Kaunitz, mais vous ne me dites pas que je dois la remettre au conseil de guerre; je n'en ai rien ordonné, et si vous le voulez, il le faut en droiture, ou me marquer que je leur donne ces ordres, mais il ne faut pas compter sur ces troupes avant le mois d'août, aussi peu que ceux de Bucovina et Transylvanie ont pu être encore, et j'avoue, cette prolongation et augmentation des troupes me fait bien de la peine, ne me laisse pas augurer la paix, pour laquelle tous mes voeux tendent si bien, que ni la grossesse de la Reine ni rien d'autre puisse me faire plaisir, et j'avoue, votre humeur guerrière dans votre dernière lettre m'a fait peur. Je vous embrasse.

CCCXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Turnau, le 5 mai 1778.

Très-chère mère. Le courrier de la garde m'a apporté la gracieuse lettre de V. M. pendant la tournée militaire que je faisais. Je lui baise très-humblement les mains pour ses bontés, et je désirerais de tout mon coeur pouvoir diminuer ses inquiétudes, mais ce n'est que le temps et les occasions qui pourront produire et faire naître de pareilles occasions. Le courrier de Berlin n'est point encore revenu, et je ne l'arrêterai que le temps nécessaire pour lire ses dépêches et pour le charger d'une lettre pour Votre Majesté. Comme la minute de lettre, que le prince de Kaunitz m'a envoyée, ne contient rien de nouveau, rien de plus positif que ce, dont on a chargé Cobenzl, après mûre réflexion je crois mieux faire de ne point écrire pour le présent au Roi. Plusieurs raisons m'engagent à cela. Premièrement il n'y a rien de plus concluant que dans l'instruction de Cobenzl. Il y est parlé secondement indéfinitivement d'un échange à faire par lui, et il y en aurait de nature, vis-à-vis desquels il vaudrait cent fois mieux faire la guerre, comme est par exemple celui de toute la Lusace. Enfin troisièmement, si j'écris avant d'avoir reçu le courrier de Cobenzl, cela marque

un empressement qui sent la peur, et qui est fait pour le rendre encore plus impertinent, outre que je ne puis savoir ce que sur tous ces articles il a fait répondre déjà à Cobenzl, ainsi qu'il y en aurait d'inutiles et plusieurs de trop. Voilà les raisons qui m'engagent à suspendre cette lettre; je désire que V. M. daigne approuver cette démarche.

Pour ici, je viens de parcourir tout le cours de l'Elbe avec attention. Mes deux maréchaux et moi avons décidé les endroits qu'il faut retrancher et pallisader, afin d'y pouvoir asseoir un bon camp. La position sera, je crois, assez avantageuse pour qu'un petit corps puisse se soutenir contre un plus fort, et c'en est l'objet. Me voici actuellement vers les frontières de la Lusace, pour voir vers Liebenau, Aicha et Leipa les positions qui pourraient couvrir ces entrées.

Les troupes sont déjà dans leurs nouvelles stations. Je compte pour ménager les champs et surtout le bois, au lieu de les faire camper, de les assembler dans une contraction aussi étroite que possible. Les granges nous serviront beaucoup, et ainsi on suppléera le mieux qu'on pourra. La récolte des grains d'hiver ne promet guère bonne réussite dans ces parties montagneuses; les neiges ont fait du tort, et généralement l'on se ressent encore ici de la famine soufferte. Je trouve la population, l'air de bien-être, et l'industrie même de beaucoup diminués. Au reste la meilleure volonté partout, tant chez le militaire que le civil, point de désertion, pendant qu'on n'use d'aucune précaution pour l'empêcher, et que les soldats sont épars dans les maisons, même dans les bois, sans qu'on tienne ni piquets ni sentinelles.

Les nouvelles de la Saxe dénotent visiblement leur parti pris d'agir contre nous. De Silésie rien d'autre que de la misère, beaucoup de préparatifs, tous vers la Bohème, néanmoins je ne néglige pas l'objet de la Moravie. Le corps intermédiaire qui marche à Leutomischel, est à portée d'aller rejoindre le prince Albert avant que le Roi de Prusse puisse venir à lui en force. Au reste je ne puis rien marquer à V. M.; nous vivons dans une abnégation de ce qu'on appelle plaisirs, parfaite.

La grossesse de la Reine me fait plaisir, car cela lui sera d'une grande ressource; je lui fais compliment par la poste de tout mon coeur, pourvu que cela se soutienne. Quant au baron de Hagen, j'ai supposé V. M. si fermement décidée à ne plus accorder de gratification ni augmentation d'aucun genre, que je croyais superflu de dire quelque chose. Les circonstances de l'Etat exigeront probablement non seulement cette privation, mais même des plus grands sacrifices du coeur généreux de V. M.; et chaqu'un devra se restreindre et aider de toutes ses facultés l'Etat par divers moyens, afin qu'il puisse faire face à l'importante guerre qu'il aura à soutenir, ou à la paix précaire probablement, qu'on pourrait encore peut-être ajuster pour cette fois.

Voici deux lettres de mon frère [1]) dont j'ai tout lieu d'être infiniment content; il deviendra sûrement un homme capable.

---

[1]) Maximilian.

CCCXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 6 mai (1778).

Mon cher fils. Quoique rien de nouveau, rien d'intéressant à vous mander, la poste d'Italie m'a décidée de vous tourmenter avec ces lignes, toujours bien-aise de m'entretenir avec vous, car les nouvelles qu'on reçoit de dehors et des pays font sécher de crainte, surtout les forces qui doivent venir ensemble. J'ai marqué avec un N. B. ces cosaques que je crains tant. Je n'ai pas trouvé le courrier russe si favorable. Dieu nous garde de la paix des Turcs. On croit à cette heure que l'Angleterre et la France ne viendront non plus à une rupture, ce serait bien malheureux que nous resterait à la faire. J'ai vu aujourd'hui la princesse Clary qui m'a bien touchée, elle m'a assurée que la Charles est mieux, mais qu'elle a souffert cruellement. Je vous embrasse.

CCCXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Aicha, le 6 mai 1778.

Très-chère mère. C'est par le courrier la Montagne que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de mots. Tout son contenu est autant que rien, puisque la réponse du Roi n'était point arrivée à ses premières ouvertures. Je doute qu'elle soit aussi favorable, que V. M le désire, mais voilà Cobenzl sans courrier, ce qui dans ce moment est un inconvénient. Je vais tout de suite faire passer le *Staffettenreiter* Meisch, qui est à Dresde, et qui a déjà été avec Van Swieten à Berlin, et qui est un habile garçon, pour qu'il puisse s'en servir au moins jusqu'à Brandeis, puisque alors je ferai passer les paquets avec sûreté, et proptement même par mes gens à Votre Majesté. Je compte écrire un mot à Cobenzl et lui envoyer le mémoire français, que j'avais projeté d'envoyer directement au Roi, afin qu'il voie un peu comment j'entrevois le moyen de sortir de cette affaire. Je ne lui permettrai pas qu'il le communique, mais de bouche il en pourrait peut-être faire par-ci par-là usage. Aucune réponse existante du Roi sur ses premières ouvertures, je ne me trouve pas dans le cas de pouvoir non plus lui écrire, et j'attendrai encore préalablement ses ordres, et des nouvelles de la réponse

qu'il y fera donner par ses ministres. Demain tard je compte être de retour à Brandeis de ma tournée.

CCCXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 mai (1778).

Mon cher fils. Je n'ai rien de nouveau à vous annoncer d'aucune part; nous sommes à l'écoute de ce qui nous vient de chez vous. Je n'ai que trois lettres du 2, 5 et 6 qui viennent d'arriver dans cet instant, à vous annoncer et vous remercier de cette attention; malgré toutes vos terribles occupations c'est une vraie *Herzstärkung* de recevoir de vos nouvelles, même que quelques lignes, et je vous prie de ne rien prendre sur votre sommeil. J'approuve infiniment que vous n'avez expédié la lettre; elle était encore trop prompte, et voyant par celle du 6 à Cobenzl que vous lui avez envoyé votre raisonnement sans en faire plein usage, je n'ai qu'à applaudir à vos ordres, de même pour le courrier que vous lui avez envoyé. On peut rester tranquille où vous êtes; vous n'oubliez rien et faites la besogne de tout le monde; cela gâtera les autres, mais rend difficile à contenter, mais à la longue vous ne saurez le soutenir. Je suis bien consolée que vous trouvez tant de bonne volonté partout; c'est de même dans toutes les provinces; jamais on n'a opéré avec tant de zèle, ce que fait l'oeil du maître, et qu'on vous a vu partout. Les troupes de Transylvanie sont sorties avec le plus grand

empressement pour combattre sous vos yeux. *In den Vorlanden, Vorarlberg, wo niemals man Rekruten haben konnte, Alles zugelaufen um für den Kaiser zu streiten.* C'est attendrissant, est une grâce de Dieu et une récompense bien réelle pour les soins et popularité que vous avez partout où vous êtes allé. Il n'y a qu'une seule province qui n'est pas si heureuse et qui l'aurait plus mérité et reconnu que d'autres, mais je n'en veux rien dire; j'attends vos ordres pour la marche des troupes, et j'étais un peu consolée, voyant dans votre dernière que vous ne serez pas si facile de vous en dépouiller entièrement. On dit ici qu'il y a bien des malades, surtout *Faulfieber;* je vous prie, je vous conjure, n'allez vous y fourrer; il s'agit de l'Etat; je ne veux rien dire de moi, un fils tel que vous n'est pas à remplacer. Je vous embrasse tendrement.

CCCXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Brandeis, le 8 mai 1778.

Très-chère mère. Hier vers les onze heures du soir je suis arrivé ici de ma tournée en parfaite santé. J'ai l'honneur de lui envoyer ici la copie des deux lettres que j'ai écrites, l'une à Cobenzl en lui envoyant mon mémoire en français, l'autre à Knebel. Les nouvelles de là deviendront au premier jour très-intéressantes. Je les attends avec impatience. A mon arrivée j'ai trouvé ici une lettre de V. M.; je lui en baise très-humblement les mains. Je

crois que si V. M. daigne approuver mon projet pour la marche des troupes, qu'Elle devrait avoir la bonté de faire ordonner tout de suite, même par courrier et sans réplique, que les bataillons se rassemblent avec leur artillerie, et partent tout comme la cavalerie tout de suite.

Nous avons reconnu avec détail les positions vers la Silésie et la Lusace, et je crois que nous avons trouvé moyen de mettre ces deux entrées assez en état de se défendre. Il n'y a que le côté de Basberg et Eger, qui nous embarrasse un peu. Quand tous les régiments seront arrivés, il y aura aussi moyen de pourvoir ce côté-là. En attendant je la supplie d'être persuadée, que tout le possible sera employé pour donner de la besogne à quiconque l'attaquera.

CCCXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 mai (1778).

Monsieur mon cher fils. Le prince de Darmstadt [1]) m'ayant prié de le charger d'une lettre pour vous, je n'ai pu honnêtement le refuser; il va se rendre à son régiment. Il ne m'a rien demandé, mais son père [2]) m'ayant écrit qu'il s'était offert à servir lui-même, me marque qu'il recommande d'autant plus ce fils, puisque par l'autre frère qui était cet hiver ici, il avait fait solliciter

[1]) Prinz Ludwig Georg Karl, geboren 1749.

[2]) Georg Wilhelm, geboren 1722.

un avancement pour celui-ci. Dans les circonstances présentes où peu de princes de l'Empire et surtout protestants sont pour nous, la politique exigerait quelqu'exception, et vous me ferez plaisir qu'un ancien ami reçoive quelque distinction.

Je suis scandalisée des Saxons; votre correspondance avec Knebel et Cobenzl, *unverbesserlich*. Le courrier pour Bruxelles part encore ce soir; j'ai tâché à la Joseph une si prompte expédition, nonobstant que je ne suis pas pour toutes ces dispositions, éloignant l'idée de la paix que je souhaite tous les jours de plus, nonobstant les souhaits de l'armée et de Maximilien. Celui de Toscane [1]) pourrait bien mourir; les nouvelles arrivées aujourd'hui le disent fort mal. J'en suis fâchée pour les parents, et la mort ne doit pas se familiariser avec cette famille. Les doutes de la Reine [2]) se soutiennent à cette heure déjà trois semaines. Je vous embrasse tendrement.

[1]) Des Grossherzogs Leopold sechster Sohn Maximilian.

[2]) Marie Antoinette.

CCCXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Brandeis, le 11 mai 1778.

Très-chère mère. Un valet de chambre de Cobenzl m'a apporté une dépêche, que je crois devoir expédier tout de suite par estaffette au prince de Kaunitz. Les prétentions sont ridicules, rebutantes; j'ose joindre ici à V. M. le court résumé que j'en ai fait, et en même temps la réponse que je donne à Cobenzl. Oserais-je la supplier d'ordonner au prince de Kaunitz de la communiquer tout de suite en Russie et en France? Je crois que cela devra faire un bon effet, surtout si en même temps notre réponse sera amicale et conforme à la vérité de la chose; au moins alors il ne sera plus question de l'agresseur; ce sera bien clairement lui.

Notre cavalerie de Galicie est enfin heureusement arrivée en Bohème, et voilà dix mille chevaux de plus. L'infanterie de Transylvanie n'est pas bien éloignée non plus, et bientôt on pourra être tranquille à l'événement.

J'ose lui joindre aussi ici une nouvelle assez probable et sûre de Dresde, qui est intéressante, si elle est vraie. Je ne l'ai pas fait copier, n'en ayant pas le temps. J'échauffe par exprès Cobenzl dans ma lettre, afin qu'il soit plus expressif dans ce qu'il représentera sur ces impertinentes propositions au ministère.

CCCXXVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 mai (1778).

Mon cher fils. Je suis bien touchée qu'au milieu des travaux immenses pour l'Etat et pour moi vous pensez encore bien des jours en avant à celui de demain [1]). Il me pèse bien, et je ne vis que pour vous; si je peux vous être utile, je veux bien supporter mes tristes jours qui ne se soutiennent que par vos marques de tendresse et attachement que vous aviez toujours pour moi dès votre existence que vous mettez à trente huit ans. Alors vous étiez encore caché à mes yeux, mais bien dans mon coeur.

Après ces lettres on devrait presqu'espérer la paix; je n'ose m'y flatter trop, mais selon celles de Bavière je crains beaucoup un changement là, ce qui serait bien mauvais et embarrassant. Je vous envoie à la place de Schöpfer Ekard [2]); le premier devait partir avec les femmes de Naples; je n'ai pas cru devoir arrêter pour lui leur transport, tout était (prêt) pour partir. Je ne sais bien ce que j'écris; j'ai une rage de mal de dents; où est mon Joseph pour me guérir; demain j'y mettrai ordre. Je ne

[1]) Maria Theresia's Geburtstag.

[2]) Wahrscheinlich der Feldkriegskanzlist Johann Adam Eckhart.

suis pas à même d'écrire à Maximilien; je le ferai vendredi. Je crains de recevoir demain les nouvelles de Florence de la perte de leur fils; il était un peu mieux, mais on ne peut se flatter, le mal est trop violent. Je vous embrasse.

CCCXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 15 mai (1778).

Mon cher fils. J'expédie le garde à l'ordinaire sans savoir si Kaunitz vous enverra des dépêches ou non, ne l'ayant vu depuis le courrier de Cobenzl. J'ai cru qu'il viendra aujourd'hui; je ferai chercher demain Binder [1]), ne doutant point qu'ils travaillent à vous envoyer un courrier. C'est cette raison qui me fait expédier celui-ci à l'ordinaire. Kaunitz, le général [2]), est revenu enchanté de la Czarine; il a porté une dépêche qui est pleine de belles paroles, mais rien de satisfaisant, ne prononçant pas le *casum foederis,* mais une garantie totale de tous les pays du Roi de Prusse, à peu près comme la France, dont le courrier ne porte rien de plus que des paroles aussi, et personne ne prononce pas même le mot d'une médiation. Je suis très-empressée de voir ce que Kaunitz proposera; pour ne l'interrompre dans son travail, je ne l'ai fait venir,

[1]) Der geheime Rath Friedrich Freiherr Binder von Kriegelstein.

[2]) Des Staatskanzlers fünfter Sohn Graf Franz Wenzel Kaunitz, geboren 1742.

mais à cette heure je ne saurais plus différer, cela a trop mauvaise mine, si on tarde tant comme si on ne savait ce qu'on veut, et je le crois presque.

Voilà une note de Kolowrat[1] qui a été consolé de votre résolution pour les quatre pour cent: il n'en a pas fait une déclaration qu'aux caisses seules, et il a reçu le premier jour 110.000 florins, et il ne doute pas qu'en peu cela lui vaudra quelques millions. Je me suis chargée de vous écrire que vous avez accordé vous-même sur un protocole, *dass das Verpflegs-Ambt solle drey Kreuzer per Meile vom Centner dem armen Unterthan Fuhrlohn zahlen.* Cela était expédié dans tous les pays, de même en Bohême et Moravie; cela se pratique partout ici, en Hongrie, J. Ö.[2], mais en Bohême le *Verpflegs-Ambt* ne paie que deux *Kreuzer*; cela fait un grand tort au paysan; je vous prie d'y remédier. La déclaration a été faite selon votre résolution même dans les *Kreise* à *drey Kreuzer.*

Vous verrez par cette lettre de Léopold que je m'attends à demain à la mort de son fils, et je le souhaite presque, souffrant tant. Il a fait depuis trois jours une chaleur grande; je crains les maladies et vous prie de ne visiter les hôpitaux; c'est trop dangereux. A cette heure beaucoup de rhumes règnent; je me suis défaite de ma dent. La Charles sort aussi de sa fluxion qui était forte. Nous voulons bien avoir tous les maux, pourvu que vous en êtes quitte. Vous ne me dites rien si vous êtes maigri, si Lascy et Laudon sont en santé et humeur. Adieu.

[1] Leopold Graf Kolowrat-Krakowsky, Präsident der Ministerial-Banco-Deputation.

[2] Innerösterreich.

CCCXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Leitmeritz, le 16 mai 1778.

Très-chère mère. Je n'ajoute qu'un mot à la dépêche que je viens de recevoir de Cobenzl, en l'expédiant tout de suite par une estaffette. Elle ne contient rien de nouveau; le Roi croit que nous mollirons, et il veut en avoir toute la gloire et le triomphe. Je crois qu'une réponse courte, polie et ferme ferait apparaître d'autres propositions, car celles-ci sont insupportables, déshonorantes, enfin infaisables.

J'ose lui joindre ici la courte réponse que j'ai faite à Cobenzl et à Knebel, qui m'a envoyé des nouvelles de Dresde, mais qui ne signifient pas grande chose.

CCCXXX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 18 mai (1778).

Mon cher fils. Vous m'avez causé une grande consolation et joie d'avoir été le 16 à Pragne pour la fête de St. Jean. Vons dites fort bien qu'il faut faire quelque chose pour la multitude [1]), nous autres nous devons les édifier et ne pas heurter leurs faiblesses, quand ils peuvent les scandaliser, mais je suis bien sûre que vous aviez de vous-même assez de vénération pour ce Saint, de recourir à lui, qu'il joigne ses prières aux nôtres pour sa patrie, que Dieu nous soit miséricordieux, et je veux que vous ayez ce mérite en entier, et que la bénédiction en rejaillisse de même.

Les lettres de Florence nous annoncent la perte de Max; ils sont chrétiens, ils savent la résignation, mais vous qui savez ce que c'est d'être père, vous sentirez leur situation d'autant plus que vous êtes de même parfait ami.

Je suis fâchée que Ligne [2]) revient avec son idée de Bruxelles; vous vous souviendrez alors que d'Argenteau [3])

---

[1]) Das Schreiben Josephs, auf welches sich seine Mutter hier bezieht, ist nicht mehr vorhanden.

[2]) Der berühmte Fürst Karl de Ligne.

[3]) Der Feldmarschall-Lieutenant Graf d'Argenteau, Gouverneur von Brüssel.

l'est devenu; ce n'était pas l'intention de le lui donner; c'était Ferraris [1]) que le Prince [2]) demanda comme une grâce pour lui, et c'est dès lors que j'ai promis et réitéré encore depuis, si d'Argenteau venait à manquer, que Ferraris aurait ce gouvernement comme Saint-Jgnon [3]) celui d'Argout [4]), dont je ne me souviens plus du nom. Ligne est jeune, peut attendre encore bien des vacances; il a fait vite son chemin. Je vous avoue, mon prince Darmstadt ne le fera pas si vite, s'il devient par grâce capitaine.

Pourquoi avez-vous donc quitté Brandeis qui vous a plu, pour aller à ce vilain château de Colloredo, qui confirme qu'il y a là la plus mauvaise eau et qu'il a du faire chercher pour sa maison à trois heures de là l'eau; cet endroit se nomme Lhotta. N'auriez vous pu rester tant que la négociation subsiste, et vous y rendre seulement au premier signal de gloire, que je souhaite bien ardemment ne se fasse?

Je ne sais où est notre grande affaire; je n'ai vu personne depuis le courrier de Cobenzl, ne voulant troubler leur travail, mais j'enverrai encore ce soir faire chercher Binder pour savoir à quoi nous sommes. La tournure ne me plaît pas, cela s'entortille, comme dit le vilain Roi, et avec lui il faut couper court; on ne gagne ni en malice ni en fourberie ni mauvaise foi, et je vous avoue, je suis outrée qu'il a communiqué toute la correspondance secrète

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Karl Ferraris, Gouverneur zu Termonde.

[2]) Karl von Lothringen.

[3]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Joseph Saint-Ignon.

[4]) Der General Feldwachtmeister Chevalier d'Argout.

entre vous et lui en Russie, France et Dieu sait où. Je vous embrasse tendrement.

Je rouvre ma lettre; voilà l'expédition qui m'a été envoyée sans que personne n'est venu me parler. Comme elle passé par vos mains, je la laisse passer, souhaitant seulement de venir *ad rem;* notre cause est mauvaise, personne n'est pour nous, et plus que cela dure, plus cela se brouillera. Si nous étions même heureux, la situation et le parti d'en tirer plus mauvais, et aucun avantage à soutenir que de s'être battus et fait bien des malheureux. Pensez à ma situation; je porte un chacun dans mon coeur, surtout mes enfants.

CCCXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 20 mai 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu le courrier Tarnotzy avec ses dépêches; je ne l'ai pas arrêté deux heures, et je l'ai fait repartir à sa destination. Je ne m'attends à rien de positif par ces ouvertures, surtout si, comme je le suppose, par les mots d'échanges on n'entend pas des cessions assez fortes, pour que l'héritage de la Bavière se réduise à rien, et que celui du Roi de Prusse se réalise.

J'ai tâché afin de ne laisser rien de louche sur notre façon convenable de penser là-dessus, d'expliquer à Cobenzl par la courte lettre, que je lui ai écrite et que j'ai l'hon-

neur de lui joindre ici, le vrai sens dans lequel la dignité et la convenance de V. M. exigent que la chose se prenne.

Ici depuis hier rien de nouveau, l'endroit où nous logeons est assez joli, et je le crois sain. Je ne m'étais point aperçu que l'eau fût mauvaise; selon le gracieux conseil de V. M. j'en ferai chercher à Lhotta, qu'Elle m'enseigne être bonne. La perte du fils de mon frère me fait vraiment de la peine; je connais la peine que cela fera aux parents.

CCCXXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 mai (1778).

Mon cher fils. Les vôtres du 19 et 20 m'ont bien consolée, car je vous avoue, mon coeur devient à rien, plus que cela vient au dénouement. Dieu nous garde de vous faire jouer un rôle humiliant et méprisable; il faut se battre pour cela, mais même à force égale et peut-être supérieure au Roi nous ne gagnons rien à nous battre quatre fois; voilà ce qui est désolant. Si nous avions la situation du Roi, je ne penserais pas à la paix, mais comme nous sommes, elle est très-désirable et même nécessaire, car je vous avoue, je crains les maladies, les dévastations et le manque des moyens. Il ne faut plus compter sur les emprunts des Pays-Bas et les subsides de la France, qui nous ont fourni seuls à soutenir la dernière guerre. Le temps sec et chaud fait craindre pour les biens de la

terre, surtout foin et avoine. En restant trop sur une place, je crains la mortalité, surtout pour les chevaux. Vous avez reçu depuis votre lettre du 19 les réponses à Cobenzl qui vous ont paru comme à moi peu satisfaisantes; vous y avez encore suppléé la nôtre à merveille. Je n'ai pas vu Kaunitz depuis le 3 de mai; j'ai fait chercher Binder qui m'a paru très-boutonné et embarrassé. Je lui ai donné des notes pour en parler à Kaunitz et lui marquer que je voudrais lui parler, ou qu'il couche encore un mémoire raisonné pour ma direction et la vôtre, quoique vous n'en avez pas besoin, et tout ce que vous faites est bien clair et nerveux, mais je crois qu'on devrait mettre un projet de convention et dire: voilà ce que nous voulons et pouvons pour l'amour de la paix, et rien de plus. Mais il faut savoir et être d'accord de ce que nous voulons. Je ne crois pas qu'il y a plus question sur le grand échange de toute la Bavière et des Pays-Bas. La partie que nous possédons à cette heure, ne peut nous convenir en aucune façon; tous les jours les inconvénients se manifestent. Les vingt-deux endroits qu'on nous réclame, diminuent furieusement la portion, et leurs raisons ne sont pas destituées de fondement; il faudrait donc se résoudre selon le sixième article à un autre échange qui serait celui de l'Inn; si on pouvait depuis Waldmünchen jusqu'à Kufstein, mais pas comme vous l'avez tiré, passant près de Munich et comprenant les deux fleuves, l'Inn et Danube; cela ne pourrait se faire, l'avantage serait de notre côté seul, et tout le reste du pays deviendrait précaire. Il faudrait s'entendre pour les salines, et ce que rapporterait de plus ce district que celui que nous avons. Pour ce surplus on devrait donner un équivalent *als wie* Burgau,

Falkenstein ou autre convenance, mais nous ne pourrions jamais entrer en droiture sur l'indemnisation des Saxons ou de Deux-Ponts. L'idée d'Erfurt me déplaît beaucoup; dépouiller l'Electeur de Mayence, qui a de vrais mérites pour notre maison, et devrait être abandonné de nous pour revêtir qui? La Saxe qui agit si misérablement et de tout temps. Tout ce qui serait pour Bayreuth et Anspach, je passerais dessus pour finir vite et solidement, car une paix plâtrée conviendrait encore moins que de la faire à cette heure. Je ne crois pas ou n'ose me fier aux sentiments du prince Henri ou de Knyphausen [1]). J'ai pensé si on ne pouvait exiger que le premier se rendît lui-même chez le Roi, ou au moins le second, qui pourrait passer de là à notre armée pour finir plus vite, ou qu'on envoyât Nugent au Roi qui l'a toujours écouté et estimé. J'ai fait dire tout ceci à Kaunitz avant-hier par Binder; voilà deux jours encore de passé, pas un signe de vie! Je ne peux me rendre comme vous chez lui pour l'exécuter, et j'avoue, je n'aurais pas votre patience, ni assez de talent de coucher ou dicter ces choses comme vous. La monarchie, mon cher fils, est terriblement tombée en quenouilles; elle aurait besoin de toute votre assistance et activité, et

[1]) Nach den mir mit grosser Zuvorkommenheit aus Berlin ertheilten Auskünften ist es nicht leicht zu enträthseln, wer hier gemeint sei, der Kammerherr des Prinzen Heinrich von Preussen, Georg von Knyphausen, welcher mit ihm gewöhnlich in Rheinsberg lebte und im Jahre 1789 starb, oder der politisch ungleich bedeutendere Dodo Heinrich von Knyphausen, der sich während des siebenjährigen Krieges als preussischer Gesandter in London befand, gleichfalls zu den Anhängern des Prinzen zählte und ein ausgesprochener Gegner seines Schwagers, des Ministers Herzberg war.

pour cela il nous faut la paix. Vous ne pouvez être des deux côtés, et je dois vous dire que vous serez mal secondé d'ici en cas de guerre, que je ne peux y remédier, et que les moyens et gens manquent. Je suis fâchée de devoir vous faire ce tableau; il n'est pas outré et malheureusement que trop vrai, et rien de si malheureux que de vous laisser morfondre et exposer sans la moindre espérance d'utilité et risquer tant de braves gens, l'élite de la monarchie, sans la soutenir, au contraire en accélérant sa perte. Ces tristes vérités accablent et font souhaiter à tout prix, sans être humiliante, la paix, et tout ce qui peut mener à cette fin sera le seul bien pour conserver encore votre monarchie, qui entre vos mains sera mieux montée et conservée et plus heureuse; c'est ce que j'espère et ce qui me soutient. Je vous embrasse tendrement.

CCCXXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 24 mai 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment arrive le garde avec sa gracieuse lettre; je la supplie de ne pas se laisser décourager par les embarras, et de vouloir conserver tout son courage dans des moments aussi critiques, et qui ont besoin de tout son appui. Pourrait-Elle avoir besoin d'un bon et fidèle ouvrier, Elle a mon frère, duquel j'ai pris la liberté de lui parler, et qui, si Elle lui écrit un mot,

viendra avec plaisir à Vienne pour lui être utile et travailler en même temps pour l'avantage de ses propres enfants.

J'envoie au prince de Kaunitz une dépêche de Cobenzl, qui contenait de nouvelles propositions. Il me paraît que le bon Cobenzl mollit trop; je tâche de le lui faire sentir par ma réponse.

J'ose lui joindre ici seulement la copie du projet absurde prussien, et celle de la réponse que j'ai faite. Si ces gens ont envie, notre courage les fera changer de ton, si non, ils nous donnent de bonnes armes pour diminuer l'enthousiasme, que son désintéressement a causé un moment en Europe.

J'ai dit moins dans ma réponse à rendre pour équivalent à l'Electeur, quoiqu'il faudra avoir encore à ajouter, à quoi je réserve le pays de Luxembourg, et à diminuer, à quoi je garde le pays de Neubourg et tout ce qui est au delà du Danube jusqu'à Ratisbonne. Si cela, ou l'un ou l'autre, pouvait avoir lieu, alors nous aurions fait un beau coup. Il faut voir; pourvu que nos réponses ne manifestent que fermeté, je crois qu'on en sortira encore pas mal, mais il ne faut pas s'ébranler, quelconque chose qui arrive, et V. M. ferait très-bien, si Elle voulait avoir la bonté de faire connaître à ceux, qui ont le bonheur de la voir, qu'Elle croit la guerre inévitable et sûre. Cela se dirait et se saurait, ce qui ne pourrait qu'accélérer l'objet d'un accommodement peut-être.

De nouvelles au reste il n'y en a point ici; tout va son train, nous allons toujours en avant avec nos dispositions, et l'on gagne de jour en jour. Je compte partir demain pour la tournée, que je me suis proposé, et dans quatre jours je serai de retour. Pour le projet d'envoyer

Nugent ou Knyphausen, je ne crois pas que cela serait faisable ni utile. Les choses s'arrangeront ainsi, ou ma foi, il faudra les vider l'épée à la main.

La lettre de Binder [1]) de Hambourg, qui parle de deux officiers prussiens, qui voudraient entrer dans notre service, est forte. Comme je lui ai écrit, pour savoir un peu leurs circonstances, et ce qu'ils prétendraient, je crois que de l'un surtout on pourrait faire une acquisition.

CCCXXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 mai (1778).

La poste de Florence, un courrier de France qui ne dit autre chose que ce que nous savons déjà, mais qui confirme encore la grossesse de la Reine, m'ont engagée de vous les envoyer avec ces lignes, ne voulant vous séquer encore plus que vous ne l'êtes pour moi. Je vous embrasse tendrement; j'étais tentée de vous envoyer ce courrier pour vous faire revenir et point de trompette. Adieu.

Voulez-vous avoir la bonté de faire remettre cela à Laudon? Vous vous souviendrez combien j'étais contraire qu'il achetât cet endroit [2]); il ne peut en jouir si on n'y

[1]) Anton Freiherr von Binder-Kriegelstein, kais. Hofrath und bevollmächtigter Minister beim niedersächsischen Kreise.

[2]) Das Schloss Hadersdorf in der Nähe von Wien.

remédie; elle n'a pas une chambre sûre. Je compte faire la dépense qui ira tout au plus à quatre mille florins; il lui restent assez d'autres réparations; c'est une misère; c'est un amusement pour moi que j'ai cru pouvoir me permettre.

CCCXXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 mai (1778).

Mon cher fils. Je ne sais si Kaunitz chargera ce garde qui parle, je crois, sept langues et est Transylvain, de l'expédition pour Cobenzl et pour vous, ou s'il a envoyé un courrier exprès sans m'avertir hier soir, dont je serais fâchée, ne l'ayant accompagné de quelques lignes. Vous serez à cette heure de retour de votre tournée; depuis trois jours nous avons pluie et assez froid. Je compte me saigner demain, me sentant inquiète et échauffée et peu de sommeil, sans être malade: tout le monde me trouve si bon visage. J'ai suivi votre conseil, marquant mes inquiétudes pour la guerre que je tiens comme immanquable; cela ne m'a pas coûté d'étude, c'est assez mon sentiment, car mes craintes, nonobstant tout ce que vous nous avez envoyé de Berlin, ne diminuent pas, et je crains furieusement les premiers débuts. On dit que le Roi a une nouvelle invention encore d'artillerie meurtrière et qui porte loin; il en est très-jaloux et ils sont empaquetés dans des *Verschläge* pour qu'on ne les voie; ils viennent

de Wesel. Toutes ces inventions pour détruire le genre humain me désolent.

Je n'entre en rien dans l'affaire de la négociation; je me remets entièrement à ce que Kaunitz vous marque; j'ai trouvé clair et bien la ponctuation qu'il a faite sur les propositions non acceptables. Il est plus que choquant que nous devrions porter tout, indemniser les protégés du Roi, et le nôtre, le seul qui s'est jeté entre nos bras, le Palatin, devrait être traité si mal. Qui voudrait une autre fois s'engager avec nous de cette façon? Vous avez bien raison de dire qu'on pourrait bien démasquer le Roi sur sa générosité à ne souhaiter rien pour lui, mais il nous importe de ne le pas irriter de plus; il faut tâcher de sortir du gouffre où nous sommes, le plutôt le mieux, où il n'y a rien à gagner et bien à perdre; on ne peut se fier *diesem Unmenschen.* L'abus qu'il a fait de la correspondance entre vous et lui m'indigne; il faut aller donc bien bride en main avec ce qu'on lui dit et propose. Je vous avoue, votre dernière lettre à Cobenzl lui doit avoir fait bien peur de vous avoir déplu. Je crains, connaissant sans cela que trop la terrible besogne dont il est chargé, que cela ne le décourage.

Voilà tout plein de papier; encore nous avons beaucoup de malades ici de rougeole; tous les enfants de la princesse Charles, et tous étaient assez malades, surtout la fille, mais la pauvre Kaunitz vient de perdre hier sa fille aînée [1]) de la scarlatine. Votre frère à Florence est

---

[1]) Franziska, Tochter des Grafen Ernst Christoph Kaunitz und seiner Gemahlin Marie Leopoldine Elisabeth, Tochter des Fürsten Johann Alois von Oettingen-Spielberg.

allé faire un tour avec sa femme et la Colloredo[1]) et Goëss[2]) à cheval dans la *valle de Chiana* pour se dissiper de la perte qu'ils viennent de faire. Je pense sérieusement à la proposition que vous me faites de faire venir, mais avec elle, votre frère ici. Je ne peux encore me décider entièrement, mais j'en ai grande envie, surtout si la guerre se faisait, dont Dieu veuille nous préserver, mais je voudrais le ménager et ne le pas tirer de son beau pays et vie tranquille et grande famille sans nécessité, et j'aime mieux me priver de ce secours que de devoir trembler pour sa santé. Je vous prie de penser sérieusement à la vôtre; le subit changement du chaud au froid me fait craindre, et nonobstant la vie commode que vous croyez de mener, je ne la crois pas si parfaite qu'elle vous paraisse; l'ennui doit vous ronger, et je n'ai jamais d'inquiétude pour vous que quand vous êtes désoeuvré. Croyez-moi toujours votre fidèle mère et amie.

---

[1]) Wohl die Gemalin des Grafen Franz Colloredo, Maria Eleonore geborne Gräfin Wrbna. Sie starb im Jahre 1789, 49 Jahre alt.

[2]) Johann Karl Graf Goëss, damals Capitain der grossherzoglichen Leibgarde.

CCCXXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 31 mai (1778).

Mon cher fils. Connaissant votre tendre attention pour votre vieille amie, je vous dirai que je me porte très-bien de ma saignée, et que je n'ai pas eu ce grand abattement ou sommeil de jour comme les jours passés. Votre lettre de retour de votre tournée m'a consolée; de même on débitait qu'il y avait tant de maladies à l'armée et de désertions; pourvu que ces vilains Polonais n'amènent d'autres; ils iront tous en Silésie pour être plus près de chez eux, et font par là la recrue au Roi. Je ne sais si Kaunitz vous expédie un courrier avec son travail pour Cobenzl; je viens de l'expédier; *er zergliedert alles recht wohl,* mais il me paraît *dass er doch nichts klar concludirt, dass er nicht recht mit der Sprache heraus kommt.* Cela doit vous être réservé; plus nous revirons de bord et plus nous nous exposons à échouer. Il ne s'agit plus de ce qui gagnera le plus, mais à finir bellement, que nous en sortons au plutôt avec honneur de cette cruelle situation, et que nous nous devons ce sacrifice et à votre humanité et pitié. Le grand point à observer est, qu'on n'avantage les protégés prussiens et qu'on n'abandonne le nôtre, le Palatin, quoiqu'il ne le mérite peut-être pas, mais il s'est jeté entre nos

mains, et cela serait de la plus mauvaise conséquence, si on l'abandonnait, pour l'avenir. Vous verrez combien le Roi travaille à une alliance avec la France et la Russie, et combien peu il compte sur la durée d'une autre pacification. Cela lui ressemble; il n'agit que par passion et par intrigues, et il a pourtant la multitude pour lui; cela est incompréhensible ce que c'est des préjugés dans le public, comme on doit ménager son crédit, et que rien n'est trop petit. Il a des émissaires petits et grands partout; avec des riens il les contente et les maintient, et nous n'avons personne. Nous sommes honnêtes et lui le contrairc; il impose à tout le monde et nous en sommes les dupes. Je vous avoue, j'en suis quelquefois vraiment outrée, non pour moi, j'ai fait ma carrière, mais pour vous. Il faut, mon cher fils, avant tout établir la confiance dans votre personne comme vous le méritez, et cela ne se laisse gagner par dcs armes, mais bien par les procédés. Vous méritez si bien que tout le monde se remet à votre droiture; *nur keine Habsucht* qui fait plus de mal que de bien; l'exemple de Galicie le fait voir, ct cette réussite fait notre malheur d'à cette heure. Pardonnez-moi cette tirade, comme vous l'avez fait à la première lettre de notre émule; elle part d'un coeur tout à vous et pour votre avenir, vous souhaitant plus heureux et tranquille que mes jours ont coulé. Je vous embrasse.

CCCXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, ce 1 juin 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir sa gracieuse lettre par le garde; je suis charmé qu'Elle prenne le parti de se faire saigner, sachant que cela lui est nécessaire, et espérant qu'Elle s'en trouvera bien.

J'ai exécuté tout de suite les ordres qu'Elle avait eu la bonté de faire connaître au prince de Kaunitz, et la lettre ci-jointe fait voir ce que j'ai mandé à Cobenzl, dont une expédition, mais peu importante, j'envoie par cette même occasion au prince de Kaunitz. Je ne vois pas jour comment, sans jouer le plus mauvais rôle et faire des sacrifices réels, sans coup férir l'on puisse sortir de cette situation. Le seul possible était de s'entendre ensemble, et de convenir qu'on se laisserait mutuellement la liberté de s'arranger ensuite avec son Electeur. Car si la paix était assurée entre nous, et que l'Electeur Palatin et Duc de Deux-Ponts n'eût plus rien à espérer du secours prussien, l'échange projeté et seul convenable se ferait sûrement sur la totalité de la façon projetée en premier lieu, de même que le Roi de Prusse ne trouverait pas de résistance chez les Saxons, s'ils voyaient que nous sommes arrangés; mais ainsi il faut le canon pour vider l'affaire.

L'essentiel est que nous tenions ferme; les frais sont faits, toute la considération de la monarchie l'exige, et il vaut mieux cent fois céder après avoir été malheureux et battu plusieurs fois, qu'auparavant, puisque le premier est un malheur et l'autre serait un aveu de faiblesse, d'impuissance, qui rangerait la monarchie au rang des puissances secondaires de l'Europe, et annullerait tous les frais et dépenses faites pour ses armées à jamais, de même que son crédit et considération. Je ne puis certainement pas répondre des événements, mais si, comme tout me le fait présumer, nous sommes seuls à nous battre, je pourrais presque me flatter qu'il payera cher les avantages qu'il pourrait avoir.

Je crois qu'à peu-près on a prévu à tout; je suis prêt à presque tous les événements possibles, et je crois toujours que le mot de *Marsch* coûtera bien de réflexion à Frédéric, et s'il cède, c'est la plus belle victoire.

Je viens de finir hier la tournée des régiments de l'aile droite. Il y en a plusieurs, surtout les Hongrois, qui n'ont point reçu encore leurs recrues, qui par conséquent sont très-faibles pour le pied de guerre. Au reste tout est en bon état, l'artillerie est attelée à merveille, de même que la partie du charriage. Nous avons acheté dans nos pays 22.000 chevaux, et je puis assurer V. M. qu'il ne paraît pas qu'il en manquent, au moins en Bohème, et ce sont tous des chevaux excellents et superbes. Je compte même en faire choisir pour la cavalerie, qui troquerait ceux qui sont mauvais. On ne s'aperçoit pas qu'une armée existe; tout est tranquille, pas le moindre excès. Il est vrai que je suis rigide, car pour 37 *Kreuzer* un officier a été mis aux arrêts. Les vivres ne nous

manquent pas, les champs restent intacts, il ne nous faudrait que de la pluie pour le bien de la terre. Après-demain je compte repartir pour aller faire un tour vers la Lusace; c'est le seul côté sur lequel nous avons encore des doutes pour les positions à prendre. Nous irons les reconnaître en détail, et puis en revenant je passerai le long des régiments de l'aile gauche que je n'ai point encore vus. Les régiments de la Transylvanie commencent à arriver, et enfin dans peu il ne nous manquera rien absolument, et le premier coup de pistolet lâché décidera de la guerre.

Je ne crains pas les secrets en artillerie du Roi de Prusse; sans beaucoup de secret je crois que la nôtre lui tablera une belle besogne, si nous en venons une fois à nous battre, moment que j'attends sans crainte et sans désir.

CCCXXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 2 juin (1778).

Mon cher fils. Le général Drechsel me dit qu'il partira cette nuit sans son équipage et qu'il va en poste; je le charge donc de ces papiers d'autant plus que vous aurez reçu deux courriers de Kaunitz pour Cobenzl sans recevoir de mes lignes. J'ignorais leur expédition, et n'ayant vu Kaunitz que hier, il vient de me dire ce que je vous marque de leur expédition. Il s'est excusé, croyant que je vous écrivais tous les jours par des estaffettes

expresses. Je n'ai rien à ajouter à ce qu'il vous a marqué, souhaitant bien ardemment que tout se concerte au plutôt. J'ai reçu de Laudon son compliment de la même teneur que le vôtre; il recevra encore deux plans par sa femme à choisir. Je voudrais vous donner une autre commission pour Lascy. Les carabiniers ont des chapeaux d'une grandeur qui défigure ces hommes. Oserait-on faire la galanterie à ceux d'ici de leur en donner comme ceux d'Albert, de Brockhausen ou de Toscane, et bien différents des leurs?

Le temps est beau, mais les nuits sont froides, pourvu que les maladies ne se mettent à la troupe. Vous verrez une rodomontade du Roi qui m'a indignée; pour l'artillerie je voudrais savoir ce qu'il cache si soigneusement dans la sienne. Ce vilain a été aussi le premier *mit dem Kartätschenfeuer*. Je pense toujours à ce que vous m'avez dit *wegen dem Brandzeug*. Dieu nous garde des inventions pareilles pour détruire le genre humain et de loin.

Faisons la paix, mon cher Joseph, soyez le patriarche, le père de vos peuples; vous voyez combien votre présence fait effet sur ces bonnes gens qui sont l'élite de votre monarchie. Ne les sacrifions pas pour un objet qui peut causer leur et notre malheur et renversement; conservons-les pour de meilleures circonstances, et à moi deux fils si chers qui me causent à juste titre tant d'inquiétude, et laissez-moi jouir de leur présence le peu de jours qui me restent. Je vous embrasse.

CCCXXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 2 juin 1778.

Très-chère mère. Le courrier Gergovicz m'a apporté une dépêche du prince de Kaunitz pour Berlin, sans aucun ordre de sa part. Je n'ai pu, après mûre réflexion faite, me ranger entièrement de son opinion, qui dénote crainte, faiblesse et une envie d'éviter la guerre sous toutes les conditions presque possibles. J'ai par conséquent fait plusieurs changements dans l'instruction à Cobenzl, et dans la lettre ostensible. J'ai l'honneur de les lui envoyer ici, de même que je les envoie au prince. Je souhaite plus que je n'espère qu'ils puissent mériter son approbation. Mais de cette façon nous saurons plutôt à quoi nous en sommes, et ce sera une bonne chose, car tout ceci me paraît ou un jeu pour gagner du temps, ou une envie bien décidée de ne pas découdre et de vouloir obtenir de notre peur des conditions fort avantageuses. Ceci doit l'éclaircir, comme je le marque au prince Kaunitz. Je n'envoie pas le courrier à Berlin, puisque Tarnotzy s'y trouve, et que leur trop fréquent envoi dénote trop d'empressement, néanmoins l'occasion est assurée par un officier jusqu'à Dresde, et de là par le *Staffettenreiter* de Knebel. Demain je pars toujours pour Aicha et les frontières de

la Lusace, et puis je passerai l'aile gauche en revue, et pour samedi je serai à dîner ici.

CCCXL.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 5 juin (1778).

Mon cher fils. Je vous ai remis hier à celle d'aujourd'hui; ayant parlé depuis à Kaunitz, il s'est réservé de mettre tout par écrit, mais je doute qu'il puisse achever pour ce soir l'ouvrage, étant trop important qu'on ne puisse le brusquer comme mon cher corrégent l'a un peu fait, et je souhaite que cela n'entraîne la décision de la guerre, qui serait absolument le plus malheureux qui puisse arriver; même heureuse, cela ne mène à rien qu'à la perte de tant de milliers d'hommes. Je n'entre pas dans le détail de la négociation sur ce point; rien ne vous échappera et rien ne se négligera, mais cela ne suffit pas; il faut que deux et quatre et sept s'entendent; il faut donc se mettre un peu à la place des autres et diminuer son propre intérêt. Je vois que vous êtes encore occupé de toute la Bavière; je ne vois pas cela faisable, même en faisant le plus mauvais marché, en sacrifiant notre bon patrimoine, les Pays-Bas, pays heureux, attaché et de tant de ressources. On ne peut exiger de l'Electeur un autre échange, mais jamais le Roi de Prusse et même la France et tout le monde ne nous laisseront cette grande convenance. Vous voyez par ce que le Roi nous a dit qu'il faudra venir à

cet échange, si cela est possible, de l'Inn et du Danube, et je crois qu'il faut travailler à cela, qui coûtera déjà beaucoup à obtenir, mais je ne veux pas vous troubler, je veux seulement vous amener à l'idée que le tout ne me paraît pas à obtenir sans guerre et sans le sacrifice total des Pays-Bas. Je n'ai pas trouvé Kaunitz si frappé des changements, ni d'avoir retenu le papier qui devait servir d'instruction à Cobenzl. Il en a été presque aise, me disant qu'il l'avait fait pour me tranquilliser et contenter, que lui-même l'avait trouvé de trop, qu'il espère que le Roi ne commencera pas pour cela la guerre, et qu'il croit seulement que cela traînera. Vous savez qu'il n'aime pas à s'expliquer avant que d'avoir bien considéré la chose, et le voulant par écrit, j'y ai acquiescé, et vous le verrez sous peu. Je crois depuis la dernière relation de Cobenzl le prince Henri tout de bon pour la paix, mais cela ne décide rien.

Je n'ai que de désagréables choses à vous mander. Voilà ma lettre de la Reine, qui est satisfaisante, mais la note de Seilern [1]) est de la plus grande importance. Cela commence bientôt; je dois vous représenter que ces deux bataillons encore choisis de ce qu'il y a de plus mauvais, ne peuvent servir pour garder et tenir en sûreté ou repos votre bonne ville de Vienne. Un concours d'étrangers toujours, toutes les richesses et *pretiosa* de la monarchie y sont concentrées. Que de terribles pertes si la quatrième partie était brûlée comme à Lemberg; il faudrait donc nous sauver de ces deux bataillons et nous envoyer un régiment entier ou quatre bataillons, pas de

[1]) Christian August Graf Seilern, Statthalter in Niederösterreich.

trop pour tous les services et convois continuels. Les escadrons de cavalerie ne peuvent non plus ni soigner ni dresser la grande quantité des chevaux et recrues, devant être continuellement en service. Celui du prince Albert était si peu de monde qu'ils n'ont pu encore donner une garde. Je crains bien du désordre dans les pays; déjà en Styrie ils ne veulent ni payer ni travailler. Comment les forcer? Il n'y a pas un homme. L'Hongrie est de même, et c'est la raison que les recrues ne vont pas en Transylvanie. On n'a pas encore la moitié et tous les jeunes gens sont dans les bois; la récolte en manquera et ces gens font des excès horribles. En Pologne on a été assez heureux de lever quelques mille, mais en les transportant on était assez malheureux de perdre quelques centaines qui sont échappés après s'être mutinés et après que l'officier a dû faire feu sur eux. Cela fera bien du mauvais sang dans ce pays qui est aussi sans troupes suffisantes; si les recrues de bonne volonté désertent à l'armée, que ne feront pas ceux pris par force? Au Banat les voleurs se laissent aussi voir avec plus de force et hardiesse; ils ont tué des familles entières. Dans les mines qui commençaient à donner de si bonnes espérances, aucun *Verwalter* (ne) veut rester, pas un homme pour les garantir; c'est triste. Je vous vois que vous me croirez poltronne et tous ceux qui m'environnent. Pour ma personne je ne le suis, grâce à Dieu, nullement, mais *als wie ein Vorsteher sehe mit grossen Schmerzen die Heerde in Gefahr, und viel Schaden, der mit wenig hätte können verhindert werden.* Où trouver pour la future campagne les ressources? Il me suffit de vous mettre tout *vor die Augen*; vous y penserez et vous remédierez. Soyez bien sûr que je ne

voudrais vous troubler en rien, qu'il me suffit que vous soyez au fait de tout; cela me rassure tant pour le politique que militaire. Mon cher Joseph *ist beidem gewachsen, nur nicht die Sachen zu weit treiben, sich in der Andern Stelle setzen*; nous ne gagnons rien en gagnant du temps, ni pour notre intérieur, ni pour les autres puissances. L'acharnement et défiance contre nous va à l'excès. Vos fatigues me font trembler; mes jours roulent bien amèrement; Dieu vous conserve et préserve! Je vous embrasse.

CCCXLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, ce 6 juin 1778.

Très-chère mère. Je viens de revenir de ma tournée vers la Lusace, et de la revue des régiments de l'aile gauche. J'ai reçu deux de ses gracieuses lettres qui parlent beaucoup paix; il est sûr qu'elle est désirable, mais je ne puis cacher à V. M. que dans ce moment il n'y a que la fermeté qui la lui peut faire obtenir, et qu'après avoir tant fait, il serait impardonnable et d'une conséquence extrême pour toute la considération de sa monarchie, si Elle mollissait.

Je ne puis croire que le Roi jamais nous attaque, et cette résolution pourrait lui coûter cher. Les choses sont tellement disposées, qu'en honneur je crois qu'il aura de la besogne. Différentes nouvelles pouvant faire imaginer que néanmoins sa marche pourrait être plus prochaine qu'on

ne pense, je mande au prince Albert de faire filer sans beaucoup de bruit insensiblement les régiments, qui ne sont point destinés pour le corps de Moravie, vers les frontières de la Bohème, afin que notre jonction puisse être d'autant plus prompte. Je forme en attendant les deux armées, et j'aurai l'honneur de les lui envoyer, dès qu'elles seront en ordre. J'ai été assez content des régiments que j'ai vus, et nous avons tout reglé pour les positions à prendre vers la Lusace. Comme je connais ses intentions et qu'elles font ma loi, de vouloir être informée des plus petits détails de ce qui nous regarde, j'ai l'honneur de lui donner part que mon frère, en galopant l'autre jour après une petite pluie, et tournant son cheval, il glissa et tomba de côté sans se faire le moindre mal, pas même une tâche bleue. Ce n'est ni sa faute ni moins celle du cheval; il a glissé sur un terrain un peu en pente. Je n'étais pas présent, mais mon frère me l'a dit.

Dans ce moment arrive le courrier Tarnotzy de Berlin avec une dépêche au prince de Kaunitz. Le contenu est très-peu signifiant. Mon projet et la carte donnée au prince Henri les aura fait, je crois, penser qu'il fallait penser à d'autres moyens. Ils attendaient les déclarations qui viennent de leur être faites, ainsi le premier portera quelque chose de plus décisif. En attendant l'on voit qu'ils en veulent à la Lusace, et que Moellendorff[1]) y a

[1]) Richard Joachim Heinrich von Moellendorff, damals preussischer Generallieutenant, später Feldmarschall, durch den wenig ehrenvollen Feldzug, welcher dem Basler Frieden vorherging, und durch den Verlust der Schlacht von Jena in traurigem Andenken.

été envoyé, ce qui rend toujours plus nécessaire notre réunion avec le prince Albert, que je dispose en attendant. Qu'Elle me laisse faire et qu'Elle soit tranquille! Je crois que je pourrais peut-être être encore assez heureux pour mener cette barque à bon port.

CCCXLII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 juin (1778).

Mon cher fils. Votre estaffette du 6 qui me porte votre heureux retour à votre quartier, m'a fait grand plaisir. J'en avais besoin, n'en ayant reçu depuis quelques jours, étant un peu gâtée par votre exactitude, dont je suis bien reconnaissante et touchée. J'en ai bien besoin; depuis hier nous avons reçu la nouvelle que le prince Albert a la fièvre tous les jours, justement comme l'année passée, et presque toute sa maison. Si vous le tirez de là, je ne suis nullement fâchée; au contraire il gagnera en tout. Mon cher fils, ne craignez pas que je vous trouble ni dans vos opérations militaires ni politiques, vous savez que je vous les ai toutes remises entièrement, et que je n'y entre autrement que pour les savoir; elles ne pourraient être en meilleures mains, car aucun général ni ministre fera ce que vous faites et est en état de le faire. Mais je tremble (que) cela ne peut durer, c'est trop, non seulement le corps ne le soutiendra, mais les facultés de l'âme s'usent de même, et vous les attaquez et

en usez trop. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne peux cesser de vous tourmenter: si vous trouvez les moyens d'éviter la guerre ou de faire finir un mois plutôt les malheurs publics, de ne vous pas attacher à quelque chose de plus ou de moins, de passer généreusement sur votre propre intérêt pour l'amour du repos public; cette générosité vous fait plus d'honneur que tous les gains d'une bataille ou acquisition. Je ne dis pas une honteuse paix: je suis bien loin de vouloir vous en adosser, mais ne perdez jamais de vue: *besser ein mittelmässiger Frieden als glücklicher Krieg.* Ne croyez pas que je parle à d'autres comme à vous sur ce sujet; vous aurez trouvé que j'ai suivi votre ordonnance de faire paraître que je crois la guerre immanquable, et qu'on ne saurait reculer. Il ne m'était pas difficile de faire paraître cette opinion, puisque je la crois que trop réelle, et cela depuis le jour de l'an. Vous avez de moi tout plein pouvoir de faire sur le champ de bataille la paix, sans vous prescrire aucune condition, pourvu que paix se fasse. Je vous avoue, si la guerre se fait, je ne sais si vous me trouverez; je suis on ne peut plus abattue; je ne peux prendre sur moi; aucun raisonnement ne prend, la soumission seule à la volonté (de Dieu) faite halte, mais ne me tire pas de cet état auquel je ne peux résister longtemps. Je crains qu'il ne m'arrive comme au vieux Apponyi qui par son grand chagrin est à cette heure fou[1]). Je vous

[1]) Graf Georg Apponyi, welcher damals mit seinem Sohne Anton, dem nachmaligen Gründer des Wiener Conservatoriums, wegen einer von dem Letzteren beabsichtigten Heirat in heftigem Zwiespalt sich befand. Graf Georg Apponyi verfiel jedoch keineswegs, wie man nach den Worten der Kaiserin vermuthen sollte, in Irrsinn, sondern er

remercie de vouloir me marquer la chute de Max; elle ne serait peut-être pas arrivée si vous auriez été présent; c'est une bonne leçon pour une autre fois. La pauvre Marie me* fait grande peine; elle s'est conduite jusqu'à cette heure mieux que moi; plus courageuse. Nous avons des grandes chaleurs; gare les maladies. Il est temps que je finisse pour ne vous séquer plus. Je vous embrasse tendrement et vous demande pardon de toutes ces causeries; c'est avec mon ami Joseph. Adieu.

Je rouvre la lettre; je reçois dans ce moment ces lettres; jugez quel effet elles me font. Mon Dieu, ayez pitié de nous! Je suis désolée.

CCCXLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 8 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par le garde la lettre, qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je suis pénétré de reconnaissance pour les expressions trop gracieuses, dont Elle daigne se servir à mon égard; elles raniment mon courage pour la servir de toutes mes forces. Dans peu de jours je crois que nous serons dans le cas de voir clair par les réponses qui viendront de Berlin. Les mouve-

---

wusste das Heiratsproject seines Sohnes zu hintertreiben und ihn nach seinem eigenen Willen mit einer Gräfin Lodron zu vermählen.

ments en attendant dans les troupes sont, on ne peut pas plus significatifs. Le général Moellendorff de l'armée du prince Henri est pour sûr avancé avec 12.000 hommes à Cottbus et dans la Lusace; on l'attendait à Bautzen. Du côté de la Silésie il vient d'être défendu la sortie à qui que ce soit, et même les voituriers, faisant commerce, ont été renvoyés des frontières, chose que le Roi de Prusse est habitué de faire, lorsqu'il fait marcher ses troupes pour qu'on n'en ait pas de nouvelles. Tout cela a dû nécessairement me déterminer à faire marcher le prince Albert et Jacquemin [1]). J'ai l'honneur de lui joindre ici les nouveaux ordres de bataille des deux armées, et où chacune sera placée, de même que les corps détachés. Dès que le prince Albert sera plus dans le voisinage de Königgrätz, mon armée se portera plus vers la gauche sur l'Iser, afin d'être plus à portée de la Lusace, et moi-même je crois que j'irai m'établir vers Jungbuntzlau.

Si nous négligions de faire à temps cette marche, et que le prince Albert ne fût pas à Königgrätz avant le Roi, tout l'avantage de notre position serait perdu et la campagne très-mal commencée. Il est donc essentiel, que sans perte de temps, car on ne peut répondre d'un jour, tout s'arrange de la façon concertée, et qui me paraît l'unique bonne. Pour Königgrätz le général Alemann [2]) qui s'y trouve, est le plus brave homme, mais pas assez fort dans cette partie; je vais donc mettre à sa place le

[1]) Freiherr Heinrich Jacquemin. Er starb im Jahre 1793 als General der Cavallerie.

[2]) Der Generalmajor Ladislaus von Alemann.



général Bechard[1]), qui y sera très-bien et qui, vu ses connaissances, pourra y rendre de bons services, et qui pour son caractère ne me convient point personnellement au quartier général. J'éprouverai en attendant Khuen[2]) dans cette partie, sans pourtaut jamais en faire un quartier-maître général. Le colonel Grünne[3]) du régiment de Preiss, je le placerai aussi à Königgrätz où il fera fort bien. Je prévois que V. M. sera inquiète de ces nouvelles, mais il n'y aura pas la guerre pour cela, si elle ne doit pas être, et si elle doit être, il est tranquillisant pour Elle, que nous soyons déjà tous réunis et chacun dans sa place, alors il faudra seulement laisser au hazard à décider le reste.

Elle voit bien que pour à présent il serait impossible de renvoyer des troupes de l'armée pour aller faire garnison à Vienne. Cette petite note du comte de Seilern ne consiste que dans un soupçon, et puis il peut être, et il y a des coquins dans tous les régiments. De la nouveauté on veut toujours du merveilleux; dans quinze jours on ne parlera pas plus de ces Italiens à Vienne que l'on parlait des autres. Il n'y a qu'à diminuer le nombre des sentinelles, et les troupes seront suffisantes; enfin la bourgeoisie qui parade, et dont les officiers veulent porter des uniformes, n'ont qu'à monter la garde dans les postes du civil, comme lombard, banque, chancelleries etc.

[1]) Der General-Feldwachtmeister Johann Baptist Freiherr von Bechard.

[2]) Wohl Graf Anton Khuen von Belasy, welcher im Jahre 1788 als Generalmajor bei der Belagerung von Dubitza tödtlich verwundet wurde.

[3]) Philipp Anton Graf Grünne. Er wurde im Jahre 1783 Generalmajor und starb 1797.

Je laisse juger V. M., si dans ces moments je suis occupé, et au travers de tout cela je bois depuis deux jours deux verres d'eau de Spaa le matin. L'on dit que cela est bon, au moins cela ne me fait pas la moindre incommodité.

CCCXLIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 juin (1778).

Mon cher fils. Vos lettres du 6 et du 8 sont si importantes, que j'ai hésité de vous écrire, pour ne vous surcharger encore de travaux, mais ces deux verres de Spaa me font un peu penser que vous ne vous trouvez tout à fait bien. Dieu nous en garde; ce serait pour se désespérer. Vous voyez de quelle importance est votre conservation; elle décide du sort de la monarchie et famille; il faut donc mieux se ménager, vous donner du repos, ne pas vous tourmenter avec tout ce détail, le remettre à d'autres. Je vous remercie pour tous les papiers et changements de l'armée, point qui m'occupe seul, mais si une fois les opérations commencent, je vous prierais de faire faire un journal, comme les autres fois, par le conseil de guerre, qu'on puisse donner au public, car il faut lui donner quelque chose pour le contenter; ils le méritent par leur bonne volonté en tout et leur zèle. Je vous ai envoyé la semaine passée une lettre du Roi de Naples, qu'un officier de ses gardes a portée. Il voulait

se rendre tout de suite chez vous; je l'ai arrêté en lui disant que je lui donnerai la réponse, mais je ne sais ce qu'elle contient; il attend ici. Je n'ai pas pensé que tout de suite vous détachez des troupes pour ici, mais que vous y pensez avant la fin de la campagne. Le peu de monde qui s'y trouve, qui consiste en invalides et recrues, est extrêmement fatigué par les *Nebencommando nach Böhmen, Mähren*, transports, recrues, *Pferdeübernahme in Schwaben, Salzburg etc. etc.* Les chevaux, même ici, ne peuvent être soignés comme il faut, manque d'hommes. Tous les changements que vous faites à l'armée, m'intéressent, et je vous prie de me les faire marquer toujours. Je suis toute glorieuse que j'ai prévu que Bechard qui est un bon homme, ne vous conviendra pas.

Je ne veux plus vous tourmenter avec mes jérémiades; je vous recommande toujours de préférer la paix à la guerre, et nonobstant que tout est si bien arrangé et l'ordre introduit, qu'on vous doit seul, il ne faut pas compter là-dessus; les armes sont journalières et je vous avoue, le mot que vous avez mis dans votre lettre: „*il faudra seulement laisser au hazard à décider le reste*", m'a fait de la peine. Je suis sûre que vous n'y avez fait réflexion; ce n'est pas le hazard, c'est la bénédiction de Dieu qui décidera de notre sort; celle-ci, il faut la demander avec instance et humilité, et la mériter par ses actions et sa fidélité. Pardonnez cette réflexion; je suis sûre que vous la faites mieux que je ne le marque, mais je m'aurais fait un scrupule de ne vous le répéter.

Je vous envoie ici une lettre tronquée et *abgeschmackt*, comme elles courent le monde; si elles étaient imprimées toutes les six, elles ne feraient honte, mais données ainsi

à faux, cela trompe et entraîne encore la multitude. Voilà une cabale de Burscheid [1]; je souhaiterais qu'elle se vérifiait, mais je ne m'en flatte nullement; l'époque serait touchante. Le quinquina a arrêté tout de suite le quatrième accès chez le prince, qui n'avait qu'un petit ressentiment mais beaucoup de faiblesse, autre inconvénient pour le moment présent et la marche.

Je n'ai voulu vous être à charge avec mes causeries, et me voilà à la fin de la feuille. Nous prions bien pour vous, surtout dans ce saint temps, mais ma tête devient très-faible, mon coeur étant abîmé de douleur. Je vous embrasse.

CCCXLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 10 juin 1778.

Très-chère mère. Imaginant qu'Elle sera plus curieuse de nouvelles que jamais, j'ai l'honneur de lui donner part que, sans savoir pourquoi, le pays de Glatz est derechef ouvert comme auparavant, et que plusieurs émissaires envoyés assurent, que le corps de Moellendorff a passé seulement par la Lusace pour aller en Silésie. Néanmoins cinq régiments sont encore de Prussiens à Cottbus, qui menacent le côté de Littau. Jusqu'à présent le prince

[1] J. W. von Burscheid, Autor verschiedener kriegswissenschaftlicher Werke, auch einer Publication über den Feldzug des Jahres 1778. Er starb im Jahre 1792.

Albert n'est que commandé de s'approcher des frontières de la Bohème, et non encore de les dépasser. Mais à la première réponse critique ou quelque mouvement il devra venir joindre Elrichshausen pour couvrir et soutenir cette position importante contre les manoeuvres du Roi. Les avantgardes sont marchées aujourd'hui; dès que le prince Albert sera entré en Bohème et parvenu jusqu'à Pardubitz, je compte faire un mouvement avec toute l'armée pour m'approcher davantage de la Lusace et de Leitmeritz. Le quartier général serait pour lors dans les environs de Sobotka.

J'attends tous les jours des nouvelles de Berlin, et leur retard peut signifier, ou que le Roi trouve à penser à la réponse à donner, ou qu'il tarde afin de commencer en même temps les hostilités. Nous tâcherons d'être prêts à tout ce qui pourra arriver.

CCCXLVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 11 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui envoyer cette estaffette, puisque je viens de recevoir une dépêche de Cobenzl, que par la même occasion j'envoie à son adresse au prince de Kaunitz. Il n'y a rien de décidé encore, vu qu'elle ne contient que la relation, qu'il a fait sa commission, et les ministres l'ont prise *ad referendum*, et du Roi la réponse n'y était point encore; c'est elle qui nous

fera voir clair, et jusqu'alors il n'y a rien à dire, et seulement à attendre. J'ai gardé chez moi le courrier Tarnotzy, pour à la première nouvelle avoir quelqu'un à envoyer ou à Berlin ou à Vienne.

J'étais informé de l'incommodité du prince Albert en même temps que de sa guérison, dont il me donne part lui-même. Ses troupes continueront à marcher vers la Bohème, et peut-être, si les circonstances continuent ainsi, je les ferai même entrer en Bohème. Pour sa personne, j'aurais cru pour l'apparence, qu'il aurait pu encore s'arrêter à Olmütz, mais peut-être que dans peu il pourra en partir. V. M. souffre de cette situation! Je partage vraiment sa peine, mais que faire? Articuler des conditions, on ne les accepterait, que si elles étaient bien à charge, et ce serait montrer non seulement une défiance de sa cause, mais même de sa puissance, qui serait plus préjudiciable qu'une malheureuse campagne.

Je joins ici à V. M. copie de la courte réponse, que je fais à Cobenzl, et qui lui parviendra probablement par estaffette, ainsi sera lue. Pour le présent il n'y a qu'à se préparer au pire, pour ne pouvoir être qu'agréablement surpris.

Je vais tout disposer pour prélever encore plus de recrues dans les cercles limitrophes, afin de les enlever au moins à l'ennemi; s'il n'y a rien, nous les renverrons comme les autres au logis. Enfin je crois que nous avons à peu-près tout prévu, ainsi que rien ne nous étonnera de ce qui arrivera. Ma santé est très-bonne, j'avale une bouteille d'eau de Spaa le matin, qui paraît me faire du bien, au moins sûrement point de mal.

Les déductions qu'on voudrait faire lire à V. M., ne dénotent pas grande envie de se battre du côté prussien; j'en reste encore à mon avis: fermeté et laconisme, et il ne nous attaquera pas.

CCCXLVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 juin (1778).

Mon cher fils. Votre lettre du 10 m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'en revenant de St. Etienne je n'étais occupée que de souhaiter et même espérer des nouvelles. Jugez de ma satisfaction en les trouvant à mon retour. Vous ne me dites rien de votre santé; je veux espérer qu'elle est bonne. Le changement des mouvements du Roi me paraît presque bon, qu'il est aussi embarrassé et peut-être — mais je ne veux me flatter, la chute est trop cruelle. La fièvre du prince a été arrêtée par le china et j'avoue, nous serions bien aise s'il quitte Olmütz.

J'ai une visite d'une ancienne amie, de la margrave de Baden qui est une Aremberg [1]), qui est extrêmement vieillie. Elle ne compte s'arrêter que quinze jours et ne paraît nulle part. Je l'ai menée avec mes petits chevaux sur la montagne; elle a trouvé la situation admirable, et

[1]) Maria Victoria, geboren 1714, Tochter des Herzogs Leopold von Aremberg und Arschot, im Jahre 1735 zu Neuhaus in Böhmen mit dem Markgrafen August Georg von Baden vermählt.

elle compte tirer un marcassin ou un cerf, s'il y en a; c'était sa grande passion et monter à cheval, mais elle l'a quitté entièrement. Sa suite consiste en deux *Stubenmensch*, un valet de chambre, un chirurgien et deux laquais; c'est tout. Elle est venue jour et nuit; je ne serais pas capable de faire autant; j'ai vieilli depuis votre départ de dix ans.

Rien de nouveau; Kaunitz vous envoie les extraits; il a été chez moi pour savoir des nouvelles, il ne croit pas que le courrier pouvait être de retour; du Roi il n'espère rien de bon, hors qu'il exigera, s'il ne veut de la guerre, que nous nous expliquions plus clair sur la Bavière, et je ne crois pas qu'on peut espérer qu'il nous laisse la totalité, pas même votre ligne de l'Inn et Danube, et il faut que cela soit du gré de l'Electeur, qui ne se peut prêter qu'avec l'échange des Pays-Bas, et j'avoue, cela me coûterait. Je reviens toujours à la même chose, *das Herz ist voll*, mais plein de confiance dans votre sagesse et perspicacité. Je vous embrasse.



CCCXLVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 14 juin (1778).

La poste d'Italie et l'estaffette de Sehönwalde sont la cause de ees lignes, mon eher fils. Je viens d'envoyer cette lettre à Kaunitz pour en être informée, si l'autre venait à lui parler. Je suis curieuse quel parti qu'il prendra, naturellement tout *ad referendum.* Il n'est pas bien à parler sur le sujet du Roi et de Riedesel; l'autographe ne le rendra pas plus. J'ai oublié de vous mander que le jeune Lehrbach [1]) est de retour, que le tableau de cette Cour n'est pas assurant, que la duehesse de Bavière [2]) a tout le pays pour elle, et que nos affaires là ne sont pas sûres et claires, et qu'il nous importe à eette heure de conserver ce bout et cette Cour, et plus que Fritz soutient la Saxe et Deux-Ponts, plus nous devons soutenir le nôtre. Vous avez raison que celle de Cobenzl ne dit rien, mais j'ai bien peur pour la première; il faudra parler clair, ou la guerre commencera.

---

[1]) Ludwig Konrad, später Graf Lehrbach, bekannt durch seine einflussreiche Thätigkeit unter dem Minister Thugut.

[2]) Maria Anna, geboren 1722, Tochter des Pfalzgrafen Joseph Karl von Snlzbach, Witwe des Herzogs Klemens von Baiern.

Comment pourrons-nous [illegible] la Bavière, et aussi peu la ligne [illegible] jusqu'en Bohème [illegible] qu'Hanovre. Dannemarc augmenteront [illegible] Suède ne pourra [illegible] protestants [illegible] deviendra toujours [illegible] alors la chose [illegible] tant souhaiter [illegible] rien à gagner. [illegible] que je suis [illegible] dire [illegible] pas [illegible] issue. [illegible] l'autographe [illegible] dévotion aujourd'hui [illegible] ne cesse [illegible] prières [illegible] bien [illegible] qu'ils marquent [illegible]

[illegible]

CCCXLIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 15 juin (1778).

Mon cher fils. En fermant hier ma lettre, m'est entrée la réponse de Riedesel que j'ai jointe au paquet, et à peine ma lettre partie, est arrivé Kaunitz vers neuf heures pour me lire toute cette dépêche que je vous envoie par ce courrier. Je n'ai rien à ajouter qu'à souhaiter la réussite. La vôtre du 13 m'est entrée aussi [1]); vous êtes bien aimable de me rassurer sur le sens du mot de hazard; je ne l'ai jamais cru que vous en pensez de même, je ne connais que trop votre sensibilité et religion, mais je serais fâchée que cela devînt une façon de parler à cause des autres. Je ne crains non plus que vous ne pensez à tout et que vous vous mettez en quatre; je ne suis qu'en peine pour ce précieux et cher Joseph qui est toujours le dernier de vos soins, et sans sa conservation tout est nul et tout croule. Je vous recommande ce cher fils, si vous m'aimez et l'Etat. Je vous embrasse.

[1]) Dieses Schreiben Josephs ist nicht mehr vorhanden.

CCCL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Jaromirz, le 16 juin 1778.

Très-chère mère. Me voici ici, après avoir tout examiné et délibéré ce matin avec quatre maréchaux. Le prince Albert est arrivé, se porte bien, et a bon visage; Hadik de même. Les nouvelles continuent à être toujours les mêmes; on ne peut point percer; on assure que les Prussiens campent et fourragent à Gapersdorf, néanmoins rien de positif. Dans quatre jours tout le corps à peu près du prince Albert sera arrivé dans ces environs. Je compte alors faire changer au mien de position, et m'avancer vers la Lusace, et je prendrai mon quartier dans les environs de Sobotka, où je serai au centre.

Le temps est un peu fatal, il pleut, et néanmoins nous avons parcouru à cheval les positions jusqu'ici; demain nous ferons le reste jusqu'à Arnau, s'il est possible. Voilà toutes nos nouveautés; la forteresse de Königgrätz a beaucoup gagné depuis trois semaines.

Le maréchal Lascy est retourné à son quartier, se portant un peu mieux. Laudon est retourné aussi au sien pour faire les dispositions pour la marche, et je serai demain au soir chez moi à Hluschitz.

J'ai l'honneur de lui joindre cette lettre pour sa



soeur; c'est le plus beau compliment que je pourrais lui faire, que de l'assurer que l'écrivain se porte bien.

Dans ce moment arrive le courrier avec les détails de la singulière proposition du Roi de Prusse. J'aurai l'honneur de lui dire une autre fois plus en détail mes idées là-dessus.

Si nous tenons ferme, il entrera dans ce que nous voulons, sans oser faire la guerre; c'est encore plus sûr que l'oracle de Calchas. L'homme est démasqué, il ne faut que du courage jusqu'au bout.

CCCLI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 17 juin (1778).

Mon cher fils. En revenant de la ville où j'ai assisté à la fête fondée pour la bataille de Cotzemirz [1]) qui a sauvé la monarchie, j'ai trouvé votre lettre du 15 [2]) qui augmente à juste titre mes inquiétudes. Si on m'avait dit, il y a 21 ans demain, que je serais de nouveau menacée à ce jour d'une troisième guerre, et que je survivrais à ce temps, je crois je serais succombée, et nous voilà, mon cher fils, et pourquoi, et quel avenir!

[1]) Die Schlacht bei Kolin war eigentlich erst am 18. Juni geliefert worden, wurde aber im Jahre 1778 wegen des auf diesen Tag fallenden Frohnleichnamsfestes am Tage zuvor gefeiert.

[2]) Auch dieses Schreiben Josephs fehlt.

C'est encore la plus critique guerre de toutes les trois, et sûrement la plus cruelle. Vous pouvez être assuré que je ne dirai mot de ce que vous me mandez, pas même à Kaunitz; je ne le vois plus ni aujourd'hui ni demain. La Marie est à Presbourg pour la procession; je lui en sais bon gré, et ne revient que samedi. Sa santé a un peu souffert de la fièvre du prince et de la marche, croyant que cela commence tout de bon. Je vous prie de me marquer comme vous trouvez le prince. La nouvelle de Lascy autre surcroit de juste inquiétude, d'autant plus comme vous dites qu'il en est si frappé, et le compte sur Laudon n'est pas trop grand non plus à faire, et Lascy ne peut être remplacé par qui que ce soit. Jugez combien ce cher Joseph doit m'inquiéter, qui ne se détruit que trop lui-même avec cela. Le temps froid et humide qu'il fait, me désole; il n'y a rien à dire que plier la tête et dire *fiat voluntas tua*, mais cela coûte au coeur maternel et d'un Prince qui aime ses pays et sujets, et qui le méritent si bien dans cette occasion. Jamais j'ai vu tant de zèle et moins de murmures; il ne me reste rien d'autre que de prier pour vous et laisser prier des gens plus dévots. J'avoue, je suis à l'église souvent comme la mère de Samuel qu'on prenait pour ivre, ne pouvant me fixer et trop remplie de mes peines. Je suis indiscrète de vous arrêter avec mon *Gewäsch;* chaque moment est pour vous de la plus grande importance. Je vous embrasse et vous donne ma bénédiction. Adieu.

CCCLII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 18 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui renvoyer ici les importantes dépêches qu'Elle avait eu la bonté de me faire parvenir. En même temps j'envoie au prince de Kaunitz la nouvelle réponse ministérielle qu'on a donnée à Cobenzl. Il m'a paru que pour le présent on ne pouvait rien dire d'autre à Cobenzl que ce que ma réponse avec le P. S. contient. J'ai l'honneur de lui joindre aussi une note que j'ai couchée pour éclaircir le fait. Je ne doute presque point que, si nous tenons ferme et laissons venir la chose à toute extrémité, que le Roi de Prusse trouvera encore moyen de céder, et nous sortirons glorieusement de cette querelle, tout comme si l'on entrait avec lui dans ces détails, qu'on le fît arbitre de notre échange avec la Cour Palatine. Il n'y aurait point à espérer autre chose, si non la perte de nos droits, avantages, et surtout de notre considération. Il faut à mon avis en rester dans la généralité, et les détails doivent seulement s'ensuivre, quand les armées seront séparées. Il peut le faire, vu que le Duc de Deux-Ponts premièrement pour le présent n'a rien à dire, et que secondement la voie juridique que nous lui avons offerte d'embrasser, sauf tout ce que le Roi de

Prusse peut désirer pour lui, pour les libertés et la conservation des constitutions germaniques, nous ne pouvons jamais accorder que nous les avons enfreintes. Ainsi là-dessus il ne doit pas en exister la question seulement; enfin fermeté et lui faire voir que nous ne craignons la guerre, que par humanité, et non par quelqu'autre raison, lui fera peut-être encore faire des démonstrations, mais il n'en arrivera pas davantage. La seule chose qui me paraît essentielle pour le présent, c'est d'être exacte à donner part de toutes ses propositions et nos réponses tout de suite en France et Russie. Il faut être là-dessus attentif, car sans cela lui les communique et leur donne un sens envenimé.

Pour ici il reste toujours vrai, qu'un assez gros corps de troupes prussiennes campe auprès de Glatz. Après-demain toute l'armée du prince Albert sera rassemblée le long de l'Elbe, et par conséquent je marcherai avec la mienne dans de nouveaux quartiers plus rapprochés des frontières de la Lusace, où je crois que le grand coup se devrait faire. Comme une nouvelle très-peu probable de Cobenzl parle de la possibilité d'une invasion par la Jablunka en Hongrie, j'ai couché les deux billets que V. M., selon qu'Elle le jugera à propos, pourra faire tenir à ces Messieurs. Moi je vais transporter mon quartier dans les environs de Sobotka; je ne sais pas positivement le lieu encore, mais demain je vais aller à Reichenberg et Gabel pour reconnaître encore une fois tous les passages des frontières; les avantgardes y sont déjà; enfin ma chère mère, il serait affreux qu'après tant de dépenses, de peines, et ayant une telle armée rassemblée, que nous dussions faire une convention honteuse, flétrissante et désavan-

tageuse, qui serait cent fois pire que la perte d'une bataille. J'ose donc encore la supplier de rester aux trois points génériques, et d'obliger le Roi, ou à nous attaquer, ou à y condescendre.

CCCLIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 19 juin (1778).

Mon cher fils. Les vôtres du 16 de Jaromirz et du 18 de Hluschitz avec la relation de Cobenzl que je n'ai pas encore lue, me sont arrivées. Je ne vous prescrirai rien, mon cher fils, de ce qu'il y aura à faire, mais j'avoue, je ne saurais me rassurer autant que vous sur le Roi. Je ne crois que trop, que guerre se fera, et une très-cruelle, pour n'aboutir à rien qu'avoir ruiné nos pays et nos bourses. Des invasions en Hongrie pourraient faire un très-mauvais effet, surtout vers la Moravie; il y a justement là les gens qui se sont déclarés luthériens. Je veux croire qu'après une bataille ou après s'être morfondu en marches et contre-marches, le Roi s'arrange avec nous; il nous reste toujours de faire le concert avec le Palatin et les autres conformément aux lois, sans force, s'entendant à l'amiable. Voilà ce que je ne trouve pas faisable; vous avez vu dans le papier de Kaunitz, que vous avez très-bien fait de retenir, qu'il manque plus d'un million de revenus à tous les échanges volontaires et honnêtes qu'on pourrait proposer, hors tous les Pays-Bas, où nous per-

drions au moins deux millions par an. Je ne crois pas qu'il y a plus question de ce troc, et tous les autres ne viennent aucunement à pouvoir être offerts et acceptés, hors que vous penseriez d'exécuter presque par force l'Electeur, ce qui serait de la plus grande conséquence et contre toute politique, qu'on dépouille celui qui s'est jeté entre nos bras. L'Electeur compte retourner à Mannheim; on ne saurait le lui refuser; il demande avec véhemence que le vieux Lehrbach vienne ici; on n'a pu le refuser honnêtement pour huit jours. Vous me dites que Lascy est mieux; j'en suis bien-aise, mais je tremble pour lui et ses appréhensions; il vous manquerait encore cela dans ce moment-ci. Si au commencement d'une guerre dans la belle saison Lascy ne se soutient, que peut-on espérer plus loin? Magdebourg[1]) est revenu heureusement de sa terrible course; je le trouve un peu maigri; il est arrivé cette nuit, il part demain matin, il brûle d'envie de se trouver avec vous. Il serait parti ce soir, si je n'avais dit de le charger d'une lettre. Il vous contera de bien vilaines choses des pays dévastés, des troupes dégrées: tout est abominable. J'ai envoyé vos deux billets à Caramelli et Palffy[2]). Le chancelier est à Lanschütz. Ma vieille amie, la Baden, se promène tout doucement par la maison; elle n'incommode personne, je la trouve bien aimable et respectable, mais très-cassée. Rosenberg va mieux; il a passé une couple de jours à Baden, le bain fait du bien aux deux soeurs. Tout le monde va en cam-

---

[1]) Der Oberst Karl Friedrich Magdeburg, Commandant des Obersten Schiffamts und des Pontonnierbataillons.

[2]) Der kön. ungarische Vicekanzler Graf Karl Palffy.

pagne; je souhaite qu'ils y restent tranquilles. Wilczek part demain, et moi je vous embrasse tendrement, mais pas courageusement. Adieu.

CCCLIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 20 juin (1778).

Mon cher fils. Je souhaite que vous ayez tout le loisir d'entendre le porteur, et qu'il vous fasse passer toute l'envie de faire des acquisitions et commerce de ces côtés, hors que cela se fasse comme en Galicie; d'y porter des armées serait les vouloir perdre, et ce serait bien pire que cette fois-ci qui me paraît déjà insupportable. Je ne saurais me flatter que la guerre ne se fasse, et je vous avoue, je ne vois comment elle finira. L'objet n'y est pas, et le tout n'est que destructif, commencé par vous. Vous ne sauriez soutenir les fatigues du corps et de l'esprit cinq mois de suite comme ces trois derniers. Lascy voilà déjà sur les dents; Laudon ne durera guère, et le gros Hadik menace encore plus; après tout ceci vous êtes bien mincement aidé, et un homme seul ne peut *übersehen* et mouvoir 50.000 hommes, encore moins 200.000. La perte de toutes nos batailles, et même les suites des heureuses ont marqué pour cette raison. Nos gens étant bien menés, ont toujours fait leur devoir. Il est vrai que trois parties de l'armée sont recrues ou gens qui n'ont rien vu; il faudrait peu à peu les aguerrir, mais ce n'est

pas le jeu du Roi qui donne toujours au commencement une affaire générale, c'est ce que je crains pour tous nos braves officiers et communs, que nous perdrons pour rien, car nous n'obtiendrons rien de plus, et la monarchie se ruine toujours de plus. J'ai fait la même réflexion que vous, que ce vilain Roi s'est humilié à s'adresser à ce Kaunitz, espérant de le trouver meilleur marché que vous. Voilà comme ce grand homme est, qu'on croit un Salomon, et si on le suit bien et depuis toujours, est bien petit et un pur charlatan couvert par la force et son bonheur. Je ne veux pas m'en orgueiller, mais mon Joseph est bien autre chose et travaille bien autrement, témoin l'armée comme elle existe et se soutient, témoin les expéditions à Cobenzl et ici, témoin ces lettres entre vous et le monstre, que je relis quelquefois pour me ranimer. J'en ai grand besoin, car je suis à bas et je vous avoue que le dernier mémoire du Roi de Prusse par Cobenzl me paraît très-convenable; malheureusement c'est nous qui sommes en défaut, ne parlant clair, et nous ne le pouvons, puisque nous voulons des choses injustes, et nous espérions par des événements à les attraper, ou en donnant l'amorce de la Lusace au Roi. J'ai toujours dit que cette fois-ci il ne peut, sans se démasquer trop, lâcher prise et suivre sa façon inique de penser; il est trop avancé, et cette réponse nous vaut la guerre que Dieu veuille rendre moins longue et moins sanglante que les antécédentes. Voilà ce qui m'arrive dans ce moment; je vous l'envoie tel qu'est, vous embrassant tendrement mais tristement. Adieu.

CCCLV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 21 juin (1778).

Mon cher fils. Ces nouvelles et la poste d'Italie me fournissent toujours des prétextes pour vous écrire. Nous avons depuis six jours un temps abominable, froid comme en avril; je suis bien aise que nous ne campons. Vous ne me dites rien de la désertion qu'on dit recommencée plus fort, ni des maladies qu'on dit de même augmentées. Mais est-il quelque chose de vrai qu'à Glatz le général Ronier[1]) a été découvert d'avoir correspondance chez nous? Je me suis ressouvenue d'une histoire des Piémontais que vous m'avez contée une fois, mais on dit qu'on a attrapé un incendiaire à l'armée du Roi de Prusse, et qui avait du poison en poche pour le jeter dans les puits. Je vous prie de me dire ce qu'il y en est; on dit que c'est arrivé au corps de Charles, et que cet homme avait avoué qu'il y avait vingt-quatre autres d'envoyés chez nous. Tout est à craindre avec ce monstre. L'intercepte du Roi me donne bien à penser, où il dit que nous

[1]) Der Name ist sehr undeutlich geschrieben. Er kann Ronier, vielleicht aber auch Rosier oder Roner lauten. Nach den in Berlin veranlassten Nachforschungen kommt in den preussischen Armeelisten aus jener Zeit kein General dieses oder eines ähnlichen Namens vor.

espérons qu'il viendra nous attaquer; il ne fera rien et nous ne le pouvons non plus entre ses forteresses. Qu'arrive-t-il? Il enverra de ses cosaques masqués ou véritables quelque mille avec cette artillerie d'invention nouvelle à détruire, piller, brûler, saccager le pays d'un côté; si cela se vérifie, par la Jablunka, il pourrait nous faire grand tort *in den Bergstädten*, et d'un autre en Pologne aux salines. Il pourrait saccager la Moravie; ses troupes ne peuvent être atteintes par des troupes réglées, ainsi livrés ces pays à la barbarie de ces *Unmenschen*, cela serait plus que triste et pire que des batailles, nous détruisant toutes les ressources.

Je n'ai pas vu encore Kaunitz depuis le dernier courrier de Cobenzl; je ne peux donc rien vous dire sur nos affaires politiques. Je vous prie de me dire, mais sincèrement, si vous avez ressenti quelque chose à votre jambe, si c'est les bottes qui vous incommodent, que vous ne quittez plus guère. Je serais bien aise de savoir le maréchal mieux, mais ici on le dit partout malade, mais on ne dit pas de quoi. Il me revient de différents endroits que cette diabolique invention de l'artillerie doit être pour jeter des bombes comme une pluie, avec des choses si combustibles de bien loin dans un quartier général ou dans une bataille à peu près où les chefs se trouvent, et qui doivent faire un terrible effet, et qu'on ne peut s'en sauver, ni même les villes et endroits où on les jette, qui sont consumés sans pouvoir les éteindre. J'ai déjà pensé à ce feu diabolique que vous avez vu brûler dans l'eau même; on l'avait porté en France, le défunt Roi n'a pas voulu qu'on en parle, l'a fait supprimer; chez le monstre cela aura été accepté avec reconnaissance. Il est furieux; vous l'avez

mis hors de son assiette qu'il ne peut plus avec avantage vous attaquer; il faut qu'il pense bien à d'autres horreurs pour nous abîmer. Faisons la paix, ce district de Bavière ne mérite sûrement pas les dépenses déjà faites, et les fatigues qui à la longue vous ne pouvez soutenir ainsi et personne. *Es lohnt wohl nicht der Mühe;* mon Dieu, quelle malheureuse idée que ce *Niederbayern*, car je ne saurais croire qu'on pense encore à la totalité à troquer contre les Pays-Bas, autre idée destructive pour nous. Je ne vois donc de tout côté que de tristes aspects que le temps même rendra encore plus, et vous au milieu de tout cela dans le plus grand danger; j'avoue, cela est presque intolérable. Pardonnez ce *sfogo* de mon coeur opprimé; je ne compte rien troubler à vos arrangements, mais pensez de finir cette triste situation autant que cela se peut. Adieu.

CCCLVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, ce 24 juin 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir le courrier du prince de Kaunitz avec les expéditions pour Berlin. La réponse verbale m'a paru d'une clarté, d'une vérité et d'une force d'équité digne du langage de V. M. Je n'ai rien su y ajouter, et j'ose lui joindre ici la copie de ce que j'ai écrit à Cobenzl, et avec quoi j'ai tout de suite fait partir le courrier. Il est à prévoir que le Roi sera

furieusement combattu; un appas réel et la tranquillité, à son âge, c'est beaucoup, et l'autre serait infiniment pour nous, s'il conclût ainsi, car notre considération augmenterait, autant que la sienne baisserait dans toute l'Europe. Je prévois d'avance qu'il employera encore toutes les démonstrations possibles, peut-être le rappel de son ministre, des marches, enfin que sais-je moi, mais pour commencer vraiment la guerre, j'en doute, et ne le croirai que quand je le verrai, pourvu qu'inébranlablement nous tenions ferme et que nous n'entrions pas dans des détails sur les échanges avec lui, avant qu'il n'ait préalablement signé cette convention, et que les armées soient séparées. Voilà l'essentiel, le reste s'arrangera.

Les questions qu'Elle daigne me faire, j'aurai l'honneur de lui dire, que les maladies sont de très-peu de conséquence, que la désertion est modique; plusieurs régiments n'ont pas perdu un homme encore, d'autres peut-être une vingtaine, dont presque les deux tiers sont attrapés, ainsi cela ne mérite point attention. Je ne sais pas le mot d'une correspondance avec un général à Glatz, ni encore moins quelque chose d'un incendiaire ou empoisonneur. Il est sûr que, si le Roi veut ravager, qu'il le peut, et que personne ne l'en peut empêcher, tout comme nous le pourrions aussi, si cela menait à quelque chose de réel. Il y a très-loin pour parvenir aux mines par la Jablunka, et il m'est venu en tête que V. M. pourrait charger le prince d'Esterhazy de rassembler quelque chose sur les frontières du Banat, de Carlstadt, d'Esclavonie. Si les Hongrois les veulent payer, ils peuvent avoir encore de très-bonnes troupes, et surtout les recrues, qui ne vont pas du tout en Hongrie, Elle devrait avoir la bonté de les

presser. Quant à mes jambes, il n'y a que Riedesel au monde, je crois, qui y ait pensé; elles sont excellentes, et il n'y a pas d'idée d'enflure ou incommodité quelconque.

Quant aux bombes et au feu, que le Roi de Prusse nous destine, je les attendrai de pied ferme. Je sais qu'il mène des mortiers en campagne, mais je ne crois pas que cela vaille quelque chose, enfin nous verrons et tâcherons de nous en garantir.

Il est sûr que la guerre est un grand mal, mais il s'en peut trouver encore de plus grands pour un Etat où il faut encore préférer celle-là; tel serait de condescendre à ce que le Roi de Prusse veut de nous.

Le maréchal Lasey se porte parfaitement bien, et je compte aller faire un petit tour vers Reichenberg.

CCCLVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 26 juin (1778).

Mon cher fils. Je viens de recevoir les chères vôtres du 22 et du 24. Que je serais contente si vos espérances se réaliseraient, mais j'avoue, je n'oserais m'en flatter; il est impossible. Quelle envie le Roi ait de pouvoir se donner un si cruel démenti? Nous avons donc la guerre! Quel terrible mot et quelles terribles conséquences de toute façon! La France ne croit pas convenir nullement que le Roi ait la Lusace; elle n'a pas tort; elle voudrait nous laisser tout le cours de l'Inn hors les salines, mais pas

le Danube. Cela est tout naturel; pour elle c'est un point essentiel que nous ne soyons maîtres du Danube; à leur place nous penserions de même. J'ai ouvert la lettre de la Reine à vous; la Marie était présente et peut l'attester que je n'ai lu que „mon cher frère" et que je la fis cacheter tout de suite; elle continue heureusement dans sa grossesse. Je vous demande pardon de toutes les questions que vous avez voulu m'éclaircir, pardonnez-moi. Vous dites qu'il n'y a que Riedesel qui pense à vos jambes; j'en suis très-souvent occupée, surtout si les recrues souffrent tant des bottes; je ne vous compare pourtant pas avec un recrue. Grâce à Dieu que Lascy est rétabli, mais à faire beaucoup de compte sur lui, cela n'est pas à espérer. Votre idée sur l'Hongrie m'a encore surprise; comme vous pensez à tout et toujours le meilleur! Le chancelier n'est pas encore ici; je lui parlerai, mais pour l'entretien du commun payant la contribution, cela ne se peut; autre chose serait s'il y avait invasion dans le royaume, alors les nobles sont obligés d'insurger et de s'entretenir.

Voilà la note qui était déjà préparée à vous être envoyée; dans ce moment-ci, où on n'a pas assez de monde pour faire la récolte et les transports, on ne saurait tirer plus de monde, n'ayant point de militaire dans le pays. Kolowrat qui a été ce soir chez moi, vous fait dire qu'il est incroyable que les six millions sont déjà trouvés aux Pays-Bas, que les troupes amènent avec elles deux millions, et par les courriers on en reçoit aussi toujours en or. Ces bons pays seraient bien à regretter si on les donnait pour ces rustres, les Bavarois. Je me flatte que vous ne pensez plus à cet échange, qui serait nuisible de toute façon. Il vous fait prier aussi, Kolowrat, qu'on doit *heben* le grand

magasin en Moravie, qu'on a fait le projet encore de la part de Schröder [1]), que cela va pour ces gens en décomptant leurs contributions à la place de leur donner de l'argent, comme cela se fit cet hiver, qu'on leur paye la moitié quand ils chargent, et l'autre quand ils arrivent au magasin, que vous l'avez ordonné et approuvé ainsi cet hiver, que cela avait fait le meilleur effet, et que c'est bien plus nécessaire à cette heure, le paysan étant occupé, lui et ses chevaux à la récolte. Je vous avoue que toute dévastation de pays me causera un chagrin mortel, ces gens payant 200.000 hommes pour leur sûreté, et on les laisse piller à notre barbe. Je sais qu'on ne peut tout empêcher, mais plus ou moins.

Ces mortiers et bombes me donnent des furieuses inquiétudes; c'est pour les jeter de loin où on croira qu'il y a le plus précieux. Il n'y a que la confiance et soumission à la volonté de Dieu, qui fait taire et baisser la tête. Je vous embrasse, mon cher fils, et vous conjure de ne trop vous exposer, de prendre des précautions nécessaires. Adieu.

On dit ici que les Croates font tant d'excès que vous en avez fait pendre quatre à la fois.

---

[1]) Albrecht Heinrich von Schröder, General-Feldwachtmeister und Präses des Hauptzeugamtes.

CCCLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, le 28 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par l'estaffette du prince de Kaunitz et par la poste ses gracieuses lettres. Je crois que pour nos circonstances on ne pouvait faire autre chose que ce que l'on a fait. Quoique toutes les circonstances doivent faire imaginer la guerre inévitable, et qu'une déclaration formelle va suivre, néanmoins je ne puis encore entièrement me persuader que ce soit la volonté de Frédéric. Je suis bien assuré, qu'il est furieux de la façon avec laquelle nous lui tenons rigueur et montrons fermeté, mais s'il trouve un moyen d'en sortir, je crois toujours qu'à la fin il l'adoptera. Le pro que j'ai ajouté à Cobenzl, j'ai l'honneur de le lui joindre ici en copie. Mais malgré toutes ces idées que j'ai encore, je ne néglige aucune disposition, tout comme si la guerre était sûre. J'ai averti tant Gemmingen à Straubing, qui a l'ordre le prince Lichtenstein, Kinsky [illegible] avantgardes, le prince [illegible] et Botta[1] en Moravie de ce qui se passe et que je sup-

[1] [illegible]

posais une rupture très-prochaine, afin qu'ils soient sur leur garde. Nous ne croyons pas pouvoir changer quelque chose à notre position actuelle; c'est dans elle que nous attendrons par où et comment le Roi de Prusse se décidera à former ses attaques, puisque nous sommes à même de nous porter là où le besoin l'exigera, puisqu'il n'y a que deux marches de l'aile droite chez le prince Albert, et deux autres de l'aile gauche chez Liechtenstein, enfin encore deux vers Gabel et Reichenberg. Elle peut compter qu'en vigilance on n'omet rien, et que je tâche de tenir tout le monde en attention.

J'ai l'honneur de lui envoyer ici les tabelles de la force des deux armées. Avec de la bonne volonté, comme je crois qu'il y en a, on devrait pouvoir, je crois, lui faire honneur, mais néanmoins la supériorité en nombre des Prussiens existe encore. J'ose aussi lui joindre ici une note sur le protocole de la délibération tenue au sujet de ce qu'il y aurait à faire en Hongrie pour la couvrir des incursions possibles. Je crois que ce que je propose, si on l'exécute tout de suite, est ce qu'il y a de plus sûr et de mieux, surtout le général Zedtwitz [1]) y sera nécessaire. Si les Hongrois voudraient faire davantage, alors le prince Esterházy, Karolyi [2]) et Zedtwitz sous eux seraient bons, mais s'ils ne veulent pas même donner des recrues, qu'ils avaient déjà promis en carnaval, je ne crois pas qu'ils

[1]) Johann Franz Anton Freiherr von Zedtwitz. Er starb im Jahre 1784 als Feldzeugmeister.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Franz Anton Graf Karolyi, der Enkel jenes Alexander Karolyi, welcher in den Rakotzyschen Unruhen eine bedeutende Rolle gespielt hat. Er starb im Jahre 1791 als Feldzeugmeister.

feront grande chose, et alors V. M. pourra toujours ordonner ce que je propose pour les 6000 *Gränzer* et le régiment de Savoye, qui pour tous les événements seront fort utiles.

Dans ce moment arrive le garde. Je lui baise très-humblement les mains pour sa chère lettre, et pour la bonté avec laquelle Elle veut bien me témoigner sa satisfaction. Je tâcherai de la mériter de plus en plus par mon zèle et attachement à son service. Les nouvelles doivent éclore dans peu, ou nous avons la guerre dans huit jours, ou le Roi de Prusse est un faux brave, et il ne la fait plus. Ce temps est critique, j'en conviens, mais il n'y a pas moyen, vu les circonstances, de faire autrement. Ce n'est plus de la Bavière dont il s'agit, mais c'est de la considération de toute la monarchie, ou de son avilissement. La guerre peut être malheureuse, mais ce ne sera jamais d'une conséquence aussi destructive, que d'avoir plié et cédé aux menaces de cet homme.

Il n'y a pas une idée d'excés ici, ni des Croates ni des autres, encore moins de pendaisons; c'est tout des contes qu'on fait dans les cafés; on est si tranquille qu'en voyageant même on ne s'aperçoit pas qu'une armée s'y trouve.

Pour les transports de Moravie, le comte Blümegen me l'ayant mandé, je lui ai répondu de même qu'au comte de Kolowrat, que les voitures de Schröder ne pouvaient se charger de ces transports, et que pour la façon de payer, ou en argent comptant, ou par quittance les paysans, ils doivent s'entendre ensemble, ne sachant si le numéraire suffira.

CCCLIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Chrudim, le 1 juillet 1778.

Très-chère mère. Quoique j'ai eu l'honneur de lui écrire ce matin par le courrier [1]), je n'ai pas voulu manquer de lui donner part de ces deux événemens. Le premier ce sont des billets insignifiants qu'on a distribués aux juges des villages, et l'on n'a pas pu encore approfondir ce que c'est. L'autre c'est un des premiers chasseurs du Roi de Prusse, qui est déserté pour venir m'avertir de la dénonciation ci-jointe [2]). Aussi incroyable qu'elle est, aussi peu, vu plusieurs circonstances assez singulières, ai-je pu prendre

---

[1]) Dieses Schreiben ist nicht vorhanden.

[2]) Aussage

über nachstehenden königlich Preussischen Feldjäger Namens Anton von Moke, 24 Jahre alt, von Frankfurt am Mayn, hat dem König 3 Jahre gedient: er saget aus, dass der König von Preussen eine Frau von Biertzky, gebürtig ohnweit Silberberg, dahin persuadiret habe, damit selbe sich zu denen Oesterreichischen Armeen verfüge, um dortiger Orten, so viel als möglich, alle Brunnen und Wässer zu vergiften: zu diesem Ende trage sie auch in ihrem auf Fächer Art abgenähten Unterrock vielen in diesen Fächern verborgenen Gift. Ihre Kleidung bestehet in einer schwarzen Haube, mit Drath vorwärts heraus gebogen, ein braunes Leibl von Sommerzeug, ein Fürtuch von weisser Leinwand mit rothen Streifen durchzogen, einem Ueberrock von weissem Zeug mit grünen breiten Streifen. Unter diesem folget

sur moi de la négliger. S'il ne s'était agi que de moi, je n'aurais rien dit, mais son armée m'est confiée, et une probabilité ne doit pas être négligée; ainsi je l'ai fait publier telle que cela est joint ici, afin que militaire et civil tâchent de découvrir ces malheureux, s'ils existent. Je crois que, si j'en pouvais attraper, je l'enverrais sous bonne garde à *Stadt am Hof*, qui touche à Ratisbonne, et que là je lui ferais faire, du su de tout le corps germanique, publiquement son procés.

Le prince se porte entièrement bien; nous avons eu aujourd'hui une journée affreuse de pluie.

sodann der oben bemerkte mit Gift sein sollende Rock, welcher von weissem Cattun mit rothen Blümeln. Ihr Ehemann ist ein Töpfer. Den 26. Junii soll diese Frau nach Böhmen abgegangen sein.

Ferners ist ein zweyter Mann, welcher mit nämlicher Absicht anher abgesendet worden, er ist ein wällischer von geburt, kleiner Statur, schwarz und blattermasig von Gesicht, dienet unter dem Billenbergischen Regiment. Vor anjetzo ist derselbe in Pilgram Kleidung und traget seinen Plutzer, in welchem die nämliche Art von Gift aufbewahrt wird.

Endlich folget ein Dritter, seines Handwerks ein Fleischhacker. Dieser Mann soll 6 Schuh messen und 40 Jahre alt seyn, traget ein kurz-schwarz-abgeschnittenes Haar, nebst 2 Locken auf denen zwei Gesichts-Seiten, hat den rechten Fuss am Knie etwas gegen den linken eingebogen, seine Kleidung bestehet in einem braunen Rock und Weste mit weissen hochgebogenen Knöpfen. Dieser traget eine Katze oder einen Geld-Gürtel um den Leib, und in diesem Gürtel soll sich das Gift befinden.

Alle diese 3 Personen sind unter dem 26. Junii in Böhmen und Mähren abgeschicket worden.

CCCLX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 4 juillet (1778).

Mon cher fils. Je commence par votre dernière du 1 au soir. Quelle horreur ce que vous me mandez du *Feldjäger*; elle est telle qu'elle paraît incroyable, si ce n'était Frédéric enragé contre vous, et c'est ce que j'ai craint toujours. Vous comme Joseph lui êtes déjà incommode et le tenez autrement qu'il n'a éprouvé jusqu'à cette heure, et comme héritier il veut détruire la monarchie, au moins lui faire toutes les ruines imaginables, et c'est cette raison qui m'a fait tant craindre cette guerre destructive. J'ai meilleure opinion de nos armées, mais puisqu'elles sont bonnes après bien des travaux et de bonne volonté, faut-il les risquer pour un objet nullement à comparer? Vous savez mieux que moi, votre santé et celle de nos meilleurs généraux et officiers s'en ressent, combien de temps il faut pour les mettre sur ce pied. Nos pauvres pays, si la guerre se fait, seront saccagés, pillés; où trouver à la fin les ressources, car il employera tout ce qu'on a pu imaginer pour cela, et il réussira, car vous ne pouvez couvrir tout, et personne ne peut s'imaginer qu'il emploie tous ces moyens destructifs. On ne peut pas seulement persuader aux gens qu'il y a à craindre les grandes forces

qu'ils voient rassemblées; la confianee qu'ils ont en vous, l'ordre qui règne, fait que chacun vit comme s'il n'y avait rien à craindre. Le vieux Trauttmansdorff[1]) s'en va, on ne peut l'arrêter, sur ses terres, et ainsi du reste. Je ferai copier la description des personnages pour faire prendre garde, car je crains, non les empoisonneurs, mais les incendiaires, et à Vienne ils auraient beau jeu. Je crains que par la publication nous ne manquons ces misérables, qui se sauveront et reviendront en deux mois, quand on les aurait publiés, et dans d'autres figures, et je vous avoue, ne pouvant les convaincre jamais, car il tournera la chose différemment et qu'on veut lui imputer des choses si noires, il est capable de demander satisfaction et d'animer encore plus contre nous les fanatiques, dont il y a grand nombre. Le long silenee sur la réponse verbale de Riedesel me fait croire qu'il fera encore des propositions pour mettre tout le refus sur nous.

Ce qu'il y a des Russes dans la relation de Cobenzl, n'est pas si dénué de fondement; cela revient de tout côté, Panin est plus Prussien que Russe, et tous leurs ministres hors les Orlow et Galizin, mais ce sont justement ceux-ci qui n'ont rien à dire. Le Grand-Duc[2]), on le sait, autant que son prétendu père et l'Impératrice, ne fait autre chose que débaucher.

Les cajoleries, les attentions que le Roi de Prusse fait à la France, sont incroyables; il travaille à une amitié et commerce réciproque entre la France avec lui et la

[1]) Der Obersthofmeister der Erzherzogin Elisabeth, Franz Norbert Graf Trauttmansdorff.

[2]) Der Grossfürst und nachmalige Kaiser Paul.



Russie, et nous ne faisons rien; au contraire on parle ici, et on dit à l'armée aussi, très-imprudemment des Français. Tout cela se sait et se relève, même le refus de ne voir ici Lee [1]) a été très-empoisonné en France et peu relevé en Angleterre, qui fait des déclarations comme l'Electeur à Ratisbonne et à toutes les Cours conjointement aux vues du Roi de Prusse. Ils augmentent leurs troupes, et la mauvaise volonté n'y manque pas là, et à toutes les Cours protestantes. Edelsheim [2]), celui qui était ici comme ministre de Prusse, va par toutes les Cours les exciter contre nous, et sous main demander des troupes; c'est le même qui a été si fêté ici, et qui a prétexté de quitter le service du Roi comme dégoûté, et qui revient publiquement dans cette occasion. On m'a avertie alors que ce n'était qu'un jeu, ces dégoûts, que marquent souvent les ministres pour mieux servir le Roi et tirer les secrets des autres.

L'autre papier que vous m'avez envoyé, paraît encore plus obscur, si ce n'est qu'il a des gens qui s'entendent avec lui *im Königrätzer Kreise*, et de ces endroits, *von denen Irrgläubigen.* Vous savez les placets qu'ils lui ont dû envoyer, et qu'il voudra savoir le nom de ces *Richter*, pour voir s'ils en existent encore et où, pour s'en servir utilement. Chez lui rien ne sera négligé; ne pouvant avec force, il fera tout par ruse et méchanceté, et j'avoue, votre

---

[1]) William Lee, ein Agent der vereinigten nordamerikanischen Provinzen, welchen der französische Botschafter dem Fürsten Kaunitz vorstellte, der aber von Letzterem, um England nicht zu verletzen, mit Kälte empfangen wurde und keine Audienz bei der Kaiserin zu erlangen vermochte.

[2]) Georg Ludwig Freiherr von Edelsheim war im Jahre 1773 preussischer Gesandter in Wien.

personne est ce qui me tient le plus à coeur, et sur ce point je ne peux avoir aucun repos ni tranquillité. Il sait trop bien ce que vous valez; jugez si une mère qui connaît mieux que lui ce qu'elle a de son fils chéri, doit souffrir. Je ne sais comment le soutenir, si la guerre commence; tout est dit quand on se soumet à la volonté de Dieu, qui nous doit rien et à laquelle nous devons tout soumettre et sacrifier sans réserve, mais nous sommes hommes, l'Etat m'est autant à coeur que mon fils, et celui-ci perd tout en vous perdant, l'ouvrage de trente six ans pénibles et perdus. Rien ne m'a soutenue dans tous mes cruels malheurs et pertes que vous. Quand je vous vois, vous entends, et que ce que je souffre, est pour vous, c'est la seule récompense qui me fait tout entreprendre, et cela depuis votre naissance, et rien ne me coûte alors. Pardonnez à mon coeur plus que serré tout ce *sfogo;* vous savez que je ne vous tourmente pas ordinairement par mes tendresses, mais je ne sens pas moins et ne suis occupée que de cela. Tout le reste n'est rien en comparaison de vous.

Je ne suis pas contente de ce que vous me dites de la santé du prince; je connais de l'année passée combien de temps il lui faut pour se remettre, mais que ce pauvre et précieux Joseph doit suppléer à tout, est insoutenable. Cela ne peut durer; je vous prie de lui laisser un bon adjutant-général ou autre informé de vos idées à fond, et qui puisse l'aider et même Hadik; c'est de la plus grande importance. Voilà le malheur de ces grandes armées, qu'on ne peut commander seul. Je vous avoue, j'ai cru que nous étions plus forts que la tabelle ne porte. Cette attention de me l'envoyer, m'a encore touchée au vif; je

crois qu'il nous manquent encore 18000 *vom completen Kriegsfuss.*

La pauvre Marie est revenue de Zell; elle avait mauvais temps, elle est triste mais très-raisonnable; elle marque dans cette occasion, *dass sie rechtschaffen ist.* Dans le moment présent où vous êtes si occupé, où vous n'avez à peine le temps de respirer, j'ai l'indiscrétion de vous arrêter avec toutes mes jérémiades; je vous en demande bien pardon, je me corrigerai.

Sur les affaires politiques je ne vous dis rien; c'est Kaunitz qui vous informe; je ne peux vous cacher que je le vois pensif; un mot une fois de votre main le relèverait, mais pas par ce courrier, et nous en avons à cette heure besoin. Les affaires internes se traitent de même, mais les terribles transports à cette heure, *im Schnitt,* de Moravie en Bohème ruinent le pays. Ci-devant un paysan, on ne le faisait aller que dix *Meilen,* à cette heure seize, et plus d'une fois; leurs chevaux ou boeufs perdus, ils ne peuvent en trouver ou acheter d'autres. Ce paysan est perdu pour l'Etat au moins pour le moment, où il est si intéressant et nécessaire. Je dois m'efforcer de finir, m'arracher d'auprès de vous. Je vous embrasse tendrement, et Dieu vous bénisse.

CCCLXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, le 4 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui envoyer le courrier Kleiner, pour lui donner part que toutes les nouvelles du voisinage se confirment à m'annoncer l'entrée des Prussiens en Saxe et Lusace, et un mouvement général en Silésie. Elle verra les plus essentielles par ce que j'ai l'honneur de lui joindre ici. Je viens seulement de revenir de ma tournée chez le prince Albert, et je trouve le maréchal Laudòn, qui a été incommodé d'une fluxion à la tête, et de maux de dents, qui l'avaient empêché de manger trois jours; il est beaucoup mieux actuellement.

Nous avons décidé ensemble, qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et par conséquent l'aile gauche de l'armée marchera demain, et sera après-demain à Niemes, où toute l'infanterie campera; la cavalerie restera encore auprès de l'Iser vers Jung-Bunzlau. L'aile droite campera auprès de Gitschin, et sa cavalerie dans le voisinage. Par là nous serons en état de faire face là où besoin sera, puisque Laudon qui sera à Niemes, est à une très-petite marche vers les positions de Gabel, à deux marches du prince de Liechtenstein, et l'aile droite avec Lascy à deux marches des positions choisies vers Reichenberg, et à deux

autres petites, pour aller renforcer le prince Albert, si le Roi en force venait à lui. Voilà tout ce que pour le premier début nous croyons pouvoir faire; dans peu de jours nous verrons plus clair, et nous nous réglerons en conséquence. La partie des vivres seule m'inquiète infiniment; le général Schroeder y perd tout courage, et Clary [1]) n'y veut pas mordre; je me trouve donc obligé de faire venir en poste le conseiller Hauer [2]) ici, afin qu'il aide Schroeder dans son travail. Malgré tout cela il y a encore des lueurs de paix, qui ne me quittent point. Elle peut compter que de mon côté je ne négligerai pas la moindre chose qui pourrait être relative à son service.

CCCLXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 5 juillet (1778).

Mon cher fils. Votre charmante attention patriarcale, de nous donner à mère et fille des nouvelles du prince, nous a touchées aux larmes; dans l'absence rien ne rassure que l'exacte situation de ceux qui nous intéressent, et vous les donnez avec tant de précision et clarté, qu'à juste titre vos rapports nous décident même avant ceux du médecin. C'est à cette heure moi, à l'insu de la Marie, qui s'explique. Je crains cette fièvre lui durera ou lui

[1]) Wohl der böhmische Vicekanzler Graf Leopold Clary.

[2]) Karl Joseph Edler von Hauer, Hofrath beim Hofkriegsrath.

laissera une grande faiblesse; il n'est pas fort comme il veut le paraître; il n'est pas capable de se ménager où il faut; *er lebt in den Tag hinein.* J'ai vu cela que trop l'année passée; dans le moment présent c'est de la plus grande importance. S'il n'était en état, ne vaudrait-il mieux de le faire aller à Prague pour trois semaines se rétablir? En restant là, il ne se donnera et n'aura du repos, mais il faudrait que cela vienne de vous, et je ne sais si cela convient ou non. Je vous donne seulement mon idée, vous en ferez tel usage que vous voudrez.

J'ai vu Kaunitz qui me paraît aussi douter *von der Aussage des Feldjägers*; il est curieux si le Roi le relèvera, mais l'affaire des paysans fait grand bruit ici. Chacun a des nouvelles de ses terres; vous connaissez nos seigneurs, ils vont déjà *in extremis.* L'affaire n'est pourtant pas à négliger. Kolowrat craint beaucoup pour les magasins, surtout à Kolin et en Moravie; il craint un certain David [1]), paysan qui a si maltraité lui-même Sporck, et qui a été un des plus méchants, qui s'est sauvé *in das Glatzische,* qu'on a réclamé, mais qui s'est fait luthérien et on l'a refusé. Il craint que ce coquin pourrait bien avoir tout plein des adhérents. Le mal est que la guerre se fera personnelle et destructive, qu'on ne donnera pas de batailles, mais que Joseph, Lascy et Laudon sont en grand danger, surtout le premier, et je vous avoue que tout le monde est indigné que vous marchez et voyagez seul, où

[1]) Unwillkürlich wird man hiebei an jenen Karl David erinnert, welcher mehr als dreissig Jahre früher, im Jahre 1743 wegen Hochverrath zum Tode verurtheilt, jedoch zu lebenslänglicher Kerkerstrafe begnadigt worden war.

il y a tant de racaille et mauvais gens. On sait bien qu'on ne pourrait faire un plus grand tort à la monarchie, qu'en perdant cette *Stütze*, le chef d'une famille qui ne vit et n'espère qu'en vous. Vous ne vous appartenez pas; c'est à l'Etat, et à celui-ci vous devez vous conserver, si vous ne le faites pour une mère désolée, qui ne vit et n'a vécu que pour ce cher fils. Je vous embrasse.

CCCLXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, le 5 juillet 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la ci-jointe nouvelle [1]). L'affaire est faite, le Roi de Prusse est entré vers Nachod ce matin en Bohème. Je n'en sais plus de détails, mais je m'empresse de lui en donner la nouvelle, pénétré d'inquiétudes de l'effet qu'elle fera sur son âme. Dans ces circonstances, le prince ayant la fièvre, l'endroit étant important, le Roi s'y trouvant en personne, je ne balance pas un moment, et je vais m'y rendre tout de suite. Je fais marcher sept bataillons de grenadiers en attendant à Gerschitz, et toute l'aile droite de mon

[1]) Schreiben des Generals von Nauendorf an General Elrichshausen. 5. Juli 1778. „Der Feind hat die Grenze bei Schlanay überschritten, marschirt in starken Schritten gegen die Stadt. Die Truppe ist sehr stark und gedrängt; man kann vor dem coupirten Terrain nichts erkennen. Der Friede ist gebrochen; der Himmel segne die Allerhöchsten kaiserlichen Waffen!"

armée, je la vais rassembler à Gitschin, pour au cas de besoin pouvoir la tirer à moi. J'abandonne en attendant à Laudon la besogne de la Saxe ct Lusace avec Liechtenstein, puisque là le danger paraît plus éloigné. Dieu veuille bénir la juste défense de V. M. et de mes compatriotes. Je ne négligerai certainement rien, et dans peu de jours on pourra voir plus clair dans l'avenir.

Il est essentiel de donner tout de suite la nouvelle de l'agression formelle en France et Russie.

CCCLXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Horzinowetz, le 6 juillet 1778.

Très-chère mère. Me voici à l'armée du prince; il ne s'est encore rien passé de bien intéressant. L'ennemi est campé près de Nachod; je l'ai vu moi-même; il a été reconnaître ce matin, et il ne s'est pas encore tiré un coup de pistolet. Mais demain à la pointe du jour je veux faire repousser ses avant-postes, afin de voir un peu ce que c'est. Un déserteur m'a assuré que le corps était commandé par le général Wunsch [1]), fort d'onze régiments et de quelques bataillons de grenadiers, avec trois régiments de cavalerie. L'on assure que le Roi avec toute son armée marche en trois colonnes, dont l'une doit

[1]) Der preussische General-Lieutenant Johanu Jakob v. Wunsch.

entrer demain par Trautenau. Je crois qu'il est utile à son service, que je sois venu avec le maréchal Lascy ici. La fièvre, dont à la vérité le prince n'a eu qu'un très-léger ressentiment, l'a beaucoup affaibli.

J'ai l'aile droite toute prête à marcher au premier ordre, et les grenadiers entièrement à portée. J'ai en attendant chargé Laudon de toute la besogne vers la Saxe et Lusace, et je lui ai assigné le prince Charles. Enfin jusqu'à ce que les intentions du Roi se manifestent, nous devons être préparés et extrêmement attentifs à tous les plus petits événements.

CCCLXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 7 juillet (1778).

Mon cher fils. Je n'ai jamais vu un homme plus content que ce vieillard sur votre appel; je ne l'ai pas vu depuis sept ans; je l'ai trouvé fort vieilli, mais son activité pour vous servir le fait passer sur tout. Dans quelle situation vous trouvera-t-il? Je n'ose y penser et j'avoue, tout mon courage m'abandonne; il n'y a qu'aux pieds des autels que je trouve du soulagement, et c'est de là aussi que j'attends le secours.

Riedesel et Jacobi partent ce soir; ils ont donné leur papier, qui est bien écrit, mais fort, et il nous lâche très-bien que nous voulons la totalité de la Bavière. Hanovre

est pire à Ratisbonne que Prusse; ils gagnent furieusement en Empire par peur et cajoleries.

Que ne suis-je à la place de cet homme; j'aurais moins peur à Rosnow qu'à Schönbrunn. Si vous voulez avoir la bonté pour la Marie de faire avertir son mari si vous envoyez une estaffette; ses lettres sont aujourd'hui du 4 et la vôtre est du 6; cela la consolerait beaucoup, si elle pouvait avoir en même temps de ses nouvelles; elle mérite qu'on l'aide. Je vous embrasse tendrement.

CCCLXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

Ce 7 juillet (1778).

Mon cher fils. De certaines occasions ne se laissent pas rendre, mais bien sentir; vous avez prévu ma sensibilité; je vous en remercie d'avoir pensé tout de suite à moi. Dieu vous le rende; à chose faite il n'y a des remèdes; ce qui est humainement possible, vous le ferez et vos compatriotes; sur cela je n'ai aucun doute, mais bien que vous vous exposerez trop, et ne vous donnerez du repos. Je vous conjure; conservez-vous, tout en dépend; tant que vous y êtes, il y aura de remède à tout.

[1]) An demselben Tage schrieb Maria Theresia folgende Worte an Kaunitz: „Unser Unglück ist bestätigt; König ist den 4ten eilf Uhr Mittag über Nachod mit Stärke eingerückt; wird wohl zugleich überall das Nämliche geschehen seyn".

Je suis enchantée du parti que vous avez pris, de venir de ce côté; me voilà bien rassurée sur ce point important, mais il vous faut attendre qu'en deux jours la même histoire sera aussi de l'autre côté, et qu'on voudrait avoir plus de monde, mais je vous prie, restez où vous êtes et où le Roi sera.

Hauer part après demain; votre billet l'a extasié; je crois que vous avez bien fait; souvenez-vous, c'est ce que je vous ai dit de Clary. Je me fie entièrement à vos attentions à me faire savoir par un mot seulement de Wöber [1]) comme vous vous portez, votre frère, le prince et Lascy. Vous ne le nommez pas, je le compte avec vous. Je finis par discrétion; nous allons bien prier pour vous, commencer nos dévotions. Je vous embrasse.

CCCLXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Rosnow, le 7 juillet 1778.

Très-chère mère. Tant que les circonstances seront aussi indécises, j'aurai l'honneur de lui écrire plus souvent; jusqu'à présent rien n'est développé encore des intentions du Roi. Il est tranquille dans son camp, et malheureusement nous n'avons pas ici d'espion qui soit bien entendu,

[1]) Wahrscheinlich Josephs Sekretär Weber, von welchem der Kaiser zuerst in seinem Briefe an den Grossherzog von Toscana vom 9. Juli 1770 sprach. Bd. I. S. 373.

pour nous donner des nouvelles de ce qui se passe derrière, afin de juger si ceci est un masque ou s'il rassemble seulement toutes ses forces pour agir ensuite vigoureusement. L'armée, je l'ai trouvée campée par pièces et morceaux un peu en confusion, croyant à tout moment d'être attaquée, ce qui pourtant, vu les distances, est impossible. Le pays souffre, et les terres de Nachod et Neustadt seront abîmées, les grains sont coupés et foulés; nous sommes obligés d'en faire de même pour nous camper et pour faire à la fin vivre nos chevaux, puisque le foin, il est impossible de l'amener en assez grande quantité.

Ce matin on a commis les premières hostilités; nos houssards ont poussé les Prussiens, mais ces derniers se sont un peu trop aventurés, et ils ont été ensuite renvoyés par une force majeure; la perte, on la compte à quinze hommes en tout; un de nos officiers est fortement blessé, et deux qui sont tombés avec les chevaux, ont été pris. J'ai assisté à la distance convenable, pour ne pas être dans le cas de devoir courir à ce petit combat. Dans peu de jours il devra se passer des choses fort intéressantes ici, et qui décideront du sort de la campagne. Je la laisse juger de l'inquiétude que j'en ai, mais en même temps j'ose la supplier d'avoir en considération la très-humble note que j'ai l'honneur de lui joindre ici [1]; elle

---

[1]) Die in deutscher Sprache abgefasste Note Josephs, vom gleichen Tage datirt, lautet folgendermassen:

„Aeusserste Umstände erfordern auch äusserste Mittel. Die Erhaltung der Monarchie hängt anjetzo bey diesem entstandenen verderblichen und höchst gefährlichen Kriege von wenigen unglücklichen Augenblicken ab. Der Feind, wider welchen wir zu thun haben, ist uns an Stärke wirklich überlegen, und bekannter Massen zu allen

est de la plus grande importance, et aux grands maux il faut de violents remèdes. Je soumets à sa haute décision les choses une fois existantes ainsi, si Elle ne trouvait pas bon que le Grand-Duc vienne à Vienne?

Mitteln hereit, ja ein grosser Kriegsmann; wir sind wirklich ohne Alliirte, also mnss die Monarchie in sich selhst anch ihre Ressourcen holen, nnd daranf allein banen. Einen Angenblick zu verlieren, selhe aller Orten auf das Aeusserste zu spannen, wäre unverantwortlich; es mnss also meines wenigen Erachtens nichts erspart, wohl aber alles angewendet werden, was dazn führen kann; also wäre wenigstens eine Recrontirung von 40.000 Mann in allen Ländern zu machen, und dazu ohne Rücksicht, wer nur gewehrtanglich ist, zn nehmen. Die Finanzen anf alle nur ersinnliche Art zn vermehren, sowohl durch Vermehrung der Einnahmen, der Auflagen, Verminderung aller Ansgaben, unter was immer für einem Namen und Ziehnng in das Mitleiden und Ahhruchleidung aller Mithürger vom Thron his znm letzten Bauer, da alle gleich nach ihren Kräften zu Erhaltnng des Ganzen beitragen müssen.

Die Verschaffnng der Credite in der Fremde, sei es durch was immer für harte Bedingnisse, da wenn das Hans hrennt, man nicht handeln muss, oh das Wasser theuer. Wenn ich die Monarchie nenne, so verstehen sich wohl alle Länder und Ungarn hauptsächlich, allwo allsogleich auf Insnrrection und auf Errichtnng von Corps oder Regimentern, die statt selber vielleicht dienten, zu gedenken wäre; dergleichen nach seinem Mass in Siebenhürgen.

Alles dieses müsste allsogleich und unverzüglich unternommen werden, mit dem grössten Ernst und Nachdruck, nnd mit Entsagung auf alle einzelnen Uebel und Unheil, so daraus nothwendig entstehen müssen, sowohl für ganze Provinzen als viele Partiknlarpersonen, allein die Erhaltung des Ganzen müsste allein zum Ziel genommen werden. Wenn alle innerlichen Ressourcen ohne mindeste Rücksicht angespannt und angewendet, und auf die künftigen Uebel, so daraus entstehen, nicht gesehen, sondern nur das gegenwärtige Höchstdringende vermieden wird, so wäre auch von Seite der politischen Fächer das Aeusserste anzuwenden, um entweder durch Allianzen fremde Beyhülfe zu bekommen, müsste man auch versprechen was es immer sei, oder

CCCLXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 juillet 1778.

Mon cher fils. Votre lettre du 6 m'a bien consolée de vous savoir arrivé à temps à l'armée du prince, et d'avoir Lascy avec vous. Dieu veuille seulement que ceux du côté de Lusace et Saxe se soutiennent et vont bride en main, comme vous dites fort bien qu'il faudra aller, et cela est encore bien à admirer de vous. Il n'y

---

wenigstens Truppen in Sold nehmen zu können, sey es wo es immer her wolle. Um zu diesen Sachen auf die geschwindeste und ausgiebigste Art zu gelangen, da aller Umtrieb von allen möglichen Concertationen nur zur Unzeit wäre und die Sache auf die Länge schöbe, so erachtete ich, dass E. M. die Minister zu sich berufen, ihnen kurz diese Umstände vorstellen könnten und verlangten, dass aller Orten dazu gewirket werde, und ein jeder wohldenkende Patriot das Aeusserste auch von dem seinigen gerne dazu beitragen sollte. Dieses wird unserem Feinde zu bedenken geben, wenn wir sollten glücklich sein, nicht schaden, und wenn wir sollten unglücklich sein, unsere einzige Ressource machen.

Ich glaube mich in Pflichten verbunden zu sein, E. M. dieses, so wie es liegt, allerunterthänigst vorzustellen, und deren Befolgung als ein wahrer Patriot, und nach der Einsicht, die ich von allen Umständen habe, sehnlichst zu wünschen. Ich will gerne alles was ich immer habe und besitze, sammt den äussersten Kräften meines Geistes und Körpers dazu widmen.

a qu'un Joseph, et celui-ci est si exposé! Je vous conjure, aimant vos peuples, votre mère, de vous conserver; c'est le plus grand don que vous pouvez nous procurer. Je vous remercie de penser même à me marquer les promotions; cela est encore unique à vous de combiner les grandes choses avec les petites. Mais ce que vous me marquez de mon prince Albert, et même ce que vous ne prononcez, me fait de la peine, et je dois encore convenir avec vous, que vous avez raison, qu'il est mal entouré. Sa pauvre femme est bien à plaindre; elle se conduit très-bien, mais cela lui donnera une grande secousse, mais ses vives alarmes sont calmées par votre arrivée; elle est triste mais tranquille, mais au commencement elle était d'une agitation bien à plaindre. Nous avons commencé nos prières ce matin à huit heures jusqu'à neuf, et l'après-dînée de cinq jusqu'à six, tant que la guerre durera; dimanche il y aura la procession, et trois jours de prières. Nous ne pourrons rien faire de mieux, et même c'est notre unique consolation. En vous donnant ma bénédiction, je vous embrasse.

CCCLXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salnay, le 8 juillet 1778.

Très-chère mère. Nous avons eu aujourd'hui l'honneur de voir très-distinctement presque toute l'armée du Roi de Prusse, qui a marché pendant toute la journée en notre présence, et qui a fini par venir se camper tout près de l'Elbe et de nos retranchements, de façon que nous sommes à la veille de grands événements, et que nous sommes fort vigilants toute cette nuit. J'ai fait marcher toute l'aile droite de mon armée, et par conséquent nous voici en force pour combattre. Dieu veuille bénir nos intentions et le courage du soldat; pour moi je serai prêt à tout et ferai de mon mieux certainement. Le prince n'a eu qu'un très-léger ressentiment de sa fièvre aujourd'hui. Je lui baise très-humblement les mains; Elle peut compter que point de nouvelles de ma part, c'est qu'il n'y a rien, car du bien comme du mal, Elle en serait informée tout de suite.

CCCLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salnay, le 9 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu sa gracieuse lettre et je suis pénétré de toutes les marques de bonté qu'Elle m'y témoigne. J'ai senti vivement tout l'effet que l'époque de la décision d'une guerre lui doit avoir fait; enfin malheureusement elle existe, et ni sa fin ni son issue ne peuvent être prévues. Le Roi, après avoir pris hier son camp, nous laissa entièrement tranquilles aujourd'hui, et nous vint reconnaître. Comme il manque de pain et d'avoine, je crois qu'il ne pourra pas rester longtemps tranquille, mais qu'il devra tâcher, ou par des manoeuvres, ou par des attaques vigoureuses, de nous déposter. L'aile droite de l'armée se rejoint en attendant avec l'artillerie, et nous voici par conséquent tout près de nous défendre. Voilà toutes nos nouveautés; demain je reprends le commandement de l'armée, et j'ai repartagé les ailes. La droite c'est le prince et Hadik, et la gauche le maréchal Lascy.

Nous nous portons tous bien, quoique dormant peu, étant vis-à-vis l'un de l'autre, et par conséquent avant le jour en alerte, et peut-on dormir? Quaud on ferme les yeux, quelles réflexions terribles ne se présentent pas sur notre situation et ses suites!

CCCLXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 11 juillet (1778).

Mon cher fils. Vos lettres du 7 et 8 avec la note allemande me sont parvenues. Vous pouvez juger combien elles m'occupent, mais elles ne m'ont pas frappée; depuis six mois je les prévois, et c'est la raison de mon abattement que vous m'avez vu, ne cherchant qu'à vous épargner et vous en tirer. Dieu donne qu'il n'y a une déroute; une bataille perdue est un grand mal, mais ne décide pas la chose. Avec une si grande armée et tant d'artillerie et train, elle se détruirait plus elle-même que l'ennemi lui ferait du tort, mais ce n'est pas à cette heure le temps de raisonner. J'attends de Dieu seul le secours; qu'il donne la force à vous, à moi, et à l'armée; c'est dans les revers que l'homme se fait connaître. Je vous ai vu si souvent tel, que j'espère que vous ne vous démentirez pas, pourvu que vous vous conservez et votre sangfroid plus nécessaire ici que jamais. Pensez au prince Charles et à Daun, à Browne et à Traun etc. etc. Avec cet ennemi il n'y a pas à gagner en bataillant; c'est le temps qui le morfond, et le commencement d'une guerre est toujours terrible.

Je viens à la note allemande; tout ce que vous y

dites, sera employé, mais le tout n'est pas exécutable et ne peut venir si vite et croiserait nos favorables dispositions en fait d'argent. L'insurrection ne peut se faire hors du pays, et il faut du temps. Les troupes étrangères, où les trouver? Il faut des négociations; les catholiques n'en ont presque point; les protestants sont tous contre nous, et cette insurrection et ces 40.000 recrues et ces troupes devraient nous sauver après que 100.000 hommes dressés, exercés depuis dix-sept ans n'ont pu le faire? Ah mon cher fils, c'est ces refléxions, connaissant ce cruel ennemi, qui m'ont rendu si abattue, mais il s'agit de vous sauver, de sauver les débris de votre patrimoine; je me sens ranimée, j'emploierai le vert et le sec, l'épée seule ne suffit plus. Si vous pouvez faire la paix sur le champ de bataille, faites-la à quelle condition que cela soit, ce ne serait point faiblesse, et s'il y en avait, jetez-la sur ma tête grise, qui n'est bonne qu'à cela. Je tâcherai de mon côté de vous seconder et de travailler dans le même sens pour vous tirer le plus vite de cette cruelle et dangereuse situation. En gagnant du temps, nous ne faisons que perdre; ne craignez pour moi, je me sens mes anciennes forces, avec l'aide de Dieu je m'en tirerai; il s'agit d'en tirer, de sauver Joseph, je me sens le même feu qu'à vingt-cinq ans. Conservez-vous seulement, ce n'est que sur ce point où je craindrais de succomber, et le bon Dieu vous aidera. Je sais que vous ne l'attendez que de lui, et que vous recevrez de même de sa main ce qu'il vous enverra comme sa créature, à qui il ne doit rien et qui doit tout à son créateur. En vous donnant ma bénédiction, je vous embrasse.

CCCLXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salnay, ce 11 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour ce matin je comptais presque pour sûr que nous aurions reçu visite de S. M. prussienne. A minuit et demie il a commencé à canonner, et après une vingtaine de coups de canon tirés contre un de nos piquets, sans blesser personne, et avoir fait courir tout le monde aux armes, il a cessé, et on n'a plus rien vu ni entendu. C'est en vouloir à notre sommeil, qui effectivement devient très-mince pour le présent. Le jour il est impossible de dormir, à force de mouches et d'occupations. D'une irruption du prince Henri je ne sais encore autre chose, si non qu'elle est très-prochaine. Notre situation est certainement très-critique; l'ennemi est partout plus fort que nous, et avec cela très-entendu et hardi; nous aurons bien de la peine, mais si nous ne tenons pas bon ici, il faut se décider à lui laisser occuper la Bohème. Un heureux moment, un peu de grâce divine pourrait seul réparer tous les inconvénients. Nous sommes à l'attendre avec patience, mais non sans la plus grande inquiétude, comme Elle pourra bien le juger.

Si quelque moyen pourrait ramener la paix à des

conditions un peu honnêtes, ce serait un grand bien, mais je n'en vois pas les moyens.

CCCLXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 12 juillet 1778.

Très-chère mère. Ces vingt-quatre heures se sont encore passées avec la plus grande tranquillité. Il y a eu une couple de tirailleries d'houssards et de chasseurs, mais absolument insignifiantes. L'on vient beaucoup nous reconnaître, mais rien ne se décide encore. Le Roi ne peut pourtant pas rester longtemps dans cette situation, son armée manquant de tout absolument; il faut donc qu'en peu de jours, ou il attaque, ou remarche autre part. Nous tâcherons d'être prêts à l'un et à l'autre. Il est sûr que la guerre est une horrible chose: les maux qu'elle occasionne sont affreux, et je puis bien jurer à V. M. que, quelqu' idée que je m'en faisais, elle est beaucoup au-dessous de ce que je vois. S'il y avait moyen de la rendre courte ou d'engager la France et la Russie à moyenner un accommodement raisonnable, cela vaudrait le mieux. Ce n'est pas en poltron certainement que je dis ceci, mais c'est en homme et en citoyen, car il est affreux de voir ce que depuis huit jours les gens ont souffert et ce qu'ils souffriront encore.

Dans ce moment arrive l'officier de la garde qui me remet sa précieuse lettre. Si je voulais y répondre, je

ne le pourrais; tout ce que je puis l'assurer, c'est qu'elle m'a touché aux larmes, et que mon admiration pour sa sublime façon de penser égale ma reconnaissance. Qu'on est heureux d'avoir une telle mère et une telle Souveraine, et que j'aurais de reproches à me faire, si ce précieux sang qu'Elle a coulé dans mes veines, se démentait jamais. Non, chère mère; Elle peut être assurée que je redoublerai d'efforts, de raison et de courage pour la servir comme Elle le mérite, mais j'ose le redire, il faut faire tous les efforts pour tenir tête à cet ennemi. L'insurrection pourrait rester à la Jablunka, ou qu'ils forment des régiments. Les recrues seraient formées et répareraient les pertes de l'armée, enfin c'est entre ses mains et cela y est bien. Je revois la grande, l'incomparable Marie Thérèse; Elle trouvera et employera les moyens nécessaires pour soutenir ses armées, ses Etats et sa gloire. Je lui baise avec le respect le plus profond et le plus tendrement du monde les mains. Qu'Elle me croie pour la vie avec l'attachement le plus inviolable . . .

CCCLXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 juillet (1778).

Mon cher fils. Je fais cette expédition extraordinaire pour vous informer de ce que j'ai fait depuis votre lettre du 7. Pour les recrues, pour les argents pour une seconde campagne, je peux vous les assurer. Autre chose est l'insurrection, sur laquelle je ne peux rien vous dire de positif, mais les Hongrois et Transylvains coopéreront aussi selon leurs constitutions, mais un peu plus lents, et je n'aime rien assurer dont je ne suis sûre. Voilà à peu près en gros la réponse sur votre note allemande.

Si la lettre du 7 m'a touchée, pensez ce que celle du 9 et celle d'aujourd'hui du 11 m'ont procuré! Par bonheur ou grâce de Dieu j'ai prévu tout cela en janvier et février, ce qui fait que je suis en état à cette heure de pouvoir opérer, mon cher fils, pour vous tirer d'embarras. Dieu veuille seulement que cela vienne encore à temps, avant qu'une action malheureuse soit passée. Je n'entre dans aucun détail; vous voyez tout par les pièces ci-jointes; malheureusement Thugut n'est parti que ce matin. Je vous avoue, mes craintes sont plus du côté de la Saxe que du vôtre, quoique ce côté rassemble tout ce que j'ai de plus cher, mais je crains Laudon, Liechten-

stein, Kinsky[1]) et Wallis, tous des têtes chaudes, et si nous reculons là en désordre, alors votre prédiction, que la Bohème est perdue, ne se vérifiera que trop, et Dieu nous garde d'une déroute avec tout cet amas d'hommes, chevaux et artillerie. Que l'ennemi nous est supérieur avec ces Saxons de 50.000 hommes, je le crois. Je le jugeais tel en février; sans eux à 35.000. Le jeu est trop inégal entre lui et nous, tant pour sa consistance intérieure que pour le pays, et hors de chez lui la fausse monnaie a déjà cours. C'est ainsi qu'ils nous reviennent de toute sorte de façon. Vous dites fort bien qu'il est habile et hardi, et tout le monde marque qu'il est de la plus mauvaise humeur et las de vivre; d'autant plus il est à craindre.

Si j'avais eu votre lettre du 11 hier, j'aurais expédié Thugut avec bien plus de tranquillité; je ne saurais vous exprimer ce que m'a coûté ce pas vis-à-vis de ce monstre, et par la crainte que vous ne le trouverez convenable. Jugez quelle consolation votre p. s. m'a causé[2]), souhaitant qu'on puisse ramener la paix, et me trouvant d'avoir prévenu vos souhaits sans vous commettre en rien. Dieu veuille bénir mes intentions de vous sauver et la monarchie, mais je ne suis guère contente des points; cela traîne encore, et je crains qu'il se doutera que cela vient de Kaunitz. Si j'avais eu votre p. s. hier, je me serais déclarée plus précisément, mais cela se devra et pourra

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Joseph Kinsky. Im Jahre 1731 zu Prag geboren, starb er im Jahre 1804 zu Wien als Feldmarschall.

[2]) Die drei letzten Zeilen des Briefes vom 11. Juli. Seite 333 und 334.

encore se faire, et je vous préviens: ayant commencé cette besogne, je l'achèverai selon ma tête, car il s'agit de vous et de la monarchie, ainsi du tout au tout, et ma vieille tête grise peut supporter tout, et on peut la charger de tout le blâme.

On expédiera en Russie et en France, mais sans entrer en aucun détail, ayant demandé le secret, mais on dira seulement que j'ai cru pouvoir faire ce pas pour le genre humain et par tendresse maternelle, sans entrer dans aucun détail, ne doutant pas qu'il sera agréable à tous deux.

Hier s'est fait la grande procession avec une affluence de monde, grands et petits; il est bien touchant comme tout prie et s'intéresse; espérons en Dieu qu'il ne nous abandonnera pas; n'espérons rien sur nos forces. Que je sais mauvais gré au Roi de la guerre qu'il fait à votre sommeil! Je vous donne ma bénédiction. Adieu.

CCCLXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 13 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui réexpédier le garde. Il ne s'est rien passé dans la journée d'aujourd'hui, qui soit digne de lui être mandé. Le Roi commence selon quelques nouvelles à renvoyer les troupes dans le pays de Glatz, apparemment pour les faire reparaître ou vers la Moravie ou en Lusace. Je juge de là qu'il ne compte peut-être pas nous attaquer ici, comme je

l'aurais souhaité, mais bien de nous obliger à en partir par des manoeuvres.

Les déserteurs commencent à venir; nous n'en avons pas du tout chez nous, et voici trois jours qu'il n'en est pas parti un homme. Des Prussiens, il y en a par 20 et 30 dans un jour, qui tous se plaignent de misère. Il est essentiel, très-chère mère, de redoubler d'efforts pour tout préparer à réparer les pertes que l'armée pourra faire. Le régiment de Savoye devrait être mis en marche; nous manquons de cavalerie; il faudrait aussi acheter tout ce qu'on pourrait trouver de chevaux en Hongrie, Transylvanie et Pologne pour les houssards, car ils diminuent tous les jours, enfin en armes et artillerie faire des bonnes provisions, et pour les fonds faire tous les efforts possibles. Si nous pouvons faire face trois campagnes, en vérité le Roi de Prusse n'y tiendra pas, car tous ses pays sont entièrement dépeuplés; il a pris vieux, jeunes, grands et petits, cela lui était égal. J'ai vu de ses déserteurs que nous ne prendrions pas dans le régiment du Stab. Il faut un peu tenir à l'ordre, aussi j'y suis fort exact, et que l'on ne se néglige pas, car sans cela les excès et négligences pourraient aller fort loin.

J'ose lui envoyer ici une lettre particulière de l'inspecteur d'économie à Pardubitz qu'on veut jubiler; je lui dois rendre la justice qu'il mérite au contraire récompense, puisqu'il nous a infiniment aidé dans tout ce qui s'est fait sur la terre, ce qui était très-considérable, et je le crois honnête et sûrement très-zélé; déjà dans l'autre guerre il en a donné beaucoup de preuves au maréchal Lasey.

CCCLXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 14 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est rien passé du tout qui pût intéresser. Le Roi n'a fait aucun mouvement, et il commence à se retrancher, néanmoins je ne me relâche pas, et j'excite tout le monde à avoir la même attention, car plus que cela dure, moins on doit se relâcher.

Laudon n'a point d'ennemis encore, le prince Henri n'a pas encore passé les frontières. Je crois qu'il faudrait bien relever cette modération de n'avoir pas même voulu attaquer les Saxons, l'étant déjà par le Roi, dans tous les pays et à la diète de l'Empire; avec cela il serait bon de faire mettre dans la gazette, que le Roi fait piller tous les villages, casse portes et fenêtres, et enlève tout ce qu'il trouve. Je crois que cela ferait ouvrir un peu les yeux. Voilà tout ce que pour le présent je puis avoir l'honneur de lui mander, et en lui baisant très-humblement les mains, j'ose lui réitérer mes très-humbles propositions, surtout pour la marche du régiment de Savoye, les recrues, les moyens d'épargne, pour avoir de quoi faire du crédit, enfin tout ce qu'il faut pour pouvoir résister au torrent qui nous attaque.

CCCLXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 15 juillet 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir dans ce moment son courrier extraordinaire. Rien au monde ne m'a plus frappé que cette nouvelle! Quel pas a-t-on pu lui conseiller de faire dans ce moment-ci, et quelles en seront les suites pour sa réputation, pour la considération de la monarchie, et enfin pour tout ce qu'il y a de précieux au monde? Il est impossible que le Roi de Prusse, enflé de cette démarche, ne fasse des propositions ridicules, insupportables. Il est avoué par là que toutes les forces de la monarchie ne sont rien, et que, quand il veut une chose, nous sommes obligés d'y souscrire. C'est impossible, et il vaudrait mieux cent fois reculer jusqu'à Kuttenberg et Czaslau cette campagne, et abandonner Prague, que de faire seulement une pareille proposition. La guerre commencée, les paysans pillés, les armées encore intactes, déjà d'avance plier et se soumettre, j'avoue que je trouve le parti aussi nuisible que possible, et si j'avais le temps, j'aurais certainement envoyé à la rencontre de Thugut pour l'arrêter. Cette démarche en outre prouve que V. M. est entièrement mécontente de mes démarches, qu'Elle les désapprouve, les condamne. Quel parti me reste-t-il à

prendre que de planter tout là et de m'en aller, je ne sais où, en Italie, sans passer Vienne, pour jouer et rendre la chose un peu seulement vraisemblable? Enfin il est impossible que V. M. ait médité cette démarche, et elle est assommante. Pour moi rien ne peut arriver de plus heureux que si les réponses du Roi sont telles que cette démarche reste sans effet. Mais serait-il possible que mes lettres aient pu occasionner cette idée? J'ai décrit à V. M. les possibilités des dangers, pour qu'on pense dès à présent à employer toutes les ressources et à n'épargner aucun moyen. J'ai parlé du désir pour la paix, mais moyennant des médiations étrangères; une idée pareille ne me serait jamais venue. Me voilà dans la situation la plus affreuse; l'honneur de la monarchie, sa considération et la mienne en compromis avec sa démarche, et si je veux sauver l'une et l'autre, dans la triste nécessité de faire démonstration publique de la différence de nos opinions, et d'affirmer la faiblesse personnelle de V. M., pour conserver la consistance de l'Etat; tout l'argent jeté et notre crédit public diminué, pendant que la puissance et le despotisme prussien sera accru du double. Je lui laisse juger de ce que je sens, et ne puis lui dire encore ce que je ferai. Je suis à ses pieds avec le plus profond respect....

CCCLXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 15 juillet 1778.

Très-chère mère. Je n'ai plus rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de marquer ce matin à V. M. par courrier extraordinaire. Un sujet, un fils doit savoir avaler même ce qui le ronge. Je n'oublierai, j'espère, jamais mon devoir personnel, et à la charge que j'ai, je ne ferai ni honte ni tort.

Pour continuer les nouvelles d'ici, rien de bien intéressant ne s'est passé dans la journée. Les Prussiens ont fourragé comme de coutume, et six ou huit bataillons de plus sont entrés dans leur camp que nous avons vu. Le général Wurmser, ou pour mieux dire, le lieutenant-colonel Quosdanovich [1]) a donné l'alarme cette nuit à une partie de leur camp; il a pris plusieurs chevaux et hommes et a fait courir tout le monde aux armes. Ils ont tiré le canon, et le feu de l'infanterie s'en est suivi, et il n'y a eu qu'un officier et un commun de blessés chez nous. Je crois toujours que l'intention du Roi est de longer

[1]) Peter Vitus Quosdanovich, Commandant des Karlstädter Grenzhusarenregimentes. Er starb im Jahre 1802 als Feldmarschall-Lieutenant und Commandeur des Theresienordens.

los grands bois et de tomber sur Arnau, ou d'attendre tranquillement ce que son frère Henri effectuera. J'ai donné plein pouvoir à Laudon de faire ce qu'il trouvera à propos, néanmoins nous sommes convenus qu'au pis aller jamais nous ne nous retirerions vers Prague, mais vers le grand chemin de Moravie et Vienne. Aussi j'ai préalablement donné les ordres à Prague pour que les caisses soient prêtes à être emportées, de même que je ferai sortir les armes et les dépôts de montures et d'artillerie qui s'y trouvent, afin de laisser plutôt la ville ouverte à l'ennemi, que de l'exposer à être nouvellement brûlée.

Elle sent bien que ceci ne sont que des dispositions de précaution, et que nous en sommes encore éloignés, néanmoins il vaut mieux tout prévoir; on ne se trompe guère d'en trop faire.

CCCLXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 16 juillet 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé de nouveau aujourd'hui. L'ennemi continue à se retrancher dans la position qu'il a prise; nous lui avons pris encore quatre de ses Bosniaques aujourd'hui en patrouilles. Je n'entends rien de ce qui doit actuellement, selon ce qu'Elle m'a mandé, se passer avec Thugut. Si le bon Dieu voulait faire rompre et ensevelir dans un parfait oubli cette

démarche, je crois qu'il accorderait un bien plus grand bienfait à l'Etat que par le gain d'une bataille; son honneur serait sauvé, qui va être perdu à jamais avec tous les avantages. Quelle différence d'un jour à l'autre; une lettre de V. M. me la montre dans toute sa vigueur, son courage, Elle veut, Elle reconnaît qu'il faut faire tous les efforts pour bien faire la guerre; dans l'autre Elle ne me parle que d'avilissement et de la démarche la plus flétrissante qu'on ait encore imaginée. Je n'en reviens point, et ma tête se perd dans l'immensité des réflexions et des peines et conséquences que l'on en doit tirer. Je n'en puis parler à personne. Dieu garde! Je crois qu'avec le bon esprit qui heureusement règne ici, la moitié de l'armée se sauverait si elle savait ce qui l'attend; officier et commun, chacun est animé et croit trouver dans la guerre des avantages. Moi je partirai plutôt que cela se déclare, car je ne saurais quelle contenance tenir. Enfin Elle peut juger dans quelle peine cette cruelle incertitude me laisse, et c'est un coup de foudre auquel il était impossible d'être préparé, et duquel je ne me ferai jamais raison.

CCCLXXX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 17 juillet (1778).

Mon cher fils. Je viens de recevoir la vôtre du 15 au soir; tout était encore tranquille, mais j'avoue, je ne me fie pas. Dans ma triste situation il n'y a autre chose à faire que d'attendre ce qui viendra de Thugut, alors on pourra avec plus de précision voir ce qui vous conviendra et à moi, mais je vous avoue, j'ai cru vous sauver et la monarchie, et point du tout faire tort à votre gloire ni donner un démenti à ce que vous avez fait, et si cela était encore à faire, je le ferais encore et encore plus sur votre dernière lettre. Il est bon de prévoir les choses pour soi de loin, mais s'il y a d'autres qui en doivent être informés, par là le secret éventé, il est souvent très-dangereux de marquer trop d'inquiétude. Je vous avoue, ce que vous me dites de Prague, je le regarde tel. Il n'est pas possible que les gens des caisses, d'artillerie, des montures n'en aient connaissance. On y a tout mené, de tout côté; quel train est-ce que cela exigerait, et à cette heure où l'armée en a besoin et la récolte. Si on devrait perdre Prague, une couple de millions de ce que cela pourrait valoir, serait un petit objet en comparaison du

royaume, des revenus, des ressources perdues pour nous et acquises pour l'ennemi. Si elle devait même être brûlée, on pourra avec six millions l'aider. Tout cela n'est rien en comparaison du royaume et du crédit que cela nous ôtera et ajoutera au Roi. Je souhaite que cela ne transpire; quelle désolation est-ce que cela causera, et quel effet chez votre cruel ennemi!

Vous verrez par les extraits *die entortillirte* réponse de la Russie. Je suis plus contente du courrier de France; ils parlent un peu plus clair, mais tout cela est long; il nous faut un prompt secours et fin, car le temps est absolument contre nous. La Saxe a fait sa déclaration; je vous la joins ici; j'avoue, je me sens piquée plus que contre notre ennemi naturel. Vous verrez ce qu'il y est dit de Zittau; nous ne pouvons répondre là-dessus, n'ayant jamais rien su, ni de cette anecdote, ni jamais un mot où Laudon et toute cette armée se trouvent, ou de ce qu'ils font. Les contes qu'on fait, sont insoutenables, mais cela ne convient et ne fait du bien dans le public de se remplir de fausses idées. C'est à un bon gouvernement qu'il appartient de donner les choses comme elles doivent paraître, mais que pouvons-nous dire ni chez nous, encore moins dans l'étranger, si nous n'avons rien de chez vous. J'ai cru que Türckheim a été appelé pour mener la correspondance et le journal, comme cela s'est fait dans les autres guerres. Ce n'est pas un point indifférent; il est de conséquence, je vous prie donc d'ordonner qu'on fasse deux fois la semaine une relation avec le journal. Si rien ne se passe, c'est toujours beaucoup, des petites rencontres entre les troupes légères, cela donne de l'ému-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

berg[1]), je vous prie de me le marquer; Seilern[2]) est aussi sur les rangs, et il faut quelqu'un à cette Cour. Je ne vois plus, écrivant à la porte de ma chambre; il a fait une chaleur étonnante, j'en souffre doublement par réflexion que 200.000 hommes souffrent pour moi, et vous le double. Il faut finir là-dessus, vous donnant ma bénédiction.

CCCLXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 17 juillet 1778.

Très-chère mère. La journée d'aujourd'hui n'a eu d'extraordinaire qu'un changement dans le camp, que le Roi fit vers midi. Toute son aile gauche fût plus repliée en arrière et tirée sur des montagnes, appuyée à l'Aupa, par conséquent plus éloignée de nous et plus inattaquable encore qu'elle n'était auparavant. Avec cela deux fourrages se sont faits, l'un à la droite, l'autre à la gauche, mais en assez grand éloignement de nous. Je n'apprends rien de positif encore des mouvements du prince Henri; pour ici plusieurs nouvelles et relations confirment, qu'une partie des troupes du Roi et de l'artillerie est retournée dans le pays de Glatz, et d'autres le contredisent; il faudra éclaircir cela de près, pour ensuite pouvoir agir en consé-

[1]) Der Reichshofrath Graf Gundacker Sternberg.
[2]) Der Reichshofrath Graf Joseph Seilern.

quence. Je n'apprends pas un mot de la malheureuse négociation. Dieu veuille qu'elle soit sans effet, et que surtout V. M. daigne employer tous les moyens, tendre tous les ressorts pour faire agir son armée avec la force et le nerf que cela exige, et que pas un moment ne soit négligé pour réunir tous les moyens. Voilà ce qui donnera de la consistance à son Etat, et une bonne paix, qui n'est bonne qu'autant qu'elle éloigne pour longtemps toute guerre.

CCCLXXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 18 juillet 1778.

Très-chère mère. Les marches et contremarches dans le camp prussien durent encore; il est même constaté qu'il fait retourner des régiments en Silésie. A quoi tout cela aboutira, on ne peut le deviner.

Les déserteurs viennent en assez grand nombre et constatent la misère, qui règne chez eux. Dans peu de jours, si cette malheureuse négociation n'a seulement pas lieu, on pourrait avoir l'honneur d'avoir obligé, sans se battre, le grand Frédéric de retourner chez lui tout comme il est venu. Les déserteurs disent tous, qu'un envoyé russe venait d'arriver à l'armée; moi seul je me doute bien que c'est Thugut, et j'en sens toute l'inquiétude. Est-il possible seulement d'imaginer une chose pareille? Quel coup frappant ce sera pour l'Europe, et quel avilissement pour toute sa monarchie et son armée!

Je continue en attendant toujours comme si je n'en savais rien, et j'attends mon sort avec la plus grande inquiétude.

CCCLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ertina, le 18 juillet 1778.

Très-cher frère. Enfin ayant un moment à moi, je puis vous le consacrer; j'espère que mon long silence ne vous aura pas étonné, mais si vous verriez mes occupations dans tous les genres possibles, vous en seriez convaincu. Nous voici donc depuis treize jours en guerre, et il ne s'est rien passé encore de décisif. Le Roi de Prusse est entré par Nachod; il a occupé à peu près deux lieues en tout de terrain que nous lui avions abandonné, et le voilà arrêté tout court dans ses opérations. Il vient souvent examiner notre position; en attendant le prince Henri est marché en Saxe, s'est joint, ou pour mieux dire, a incorporé les Saxons, et malgré cela il n'a pas passé nos frontières encore. Tout ceci est inconcevable, et il faut qu'il y ait quelque dessous de carte qu'encore j'ignore. L'Impératrice m'assure qu'elle vous tient exactement au fait de tout ce que je puis vous assurer. C'est que c'est une horrible chose que la guerre, la dévastation des champs, des villages, les lamentations des pauvres paysans, enfin la ruine de tant d'innocents, l'inquiétude qu'on a jour et nuit, car voici ma vie: avant le jour il faut être levé et dehors, parce que c'est le moment critique, ainsi dans cette

saison c'est à trois heures du matin qu'on est à cheval, la chaleur ensuite dans la journée. Au moment que le frais vient, il faut se coucher, avant huit heures. Pendant les heures que je passe au lit, on vient encore deux trois fois vous éveiller avec des rapports. Il faut écrire quelquefois, jugez après cela comment l'on se rendort; ce n'est que par lassitude que cela va. L'importance de chaque moindre bagatelle qui peut tourner à être de la plus grande conséquence, l'inquiétude que cela donne pour savoir si l'on combine juste, enfin je vous assure que c'est un métier de chien; peu à peu l'on s'y fait.

Jusqu'à présent nous n'avons eu que des petites escarmouches d'houssards, mais ils se sont distingués. Nos chasseurs ont tué beaucoup de monde et surtout des officiers qui venaient trop près reconnaitre. Enfin nous en sommes là; le Roi est campé sur des hauteurs, l'Elbe devant son front, et je crains bien que malgré l'envie que j'en aurais, il n'y aura pas moyen de l'entamer, ainsi, comme il souffre beaucoup de misère, il faudra qu'il prenne un parti, et c'est alors seulement qu'on pourra le juger et peut-être faire décider quelque chose. Il fait piller les villages qu'il occupe, et fourrage tous les grains.

Laudon en attendant est vers Leitmeritz; je lui ai entièrement abandonné cette partie-là, joint au prince Liechtenstein qu'il commande. Il faudra voir ce qui arrivera, pourvu qu'à Vienne l'on veuille bien nous seconder avec l'argent et les recrues et dispositions en tout genre nécessaires. Je désirerais bien que vous y soyez, mon cher ami, alors je serais sûr d'y avoir un bon avocat, mais ainsi j'ai beau écrire, quelqu'un, Dieu sait qui, vient faire des difficultés, et on oublie tout ce que j'ai demandé

pour ne trouver que les difficultés qu'on fait. Par exemple, puisque un employé subalterne a écrit de Temeswar, qu'il craignait les voleurs si le régiment de Savoye dragons en sortirait, je dois être privé de ce régiment qui y est encore, et d'autres pareilles. Adieu . . .

CCCLXXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 19 juillet (1778).

Mon cher fils. Pouvez-vous croire que je vous retiendrais un moment les nouvelles que j'attends? Il est très-naturel qu'il n'y a rien; le 13 le matin il est parti, je crois pour Neiss, où il attendra les ordres du Roi.

Je suis aussi bien mortifiée que vous croyez qu'il faut m'animer pour seconder vos demandes; j'aurais espéré de vous avoir convaincu depuis longtemps, que je n'ai rien de plus à coeur que de vous complaire; que c'est ma plus chère et unique tâche, mais il faut faire les choses qu'elles réussissent et ne nuisent pas.

Pour les fonds, vous avez reçu par Kolowrat la note; pour les recrues, après la récolte en septembre et octobre vous les aurez, le reste dépend le plus du conseil de guerre et de l'Hongrie, où on ne peut aller avec l'exécution; on gâterait tout, mais elle ne restera pas en arrière. Si c'est pour faire parade de nos forces, c'est bel et bon, mais dans le fond je n'y ferais pas grand compte; vous pourriez recruter le mieux l'armée en reculant en Bohème.

Alle junge Mannschaft mitnehmen! Dieu nous en préserve! Pourvu qu'on ne se doute jamais de cette idée, la désolation serait générale!

Je vous prie encore une fois de m'envoyer en quelles troupes et généraux consiste l'armée de Laudon, et de nous envoyer au moins deux fois la semaine le journal qu'on puisse donner au public et à nos ministres étrangers. On dit depuis hier que vendredi le Roi de Prusse doit avoir fait une déclaration à la diète, où il se nomme *die Reichs-Auxiliar-Armee*, et Sickingen [1]) que j'ai vu aujourd'hui, m'a dit que les Saxons ont donné ainsi des quittances pour des achats de grains. Je suis bien aise que lui et Metternich [2]) sont ici; ils poussent un peu les affaires de l'Empire qui ne sont à négliger. Pour les troupes ou pour une neutralité *in pessimo* nous y gagnerons toujours; tous les protestants, qui ont seuls des troupes, sont contre nous. On dit aussi que le prince Henri détâchera un corps en Franconie; ce serait bien mauvais, il se soutiendrait pour rien et tout y accourrait, tant est le fanatisme. Würtzbourg et Mayence ne peuvent alors rien, Hildesheim et Paderborn non plus, il reste peu ou rien. Cette perspective m'a animée; selon vos propres paroles une paix un peu honnête et prompte et sans que vous y soyez commis; je fais des voeux contraires aux vôtres, mais je ne déciderai rien sans vous. Je vous embrasse.

[1]) Graf Karl Anton Sickingen, kurmainzischer Minister, welcher sich damals vorübergehend in Wien aufhielt. Er war im Jahre 1773 in den Grafenstand erhoben worden und starb 1786.

[2]) Graf Franz Georg von Metternich, kais. Gesandter bei den Kurfürsten von Mainz, Trier und Köln, dem niederrheinischen und

CCCLXXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 19 juillet 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois sa gracieuse lettre par le garde. Il est donc décidé que cette malheureuse négociation doit être attendue! Elle me fera toute ma vie une peine infinie, et pour la chose, ses conséquences et sa forme. Je me flatte toujours que les réponses du Roi seront telles, que lui procurera à l'Etat le service que je n'ai pu lui rendre, savoir d'engager V. M. à faire tous les efforts d'hommes et d'argent imaginables pour s'opposer à lui. Il y a déjà des relations d'envoyer de la part de Türckheim à Vienne; de n'avoir pas oublié les ordres qu'Elle m'avait donnés à ce sujet. De Laudon, comme il n'a pas d'ennemi encore, on n'en a pu rien mander. Je lui ai donné les ordres en conséquence, et je continuerai de même. Quant à l'armée indépendante, son armée dans ce moment représente celle du prince Albert, et il doit agir en tout, comme Elle l'imagine bien, de concert avec nous, même toutes les expéditions de détail se font à ma chancellerie. Pour ce que les Saxons

---

westphälischen Kreise. Geboren 1746, ward er der erste Fürst seines Hauses und starb im Jahre 1818.

disent de la violation de leur territoire, il est vrai qu'après que le Roi de Prusse était déjà entré en Bohème et le prince Henri en Saxe, que j'ai fait faire un abatis dans un bois tout près des frontières qui leur appartenait, et qui était essentiel pour mettre l'entrée de Gabel à couvert.

Il n'y a rien de nouveau ici dans les mouvements de l'ennemi; il est à la même place, il change parfois son camp, mais on ne peut deviner ce que cela deviendra. Nous sommes toujours attentifs à tout ce qui se passe, et voilà onze jours que nous l'arrêtons tout court, et qu'il souffre beaucoup d'indigence et de maladies. Quant aux ordres que j'ai cru bien faire de donner à Prague, il me paraît qu'on ne doit pas s'étonner qu'on prévoit tous les cas possibles, et cette prévoyance ne peut, je crois, jamais faire mauvais effet, ni chez l'ami ni chez l'ennemi. Bien au contraire; de faire sortir nos dépôts d'artillerie, c'est une précaution salutaire; pour ceux de l'économie, si l'on veut même les sacrifier, c'est moins important. Oserais-je lui rappeler encore avec la plus vive instance de prendre les moyens pour faire une fois délivrer les recrues d'Hongrie, dont plus de 6000 manquent, pour que les régiments soient sur le pied de guerre? C'est une chose essentielle, jointe à toutes les autres, desquelles Elle a eu la bonté de me faire espérer des ordres prompts et positifs, mais que jusqu'à présent j'ignore.

CCCLXXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 20 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui j'ai l'honneur de lui écrire cette lettre par Cobenzl qui, revenant de Berlin, s'est arrêté un jour chez moi. Il a été présent à un fourrage que le Roi a fait sur notre aile gauche avec infanterie, cavalerie et du canon. Nous avons eu un homme tué et trois ou quatre blessés, tous houssards. En même temps il a envoyé une forte troupe vers d'Alton, qui est tombé sur deux escadrons d'houssards, et a d'abord fait près de trente Prussiens prisonniers, mais ensuite, environnés de la multitude, ils durent lâcher presque toute leur prise, hors cinq hommes, mais deux officiers qui tombèrent avec leurs chevaux, furent pris par les Prussiens. Comme je n'ai point encore de nouvelles de ce que cette colonne prussienne, qui a poussé jusque vers Pilnikau, peut avoir en vue, j'ai fait marcher ce soir cinq bataillons de grenadiers pour s'approcher d'Arnau, afin en cas d'attaque pouvoir soutenir d'Alton. Le Roi paraît vouloir s'établir tout de bon; il a établi sa boulangerie à Nachod. Voilà tout ce que je sais.

CCCLXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 21 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui envoyer ce courrier pour lui donner part que je viens de recevoir la nouvelle que Moellendorff est entré avec un corps de 20.000 en Bohème par Kommotau, et qu'il marche vers Brüx. Par là Laudon s'est vu obligé de passer l'Elbe et d'aller, pour couvrir encore quelque temps Prague, vers la Moldau. Ici le Roi a détaché un corps sous les ordres d'Anhalt [1]) vers Arnau; je l'ai vu moi-même et j'en reviens dans le moment. Je le crois d'environ douze bataillons; je ne doute pas qu'il ne tâche d'attaquer ou de tourner d'Alton. Je l'ai renforcé de cinq bataillons de grenadiers et d'un régiment de dragons. Il se peut que le Roi en même temps fasse la mine de nous attaquer pour nous empêcher de détacher; enfin dans peu de jours beaucoup se décidera. Je compte tenir bon ici, et n'en partir que si, par les entrées de la Saxe, je me voyais pris en dos, ou si le Roi trouve le moyen de nous forcer ou d'Alton; alors ma retraite sera toujours sur Neehanitz ou Pardubitz, pour aller me mettre à Kolin derrière l'Elbe. Derechef la

---

[1]) Der preussische Generalmajor Heinrich Wilhelm von Anhalt.

Bohème, sans forteresse, est constituée ainsi qu'une défensive y est presque impossible.

Oserais-je la supplier de m'envoyer, ou quelques gardes hongroises, ou quelques *Staffettenreiter*, pour pouvoir dans les occurrences extraordinaires les envoyer.

CCCLXXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 juillet (1778).

Mon cher fils. J'envoie ce garde exprès pour vous porter les nouvelles que Thugut m'a portées cette nuit du 17 du Roi [1]. Je vous prie de me renvoyer les originaux; lui-même travaille à un précis pour mettre tout par écrit, ce qu'il a parlé et encore plus écouté, car le Roi lui a parlé quatre heures; d'abord que je l'aurai, je vous l'enverrai, en attendant je lui ai répondu cette lettre par une estaffette sous le couvert de Galitzin par Neiss. Par là tout reste en suspens, et en même temps je charge Kaunitz de me donner *sein Gutachten darüber*. L'affaire est assez grave pour ne rien omettre, et que nous nous entendons bien.

L'alarme est ici depuis midi; estaffette sur estaffette de Prague. Le prince Henri doit être entré par Kom-

[1]) Die Correspondenz der Kaiserin mit König Friedrich ist gleichfalls abgedruckt in den „Oeuvres de Frédéric le Grand". Bd. VI. S. 195—208.

motau, et de là n'avoir que trois marches à Prague. Tout veut se sauver, voyant sortir l'artillerie [1]). Je ne comprends pas que vous n'ayez rien su encore le 20, et que Laudon ne vous ait écrit, qu'on ne sait pas seulement où il est et quelle force qu'il a. Je crains que le Roi ne se tourne de ce côté, que pour nous pousser par la gauche ensemble de notre favorable position. Si nous perdons la Bohème, nos ressources en hommes et argent seront minces et pour lui immenses, car le pays est plein; il vivra pour rien et se récrutera de même; le Bohème restera plutôt que l'Allemand chez lui.

Les chaleurs sont excessives; j'en souffre doublement par celles que vous souffrirez sans vous donner le repos si nécessaire. Cela ne peut durer, quoique Cobenzl m'assure que vous vous portez bien et Lascy aussi. Je n'aurais aucune difficulté que vous lui communiquez toute l'affaire de Thugut, pour avoir quelqu'un à pouvoir vous débonder et ne pas avaler seul vos réflexions, qui me font tant de peine, souhaitant et n'ayant d'autre but que de vous tirer de cette cruelle et ruineuse situation. Chaque jour importe à nos Etats et à nos coeurs. Je vous embrasse.

On dit qu'on a pendu un Bohème chez Laudon, qui avait sur lui de l'arsenic pour empoisonner les puits; ce serait le comble!

---

[1]) An Kaunitz schrieb Maria Theresia am gleichen Tage: Vous saurez qu'un corps ou avantgarde de l'armée du prince Henri est entré par Kommotau en Bohème, que l'alarme est des plus grandes à Prague. Tout se sauve; j'envoie une estaffette tout de suite pour que tout ce monde y reste et qu'on s'adresse à Laudon pour ce qu'il croira de devoir faire pour le civil; pour le militaire, je n'y entre pas,

CCCLXXXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Le 24 juillet (1778).

Mon cher fils. Voilà quatre gardes que je vous envoie, que vous garderez tout le temps ou les changerez ou les renverrez selon votre bon plaisir; celui du samedi viendra toujours extra. Je vous envoie ici un protocole, mais je vous prie de ne me rien répondre encore là-dessus, avant que vous recevrez celui du samedi conjointement; c'est ce qu'on a fait avec le conseil de guerre. Le grand manque et les hommes mêmes et surtout à cette heure jusqu'en septembre, *wo die Feldarbeit, das Dreschen am meisten occupirt.* Après le ravage de la Bohème, l'Hongrie doit suppléer à nous nourrir. L'autre inconvénient est que les Seigneurs n'ont pas la faculté *die Leute auszuheben* comme dans les autres pays; *alles muss durch die Comitate und Magistrate geschehen.* Je ne conseillerais pas à un Seigneur de l'éprouver, l'émeute serait d'abord formée, et nous n'avons pas un homme de militaire *zu übernehmen oder zu souteniren.* Il est arrivé encore ce printemps que plusieurs semaines, manque de montures *und Uebernahms-Commandi, viele Wochen wie Hunde zusammen gesperrt waren, Krankheiten und* désespoir *erfolgt. Diesem kann man sich nicht wieder aussetzen*; la délicatesse est aussi trop grande. Entre

6000 chevaux on n'a pris que trois; cela paraît paradoxe, mais est vrai, ralentit le zèle, et encore plus qu'on leur fait connaître qu'on croit qu'ils ne font rien et ne prennent à coeur les intérêts de la monarchie. Où on n'a ni force ni droit, il faut des bonnes façons et non des reproches; cette nation est à traiter fort différemment; je m'en suis toujours bien trouvée et en ai tiré grand parti.

Vous verrez par tout ce détail que je n'ai pas négligé de seconder, sans les brusquer, car on n'y gagne rien, vos intentions, mais j'ai outre cela expédié les billets pour les 8000 recrues, sur lesquels on ne peut compter sans avoir du militaire *zu übernehmen*, et des habits avant octobre, et pour ne croiser l'autre idée de l'insurrection, j'ai assuré que ces 8000 donnés seraient compris dans ceux-ci, *wann sie zu Stande kommt*; alors comme alors on verra à les pousser plus loin.

Cobenzl m'a parlé d'un *Nachtrag vom Manifest*; qu'on cite un revers d'Albert; qu'il a renoncé à la donation. Je ne l'ai pas encore vu, il me le portera; je regarderais cette pièce, si elle est authentique, pour ce moment-ci comme un coup de la providence pour reculer honnêtement de nos usurpations, car vous ne voudriez les soutenir sans titre, et nous devrions être bien heureux d'en sortir que pour les frais immenses et la ruine de la pauvre Bohème.

Je vous joins ici une lettre de la Reine de France, qui est extrèmement affligée et qui demande qu'on veut bien l'informer exactement de votre situation et de nos affaires. Vous voyez comme le Roi de Prusse cajole et donne les affaires et prévient par-là tout le monde à sa façon. Je vous en dirai de plus ce soir par le garde,

devant finir pour aller prier pour vous. Notre heure est depuis 8 heures à 9 heures et l'église est toujours pleine; cela est touchant. Espérons en Dieu qu'il nous exaucera ces voeux et aura pitié de son peuple; voilà ma prière: *„salvum fac populum tuum et benedic haereditati et rege illos in aeternum.“* Conservez-vous et tout sera encore à remédier. Je vous embrasse.

CCCXC.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 24 juillet 1778.

Très-chère mère. Je n'ai pas été à même de lui écrire hier, puisque toute ma journée a été si remplie, que je n'en ai pas eu le moment. L'après-dînée jusqu'à 10 heures du soir, j'ai été vérifier et faire des dispositions au sujet d'un nouveau corps sous les ordres du Général Wunsch, que l'ennemi avait fait marcher vers Arnau, pour se joindre à celui d'Anhalt qui déjà s'y trouvait. J'ai derechef détaché cinq bataillons de grenadiers, deux régiments d'infanterie et un de cuirassiers pour ce côté, de façon qu'à présent il y a vingt-quatre bataillons d'infanterie, trois régiments de cavalerie et six divisions d'houssards. Joseph Colloredo [1]), Fabris [2]) sont marchés,

[1]) Das Infanterie-Regiment Nr. 15.
[2]) Das Infanterie-Regiment Nr. 57.

et Nostitz [1]) avec ce dernier détachement, et pour leur donner un chef, j'ai nommé Siskovich pour commander le tout. Avec cela nous devons attendre avec attention ce qu'ils feront pour nous déplacer d'ici. Deux capitaines d'houssards du régiment de Nadasdy [2]) ont très-bien fait. Ils ont attaqué avec quarante houssards cinquante fusiliers prussiens joints à dix Bosniaques. Ils les ont tous hachés et il n'en est revenu personne, hors vingt et un blessés, avec l'officier, qu'ils ont amenés. Le capitaine qui les commandait, a eu son cheval tué; j'ai cru devoir le lui faire rembourser, et donner à chaque houssard un ducat de la caisse. A l'aile droite il y a eu ce matin un grand fourrage soutenu de huit bataillons d'infanterie; Wurmser avec sa troupe a eu à faire. Je n'en ai pas de relation encore, mais je crois qu'ils ont perdu quelques hommes, mais ils ont soutenu leur poste dans ce moment. Laudon me mande l'étonnante nouvelle que le corps de Moellendorff, qui était entré par Kommotau en Bohème, après deux jours en était retourné en Saxe, qu'apparemment ceci s'est fait par ordre du Roi, et qu'ils vont tâcher de percer par la Lusace, ce qui m'est infiniment plus incommode et qui pourrrait m'obliger de quitter mon poste ici, où depuis dix-neuf jours j'arrête le Roi avec toute son armée.

Je ne puis concevoir qu'on ne sache un mot des négociations. Il paraît par les démarches du Roi, qu'on a envoyé promener Thugut avec ses propositions, et j'ose la supplier encore de ne pas perdre un instant pour employer tous les moyens afin de renforcer l'armée, et pour

[1]) Das Kürassier-Regiment Nr. 7.

[2]) Das Husaren-Regiment Nr. 29.

lui procurer les secours nécessaires. Ces recrues d'Hongrie en octobre sont beaucoup trop tard; si on les avait d'abord accordés, ils seraient presque dressés. A la fin d'une campagne on a plus besoin de renfort qu'au commencement; si on les levait en août, ils pourraient peut-être déjà servir en octobre.

Est-ce que les autres cinq bataillons des dix qu'il y a encore, ne pourraient pas venir des Pays-Bas, et les Français nous garantir le pays? Enfin il faut tout employer pour bien soutenir et finir cette campagne; l'hiver pourra alors amener de plus heureuses circonstances, tant pour se renforcer que pour négocier. Elle pardonnera mes instances, mais en vérité les circonstances l'exigent, et on ne peut pas trop faire vis-à-vis de cet homme.

Si Elle daignait donner les ordres en conséquence, tant aux Pays-Bas qu'en Hongrie, tout se ferait dans deux mois.

Dans ce moment arrive la relation du combat de ce matin. Un capitaine de Barco [1]) a été haché en pièces; nous avons repoussé l'ennemi, pris douze chevaux, huit hommes, et notre perte va en tout à vingt-quatre hommes à peu près de tués, pris et blessés; l'ennemi a laissé morts près de cinquante hommes sur la place avec deux officiers.

---

[1]) Das Husaren-Regiment Nr. 10, jetzt König Friedrich Wilhelm III. von Preussen.



CCCXCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 24 juillet 1778.

Enfin V. M. vient de m'envoyer ce matin la réponse que le Roi de Prusse a faite à sa lettre. Les articles qu'il a ajoutés à ceux de Thugut, et la réponse qu'il lui a plu de lui donner, j'ai l'honneur de les renvoyer ici. Leur contenu de tous trois est étonnant. Elle pardonnera que je ne lui peux dire mon avis sur aucun; je n'ai d'autre opinion et n'en aurai jamais que celle que j'ai eu l'honneur de lui faire connaître par le courrier Meisch le 15 de ce mois. Elle a, sans me consulter, commencé cette incroyable négociation; Elle vient de la terminer, en trouvant les propositions et l'envie pour la paix du Roi de Prusse conforme à la sienne. Que me reste-t-il a dire? L'affaire est sans remède; je ne dois plus que penser à sauver les débris de l'honneur de l'Etat et le mien, j'agirai en conséquence dès que je saurai l'affaire encore plus arrangée, ou l'armistice décidé. La seule grâce que je lui demande, c'est de vouloir avoir la bonté de m'épargner dorénavant avec quelconques questions qui pourront regarder cet objet, dont je ne puis ni ne veux de la vie rien savoir ni souscrire; heureusement qu'on n'en a pas besoin, et que je me vois délivré d'un poids qui me mettra plus

à même de me borner uniquement à lui témoigner mon profond respect et attachement.

CCCXCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 juillet (1778).

Mon cher fils. Je vous prie que dorénavant vous voulez bien, par le garde qui part le samedi, me renvoyer une espèce de journal plus détaillé par votre chancellerie, que celui de Hadik qui n'est que pour les gazettes, pour pouvoir l'envoyer à Léopold et à la Reine de France, à laquelle je compte envoyer des estaffettes tous les huit jours, pour marquer cette attention qu'elle mérite à cette heure de toute façon, étant même affligée tellement, que Mercy a dû l'animer, et l'attente d'avoir toujours des vraies nouvelles, est sa seule demande, et l'a rassurée. Vous savez combien de fausses sont débitées contre nous; nous n'avons personne actuellement pour nous, et c'est cette cruelle position politique, et celle que vous trouvez, vous même militaire, pas soutenable vis-à-vis de notre cruel ennemi, qui doit nous décider. Vous vous trompez si vous croyez qu'à la longue nous le gagnerons en perdant des provinces, et les plus grandes pour les ressources en hommes et vivres. En employant dès le commencement déjà toutes nos ressources, on ne peut compter à trois campagnes; ce serait une illusion. Vous verrez cette semaine combien l'entrée en Bohème du Roi a fait fermer

les bourses. Que ne sera-ce, si nous nous retirons encore plus? Je suis entièrement d'accord avec vous, que la position du pays n'est pas capable de faire autrement, mais sachant cela, on n'aurait dû laisser venir les choses si loin. Je n'avais jamais de plus grandes armées que 100.000, et on espérait qu'avec 70.000 de plus cela remédierait à cette position! Voyant que cela n'est pas, il faut d'autant plus recourir à finir les plus grands malheurs pour l'Etat, la maison et l'humanité. Il faut avoir le courage de s'exécuter soi-même et se rendre justice. Nous étions une grande puissance, nous ne le sommes plus, il faut plier la tête et en sauver au moins les débris et rendre les peuples, qui nous restent, plus heureux qu'ils n'étaient depuis mon malheureux règne, toujours dans cette idée de vouloir se soutenir dans cette prééminence, nonobstant nos pertes. Commencez le vôtre à rendre le calme, la paix, le bonheur à ceux qui le méritent si bien; vous même en jouirez du bonheur des autres, aux dépens même de votre personnelle grandeur. Je connais votre coeur et j'y fais fonds; sauvez vos peuples et rendez vous par là plus glorieux que par tous les titres de conquérant. Thugut doit retourner au Roi; si vous le trouvez bon, je voudrais l'envoyer par votre armée, pour vous mieux mettre au fait de nos idées, car il faut que nous soyons d'accord, mon cher fils, dans les principes. Dans la forme je me prêterai à tout ce que vous voudrez; je ne crains aucune honte de ma démarche, je la porte volontiers pour l'objet, et ne souhaite vous en faire partager, quoique à vous parler franchement, je ne vois non plus qu'on en doit vous revenir.

J'ai demandé à Thugut qu'il mette par écrit sa rela-

tion; j'ai demandé à Kaunitz son sentiment; de même il m'a envoyé des points pour les décider préalablement entre nous, pour qu'il puisse travailler après. C'est une trop grande perte de temps; je les lui ai renvoyés, en lui demandant tout de suite sur chacun son sentiment hier soir, et je vous enverrai le tout ensemble. Le temps presse; je prie Dieu qu'il touche votre coeur, vous éclaire; je ne saurais jamais me départir de regarder notre situation telle de faire la paix coûte qu'il coûte. J'attendrai votre réponse avec empressement; le bonheur d'un millier d'âmes en dépend, et le vôtre; cela suffit pour vous faire sentir ma situation. Je vous embrasse [1]).

CCCXCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 25 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour lui continuer les nouvelles d'ici, je ne puis lui dire autre chose, si non que le Roi continue à renforcer insensiblement le corps d'Anhalt vers Arnau, et qu'il est probable que c'est par ce côté qu'il voudra nous tourner, en se rapprochant en même temps

[1]) Maria Theresia theilte dem Fürsten Kaunitz eine Abschrift dieses Briefes an Joseph mit den eigenhändig hinzugefügten Worten mit: „Vous m'abandonnez entièrement la grande importante affaire. Je tâcherai d'en sortir le mieux que je pourrai, pour qu'on ne puisse croire qu'on a voulu se moquer ou les induire. La vérité, la candeur est toujours le mieux et se soutient seule à la longue".

de son frère. Nos houssards ont encore fait ce matin un joli coup; ils ont enlevé un poste de soixante hommes, commandé par un major, qui s'est sauvé à pied et dont on n'a eu que le cheval, avec cela une vingtaine d'autres chevaux ont été pris, et une douzaine de houssards; les autres ont été hachés; nous n'avons eu que deux blessés.

Comme le Roi s'étend toujours davantage avec ses fourrages, qu'il soutient avec du canon et de l'infanterie, je compte faire la même chose pour l'en empêcher, et je ferai marcher quelques bataillons pour soutenir notre cavalerie et pour rechasser la sienne et empêcher ses fourrages. Cela fera peut-être quelques petits combats; j'en guettais un aujourd'hui, mais il n'a pas comparu; peut-être ce sera pour demain.

Comme le général Werner[1]) se trouve vers Neiss avec des renforts, qu'il vient d'avoir en état de faire des incursions en Moravie, je viens d'ordonner au général Zedtwitz, qui est commandé à la Jablunka, de passer en Moravie avec ce qu'il a et aura, les gens de mines seuls exceptés, qui resteront à la Jablunka. Par là il aidera Botta et sera toujours à même de défendre les passages, qui mènent vers l'Hongrie; il deviendra actif, pendant qu'il aurait été inactif tout le temps.

Je fais prélever des contributions le plus que je puis, en Lusace, et je les conserve comme un fonds sacré, destiné uniquement à soulager nos sujets dévastés dans la partie que le Roi occupe. Comme les paysans saxons se sont avisés de piller quelques villages des frontières,

---

[1]) Der preussische General-Lieutenant Paul von Werner, Inhaber des Regimentes der braunen Husaren. Er starb im Jahre 1785.

je leur ferai rendre, mais en ordre, les représailles. Les troupes des Pays-Bas se trouvant en pleine marche, je les ai assignées à Laudon pour renforcer son armée. Voilà tout ce qui se passe ici.

CCCXCIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 26 juillet 1778.

Le garde qui part toutes les semaines, vient de me porter les ordres de V. M. Je n'ai ni n'aurai jamais un autre avis sur la négociation entamée avec le Roi de Prusse, que celui que j'ai eu l'honneur de lui faire connaitre. Je ne puis en dire davantage, sans en trop dire pour le respect que je lui dois, mais les raisonnements de V. M. sont accablants, tant pour chacun de ses bons serviteurs, que surtout pour son fils. Je ne puis entrer en rien, et je dois la prévenir très-humblement que, si Thugut venait ici, je ne le recevrais pas. Elle a le pouvoir en main, Elle peut tout ce qu'Elle veut, mais je ne puis ni veux avoir l'air d'avoir voulu ce que je crois et croirai toute ma vie la honte et la perte de l'Etat. Elle suppose l'armée de 170.000 hommes; elle est bien au-dessous de la moitié de ce nombre en combattants, et les régiments hongrois qui n'ont pas un recrue sur le pied de guerre, tous les troisièmes bataillons, les troupes de Flandre, et enfin plusieurs régiments allemands même, dont les recrues, faute d'être dressés, ne sont point à

l'armée, la rendent de beaucoup plus faible que celle du Roi de Prusse, mais il n'est pas dit pour cela qu'il nous mangera. Si V. M. préfère l'énergie et la vigueur au découragement et à l'humiliation, il y aura des moyens de se défendre, même peut-être avec avantage. C'est ce que je puis l'assurer, mais il faut qu'Elle s'exécute en tout, et n'ait que cet unique objet pour le présent en vue. Voilà ce que je puis très-humblement lui représenter. Je ne sais comment on pourrait faire un journal plus exacte que celui qu'on envoie pour la gazette; nous ne bougeons, il ne se passe rien qu'on ne marque, par conséquent je me trouve hors d'état de satisfaire plus V. M. sur cette partie.

Quant à la note de la chancellerie d'Hongrie, il n'y a rien à dire; leurs formalités leur sont chères, et s'il faut une diète, Elle devra déjà avoir la bonté d'en passer par là, pour que le bien se fasse, sans entrer dans leurs projets d'empêcher *l'excorporationem Croatiæ.* Il ne s'est rien passé aujourd'hui ici d'intéressant; le Roi a fourragé tranquillement dans deux endroits ce matin, la désertion continue fortement, et même à cheval, pendant que nous n'en avons presque point; dans trois ou quatre jours on ne perd pas un homme.

CCCXCV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 27 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui renvoyer ces papiers. Ici la journée d'aujourd'hui s'est passée très-tranquillement. Le Roi n'a fait qu'un petit fourrage; le corps d'Anhalt qui varie continuellement, paraît s'étendre plus vers Trautenau et pourrait être intentionné de nous tourner par Hohenelbe, mais j'ai déjà pris les mesures nécessaires pour déranger aussi ce projet. Enfin nous voici vingt-deux jours à nous regarder, et je ne prévois pas ce qui en arrivera à la fin. L'on assure que le Roi fait venir une quantité de mortiers de Neiss, pour bombarder notre camp, mais cela n'est presque pas croyable, néanmoins nous serons très-attentifs à tout. La désertion continue assez fortement. Voilà tout ce qu'il y a pour aujourd'hui à lui mander. Les chaleurs sont très-fortes, nos malades augmentent, mais pas d'une espèce dangereuse; les Prussiens en ont le double et tous de la dyssenterie.

CCCXCVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 juillet (1778).

Mon cher fils. Je vous annonce les vôtres du 24 et du 26. Vous pressez les recrues hongroises; je suis fâchée de n'avoir pas le protocole encore, par lequel vous verrez que, sans être sûr de la monture et des troupes *zu übernehmen*, on ne pourrait se hazarder à les enfermer ensemble, crainte d'émeutes et de maladies, de causer par là point de secours à l'Etat, mais un grand malheur. Il faut donc avant tout, pas en promesses, mais en réalité les montures et les troupes *zu übernehmen*, alors on fera l'impossible; cela n'a jamais manqué de mon côté ni des pays. A peu près la même chose est avec les 40.000 Allemands. Vous parlez d'un corps sous Zedtwiz: je n'en connais d'autre que les paysans de deux comitats et 300 *Schützen aus den Bergstädten;* cela ne peut sortir hors du royaume. S'il en a d'autres, je ne le sais pas, mais les Croates et Savoye qui étaient destinés, les premiers seront à peine hors de chez eux, et le second au Banat, cela ne viendra qu'à la fin d'août; on en fait le compte déjà à cette heure. Vous allez un peu vite, et puis vous vous prenez à ceux qui ont l'exécution et qui ne peuvent faire l'impossible et sont découragés, faisant l'impossible. A la

place de le reconnaître, vous vous fâchez et croyez nécessaire de les pousser; cela fait mal quand on pense et sent et agit et se voit comparé à des mercenaires. La destination que vous faites pour compenser les pertes de nos pauvres sujets, serait bien, si elle ne venait des autres pauvres innocents qui exigent autant d'humanité que les nôtres. L'ennemi qui doit nous être si supérieur, nous fera ressentir le double par ses dévastations, et je tremble pour la Moravie. Quelle horrible guerre, pire que toutes les antécédentes, ruinant tant de pays et de particuliers; c'est couper dans le vif. Je suis fâchée de ne pouvoir rien vous dire encore sur le grand point; il est si important qu'on ne peut trop y réfléchir, d'autant plus que vous ne voulez entrer en rien et me l'abandonner entièrement; il faut en sortir avec honneur et candeur et ne pas laisser des soupçons qu'on ait voulu se moquer des gens ou les tromper; c'est à quoi je ne me prêterai jamais. Vous savez depuis longues années ma sentence; je veux être trompée plutôt que de tromper quelqu'un.

Je vous envoie ici ce placet de Drascovich, qui prie d'être employé; c'est le chancelier qui me l'a donné; il s'offre d'ériger *ein Pandurenbataillon* comme Trenck. Voilà encore un autre, c'est le jeune Marschall [1]) qui souhaite de rentrer au service, s'offre aussi de faire une

[1]) Einer der beiden Söhne des kaiserlichen Feldmarschalls Ernst Dietrich Graf Marschall auf Burgholzhausen, welcher sich durch die heldenmüthige Vertheidigung von Olmütz im Jahre 1758 das Grosskreuz des Theresienordens erwarb. Von seinen zwei Söhnen war der ältere, Friedrich Ernst, im Jahre 1748, der jüngere aber, August Dietrich, welcher hier wahrscheinlich gemeint sein dürfte, im Jahre 1750 geboren.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible], le [illegible] juillet [illegible].

Très chère mère. Je n'ai pas eu l'honneur de lui écrire hier, puisqu'il ne s'est passé la moindre chose qui eût été digne de lui être rapportée. Pour ce matin le Roi a fait deux grands fourrages, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Il coupe toute espèce de grains, et comme le froment et le seigle ne sont pas propres pour les chevaux, il les fait battre, moudre et il en fait du pain, c'est ainsi qu'il vit déjà vingt-quatre jours aux dépens de la Bohême et de ses sujets. Les malheureuses négociations empêchent toute idée, qu'on pourrait avoir, ou spéculation quelconque, et je me ferais presqu'un reproche de sacrifier

quelques hommes pour ne rien effectuer ensuite de vraiment utile, et que tout fût vraiment jeté à la merci de cet implacable ennemi par un trait de plume.

CCCXCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 30 juillet 1778.

Très-chère mère. La journée d'aujourd'hui s'est passée avec la même tranquillité que les autres. Depuis cette semaine les déserteurs assez nombreux qui viennent, disent publiquement qu'on parlait de paix et d'un armistice au camp prussien, que je devais avoir demandé au Roi, et qu'il y était arrivé un envoyé pour traiter. Les houssards assurent même, qu'ils avaient reçu les ordres de ne plus tirer, hors que les Impériaux aient tiré les premiers.

Je laisse juger à V. M. de l'effet que cela fait dans son armée, et le rôle que j'y joue, sans savoir ce qu'il s'est fait ou se fera; personne ne peut croire que je l'ignore, et par conséquent on croit que je suis du secret. J'ai souffert bien des désagréments, bien des humiliations de ma vie, mais je n'en ai point connu, je l'avoue, et je n'aurais pas pu penser même qu'il m'en était réservé de ce genre. Enfin tel est mon sort, la réflexion m'a fait prendre mon parti aux choses, auxquelles il n'y a point de remède, et dans lesquelles on n'est pas dans le cas d'être mécontent de soi-même. L'homme d'esprit et qui raisonne, doit trouver des moyens qui le tranquillisent, et

ce n'est qu'avec une espèce d'impatience que j'attends le dénouement de toute cette incroyable affaire.

Dans ce moment arrive la nouvelle que les Prussiens se rassemblaient vers la Lusace, et que même vers Hainspach et Rumbourg ils étaient entrés par petites troupes et faisaient des excès.

CCCXCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 31 juillet 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir par la poste la lettre qu'Elle a daigné m'écrire. J'ai eu l'honneur de la prévenir seulement d'avance, que je croyais le corps que Zedtwitz commandera, savoir les Croates et le régiment de Savoye, beaucoup plus avantageusement placé en Moravie et dans le pays de Teschen qu'à la Jablunka. Cela s'entend, quand ils seront rassemblés, et comme je sais les dates de leur marche, je sais à peu près calculer, quand ils pourront y être rendus. Pour les recrues d'Hongrie et de Transylvanie, tous les bataillons de garnison existent dans le pays, et sont épars dans les forteresses; pourvu ce que j'ai déjà souvent dit et désiré, si les comitats voudraient mener les recrues qu'ils prennent, au lieu de la maison du comitat, dans la plus prochaine garnison, toute difficulté serait levée. Je proposais même de rembourser tous les frais que cela leur pourrait occasionner, mais non, ils veulent qu'on aille les chercher là où il n'y

a point de militaire, et ils ne veulent pas les amener là où il y en a. Je trouve la prompte exécution des six cents houssards certainement très-louable, et je crois que les Jazyger méritent que V. M. leur en témoigne son contentement. Quant à la croix, je vais d'abord en écrire au chancelier.

Pour Draskovich, je crois qu'il ne vaut pas la peine de s'en recharger, et pour Marschall j'ose très-humblement lui représenter, qu'outre l'indignité avec laquelle il a reconnu les bontés de V. M. et quitté son service, qu'il n'y a pas deux mois qu'il était en Silésie chez le Roi de Prusse, où il sollicitait de pouvoir faire le volontaire à son armée. Je la laisse juger si un homme comme cela ne serait pas un espion qu'on aurait avec soi. J'ose donc la supplier de le renvoyer comme il le mérite.

Les deux traits dont V. M. me demande, si je les ai fait, sont absolument faux. J'ai ordonné au contraire aux chasseurs de tirer sur les chevaux et non sur les hommes, faisant par là plus de dommage au Roi, et moins aux innocents, et si j'avais cru pouvoir atteindre d'une redoute le Roi, je crois que j'aurais allumé le canon moi-même.

Je ne prévois pas comment avec le mot d'honneur V. M. combinera une paix à faire dans ce moment. Les opérations avancent; je viens de recevoir la nouvelle que le prince Henri marche en force vers Zittau; Laudon s'y porte aussi, un corps prussien est entré par Hainspach et Rumbourg, qui a repoussé nos postes d'houssards. J'attends avec impatience les nouvelles ultérieures, puisque si Laudon ne pouvait y tenir, je serais moi-même obligé de quitter mon poste d'ici. Vers quel côté je marcherais, je ne puis

encore le dire; tout dépendra des circonstances, mais si je dois en partir, il est sûr que plusieurs cercles de la Bohème seront au pouvoir de l'ennemi. Dès que je saurai davantage, j'aurai l'honneur de le lui mander; en attendant je lui baise très-humblement les mains . . .

CCCC.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 31 juillet (1778) [1]).

Mon cher fils. Depuis quatre jours je ne suis occupée et agitée que de ma cruelle situation, bien plus sensible encore vis-à-vis de vous que de notre commun ennemi. Tant que vous ne m'avez dépeint notre situation si critique, j'ai étouffé avec peine, mais je me suis efforcée de réprimer mes craintes et de ne vous troubler; au contraire, vous me devez cette justice que j'ai contribué à tout, nonobstant mon sentiment contraire, comme si c'était le mien. Cela ne m'a pas coûté, le faisant pour vous; mais dès

[1]) An demselben Tage schrieb Maria Theresia folgenden eigenhändigen Brief an ihren Botschafter in Paris, den Grafen Mercy. Die Eingangszeilen des sonst sehr merkwürdigen Schreibens sind nicht ganz klar. Es lautet:

Schönbrunn, 31 juillet 1778.

C'est pour votre information seule et que vous me renverrez par le premier courrier, ma juste confiance dans votre zèle et discrétion, quoiqu'il m'en coûte de vous la communiquer. La persuasion dont j'étais depuis le premier moment de cette malheureuse affaire, et

lors que vous me marquez notre situation très-critique, que vous serez dans la nécessité de vous retirer derrière l'Elbe

qui a été traitée bien différemment de ce que Kaunitz et moi traitions ci-devant les affaires, qu'elle nous attirera les plus grands malheurs, et que depuis six mois je ne suis plus entrée en rien. Ce n'est que depuis l'entrée du Roi de Prusse en Bohème, et depuis les copies de ces lettres, que ma tendresse a été ébranlée, croyant non seulement devoir sauver la monarchie, mais tirer d'affaire mon fils avec honneur, en ne faisant, ou ne me passant aucune réflexion sur moi de ce pas délicat, qui m'a même coûté de faire. Vous verrez comme j'en étais récompensée, et je vous avoue, j'en suis si accablée, qu'il ne serait étonnant que je ne succombe. Je suis à la vérité accoutumée d'être toujours contredite, et que rien qu'on propose, n'est jamais approuvé, ce qui fait que toutes nos négociations et actions sont toujours si décousues, que rien ne tient à l'autre. Je n'ai pas fait ce pas de ma tête seule, Kaunitz l'a proposé pour me consoler, et je me serais moi-même jetée aux pieds du Roi, si j'avais pu obtenir la paix. Vous verrez malheureusement ce qui en est suivi, et que je me vois frustrée de toutes mes espérances. J'aurais arrêté ce courrier jusqu'au 8, où j'aurai une réponse de l'Empereur sur ma dernière, mais cela aurait dérangé là tout, et aurait pu découvrir mes intentions, car même Kaunitz ne saura jamais que je vous en ai écrit, et vous ne pouvez faire usage vis-à-vis de personne que de ce qu'on vous prescrira par les dépêches de la chancellerie. Je dois encore vous confier que l'Empereur a fini depuis six semaines toute correspondance avec Kaunitz, et qu'il se lâche très-fortement contre lui. Je ne sais la raison, mais j'en suis fâchée; cela abat le prince, et Binder l'est déjà depuis longtemps. Je n'ai d'autre ministre ni conseil; je suis à plaindre et ne sais comment sortir de tout ceci. Je le saurais bien si on était en d'autres circonstances, mais dans ce moment on ne saurait y penser.

Je dois seulement ajouter pour votre information, que depuis un mois l'Empereur et ses quatre maréchaux, le prince Albert, Hadik, Lascy et Laudon sont d'avis, que nous sommes inférieurs au Roi avec les Saxons de 40.000 hommes, qu'avec nos armées de 180.000 hommes nous ne pouvons tenir la défensive, et empêcher que le Roi ne s'établisse l'hiver en Bohème ou Moravie, et pendant ces mois d'été ne pille et dévaste nos bonnes provinces, nous ôte toutes nos ressources en hommes,

jusqu'à Kolin, abandonner Prague, la Bohème, si le Roi nous forçait à quitter la position présente, que vous dites à cette heure vous-même qu'il peut le faire dès qu'il le voudra, que la Bohème est constituée de façon qu'une défensive est presque impossible, et si quelque moyen

---

vivres et argent. Si ces messieurs avaient voulu dire cela en avril et même mai, on n'aurait pas laissé aller les choses si loin et rompu la négociation, mais alors ils faisaient les courtisans. et nous voilà dans l'embarras, car on ne pense pas moins qne d'abandonner Prague et toute la Bohême, en se mettant derrière l'Elbe à Kolin sur le grand chemin de Vienne, et cela sans avoir encore le moindre échec. Cela fait bien honneur au prince Charles et Daun qn'on appelait des gens peu entreprenants; ils soutenaient au moins les choses.

L'autre est, si vous ne croyez, et comment former une médiation pour venir à la paix, si on pouvait compter sur la France, si on devait y mêler la Russie en même temps, on l'Empire, on sonhaitait qu'on pût le faire déclarer nentre, ponr qne les acatholiques qui sont tons avec les Prussiens et qui ont des troupes, ne se joignent à lui comme les Saxons qui l'appellent *Reichs-Executions-Armee*. Les Hanoveriens se tirent actuellement eusemble à Mühlhausen, les Hessois et antres petits princes saxons de même. La chose va trop loin, nons avons négligé tout le monde, nons ne disons rien, et le Roi prévient tont le monde par ses écrits, cajoleries et émissaires grands et petits. Nous voyons senlement tout ce qu'il prévient et ménage vis-à-vis de la France, et nons restons toujours les bras croisés. Antant que j'aime et estime le prince Kannitz, sur ce point je me suis souvent disputée à vouloir le pousser, mais vous connaissez ce grand homme: c'est sur ce point qu'il est plns qne faible et ne saurait se changer; c'est contre son naturel. La faiblesse de Binder depuis une couple d'aunées contribue encore plus. Je dois rendre justice qne Kaunitz travaille plns à cette henre lni seul qn'il n'a fait ci-devant, mais ponrtant pas assez pour la besogne. Il n'a personne dans ses bnreaux, des honnêtes gens, mais ni tête élevée ni science; rontine et bonne volonté, mais point de conseil.

Je suis fâchée de devoir vons faire ce tableau effrayant, mais il fallait que vous soyez au fait pour pouvoir me conseiller; je l'attends avec empressement.

pourrait amener la paix à des conditions un peu honnêtes, ce serait un grand bien pour faire une guerre courte et épargner les malheurs qui sont au-dessus de ce qu'on peut s'imaginer, vous ajoutez encore que nos armées sont à peine 80.000 combattants, (je m'imagine *Feuergewehr* et il faut compter de même l'ennemi), que vous le croyez supérieur de 50.000 hommes au moins, et dans cet état des choses vous voulez que je ne cherche pas à arrêter les progrès d'une guerre, laquelle dès la première campagne doit me faire perdre un royaume, où je tire les plus grandes ressources en revenus et hommes, y voir établi l'ennemi qui jouira du double des ressources qui nous manquent, et au moins la ruinera tellement pour un demi siècle, s'il garde ses quartiers d'hiver en Bohème. L'avenir est encore plus terrible; il faut récupérer ce qu'on a perdu; les ressources et armées auront diminué, les recrues ne remplaceront pas le vide des soldats faits et dressés, le découragement sera de même, et la misère ne manquera pas; toutes sortes d'événements peuvent encore augmenter cette situation, et me mettront dans le cas de me voir alors dictée la paix, car il faudra la faire pourtant plutôt ou plus tard; ce serait alors le comble qui n'est que trop vraisemblable si la guerre continue, mais je ne vois rien d'humiliant à proposer la paix dans le moment présent, où il n'est rien arrivé encore qui prouve notre si grande infériorité, surtout lorsque c'est moi qui la propose, et qu'il vous reste la liberté de témoigner de désapprouver ma démarche, et l'expédient de pouvoir déclarer qu'uniquement par considération pour moi vous vous prêtez à concourir à ce que j'aurais pu convenir avec lui, comme Empereur et héritier présomptif, et je

vous avoue que tout ce que vous m'avez mandé et surtout par votre dernière, si le pas que j'ai fait, ne subsisterait pas, je me croirais obligée en conscience et par tendresse pour vous à le faire encore à présent.

Il est impossible de ne renvoyer Thugut sans me prostituer et le Roi, qui a fait venir avec précipitation ses ministres de Berlin, ce qui fait grand bruit. Je m'en vais donc le renvoyer avec les propositions du Roi, et sur lesquelles en partie vous étiez déjà déterminé vous-même. Tout ce que je vous demande, c'est qu'au cas que j'obtienne des conditions raisonnables relativement aux circonstances, vous y concourrez. Pensez-y tranquillement, je vous en conjure; le salut de la monarchie, votre gloire même en dépend. Votre mère, votre amie vous aime trop de vouloir vous compromettre; mais au cas du refus je serais dans la nécessité de faire déclarer au Roi que je suis obligée de rompre; parce que vous ne voulez pas concourir à ce dont nous serions convenus. Sans le concours de l'Empereur et de mon héritier, vous comprenez bien, il est impossible que le Roi puisse rien conclure avec moi, ni moi avec lui.

Voilà la triste situation où je me trouve; je vous avoue, elle a augmenté de beaucoup par votre lettre du 28 [1]) qui est pleine d'humeur que je ne mérite pas, mais qui ne me fera changer ni en tendresse ni en mon devoir. Je vous embrasse.

---

[1]) Vom 28. ist kein Brief vorhanden und Joseph bemerkt am 29. ausdrücklich, er habe am Vortage nicht geschrieben. Wahrscheinlich ist hier Josephs Brief vom 26. Juli gemeint.

INHALT.

1773.

CLXXVIII. *Joseph an Leopold.* 14. März 1773 . . . 1
Mittheilung verschiedener Aktenstücke. Feldmarschall Lauden. Ueber die Wahl eines Ajo für die Söhne des Grossherzogs. Graf Ernst Guido Harrach. Johann Franz Graf Hardegg. Heinrich Franz Freiherr von Rottenhan. Graf Franz Anton Lamberg.

CLXXIX. *Joseph an Leopold.* April 1773. 5
Klagen über die geringen Resultate seiner Arbeiten. Trübe Gemüthsstimmung. Hoffnungslosigkeit für die Zukunft.

CLXXX. *Joseph an Leopold.* 22. April 1773 . . . 6
Militärische Arbeiten. Meinungsverschiedenheit mit Lascy. Ueber die Aufhebung des Jesuitenordens. Die Verbesserung der inneren Verwaltung. Die polnischen Provinzen. Der Staatsrath. Plan zur Reorganisirung desselben. Das Hofzahlamt.

CLXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* Juni 1773 . . 8
Die Erwerbung walachischer Distrikte scheint nicht wünschenswerth. Alt-Orsowa.

CLXXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. Juni 1773 9
Klage über seine weitausgedehnte Reise. Weder Katharina noch Friedrich waren bisher in Polen. In Wien wäre Joseph ungleich nöthiger.

CLXXXIII. *Joseph an Leopold.* 23. Juli 1773 . . . 12
Uebersendung des Berichtes über die Reise nach Siebenbürgen. Bevorstehende Abreise nach Galizien. Ueber die Wahl des Grafen Franz Colloredo als Ajo.

CLXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 1. August 1773 13
Versicherungen seiner Ergebenheit. Die Zustände von Galizien. Die Bauern; die Edelleute; die Grossen. Die Frauen. Josephs Beschäftigung. Tod des russischen Generals Weissmann. Graf Nostitz.

CLXXXV. *Joseph an Leopold.* 1. August 1773. . . 16
Die galizischen Zustände.

CLXXXVI. *Joseph an Leopold.* 23. September 1773 . 17
Die Jesuiten. Verzögerung ihrer Angelegenheit. Die Gräfin Esterházy.

CLXXXVII. *Joseph an Leopold.* 18. October 1773 . . 19
Vorschlag zu einem gemeinschaftlichen Aufenthalte in Venedig.

CLXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 21. October 1773 . . 20
Graf Colloredo. Klage über die Langsamkeit in der Besorgung der öffentlichen Angelegenheiten.

CLXXXIX. *Joseph an Leopold.* 9. Dezember 1773 . . 21
Erklärung des Fürsten Kaunitz, abdanken zu wollen. Joseph glaubt nicht an den Ernst derselben.

CXC. *Joseph an Maria Theresia.* 9. Dezember 1773 23
Schwierigkeiten seiner Stellung als Mitregent. Schilderung seines Verhältnisses zu seiner Mutter. Bitte, ihn aus dieser Lage zu befreien und der Mitregentschaft zu entheben.

CXCI. *Maria Theresia an Joseph.* (Dezember 1773) 27
Antwort auf das vorige Schreiben. Charakteristik ihrer eigenen Stellung. Aufforderung, ihr auch ferner seine Beihülfe nicht zu versagen.

CXCII. *Joseph an Leopold.* 13. Dezember 1773 . 30
Freundschaftsversicherungen. Der Balletmeister Noverre. Feldmarschall Lascy.

1774.

CXCIII. *Joseph an Leopold.* 17. Februar 1774. . 31
Urbarialangelegenheiten. Die galizische Grenze. Noverre.

CXCIV. *Maria Theresia an Joseph.* 12. März 1774 32
Die Reorganisirung des Staatsrathes. Bitte um Josephs Unterstützung.

CXCV. *Joseph an Leopold.* 19. Mai 1774 . . . 33
Tod Ludwigs XV. Die Gräfin Esterházy.

CXCVI. *Joseph an Leopold.* 24. Mai 1774 . . . 34
Die Ereignisse in Frankreich. Madame Dubarry. Missbilligung des Verfahrens gegen sie.

CXCVII. *Joseph an Leopold.* 9. Juni 1774. . . . 35
Die Lage der Königin Marie Antoinette. Rathschläge für sie. Graf Colloredo. Ankunft des türkischen Gesandten. Neugierde des Wiener Volkes. Die Frauen. Die Ereignisse in Frankreich.

CXCVIII. *Joseph an Leopold.* 16. Juni 1774 . . . 36
Veränderung im französischen Ministerium. Marie Antoinette. Der türkische Gesandte. Die Wiener Frauen.

CXCIX. *Joseph an Leopold.* 23. Juni 1774 . . . 37
Josephs Lebensweise. Die Gräfin Windischgrätz.

CC. *Joseph an Leopold.* 6. October 1774 . . 38
Tod des Papstes. Das Conclave. Cardinal Marefoschi. Das Lager bei Brünn. Besuch in Feldsberg.

CCI. *Joseph an Maria Theresia.* 2. October 1774 40
Ueber den galizischen Grenzzug.

CCII. *Joseph an Leopold.* 20. October 1774 . . 41
Bitte um Auskunft über seinen Gesundheitszustand. Die Gräfin Windischgrätz.

CCIII. *Joseph an Leopold.* 2. November 1774. . 43
Verleihung eines Cavallerie-Regimentes an Erzherzog Franz. Feldmarschall Lascy.

CCIV. *Joseph an Leopold.* 10. November 1774 . 44
Ueber dessen Gesundheitszustand. Der Leibarzt Lagusius. Vergleichung der Stellung Leopolds mit seiner eigenen. Vorschlag zu einer gemeinschaftlichen Reise.

CCV. *Joseph an Leopold.* 23. November 1774 . 47
Der galizische Grenzzug. Fürst Orlow. Die Papstwahl. Cardinal Visconti.

CCVI. *Joseph an Leopold.* 24. November 1774 . 49
Antwort auf die Danksagung des Erzherzogs Franz. Ueber das Kriegshandwerk.

CCVII. *Joseph an Leopold.* 8. Dezember 1774. . 50
Dank für Leopolds vertrauliche Mittheilung. Das Project einer Reise nach Venedig. Etwaige Seefahrt nach Neapel. Winterkälte. Mitleid mit den Armen.

CCVIII. *Joseph an Leopold.* 22. Dezember 1774 . 51
Freundschaftsversicherungen. Militärische Angelegenheiten. Josephs Lebensweise.

1775.

CCIX. *Joseph an Leopold.* 12. Jänner 1775 . . 53
Betrachtungen über ihre beiderseitige Lage.

CCX. *Joseph an Leopold.* 13. Jänner 1775 . . 54
Verhandlungen mit der Pforte und mit Polen. Der König von Preussen. Militärische Angelegenheiten. Steuersachen.

CCXI. *Joseph an Leopold.* 16. Februar 1775 . . 55
Die Gräfin Windischgrätz. Ueber den Umgang mit den Frauen.

CCXII. *Joseph an Leopold.* 6. März 1775 . . . 57
Ueber eine in England erschienene Schmähschrift. Die öffentlichen Angelegenheiten. Uniformirung.

CCXIII. *Joseph an Leopold.* 13. März 1775 . . . 58
Der Umgang mit den Frauen.

CCXIV. *Joseph an Leopold.* 14. März 1775 . . . 59
Ueber die Reise nach Venedig.

CCXV. *Joseph an Leopold.* 16. März 1775 . . . 59
Die Reise nach Venedig und Florenz.

CCXVI. *Joseph an Leopold.* 29. Juni 1775 . . . 60
Dank für die Beweise seiner Freundschaft. Die Kinder des Grossherzogs. Schnelle Rückreise. Aufenthalt in Klagenfurt.

CCXVII. *Joseph an Leopold.* 3. Juli 1775 62
Ankunft in Wien. Die Rückreise. Die grossherzogliche Familie.

CCXVIII. *Joseph an Leopold.* 7. Juli 1775 63
Mittheilungen an die Kaiserin über die grossherzogliche Familie. Die Einrichtung des Hofes von Florenz. Lagusius. Störck. Erzherzog Karl. Bevorstehende Ankunft des Erzherzogs Ferdinand. Zahlmeister Mayer. Sehnsucht nach Florenz.

CCXIX. *Joseph an Leopold.* 10. Juli 1775 . . . 66
Ankunft des Erzherzogs Ferdinand und seiner Gemalin. Ihr feierlicher Empfang in der Nähe von Neustadt. Urtheil über die Erzherzogin. Die Schwestern des Kaisers. Festlichkeiten.

CCXX. *Joseph an Leopold.* 20. Juli 1775 . . . 69
Erzherzog Ferdinand. Die Erzherzogin. Der Staatsrath. Die Urbarialangelegenheiten. Die Reise des Erzherzogs Maximilian.

CCXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 22. Juli 1775 72
Betrachtungen über die künftige Einrichtung der Lebensweise des Erzherzogs Maximilian.

CCXXII. *Joseph an Leopold.* 27. Juli 1775 . . . 76
Erzherzog Ferdinand und seine Gemalin. Urtheil über Beide. Die Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth.

CCXXIII. *Joseph an Leopold.* 9. August 1775. . . 78
Die Gräfin Starhemberg. Ihre Mittheilungen über den Erzherzog Franz. Die Erzherzogin Maria Beatrix. Ihr Verhältniss zur Kaiserin. Fahrt nach Schlosshof und Pressburg. Die Erzherzogin Marie. Fernere Ausflüge. Erzherzog Maximilian. Misslingen der Wasserfahrt nach Schlosshof. Die inneren Angelegenheiten. Klagen über die Unschlüssigkeit der Kaiserin. Die Verhältnisse in Böhmen. Ueber die Wahl des Majors Manfredini zum Erzieher der jungen Erzherzoge.

CCXXIV. *Joseph an Leopold.* 14. September 1775 . 84
Die Unschlüssigkeit und Unruhe der Kaiserin. Die Erzherzogin Marie. Festlichkeiten.

CCXXV. *Joseph an Leopold.* 6. October 1775 . . 86
Bitte um sein Urtheil über den Erzherzog Maximilian. Dessen künftige Bestimmung und Lebensweise. Die Urbarialangelegenheiten.

CCXXVI. *Joseph an Leopold.* 19. October 1775 . . 88
Abreise des Erzherzogs Ferdinand und seiner Gemalin. Vorliebe des Königs von Preussen für die Jesuiten. Die komische Oper.

CCXXVII. *Joseph an Leopold.* 9. November 1775 . 89
Projektirte Reise der Kaiserin nach Görz und der Erzherzogin Marie nach Venedig. Die künftige Lebensweise des Erzherzogs Maximilian. Der Grossmeister von Malta.

CCXXVIII. *Joseph an Leopold.* 23. November 1775 . 91
Die Wahl eines Erziehers für die jungen Erzherzoge. Manfredini.

CCXXIX. *Joseph an Leopold.* 24. November 1775 . 92
Ueber die Reise der Erzherzogin Marie nach Italien.

CCXXX. *Joseph an Leopold.* 4. Dezember 1775 . 93
Die Reise der Kaiserin und der Erzherzogin. Manfredini.

CCXXXI. *Maria Theresia an Joseph.* Dezember 1775 94
Tadel der Grundsätze Josephs.

CCXXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Dezember 1775 95
Vertheidigung seiner Anschauungen. Schilderung seiner Lage. Bitte um Enthebung von der Mitregentschaft.

CCXXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 24. Dezember 1775 99
Antwort auf das vorige Schreiben. Missbilligung der Feindseligkeit Josephs gegen die älteren Einrichtungen und den Clerus.

CCXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 25. Dezember 1775 100
Erneuerung seiner Bitte um Enthebung von der Mitregentschaft.

CCXXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Dezember 1775 101
Wiederholung seiner früheren Bitte.

CCXXXVI. *Joseph an Leopold.* 28. Dezember 1775 . 102
Abreise der Erzherzogin Marie. Beabsichtigter Aufenthalt der Kaiserin in Görz. Erkrankung des Staatsrathes Neny.

1776.

CCXXXVII. *Joseph an Leopold.* 1. Jänner 1776 . . . 104
Feierlichkeiten am Neujahrstage. Manfredini.

CCXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 31. Jänner 1776 . . 105
Verleihung der Kämmererswürde an Manfredini. Ueber dessen künftige Stellung und Aufgabe.

CCXXXIX. *Joseph an Leopold.* 27. März 1776 . . . 106
Entschluss der Kaiserin zur Abreise nach Görz. Ihr dortiges Zusammentreffen mit dem Grossherzoge und seiner Familie.

CCXL. *Joseph an Leopold.* 29. März 1776 . . . 108
Zwiespalt zwischen Joseph und Kaunitz. Beunruhigung der Kaiserin. Die Reise nach Görz. Ihr gemeinschaftlicher Aufenthalt daselbst.

CCXLI. *Joseph an Leopold.* 12. April 1776 . . . 110
Die Reise nach Görz.

CCXLII. *Joseph an Leopold.* 16. April 1776 . . . 111
Unwohlsein der Kaiserin. Beunruhigung derselben.

CCXLIII. *Joseph an Leopold.* 24. April 1776. . . 112
Entschluss der Kaiserin, sich nicht nach Görz zu begeben. Ursache desselben.

CCXLIV. *Joseph an Leopold.* 20. Mai 1776 . . . 114
Freude über seine Absicht einer Reise nach Wien. Die Erzherzogin Marie.

CCXLV. *Joseph an Leopold.* 23. Mai 1776 . . . 115
Ueber dessen Reise nach Wien. Die Erzherzogin Marie. Manfredini.

CCXLVI. *Joseph an Leopold.* 10. Juni 1776 . . . 117
Dessen Reise nach Wien. Josephs Abwesenheit von dort wegen der Theilnahme an den Uebungen der Truppen. Unwohlsein des Fürsten Kaunitz.

CCXLVII. *Joseph an Leopold.* 17. Juni 1776 . . . 118
Reise des Grossfürsten Paul von Russland nach Berlin.

CCXLVIII. *Joseph an Leopold.* 10. September 1776 . 119
Dank für dessen Absicht, sich zu Joseph nach Brünn zu begeben. Vorstellungen gegen diese Reise. Wunsch der Kaiserin, den Grossherzog in Wien zu behalten.

CCXLIX. *Joseph an Leopold.* 10. October 1776 . . 121
Die Erzherzogin Amalie, Infantin von Parma. Die Bildergallerie im Belvedere. Das Kriegsgebäude.

CCL. *Joseph an Leopold.* 29. October 1776 . . 122
Seine beabsichtigte Reise nach Frankreich. Cobenzl. Joseph Colloredo. Belgiojoso. Erzherzog Maximilian.

CCLI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. November 1776 123
Ueber seine Reise nach Vorder-Oesterreich und Frankreich. Beweggründe zu derselben.

CCLII. *Joseph an Leopold.* 5. Dezember 1776. . 126
Die Reise nach Frankreich. Josephs Begleiter. Das deutsche Schauspiel. Madame Secco. Der Schauspieler Müller.

1777.

CCLIII. *Joseph an Leopold.* 6. März 1777 . . . 129
Die Reise nach Frankreich.

CCLIV. *Joseph an Leopold.* 29. April 1777 . . . 130
Eindrücke von Paris. Versailles. Die Königin.

CCLV. *Joseph an Leopold.* 11. Mai 1777 . . . 132
Paris und Versailles. Die französischen Staatseinrichtungen. Charakteristik des Königs und der Königin. Die königliche Familie. Josephs Lebensweise in Paris. Seine bevorstehende Reise durch Frankreich.

CCLVI. *Joseph an Leopold.* 19. Mai 1777 . . . 136
Fernerer Bericht aus Paris.

CCLVII. *Joseph an Leopold.* 27. Mai 1777 . . . 137
Bevorstehende Abreise. Zufriedenheit. Jagd mit dem Könige.

CCLVIII. *Joseph an Leopold.* 9. Juni 1777. . . . 138
Abreise von Paris. Trennung von der Königin. Charakteristik derselben. Der König. Das Ministerium. Die Marine. Der Hafen von Brest. Rouen. Havre de Grâce. S. Malo.

CCLIX. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Juni 1777 140
Entsendung des Staatsrathes Kresel nach Böhmen. Die Verschiedenheit der Glaubensbekenntnisse.

CCLX. *Joseph an Maria Theresia.* Juni 1777 . . 141
Die Glaubensfreiheit.

CCLXI. *Joseph an Leopold.* 3. Juli 1777 142
Fortsetzung seiner Reise. L'Orient. Nantes. Tours. La Rochelle. Rochefort. Die Charente. Bordeaux. Bayonne. Ausflug nach Spanien. San Sebastian. Toulouse. Toulon.

CCLXII. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Juli 1777 . 146
Josephs Aufenthalt in der Schweiz. Die Glaubensfreiheit.

CCLXIII. *Joseph an Leopold.* 10. Juli 1777 . . . 147
Freundschaftsversicherungen. Die Reise durch Frankreich. Josephs Benehmen daselbst.

CCLXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Juli 1777 150
Ankunft in Freiburg. Die Reise durch die Schweiz. Josephs Ansichten über Toleranz in Glaubenssachen.

CCLXV. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juli 1777 153
Die Behörden in Freiburg. Die Universität. Alt-Breisach. Thurgau. Montfort. Vorarlberg. Constanz. Ein etwaiger Gebietstausch mit Baiern.

CCLXVI. *Maria Theresia an Joseph.* Juli 1777 . . 157
Die Toleranzfrage.

CCLXVII. *Joseph an Leopold.* 30. Juli 1777 . . . 159
Die Reise durch die Schweiz. Fernere Plane.

CCLXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 23. September 1777 160
Die Glaubensfreiheit in Mähren. Tadel der Regierungsmassregeln.

CCLXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 25. September 1777 162
Die Toleranz. Rechtfertigung der erlassenen Anordnungen.

CCLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 26. September 1777 163
Die Glaubensfreiheit. Missbilligung der ergriffenen Massregeln. Begehren jedes Einflusses auf dieselben enthoben zu werden.

CCLXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 27. September 1777 165
Wunsch der Zurücknahme seines Begehrens.

CCLXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. September 1777 165
Antwort auf ihr voriges Schreiben.

CCLXXIII. *Joseph an Leopold.* 5. October 1777 . . 166
Die Protestanten in Mähren. Unzufriedenheit mit den wider sie ergriffenen Massregeln. Erzherzog Ferdinand. Sein Gesundheitszustand.

CCLXXIV. *Joseph an Leopold.* 18. Dezember 1777 . 167
Die politischen Verhältnisse Europa's.

CCLXXV. *Joseph an Leopold.* 29. Dezember 1777 . 168
Tod des Zahlmeisters Mayer und der Kammerdienerin Ransonnet. Mayers Sohn und Nachfolger. Seine Gattin, die Tänzerin Vigano. Graf Wilczek. Graf Lamberg. Schlittenfahrt.

1778.

CCLXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Jänner 1778 170
Betrachtungen über die gegenwärtige Lage. Warnung vor übereilten Schritten. Das Unzureichende der Ansprüche auf Baiern. Stetes Misslingen ähnlicher Unternehmungen. Nothwendigkeit eines friedlichen Vergleiches.

CCLXXVII. *Joseph an Leopold.* 5. Jänner 1778 . . . 173
Der Tod des Kurfürsten von Baiern. Bevorstehender Einmarsch der österreichischen Truppen in dieses Land.

CCLXXVIII. *Joseph an Leopold.* 12. Jänner 1778 . . 174
Mittheilung der Verhandlungen. Aussicht auf das Gelingen

seines Planes. Die militärischen Vorbereitungen. Die Kaiserin. Fürst Joseph Lobkowitz.

CCLXXIX. *Joseph an Leopold.* 15. Jänner 1778 . . 176
Der Kurfürst von der Pfalz. Lehrbach. Truppenbewegungen.

CCLXXX. *Joseph an Leopold.* 26. Jänner 1778 . . 177
Occupation von Baiern.

CCLXXXI. *Joseph an Leopold.* 29. Jänner 1778 . . 178
Günstiger Stand der Angelegenheiten in Baiern. Frankreich. Der König von Preussen.

CCLXXXII. *Joseph an Leopold.* Februar 1778 . . . 180
Der Kurfürst von der Pfalz. Der König von Preussen.

CCLXXXIII. *Joseph an Leopold.* Februar 1778 . . . 181
Fernere Verhandlungen.

CCLXXXIV. *Joseph an Leopold.* 26. Februar 1778 . . 182
Verdüsterung der Aussichten. Truppenbewegungen. Josephs Ueberladung mit Geschäften. Der Herzog von Zweibrücken.

CCLXXXV. *Joseph an Leopold.* 9. März 1778 . . . 183
Die politischen Verhandlungen. Josephs bevorstehende Abreise. Sein Testament.

CCLXXXVI. *Joseph an Leopold.* 12. März 1778 . . . 184
Erklärung des Königs von Preussen. Gewissheit des Krieges. Die Haltung Sachsens. Der Herzog von Zweibrücken. Die kriegerischen Vorkehrungen. Arbeitslast. Ueber einen Austausch der Niederlande gegen Baiern und die Oberpfalz.

CCLXXXVII. *Maria Theresia an Joseph.* 14. März 1778 186
Verwirklichung ihrer Besorgnisse. Gefahren der gegenwärtigen Lage. Vortheile Preussens. Galizien. Ungarn. Italien und die Niederlande. Unheil eines Krieges. Warnung vor demselben.

CCLXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 19. März 1778 . . . 191
Die Verhandlungen. Vorkehrungen zum Kriege.

CCLXXXIX. *Joseph an Leopold.* 23. März 1778 . . . 192
Truppenbewegungen. Manfredini.

CCXC. *Joseph an Leopold.* April 1778 193
Die Haltung Sachsens. Vorschläge des Königs von Preussen. Er verlangt einen Theil Sachsens oder der Lausitz.

CCXCI. *Joseph an Leopold.* April 1778 194
Antwort an Preussen. Fernere Verhandlungen. Meinung der Kaiserin über Leopolds etwaige Reise nach Wien.

CCXCII. *Maria Theresia an Joseph.* 12. April 1778 195
Nachrichten aus Russland. Graf Joseph Kaunitz. Der König von Preussen. Prinz Albert von Sachsen. Klage über Josephs Abreise. Mitleid mit den Frauen, deren Angehörige sich im Kriege befinden.

CCXCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. April 1778 197
Sein Schreiben an König Friedrich.

CCXCIV. *Maria Theresia an Joseph.* 13. April 1778 198
Die Verhandlungen mit Preussen. König Friedrich als Falschmünzer.

CCXCV. *Maria Theresia an Joseph.* 14. April 1778 199
Der König von Preussen. Seine Erbitterung wider Oesterreich.

CCXCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 16. April 1778 200
Die Antwort des Königs von Preussen und diejenige Josephs auf dessen Schreiben.

CCXCVII. *Maria Theresia an Joseph.* 18. April 1778 201
Vergleichung der Briefe Josephs und Friedrichs.

CCXCVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 18. April 1778 203
Betrachtungen über ihre Lage. Prinz Heinrich von Preussen.

CCXCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 18. April 1778 204
Militärische Vorkehrungen. Laudon. Elrichshausen. Fürst Karl Liechtenstein. Die Bewegungen der Preussen.

CCC. *Maria Theresia an Joseph.* 19. April 1778 206
Die ungarische Garde.

CCCI. *Joseph an Maria Theresia.* 19. April 1778 207
Ein Brief des Königs von Preussen. Josephs Antwort.

CCCII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. April 1778 208
Sehnsucht nach seiner Rückkehr. Die politische Lage. Aufregung in Baiern. Fürst Kaunitz. König Friedrich. Freude über die günstige Stimmung des Heeres.

CCCIII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. April 1778 213
Belobung seines Briefes an den König.

CCCIV. *Maria Theresia an Joseph.* 21. April 1778 213
Ueber sein Schreiben an König Friedrich. Urtheil des Fürsten Kaunitz über dasselbe. Fürst Clary.

CCCV. *Joseph an Maria Theresia.* 21. April 1778 215
Der Briefwechsel mit dem Könige von Preussen.

CCCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 21. April 1778 216
Die ungarische Garde. Verhandlungen mit Sachsen.

CCCVII. *Maria Theresia an Joseph.* 22. April 1778 218
Nachrichten aus Russland. Schwierigkeit einer Anleihe.

CCCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 23. April 1778 219
Die Verhandlungen. Besichtigung der Truppen. Ueberladung mit Arbeit.

CCCIX. *Maria Theresia an Joseph.* 24. April 1778 221
Freude über sein Schreiben an den König.

CCCX. *Maria Theresia an Joseph.* 24. April 1778 222
Osterwoche. Freiherr von Hagen. Dessen Bitte um Erhöhung seines Gehaltes. Mittheilung der Depeschen an den Grossherzog von Toscana.

CCCXI. *Maria Theresia an Joseph.* 24. April 1778 223
Fürst Joseph Lobkowitz.

CCCXII. *Maria Theresia an Joseph.* 25. April 1778 224
Nothwendigkeit seiner Erhaltung. Bitte sich mehr zu schonen.

CCCXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. April 1778 225
Veränderungen in der Aufstellung der Truppen. Verhandlungen mit Preussen.

CCCXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 29. April 1778 227
Umzug nach Schönbrunn. Die Niederlande. Ihr Verlust wäre grösser als der von Schlesien. Marie Antoinette.

CCCXV. *Joseph an Maria Theresia.* 29. April 1778 229
Uebersendung des Operationsplanes und der Schlachtordnung. Bereisung der Stellungen der Truppen. Ueble Nachrichten aus Sachsen. Generalpardon.

CCCXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 1. Mai 1778 . 231
Gefahr für Ungarn und das Erzherzogthum. Preussische Abenteurer in Oesterreich. Die Niederlande.

CCCXVII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Mai 1778 . 233
Klagen über die gegenwärtige Lage. Josephs Ueberbürdung mit Geschäften. Die Haltung Sachsens. Vertrauen auf die Vorsehung.

CCCXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Mai 1778 . 235
Die Nachrichten aus Frankreich. Marie Antoinette. Nothwendigkeit standhaften Ausharrens. Die Pläne König Friedrichs. Die Niederlande.

CCCXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 4. Mai 1778 . 237
Der Anmarsch der Truppen aus den Niederlanden, Siebenbürgen und der Bukowina.

CCCXX. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Mai 1778 . 238
Die Instruction für den Grafen Cobenzl. Die Aufstellung der kaiserlichen Truppen. Geringe Erwartungen von der Ernte. Die Bevölkerung des nördlichen Böhmen. Nachrichten aus Sachsen und Schlesien. Die Königin von Frankreich. Freiherr von Hagen. Erzherzog Maximilian.

CCCXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 6. Mai 1778 . 241
Besorgnisse vor der nächsten Zukunft. Die Fürstinnen Clary und Karl Liechtenstein.

CCCXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Mai 1778 . 242
Die Verhandlungen mit Preussen.

CCCXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. Mai 1778 . 243
Dank für seine Mittheilungen. Vertrauen zu ihm. Freude über die günstige Stimmung in allen Provinzen! Josephs Popularität. Besorgnisse vor ansteckenden Krankheiten.

CCCXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Mai 1778 . 244
Mittheilung seiner Schreiben nach Berlin und Dresden. Der Marsch und die Aufstellung der Truppen.

CCCXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 10. Mai 1778 245
Prinz Ludwig Georg von Darmstadt. Die Haltung Sachsens. Schwere Erkrankung des jüngsten Sohnes des Grossherzogs von Toscana. Marie Antoinette.

CCCXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Mai 1778 247
Die Begehren des Königs von Preussen. Josephs Antwort! Anmarsch der Truppen aus Galizien und Siebenbürgen.

CCCXXVII. *Maria Theresia an Joseph.* 12. Mai 1778 248
Dank für seinen Glückwunsch zu ihrem Geburtstage. Vorübergehendes Unwohlsein.

CCCXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 15. Mai 1778 249
Graf Franz Wenzel Kaunitz. Nachrichten aus Russland. Aufbringung der erforderlichen Geldsummen. Nothwendigkeit einer Erhöhung des Fuhrlohns. Der erkrankte Erzherzog.

CCCXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Mai 1778 251
Unannehmbarkeit der preussischen Vorschläge.

CCCXXX. *Maria Theresia an Joseph.* 18. Mai 1778 252
Freude über seine Fahrt nach Prag zum Johannesfest. Tod des Erzherzogs Maximilian. Der Fürst de Ligne. Die Verhandlungen. König Friedrich. Verurtheilung der eigenen Sache.

CCCXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Mai 1778 254
Die Verhandlungen mit Preussen. Josephs Aufenthalt in Hluschitz.

CCCXXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 22. Mai 1778 255
Nothwendigkeit baldigen Friedens. Geldmangel. Ueble Aussichten auf die Ernte. Fürst Kaunitz. Der Austausch der Niederlande gegen Baiern. Unzulässigkeit eines solchen Planes. Verwerflichkeit der Absicht, Erfurt an Sachsen gelangen zu lassen. Prinz Heinrich von Preussen. Knyphausen.

CCCXXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Mai 1778 258
Rath, den Grossherzog von Toscana nach Wien zu berufen. Graf Cobenzl. Die preussischen Vorschläge und ihre Beantwortung.

CCCXXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 25. Mai 1778 260
Laudon. Der Ankauf von Hadersdorf.

CCCXXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 29. Mai 1778 261
Gerücht von der verheerenden Wirknng neuerfundener preossischer Geschütae. Die Verhsndlungen. Köuig Friedrich. Die Fürstin Karl Liechtenstein. Die Gräfin Franziska Kennitz. Der Grossherzog von Toscana.

CCCXXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 31. Mai 1778 264
Eine Denkschrift des Fürsten Keunitz. Mängel derselben. Der König von Preussen. Vorurtheilsvolle Stimmung für ihn. Bedürfniss für Joseph, sich das allgemeine Vertrauen zu erwerben.

CCCXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Juni 1778. 266
Schreiben en Cobenzl. Nothwendigkeit einer festen Haltung. Die militärischen Vorkehrungeu. Die preussischen Geschütze.

CCCXXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Juni 1778. 268
Fürst Kaunitz. Laudon. Lascy. Die prenssischen Geschütze. Sehnsucht nach Beendigung der gegenwärtigen Lage.

CCCXXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Juni 1778. 270
Veränderuugen an der Instruction für Cobenzl.

CCCXL. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Juni 1778. 271
Die Verbandlungen mit Preussen. Der Austansch der Niederlende. Die Erwerbung Baierns. Fürst Kaunitz. Prinz Heinrich von Preussen. Unzulänglichkeit der Besatzung Wiens. Furcht vor Brandlegung. Wechsende Unzufriedenheit in den Provinaen. Mengel an Hülfsmitteln. Feindselige Gesinnnng der fremden Mächte.

CCCXLI. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Juni 1778. 274
Nothwendigkeit standhaften Ausharrens. Unwahrscheinlichkeit eines Angriffes von Seite des Königs. Massregeln wider denselben. Unfall des Erzherzogs Maximilian.

CCCXLII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. Juni 1778. 276
Erkrankung des Prinaen Albert. Besorgnissa wegen Josephs übertriebener Anstrengung. Sehnsucht nach dem Frieden. Ermächtigung sum Abschlusse desselben. Graf Apponyi. Die Erzherzogin Marie.

CCCXLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juni 1778. 278
Dia Bewegungen der prenssischen Truppeo. Gegenmassregeln. Beweggründe zu denselben. Die Generale Alemann und Becherd. Graf Khuen. Oberst Grünne. Die Besatzung von Wien. Die dortige Bürgerschaft.

CCCXLIV. *Maria Theresia an Joseph.* 10. Juni 1778 281
Sein Gesundheitszustand. Nothwendigkeit seiner Erhaltung. Bitte um ausführlichere Mittheilungen vom Heere zu deren Veröffentlichung. Anspruch der Bevölkernng hierauf. Die Wiener Besatzung. Verlangen nach baldigem Frieden. Prinz Albert.

CCCXLV. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Juni 1778 283
Die Bewegungen der preussischen Truppen. Berufung des Prinzen Albert nach Böhmen.

CCCXLVI. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Juni 1778 284
Die Verhandlungen mit Preussen. Prinz Albert. Sein Anmarsch gegen Böhmen.

CCCXLVII. *Maria Theresia an Joseph.* 12. Juni 1778 286
Scheinbare Verlegenheit des Königs Friedrich. Besuch der Markgräfin Maria Victoria von Baden. Der Austausch der Niederlande gegen Baiern.

CCCXLVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 14. Juni 1778 288
Lehrbachs Bericht über den Zustand und die Stimmung von Baiern. Die dortigen Gebietserwerbungen. Josephs Schreiben an Cobenzl. Die Erzherzogin Elisabeth. Theilnahme der Bevölkerung.

CCCXLIX. *Maria Theresia an Joseph.* 15. Juni 1778 290
Ueber die Bedeutung des Wortes „Zufall".

CCCL. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Juni 1778 291
Prinz Albert. Feldmarschall Graf Hadik. Lascy und Laudon. Preussische Vorschläge. König Friedrich.

CCCLI. *Maria Theresia an Joseph.* 17. Juni 1778 292
Betrachtungen über ihre gegenwärtige Lage. Die Erzherzogin Marie. Lascy. Laudon. Die üble Witterung. Anhänglichkeit der Bevölkerung.

CCCLII. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Juni 1778 294
Preussische Mittheilungen an Cobenzl. Josephs Antwort auf dieselben. Oesterreichs Standhaftigkeit wird den König zur Nachgiebigkeit zwingen. Vormarsch der preussischen Truppen. Die Bewegungen der Oesterreicher. Abscheu vor einem erniedrigenden Friedensschlusse.

CCCLIII. *Maria Theresia an Joseph.* 19. Juni 1778 296
Misstrauen gegen Friedrichs Nachgiebigkeit. Furcht vor einem Einbruch der Preussen in Ungarn. Die Niederlande. Der Kurfürst von der Pfalz. Lascy. Oberst Magdeburg. Die Markgräfin von Baden. Graf Rosenberg.

CCCLIV. *Maria Theresia an Joseph.* 20. Juni 1778 298
Besorgniss vor dem Ausbruch des Krieges und einer Erkrankung Josephs und der Feldmarschälle. Demüthigung des Königs Friedrich. Vergleich zwischen ihm und Joseph. Annehmbarkeit der preussischen Vorschläge. Ungerechtigkeit der eigenen Sache.

CCCLV. *Maria Theresia an Joseph.* 21. Juni 1778 300
Ueble Witterung. Angebliches Einverständniss eines preussischen Generals mit den Oesterreichern. Furcht vor Brandlegern und feindlichen Streifzügen. Josephs und Lascy's Gesundheitszustand. Die preussischen Geschütze und ihre

verheerenden Wirkungen. Erbitterung des Königs Friedrich. Ermahnungen zum Frieden.

CCCLVI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juni 1778 302
Oesterreichs Erklärungen an Preussen. Zustimmung zu denselben. Die Stimmung des Königs und seine ferneren Entschlüsse. Der Zustand des Heeres. Die Vertheidigungsanstalten in Ungarn. Die preussischen Geschütze.

CCCLVII. *Maria Theresia an Joseph.* 26. Juni 1778 304
Klagen über die Unvermeidlichkeit des Krieges. Ein Schreiben der Königin von Frankreich. Lascy's Wiederherstellung. Die Truppenstellung in Ungarn. Geldzuflüsse aus den Niederlanden. Magazine in Mähren. Besorgniss vor den Geschützen der Preussen.

CCCLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Juni 1778 307
Stimmung des Königs Friedrich. Bewegung der Truppen. Stärke der beiden Heere. Vorkehrungen zum Schutze Ungarns. Nothwendigkeit unerschütterlichen Ausharrens.

CCCLIX. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Juli 1778 . 310
Aussage eines preussischen Ueberläufers über die Absicht einer Vergiftung der österreichischen Truppen.

CCCLX. *Maria Theresia an Joseph.* 4. Juli 1778 . 312
Die Aussage des preussischen Feldjägers. Nothwendigkeit der Erhaltung des Heeres. Furcht vor einer Verwüstung der Provinzen. Die Nachrichten aus Russland. Grossfürst Paul. Die Kaiserin Katharina. Bemühungen des Königs Friedrich um die Freundschaft Frankreichs. Die Einverständnisse Preussens in Böhmen. Besorgnisse für Josephs persönliche Sicherheit. Prinz Albert. Die Erzherzogin Marie. Die Bedrückung der Einwohner von Böhmen und Mähren.

CCCLXI. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Juli 1778 . 317
Bevorstehender Einmarsch der Preussen in Sachsen und der Lausitz. Vorkehrungen wider sie. Schwierigkeit der Verpflegung der Truppen.

CCCLXII. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Juli 1778 . 318
Dank für seine Mittheilungen über den Prinzen Albert. Die preussischen Aufwieglungen in Böhmen. Gefahren für Joseph. Ermahnung zu grösserer Vorsicht.

CCCLXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Juli 1778 . 320
Einmarsch des Königs von Preussen in Böhmen. Joseph begibt sich an den bedrohten Punkt.

CCCLXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Juli 1778 . 321
Lager der Feinde bei Nachod. Erwartung ihres Einmarsches über Trautenau.

CCCLXV. *Maria Theresia an Joseph.* 7. Juli 1778 . 322
Abreise des preussischen Gesandten. Ungünstige Haltung Hannovers. Die Erzherzogin Marie.

CCCLXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 7. Juli 1778 323
Vertrauen auf ihn. Dringende Bitte sich zu schonen.

CCCLXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Juli 1778 324
Verharren des Königs in seinem Lager. Die österreichische Armee. Bedrückung des Landes. Erste Feindseligkeiten. Scharmützel mit den Preussen. Josephs Ansicht über die zu ergreifenden Massregeln.

CCCLXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. Juli 1778 327
Bewunderung seiner Thätigkeit. Prinz Albert. Unzulänglichkeit seiner Umgebung. Die Erzherzogin Marie. Betstunden in Wien.

CCCLXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juli 1778 329
Bewegungen der Preussen. Lager derselben nächst der Elbe.

CCCLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 9. Juli 1778 330
Recognoscirung der Preussen. Mangel derselben an Brod und Hafer.

CCCLXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 11. Juli 1778 331
Befürchtungen vor den bevorstehenden Kriegsereignissen. Die Aufbringung von Geld und Truppen. Nothwendigkeit eines baldigen Friedens.

CCCLXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Juli 1778 333
Kriegsnachrichten. Schwierigkeiten der Lage. Das Wünschenswerthe eines ehrenvollen Friedens.

CCCLXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Juli 1778 334
Die Stellung des Königs von Preussen. Schrecknisse des Krieges. Bewunderung der Gesinnung Maria Theresia's.

CCCLXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 13. Juli 1778 336
Geheime Sendung des Freiherrn von Thugut zur Wiedereröffnung der Verhandlung mit Preussen.

CCCLXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Juli 1778 338
Kriegsnachrichten. Preussische Deserteure.

CCCLXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 14. Juli 1778 340
Unbeweglichkeit des preussischen Lagers. Plünderungen der Feinde.

CCCLXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Juli 1778 341
Bestürzung über die Sendung Thuguts. Der Verlust der Hälfte von Böhmen wäre einem solchen Schritte vorzuziehen. Hoffnung auf eine abschlägige Antwort des Königs. Schilderung seiner eigenen Lage.

CCCLXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Juli 1778 343
Scharmützel mit den Preussen. Oberstlieutenant Quosdanovich. Wahrscheinliche Absichten des Königs. Vorbereitungen zur etwaigen Räumung von Prag.

CCCLXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Juli 1778 344
Thuguts Mission. Missbilligung derselben.

CCCLXXX. *Maria Theresia an Joseph.* 17. Juli 1778 346
Rechtfertigung ihres Verfahrens. Die Massregeln zur Räumung von Prag. Der etwaige Verlust von Böhmen. Nachrichten aus Frankreich und Russland. Die Haltung Sachsens. Nothwendigkeit häufigerer Mittheilungen vom Kriegsschauplatze. Recht der Bevölkerung auf dieselben.

CCCLXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Juli 1778 349
Bewegungen der Preussen. Bitte um kräftige Unterstützung.

CCCLXXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Juli 1778 350
Mittheilungen preussischer Deserteure. Mangel im feindlichen Lager. Die Verhandlung Thuguts.

CCCLXXXIII. *Joseph an Leopold.* 18. Juli 1778 . . 351
Mittheilungen über die Kriegsereignisse. Beschwerlichkeit seiner Lebensweise im Felde. Die Stellung der beiderseitigen Heere. Klagen über ungenügende Unterstützung aus Wien.

CCCLXXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 19. Juli 1778 353
Beweggründe der Absendung Thuguts. Die Aufbringung von Geld und Truppen. Die Reichs-Auxiliar-Armee. Die Stimmung der deutschen Reichsfürsten.

CCCLXXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Juli 1778 355
Thuguts Verhandlungen. Die Bewegungen der Truppen. Die Vorkehrungen in Prag. Nothwendigkeit einer Ergänzung der ungarischen Regimenter.

CCCLXXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Juli 1778 357
Scharmützel mit den Preussen.

CCCLXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 21. Juli 1778 358
Einmarsch der Preussen unter Möllendorff in Böhmen. Laudons Rückzug. Besorgniss vor dem Verluste Böhmens.

CCCLXXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 22. Juli 1778 359
Thuguts Rückkehr nach Wien. Seine Verhandlungen mit dem Könige. Ueble Nachrichten aus Prag. Verwirrung daselbst. Furcht vor einer Ergänzung des preussischen Heeres durch die czechische Bevölkerung.

CCCLXXXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 24. Juli 1778 361
Schwierigkeiten einer Rekrutirung in Ungarn. Prinz Albert. Die Königin von Frankreich. Vertrauen auf die Vorsehung.

CCCXC. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juli 1778 363
Truppenbewegungen. Scharmützel. Möllendorffs Rückzug nach Sachsen. Thuguts Verhandlungen.

CCCXCI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juli 1778 366
Die Verhandlung mit Preussen. Josephs Erklärung hieran keinen Antheil nehmen zu wollen.

CCCXCII. *Maria Theresia an Joseph.* 25. Juli 1778 367
Bitte um ausführlichere Nachrichten vom Kriegsschauplatze. Unausführbarkeit längeren Widerstandes. Bevorstehende Rückkehr Thuguts zum Könige. Unaufschiebbarkeit des Abschlusses der Verhandlungen.

CCCXCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 25. Juli 1778 369
Bewegungen der Preussen. Cavalleriegefecht. Contributionen aus der Lausitz.

CCCXCIV. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Juli 1778 371
Erneuertes Bedauern über die Verhandlungen mit Preussen. Geringe Stärke des Heeres.

CCCXCV. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Juli 1778 373
Fortdauernde Unthätigkeit auf dem Kriegsschauplatze.

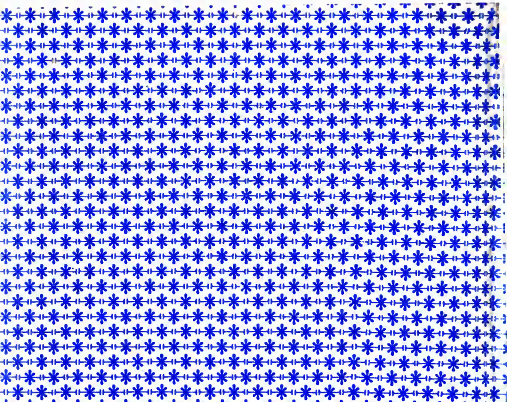
CCCXCVI. *Maria Theresia an Joseph.* 28. Juli 1778 374
Die Ergänzung des Heeres. Die Contributionen aus der Lausitz. Gesuche von Draskovich und Marschall. Ob Joseph wirklich verboten habe, auf den König zu schiessen?

CCCXCVII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. Juli 1778 376
Die Fouragirungen der Preussen.

CCCXCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 30. Juli 1778 377
Die Verhandlungen mit Preussen. Josephs peinliche Lage.

CCCXCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Juli 1778 378
Die Ergänzung des Heeres. Die Gesuche von Draskovich und Marschall. Beantwortung der Anfragen der Kaiserin. Er würde selbst das Geschütz richten, wenn es den König zu erreichen vermöchte.

CCCC. *Maria Theresia an Joseph.* 31. Juli 1778 380
Schilderung ihrer Lage. Rechtfertigung ihres Entschlusses. Trübe Aussicht in die Zukunft. Ermahnung zu ruhiger Erwägung der obwaltenden Verhältnisse.





	DATE DUE		

